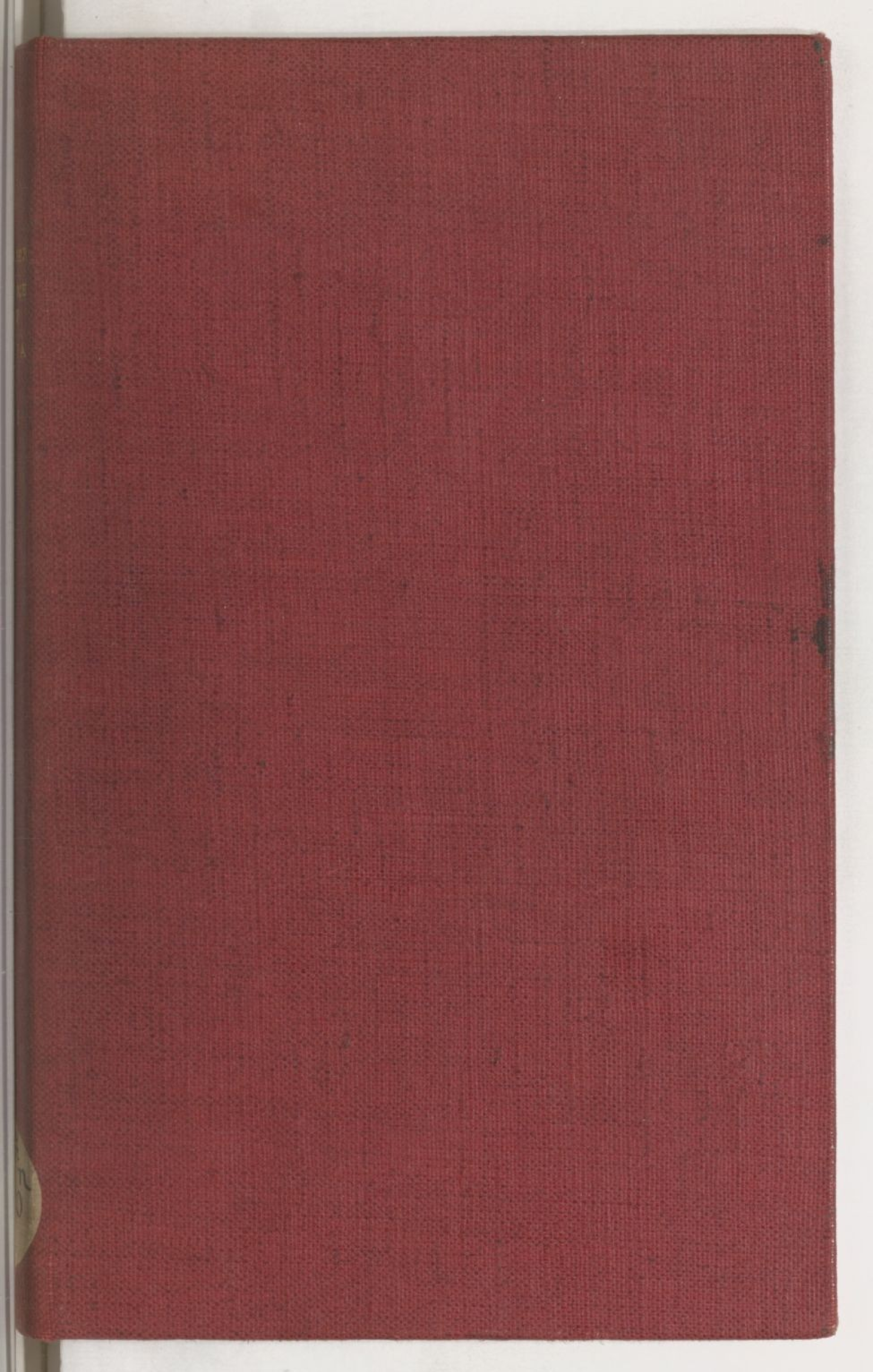
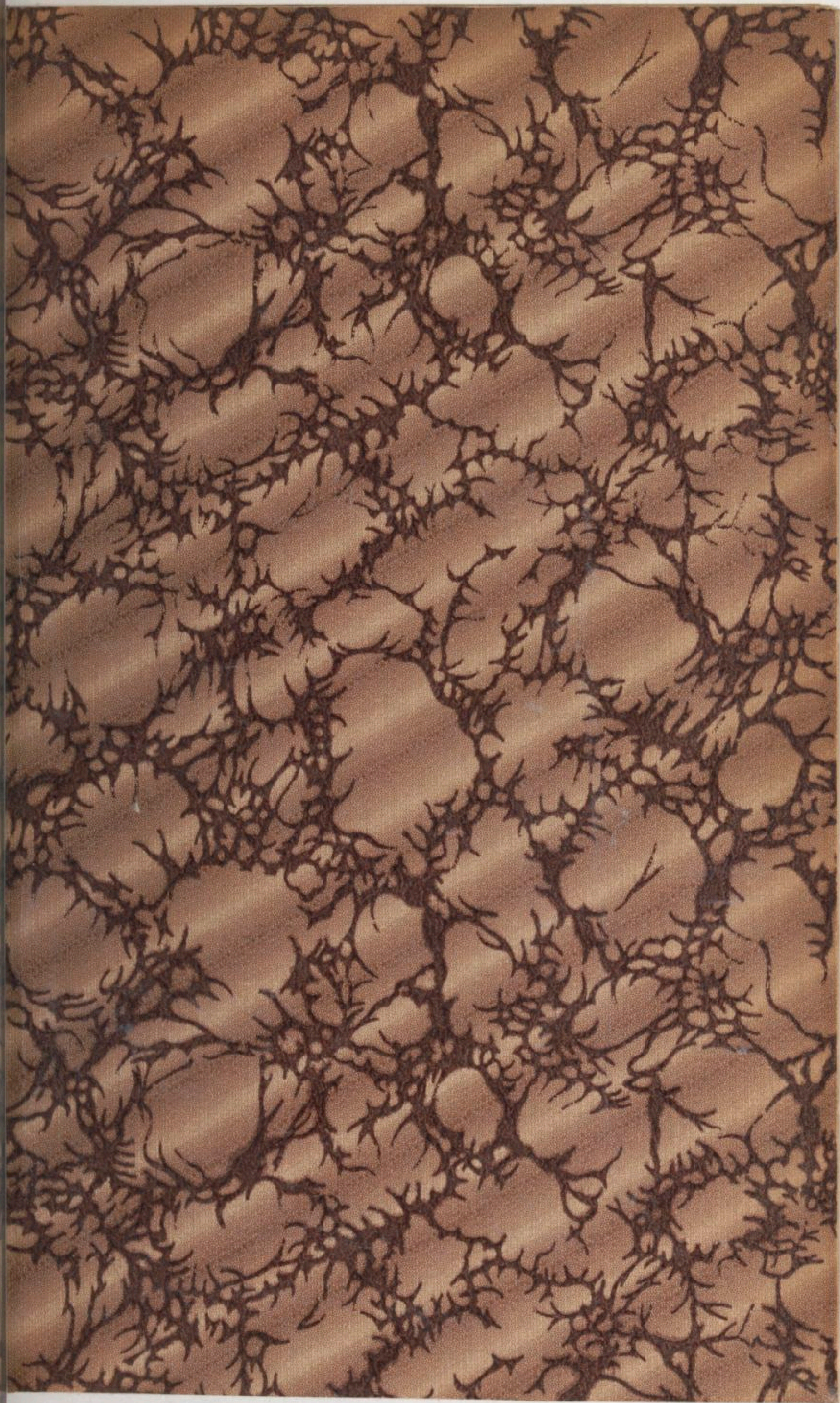
Commandant Max Taillefer. Une énigme vivante. Georgia Knap, le plus effarant génie contemporain, l'homme aux [...]







MAX TAILLEFER

UNE ENIGME VIVANTE

La vie merveilleuse de Gëorgia Knap

Le plus effarant génie contemporain

Le plus grand marchand de Miracles et d'Espérance des Temps Modernes

L'HOMME AUX 80 METIERS

430 Pages 150 Gravures

EDITIONS DU COTTAGE SOCIAL
14, BOUL, POISSONIÈRE - PARIS (9E)
TÉLÉPHONE : TAITBOUT 41-32

2ME EDITION

Commandant MAX TAILLEFER

UNE ENIGME VIVANTE

GEORGIA KNAP

Le plus effarant génie contemporain

l'Homme aux quatre-vingts métiers

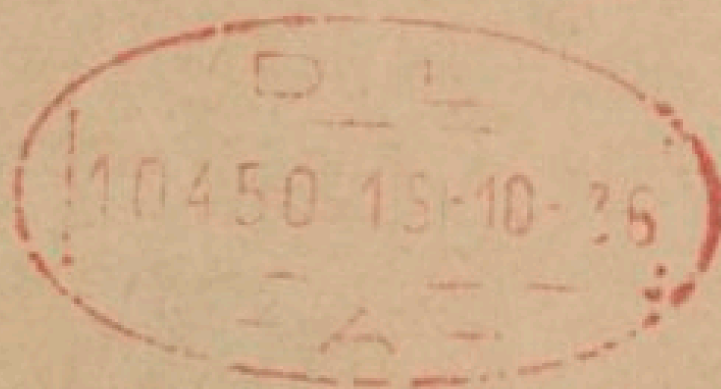


LE PLUS GRAND MARCHAND DE MIRACLES DES TEMPS PASSÉS ET PRÉSENTS

LE CERVEAU QUI A LE PLUS CRÉÉ

ET QUI A LE PLUS D'ENNEMIS

EDITION DU « COTTAGE SOCIAL »
14, *boulevard Poissonnière*, PARIS (9e)
— 1936 —



Une Enigme vivante

Georgia Knap

par le Commandant Max Taillefer

La deuxième édition de ce livre étrange, d'un intérêt palpitant, semble tenir d'un roman d'imagination, mais il n'est, en réalité, que l'histoire extraordinaire d'un homme qui devra tôt ou tard passer à la postérité comme une gloire de la France.

Cette énigme vivante, n'est pas un homme du jour, il n'a pas trouvé le secret de paraître et de s'élever par le seul moyen moderne, la politique, mais il a passé sa vie à travailler pour le bien de ses semblables, il est un grand bienfaiteur de la classe ouvrière, il travaille sans relâche pour guérir la souffrance et soulager la misère humaine,

Il est digne de la reconnaissance et de l'admiration de tous les Français, de tous ceux qui aiment le bien, la vérité, le courage, au service de l'amélioration des hommes sur la terre.

Gabriel GUILBERT,
Lauréat de l'Institut
Chevalier de la Légion d'Honneur,
Officier d'Académie,
Directeur du Bureau Météorologique
du journal « Le Matin ».

Cet ouvrage a déjà été publié en 1925 *sous le titre de* « Georgia Knap, l'homme qui a changé de corps et de visage » ; *il reparaît dix ans après, apportant aux lecteurs les nouvelles et stupéfiantes découvertes du plus effarant génie contemporain.*

AVANT-PROPOS

S'il prend fantaisie à des hommes célèbres de ce siècle de laisser écrire leur histoire, je puis leur affirmer qu'après lecture de ce qui va suivre, ils seront convaincus n'avoir rien de semblable à mettre en parallèle.

Si l'homme qui fait l'objet de ce roman vécu n'était pas encore de ce monde, on pourrait crier à l'invraisemblable, tellement cette existence dépasse en dramatique, en imprévu et en miraculeux, tout ce que l'on peut imaginer.

Cerveau spécialement organisé, dira-t-on, et qui s'est développé pendant la période où le progrès a changé l'aspect du monde.

Certes oui ! mais comment pourra-t-on qualifier le courage, la ténacité, l'intuition et la formidable somme de travail qui ont été mis au service de ce cerveau déconcertant ?

Je laisse aux autres le soin de juger, n'ayant pas trouvé pour cela de qualificatif raisonnable.

Surhomme ! ont dit les uns ; phénomène, ont dit les autres ; il n'est ni l'un ni l'autre, et c'est un autre nom qu'il faudra créer pour lui.

Lorsqu'un homme de génie se montre supérieur aux autres pendant son existence, c'est ordinairement dans une seule branche de la science qu'il excelle : musique,

mathématiques, mécanique, poésie, médecine, littérature, peinture, sculpture, etc...

Mais ces hommes, en dehors du don précieux qui les classe au premier rang de leurs contemporains, ne sont que quelconques dans les autres branches de la science.

Ici, c'est autre chose, quand le destin a mis Georgia Knap sur le chemin d'une réalisation, il accomplit un miracle ; que ce soit en mécanique, en électricité, en musique, en poésie, en littérature, en médecine, en physiologie, en horticulture, en architecture et même en philantropie.

Une grande partie des intellectuels se refuse à admettre qu'un homme puisse les égaler, sinon les surpasser dans le genre qu'ils pratiquent ; mais à plus forte raison nient-ils l'évidence, quand on veut leur prouver que cet homme peut les approcher ou même les égaler dans quatre-vingts professions différentes.

Il y a des phénomènes de la puissance du cerveau comme il y en a de la puisance musculaire.

Peu d'hommes peuvent enlever 50 kilos d'une main, en les portant au-dessus de la tête.

Nous avons cependant en France un athlète, Rigoulot, qui dépasse en force tous les hommes du monde entier, en enlevant au-dessus de sa tête plus de 150 kilos.

Georgia Knap est pour le cerveau ce que Rigoulot est pour le muscle ; et il n'y a pas lieu d'en mourir de jalousie.

Que dire d'un homme qui a appris quatre-vingts métiers si ce n'est qu'il doit subir l'âpre critique de ses contemporains, qui disent peut-être, non sans raison : « Nous, nous n'avons appris qu'un métier, et dans ce métier nous en apprenons encore tous les jours ».

Ce à quoi il répond : « Mais vous n'êtes pas organisés comme je le suis.

« Vous dormez ! Or, quand vous dormez, moi je travaille. Vous avez 70 ans ! moi, j'en ai 140, puisque j'étudie non seulement le jour, mais la nuit, et ce qui fait ma puissance de création, c'est précisément le grand nombre de métier appris, pour le plasiir de m'instruire sans cesse.

« Quand vous voulez créer quelque chose, vous faites

appel aux autres hommes, connaissant les diverses branches des arts et des sciences que vous ignorez.

« Moi, je puis m'en passer, parce que j'ai sous la main un outillage d'une variété invraisemblable et que je sais m'en servir, de plus je sais par expérience que la chose proposée par le cerveau du penseur ,paraît irréalisable à la main professionnelle qui doit l'exécuter. »

Et cela est si vrai, que bien des inventeurs, après avoir mis la main sur des solutions techniques de grande valeur, ont été découragés par les praticiens chargés de les mettre à exécution.

Mais il reprend ensuite : « Vous n'avez pas à être jaloux de mes découvertes ; je suis un homme très simple, je ne possède aucune décoration et n'en porterai jamais.

« Je suis resté dans l'ombre jusqu'à 60 ans, et je ne demandais qu'à y rester ; mais le nombre formidable d'ennemis qui s'est dressé contre moi, a fait éclater la cloison derrière laquelle je me dissimulais.

« J'ai étudié avec frénésie, me perfectionnant sans cesse dans tous les métiers manuels pour me rendre capable de mener à bien l'œuvre du Cottage social contre laquelle s'est dressé farouchement le monde de la politique, depuis les présidents du Conseil sans en excepter un seul jusqu'aux ministres du Travail et de la Santé Publique.

« S'il existe une justice immanente, le châtiment arrivera à son heure quand le peuple à qui j'ai consacré courageusement une partie de mon existence connaîtra ce que j'ai fait pour lui et demandera des comptes à ceux qui l'ont trompé pour mieux l'exploiter. »

En entendant parler cet homme, on entend parler la sagesse.

Que cette vie de travail surhumain, sans précédent dans l'Histoire, serve d'exemple aux générations futures ; que les jeunes gens qui liront la vie extraordinaire de Georgia Knap apprennent de nombreux métiers, ce qui leur conférera une initiative et une confiance en eux-mêmes, dont ils auront un si grand besoin dans les luttes sans merci qui se préparent pour un avenir prochain, en attendant les temps lointains où la Sagesse et la Bonté règneront sur le monde. (Note de l'Editeur.)

POURQUOI J'AI ECRIT CE VOLUME

Les questions sociales m'ont toujours intéressé et c'est à la faveur des études que j'ai faites à ce sujet que j'ai été amené à connaître Georges Fèvre, contrôleur des Téléphones à Paris, Secrétaire permanent au Comité du Cottage social de France ; il me dépeignit le fondateur de cette œuvre sous un jour qui d'abord me fit sourire, et qui me jeta ensuite dans une profonde stupéfaction.

Georges Fèvre est un des rares survivants qui connaissent la jeunesse romantique de Georgia Knap ; et c'est parce qu'il s'est délié lui-même de son serment de garder le silence sur ces dramatiques événements, que je puis faire connaître, aujourd'hui, au grand public, l'homme qui dépasse les autres hommes de cent coudées, et qui malgré cela désirait rester dans l'ombre.

J'avais demandé à Georges Fèvre, après avoir été sur son conseil visiter les villages du Cottage social de Troyes, de Pont-Saint-Vincent, de Sainte-Savine, pourquoi cette lumineuse réalisation technique de la question sociale, après avoir été prouvée par l'exécution dans trois villes différentes, restait maintenant sans effet.

Il me répond ceci :

« Il s'est levé un si grand nombre d'ennemis contre le plus grand bienfait social dont notre pays puisse profiter, que même les journaux font le silence sur les résultats obtenus, pour ne pas mécontenter nos puissants

adversaires qui sont ou actionnaires de leurs journaux, ou bien députés et ministres.

« Mais, malgré l'acharnement des politiciens qui cherchent à anéantir cette œuvre admirable, ce serait rendre service au peuple en l'informant qu'il existe un homme formidable, qui lui apporte la certitude que le soleil va luire enfin pour le monde du travail, et dont le passé surprendra, à plus d'un titre, ceux qui aiment les grandes âmes et les cœurs généreux.

« J'avais, me dit-il, promis de garder le silence, je veux maintenant parler ; c'est le seul moyen de porter la lumière sur l'œuvre miraculeuse de mon compatriote Georgia KNAP. »

Et Georges Fèvre m'a conté la jeunesse tragique de son grand ami, au temps lointain où la veulerie et l'égoïsme n'avaient pas encore contaminé la moitié de l'espèce humaine.

J'ai éprouvé un tel saisissement à ces confidences, que j'ai demandé à être mis en présence de ce géant de l'intelligence et de la puissance créatrice.

Je ne l'ai approché qu'avec un sentiment de respect et de crainte, mêlé d'admiration.

Il me reçut dans son laboratoire de la rue Saint-Martin, occupé à résoudre des problèmes insolubles pour d'autres mortels.

J'ai éprouvé près de lui une sensation étrange que d'autres ont dû également ressentir comme moi, et que l'on ne peut pas définir : influence d'ordre magnétique ou fluidique, due probablement à la puissante énergie vitale qui anime cet extraordinaire sujet.

Il refusa tout d'abord de souscrire aux désirs de son ami Georges Fèvre.

« Le passé est mort !... inutile de le faire revivre », me dit-il sur un ton peu fait pour m'encourager à le convaincre.

« De plus, il reste des survivants, parents de ceux qui furent mêlés aux événements de ma douloureuse jeunesse, et je dois le silence sur leurs noms, comme eux l'ont fait sur le mien.

« Mais j'ai écrit la relation de ces heures de délire et d'enfer, et si vous jugez utile de les reproduire en les com-

mentant, je vous autorise à le faire après ma mort. »

Nous avons essayé de lui faire entendre que, puisque sa vie semblait avoir eu pour but sa dernière réalisation, il se devait à lui-même de la voir triompher de son vivant, et que ce serait reculer inutilement cette solution tant attendue par le peuple, que de tenir dans l'ombre cette gigantesque invention sociale.

Le nombre d'ennemis s'étant accru d'une façon inquiétante pendant les années 1923 et 1924, nous réussîmes enfin à lui faire comprendre que ce n'est qu'en publiant le récit de son existence incroyable et merveilleuse, que l'attention du Monde entier pourrait être attirée sur son œuvre, qui triompherait finalement de ses adversaires.

Il a alors consenti à cette publication, et m'a fourni tous les détails qui m'ont été nécessaires pour la mise en pages de ce volume.

Mais il fut expressément convenu que, le nom de famille de la jeune Andréa, héroïne de la tragique idylle, serait substitué à celui d'un parent proche, pour éviter que, malgré le recul du Temps, des membres de la famille encore vivants ne soient peinés à nouveau par le récit rendu public de la terrible fin de leur infortunée parente.

En faisant connaître ce surhomme, doublé d'un incroyable génie, je pense que chaque Français et même chaque étranger qui me lira, sera un défenseur nouveau du plus beau geste de générosité qui ait été tenté jusqu'ici en faveur de la classe ouvrière de tous les pays du monde.

Commandant Max TAILLEFER.
8 mai 1925.

P.-S. — Quand fut écrit ce volume, il n'y avait que trois groupes du Cottage Social, mais en 1936, il y en a 25, il devrait y en avoir 10.000 si la politique n'y avait pas mis obstacle.

PROLOGUE

Avant de conter la jeunesse tragique de Georgia Knap, je tiens à reproduire le récit de son enfance qui démontrera d'avance dans l'enfant, ce que sera l'homme, et éclairera le lecteur d'un jour tout particulier sur les événements qui suivront.

J'ai trouvé cette relation dans le journal « Le Cottage Social », paru en 1918, sous la signature de notre éminent confrère Louis Veuillard.

....

Ce ne fut pas un enfant prodige, comme on en rencontre quelquefois, doués d'aptitudes spéciales, Musique, Mathématiques, Poésie, ce fut quelque chose de tout autre, ayant la plupart de ces dons et bien d'autres encore en même temps, un être infiniment sensitif, s'assimilant tout avec une rapidité extraordinaire, à l'âge où l'enfant n'est encore qu'une pâle image de l'homme. On rencontrait dans cette nature d'élite, déjà formée avant l'heure, une volonté impérieuse mise au service d'un génie déjà apparent doublé d'un talent d'organisateur et de chef dont il donna de si amples preuves par la suite.

Dernièrement, dans une réunion entre amis, il nous raconta comment à sept ans il fut mis en présence de la Nature, et comment il la comprit avec toute l'ardeur de sa jeune âme poétique si sensible aux grandioses manifestations de la Création.

Nous tous qui le connaissions si bien, qui subissions avec plaisir le charme infini de sa parole, nous avons dû nous convaincre qu'à cet âge, nos sens n'avaient pas encore compris ce que les siens avaient déjà perçu, et dont son imagination avait gardé un souvenir si vivace, qu'il primait encore à l'heure actuelle, à un demi-siècle de distance, toutes les sensations de beau et d'idéal qui avaient pu se manifester à ses yeux, dans toutes les parties du monde où l'avaient conduit ses voyages.



Georgia Knap à 7 ans

« Pour mes vacances de Pâques, nous disait-il, comme j'étais le premier de ma division, on m'emmena à la campagne, aux Bordes d'Ile Aumont, près de Troyes. Quelle joie j'éprouvai, moi qui n'avais jamais quitté le faubourg Croncels où j'étais né, qui ne connaissais de la Nature que la poussière de la route avec laquelle je construisais des maisons de boue, ou bien la vase du Gué qui baignait notre maison et d'où je tirais les sangsues qui peuplaient mes aquariums.

Le voyage s'effectua de nuit, notre cousin Drége me prit le soir tombant dans sa carriole, et à dix heures du soir, nous arrivions au hameau de Bray, près des Bordes, dans la chaumière de mon grand-père Thalmard. Mais pendant

ce voyage nocturne où mes yeux cherchaient à percer les ténèbres, les troublantes senteurs de sève qui montaient des buissons et des prés voisins, étaient pour moi choses nouvelles qui commençaient à préparer mon imagination à la féerie du prestigieux Printemps qui, de sa baguette magique, faisait sortir de terre des merveilles dont je ne soupçonnais même pas l'existence.

Je ne dormis pas, j'entendis aux premières lueurs du jour les coqs saluer Phébus embrumé, grand ordonnateur de cette inoubliable matinée d'avril. Aussi, ce fut avec un ravissement inexprimable que mes yeux s'ouvrirent au spectacle merveilleux de la Nature, à ce moment où une Divinité m'apparut dans cette œuvre sublime de la Création.

Je restai des heures assis devant la porte de la chaumière à regarder cette vie absolument nouvelle, les poules, les pigeons, les oies étaient autant de nouveautés pour moi et je ne me rassasiais pas de leurs ébats ; Tom lui-même fut mon ami des premiers instants, se couchant à mes côtés, et ne me quittant plus comme un dévoué protecteur.

Mais où ma surprise fut complète, c'est quand la grand'mère Margoton me fit passer dans le clos ; lorsque la petite porte s'ouvrit devant moi, un cri de surprise et d'admiration me cloua sur place.

Dans le pré descendant en pente douce vers l'Ozain, les pommiers étendaient au-dessus de ma tête la féerie florale de leur rose magnifique, des primevères jaunes, par milliers dressaient leurs têtes embaumées au-dessus de l'herbe grasse, des narcisses par groupes nombreux égayaient la prairie de leur blancheur et de leur pénétrante odeur ; des marguerites en rangs pressés bordaient le ruisseau de leurs tiges souples, les abeilles couraient alertes vers les calices des fleurs qui s'ouvraient pour les recevoir ; je restai immobile, ne comprenant pas ; il me semblait être le jouet d'un rêve, l'immense clameur de tout un peuple d'insectes montait de terre en un hymne d'ivresse vers la vie ; les peupliers au loin formaient un rideau vert tendre à ce tableau inoubliable pour moi qui frappa mon imagination enfantine plus que n'importe quel spectacle au monde entrevu par la suite.

Ma main s'approchait tremblante de ces fleurs déli-

cates et ma grand'mère pour m'enchanter davantage me dit : « Tout cela est pour toi, tu peux prendre ! »

Alors, je m'élançai, je cueillis à pleines mains ces fleurs enchanteresses, je les portai à mes lèvres, mon cœur battait à ce beau rêve ! Tout le jour, je fis des gerbes, que j'allais porter en offrande à un être imaginaire, je cherchai les violettes dont la haie était remplie, je descendis vers le ruisseau, j'écoutai les yeux grands ouverts de surprise la musique nouvelle pour mes sens, de la brise se jouant dans les hauts peupliers, tout s'illuminait autour de moi, et prenait des couleurs, des contours et des senteurs étranges.

Quand il me fallut, au bout d'une semaine, quitter ce lieu de délices, je ne cessai de pleurer tout un jour ; j'allai dire adieu à mes chères fleurs, à l'herbe embaumée dans laquelle j'aimais à m'étendre pendant que les pommiers laissaient tomber sur moi l'avalanche de leurs pétales aux troublantes senteurs de sève.

Mon cœur était serré d'une angoisse infinie, et comme ma grand'mère me disait que c'était au Bon Dieu qu'appartenaient toutes ces belles choses, je me laissai tomber à genoux, et les yeux pleins de larmes, je sanglotais : « Monsieur le Bon Dieu ! laissez-moi toute ma vie ici ! je resterai tout seul avec Tom, je n'abîmerai rien et je prendrai soin de votre beau jardin... »

Et quand le cabriolet me ramena à Troyes, on eût dit que la Nature voulait déjà me reprendre la joie qu'elle m'avait donnée ; la triste pluie accompagna tout le voyage qui fut pour moi bien maussade, et je me remis difficilement au travail, le cerveau hanté par le prestigieux spectacle que rien ne pouvait me faire oublier.

....

On voit, par ce récit, que déjà un être supérieur vivait dans cet enfant si gracile, si fluet, dont les grands yeux bleus s'étonnaient à tout, et dont les premières sensations étaient toutes de mysticisme et de poésie, aimant déjà follement la nature, ses fleurs, ses couleurs, ses senteurs, ce qui devait l'amener à tout ce qui est beau et grand dans la vie.

Deux ans après, on le ramena à la fin des grandes vacances à la chaumière des Bordes ; il courut au clos dès

son arrivée, mais septembre marquait déjà de sa palette aux tons roux la déclinante Nature ; plus de primevères aux calices d'or, plus de narcisses à l'odeur pénétrante, pas même de marguerites dans l'herbe roussie par le soleil caniculaire ; plus de feuilles vert tendre aux arbres ; la Nature hostile, cette fois, lui faisait voir la vie telle qu'elle la comprend, en détruisant aussi vite qu'elle crée. C'était l'écroulement de son rêve de jadis. Alors, il se mit à pleurer.

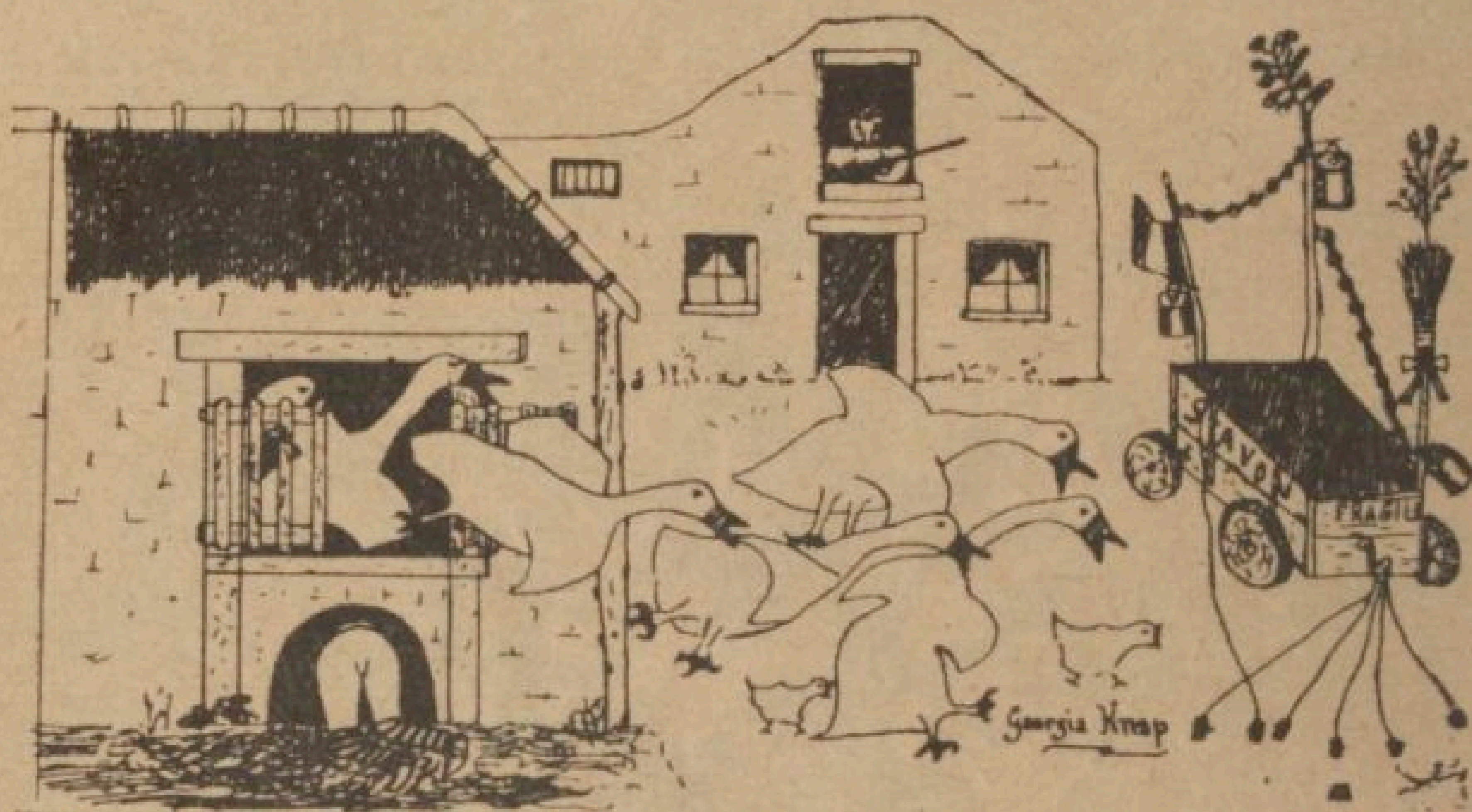


Le rêve du jeune Georgia Knap

Mais vite ressaisi, il allait employer son temps à autre chose que des jeux innocents, puisque la Nature voulait mourir, lui il voulait vivre ! et ainsi que le disait le grand-père Thalmard, il allait faire plus de tours que de miracles.

Un jour, en lisant son livre de contes de Fées, il s'avise qu'il pourrait, lui aussi, avoir un char merveilleux, comme le prince Charmant (n'a-t-il pas créé, 45 ans plus tard, la Prodigieuse Maison Electrique, bien digne aussi d'un Conte de Fées Scientifique).

Patiemment, avec une vieille caisse à savon, il se construit une voiture, sous laquelle il place quatre rondins de bois découpés laborieusement avec la scie du grand-père, puis il orne de feuillages de buis et de lierre le char qui fait l'admiration des marmots du voisinage auxquels il prodigue des (en arrière les gosses !) en veux-tu en voilà.

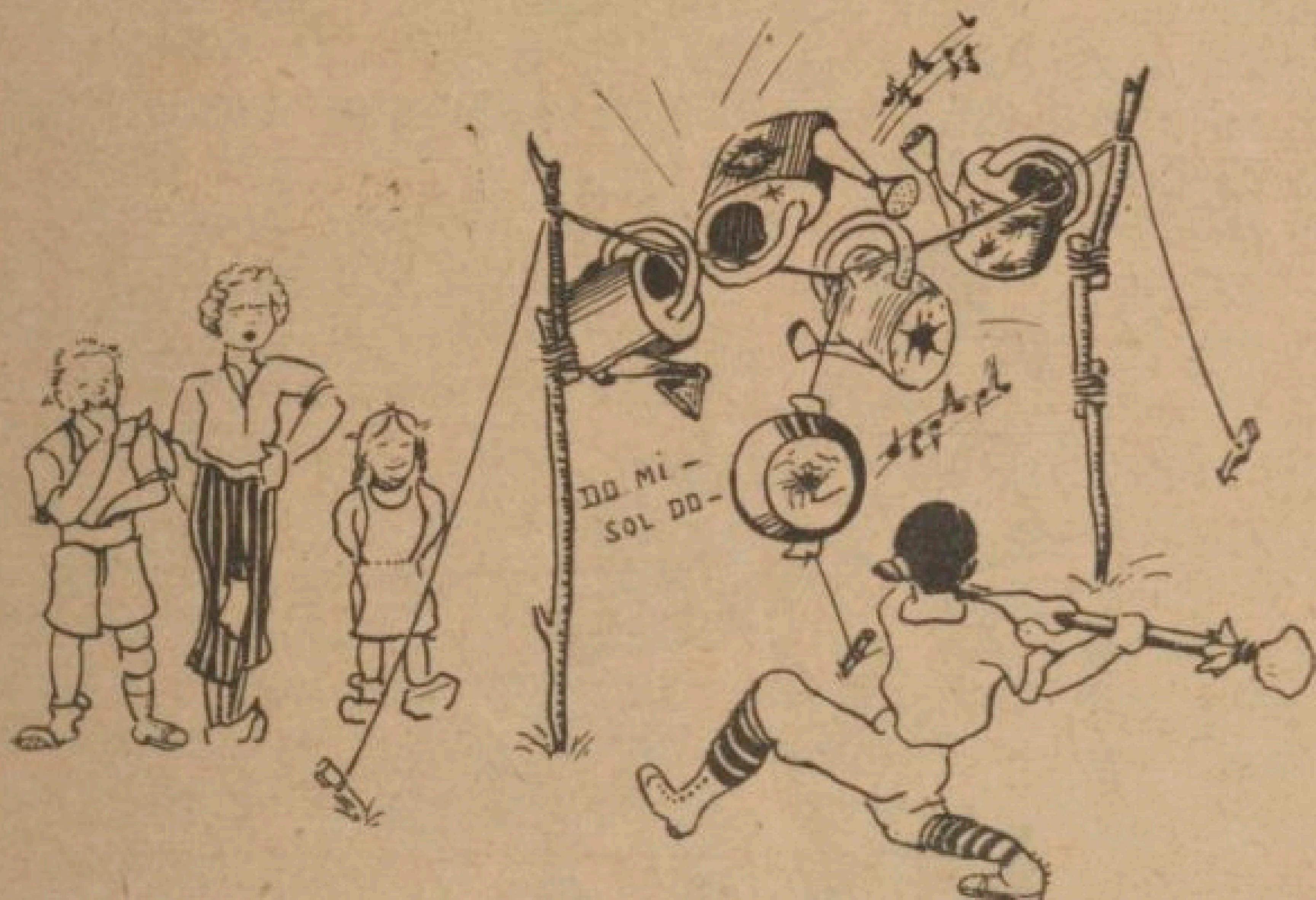


La réalité ne répondit pas à ce qu'espérait le rêve

Mais ce n'est là qu'une partie du projet, il lui faut maintenant l'attelage : caché dans la grange, il prépare les guides, les traits reliés entre eux par des petites barres de bois, son invention ne souffre pas la médiocrité, il projette grand, il lui faut au moins six coursiers attelés à son char; aussi le lendemain matin, avant que personne fût levé, il se glisse dans la cabane aux oies pour en faire les dieux ailés devant le rendre comparable à Jupiter, en lui faisant traverser les rues du hameau aux yeux ébahis de la marmaille.

Cependant, tout ne se passa pas comme il l'eût désiré. En voyant entrer à quatre pattes cet intrus dans leur logis, les oies se mirent à pousser des cris de détresse et s'échappèrent dans la cour par la porte restée entr'ouverte, en improvisant un concert inattendu qui réveilla les paysans du voisinage. Le grand-père sortit armé d'un fusil croyant qu'un renard s'était introduit dans le poulailler ; mais le char des Fées, paré pour la circonstance avec sa flèche et ses harnais enjolivés de papier doré, laissait voir assez de

quoi il s'agissait ; aussi, le Prince Charmant réintégra son lit avec force taloches, en faisant d'amères réflexions sur l'indocilité des oies inaptes à se laisser gouverner. Le voisin Dauvet de fâcha tout rouge : « Faudra enfermer votre gamin ! y révolutionne tout le pays ! qué bouzin ! j'ai cru qu'y avait l'feu. »



Le concert de cloches

Une autre aventure lui valut d'être reconduit à Troyes avant la fin des vacances, mais entre temps il avait crevé deux arrosoirs tout neufs en organisant un concert de cloches sur les fonds sonores de ces instruments.

Donc, un après-midi, où tout le monde était aux champs, un petit voisin de son âge vint le trouver et lui confia qu'il possédait quatre sous, contre lesquels l'épicière pourrait donner deux cornets de bonbons. Le jeune Georgia opinait pour des images d'Epinal ; après de nombreux pourparlers, il fut décidé que l'on achèterait de l'un et de l'autre. Quand l'argent fut dépensé, le généreux donateur avoua que les quatre sous lui avaient été confiés pour se faire couper les cheveux. Perplexité ! Comment faire pour éviter la correction inévitable ? Toué qu'é d'la ville, tu doué savoir couper les cheveux ?

Sous ce coup droit inattendu, le futur inventeur reste assommé !... ses yeux tournent..., son imagination chavire

devant la grandeur du talent qu'on lui octroie, comme cela, tout de suite, sans aucune difficulté... Son amour-propre est flatté, avec assurance, il avance... Bien sûr ! je les coupe même très bien... Tu vas voir !... et dans la grange, le jupon blanc de la grand'mère autour du cou, le client rouquin et broussailleux est installé sur une chaise tandis que, monté sur une caisse et armé des grands ciseaux à tondre les moutons, le perruquier improvisé commence à tailler dans la masse avec plus d'acharnement que de dextérité.



Georgia Knap, coiffeur

Bientôt le crâne apparait par des éclaircies malencontreuses, et l'artiste capillaire a beau s'escrimer en de savantes glissades vers le sommet, les escaliers s'accentuent de plus en plus, et l'ensemble prend l'aspect d'une tête de teigneux.

— Passe-moi le miroi !... hurle le marmot devant la longueur désespérante de l'opération et à un moment où le ciseau, pour parfaire la coupe, entame le cuir de trop

près... A la vue de sa tête ainsi traitée et dans la perspective des justes représailles qui l'attendaient, le tondu par persuasion, se mit à pousser des hurlements de colère qui attirèrent le grand-père sur les lieux, et l'artiste méconnu dut lâcher incontinent les instruments de sa profession pour s'enfuir au plus vite hors de portée des gifles, récompense imméritée de tant d'ardeur.

Un autre jour, avec des baquets reliés entre eux, il improvise le radeau de la Méduse, mais le radeau embourbé ne peut revenir au bord et on dut aller chercher les navigateurs chavirés, boueux et puants à souhait, que l'on lava à grande eau, tellement ils étaient peu présentables. Il fallut le ramener à la ville avant la fin des vacances, car il bouleversait la tranquillité du pays...

Vers la dixième année, apparut la passion des outils et immédiatement, dans ce cerveau d'enfant, se précisèrent les moyens à employer pour s'en procurer. Les parents ne sont pas riches et les émoluments du père, facteur des postes à Troyes, peuvent à peine suffire aux besoins de la petite famille, il ne doit pas compter sur le moindre argent pour se procurer les scies, pinces, limes, rabots, etc., etc..., qu'il convoite. Derrière la maison où il demeure, et qui existe encore, le numéro 2 de la rue des Tauxelles, se trouvait un vieux menuisier, le père Chenest, qui tenait café et atelier. Le gamin allait le jeudi s'asseoir des heures devant la porte de la menuiserie ; parfois, pendant l'absence des ouvriers, il s'emparait d'un rabot et s'essayait à faire des copeaux au grand dam des moulures et des panneaux qui portaient la marque de fabrique de l'inexpérimenté menuisier. D'autres fois, il allait à une forge voisine tirer le soufflet, non sans recevoir quelques bourrades des forgerons qu'il gênait dans leur travail.

Un de ses petits camarades possède une petite armoire d'outils d'enfant, mais que celui-ci ne veut pas prêter, ce qui exaspère chez lui l'idée d'en avoir une plus complète encore et il cherche le moyen de faire recette pour se les procurer.

Un jour, un guignol vint s'installer place de la Tour, notre jeune inventeur en herbe vint trois jours de suite voir Polichinelle rosser le Prussien et Bazaine, mais il vit surtout que les enfants se rendaient nombreux à ce spec-

tacle, et en comptant les places occupées il se rendit compte que la recette devait atteindre 25 francs.

Quelle aubaine s'il pouvait monter un guignol et y amener ses petits camarades.

Il se mit aussitôt au travail ; dans le grenier paternel il prit dans une vieille commode des chaussettes blanches qu'il emplit de foin pour s'en faire des têtes de marionnettes aux yeux peints ; un drap tendu entre deux poutres

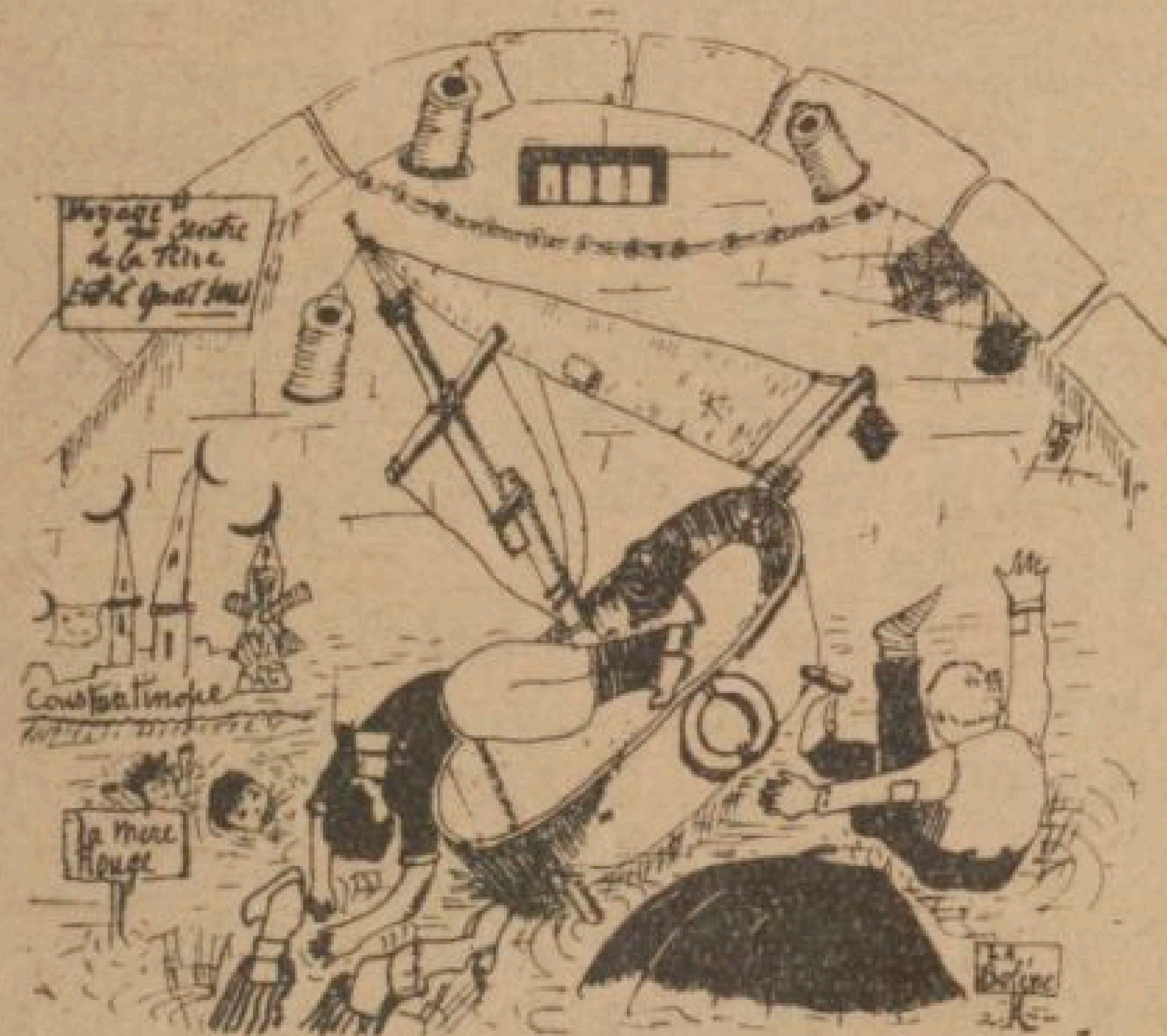


Le Guignol Georgia Knap

et décoré de papier de couleur forme le théâtre, et le jeudi suivant 25 gamins apportent leur deux sous pour voir Polichinelle et Cassandre.

Deux francs cinquante, quelle aubaine ! Muni de ce numéraire, il court chez le père Renvoyer qui, dans la cour de la Rencontre, tient une brocante de tout un attirail de vieux outils, et il en rapporte plus qu'il n'en peut porter, qu'il astique, graisse avec ardeur pour en faire sur une planche une séduisante panoplie. Mais le public du Guignol ne se renouvelle pas ; malgré une pièce nouvelle, la recette est en baisse, on joue pour 30 centimes, ce qui ne couvre pas les frais de papier doré du nouveau décor. Alors, il imagine autre chose.

Tous les ans, en hiver, la cave de la maison en contrebas de la Seine, s'emplit d'eau de plus d'un mètre, il va tirer parti de cette particularité. Ayant remarqué dans la cour un grand bac rectangulaire en bois, doublé de zinc, servant au lavage, il pense que cette caisse étanche ferait un excellent bateau. Dans le grenier où il a monté son petit atelier, il prépare des inscriptions, des banderolles, ainsi que des lampions, vestiges de la fête de l'Empereur,



Le voyage au centre de la terre

dont il décore la cave en naviguant dans un grand baquet, puis il annonce à l'école pour le jeudi suivant un voyage au Centre de la Terre.

C'est 0 fr. 20 la tournée, ils sont venus une trentaine de gosses et l'on embarque au bas de l'escalier de la cave. Les premiers reviennent à quai au bout de cinq minutes, ayant balayé de leurs têtes les innombrables toiles d'araignées dont le plafond de la cave est tapissé. Ah ! que c'est chouette, il y a eu une tempête, on a vu une baleine, Constantinople et la mer Rouge..., et les autres d'embarquer à leur tour, impatients d'admirer les illuminations qui ne sont autres que des bouts de bougie placés derrière des papiers de couleur, et la baleine un vieux parapluie laissant passer une partie de sa carcasse.

Mais les derniers navigateurs viennent de s'installer à leur tour ; malheureusement, pour éviter un voyage sup-

plémentaire, car l'heure de la rentrée des parents approchait, on embarque deux touristes qui viennent d'arriver, et montent en surcharge; le pagayeur Georgia Knap ne peut que déposer sa joyeuse cargaison au milieu de l'eau.

Aux cris poussés par les naufragés, la propriétaire, dame Terrenoire, qui ne se doutait guère du trafic dont sa cave était l'objet, s'armant d'une poignée de bois vert mit en déroute les fervents admirateurs de Jules Verne.

Le bateau fut confisqué, et le soir une magistrale râclée administrée par le paternel Léonce Knap, fut le digne épilogue de cette entreprise de navigation en cave qui aurait pu tourner au tragique.

Mais la recette a été fameuse, 7 francs, elle est en sûreté derrière une poutre du grenier, et le jeudi suivant le vieux brocanteur concède encore un poids respectable d'outils rouillés, que le courageux inventeur se charge de remettre en bon état.

Cependant, le bac à laver est toujours là, et le souvenir du si productif voyage au Centre de la Terre le hante, il réfléchit longuement, puis un jour il trouve, il va faire mieux...

Son cerveau prévoyant et organisateur va assurer le succès de l'entreprise, la leçon de la cave ayant servi. Voici l'été et un voyage en Seine serait bien accueilli de tous les camarades, ce qui aurait pour principal effet de faire monter la recette par un tarif à 30 centimes et de ne pas être vus par les empêcheurs ; n'embarqueront que ceux qui sauront nager, et, dans la perspective d'aller cueillir des noisettes le long de l'usine Doulne et près du moulin de Saint-Quentin, plus de trente gosses de dix à douze ans vont, le jeudi, apprendre à nager à Fouchy, car le chef de la bande a fabriqué une ceinture de natation avec de nombreux bouchons ramassés à la grille du moulin ; en un mois, tous savaient nager, et les élèves encore vivants de l'école des Tauxelles s'en souviennent pour la plupart, car c'est de quelques-uns d'entre eux que je tiens ces anecdotes.

Un jeudi propice à ce grand événement, tout fut paré avec soin ; un mât orné d'une voile faite d'un pan de chemise paternel se balançait au milieu du bateau et, cette fois, c'était une roue à aubes qui allait servir de propul-

seur. Mais il fallait sortir la nacelle sans éveiller l'attention... Vers deux heures, quand la maison fut déserte, six des plus forts furent désignés par le chef pour tirer l'embarcation vers la rivière ; un éboulis face à la serrurerie Vachette fut choisi pour descendre toute la bande. Le capitaine a mis le képi de facteur de son père avec une ancre en papier doré ; il a un sifflet, un porte-voix en carton et un sabre en fer-blanc ; les autres gradés de moindre importance portent à leur béret le nom du bord, « Le Nautilus », et des galons de sergent ou de caporal.



Les exploits du « Nautilus »

Mais des ouvriers des Petites Serrures ont deviné ce qui allait se passer et arrivent au moment où le bateau manœuvré avec adresse par ces gamins qui obéissent aveuglément à leur chef, allait être mis à flot. Comme les mioches veulent résister, distribution de taloches et remontrances sévères du contremaître Lebeuf, qui ne peut s'empêcher de rire devant le comique de cette mascarade nautique. Sur quoi, le chef, rouge de colère, de voir son projet interrompu, s'écrie : « De quoi vous mêlez-vous ? Tous mes hommes savent nager ! »

Pendant l'hiver 1879-1880, il organise sur la route gelée, un transport par traineau ; un vieux clown de cirque lui montre à dresser des chiens et, huit jours après, les

petits camarades connaissent les joies de la folle vitesse sur le canal gelé, et la recette est telle qu'un lot de ferraille fantastique s'accumule dans le grenier paternel, sous la forme d'outiles rouillés de tous les métiers possibles et imaginables.

Mais la hantise du commandement et de l'organisation le tenaille au fur et à mesure qu'il augmente en âge : il a 12 ans maintenant, il va monter un régiment, et il sera en même temps le fabricant des armes de ses soldats.

La guerre franco-allemande de 1870 est encore présente à toutes les mémoires.

A cette époque, 1878, les jeux des enfants consistaient à faire la petite guerre ; les panoplies d'armes, les sabres, les fusils, les pistolets, les soldats de plomb, les costumes militaires étaient les cadeaux du Jour de l'An des contemporains de Georgia KNAP, et remplaçaient les jouets mécaniques de nos enfants de 1936.

Un jour, sur trois rangs, les gosses sont rangés : bonnets de police en papier, sabres en bois, fusils de manches à balai, avec crosses en planches, galons de papier doré ou argenté, souliers béants, d'autres pieds nus, culottes trop courtes : défroques de grands frères ; cheveux broussailleux et visages mal débarbouillés, tels ils se présentaient à l'appel affiché dans le quartier pauvre, au nom typique de: rue Surgale, par l'organisateur de la future armée des Tauxelles.

Le drapeau vient d'arriver, fait d'un pan de chemise peint de rouge et de bleu ; le tambour-major a un bonnet à poil, taillé dans une vieille peau de lapin ; l'ambulancier tient en laisse un barbet cerclé d'une bande de toile ornée d'une croix-rouge, il saute, aboie et lèche les mains de tous les enfants..., c'est Caporal, le chien du régiment.

Un canon fait d'un vieux tuyau de poêle avec une culasse représentée par un débris de seau hygiénique, monté sur deux roues de brouettes est conduit par deux artilleurs avec bandes de papier rouge à la culotte et tout fiers de manipuler un tel engin.

Et, l'appel commence, car il y a là des nouveaux venus.

Le général, képi de facteur orné d'un plumeau rouge,

sabre de bois doré, signe du commandement, harangue son armée au port d'armes :

— « Braves Champenois, je vous présente les chefs de l'armée des Tauxelles, disloquée l'année dernière pendant les grandes vacances, nos camarades étant partis pour se marier, ou ayant fait des héritations ; vous voyez devant vous les derniers survivants de la grande armée de 1877.

Tous les enfants partent d'un fou rire devant la morgue imperturbable de celui qui les a rassemblés en ce lieu.

— Vous avez devant vous Georgia KNAP, appelé par ses anciens soldats : général Chat-Gris, fondateur depuis toujours du régiment Tauxois, et vous pouvez voir à mes côtés le vice-général Bouboule, brave parmi les braves, quand il s'agit de travailler en service commandé.



Bouboule

Le vice-général Bouboule, grosse tête, gros yeux, grosse tignasse, gros corps, dévore, pendant la harangue, une pomme qui vient de lui être passée en douce, par un futur soldat pour qu'il puisse lui faire obtenir un grade important.

— Nous allons refaire les cadres de notre armée, en nommant de nouveaux chefs. Allons, avance ici, toi !...

— Ton nom ?...

L'interpellé s'avance, louchant, trébuchant et se frottant les mains pour se donner une contenance.

— Ah ! oui, tu t'en laves les mains ! Bien, tu seras Pilate ! Colonel Pilate, à vos rangs, rectifiez la position, en avant... arche !

— Eh bien, et toi l'empaté, avance un peu à ton tour !...

L'interpellé, qui est vêtu de la culotte de son grand frère, tombant en accordéon sur ses savates, s'avance craintif devant l'imposant général tout chamarré de papier doré. Il suce son pouce pour se donner du courage.

— Ah quel gros bébé, apportez le biberon !

Eh bien ! tu t'appelleras Bébé, lieutenant-colonel Bébé, à vos rangs ! fixe... Colonel Pilate, raccourcissez le pantalon du lieutenant-colonel, qui n'est pas d'ordonnance.

Trois enfants se jettent sur le nouveau gradé, qui veut s'enfuir, et habilement, avec un couteau, cisaillent le malencontreux pantalon qui, remis en place, arrive juste à moitié cuisses de son propriétaire... Toute l'armée entre dans une gaîté folle !...

— Au suivant... Ton nom ?

— Joseph de Mulhouse...

— En alsacien, Joseph, c'est Sépy. Donc, commandant Sépy, à vos rangs... par file à droite... Arche !...

— Mais, qu'est-ce qui grouille dans les poches de la redingote qui lui vient de son grand-père ? Voyez un peu, colonel Pilate !...

Celui-ci ne se fait pas prier, et, avec deux accolytes, il empoigne le jeune Alsacien et, malgré ses efforts désespérés, vident les poches gonflées, dont le contenu se répand sur le sol : noix, prunes, pommes et même une écrevisse, sont ramassées par les gosses qui se battent pour s'approprier cette manne providentielle.

Mais le général, le sabre à la main, s'élance au milieu de la bagarre avec les nouveaux gradés.

— Huit jours de salle de police à ces trois mauvais soldats chapardeurs, et tout le monde sur les rangs... fixe...

Comme par enchantement, le calme se rétablit instantanément, non sans des regards de convoitise vers le butin rassemblé devant le chef et sur lequel le commandant Sépy jette des yeux désespérés.

— Je t'ai nommé commandant, brave Sépy, mais je te sacre aussi officier d'ordinaire, car pour le ravitaillement, tu seras pépère !...

Tout joyeux, le nouveau possesseur des deux grades, exprime sa satisfaction en remuant largement les oreilles, amusement de société dont il tient la recette de son grand-père.

— Ah ! merveilleux !... tu feras également l'âne qui conduira la voiture du ravitaillement, tu seras le plus gradé de toute l'armée !... (Les gosses se tordent littéralement!...)

— Avance, toi, le beau berger Pâris, ton nom ?...

— Pié... général !

— Pied ? quel pied ?

— Pié, que j'dis.

— Je viens de te trouver un nom qui va cadrer avec ton costume, ta figure allongée et ta veste en peau de brebis : capitaine Pied-de-Mouton, à vos rangs, fixe...



Pied-de-Mouton.

— Et toi, avec ton accoutrement de carnaval, tu dois bien être né le Mardi-Gras ?

— Non... un samedi...

— Un matin ?

— Non, un soir.

— Parfait, adjudant Sam'disoir, à vos rangs, arche !... par file à droite, fixe...

— Et toi, qu'est-ce que tu fais dans le civil ?

— On est photographe, chez nous.

— Ça va... Lieutenant Hyposulfite dans les rangs, par file à droite... arche...

Ah ! voilà les grades qui commencent à diminuer, et les voilà qui s'avancent tous, de peur d'en manquer !

— Allons, toi, qui te tiens derrière, je vais te nommer sergent-major; que fait ton père ?

— Coiffeur...

— Bien, sergent Pommadin, passez dans les rangs, fixe..., petit doigt sur la couture du pantalon !

— Et toi, le petit empaté, je vais te ravigoter, approche, ton père est quoi ?

— Coiffeur...

— Comment ! Toi aussi !

— Eh bien, ça va, Barbicot et Pommadin..., deux sergents-fourriers.

— Maintenant, les caporaux...

(Mais les enfants, comme les hommes, ne sont attirés que par les hautes situations, et ils commencent à s'éloigner.)

— Ne vous sauvez pas ! Je vous nomme caporaux de première classe et Chevaliers de la Légion d'Honneur, puis vous passerez capitaines à la prochaine révision.

— Et vous autres, caporaux Brin-de-Balai et Ventre-à-Terre, à vos rangs !

— Ecoutez-moi !... Les musiciens et tambours, restent les mêmes que l'an dernier.

— Maintenant, il nous faut des simples soldats ; allons vite ! Tout le monde en rangs par ici !...

(Mais tous les gosses restés pour compte prennent la fuite !)

— Ah ! les bougres, ils en veulent des honneurs !

Au fait ! commençons notre défilé, on recrutera des troupiers le long du chemin.



Brin-de-Balai

Et le régiment s'organise. On apporte le cheval crinoline fabriqué par le général : la selle est un morceau de carton, les étriers des boîtes à sardines. La tête du cheval, en bois découpé. Le cheval rue des pattes de derrière, en tirant sur une ficelle.

Les trois clairons se mettent en tête avec le porte-drapeau et la canne-major.

Au moment de prendre le départ, le vice-général Bouboule amène un moutard qui ne veut pas avancer.

Ce gosse de six ans a un pantalon en accordéon, retenu par une ficelle, les pieds nus, avec chemise pendant largement au fond de la culotte, pleure à chaudes larmes.

— Ah ! si tu fais cette tirelire quand tu passeras la révision, le vétérinaire te prendra pour une poule.

— Allons approche ! Ton nom ?...

— Doudoune...

— Ah ! c'est parfait, pas beaucoup de recherches absorbantes pour lui trouver un nom à celui-là. Doudoune !... Comment ! Il pleure toujours ?...

Mais Bouboule réapparaît avec une fillette de 10 ans, qu'il tire par la jupe et qui s'avance honteuse, en se cachant les yeux avec la main.

— Que vient faire ici, ce camarade en jupon ?

— Général, c'est la cantinière !

— Bien ! donnez-lui ce baril et du lait, elle fera têter Doudoune pendant la halte ! n'est-ce pas, soldat de première classe ?

Doudoune, le visage radieux à la pensée du lait dans le baril :

— Oui, Chat-Gris !...

Mais Bouboule rectifie : On dit « Oui, mon général ! »

— Oui, mon né... mon négéral !



Doudoune, le soldat de première classe

Enfin, voici le départ. Le chef, avec de grands gestes, fait piaffer son cheval et repique la queue qui vient de tomber ; il passe en caracolant devant ses troupes. Puis, la colonne se met en marche.

Le tambour-major jette sa canne en l'air et la reçoit adroitement ; les trois clairons s'époumonnent à jouer faux dans leurs instruments cabossés. Un chien vient hurler contre cet animal inconnu qu'est le cheval de carton.

Et la colonne s'ébranle, suivie de la cantinière, du canon sur roues de brouettes, du chien du régiment et du pitoyable soldat de première classe : Doudoune, qui recommence à pleurer parce qu'il n'y a pas de lait dans le baril.

Les poules, les oies s'enfuient au passage du bruyant cortège, un cochon regagne sa cabane devant cette effroyable cacophonie, les trois clairons s'époumonnent à jouer la « Marche de Sambre-et-Meuse », que les enfants reprennent en chœur :

« Le régiment de Sambre-et-Meuse,
« Marchait aux cris de vive Liberté... »

Voilà quels étaient les jeux des enfants, il y a une soixantaine d'années ; ils obéissaient aveuglément à celui qui savait construire les sabres, les fusils, les animaux en carton.

Chose curieuse, les sobriquets que Georgia KNAP aimait à donner à ses petits compagnons sont restés, pour la plupart, à leur descendance, parmi les bonnetiers et les mécaniciens de Troyes.

Les grands enfants que sont les hommes, sont toujours prêts à obéir à qui sait construire pour eux : Idéal ou Réalité.

Mais ce gamin avait une imagination d'une fertilité incroyable quand il s'agissait de venger une injustice à



L'ARMÉE DU JEUNE GÉNÉRAL GEORGIA KNAP

Après avoir regroupé ses troupes, le général Chat-Gris introduit dans le cheval crinoline, les passe en revue avant le défilé final dans les rues de Fouchy et de Cul-Oison. Les marmots admirent le chapeau, empanaché des plumes arrachées aux volatiles du voisinage. Le vice-général Bouboule ouvre la marche, coiffé du casque de pompier de parade de son grand-père. Brin-de-Balai porte le drapeau. Clairons, tambours, escortent le canon de tuyau de poêle traîné par la chèvre de Pied-de-Mouton.

Lances, fanions, sabres de bois, émaillent le groupe hétéroclite de l'armée des Tauxelles 1878.

l'égard de ses petits camarades, comme il a su le faire cinquante ans plus tard, quand il fallut défendre la collectivité.

En voici un exemple, qui m'a été conté par un Troyen qui fréquentait la troupe commandée par Georgia KNAP :

« On ne peut concevoir qu'une pareille farce inoffensive, en elle-même, mais monumentale comme effet, ait pu jaillir d'un frêle cerveau d'enfant. Cependant, la suite va nous apprendre qu'en fait d'innovations retentissantes, il commençait à faire ses preuves en se battant victorieusement avec quelques gosses, contre un ennemi redoutable.

A cette époque, les marionnettes avaient grand succès dans la capitale de la Champagne, et les pantins de Burat, étaient renommés dans tout le département, car le propriétaire de ce théâtre était un as dans l'art de donner la vie à ses petits acteurs, en tirant les ficelles faisant marcher bras et jambes.

Toujours fidèle à l'idée de coopération, le jeune Georgia avait proposé de faire une démarche auprès du vieux saltimbanque pour qu'il fasse une réduction de 50 0/0 aux hommes de son régiment qui se rendraient à ses représentations.

Bouboule fut chargé de cette mission, mais il eut le tort de vouloir trop insister sur la question vestimentaire pour se présenter au directeur, car, vêtu du pantalon de son petit frère, qui lui venait aux genoux, paré du col et de la cravate noire Louis-Philippe, du grand-père, et du chapeau-galette de son oncle, il ne put que provoquer l'hilarité inextinguible du personnel de l'établissement Burat.

Mais comme il insistait, avec des propos amènes, en se recommandant du général Chat-Gris, le père Burat finit par se fâcher, et envoya au délégué de l'armée des Tauxelles une malencontreuse taloche qui lui mit incontinent l'œil au beurre noir.

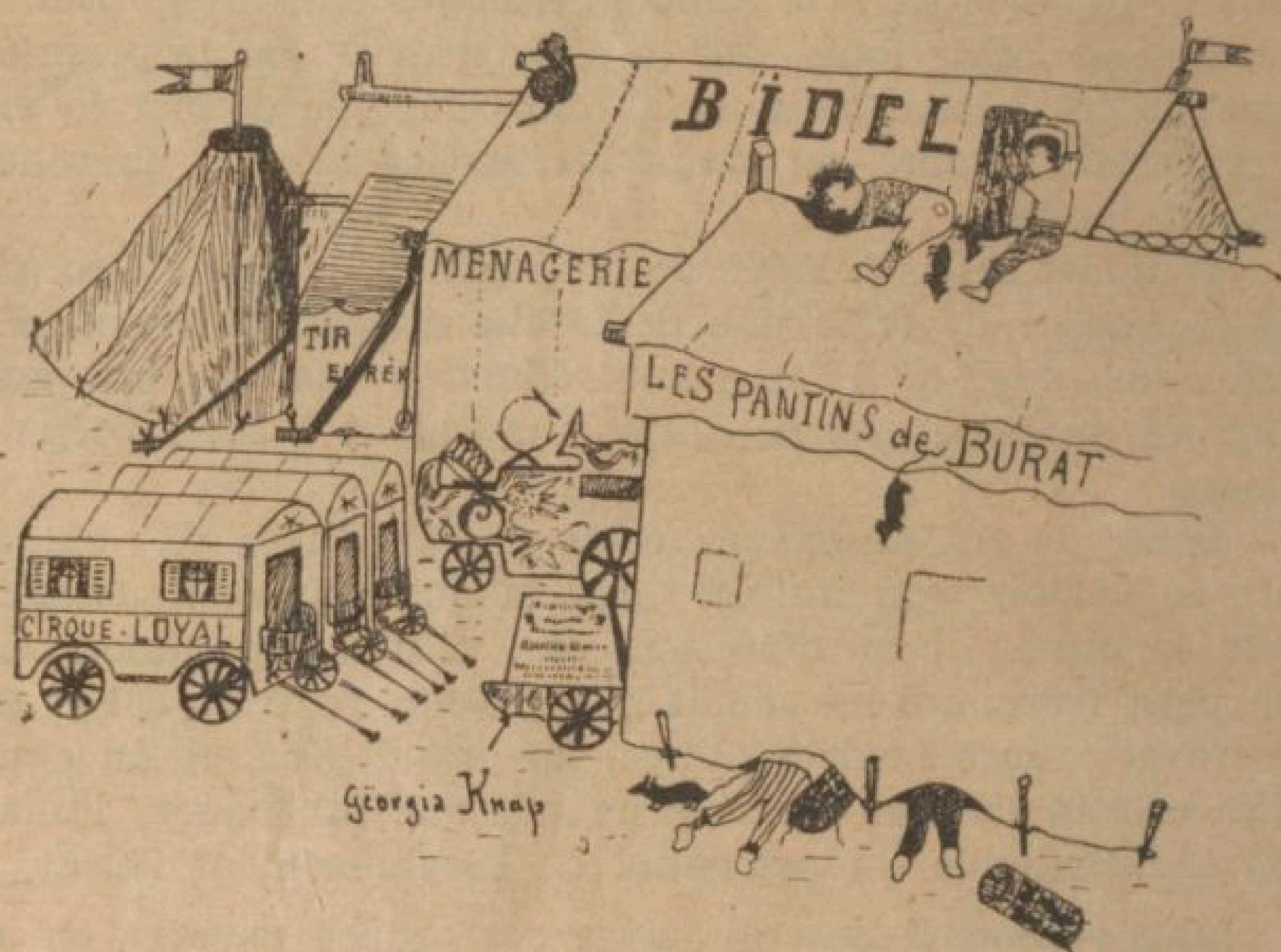
En rentrant au camp, les clairons sonnèrent aux champs, pour annoncer l'arrivée de l'ambassadeur de l'armée ; et, le brave militaire, éclopé, un bandeau sur l'œil, répondit à l'appel : « Présent ! Tombé dans une embuscade !... »

Cet horion, infligé au deuxième chef vénéré de l'armée, méritait des représailles, et elles furent exécutées trois

jours après que le plan, mûri sagement par le chef, fût prêt à l'exécution...

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, se trouvait, en ces temps lointains, le marché à la boucherie, composé de baraques en bois, où les rats roux de Germanie, apportés pendant la guerre franco-allemande de 1870, par l'armée du Prince Frédérick-Charles, pullulaient à tel point que, chaque vendredi, la corporation des bouchers exécutait, aux flambeaux, une chasse en règle où des centaines de rats restaient sur le carreau.

C'est sur ce champ facile à exploiter que le général en chef conduisit ses meilleurs soldats.



La farce des rats à la foire de Troyes

Avec les ratières municipales, qui traînaient un peu partout, ils firent, la nuit tombée, une ample provision de rats énormes et poilus bien vivants, et la scène de vengeance suivit son cours...

Devant la baraque du père Burat, la parade s'achève, le Paillasse reçoit du vieux Baladin, giffles sur giffles dont le Clown étrenne en seconde main.

Le public bat des mains, rit et entre dans l'établissement, accompagné de beaucoup d'enfants.

Derrière les voitures du théâtre ambulant parquées dans l'ombre, quatre gosses sont dissimulés, observant de loin les allées et venues.

En comptant ses complices, le chef remarque la présence d'un soldat de six à sept ans qui n'avait pas été convoqué, il l'interpelle :

— Que viens-tu faire ici ? tu es trop môme, détale ! tu ferais rater le coup !...

Mais l'enfant persiste à rester, les autres gosses le pourchassent ; un peu plus loin, il s'arrête, se cache, voulant quand même assister à la scène en préparation.

Mais il faut faire vite. Le général commande :

— Deux en bas, deux en haut !... en bas, coupez les cordages et engagez-vous à mi-corps sous la toile de la tente; lâchage des rats au signal, sur la scène et sur les spectateurs...

Dans le théâtre, le drame annoncé commence: On voit Marguerite de Bourgogne dialoguant avec les autres marionnettes.

Le père Burat, étendu à plat ventre sur une claie à jour, au-dessus de la scène, manœuvre adroitement les ficelles qui font mouvoir ses petits acteurs.

Des personnages divers manifestent leur contentement en applaudissant les passages les plus importants. Ici, une vieille fille avec un chapeau surmonté d'un perroquet vert, qui oscille à chaque mouvement de tête, là, un vieux paysan brèche-dents et nez à verrues, rit comme un enfant à gorge déployée.

Il y a aussi de jeunes Champenois qui ne regardent pas le spectacle et qui s'embrassent dans un coin sombre à bouche que veux-tu.

Les conjurés ont déjà coupé les cordes qui retiennent les toiles aux fiches de fer enfoncées dans le sol, et sont aplatis sous les soubassements de la baraque.

Le général est maintenant à cheval sur le sommet de la tente, côté scène. Bouboule, un peu plus loin, au-dessus de l'estrade des musiciens. Ils déplacent doucement les pans de toile formant chéneau, et leurs regards plongent à l'intérieur du théâtre.

Le général agite un mouchoir blanc, c'est le signal; au bas de la scène, face au premier rang, Pilate lâche un pre-

mier lot de rats, et, en même temps, sur le haut du théâtre, Bouboule en lâche deux, coup sur coup.

Le premier tombe sur les genoux d'une grosse mémère, qui pousse des cris stridents, et, d'un bond, saute dans le cabas d'une jeune bonne en bonnet blanc, qui hurle éper-



La demoiselle au perroquet est assaillie à son tour...

dument en fermant le sac sur le rat qui, emprisonné à mi-corps, essaie de se dégager.

Tout le public est debout, qu'est-ce que c'est ?...

Le père Burat passe sa tête entre le manteau d'Arlequin :

— Qu'est-ce qui g'nya ? tas de gueulards...

Mais la femme au perroquet est assaillie à son tour, un rat énorme, le plus gros de la bande, moustachu et ventru, vient de grimper dans les jupons de la vieille demoiselle qui hurle : — Au rat ! Au secours ! pendant que tous les voisins et voisines prennent éperdument la fuite vers la sortie.

Mais dans ses soubresauts convulsifs, pour se débarrasser du rat grimpant dans ses jambes, la pauvre Champe-

noise fait choir le perroquet qui tombe dans le cou d'une spectatrice ; au toucher, celle-ci le prend également pour un rat, et le rejette avec un râle strident sur les spectateurs d'en face, qui le reçoivent à leur tour, sidérés par la peur collective, qui s'empare des foules, se rejetant mutuellement, avec des cris d'angoisse, l'oiseau empaillé qui, dans la pénombre des lampes fumeuses, prenait, grossi par l'imagination, l'aspect d'un rat fantastique.

Et le lâcher continue ; sur la scène, une demi-douzaine de gros rongeurs tombent en paquet, se redressent et sautent dans la salle, mettant en fuite tous les premiers rangs des spectateurs.

Profitant du désarroi, Brin-de-Balai a engagé la moitié de son long corps maigre sous la toile du théâtre, et pince tant qu'il peut les mollets qui sont à sa portée.

Des cris stridents d'épouvante à modulation suraiguë emplissent l'air, la confusion est à son comble.

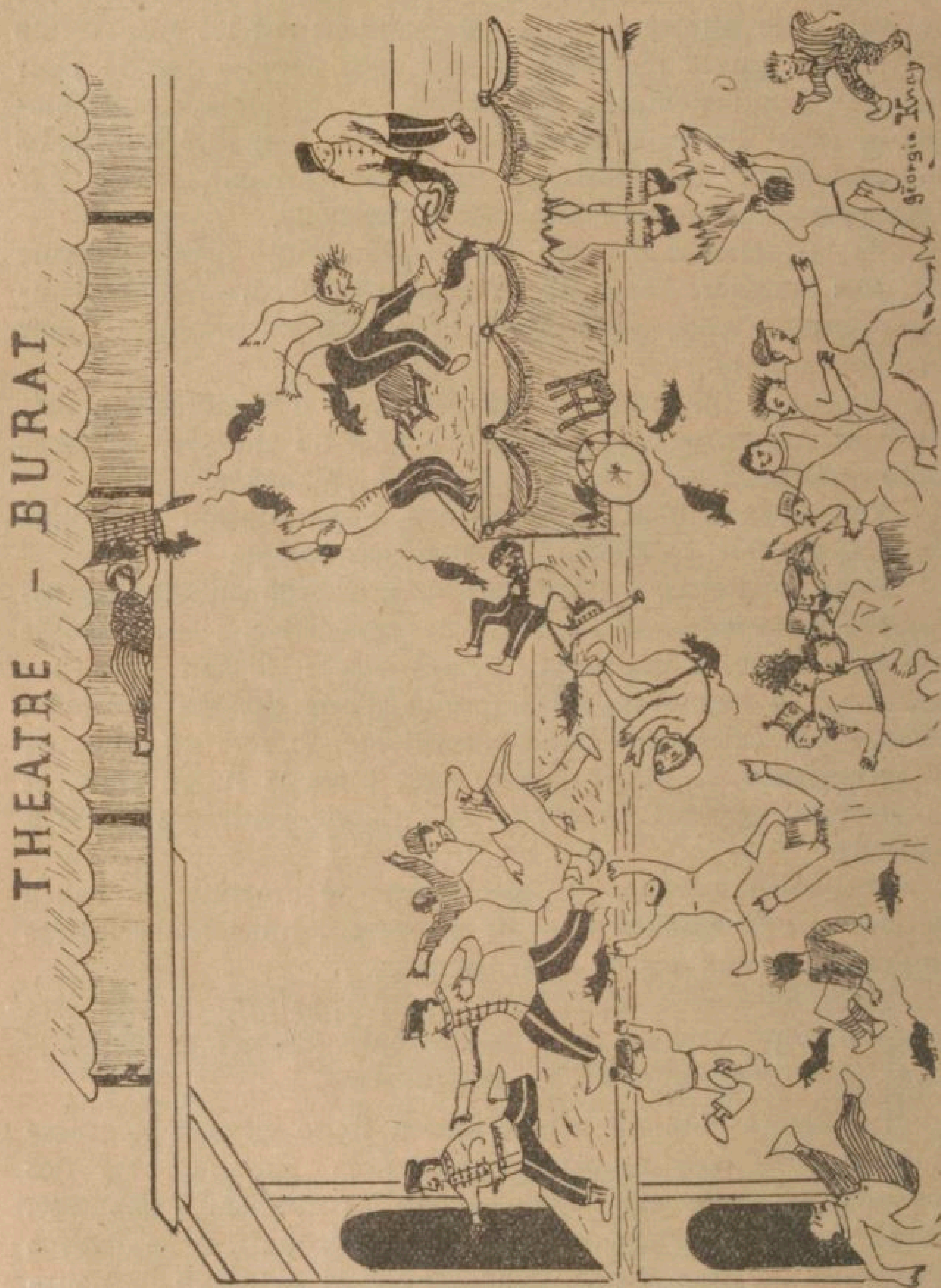
Pour se mettre à l'abri des rats, une douzaine de spectateurs grimpent sur l'estrade des musiciens ; une grosse femme ahurie, blême de peur, est hissée à son tour par quatre bras vigoureux. Un gamin d'une dizaine d'années, effrayé par cette effroyable cacophonie, se sert du corps de la dame pour se hisser à son tour, mais le jupon cède, et la victime apparaît en corset et en long pantalon blanc à dentelles.

Sur cette estrade, les spectateurs se croyant à l'abri, s'esclaffent bruyamment et se montrent, hilares, les autres Champenois aux prises avec les rats.

Mais au-dessus d'eux, une main apparaît, écarte les toiles, et une nouvelle pluie de rongeurs tombe sur les musiciens, les spectateurs et les instruments.

Les rieurs détalent à leur tour à toute vitesse, la grosse caisse tombe avec un bruit retentissant sur la tête des fuyards, la sortie est embouteillée; les chapeaux cabossés, les chignons arrachés dans la lutte éperdue que se livrent les clients du père Burat, pour gagner la place où ils pourront enfin se mettre à l'abri !

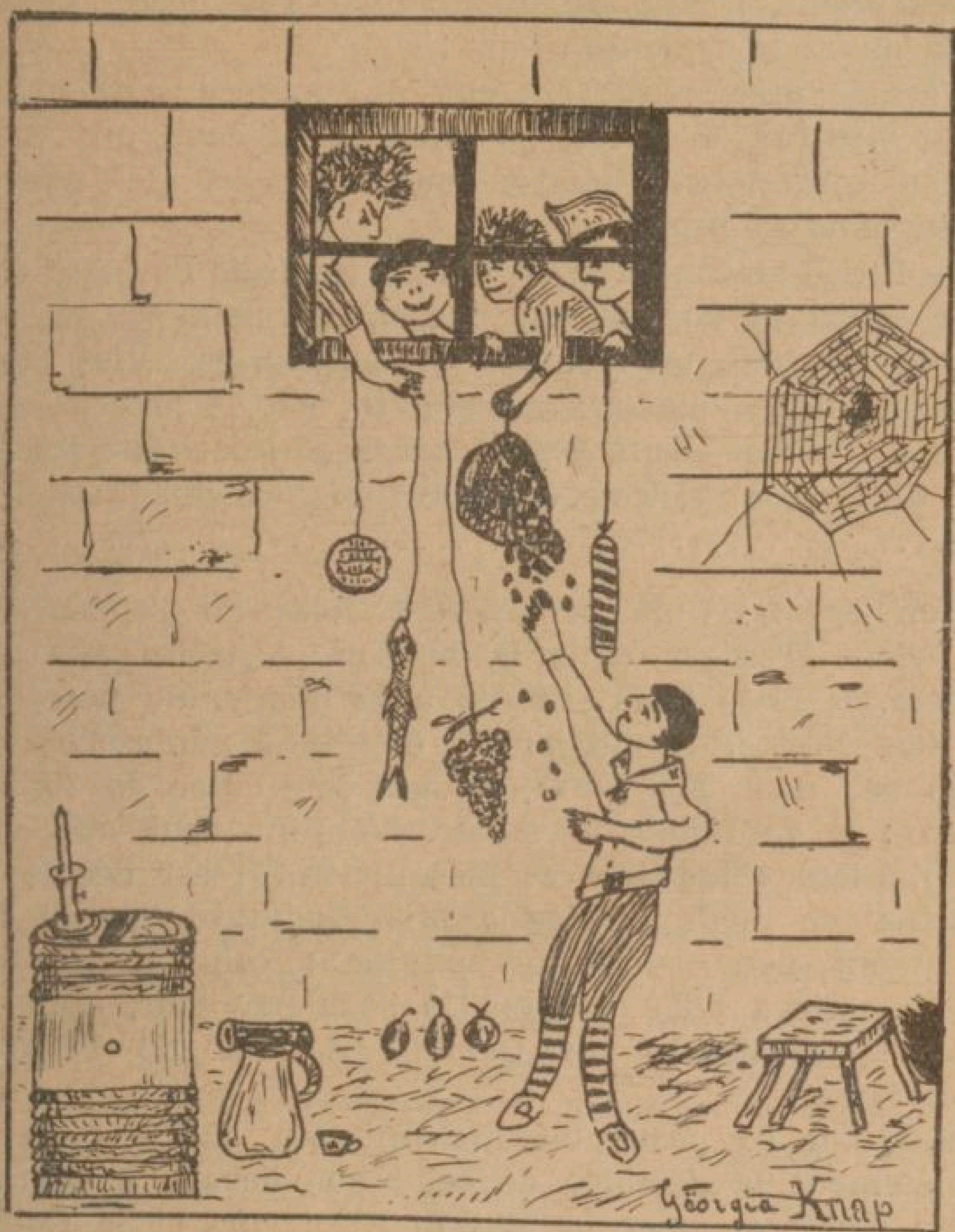
Dehors, protestations véhémentes, et le vieux baladin est obligé de rembourser les 100 places à 0 fr. 20, perdant ainsi plus de vingt francs de recette par la faute d'un coquin, qu'il fallait maintenant se hâter de découvrir.



Une nouvelle pluie de rongeurs tombe sur les musiciens...

Malheureusement, le général victorieux dans l'exécution, n'avait pas tout prévu :

Le gosse, qui s'était faufilé avec ses camarades, malgré la défense de rester autour des baraques, fut moins leste



Ils apportent par le jour de souffrance du cachot, leurs condoléances et les chatteries promises au général, victime de sa trop fertile imagination.

que les autres à s'enfuir et fut cueilli par le fond de la culotte par Mlle Burat, qui le déposa avec forces taloches sur le contrôle auprès de son père.

Bien passé à tabac, il avoue :

— C'est Chat-Gris !

Et une raclée bien sentie fut administrée au pauvre général, qui fut mis au cachot dans la cave, pendant une semaine, au pain sec et à l'eau, pendant que le papa remboursait intégralement la recette manquée.

Cependant, n'allez pas croire qu'il fut nécessairement soumis au régime pénitenciaire !

L'armée désemparée chercha à rejoindre son chef, ce qui fut vite fait, et par le soupirail de la cave, un va et vient de cordes, fut organisé pour ravitailler le nouveau Latude, dans sa prison !

Ce fut le marché Troyen qui fit les frais de cette équipée, chapardant une pomme par ci, des noix par là, une boite de sardines, un fromage, un gâteau, etc..., les gradés de l'armée des Tauxelles, apportèrent, par le jour de souffrance du cachot, leurs condoléances et les chatteries promises au général victime de sa trop fertile imagination.

....

C'en est fini maintenant des joies de l'enfance, la mort vient d'entrer dans la maison. A treize ans, plus de mère. Il reste trois enfants à la charge du père, facteur des Postes, à qui l'Etat octroie généreusement 75 francs par mois pour un parcours journalier de 20 kilomètres : il va falloir travailler. L'enfant veut apprendre deux métiers : médecin et mécanicien. Il est décidé que le métier de médecin sera appris plus tard, car il faut de l'argent pour suivre les études ; celui de mécanicien rapportera pour débuter 10 sous par jour, après six mois d'apprentissage au Chemin de fer de l'Etat, à Troyes-Preize.

Mais ici se passe un incident qui eût pu changer complètement la destinée de celui que devait, à quarante ans de distance, créer la Maison Electrique et le Cottage Social.

Pour lui apprendre à tenir la lime, le contremaître lui installa dans l'étau un morceau de rail en acier de 25 centimètres de haut, en lui signifiant qu'il devait gratter ledit jusqu'à complète usure, et ce, sans tourner la tête. Ce gamin, qui connaît déjà tous les noms des outils et qui prétend savoir s'en servir, fait très mauvaise impression sur ce contremaître qui eût été sans doute mieux à sa place au nettoyage des wagons.

Limer dix heures sans arrêt sur une ferraille n'a rien d'encourageant, et notre apprenti se dit que le métier de mécanicien comportait des surprises bien désagréables. Malgré tout, comme il devait gagner 50 centimes par jour au bout de six mois, il se mit courageusement à pousser la lime, afin d'apprendre à ne pas faire le rond sur les parties limées. Que ceux qui ont appris un état se représentent ce petit apprenti fluet, cependant plein d'ardeur, limant dix heures durant une pièce d'acier avec une lime usée. Après huit jours d'efforts, le rail n'avait pas diminué de plus de 5 millimètres ; il calcula qu'il lui faudrait plus de 300 jours pour le réduire à néant ; alors il refusa net de retourner à l'atelier, et il fallut parlementer avec le contremaître pour qu'il cessât d'abrutir cet enfant, en lui faisant prendre en horreur un métier des plus attrayants qui existent.

Quatre années il se perfectionne dans l'art de construire et réparer les locomotives, en établit une en réduction avec le petit outillage amassé pendant son enfance. Puis il apprit la forge, le tour, l'ajustage, la chaudronnerie, la plomberie, le menuiserie, faisant l'admiration des chefs pour la rapidité avec laquelle il s'assimilait les divers métiers qu'il désirait apprendre.

Enfin, c'est le tour du père de disparaître et le jeune mécanicien reste orphelin avec une petite sœur de neuf ans. Il cherche alors à gagner davantage ; mais la ville de Troyes est une place de mécanique de première importance et l'offre est supérieure à la demande ; il y a trop de mécaniciens, on paie mal, les meilleurs gagnent 4 fr. 50. En raison de ses dix-sept ans, on lui donne 3 francs pour douze heures dans une usine de métiers à bonneterie. Il pense à augmenter son gain par un travail supplémentaire ; le vieux clown, qui lui a montré à dresser les chiens, doit bien connaître autre chose ; il va le trouver et lui expose sa détresse. « Tu peux, si tu le veux, gagner dans ton dimanche plus que tu ne reçois pour toute ta semaine », lui dit-il ; « je t'apprendrai la prestidigitation, et d'après l'adresse que tu déploies en toutes choses, nul doute que tu ne deviennes très fort. Mais rappelle-toi que tu ne devras jamais te donner entiè-

rement à ce nouveau métier ; si on gagne beaucoup en un jour, on est très longtemps aussi sans travail, et tu connaîtrais alors une plus grande misère que maintenant. »

Au bout de six mois l'élève était devenu plus fort que le maître, et, en effet, le dimanche, il allait dans les cafés, les concerts, montrer son talent moyennant 15 ou 20 francs que lui rapportait la tombola. Il construisit des appareils nouveaux dont Robert Houdin eût été quelque peu étonné,.commençant déjà à faire des applications électriques qui déroutaient la perspicacité des spectateurs, ce qui faisait augmenter d'autant la recette.

Malgré tout son talent, il progresse lentement ; si les patrons l'ont en grande estime, les contremaîtres ne peuvent le sentir ; sa manière de faire, ses raisonnements qui tendent toujours à préciser ce qui pourrait être mieux, ne plaisent pas ; il faut partir.

Il trouve pourtant dans un contremaître d'usine, Auguste Grammont, un camarade intelligent qui, lui, le comprend et lui facilite le moyen de faire valoir ses talents en lui procurant un gain en rapport avec les services qu'il rend.

Peu après commence à se faire sentir l'influence qu'il va exercer sur les autres. Dans une usine de mécanique, il réunit un groupe d'ouvriers dont il reconnaît l'esprit d'initiative et leur tint ce langage :

« Nous sommes tous désireux de nous procurer des bicyclette, mais nous n'avons pas les 600 francs nécessaires pour les acheter. Voulez-vous que je sois votre chef ; j'ai préparé les plans, j'ai les prix des tubes, des billes et des caoutchoucs creux ; nous ferons nos modèles et toutes les pièces détachées qui ne se vendent pas encore dans le commerce. » Tous ces hommes le suivirent avec confiance et, au bout d'un an, en travaillant seulement le dimanche, ils possédèrent chacun une bicyclette qui fut vendue par quelques-uns 500 francs, ne leur ayant coûté que 125 francs de marchandises. Il m'a cité les noms de quelques-uns de ces camarades, en me racontant cette histoire de débuts : Gilbert, Aumenier, Carbillet, Dubois et bien d'autres qui doivent vivre encore, dont il ne se rappelle plus les noms. Le Cottage

Social n'est-il pas, appliqué à tout un pays, ce qu'il a réalisé à vingt-cinq ans, en collectivité avec une douzaine de camarades.

Il a réussi à mettre 100 francs de côté, et c'est avec cette forte somme qu'il va commencer à sortir du rang des travailleurs pour entrer dans celui de constructeur.

Les débuts furent durs, mais il le savait, et jamais sa confiance en lui ne faiblit. Un voisin, Charles Vaugelade lui facilita les premières entreprises en lui prêtant une partie du petit atelier où il travaillait à forger des marteaux de moulin. Grâce à ce généreux appui, les frais furent moins élevés, et l'affaire devint prospère à un tel point qu'il fallut construire à côté ; ce fut le commencement du succès.

Cinq ans après, il construit de toutes pièces une automobile en fabriquant les modèles du moteur et du châssis, les bougies, les bobines, les accumulateurs, car rien n'existait encore de ces appareillages ; il n'y avait alors sur le marché que trois ou quatre marques d'automobiles ; aussi trouva-t-il acquéreur pour le brevet dans une firme belge qui acheta au prix fort. Il a maintenant trente-deux ans, il peut entreprendre tout ce qui lui fera plaisir ; aussi en profite-t-il pour apprendre une foule de métiers qui lui seront d'une grande utilité pour les grandes inventions mécaniques qu'il prévoit dans l'avenir.

C'est à partir de ce moment que la fièvre de création s'empare de lui, qu'il travaille avec acharnement à perfectionner les moteurs à explosions et les ingénieuses conceptions de la Maison Electrique.

Des inventions multiples sortent de son cerveau ; dont la liste figure à la fin de ce journal, mais ,pratique avant tout, il sait que quelques-unes de ces trouvailles doivent payer les frais de celles qui ne seront bonnes à exploiter que plus tard ; alors il cède à des constructeurs des inventions que ceux-ci prennent à leur charge, mettant les brevets à leur nom et payant une redevance suivant le nombre d'appareils vendus. C'est la partie secrète de son existence, à laquelle il doit d'avoir pu mener à bien toutes ses créations.

L'on peut dire que dans toutes les branches de la science il trouve toujours quelque chose de nouveau à

mettre sur pied, il a appris tout ce qu'un cerveau peut contenir sans éclater ; il nous disait dernièrement : « Que voulez-vous que j'envie ? Quand il n'y avait pas encore d'automobiles je m'en suis fabriqué une de toutes pièces. Si quelque chose me plaît et que je ne puisse me la procurer pour une raison ou une autre, je la fabrique moi-même, c'est bien plus expéditif. J'ai été le premier homme qui ait pu remplacer les domestiques par l'électricité ; cela m'a fait grand plaisir de manœuvrer toute une maison de la cave au grenier sans bouger de place. J'ai eu le plaisir de voir éclore autour de moi les plus belles fleurs de la création, de connaître des secrets de croisements que la nature ne révèle pas à tout le monde. J'ai été reçu en ami par des empereurs, des rois, des reines ; j'ai habité leurs palais mieux traité qu'un plénipotentiaire ; quelques-uns de ces grands de la terre sont venus me rendre visite à Troyes ; je sais bien des choses à leur sujet que peu d'hommes connaissent. Qu'ai-je à envier ?...

« J'ai encore le plaisir d'être le premier homme qui puisse dire : Quand j'étais vieux !!! et de dévisager mes contemporains du même âge que mois, en riant sous cape, parce que les plus grands génies parmi eux ne **savent pas**... ?...!!!...!...!...?

Je vais encore avoir le plaisir de voir mes anciens compagnons de travail et toute la masse de ceux qui produisent, trouver un peu plus de bonheur à l'existence, parce qu'ils m'est venu à l'idée que l'on pouvait améliorer leur sort en consacrant quelques heures d'inactivité à leur service. »

. . . .

Je me demande où il peut bien trouver les quelques heures d'inactivité dont il me parlait ; je ne l'ai jamais vu un seul instant en repos. Nous connaissons tous ce que c'est qu'un instant de somnolence, quand une cigarette aux lèvres nous regardons s'envoler la fumée ; lui, ne connait jamais ce court instant de répit. S'il est obligé, par raison de convenance, en société par exemple, de garder l'immobilité, ses yeux fixent immédiatement un point devant lui, il n'est plus là...

Je l'ai vu en une journée travailler à dix choses

différentes ; mais deux heures passées à un travail représentent des mois pour les autres en ce qui concerne les recherches ; une intuition merveilleuse lui indique la marche à suivre pour aboutir rapidement. Si le problème est difficile à résoudre, il vous dit : « Dans deux ans, ce sera chose faite et, en y travaillant seulement une heure par jour, car s'obstiner serait folie ; il faut plus de réflexion que de main-d'œuvre pour mettre debout ce procédé. »

Pour donner une idée de cette activité invraisemblable, voici l'emploi d'une de ses journées, en juin 1912, à laquelle j'ai eu le plaisir d'assister en camarade ; ces heures passées avec lui sont plus instructives et plus passionnantes que n'importe quelles savantes démonstrations.

A sept heures, travail à la planche à dessin pour étudier un carter de moulage destiné au Cottage Social ; ensuite une heure à une préparation albuminoïde, en vue de produire de la lumière animale. Il a beaucoup de camarades médecins avec lesquels il va faire des opérations difficiles et qui utilisent pour les diagnostics sa merveilleuse perspicacité ; on vint le chercher pour l'ablation d'un cancer et sa fulguration électrique. De retour, il donna des indications à un apiculteur sur la construction des ruches spéciales à paroi supérieure vitrée, afin d'essayer de pénétrer les secrets de la vie des reines de la république des abeilles.

Ensuite, travail d'une heure pour donner des ordres afin de continuer les recherches en vue d'obtenir le relief dans les productions cinématographiques.

Départ pour un jardin de banlieue où je lui servis d'aide pour la fécondation artificielle des fleurs, car c'est un maître entre les maîtres dans l'art floral. Nous revenons à quatre heures, toujours en vitesse : c'est l'examen des cultures microbiennes. Je dois dire que c'est ce qui me plaît le moins dans la collection de ses travaux ; je ne m'approche qu'à distance respectueuse de ces tubes qui renferment des milliards d'habitants aux noms plus barbares les uns que les autres et je ne partage nullement sa joie quand quelque éminent bactériologiste lui apporte avec mille précautions de la mort en carafons, si je puis m'exprimer ainsi. Oh ! alors, pendant un instant, ces deux hommes sont heureux : le professeur a pu identifier

dans le plasma d'un malade atteint des fièvres paludéennes, l'hématozoaire herpétomona crithidia et encore quelque chose avec, dont je ne puis donner l'orthographe, sans faire un accroc à la grammaire microbienne.

Ensuite, travail à une lampe électrique d'un nouveau modèle. Sept heures, dîner : on ne moisit pas à table. Avant de reprendre le travail, un peu de musique ; il me chante *Manon* en s'accompagnant au piano ; sa voix c'est comme le reste, une merveille, j'aurais passé ma nuit à l'écouter. Conférence contradictoire avec un chirurgien notable sur la transfusion du sang qui dure une demi-heure et introduction de deux personnes qui viennent se faire suggestionner afin d'obtenir la guérison de maladies nerveuses ; l'une d'elles est presque entièrement remise à son état normal.

Il est dix heures ; il se met à la machine à écrire et tape pendant une heure un mémoire sur la houille blanche.

Je commence à être très fatigué et je crains que ce ne soit pas encore fini, car il a l'air de sortir de son lit, sans trace d'aucune fatigue. Je me place commodément dans un fauteuil pour terminer la soirée et je m'endors.

Une heure du matin ; je sens que l'on me tape sur l'épaule. « Il serait peut-être bon que vous alliez vous coucher. » Je le regarde : il semble aussi reposé que s'il venait de se lever et, comme je lui fais la remarque qu'il y a limite à tout, il me répondit : « A quoi sert de me mettre au lit avant l'heure fixée par le sort, puisque je suis condamné à ce genre d'existence pour le reste de mes jours. »

Comme tous ses semblables il a des défauts qu'il aime à énumérer ; ses colères, rares cependant, ressemblent à des explosions ou à des tirades sarcastiques qui ne plaisent pas à tout le monde, quoiqu'il ne les destribue qu'à ceux qui les méritent.

Il y aurait un livre à écrire sur tous les faits qui se passent journellement dans la vie de cet homme qui se dit plus heureux que les plus fortunés de la terre.

Il connaît à peu près tout ce qu'un cerveau humain peut retenir dans tout ce que la science a de plus attrayant, n'a pas la moindre prétention à la supériorité intellectuelle ; quand il ignore quelque chose, li dit car-

rément : « Je ne sais pas, apprenez-moi » ; mais il cherche à savoir avec frénésie et ce sont les problèmes les plus mystérieux qui l'attirent le plus, ceux de la manifestation de la vie, qu'il étudie avec ardeur dans la parthénogénèse et la fécondation chimique.

Louis VEUILLARD.
Mars 1918.

Louis Veuillard a écrit cette préface pour la première édition de ce livre, le 20 mars 1918, il y aura bientôt dix-huit ans...

Depuis, que de découvertes et de travaux sensationnels ! Le secret d'une vitalité inconnue des physiologistes par la distillation fractionnée des aliments dont se nourrit l'homme, et la mise à l'index des toxines qui détruisent sa vie. Un nouveau et incroyable moyen ayant fait ses preuves pour préserver de la tuberculose les enfants des générations futures, par l'élargissement rationnel de la cage thoracique au moment de la formation osseuse. L'Edition d'un ouvrage médical d'une forme absolument nouvelle se rapportant à la prolongation de la vie et ayant pour titre : Pour Vaincre la Décrépitude du Corps et du Visage et reculer les limites de la Mort. La Découverte prodigieuse de la guérison instantanée du rhumatisme. Des merveilles en Horticulture et combien d'autres travaux inédits dont on lira la description au cours de cet étrange et passionnant récit.

Note de l'Editeur. — Mars 1936.

La vie romantique de Georgia Knap

CHAPITRE PREMIER

LES DESTINS TRAGIQUES

Presque tous les hommes que la Nature a donnés en exemple aux autres hommes pour l'Intelligence, le Courage, l'Audace, le Travail ou la Bonté, ont débuté dans la vie par des étapes douloureuses, et c'est précisément cette école prématurée du malheur qui les a préparés à leur existence future et aux destins grandioses ou simplement humains qui ont illuminé de temps à autre la marche des peuples vers l'évolution, but suprême de la vie sur la terre...

...Or, ce matin d'avril 1882, un tout jeune homme, quinze ou seize ans à peine, suivait la route qui serpente à travers de grasses prairies en reliant le petit hameau de Fouchy, près de Troyes, à la commune plus importante de Sainte-Maure.

Vêtu d'un gilet noir à manches, d'un pantalon de coutil bleu et coiffé d'un béret, il semblait un jeune

ouvrier de mise pauvre. mais de propreté irréprochable.

Tout son être semblait goûter au milieu du renouveau une immense joie de vivre, la campagne à cette époque étant resplendissante de lumière et de vives couleurs.

Les prés d'un vert tendre étaient émaillés de primevères jaunes (coucous ou préches miracles, noms donnés à ces fleurs par les paysans champenois), les haies flamboyaient sous la frondaison des aubépines et des églantiers en fleurs, et au pied de ces arbustes, les violettes en bouquets serrés embaumaient l'air de leur suave parfum.

Dominant cette printanière vision, le soleil jetait sur les choses le grand désir des sens, imposant par ses mystérieuses radiations l'éternelle loi de l'amour, aux fleurs, aux insectes, aux animaux, aux hommes et à tout ce qui vit sur la terre.

Le petit voyageur, sensible à cette symphonie des senteurs et des couleurs s'arrête médusé à chaque changement de décor.

Ici, des taillis de saules bas au bord du chemin, tendant à hauteur de sa main leurs gousses cotonneuses, contenant des feuilles tendres cachées frileusement dans l'attente du chaud soleil de mai.

Il écarte avec amour et précaution le sommet de la branche, comme on écarterait les feuilles d'un buisson pour y découvrir un nid, et il respire voluptueusement l'odeur de sève intense qui s'échappe de ce fleuron sur le point de s'épanouir, pendant que la nature jette dans cette âme sensitive et impressionnable les premiers émois de la puberté.

Ce séduisant paysage était une promenade favorite pour notre jeune ouvrier, et son but final, un ruisseau clair coupant la route à mi-chemin sous un pont vermoulu, qui continuait ses capricieux méandres à travers une prairie émaillée de pâquerettes et de boutons d'or et dont la lumineuse beauté parlait en langage poétique à ce jeune cœur tout vibrant déjà des appels mystérieux de la nature.

Il s'arrête un instant au bord du fossé, il prend en mains une marguerite des champs, simple fleurette, à qui il demande ingénûment le secret qu'elle promet de révéler aux jeunes âmes inquiètes qui veulent l'interroger.

Mais, ne s'est pas précisée encore dans son cœur, l'image de l'être qui doit en prendre possession ; il n'a pas encore imaginé la forme de la jeune fille qui serait son idéal, l'idéal d'un rêveur qui ne la trouvera belle et désirable que selon une forme imprécise et mystérieuse qu'il ne peut encore définir et dégager de l'ombre, mais dont il sent déjà l'influence provocatrice dans l'émotion qu'il ressent devant la nature prometteuse jusqu'à en avoir les larmes aux yeux.



Il s'élance, accroche au passage le cheval que le porte-à-faux des brancards a surpris subitement.

Le destin allait ce jour-là, par un coup droit et décisif, lui ouvrir toutes grandes les portes du palais fatal de l'illusion, et tracer dans le temps les bases de la vie dramatique et douloureuse dont il allait être le héros.

.. ..

Sur la route blanche, dans la lumineuse clarté, s'avance une petite voiture attelée d'un poney, et conduite par une toute jeune fille ; le bruit des grelots lui a fait lever la tête, il regarde, et tout à coup il se lève d'un bond ;

là, à quelques pas, la voiture vient de se renverser dans le fossé, une roue venant de se détacher de l'essieu.

Il s'élance, accroche au passage le cheval que le porte-à-faux des brancards a surpris subitement, et qui s'emballe, affolé.

Il arrête le véhicule et court à l'endroit où est tombée la conductrice.

Mais elle s'est déjà relevée sans grand mal, et s'approche en souriant du jeune sauveteur.

Celui-ci s'arrête pétrifié, sans pouvoir prononcer un mot. La plus belle créature que son imagination puisse rêver est là, resplendissante devant lui.

Quinze ans peut-être, mais forte pour son âge ; on sent déjà en elle la femme prête à s'épanouir. Un chapeau rouge la coiffe et une robe blanche courte laisse deviner les jambes robustes à la cheville fine et bien tournée.

Ses yeux bruns surtout, d'une beauté étrange, ombragés de longs cils, ont une expression indéfinissable de douceur voluptueuse et fascinante.

Il voudrait causer, dire quelque chose, mais il reste sans voix, absolument sidéré devant cette apparition inattendue.

Son interlocutrice n'a pas les mêmes raisons que lui d'être émue, et lui prenant les deux mains, elle dit :

— Oh ! merci, Monsieur, d'avoir arrêté mon petit cheval, il aurait pu en s'emballant causer un autre accident.

Une rougeur intense colore les joues de l'adolescent, mais aucune réponse ne vient à ses lèvres ; c'est la première fois qu'il entend une voix si douce, c'est la première fois qu'il contemple de si beaux yeux, un dessin de bouche aussi pur, un visage à l'ovale si parfait, et il reste cloué sur place par la timidité, l'émotion de cette première rencontre avec l'amour.

Mais la jeune fille s'aperçoit de son trouble et le secoue doucement...

— Qu'avez-vous, Monsieur ?... La peur vous empêche de me répondre, mais soyez rassuré, je ne suis pas blessée, tout au plus le pied un peu endolori, ce n'est rien, mais comment vais-je faire pour m'en retourner à Troyes ?... quelle sotte aventure !...

Enfin, il peut se ressaisir et la réponse arrive cette fois...

— Mademoiselle, excusez-moi, j'ai eu si peur pour vous ! mais puisque vous êtes indemne, je remercie le destin de vous avoir épargnée parce que..., parce que..., je...

Encore une fois, il ne peut reprendre le fil de la phrase qu'il a commencée, qui est peut-être un compliment, peut-être une banalité, mais sûrement l'expression de ce qu'il ressent sans pouvoir trouver de mots pour l'exprimer.

Puis, retrouvant soudain un peu de fermeté, il dit : « Mademoiselle, soyez sans inquiétude, je vais réparer votre voiture, il s'agit seulement de retrouver l'écrou de l'essieu, ensuite cela sera vite fait. »

Et tous deux remontent du côté où est venue la voiture, en cherchant dans le fossé l'écrou, cause de la petite catastrophe.

Pendant ces recherches laborieuses, qu'il eût souhaité voir durer de longues heures, le jeune mécanicien dévore des yeux la vision charmante qui s'offre à lui ; le chapeau rouge qui abrite le visage mat de cette brune enfant, lui semble revêtir une forme féerique, et la lourde natte de cheveux noirs qui tranche sur la blancheur de ses épaules, a pour lui l'aspect d'une divine parure.

Soudain, elle pousse un cri de joie :

— Ah ! le voilà, Monsieur... Elle soulève triomphante la pièce de cuivre, mais le cambouis lui a taché les mains et elle la laisse vivement retomber.

— Mademoiselle, ne craignez rien, le ruisseau est là tout près et quand tout sera remis en place, je vous aiderai à remettre de l'ordre dans votre toilette !... Voyons d'abord au plus pressé...

« La goupille n'existe plus, mais pour un si petit trajet, je vais bloquer écrou et chapeau au moyen de ce gros silex, et vous pourrez repartir en toute sécurité.

« Vous mènerez à votre arrivée la voiture au maréchal, qui la vérifiera et fera le nécessaire pour éviter un nouvel accident. »

Et ces deux enfants que le sort venait de lier pour une tragique destinée, se mirent à soulever la voiture, et à replacer la roue en riant de tout l'éclat de leurs dents

blanches comme s'ils s'étaeint toujours connus, puis, ayant attaché le cheval à un arbre, ils descendirent tous deux vers le frais ruisseau qui coulait à quelques pas de là.

— Oh ! que c'est gentil ici ! c'est la première fois que j'y viens, mais je trouve ce site délicieux, et je me promets d'y revenir.

— C'est mon domaine, Mademoiselle ! j'y viens toutes



Il n'y a pas un nid dans les buissons que je ne protège avec tendresse...

les semaines depuis avril jusqu'en septembre, il n'y a pas un coude de cette petite rivière, pas un taillis de sa berge que je ne connaisse à fond, il n'y a pas un nid dans les buissons que je ne protège avec tendresse. Je sais par cœur le chant des oiseaux qui peuplent le bocage, et les brillantes fleurs de ces prairies sont toutes mes petites sœurs, j'en fais de belles gerbes pour porter sur la tombe de ma pauvre maman.

La jeune fille écoute étonnée ces paroles qui ne vont pas avec la mise de pauvreté de son petit compagnon ; elle commence à le détailler, et trouve en lui autre chose

que l'inconnu partenaire d'un instant, que le hasard a placé sur son chemin.

Les yeux naïfs couleur de pervenche de son interlocuteur l'étonnent ; elle pense : il a des yeux et une voix de jeune fille, et elle le suit docilement jusqu'au bord du ruisseau devant lequel ils s'agenouillent tous deux pour enlever avec du sable fin la souillure de leurs mains.

Il a terminé le premier et, devant les vains efforts de la fillette, il lui prend les mains, puis avec des soins de mère, il frotte doucement les parties encore tachées par le contact de la roue.

Ils se regardent déjà avec tendresse, et le sourire de leurs innocents visages, reflète les sensations éprouvées par leurs âmes sans qu'ils comprennent que la nature les soumet déjà à ses lois cruelles et éternelles.

— Il fait si bon ici, dit-elle, que je voudrais bien m'y reposer quelques instants ; voulez-vous rester près de moi si vous en avez le temps.

Et, sans attendre de réponse, elle le prend par la main et gravit avec vivacité l'escarpement encaissant le ruisseau.

— Tenez, ici, sous cette aubépine, nous serons à l'ombre !

Il a cueilli une belle églantine rose et la lui offre avec un sourire si empreint d'affectueuse tendresse, qu'elle l'épingle à son corsage avec un gentil geste de remerciement.

— Maintenant, permettez que je vous questionne pour que j'apprenne à mon père le nom de celui qui m'a tiré d'un si mauvais pas.

« D'abord je lui dirai que vous vous appelez Monsieur le Timide !... Quel âge avez-vous ?... »

— Seize ans !...

— Quel est votre petit nom ?...

— Georgia !...

Eclatant d'un rire cristallin...

— Mais c'est un nom de femme cela, et j'espère que vous n'êtes pas une femme...

Rougissant jusq'aux oreilles...

— Oh ! non, Mademoiselle !

— Alors, vous ne voudriez pas être une femme ?...

Timidement... — Si !..., puis après une pause... Si j'étais belle comme vous !...

Lui frappant d'un coup sec sur le bras...

— Dites donc, vous !

Puis rêveuse...

— Mais pourquoi Georgia ?...

— Parce qu'à la campagne en vacances chez mon grand-père Blaise, nous étions deux Georges, or pour nous distinguer, je suis devenu Georgia, et le nom m'est resté.

— Eh bien oui ! on a bien fait... j'aime mieux Georgia, c'est plus doux... Est-ce que vous avez comme moi un poney et ue petite voiture, nous pourrions jouer à la course.

— Non, Mademoiselle ! je ne suis pas riche, je n'ai pas de cheval, mais je monte sur les locomotives !...

Ouvrant de grands yeux...

— Sur les locomotives, mais où, Seigneur !

— Je travaille comme élève mécanicien au dépôt des locomotives du chemin de fer d'Orléans à Châlons, pas loin d'ici, au bout de cette route, vers la Chapelle Saint-Luc ; mais dans trois mois j'aurais fini mon apprentissage et je commencerai mes études pour apprendre à conduire les trains.

« Mais je vais vous questionner à mon tour... Quel âge avez-vous ?...

— Quinze ans et demi !...

— Voulez-vous me dire votre petit nom ?...

— Andréa !...

— Quel joli nom !... J'ai lu un roman : *Andréa la Charmeuse*, c'était vous, sans doute.

Eclatant de rire et narquoise :

— Charmeuse ! Je suis bien trop laide pour cela...

Avec vivacité il lui prend les mains : « Trop laide... vous !... puisque je vous ai dit que je voudrais bien être femme pour vous ressembler ; et vous paraissez si douce et si bonne que votre maman... »

Elle le fixe soudain de ses grands yeux attristés :

— Comme vous, je n'ai plus de maman...

— Il y a bien longtemps ?

— Quatre années !...

— Comme moi... quatre années... Ah ! je l'aimais bien

ma pauvre mère ! je ne puis vous exprimer par des mots la douleur immense que j'ai éprouvée quand on la ramena morte de Paris, où elle succomba après une douloureuse opération. Avant son départ, je lui disais que je voulais devenir un grand inventeur, et que je travaillerai beaucoup pour y parvenir, en apprenant de nombreux métiers afin de créer tout par moi-même.

« Ma bonne mère m'encourageait dans ces projets, mais maintenant je n'ai plus personne à qui me confier ; ma grand'mère s'effraie de mes ambitions, ma petite sœur est trop jeune pour comprendre et mon vieux père est hospitalisé dans une maison de religieux ; quant à mes camarades, je ne crois pas qu'il y en ait un seul qui voudrait penser comme moi !... »

Elle s'est rapprochée de lui, elle écoute, intéressée et songeuse, comme si elle se sentait capable de soutenir le courage de ce petit compagnon de hasard, qui lui livre ingénument, comme cela, spontanément, le secret de ses aspirations.

Il y a bien une heure qu'elle est là ; elle doit partir pour ne pas inquiéter son père par son absence prolongée; elle remonte dans son petit véhicule, un furtif serrement de main, et la voiture n'est bientôt plus, au loin, qu'un point noir qui s'éloigne, contenant en lui, tout un monde d'espoir et de bonheur.

PREMIERS SOUCIS

— A qui est ce cliquet qui va tomber dans la fosse ?

C'est la voix rude du chef monteur, interpellant le négligent qui a laissé ses outils à l'abandon.

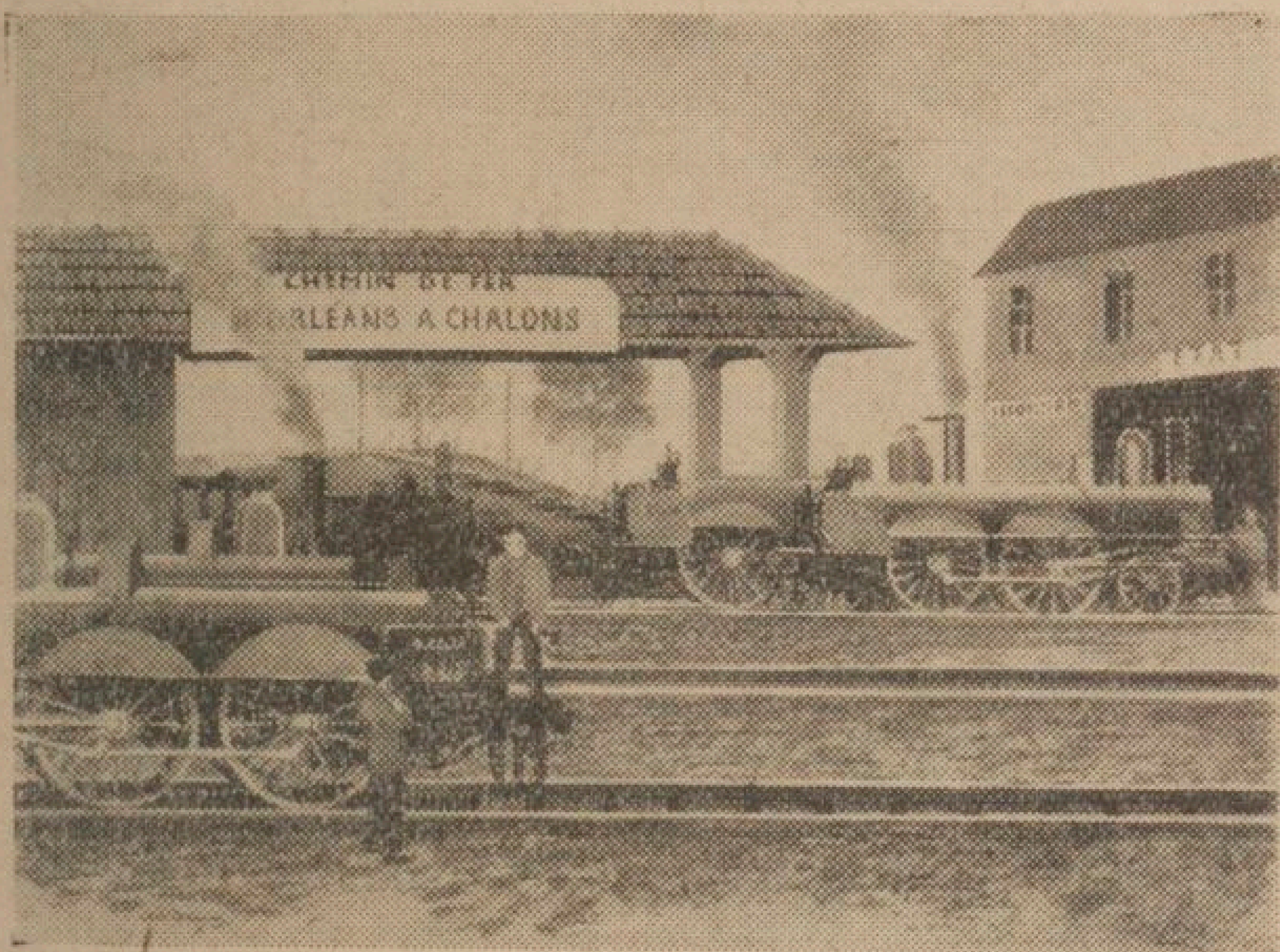
Une voix presque enfantie sort du foyer d'une locomotive, c'est Georgia Knap, élève mécanicien, rêveur et distrait en la circonstance, qui répond :

— C'est moi ! chef ! je me prépare à percer les entretoises du foyer de la 2209, mais en attendant j'en mate quelques-unes qui sont encore utilisables.

— Eh bien ! si tu mates, on n'entend guère tes coups de marteau ; je crois plutôt que tu dors sur l'ouvrage ; depuis quelques jours, tu n'en f... pas une secousse, faudra un peu te dégrouiller, sinon je te fais sortir du chaudron plus vite que tu n'y est rentré.

Rude, mais brave homme au fond, M. de Saint-Léger, chef monteur, a pris en affection le petit, et il s'étonne qu'en si peu de temps son élève si actif, si intelligent, ait changé au point qu'il s'en soit aperçu du premier coup, il se demande ce qui a pu survenir et il le surveille pour essayer de trouver le mot de l'énigme.

Mais les coups de marteau ont repris leur rythme accoutumé.



C'est moi, chef ! Je me prépare à percer les entretoises de la 2209.

Il s'éloigne en haussant les épaules...

— Sacré gosse ! je l'ai vu hier en extase, les yeux dans le vague, il doit y avoir une petite bonne amie là-dessous. Ah ! il s'y prend de bonne heure, le mâtin...

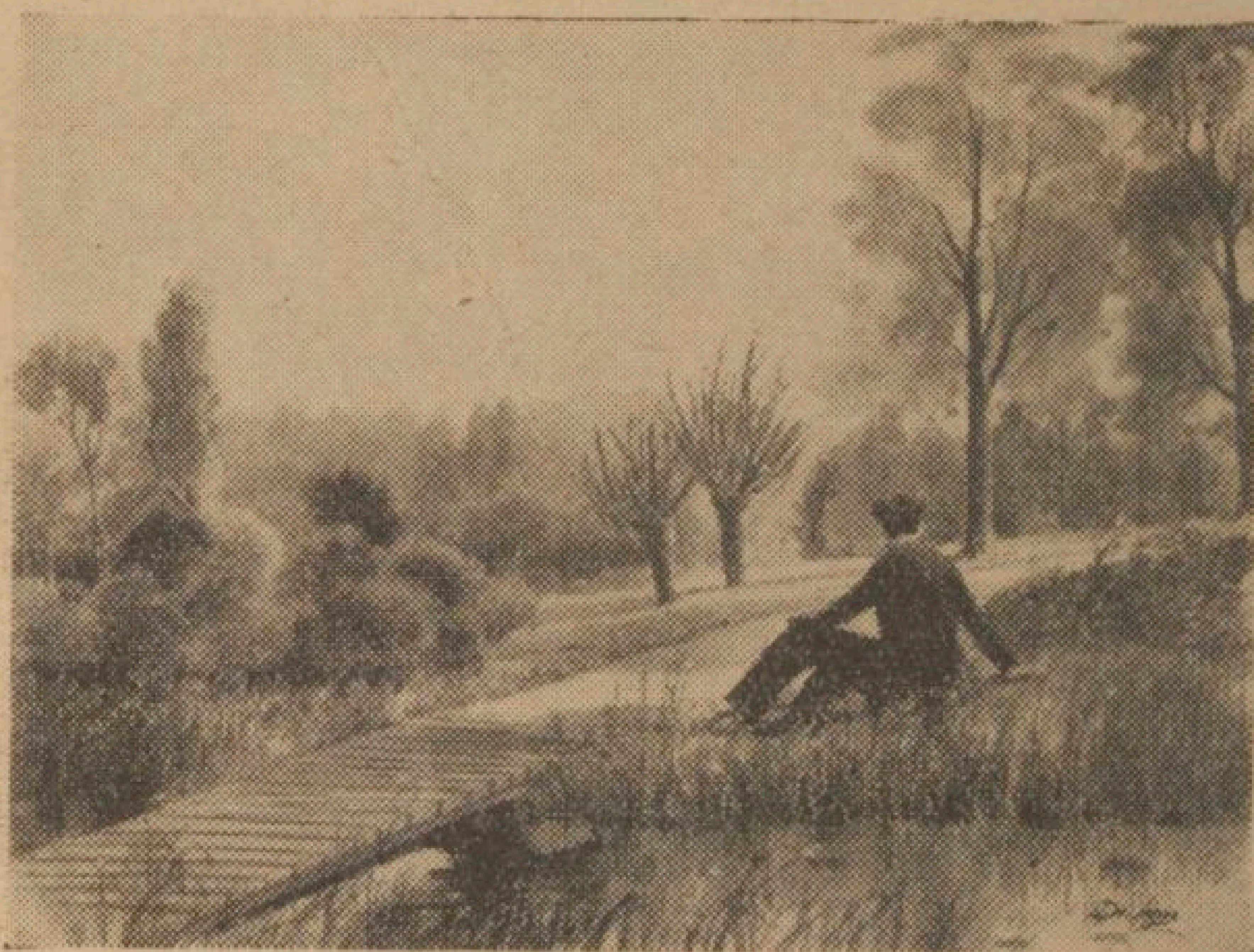
Oui... le chef monteur ne se trompait pas ; les yeux de la petite enchanteresse avaient bouleversé l'âme du jeune mécanicien ; il n'échappait pas à la loi commune, mais au contraire, en raison de sa nature impressionnable, y était soumis bien plus que tout autre.

Il avait attendu le dimanche suivant l'apparition tant souhaitée de la petite voyageuse; pendant toute la se-

maine, il s'était fait une joie de la revoir ; toutes ses pensées, tous ses désirs d'adolescent allaient à la délicieuse enfant

Il récapitulait tout ce qu'il allait lui dire pendant le temps qu'il serait auprès d'elle, car elle resterait bien une heure près de lui.

Il retarderait sa montre d'un quart d'heure, pour qu'elle reste plus longtemps, il mentirait en regardant



Il est là depuis une heure de l'après-midi, près du petit pont, elle ne viendra que vers trois heures.

l'heure, ce qui ferait bien une heure et demie en tout.

Il parlerait vite pour que, dans ce laps de temps, il puisse tout lui apprendre ; combien il l'aimait, ce qu'il voulait faire pour devenir un savant, pour devenir riche, afin de pouvoir demander plus tard sa main à son père.

Comme tous les amoureux sincères et romanesques, il imaginait mille aventures en sa compagnie, il se prenait à causer seul, faisant la demande et la réponse, mais toujours dans le sens d'une réalisation de ses désirs.

Il est là depuis une heure de l'après-midi, près du petit pont, elle ne viendra que vers trois heures, mais il

préfère être longtemps à l'avance ; il s'est reproché toute la semaine précédente d'être vêtu de ses effets d'ouvrier lorsqu'il s'est trouvé en sa présence, aussi a-t-il mis, pour la circonstance, ses habits de fête ; un chapeau dit « mascotte » à forme plate emprisonne son abondante toison de cheveux bruns bouclés, et ses yeux bleus scrutant l'horizon disent assez quel trouble l'agite.

Mais l'heure à laquelle elle doit apparaître est passée depuis longtemps, il est déjà quatre heures et elle n'est pas encore venue !...

Des couples de jeunes gens endimanchés passent près de lui, sur la route, et dans l'herbe grasse des prés ; il se prend à les jalouser, il a presque envie de pleurer !...

Soudain, une voix s'élève au milieu de la solitude... un amoureux comme lui chante à sa bien-aimée le grand air de « La Favorite » de Donizetti :

« Ange si pur que dans un songe...
« J'ai cru trouver, vous que j'aimais,
« Avec l'espoir, divin mensonge,
« Envolez-vous, et pour jamais... »

A son tour, il murmure la plainte de Fernand pour celle qu'il aime, pour l'être divin qui possède déjà toute son âme.

Et... la nuit va venir, qu'attend-il donc... Quel fol espoir le berce !... Est-ce que les petites filles se promènent le soir seules sur les routes, avec des lanternes à leur voiture ?... Non !...

Mais il a de la peine à s'arracher au site enchanteur qui a vu naître son amour.

Les étoiles ont diapré le ciel depuis longtemps, quand enfin il se décide à abandonner le petit tertre gazonné qui, huit jours auparavant, fut témoin de tant de bonheur !

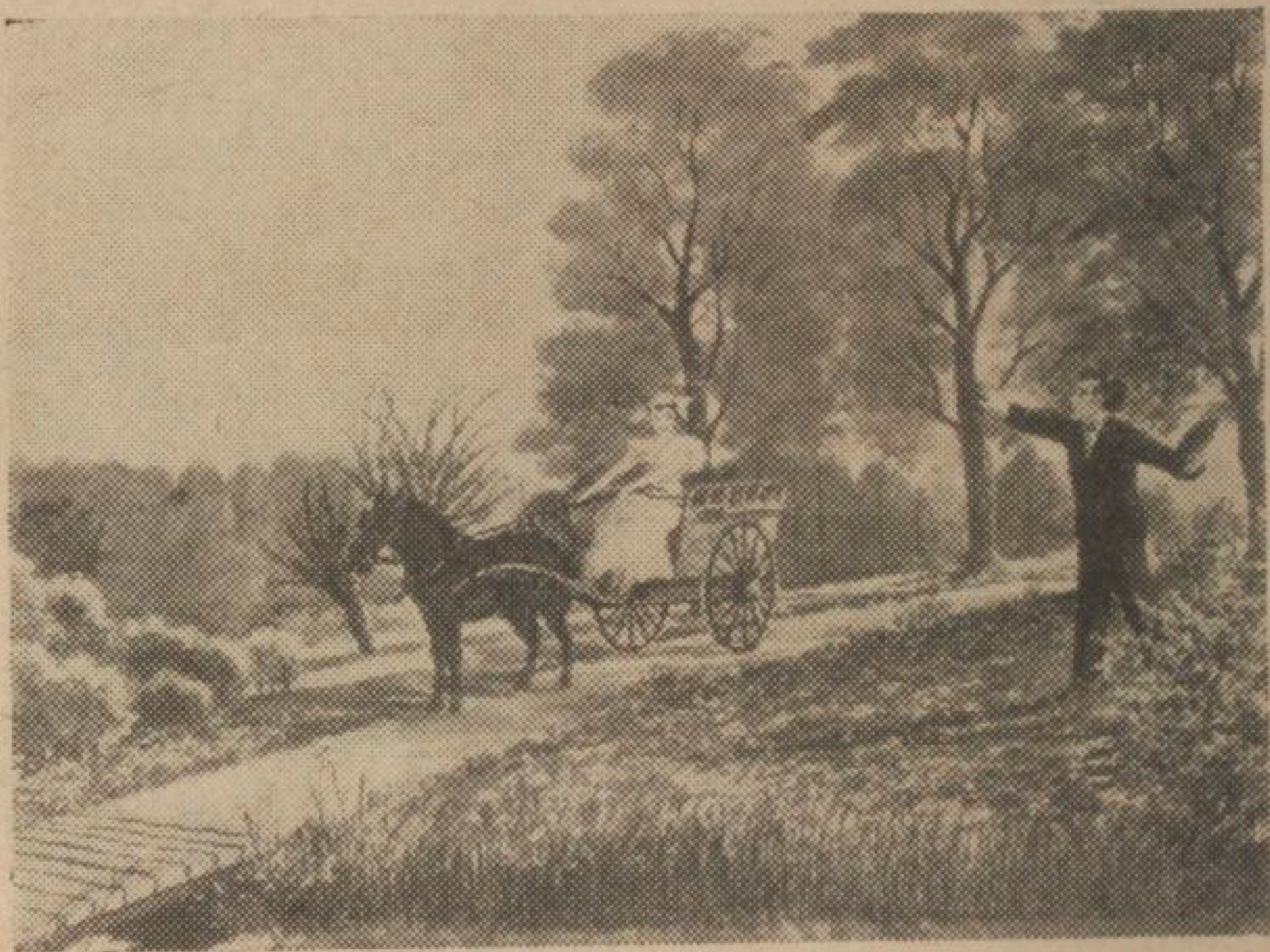
AMOUR DE FLEURS

Un petit nuage de poussière apparaît au loin sur la route ; du fossé où il s'est tapi pour observer, Georgia Knap surgit soudain ; les battements de son cœur ne le trompent pas, et l'intuition merveilleuse qui signale aux amoureux l'approche de l'idole aimée, ranime son espoir défaillant.

C'est elle !... mais en retard de deux heures. Depuis ces quinze jours d'angoisse, la minute présente lui semble une heure de paradis ; le ciel, les champs, les buissons, les fleurs, prennent à ses yeux des couleurs irréelles, transformées par son imagination exacerbée par une joie immense.

La petite voiture vient de s'arrêter devant lui, et la jeune fille saute légèrement à terre.

— Me voici !... enfin !... mais... j'aurais aussi bien fait de ne pas venir ! Bonjour, vous allez bien ?...



La petite voiture vient de s'arrêter devant lui...

Il veut sourire, mais ces mots : « J'aurais aussi bien fait de ne pas venir », achèvent son désarroi ; son cœur gonflé par l'attente de ces deux longues semaines, ne peut maîtriser le trouble intense qui l'agite, et deux grosses larmes perlent à ses cils pour toute réponse.

Elle regarde sans comprendre, ouvrant de grands yeux interrogateurs, mais un secret instinct de femme l'avertit que c'est d'elle qu'il s'agit, et que sa brusquerie d'enfant gâtée est cause de cette violente émotion.

Et, pour être bien sûre qu'elle ne se trompe pas, elle agite le doigt, menaçante :

— Voulez-vous être sage, sinon... je pars !

Il s'élance, lui prend les mains :

— Oh ! non, par pitié !... restez, je suis si malheureux...

Alors, elle comprend tout l'empire qu'elle vient de prendre, sans s'en rendre compte, sur le jeune adolescent : c'est toute la femme qui se révèle en elle, devant cet aveu inattendu, qu'elle n'a pas demandé, et qui semble lui plaire autant que l'étonner et l'irriter.

Mais son âme de jeune vierge s'émeut aussitôt du mal qu'elle a pu faire, et le visage bouleversé et douloureux de son petit ami lui semble un reproche qu'elle ne veut pas mériter.

— Vous me faites beaucoup de peine, je suis venue en me cachant, car mon père voulait que j'aille à Rosières voir une de mes tantes, et j'ai pris le chemin opposé : vous voyez que je pense à vous, malgré que vous ne le méritiez pas : alors ! qu'avez-vous à me reprocher et pourquoi ces larmes ?...

Haletant, d'une pâleur mortelle, et sans oser la regarder, il avoue :

— Depuis quinze jours, j'attends votre venue. Je ne croyais pas pouvoir autant souffrir, je ne puis pas vous dire ce que je ressens près de vous, de la crainte, de la joie, du bonheur et des larmes ; un pressentiment terrible me hante jour et nuit, je sens que vous ne vous approchez de moi que pour me fuir un jour proche, après m'avoir enfoncé dans le cœur le désespoir dont on meurt.

Cette tristesse infinie parle subitement au cœur de la jeune fille ; elle sent à son tour l'émotion la gagner, mais plus maîtresse d'elle-même, car le mystérieux amour ne l'a pas encore touchée de sa grâce, elle le saisit des deux mains et l'entraîne avec vivacité vers le buisson d'aubépines qui fut témoin de leur première rencontre.

Puis, lui essuyant les yeux après s'être assise auprès de lui :

— Ne pleurez plus, mon tout petit !... je n'aurais jamais pensé que vous puissiez avoir tant de chagrin, je ne comprends pas pourquoi, puisque moi je ne pleure pas... je suis contente de vous revoir pour causer un peu avec vous, et j'y ai pensé quelquefois aussi depuis quinze jours.

— Quelquefois, dites-vous ?...

Mais elle, souriant avec malice :

— Voyez-vous, monsieur l'égoïste !... ce n'est pas quelquefois, c'est souvent que j'aurais dû penser à vous, mais j'ai mon bon père à qui il faut que je pense, et ma bonne vieille Annette, qui est presque une mère pour moi, et mon chien Tambour, et mon petit poney Cristal, et mes fleurs!... oh ! mes fleurs... petit ami, si vous saviez comme je les aime, qu'y a-t-il de plus beau qu'elles ?... Chaque matin, je vais leur rendre visite avant d'aller à la pension ; en ce moment, les jacinthes et les tulipes sont dans toute leur splendeur, les crocus ont fini de fleurir, et, comme vous, j'ai eu beaucoup de chagrin quand ils disparurent un beau matin !

« Mais le bon Dieu en a toujours en réserve pour ceux qui en ont soin, car, après, il me donne à profusion les narcisses, les jonquilles, les iris, les pivoines ; j'en fais des bouquets en juin, pour la Fête-Dieu, et les roses, toutes les roses de mon jardin, je les porte sur la tombe de ma pauvre mère qui les aimait tant. »

C'est à son tour d'être sous le coup d'une vive émotion : comment ! cette petite fille qui va encore à l'école, mais qui, par ses attraits et sa troublante beauté, incarne déjà l'âme de la femme, cette enfant qui semble avoir déjà une réelle expérience de la vie, elle aussi aime les fleurs. Alors ! il va pouvoir partager sa passion ; quelle joie en perspective.

Leurs visages se sont rapprochés ; il lui semble qu'un ange bat des ailes près de lui ; le charme divin de cette voix musicale le jette dans un trouble indéfinissable, ce trouble que connaissent bien les âmes poétiques et romanesques, qui fut de toutes les époques, et qui est une sensation de bonheur des plus inoubliables de la vie.

Il s'est maintenant ressaisi, il lui a pris les mains, il n'ose pas encore les porter à ses lèvres, mais ses yeux fiévreux sont fixés sur elle dans une expression admirative ; tout ce qu'elle pense et dit, son cœur le répète comme la réplique d'une âme pure à une âme de même blancheur.

— Vous aimez aussi les fleurs, tant que cela ! nous avons les mêmes goûts, et j'éprouve une joie immense à

vous entendre ; mais voilà, cette joie se renouvellera-t-elle ?... comment pourrais-je vous revoir à nouveau, c'est là pour moi un mortel souci de tous les instants.

« Je puis avouer : dimanche, je suis venu ici toute la journée, je suis parti le soir, désolé et malheureux pour toute la semaine, vous avez pris dans mon existence une place telle que rien n'existe plus sans vous...

« Vous avez des yeux... un visage, dont je peuple tous mes rêves, vous êtes toute ma vie... tout mon espoir, je ne me croyais pas assez téméraire pour vous le dire, mais j'ai si peur de vous perdre que j'aime mieux braver votre colère que d'être torturé par votre indifférence ! »

Cette fois, elle a rougi légèrement ; elle sent qu'elle lui a inspiré une réelle passion, et devant la sincérité de cette douleur d'adolescent, elle éprouve un sentiment de pitié qu'elle traduit aussitôt par un serrement de main.

— Eh bien ! moi aussi je vais vous dire : dimanche dernier si vous m'avez attendu vainement, j'ai été aussi peinée de ne pas venir, puisque vous me l'aviez fait promettre par deux fois ; mais le charron avait démonté l'essieu de la voiture, et elle n'était pas encore prête quand je suis allée la chercher le matin, après la messe.

— Oh ! pardonnez-moi !... je croyais que c'était de l'indifférence à mon égard... vous, si bonne pour le malheureux petit ouvrier que je suis, comment vous récompenserai-je de cette généreuse pensée à mon égard ?

— En chassant tous ces mauvais pressentiments, et en prenant patience. En venant ici, tout à l'heure, j'ai bien réfléchi : c'est mal, ce que je fais en ce moment, mon père me croit à Rosières et je suis ici ; je serai obligée de mentir pour expliquer ma conduite, or, Dieu défend le mensonge, d'autant plus que tout à l'heure, j'ai croisé sur la route le laitier qui nous sert chaque matin ; c'est pour cela que je vous ai dit en arrivant : « J'aurais bien fait de ne pas venir ! », comprenez-vous, maintenant ?...

« Je vous ai vu si peiné la dernière fois, que je n'ai pu résister au désir de venir aujourd'hui vous consoler un peu, et vous dire qu'il sera impossible, à l'avenir, que je vienne ici en plein jour, risquant des rencontres sujettes à mettre mon père au courant de cette petite aventure. »

Alors, atterré, comprenant enfin que tout le rêve

qu'avait échafaudé son âme romanesque ne pourrait jamais prendre corps, il baissa la tête en murmurant :

— Ainsi ! vous m'abandonnez, je ne vous verrai jamais plus ?...

— Mais si, mon tout petit ! seulement pas ici ; il faudrait que je puisse vous renseigner de temps en temps, afin de pouvoir vous rencontrer dans la ville, à la messe, par exemple, où je vais quelquefois seule, sans Annette, ou sur le mail, le dimanche, à la musique...

Puis, prenant un ton confidentiel :

— Vous qui êtes un inventeur, trouvez un moyen de correspondre autrement que par la poste ?...

Il lui semble que toute la lumière du soleil vient de pénétrer en lui !... Elle accepte de le revoir, et même de lui écrire, et c'est elle qui, devant sa timidité excessive, indique un moyen de continuer l'alliance de leurs deux cœurs.

— Que vous êtes bonne ! et quelle reconnaissance je vais avoir pour vous !...

L'heure de la séparation approche, elle lui indique l'endroit où se trouve la propriété où elle habite avec son père et sa vieille gouvernante, et elle le prie de se trouver le dimanche à l'église Saint-Jean, au salut du mois de Marie ; il lui remettra furtivement le papier sur lequel sera indiqué le moyen qu'il aura trouvé pour tromper par de doux messages les attentes des mortelles séparations.

Ils échangent deux sourires d'anges ; rien dans leurs cœurs n'est encore entaché des désirs de la chair, c'est la loi inexorable du Créateur dans la préparation des êtres aux divines joies et aux profondes douleurs, qui enchaîne ces deux blanches âmes, pour les conduire, victimes innocentes, vers leur tragique destin !

L'INTELLIGENCE AU SERVICE DU CŒUR

Dans une ruelle sombre d'un faubourg Troyen, le long d'un vieux mur encerclant une propriété bourgeoise, un tout jeune homme marche lentement, avec précaution, examinant en détail ledit mur et les alentours proches.

C'est le jeune Georgia qui cherche par quel moyen il pourra savoir ce qui se passe de l'autre côté de cette clôture.

La lune n'est pas encore levée, et les grands arbres de la propriété qui laissent tomber leur épaisse frondaison au-dessus du chemin, forment un talus d'ombre propice aux investigations défendues.

Comment correspondre avec l'aimée ?... c'est pour trouver ce moyen qu'il est là ce soir !... mais pour le mettre à exécution, il doit connaître la disposition des lieux, ce qui est assez difficile.

S'il escalade le mur, il peut être pris pour un voleur et puni de son audace.

Mais voici un arbre voisin de la clôture qui doit lui permettre de jeter un coup d'œil sur ce qui se passe de l'autre côté.

Avec une souplesse d'acrobate, il se hisse au-dessus du tronc, et se trouve bientôt à cheval sur une des plus grosses branches.

Là, sa vue s'étend sur le parc dont il désire connaître les dispositions, mais les contours ne se précisent pas assez par cette nuit opaque, il lui faut attendre presque une heure avant de voir la lune éclairer ce qu'il désire si ardemment connaître.

Au bout d'une pelouse à l'herbe rase, la maison d'habitation s'élève, toute blanche sous la lumième blafarde de l'astre des nuits. Elle est éclairée sur deux côtés, devant l'une des fenêtres se devine la silhouette d'un homme qui semble écrire à un bureau.

Au premier étage, une fenêtre est entr'ouverte, le son d'un piano arrive jusqu'à lui.

Il ne peut se tromper, c'est elle qui répète sa leçon, en attendant l'heure du repos ; il retient son cœur de battre dans la crainte de déceler sa présence, et il écoute...

Musicien lui-même, il s'intéresse aux fautes de doigté de la jeune élève, et en oublie le but pour lequel il se trouve là.

Puis la fenêtre s'ouvre, elle apparaît dans sa robe blanche, impressionnante d'amoureux idéal et d'harmonieuse beauté.

Il dévore des yeux la blanche apparition ; cette banale maison bourgeoise lui semble surgir d'un conte des Mille et Une Nuits... Se peut-il que le destin lui réserve l'amour de cette séduisante enfant, dans laquelle il imagine des

qualités que ne doit posséder aucune autre femme au monde.

Instinctivement, il s'efface, incline le buste, se baisse et il lui semble qu'elle regarde fixement dans sa direction ; s'est-elle aperçue de sa présence ?... il en mourrait de honte !...

Mais non !... Après une interminable minute d'immobilité, la fenêtre et les volets se referment, les lumières s'éteignent l'une après l'autre, et tout rentre dans le silence de la nuit.

Dans les fossés voisins, seuls les crapauds jettent leurs hu-lu-lu mélancoliques ; aucun autre bruit ne trouble le calme de la campagne endormie... c'est l'heure propice aux recherches qu'il veut effectuer.

Il s'oriente ; toute la face des murs, côté du faubourg, est garnie par des espaliers ; par contre, le côté où il se trouve est masqué par d'épais buissons et des arbres séculaires dont les branches descendent jusque sur le mur.

Au milieu de cette ombre épaisse, il sera à l'aise pour observer et agir.

Il descend avec mille précautions de l'arbre où il était blotti, et vient se placer à gauche du chemin, dans l'endroit le plus obstrué par les buissons.

Un lierre touffu qui s'aggrippe à la maçonnerie devient pour lui un précieux auxiliaire, un instant après il est sur le mur, à califourchon.

Le hasard l'a bien servi ; devant lui, à peine à deux mètres, s'élève un kiosque couvert en chaume ; des fusains, des troënes, des vignes-vierges, lui font une épaisse ceinture d'ombre et de fraicheur.

De ce poste, il ne peut être vu, ce qui lui permet d'examiner les abords immédiats avec attention.

Il doit, de toute nécessité, trouver l'emplacement où il déposera ses messages, et où il viendra en chercher les réponses.

Descendre dans le parc !... il ne faut pas y songer pour l'instant ; Andréa a parlé de son chien Tambour, il faut éviter de lui donner l'éveil, il faudrait plutôt trouver, sur le mur même, la solution du problème.

Il lui revient à la mémoire les paroles de sa petite aimée : « ...Puisque vous êtes un inventeur, trouvez donc le

moyen de correspondre avec moi dans le plus grand secret ! »

Oh ! il le trouvera ce moyen, dût-il imaginer la plus prodigieuse des combinaisons !

Mais il n'a pas à prendre cette peine, il constate que les tuiles qui recouvrent le mur sont mobiles, que par-dessous on peut très bien glisser une enveloppe sans qu'on puisse en soupçonner la présence.



...et, à la nuit venue, il soulève doucement cette tuile qui servira de boîte aux lettres.

Il se place dans l'axe du kiosque, et, au moyen de son couteau, trace sur le mur une petite croix exactement sous la tuile qui servira de boîte aux lettres ; il soulève doucement plusieurs fois cette tuile pour s'assurer qu'elle est en bon état, puis, mesurant du regard la distance du sol au sommet de la muraille, il constate qu'en montant sur une chaise ou un banc, il sera facile d'atteindre la cachette improvisée.

Soudain, un bruit insolite lui fait dresser l'oreille ; on marche dans le chemin, il retient sa respiration, mais,

dissimulé dans l'ombre propice, il sait bien qu'il ne peut être vu.

Les causes de l'alarme lui apparaissent bientôt sous la forme de deux amoureux qui, ne se doutant guère de sa présence au-dessus de leur tête, s'embrassent à bouche-que-veux-tu.

Et rien d'autre ; les amoureux s'éloignent. Depuis une heure qu'il est là, aucun passant n'a foulé le sol boueux de ce petit chemin ; il sera donc à son aise pour venir, sans danger, apporter à l'aimée le secret de ses joies et de ses alarmes !...

TIMIDITE AMOUREUSE D'ADOLESCENT

Les mots que dicte le cœur

La petite sœur et la grand'mère dorment depuis longtemps : le jeune Georgia assis à sa petite table, un papier blanc devant lui, songe à ce qu'il va écrire à sa bien-aimée.

Il pense... « je l'ai vue seulement deux fois, je suis presque un étranger pour elle, comment dois-je l'appeler ?... »

Il récapitule tous les mots dont les amoureux ont l'habitude de gratifier l'objet de leur culte, il ne peut pas lui dire : mon amour !... ma douce colombe !... mon trésor... elle ne lui appartient pas encore, et cette appellation : mon... ou ma... lui semble déplacée, elle pourrait peut-être s'en offenser ?...

Quant aux autres noms d'aimée qui figurent dans les romans, il les trouve trop familiers, ridicules ou indifférents.

Il lui faut mieux, un nom qui matérialise ce que son âme ressent pour elle, et dans la forme lumineuse qu'il désire lui donner.

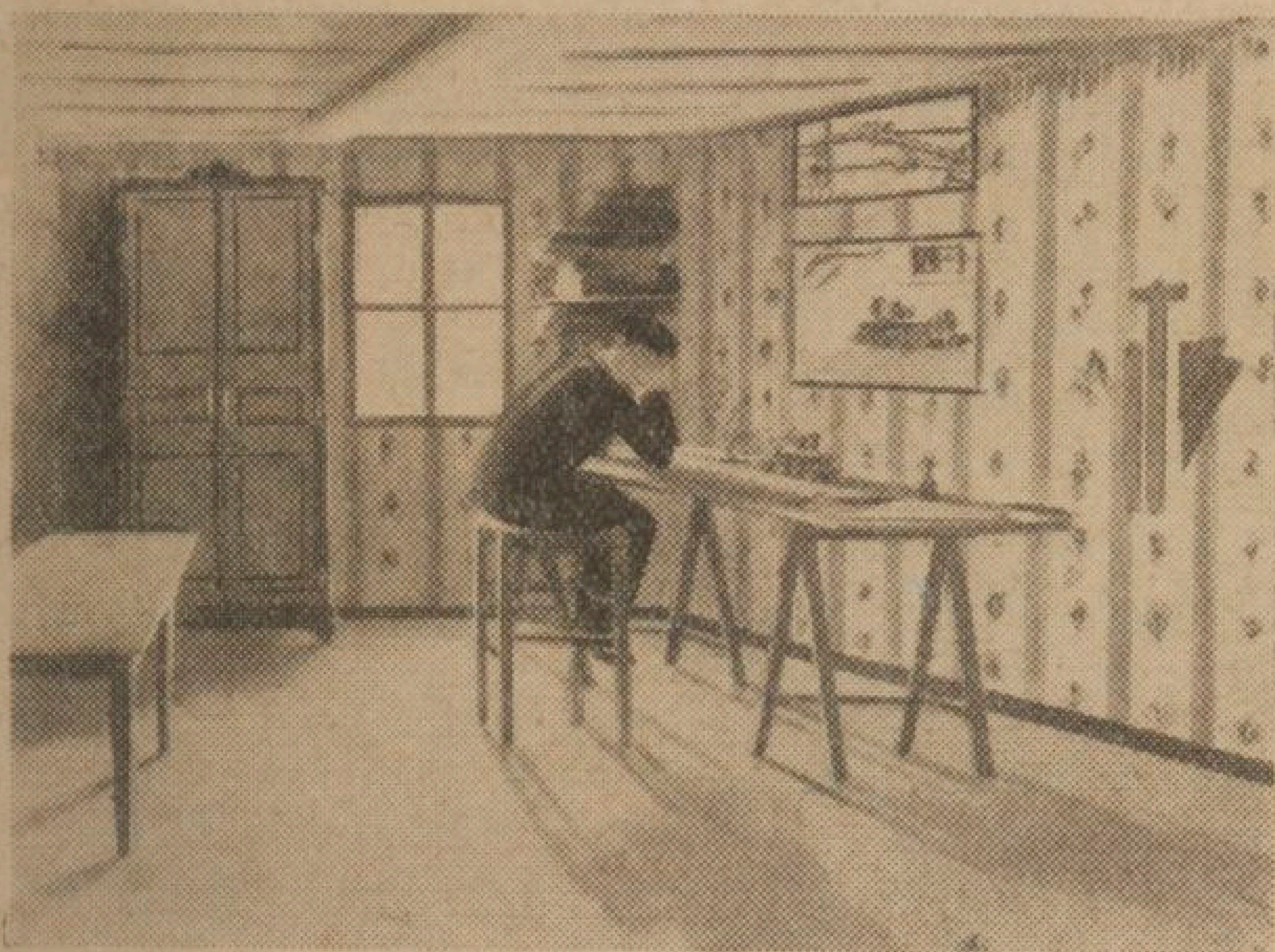
Mais, ensuite, que va-t-il lui dire ?... .Oh ! cela est trouvé ; depuis trois longues semaines qu'il a perdu le sommeil il a eu le temps de classer les projets qu'il veut mettre à exécution pour la mériter, et qui lui diront, par la grandeur de leur conception, quelle adoration il professe pour elle !

Il prend la plume et commence :

Chère Petite Image Vénérée,

Quand, tout enfant, ma bonne mère me faisait prier la Vierge placée au-dessus de mon lit pour qu'elle me protège et me conserve à sa tendresse, je voyais déjà dans le visage de la mère du Christ, les traits si doux de l'Ange adorable que Dieu me permet aujourd'hui de contempler.

Est-il possible que mon âme puisse voir avec de tels élans passionnés la créature compatissante et divine que vous êtes ?



Il songe : « Je l'ai vue seulement deux fois, comment dois-je lui écrire ? »...

Je vous parle avec toute la sincérité de mon cœur ! et il m'est difficile d'exprimer, même avec la magie des mots, tout ce que je ressens en votre présence.

C'est une sensation qu'il me semble déjà avoir connue dans une autre vie, et qui, chez moi, n'est probablement que la continuation d'une grande douleur autrefois ressentie par l'âme qui anime maintenant mon corps.

Tout est si bien harmonisé dans la sensation de bonheur que j'éprouve à vivre ces minutes inoubliables, qu'il me semble que toutes les joies du Paradis ne doivent être rien à côté de ce que les palpitations de tout mon être m'apprennent quand mes yeux pénètrent dans la mystérieuse attraction de vos yeux magnifiques.

Je pourrai vivre un siècle, que je ne connaîtrai pas plus dans le domaine de l'émotion et du sublime, que ce que je sais depuis le jour béni où ma main a pressé votre main.

J'appelle avec ardeur de semblables joies pour l'avenir, je bénis le créateur de m'avoir fait entrevoir près de vous le chemin du bonheur !

Je viendrai, dans quelques jours, chercher ici même quelques lignes d'encouragement si vous me jugez digne de les recevoir.

Lundi dernier, quand je suis venu reconnaître la disposition de votre jardin pour y chercher l'endroit où je pourrai découvrir la cachette pour notre correspondance, je vous ai entendu jouer du piano.

Vous devinez qu'avec ma nature romantique, je puisse être un peu poète, mais vous ne savez pas que je suis musicien.

Si vous le permettez, je vous mettrai, dans ma prochaine missive, une romance que j'ai composée pour vous, la semaine dernière, la musique n'est pas difficile à apprendre, et ce serait pour moi une joie immense de vous l'entendre chanter.

Dévoué à vous jusqu'à mon dernier jour,

Georgia KNAP.

Il faut maintenant faire savoir à l'aimée que la cachette est découverte ; il doit le lui dire de vive voix, car porter une lettre pouvant tomber entre les mains du père ou de la gouvernante serait de la dernière imprudence avec, pour résultat, la fin du rêve... aussi faut-il attendre l'occasion propice ; ce à quoi il se résigne en se mettant à réfléchir.

LE MOIS DE MARIE A L'EGLISE SAINT-JEAN

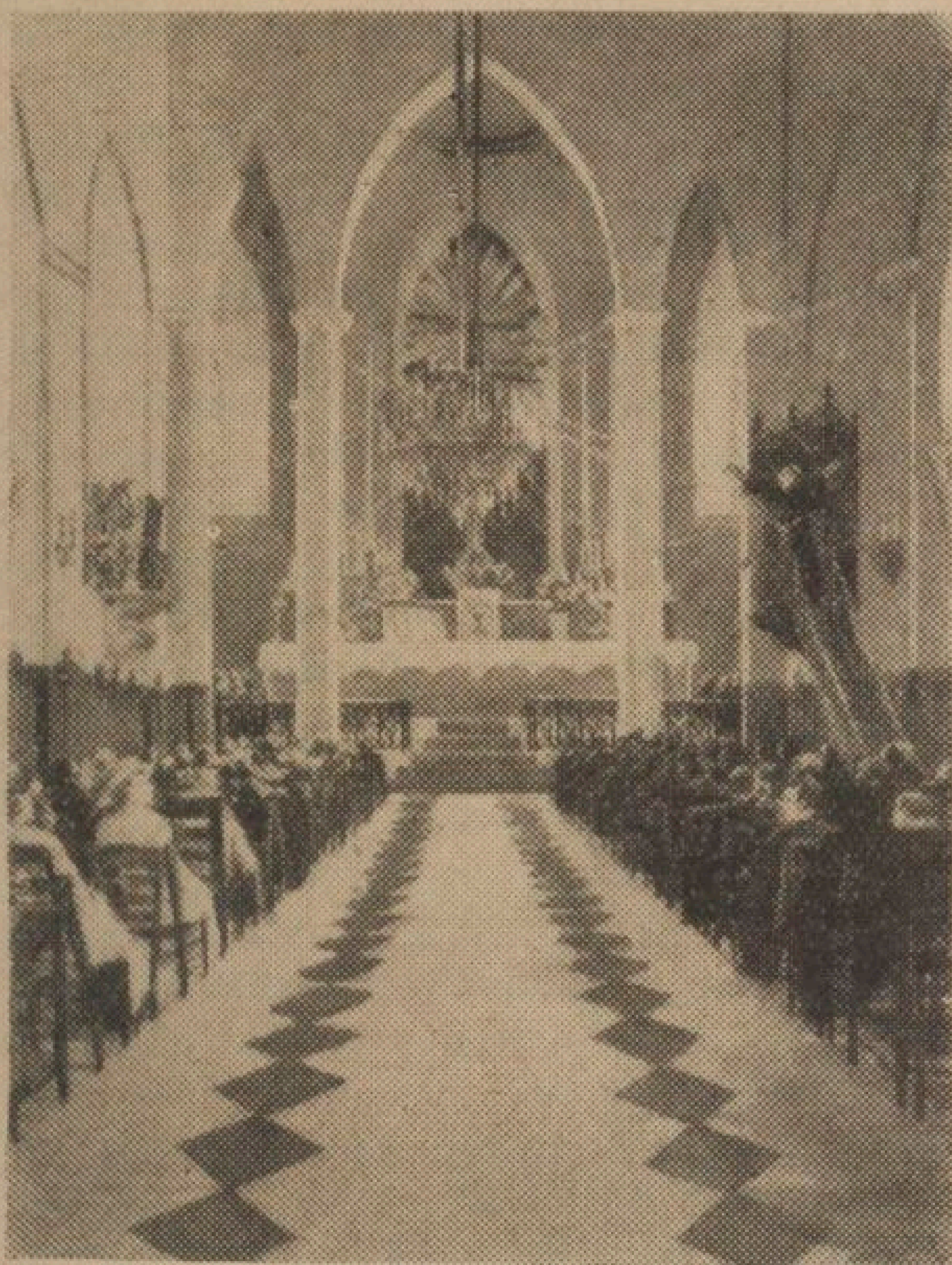
Ce beau soir de mai 1882, l'église Saint-Jean, un des plus pittoresques et des plus intéressants monuments de la cité troyenne, regorge de fidèles venant assister au dixième salut du Mois de Marie.

Il y a des fleurs partout, les autels latéraux en ont jusque sur les marches, et la chapelle de la Vierge disparaît sous une profusion de narcisses, de lis, d'iris et de marguerites.

Tous ceux qui fréquentent cette paroisse ont dépouillé leur jardin pour parer les autels de la Madone, Mère de Dieu.

Le chœur des jeunes filles interprétant les hymnes sacrés est au grand complet, encadré des chantres et des enfants de chœur, qui doivent donner la réplique.

L'orgue prélude, en faisant retentir sous les voûtes du lieu saint l'harmonie métallique de ses centaines de tuyaux;



Le disciple de Saint-François d'Assise se signe, puis sa voix tonne dans la mi-ombre...

et le cantique est terminé qu'en roule encore l'écho au-dessus des fidèles, répercuté dans les hauts couloirs à colonnades comme un grandiose et mystique frisson de la Foi.

Dissimulé dans l'ombre d'un pilier, Georgia Knap dévore des yeux le groupe compact des jeunes filles qui emplit le chœur ; toutefois, la lumière n'est pas encore assez vive pour qu'il puisse distinguer tous les visages, mais

son cœur bat plus vite et plus fortement quand ses yeux se portent au premier rang des jeunes chanteuses.

Le prédicateur vient de monter en chaire ; c'est un Père de l'Ordre de Saint-François d'Assise ; une corde de chanvre ceint ses reins puissants, et sa robe de bure lui donne un aspect sévère et ascétique.

Un silence impressionnant règne dans l'église ; les fidèles, fanatisés par l'apparition du dominicain, sont tout yeux et tout oreilles.

Le disciple de Saint-François d'Assise se signe, puis sa voix tonne dans la mi-ombre, il va appeler la colère divine sur les impies qui deviennent de plus en plus nombreux dans cette ville de Troyes, déjà le théâtre de grèves et de manifestations antireligieuses ; les processions de la Fête-Dieu ne sont plus suivies avec le zèle manifesté autrefois.

« Il y a quelques années, grondait-il, sous l'Empire, les athées étaient rares ; sous la République, ils sont nombreux, et menacent de détruire l'idée religieuse dans les générations qui vont suivre. »

Après avoir énuméré quels supplices l'Enfer réservait aux ennemis de l'Eglise, le prêtre dit :

« Je vais maintenant vous parler d'un sujet très doux à nos cœur, de la Vierge immaculée qui donna le jour au Christ, fils de Dieu. »

Un coup de sifflet retentit à ce moment précis près du grand portail d'entrée, et une voix stridente articula :

« Je proteste contre l'idée grotesque qu'une Vierge ait pu mettre au monde un enfant !... »

...C'est un bonnetier troyen ne professant aucune idée catholique qui vient de lancer cette apostrophe.

Mais le sacristain de Saint-Jean est un homme terrible; il a disposé, près de la sortie, des robustes paroissiens de bonne volonté, qui, en un clin d'œil, se saisissent de l'intrus, et le jettent dehors sans autre forme de procès.

Ce fut une belle occasion pour le prêtre de donner la réplique au syndiqué de la Maison du Peuple ; il prouva par une documentation serrée, et sans contestation possible, que les desseins de Dieu sont impénétrables, et que la Vierge Marie, par des moyens mystérieux que la science ne connaîtra jamais, put mettre au monde un enfant de chair conçu par l'opération du Saint-Esprit.

Le jeune Georgia écoute distraitement, il a hâte de voir approcher la fin du sermon ; il connaît ce thème à fond, ayant été élevé chez les frères de l'Ecole chrétienne de Saint-Jean, à l'entrée du faubourg Croncels, et de son propre aveu, il eût bien imploré, ce jour-là, la Vierge sainte, pour que l'on parlât un peu moins d'elle, et qu'il puisse de suite voir, de ses yeux extasiés, cette autre Vierge mortelle qui était son Andréa.

Le sermon vient de prendre fin, et, sur un grand signe de croix, le dominicain descend de la chaire...

Dans ces dernières années du dix-neuvième siècle, aucune des inventions de notre époque n'était utilisée ; l'acétylène et l'électricité ne servaient encore pas à l'éclairage des monuments, et le gaz n'était point installé dans les églises.

Aussi le commerce des cierges était-il prospère ; mais pour allumer en un temps très court les innombrables bougies qui en décoraient les églises, avait-on imaginé de les relier entre elles par un fil de fulmicoton ; la flamme courait de l'une à l'autre des bougies, et ce n'était pas le moins curieux de ces cérémonies, que de voir les feux follets rougeâtres escaladant les portiques, fusant le long des cintres, vire-voltant autour des piliers, se croisant en tous sens, et à chaque passage de bougie allumant celle-ci avec un petit grésillement de feu d'artifice...

La vaste nef vient de s'embraser, et, en moins d'une minute, on y voit comme en plein jour, ce qui permet au jeune mécanicien de constater que son cœur ne l'a pas trompé !... Au premier rang du chœur, Andréa est agenouillée et, avec le visage prosterné, semble encore prier.

Mais la maîtresse de pension vient de faire un signe, et toutes les jeunes filles viennent se grouper autour de l'harmonium tenu par un diacre de la maîtrise de la cathédrale de Troyes.

Et les voix harmonieuses des jeunes filles psalmodient l'incantation à l'Esprit Divin :

« Esprit Saint, Dieu de lumière
« O vous, que nous implorons...
« Venez des Cieux sur la Terre,
« Comblez-nous de tous vos dons... »

...Une voix magnifique de mezzo-soprano se détache de l'ensemble, elle plane comme un vibration céleste au milieu des volutes parfumées de l'encens qui montent vers les cintres à l'intention de la Vierge.

« Enseignez-nous la divine sagesse
« Qui, seule, peut nous conduire au bon...

...Le chant vient de s'arrêter brusquement, les yeux de la jeune chanteuse viennent de rencontrer les yeux brillants de fièvre de l'adolescent, qui, comme deux phares magnétiques, l'enveloppent de leur chaude caresse.

Devant l'hésitation de l'interprète, le diacre a pris la suite avec à-propos :

.. .. bonheur
Dans ses sentiers, heureuse est la Jeunesse,
Heureuse est la Vieillesse.

Et les chœurs reprennent, corrigeant la défaillance de la soliste.

« Esprit saint, descendez en nous !
« Embrasez notre cœur,
« De vos feux, de vos feux les plus doux. »

La maîtresse s'est approchée d'Andréa : « Mais qu'avez-vous eu, mon enfant ?... »

Pour la première fois de sa vie, peut-être, la pauvre enfant se sent rougir, elle devra mentir ; quelque chose de nouveau vient de se manifester en elle qu'elle ne soupçonnait pas, une chose qu'il faut cacher, garder comme un secret, qui n'est rien, et qui est tout, le commencement de la comédie humaine, vieille comme le monde, comédie pour les uns, tragédie pour les autres, et qui s'appelle : l'Amour...

Le salut du Mois de Marie est fini et l'église Saint-Jean se vide. Près du bénitier, à la porte de sortie, les fidèles se pressent ; Andréa est soudain détachée par un remous du groupe de jeunes filles qui l'accompagnait, tandis qu'une voix murmure à son oreille : « Chez vous, sur le mur, face au kiosque de chaume, levez une tuile marquée d'une croix, et que Dieu nous garde... »

Dans la semaine qui suivit, la ruelle sombre, près de la maison où demeure l'idole semble déserte depuis longtemps, cependant, des pas étouffés foulent l'herbe drue des bas-côtés du chemin.

Une ombre se précise sous l'épaisse frondaison des marronniers, et, quelques instants après, cette ombre est à cheval sur le mur de clôture.

La tuile servant de cachette aux jeunes amoureux est soulevée avec précaution : Oh ! joie !... Georgia, car c'est lui, en retire une enveloppe qu'il glisse précipitamment dans sa chemise.

Puis promptement, avec autant de précautions qu'à l'arrivée, il descend de la muraille et se dirige à pas pressés vers le lointain faubourg de Preize.

Dans sa petite chambre, il lit et relit la réponse de sa petite amie qu'il n'osait pas espérer, il la porte à ses lèvres avec passion :

Mon Cher Petit Ami.

15 Mai 1882.

Je vous sais si impressionnable que je ne veux pas vous dire tout ce que je pense de la folie que nous commettons en nous écrivant en cachette de nos parents, c'est très mal !...

Seulement, en réfléchissant bien, nous ne faisons pas le mal que nous nous reprochons, et c'est simplement parce que je vous saurais très malheureux que je veux bien répondre à votre gentille lettre.

Vous écrivez comme quelqu'un qui est déjà très âgé, et vous êtes, cependant, un enfant comme moi.

J'ai été très touchée par vos accents de détresse et je crois à votre sincérité.

Puisque vous savez faire tant de choses, j'accepte que vous m'apportiez à l'endroit indiqué le morceau de musique que vous avez composé pour moi ; s'il n'est pas trop difficile à apprendre, je pourrai le chanter dimanche soir, à 8 heures, avant d'aller au mois de Marie ; je laisserai la fenêtre ouverte, et vous jugerez si je suis une bonne élève.

Au revoir, Monsieur le Mécanicien, l'Inventeur, le Poète, le Musicien, etc...

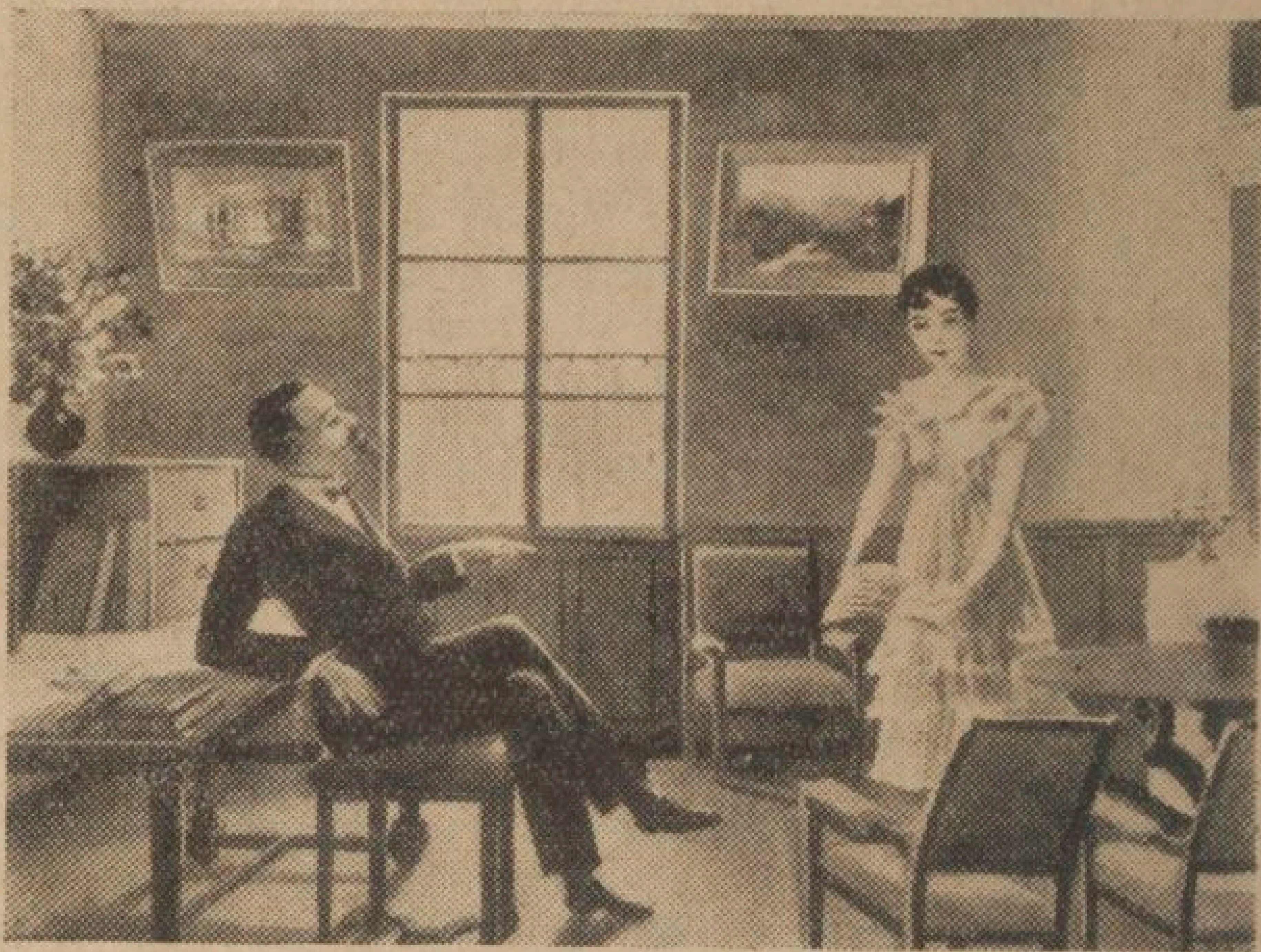
Ne soyez plus si mélancolique, puisque je pense aussi à vous.

Votre petite Andréa ROSENTHAL

LE PREMIER POEME D'AMOUR

— Mais c'est très joli cette poésie chantée, dis-moi, Andréa, de qui est-ce ?...

Ainsi parlait le père de la jeune fille, quand après avoir appris à la pension la fameuse romance, elle se mit un soir à la lui chanter au piano.



Ah ! par exemple ! voici un gaillard qui fait la pige à « Pic de la Mirandole »...

— C'est, paraît-il, d'un tout jeune homme, qui ne fait pas le métier de poète, qui travaille au chemin de fer, et qui a tout au plus seize ans.

— Ah ! par exemple ! où as-tu vu qu'à seize ans on fasse le métier de poète ! Mais, ce qui me paraît plus invraisemblable, c'est que ce poète en herbe soit dans la mécanique.

« Pour être poète, il faut être ferré en français, en grammaire, il faut avoir appris, par les diphtongues, à mesurer les syllabes des vers, connaître les finesses de l'hémistiche et de la césure, éviter l'hiatus, savoir user hardiment de l'éllipse, de la syllepse, ou de l'hyperbate, enfin, connaître une foule de choses que ce petit mécani-

cien doit complètement ignorer, mais il faut également l'inspiration, et surtout l'expérience de la vie, pour composer des strophes semblables à celles que tu viens de me chanter, avec une chaleur dont je ne te croyais pas capable ; et il me semble difficile qu'un garçon de cet âge puisse réunir toutes ces qualités, d'autant plus que comme instruction, il ne doit avoir reçu que celle d'un ouvrier, sans plus !...

« Vois-tu ! au collège, j'ai essayé de faire des vers, par amusement ; mais je n'ai réussi qu'à faire rire ceux qui les lisaient ; il faut être doué pour faire un véritable poète.

— Mais, père... je pense, d'après la beauté de ses vers, qu'il doit être doué, et qu'il sait par intuition, sans les avoir apprises, les règles qui permettent de faire de très jolies poésies.

— Après tout, c'est possible ! mais qui a composé la musique ?... elle donne à la poésie une valeur extraordinaire !

— Mais c'est lui, il est très fort en solfège, il a été enfant de chœur.

Eclatant d'un rire qu'il a peine à apaiser :

— Ah ! par exemple ! voilà un gaillard qui fait la pige à Pic de la Mirandolle, je voudrais bien voir cet enfant de chœur..., cet oiseau rare qui se mêle d'être mécanicien, musicien et poète tout à la fois ; pour ta gouverne, ne te laisse pas berner par de semblables histoires : rappelle-toi que tous les poètes qui créent des opéras, des drames lyriques, des opérettes ou même des chansons, les donnent à des musiciens pour qu'ils en écrivent la musique ; à part une ou deux exceptions, tous agissent de même, on ne peut être à la fois un excellent poète et un grand musicien.

— Bien père ! je ne veux pas te contrarier, tu as peut-être raison ; et l'embrassant bien tendrement, elle prit le chemin de sa chambre, emportant le morceau de musique.

Puis, en suivant le couloir menant au premier étage, elle entra dans la cuisine.

La vieille gouvernante, qui a pris soin d'Andréa depuis la mort de sa mère, raccommode des bas à la lumière de la lampe à pétrole.

La prenant par le cou, et l'embrassant avec effusion, elle lui murmure à l'oreille :

— Ma bonne Annette, viens dehors, j'ai à te parler...

— Pourquoi dehors ?... ne sommes-nous pas bien ici ?

Mettant un doigt sur la bouche, la jeune fille lui dit doucement :

— Ce que j'ai à te dire est grave, et j'ai peur que mon père entende.

La pauvre vieille, effarée par cet air de mystère, sort doucement de la cuisine, et suit la jeune fille qui l'emmène à travers la pelouse, sur un banc, face à la maison, d'où on peut surveiller la fenêtre où travaille son père.

— Ce que j'ai à te dire, je l'aurais dit à ma mère, si elle était encore au monde ; tu la remplaces, et je t'aime comme elle, puisque tu es si bonne pour moi ; mais il y a des choses que l'on ne peut pas confier à un père, car il ne comprendrait pas !

La pauvre vieille Annette se demande quelle est cette chose grave qu'une petite fille ne peut pas confier à son père, et elle questionne à voix basse :

— Andréa !... que t'arrive-t-il ? mon Dieu !...

— Eh bien ! voici... Tu m'as demandé, ce matin, quand je t'ai chanté la jolie romance : « Un jour, Dieu, pour orner son Jardin sur la Terre », qui avait fait ces jolis vers et cette jolie musique ?

— Oui, je m'en souviens.

— C'est mon amoureux !...

La petite vieille, qui était restée debout, se trouve tout à coup assise, chavirant sous le coup de l'émotion.

— Voyons, ma petite, es-tu devenue folle subitement ? Est-ce que des gamines comme toi pensent déjà aux amoureux ?

Andréa, gardant tout son sérieux devant l'affolement comique de sa gouvernante, réplique aussitôt pour la tranquilliser :

— Mon amoureux ! c'est une façon de parler. Il a fait ce morceau de musique pour moi..., mais c'est un petit camarade pour qui j'ai beaucoup d'affection, car pour son âge, il est d'une intelligence exceptionnelle, une personne qui s'y connaît en musique, m'a dit ceci : « Celui qui a composé ce petit chef-d'œuvre doit être un cœur très

sensible, doublé d'un cerveau comme on en rencontre peu... »

« Eh bien ! sais-tu quel âge il a ?...

— Non !

— Seize ans et un mois !...

— Ah ! tu me rassures... j'avais peur que ce soit un homme ! Mais en tout cas, c'est très mal ce que tu fais... Comment as-tu connu ce gamin et pourquoi a-t-il fait une musique pour toi ?

Alors, Andréa, qui s'était bien gardé de dire qui lui avait remis sa voiture en état, narra les suites de son contact avec le jeune homme, elle raconta tout, sans mentir, et jusqu'à la façon dont ils correspondaient par la cachette, sous le mur de la propriété.

La pauvre femme, épouvantée par cette confession faite sans remords, joignait les mains dans une expression de détresse inexprimable.

— Vierge Marie, protégez-nous... que nous arrivera-t-il..., qu'ai-je entendu... Est-il possible que des enfants qui ont à peine trente ans à eux deux puissent bâtir de semblables romans !...

« Ah, misère ! si ton père apprenait cette nouvelle, il entrerait dans une colère épouvantable, et il t'éloignerait pour jamais de cette maudite ville où nous n'aurions dû jamais venir ; il te mettrait au couvent à Chaumont ; et moi, que deviendrais-je si on me séparait de toi ?... Je t'en supplie ,ne penses plus à ces enfantillages, et dis à ce jeune garçon d'aller porter ailleurs ses musiques ensorceleuses !

Lui pressant le visage contre le sien, la jeune fille murmure à son oreille :

— Ecoute, ma bonne Annette, tu ne dirais pas cela si tu le connaissais ; il n'a rien de semblable à un autre jeune homme, il ne me parle que du bien que l'on doit faire autour de soi, il aime les fleurs comme moi, il aimait sa pauvre mère et l'a perdue comme moi, il veut travailler pour devenir riche afin de demander plus tard ma main à mon père, et il parle si bien que tu l'aimerais autant que moi si tu l'entendais !

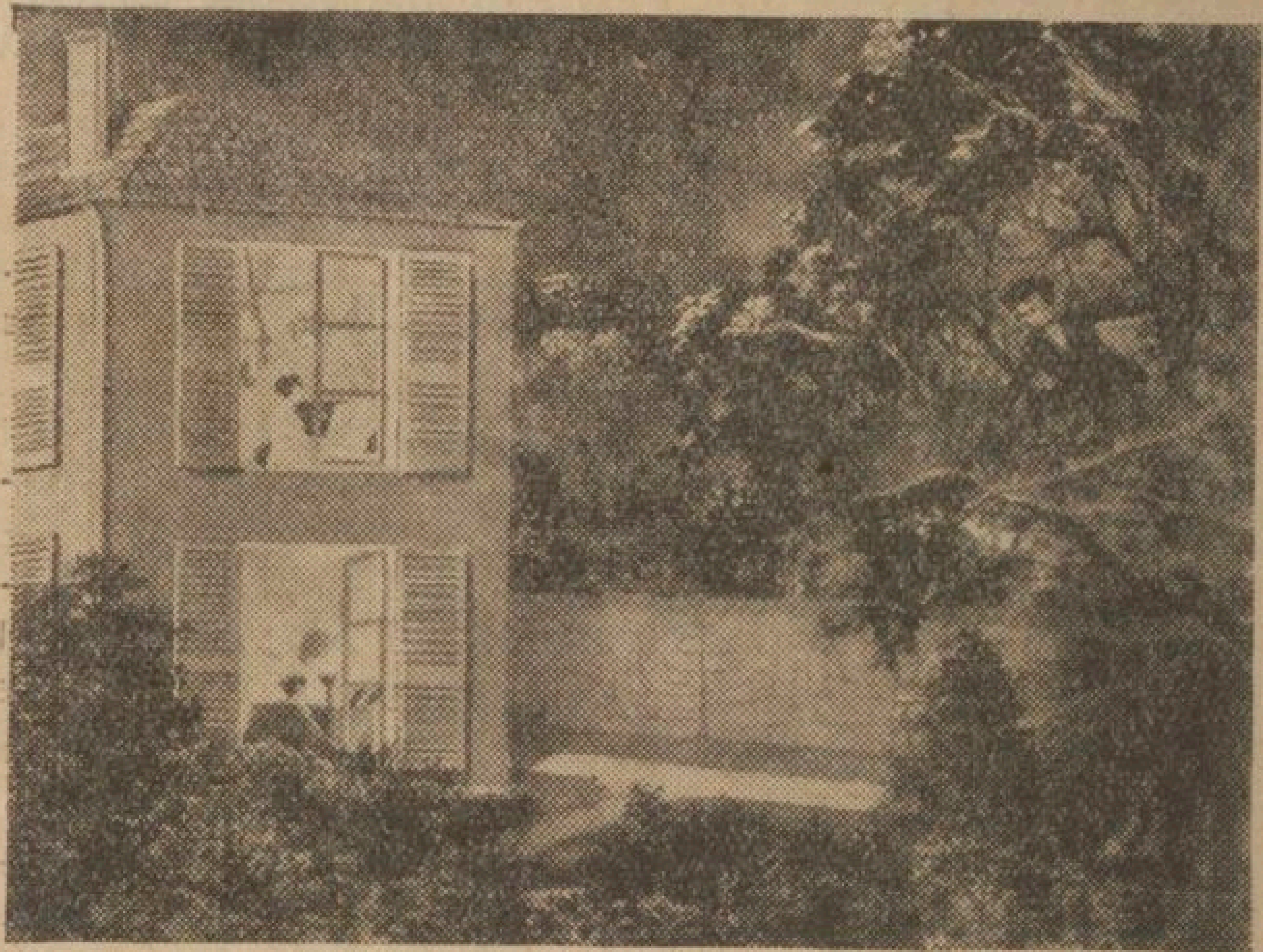
— Mais, ma pauvre enfant, où veux-tu en venir ?

— Je veux que tu le voies, que tu lui parles, et après

si tu ne le juges pas digne de devenir plus tard mon mari, nous lui dirons de ne plus revenir...

— Ne plus revenir !... comment ?... tu veux donc le recevoir ici ?

— Certainement !... en deux bonds, il passera par-dessus le mur et le premier samedi où père ira à Paris, on



L'auditeur est à son poste depuis longtemps, dissimulé dans un arbre...

le fera entrer à la nuit et nous lui parlerons sous le kiosque dans le fond du jardin.

La vieille gouvernante s'est dressée tout à coup :

— Mais tu deviens folle ! j'en suis sûre, ta raison s'égare..., quelle folie s'empare de toi ? je te savais audacieuse, fantasque, autoritaire, mais pas inconsciente à ce point ; nous courons à une catastrophe..

Andréa, lui tapotant doucement les mains :

— Laisse-moi faire, après que tu l'auras vu, je ferai ce que tu voudras...

Puis, l'entraînant à sa suite, elles rentrèrent toutes deux, sans faire de bruit, dans le couloir, et se séparèrent en s'embrassant une seconde fois.

En se laissant tomber sur une chaise, les tempes mouillées de frayeur, la vieille Annette murmurait :

— Mon Dieu ! quelle incroyable aventure..., qui m'aurait fait supposer que cette gamine pensait déjà à l'amour.

***

Le dimanche est arrivé, et huit heures vont bientôt sonner !

L'auditeur est à son poste depuis longtemps, dissimulé dans un fourré, car il fait encore grand jour, il attend !

Les églises voisines sonnent l'*Angélus*, et Saint-Gilles vient de donner son dernier coup de cloche quand le piano dAndréa se fait entendre dans le prélude de la romance, puis la voix pure de la jeune fille monte dans l'air calme de cette belle soirée de mai :

Un jour, Dieu, pour orner son jardin sur la Terre,
Te choisis, fleur divine, au céleste parterre...
Aux étoiles, il a dit : « Brillez pour la plus belle,
Roses entrouvrez-vous, printemps renaît pour elle... »

Pour embaumer tes pas, les âmes pures des fleurs
Se changèrent en parfums, en invisibles sœurs...
Le soleil oublia ce matin radieux
L'un de ses doux rayons dans l'azur de tes yeux !

Miracle ! il a déjà entendu cette voix, une nuit passée, dans un songe.

Chaque parole lui entre dans le cœur comme un baume céleste : la merveilleuse voix de soprano d'Andréa a donné à la romance une valeur musicale quil n'aurait jamais soupçonnée ; il est tellement ému qu'il ferme brusquement les yeux pour retenir les larmes qui s'en échappent.

Dans les propriétés voisines, d'autres auditeurs groupés dans les jardins pour y respirer l'air frais du soir, ont applaudi à tout rompre et des cris : « *bis ! bis !* » engagent la jeune chanteuse à recommencer son interprétation, qu'elle exécute de bonne grâce.

Ce soir-là, dans le cerveau du jeune amoureux, s'ins-

crit une tâche qu'il jure de mener à bien : « Plus tard, pour lui plaire, je composerai un opéra... » (1).

---

(1) THESEE. Opéra dont la musique délicieuse et le poème délicat se trouvent actuellement chez tous les marchands de musique. Paris. Edition du Cottage Social, 14, boulevard Poissonnière. Il passera à la scène à la faveur des événements, et c'est Georgia Knap lui-même, qui jouera à la première représentation, le rôle du ténor Géalda, chantant à Thésée, au premier acte : « Un jour Dieu pour orner son jardin sur la Terre... »

UN JOUR DIEU POUR ORNER
SON JARDIN SUR LA TERRE

Paroles et Musique de G.K...

Rall.

PIANO

Bien chanté

Un jour Dieu pour or_ner son jar_din sur la ter_re Te choisit fleur di_vi_ne au cé_les_te Par_ter_re aux é_toiles il a dit brillez pour la plus bel_le Ro_ses en_trou_vrez-vous Printemps renait pour el_le

le

Pour embaumer tes pas Les â _ mes

pures des fleurs se changèrent en par_fums En in _ vi _ _ si _ bles sœurs

Le so_leil Ou _ bli _ a Ce matin ra_di _ eux L'un de ses

doux ray_ons Dans l'a _ zur de tes yeux

.. ..

20 Mai 1882.

Voulez-vous venir samedi soir auprès de la cachette, montez sur le mur, je serai là vers 9 heures, je vous passerai une échelle pour descendre... Je veux vous parler !

Andréa ROSENTHAL.

Oh joie !... oh délire !... la revoir ! la contempler, pouvoir lui parler, éprouver près d'elle la même joie immense qu'il a connue il y a plus d'un mois, il n'aurait jamais cru cela possible ! il y a un Dieu juste, récompensant les âmes nobles et généreuses qui vivent hors de la pensée du mal, en glorifiant les desseins sublimes du Créateur qui créa l'amour pour lequel ils vivent tous les deux !

Et pendant les quatre jours qui suivirent ce grand événement, il connut toute la joie de vivre dans l'ivresse des sens..., le soleil ne fut jamais si brillant..., la nature n'avait jemais revêtu à ses yeux de si belles couleurs..., le chant d'un oiseau, le bruissement d'une aile, le frisson du zéphir dans les rameaux, étaient autant de sensations de vie intense que, seule, une imagination impressionnable comme la sienne pouvait percevoir.

DEVANT LE JUGE

La pauvre Annette est bien tourmentée, le père d'Andréa a annoncé qu'il partait à Paris le samedi, et elle sait que ce soir-là elle aurait à servir d'arbitre en faveur de sa petite folle d'Andréa.

Aussi, était-elle décidée à morigéner d'importance l'intrus qui venait ainsi troubler leur quiétude avec autant de sans-gêne, en escaladant les murs comme un vulgaire cambrioleur !

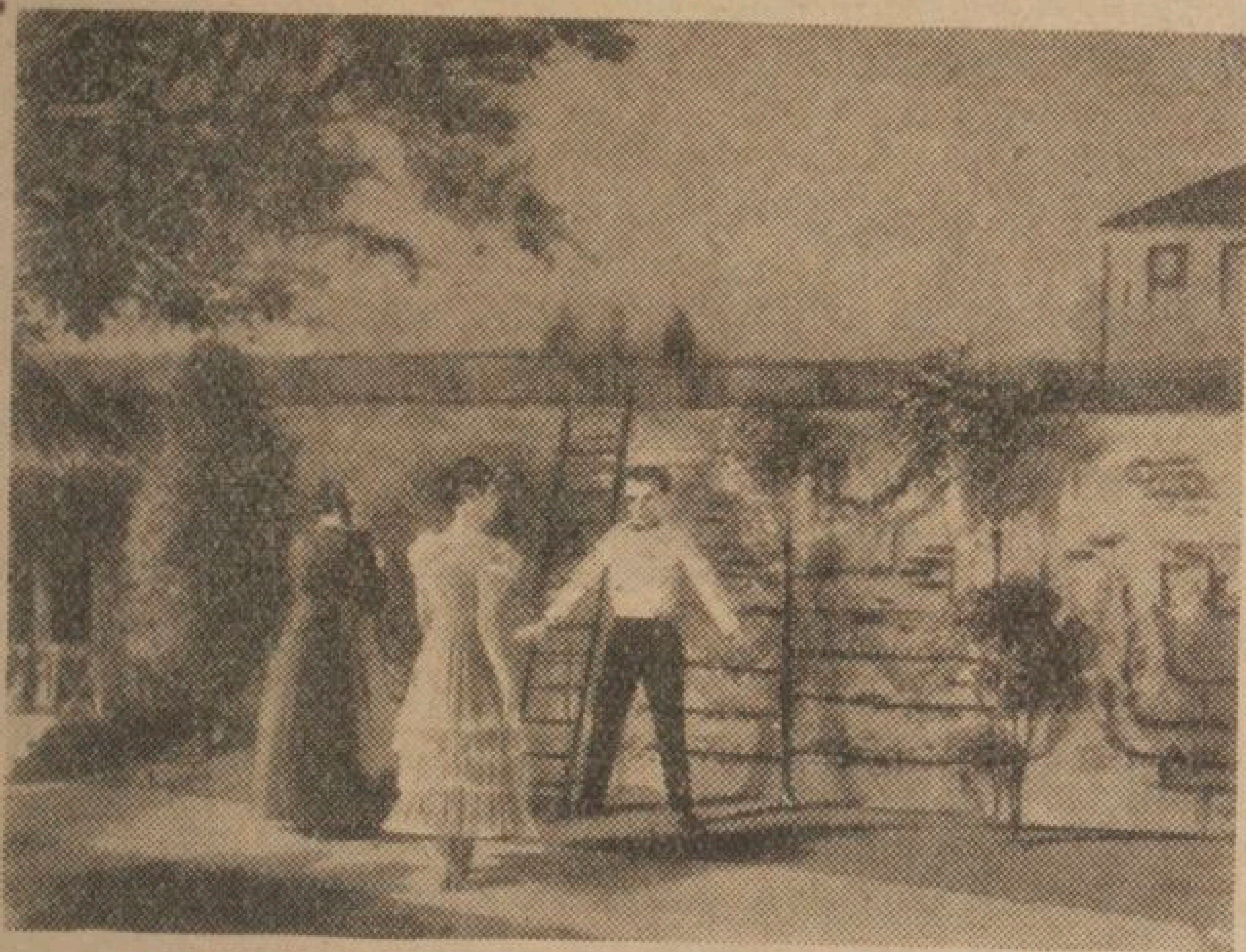
Mais devant la perspective du chagrin qu'elle causera à sa chère petite, elle reste perplexe ,et se demande comment elle pourrait arranger les choses et elle croit avoir trouvé.

« Pour Dieu, pense-t-elle, qu'il ne commette plus l'imprudence de franchir le mur, ce sera demain, je suppose, la première et unique fois, et si vraiment ce jeune garçon est bien ce que me décrit cette gamine, je m'arrangerai pour qu'ils se rencontrent en ma présence de temps à autre, mais loin d'ici, mon Dieu, loin d'ici !... »

En tremblant d'émotion, elle va barricader la porte de la rue, et laisse la clef dans la serrure en cas de retour inopiné du père d'Andréa ; puis elle va rejoindre la jeune fille sous le kiosque, en attendant l'apparition du

délinquant qui doit être, semble-t-il, jugé avec la dernière sévérité.

Un léger bruit derrière la muraille, puis une ombre apparaît sur le mur. La vieille Annette en a le frisson, car cette ombre, grandie par les yeux de son imagination surexcitée, semble énorme et appartenir à un géant.



N'ayez pas peur, mon ami, j'ai amené Annette pour qu'elle apprenne à vous connaître...

Cependant, ce n'est qu'un tout jeune garçon qui, se servant des montants de l'échelle placée là pour le recevoir, se laisse glisser rapidement et se précipite près d'Andréa qu'il aperçoit près de l'escalier du kiosque.

Il recule, soudain... il vient de voir une autre forme humaine derrière sa bien-aimée, et dans l'éclair d'une pensée, il croit à une trahison puisqu'il n'a pas été prévenu que la jeune fille ne serait pas seule à l'entrevue proposée, et ses yeux la fixent dans une douloureuse expression de reproche.

Cette hésitation a été perçue par Andréa qui lui dit à voix basse :

— N'ayez pas peur, mon ami !... j'ai amené Annette

pour qu'elle apprenne à vous connaître, à vous juger, et que l'affection que nous avons l'un pour l'autre soit connue de celle que j'aime comme ma véritable mère, afin qu'elle nous conseille, et nous dise si c'est mal de nous aimer comme nous le faisons.

Il s'avance alors, rassuré, et s'approche de la vieille gouvernante en lui tendant la main.

— Madame, pardonnez-moi !... je sais quelle responsabilité vous avez en assumant l'éducation et la garde de mademoiselle, et je considérerai comme un ordre la décision que vous prendrez à mon égard.

« Je me suis demandé depuis huit jours pourquoi on m'autorisait à entrer dans le jardin pour me... parler, je comprends, vous vouliez me voir et m'entendre, et cela est plus facile ici, dans l'ombre et le silence, que dans la rue où nous pourrions être remarqués ; je suis venu, confiant dans ma destinée, bénissant Dieu de m'avoir donné, à l'heure où l'on est encore enfant, la sensation de bonheur que l'on éprouve lorsque l'on rencontre l'âme sœur, l'idéal qui, semble-t-il, doit suivre avec vous le chemin de la vie !

Annette n'a pas encore desserré les dents ; elle écoute, hostile et néanmoins surprise d'entendre causer de la sorte le frêle adolescent qui baisse la tête devant elle.

Après un instant de pénible silence, elle se décide à interroger :

— Mais, dites-moi, mon petit !... avez-vous bien réfléchi que vous n'avez que seize ans, et que de nos jours on ne marie pas un jeune homme avant vingt-cinq ans ?...

— Je le sais, Madame !...

— Bien ! mais alors, il vous faudra attendre près de dix ans avant de prétendre devenir le mari de la petite.

— J'attendrai, Madame...

— Oui, vous attendrez... mais ce que vous semblez ignorer, c'est qu'au jour d'aujourd'hui, une jeune fille est bonne à marier à dix-huit ans, ce qui veut dire que, dans deux ans et demi, Andréa peut être demandée en mariage, et être mariée d'ici trois ans...

La jeune fille l'interrompt avec vivacité :

— Il sait bien que je ne me marierai pas avec un autre, puisque je le lui ai promis.

— Tout doux ! tout doux, mon enfant !... on promet toujours, mais d'ici dix ans, il se passe tant de choses... oui ! le temps efface tout !...

« Et puis, même dans l'espace d'un an, les cœurs changent quelquefois aussi vite que les saisons; vous êtes deux petits enfants qui avez rêvé à Paul et Virginie, et dans quelques années, vous rirez l'un et l'autre des serments que vous avez échangés sous l'impression d'une romanesque rencontre.

Le jeune mécanicien a écouté la remontrance sans répondre, il sait que tout ce que dit la vieille gouvernante est dictée par l'expérience de la vie.

Elle a vu autour d'elle tant de ruptures, de serments, tant de douleurs dans les séparations... Elle veut éviter à ces deux faibles créatures, les désillusions, les regrets mortels, dont sont victimes les imaginations romantiques, pour qui les rêves de chaste tendresse sombrent dans les affres du désespoir.

Il sent qu'un des instants les plus graves de son existence se joue en ce moment ; il voit l'avenir se dresser tout à coup devant lui, il appréhende que le supplice tendre et triste à la fois, dont il a déjà senti les morsures, puisse grandir et devenir une véritable torture.

Il ne pourra jamais se faire à l'idée que son rêve soit brisé, et que la pure enfant à qui il veut consacrer toute son existence, puisse appartenir à un autre ; et le nombre d'années à parcourir avant d'atteindre le but, l'effraie, car, ainsi que le disait la gouvernante, le temps efface tout, les plus grandes douleurs comme les plus violents amours !...

Alors il prend la main de celle qui va le juger d'après ses paroles et sa sincérité :

— Je vais vous dire tout ce que mon âme d'enfant peut dire à votre âme de femme, et je vais vous parler comme j'aurais parlé à la mère de celle pour qui je suis ici !

« Ma confession va vous paraître étrange ; j'ai la conviction d'être déjà venu sur la terre dans une autre vie, et les facultés que je possède, malgré mon jeune âge, ne sont pas des marques de simple atavisme, mais des preuves que le Miracle de la Vie comporte des exceptions dont je dois être une réalisation.

« Quand je ferme les yeux et que j'entends la voix

intérieure qui me parle souvent, elle me dit des choses si douces, que je ne crois pas que le Mal puisse être de ce monde.

« Je n'ai pas juré, devant une forme humaine, que l'amour d'une pureté idéale dont s'idéalise tout mon être pour la fleur divine que Dieu a mis sur mon chemin, n'aura jamais de fin ! Non !... ce serment n'aurait pas de raison d'être, parce qu'il serait fait devant l'image de la faiblesse, de la cruauté, ou du mensonge.

« C'est de plus loin que vient la sensation qui m'étreint, elle serait irréelle pour les autres, elle revêt une forme céleste pour moi.

« Je ne suis pas le jouet d'une hallucination, je suis un récepteur de sensibilité spécial, qui peut recevoir des impressions venant d'un monde mystérieux, où probablement se trouve l'énigme spirituelle que les hommes cherchent en vain à découvrir depuis que le monde existe.

« La poésie chantée que j'ai faite pour Mlle Andréa n'a été dictée le dimanche où j'étais si malheureux de ne pas l'avoir revue...

« Il était deux heures du matin... les larmes tombaient lentement de mes yeux sans que je puisse les arrêter... tout à coup, j'entendis, non pas dans l'espace, mais dans mon cerveau, un orchestre entier qui accompagnait une voix extraordinairement pure et musicale, et toutes les strophes du chant bien-aimé éclatèrent à mes oreilles, et je n'eus plus qu'à allumer ma lampe, les copier ainsi que la musique : « Un jour, Dieu, pour orner son jardin sur la Terre... »

« Par trois fois, il me fut répété en diminuant progressivement d'intensité, puis une joie immense m'envahit, le chagrin éprouvé auparavant faisait place à un sentiment d'apaisement et de bien-être inexprimables, je pensai : elle m'aimera puisque j'ai fait une poésie pour elle !... Mais la même impression de mystérieux devait se reproduire encore à propos de ce chant quand, un beau soir de mai, j'entendis derrière ce mur une voix, humaine cette fois, chanter l'amoureuse incantation, c'était le même timbre, absolument la même pureté, la même prononciation que celle que m'avait révélée le chant nocturne que j'avais entendu quelque temps auparavant.

« C'est donc toute une harmonie étrange qui vibre à mon oreille ; il me semble que tous les saints du Paradis sont descendus ici-bas, qu'ils m'escortent et me disent : « Re-« garde, nous avons amené avec nous l'ange le plus pur et « le plus beau du firmament, pour qu'il te fasse goûter, par « sa présence, la joie d'un autre monde que les autres mor-« tels ne connaîtront jamais.

« Tu ne lui feras pas de serment, ce serait des paroles « sacrilèges et inutiles, tu n'as rien à promettre, tout est « écrit d'avance sur le livre de ton destin !

« Faire un serment terrestre, serait t'amoindrir à ses « yeux, ce serait lui laisser supposer qu'une preuve est « nécessaire pour l'assurer de ton immortel dévouement « qui se continuera encore pour elle, même après le terme « de ta vie.

« Pour te connaître, elle interrogera tes yeux, et seuls, « tes yeux, sans un aveu, lui répondront ; ils lui diront « plus que tout ce que ta bouche pourrait prononcer, elle « y lira l'angoisse du doute si tu ne crois pas en elle, ou la « transfiguration de tout ton être, si tu es certain que « l'amour a touché son cœur.

« Vos âmes seront alors unies pour leur court passage « sur la Terre et, ensuite, pour leur séjour immortel dans « l'insondable Eternité. »

« Hier, sous l'empire de l'émotion, dans l'attente de la revoir, j'ai rêvé longtemps les yeux levés vers les étoiles, puis, tout à coup, j'ai senti que la même puissance invisible qui m'obsède depuis deux mois, me ressaisissait tout à coup en me disant :

« Marche, devant toi, à tes côtés, vois le sillage d'une « autre étoile qui doit accompagner tes premiers pas vers « ton destin, ne la quitte pas des yeux, elle est nécessaire « pour éclairer ta route.

« Je te comblerai de dons qui n'ont jamais été réunis « dans une autre forme humaine ; mais ces dons, tu les « paieras par un labeur terrible que tu t'engageras à pour-« suivre sans défaillance jusqu'à ta dernière heure.

« La grande loi de Charité luira constamment à tes « yeux, ta mission dans ce monde sera grande, mais tu « devras lutter avec acharnement pour la sauver de la « férocité des hommes, tu créeras plus qu'aucune autre

« créature, mais tu n'en seras pas récompensé par tes sem-
« blables, et tu seras l'homme qui aura le plus d'ennemis !

« Malgré tout, tu triompheras, parce que ton œuvre, « attendue depuis des siècles, sera fondée par le Travail « et la Fraternité, au lieu de l'être par le Verbe. »

« Puis la nuit se fit en mon âme, je me suis alors retourné vers la radieuse étoile qui éclairait le chemin que nous suivions, mais elle avait disparu.

« ...Je pense, en ce moment, Madame, que mon rêve devançait la réalité, et qu'il était l'expression même de ce que votre arrêt sera pour moi ce soir, c'est-à-dire le chemin de l'exil... »

Pendant toute la confession du jeune mécanicien, les deux femmes sont restées muettes, la vieille gouvernante, d'abord effrayée par ce qu'elle entendait, avait pris les mains de la jeune fille comme pour la préserver d'un danger possible.

Mais peu à peu, en entendant ce langage magique frappant son oreille pour la première fois, elle se demandait si ce jeune garçon, comme il le disait lui-même, n'arrivait pas directement de la dépouille d'un mortel, autrefois grand par le savoir et la charité.

Andréa parla la première :

— Ne soyez pas découragé, mon ami, votre rêve est une illusion, car nous ne vous abandonnerons pas ; vous avez ma parole, et ce que vous venez de nous dire est d'une telle tendresse, d'une telle poésie, que toutes deux nous sommes sous le charme et que nous passerions notre soirée à vous entendre... N'est-ce pas, ma bonne Annette...

La gouvernante, plus émue qu'elle ne veut le paraître, ajoute à son tour :

— Je prends part à votre angoisse et à votre peine, et l'amplification de votre inquiétude maladive tient à ce que vous avez beaucoup plus d'âge réel que ce que vous en donnent vos années d'existence.

« Mais vous êtes un brave et honnête enfant... Andréa m'a dit combien vous devez travailler pour subvenir aux besoins de votre grand'mère et de votre petite sœur, aussi je m'arrangerai de temps à autre pour que vous puissiez vous rencontrer en ma présence, mais loin d'ici, mon Dieu,

loin d'ici !... dans la campagne, à un endroit que nous choisirons.

« Aussi, pour calmer vos angoisses et ranimer votre espoir, je vous donne le droit de vous embrasser.

Andréa saute d'abord au cou de sa seconde mère, puis elle s'élance vers le jeune homme et l'embrasse fougueusement sur les deux joues.

Le jeune Georgia, dont le cœur chavire sous le coup de l'émotion provoquée par cette chose énorme à laquelle il ne s'attendait guère, prend à son tour dans ses mains la tête brune chérie et, doucement, comme un papillon se posant sur une fleur rare et délicate, ses lèvres effleurent, dans une extase divine, le front pur de la délicieuse enfant.

....

28 Mai 1882.

Mon Cher Petit Ami,

Trouvé votre petit mot, merci. Vous pourrez me voir à Saint-Jean, le dernier jour du Mois de Marie. Je chanterai encore, et pour vous, mais ne me regardez pas, je pourrais oublier la fin du cantique.

Soyez, le deuxième dimanche suivant, près du château de Sainte-Maure, à 4 heures, Annette sera avec moi dans la petite voiture.

Ne vous faites pas de chagrin.

Votre petite Andréa.

LE BEAU LEON DERVALLE

Par cette belle après-midi de juin, le petit véhicule quittant le faubourg Croncels et, traversant la ville par la rue Notre-Dame, a pris le chemin de la Chapelle-Saint-Luc, car Andréa a voulu voir de loin les bâtiments noirs du chemin de fer d'Orléans à Châlons, où travaille celui qui, maintenant, occupe davantage sa pensée.

Annette s'est aperçue de ses moments de rêveries, et cherche à la mettre en garde contre une passion possible par la suite, car elle ne croit pas que le père d'Andréa consente jamais à attendre que le tout jeune Georgia Knap pour qui, elle aussi, a de l'affection, soit devenu un homme.

Huit ou dix ans, pense-t-elle, Andréa sera mariée bien avant, et je comprends le désespoir de ce jeune garçon

qui connaît déjà tous les tourments de la vie avant d'avoir vécu, et pauvre comme il l'est, une grand'mère et une petite sœur à sa charge, jamais M. Firmin ne se résoudra à accepter pareille union pour sa fille...

Aussi se réserve-t-elle l'heure d'exposer à Andréa les graves inconvénients pouvant résulter de cette liaison d'enfants, mais elle n'ose pas pour le moment jeter le trouble dans l'âme de la jeune fille, pour qui la magie des mots chantés par la voix prenante du jeune adolescent, crée de douces rêveries, en idéalisant l'avenir sous une forme nouvelle et merveilleuse, en compagnie de celui qu'elle considère déjà comme un génie.

Cette journée lumineuse pour un cœur commençant à percevoir sa vie intime, revêtait un attrait particulier.

La jeune fille regardait le spectacle enchanteur de la Nature en pleine orgie de senteurs et de couleurs, s'intéressant à mille détails qui lui auraient échappés auparavant.

En passant sur le pont de fil de fer jeté sur le canal de la Haute-Seine, Andréa fit stopper la voiture et contempla la longue ligne argentée des eaux se perdant au loin, vers Barberey, encadrée de hautes futaies ondulant doucement sous la caresse d'une brise légère.

Des roseaux innombrables bordaient la rive dans lesquels des rossignols des marais ayant élu domicile, emplissaient l'air de leur chant aigre et assourdissant.

— Comme c'est beau, Annette, j'aurai grand plaisir à me promener tout le long de cette belle chaussée dont notre petit ami m'a vanté tout le charme, et tu sais, il n'y a pas un endroit intéressant qu'il ne connaisse, et de plus, il nous montrera à pêcher à la ligne, il paraît que ce canal est excessivement poissonneux !

« Si tu le veux bien, nous y viendrons un dimanche en sa compagnie et nous rapporterons beaucoup de poissons...

Mais la gouvernante s'effraie déjà de ces dangereux projets de promenade à trois dans les environs immédiats de la ville où on pourrait les rencontrer.

— Tu n'y penses pas, petite folle ! cette promenade est fréquentée le dimanche par toute la population troyenne, tu tiens donc à provoquer une catastrophe ?... c'est déjà téméraire ce que nous allons faire cette après-midi, et je

ne pense pas qu'avant plusieurs mois, nous puissions recommencer.

Le regard d'Andréa s'est assombri.

— Ne te fâche pas, petite maman ! je disais cela, en effet, sans penser aux conséquences, j'oublie toujours que père ne doit pas savoir, et je ne veux pas te faire de peine, mais j'aurais été bien contente d'apprendre à pêcher à la ligne !...

— Et surtout à entendre les explications du professeur, n'est-ce pas, petite écervelée ?...

Puis, à travers les gras pâturages qui entourent le déversoir du moulin de Fouchy, la petite voiture continua sa route sous la cadence des grelots du petit poney.

A quelque distance du vieux pont jeté sur le Melda, la jeune fille ralentit la voiture en disant :

— C'est ici que m'est arrivé l'accident, et c'est là, sous ces aubépines, qu'il m'a raconté sa vie ; comme ce coin est charmant, et je ne m'étonne pas qu'il y soit venu si souvent se livrer à ses méditations.

« Je dois t'avouer, que depuis que je suis venue ici pour le revoir, il y a quelque chose de changé en moi !... Je ne puis dire quel pressentiment me hante, je sais bien que tu m'excuses, et que tu me comprends, mais dis-moi franchement... ma bonne Annette, est-ce mal ce que je fais la ; pense donc, il est si doux, si bon, il a une âme si élevée, qu'il ne ressemble en rien à aucune autre personne de son âge, et même à d'autres bien plus âgées que lui... Alors, je pense sans cesse à ce qu'il m'a dit, et je suis sûre que, plus tard, quand il sera un homme, je serai fière de devenir sa femme.

« Dis-moi, Annette ?... est-ce mal de penser cela ?...

La vieille gouvernante ne peut dire ni oui ni non... elle répète doucement en hochant la tête :

— Il est trop jeune, vois-tu, ces amours-là portent malheur !...

A l'approche du château de Sainte-Maure, Annette se retourne sans cesse, sondant l'horizon pour constater si elles ne sont pas suivies, mais, ne voyant personne sur la route, elle se rassure et fait engager le petit véhicule dans le chemin de traverse avoisinant le château, lieu du rendez-vous.

— Pardon, Monsieur, n'avez-vous pas vu passer par ici, il y a peu de temps, deux femmes dans une petite voiture attelée d'un poney ?

Ainsi parlait à un pêcheur installé en contre-bas du pont, un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, poussant devant lui un grand bicycle, avec lequel il venait de faire la route menant de la ville à la Chapelle-Saint-Luc.

Vêtu avec recherche d'un complet gris à carreaux, coiffé d'un chapeau mascotte fort à la mode en ces temps-là, les jambes entourées de gros bas de laine sportifs, avec souliers en cuir naturel, à œillets de cuivre, il devait être un fils de famille promenant sa neurasthénie sur les routes avoisinant la ville de Troyes.

Très blond, élance, avec une moustache conquérante relevée en accroche-cœurs, la peau rose, parsemée de quelques taches de rousseur, mais néanmoins assez joli garçon, il devait en tirer une certaine vanité, car cela se devinait à ses gestes étudiés, à son allure balancée, et à sa façon de poser les pieds l'un devant l'autre.

Il représentait fidèlement ce qu'en argot troyen, on appelait communément un « calicot ».

L'homme à qui il s'était adressé remonta la berge muni de ses ustensiles de pêche réunis en paquet, ainsi qu'un filet chargé de gardons et d'ablettes, et se disposait à regagner la ville.

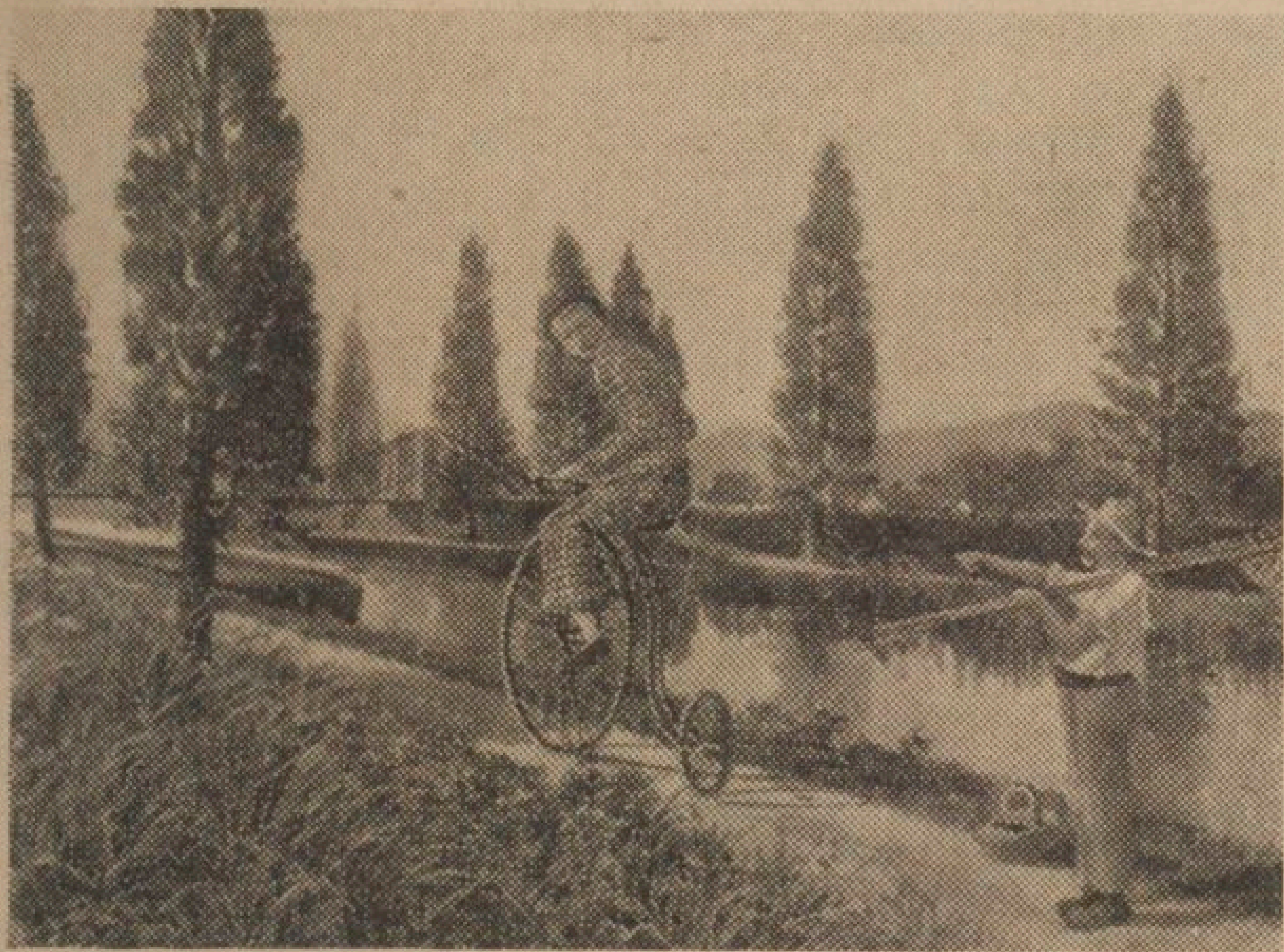
— En effet, Monsieur... il y a une demi-heure environ, un petit tilbury s'est arrêté ici, je pêchais à ce moment du haut du pont, la môme est même descendue et a contemplé un instant le paysage.

« Sacré mâtin... la bath gonzesse !... des mirettes, môssieu, elle en a plein la figure, je n'en ai jamais rezieuté de pareilles, et avec ça une croupe arrondie, qu'il m'en est venu l'eau à la bouche, et un corset si bien garni qu'il doit y avoir dedans de quoi damner saint Antoine et son cochon !...

Le jeune sportman s'amuse énormément de la description pittoresque donnée par cet ouvrier bonnetier, qui, sans doute, ne trouve pas d'autres termes plus élogieux pour affirmer son admiration..., mais il interrompt la nomenclature des beautés plastiques pour demander :

— Pourriez-vous me dire par où elles sont passées ?...

— Oui, môssieu ! elles se sont dirigées du côte des prés de Fouchy, où vous pourrez sans doute les rattraper avec votre vélocipède... Au revoir, Môssieu, et, reprenant le chemin de la ville, il répéta encore :



Léon Dervalle remonta sur son vélocipède et pédala rapidement vers les pâturages de Fouchy.

— Pour une bath môme !... c'est une bath môme !...

Quand il eut disparu, le vélocipédiste franchit le pont en poussant devant lui sa monture, puis escaladant les deux marchepieds fixés au support de la petite roue arrière, il sauta en selle en pédalant rapidement dans la direction des pâturages de Fouchy.

*
* *

Là-bas, près du château de Sainte-Maure appartenant à la lignée des Princes de Lucinge, à l'orée d'une petite futaie, Andréa, Annette et Georgia sont assis au revers d'un talus gazonné.

Pour ne pas être aperçus de la route, la bonne Annette

a choisi cet endroit, et son inquiétude est calmée pour un moment.

Aussi, laisse-t-elle un instant les deux enfants côte à côte, et cherche dans l'herbe épaisse des fourrés, les premières fraises des bois dont Andréa est si friande.

Que se disent-ils ?... Oh, peu de chose !... c'est une bataille confuse de pensées qui se livre en eux.

Il voudrait lui confier tout ce qui déborde de son cœur, heureux et malheureux tout à la fois, mais la présence d'Annette s'y oppose, il se contente de la dévisager de ses yeux fiévreux qu'un cerne noir rend encore plus expressifs.

Mais comme Annette s'éloigne un peu plus loin, à voix basse, Andréa questionne :

— Etes-vous content que nous soyons venues ?...

— En douteriez-vous ?..., peut-il y avoir une joie plus grande pour mois que celle de vous contempler de si près, que tout mon être en frissonne ?

« S'il existe vraiment un Paradis, il ne peut être plus idéalement mystique et lumineux que ce taillis embaumé, nimbé d'une auréole de bonheur par la présence de votre chère image. »

« Puisque Dieu, pour orner son jardin sur la Terre, vous a choisie comme la plus belle fleur du ciel, que dois-je espérer de plus que de me trouver en cet endroit délicieux, en admirant en vous l'œuvre sublime du Créateur ? »

— Mais suis-je donc si belle que vous ne trouvez votre idéal que dans ma personne ?... Il y a bien d'autres jeunes filles qui pourraient vous faire la même impression que celle que vous ressentez pour moi !

— Il ne peut y avoir plus parfait que vous... même s'il existait une créature terrestre, plus harmonieuse de formes et de beauté, mes yeux ne la verraient que comme un chef-d'œuvre de plastique charnelle mais n'y trouveraient pas la grâce infinie de votre visage, le charme divin de votre voix, tout le mystérieux attrait que mon cœur subit comme un doux esclavage, et que je ne puis définir, qui n'est ni de l'amour, ni de la passion, mais une influence surhumaine comme la sensation d'un bonheur

qui serait d'un autre monde, et pour d'autres sens que ceux que nous possédons.

— Pauvre petit ami ! comme j'aime vous entendre me dire ces belles paroles, je crois que vous m'aimez bien, aussi dois-je vous assurer que, moi aussi, je pense bien à vous, et souvent, et je me dis : je voudrais bien savoir comme lui tant de choses, pour lui exprimer l'amitié sincère que j'ai pour lui.

« Je vous dirai seulement que lorsque vous me regardez, je lis dans vos yeux la droiture, la franchise et la bonté.

« Ils sont d'un si beau bleu, vos yeux de femme, que je me demande parfois s'ils sont bleu pervenche, bleu porcelaine, ou bleu lapis-lazuli, aussi j'aimerais bien que mes yeux aient la couleur des vôtres.

Puis, le regardant en dessous et taquine :

— Avec vos yeux dans mon visage, vous m'aimeriez peut-être davantage ?

Il sourit à son tour :

— Mes yeux n'ont rien de comparable aux vôtres qui reflètent pour moi toutes les joies célestes, ils sont le miroir magique où mon âme se perd dans la contemplation et le délire, avec en même temps l'angoisse horrible qui m'étreint à la pensée que je pourrai vous perdre un jour.

Mais, comme Annette se rapproche d'eux, elle répond avec vivacité :

— Allons... Allons ! calmez-vous, ayez confiance en moi et parlez-moi de vous et de vos locomotives, cela m'intéresse.

Et il narra son dur labeur, à la forge, à la chaudronnerie, à l'ajustage.

— Les locomotives sont demoiselles délicates, malgré leur poids respectable, et il lui expliqua comment on les revisait, dans des fosses noires, empestant la suie, les déchets de coton et le cambouis, avec pour tout luminaire, un petit lampion fumeux qu'il faut promener entre les bielles et les longerons maculés des éclaboussures de la voie.

« J'ai mes préférées : les 2.200, qui n'ont jamais beaucoup de réparations, mais les vélocipèdes, locomotives

ainsi nommées à cause de leur haute roue arrière, me donnent toujours beaucoup de mal.

« Aussi on rit beaucoup, au dépôt, du vélocipède du père Catu ; le chef monteur, M. de Saint-Léger, lui dit toujours en riant : « Tu es tellement lourd, vieux, que « ton chaudron ne veux plus te porter !.. »

« Seulement, je vous donne des détails qui ne vous font rien voir de la laideur du travail ; aussi, quand je sors d'un foyer ou d'une autoclave de chaudière, vous ne me reconnaîtriez pas tellement je suis noir, et c'est pour cela que l'on appelle les mécaniciens qui travaillent au dépôt, les...

— Les... dites-vous ?

— Non, je n'ose pas le dire.

— Mais pourquoi, c'est donc si mal ?

— C'est presque grossier de prononcer un tel nom !...

— Eh bien ! dites-le-moi à l'oreille, afin que si j'entends dire ce mot, je sache qu'il s'applique à vous.

Rougissant jusqu'aux oreilles, le jeune mécanicien regrette de s'être avancé si loin, il sait bien que la curiosité féminine l'emportera et qu'il devra capituler.

— Eh bien, voici, on nous appelle...

— Dites !...

— Les..., les... gueules noires !...

Eclatant d'un rire qui fait retourner la gouvernante :

— Oh ! mais je ne veux pas qu'en parlant de vous, on vous appelle une gueule noire, d'abord parce que vous avez la peau trop blanche, et ensuite, parce que l'on m'appellerait aussi, quand nous serons mariés, Madame la gueule noire. Alors ce sera bien simple, vous changerez de métier, et vous vous mettrez compositeur de musique.

— Oui, c'est cela, je commencerai par un opéra que je ferai avec vous pour héroïne (1).

...Mais depuis un instant, la gouvernante donne des signes de vive inquiétude ; une clochette tinte sur la route, dont le son ne lui semble pas inconnu ; cette clo-

---

(1) *Thésée*, chef-d'œuvre de musique classique dont Georgia composa les paroles, la musique et brossa les décors... 40 ans plus tard pour obéir à la religion du souvenir.

chette semblait se promener, passer et repasser, comme si le véhicule qui la portait allait et venait sur la route où aboutissait le chemin de traverse.

Andréa s'est aperçue de l'attention de sa gouvernante pour ce bruit insolite ; elle se soulève et questionne :

— Annette, qu'y a-t-il ?

Celle-ci, un doigt sur la bouche, vient de se baisser au bord du taillis et observe entre les branches le petit chemin qui aboutit jusqu'à eux.

Un instant, elle reste immobile, puis, tout à coup, d'une voix angoissée, elle articule :

— Jeune homme ! entrez dans le bois..., cachez-vous vite ! Et son visage manifeste une telle impression de terreur, que le jeune garçon serre rapidement la main d'Andréa et disparaît au plus épais d'un fourré.

Il était temps... Au bout de la clairière, le jeune sportif au bicycle vient d'apparaître ; il a l'air de musarder en cherchant des fraises ; il a appuyé son vélocipède contre un arbre et feint de ne pas avoir aperçu les deux femmes.

Il entre dans le sentier et, à peu de distance d'elles, lève enfin la tête et, comme sous l'impression de la surprise, il s'écrie :

— Bonjour, Mesdames ! Comment, vous ici, Mademoiselle... Ah ! par exemple... Je bénis le hasard de m'avoir conduit sous ces frais ombrages, pour y rencontrer la plus belle d'entre les plus belles filles.

Andréa a froncé les sourcils et réplique sur un ton pincé :

— Ne mettez pas en cause le hasard qui n'est pour rien dans le but de votre promenade, Monsieur Dervalle, mais bénissez la Providence qui favorise vos téméraires desseins.

— Comment, Mademoiselle, vous oseriez croire que je suis venu jusqu'ici avec un plan bien arrêté... Mon Dieu, non ! j'ignorais absolument que vous étiez aujourd'hui en promenade dans ces parages, et si je l'eusse su, je me serais bien gardé de me diriger de ce côté, puisque je sais, par expérience, que ma présence vous déplaît.

— Non ! Monsieur. Votre présence ne me déplaît pas... vous m'êtes tout à fait indifférent !



Mais la vielle gouvernante intervient :

—Allons, Andréa..., modère-toi, Monsieur Dervalle ne te dit pas de choses désagréables. Pourquoi réponds-tu sur ce ton ?

— Je ne dis pas de choses désagréables, je dis la vérité ; chaque fois que je traverse le jardin, Monsieur est à sa fenêtre, me fait des signes qui m'indignent, et je te l'ai dit l'autre jour, il se permet de m'envoyer des baisers, c'est d'une grossièreté et d'un sans-gêne révoltants !

— Oh ! Mademoiselle ! vous exagérez, je vous trouve charmante, comment voulez-vous que je vous le dise mieux qu'avec le geste si doux de l'envoi d'un baiser !

A ce moment précis, l'attention du jeune homme est attirée par la vue d'un chapeau d'homme, un chapeau mascotte, comme le sien, placé à terre, tout à côté d'Andréa.

La vieille Annette suit des yeux le regard narquois de leur interlocuteur, et elle aperçoit la cause de sa surprise, elle devient cramoisie et reste plantée là, sans défense et sans voix.

Mais le jeunes sportman, lui, n'a pas les mêmes raisons d'être surpris et dit en ricanant :

— Je ne pensais pas, en vous apercevant, que vous étiez en joyeuse promenade, aussi vais-je me retirer pour laisser au propriétaire de ce chapeau le loisir de revenir vous tenir compagnie.

La jeune fille qui, elle, a gardé toute sa présence d'esprit, trouve instantanément une réplique qui laisse bouche bée la pauvre gouvernante et tout pantois l'indiscret interlocuteur.

— En effet, Monsieur, je serais bien désireuse de voir le propriétaire de ce chapeau venir ici, en personne, le réclamer, cela vous éviterait de le porter aux objets trouvés ; nous avons failli l'écraser tout à l'heure sur la route ; n'avez-vous pas rencontré quelqu'un qui est à sa recherche, et a dû le perdre il y a peu de temps, probablement d'un char à banc qui transportait une noce, et qui nous avait croisé à un kilomètre d'ici.

— Ma foi, non ! Mademoiselle, j'ai bien aussi croisé la noce dont vous parlez ; on y chantait à tue-tête la

« Chanson des blés d'or » et « Dans ma gondole », mais personne ne m'a réclamé de chapeau. puis se baissant :

— Le nom de son propriétaire y est peut-être marqué ?

— Ah ! des initiales G. K., il sera facile de savoir à qui il appartient, je vais avec mon bicycle rattraper la noce qui s'est arrêtée au restaurant du croisement de route, et je demanderai après M. G. K.



Aussi vais-je me retirer, pour laisser au propriétaire de ce chapeau, le loisir de revenir vous tenir compagnie.

— Parfaitement, et si le chapeau ne vient pas de cette noce, vous serez bien aimable de le porter au « Journal l'Aube » ou au bureau de police à Troyes.

Puis se dirigeant vers la gouvernante stupéfaite, elle la prit par le bras en disant :

— Viens, Annette, la fraîcheur commence à monter de terre, rentrons. Au revoir, Monsieur, bonne promenade !

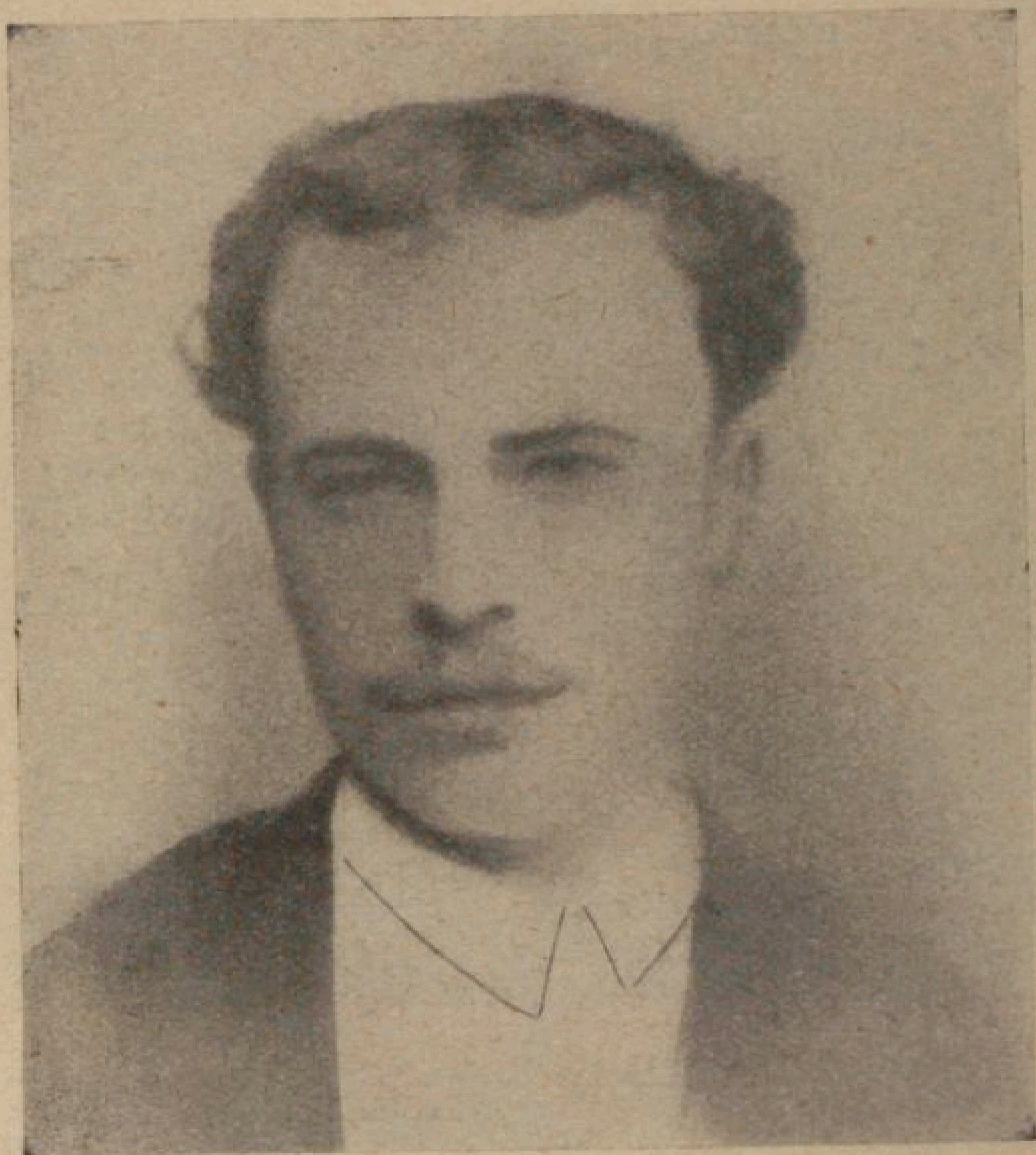
Et elles retournèrent vers le petit attelage, dont le poney, attaché à un arbre broutait paisiblement l'herbe tendre à sa portée.

Puis, rapidement, au trot du petit cheval, dont les

clochettes tintaient gaiement, elles regagnèrent la grande route et prirent la direction de la ville.

Le jeune sportman les regarda s'éloigner et grommela entre ses dents :

— Cette histoire de chapeau me semble extraordi-



Georgia Knap, à 16 ans, quand il pénétrait la nuit dans la propriété Rosenthal.

(Cliché de la photographie piquée à Troyes.)

naire, et je veux en avoir le cœur net ; si son propriétaire est caché dans les environs, il ne tardera pas à revenir le chercher, alors je pourrai, si je le vois, me présenter à lui, et j'irai dire à Mlle Andréa, devant son père, que je n'ai pas été sa dupe.

Rejetant sur l'herbe à l'endroit où il l'avait pris le couvre-chef qu'il tenait à la main, il retourna auprès de

sa monture, regagna la grande route et pédala rapidement, comme s'il voulait rattraper les deux femmes.

Mais arrivé à 500 mètres, il fit un crochet sur la gauche, en remontant un petit chemin parallèle à celui qu'il venait de quitter, et dissimulant son bicycle dans un fourré, il rampa à travers les taillis jusqu'à ce qu'il se trouvât dans l'axe du sentier où gisait à terre le fameux chapeau du mystérieux G. K.

Il fait toujours tache noire sur le bord du talus et le vigilant observateur est encore à son poste quand la nuit commence à tomber, sans qu'aucun être humain se soit montré dans la sente.

De guerre lasse, il abandonne son poste d'observation, revenant à son bicycle, il réfléchit :

— Décidément, cette péronnelle est très forte, il y a j'en suis sûr, un mecton là-dessous, mais de gré ou de force, il n'y a pas à dire, je suis fait comme un rat !

Et cette fois, pour de bon, il se décdia à partir.

Quand il fut très loin et que le son de sa clochette suisse qui l'a trahi sans qu'il s'en doute se fut perdu dans le lointain, le jeune Georgia descendit d'un orme où il était lestement grimpé à l'approche du danger, et d'où il vit et entendit tout ce qu'il avait besoin de savoir.

Et, sans ramasser le fameux chapeau qui aurait pu le trahir, au cas où l'adversaire se livrerait à un retour offensir, il reprit, lui aussi, le chemin de la cité.

PREMIERE ANGOISSE

Sur la route, Annette morigène la jeune fille :

— Tu vois, quelle imprudence nous avons commise, et comme la malchance s'est acharnée après nous : la première personne qui nous aborde au moment où nous nous croyions si bien cachées, est notre plus proche voisin, et ami de M. Firmin ; il s'en est fallu de quelques secondes qu'il surprît ce jeune garçon près de toi, et j'aurais passé aux yeux de ton père pour une gouvernante indigne, favorisant le vice, si ce n'est pas dire plus !

« Ce serait maintenant de la dernière imprudence de courir de nouvelles aventures et que celle-ci soit la dernière ! »

Mais la jeune fille tient tête à sa gouvernante :

— Ce n'est pas le hasard qui a amené M. Léon sur notre chemin. Il nous a vu sortir et nous a tout simplement suivies !

« Depuis six mois, il ne cesse de me poursuivre de ses sottes galanteries, il guette à sa fenêtre le moment où j'ouvre la mienne pour m'envoyer des baisers dans un débraillé dont je suis stupéfaite.

« Quand je passe devant sa grille pour aller à la pension, il s'arrête pour me dire : « J'ai rêvé que je vous prenais sur mon cœur, et si vous voulez venir dans ma chambre, je suis sûr qu'on ne s'embêterait pas ! »

« Je hausse les épaules et ne réponds rien ; quelquefois, il prend prétexte de la taille de ses rosiers pour passer la tête par-dessus le mur et me dire que j'ai des yeux à damner un saint, et autres fadaises tout aussi spirituelles !

« S'il continue, je préviendrai père pour qu'il aille lui tirer les oreilles... »

La gouvernante est à son tour suffoquée de la révélation.

— Alors, pourquoi n'as-tu rien dit jusqu'à présent ? Je me serais chargée d'aller dire son fait à ce goujat ; nous ne savons pas ce qui se passe en ce moment derrière nous, il y a toujours le chapeau accusateur et s'il lui prend fantaisie de guetter, il verra revenir Georgia ramasser sa coiffure avant de s'en retourner.

« Attendons, et soyons prudentes ! »

Mon Cher et Doux Souvenir,

Ne vous tourmentez pas ! Monté dans un arbre proche, j'ai tout vu et tout entendu.

Votre présence d'esprit a écarté le péril, et si vous avez menti, vous êtes toute pardonnée, car il n'y avait pas que moi et vous à sauver, mais aussi cette bonne Annette qui, ayant eu pitié de ma détresse, nous a accompagnés.

Elle aurait eu des comptes sévères à rendre à votre père : dites-lui bien que je garderai toute ma vie le souvenir de sa grande bonté envers moi.

J'ai la certitude que ce jeune homme devait nous suivre, car un vague pressentiment me disait qu'il allait revenir, et se cacher pour identifier le propriétaire du chapeau s'il avait l'imprudence de se montrer.

Je ne suis pas descendu de l'arbre et j'ai observé.

Je ne m'étais pas trompé ; quelques instants après son départ, j'ai perçu le son de sa clochette, dans la sente opposée à celle que nous occupions ; je l'ai vu se baisser et s'allonger dans le fossé en fixant le point noir que faisait mon chapeau sur le gazon...

Il est resté deux heures sans bouger, mais il n'a rien su, je ne suis parti qu'à la nuit noire, et s'il lui a pris fantaisie de retourner le lendemain matin au petit jour dans les taillis de Sainte-Maure, il a dû, en retrouvant le chapeau, penser que vous n'aviez pas menti.

Mais cette pénible aventure va maintenant me priver du bonheur de vous revoir.

Combien de temps durera pour mois l'incertitude dans laquelle je vis depuis dimanche ! Vous seule pouvez la faire cesser en me permettant d'espérer !

Je reviendrai ici chercher votre réponse.

Je crois en vous comme on croit à Dieu ! (1).

Georgia KNAP.

....

Ce beau soir de juin rafraîchi par un orage ayant éclaté dans la journée, M. Firmin est assis devant la porte de sa maison et fume sa pipe favorite.

Le chien Tambour, barbet aux yeux doux et intelligents, le regarde, la tête appuyée sur son genou.

La main du maître caresse doucement le fidèle animal.

La porte de la cuisine vient de s'ouvrir et Andréa arrive en courant :

— Tambour !... Tambour !...

Et le brave chien saute autour de sa maîtresse en gambades folles, il aboie de plaisir, tout à la joie de jouer avec la jeune fille une partie interminable tout autour de la pelouse.

Soudain le chien tombe en arrêt, et aboie furieusement dans la direction du mur mitoyen à la maison contiguë.

M. Léon, le voisin de droite, est monté sur une échelle double, il domine le mur de moitié de sa hauteur, et

---

(1) L'un des plus beaux morceaux de l'opéra *Thésée*, inspiré à Georgia Knap par le souvenir de ces événements douloureux. Premier Acte, Scène IV, Grand air du ténor Le Credo de Gealda.

Oui, je crois en elle comme on croit aux Dieux.
Image immortelle, si chère à mes yeux.

semble disposer des tuteurs sous un poirier dont les branches ont besoin d'être soutenues en raison du nombre exceptionnel de fruits qu'elles portent.

M. Firmin s'est levé brusquement :

— Tambour ! ici, vilaine bête, c'est ainsi que tu aboies après nos meilleurs voisins, rentre vite à la maison et plus vite que cela !

Le chien craintif s'est aplati à terre, non sans continuer de grogner sourdement, la tête tournée du côté de l'ennemi.

Mais Andréa a pris résolument l'animal par le collier et l'entraîne vers la maison.

— Viens, mon bon Tambour ! Viens !... tais-toi.

Et, plus bas, quand ils furent près de la niche :

— Mords-le..., mords-le..., mords-le...

M. Firmin s'est approché :

— Bonjour, monsieur Léon !

« Ah ! c'est une bonne bête de garde, il ne fait pas bon de venir la nuit traîner par ici, mais ce que je ne comprends pas, c'est que vous connaissant depuis longtemps, il vous ait pris subitement en grippe, il ne fait pas cela aux autres voisins, même quand ils me parlent par dessus les palissades.

— Oh ! vous savez, monsieur Firmin, cela n'a pas beaucoup d'importance, les bêtes agissent suivant la façon dont on les dresse, mais cependant si je devais aller chez vous pour l'affaire dont je vous ai parlé dernièrement, je serais désireux que votre barbet fût attaché à sa niche.

— Soyez tranquille, Monsieur, vous pourrez venir quand vous voudrez, je veillerai à ce que le chien ait sa chaîne.

— Eh bien !, si je ne vous dérange pas, dans un petit quart d'heure je vous porterai l'échantillon d'une nouveauté appelée à réaliser l'importante commande dont je vous ai entretenu à l'usine la semaine dernière.

M. Firmin a des intérêts dans la commission et l'exportation de la bonneterie en gros et M. Léon est lui-même fils d'un important concessionnaire de la place.

Il a, en causant affaires, fait des compliments à son voisin sur les qualités d'intelligence et de beauté de sa

fille, et ne lui a pas caché que, plus tard, il lui confierait quelques projets la concernant.

Mais cela n'avait pas été plus loin, et M. Firmin n'aurait pas vu d'un mauvais œil, ce garçon fortuné venir lui demander la main d'Andréa.

Quelques instants plus tard, la cloche de la porte d'entrée tinte.

Tambour enchaîné se précipite en avant la dente haute et le poil hérissé, mais son maître le chasse au fond de sa niche, et laisse glisser la porte qui en ferme l'entrée.

Le visiteur tranquillisé fait son entrée, portant un superbe bouquet de roses blanches, ainsi que l'échantillon de bonneterie dont il avait parlé.

M. Firmin s'avance vers lui :

— Cher Monsieur, prenez donc la peine d'entrer au salon !

Le jeune homme lui remet le bouquet en disant :

— Les plus belles roses de mon jardin pour Mlle Andréa...

— Oh ! vraiment !... vous êtes trop aimable... Andréa, Andréa !..., viens voir, toi qui aimes tant les fleurs.

Les grognements sourds du barbet répondent seuls à son invitation.

La vieille gouvernante en entendant l'appel du père a secoué Andréa par le bras.

— Ecoute ! ne fais rien voir de ton ressentiment à l'égard de ce jeune homme, viens, je t'accompagne.

Et la jeune fille, les sourcils froncés malgré elle, s'avance dans le salon près de son père qui lui tend le bouquet :

— Regarde, quelle délicate attention à ton égard de la part de M. Léon : « Les plus belles roses de mon jardin pour mademoiselle », m'a-t-il dit en entrant !

La jeune fille s'est inclinée sans regarder l'arrivant et se maîtrisant :

— Je vous remercie beaucoup, Monsieur, de votre aimable intention à mon égard, mais j'aime beaucoup mieux voir les fleurs vivantes sur leurs tiges que mortes dans les vases.

Le jeune homme sent la pointe d'ironie décochée par la jeune fille :

— Il ne tient qu'à vous, Mademoiselle, de venir les voir sur leurs branches. Mon jardin vous est ouvert à toute heure de la journée et je serai heureux de vous en faire les honneurs quand vous le désirerez.

M. Firmin semble heureux de l'invitation :

— Eh bien ! Andréa ! quand tu le voudras je t'accompagnerai, Monsieur a un jardin superbe, bien plus fleuri que le nôtre, ta passion pour les fleurs trouvera là...

Mais la jeune fille l'interrompt vivement :

— Oui, père ! quand je serai décidée, je te le dirai et nous irons visiter le jardin de Monsieur, mais pour l'instant j'ai tant de travail, les examens pour le brevet et surtout les cours de chant qui me prennent toutes mes soirées en ce moment.

— Mademoiselle, je serais désolé de vous faire perdre un temps si précieux, j'attendrai votre bon vouloir, et je serai, je vous le répète, heureux, on ne peut plus heureux de votre visite !...

Andréa s'est inclinée, emporte les roses et sort avec la vieille gouvernante qui salue le jeune homme dépité de son peu de succès auprès des deux femmes.

M. Firmin, invitant son interlocuteur à s'asseoir, cherche à effacer la gêne créée par les réponses un peu discourtoises de sa fille, et dit :

— Vous savez, cette enfant est gâtée, et a un caractère un peu fantasque, mais au fond un cœur d'or... je suis persuadé qu'elle meurt d'envie de visiter votre belle propriété dont on a parlé souvent ici, et soyez certain que je vous la mènerai un jour proche.

Puis les deux hommes se sont assis à une table près du piano et discutent les chances de succès du nouvel article de bonneterie circulaire qui vient de leur être présenté.

— Ce dessin nouveau est produit par un métier vingt-six fin sortant des ateliers Emmanuel Buxtorf ; si la place de Paris le lance adroitement, nous pourrons commander vingt métiers et serons sûrs d'un gain appréciable, mais il faudrait livrer rapidement en raison d'une concurrence immédiate qui pourrait venir d'Allemagne.

Et pendant que ce dernier discute les prix de revient,

le jeune homme contemple le portrait d'Andréa placé au-dessus du piano.

M. Firmin s'en aperçoit et dit :

— Voyez-vous, Andréa... c'est tout le portait de sa mère à dix-huit ans, regardez cette peinture derrière



Andréa Rosenthal vers sa seizième année.

(Reproduction prise dans la photographie d'un groupe de jeunes filles de la Pension Beaussire, à Troyes, en 1882.)

vous ! Mais Andréa qui pratique la gymnastique depuis longtemps est très développée pour son âge, comme le sont, en général, les personnes qui pratiquent les sports,

Et le jeune homme continuant sa contemplation répond :

— Oui... elle est bien développée pour son âge, mais elle est également d'une beauté merveilleuse, qui fera un peu plus tard rêver bien des hommes !...

Le père d'Andréa sourit à ce portrait flatteur, et

cherche à mettre le jeune homme à son aise, en le poussant dans la voie des confidences.

— Certainement, qu'elle inspirera un jour ou l'autre une passion profonde à celui que le sort désignera pour être son mari, et je pense que d'ici deux ou trois ans Andréa aura trouvé le fiancé qui fera son bonheur.

— Je pense, Monsieur, que vous dites vrai, car moi-même, j'ai été vivement frappé par la grâce native, la distinction et la beauté de votre demoiselle ; mais jusqu'ici je n'ai pu gagner sa sympathie, j'ai la certitude qu'elle m'a en horreur ; j'ai essayé à plusieurs reprises de lui dire des gentillesses, mais j'ai été très mal reçu, vous avez dû, sans doute, vous en apercevoir il n'y a qu'un instant ; et c'est pourquoi, animé des meilleures intentions, je n'oserai jamais venir vous demander de me mettre sur le rang avec les autres prétendants, s'il s'en présente !

M. Firmin sourit à cet aveu qu'il attendait depuis longtemps.

— Soyez sans crainte, mon cher ami, Andréa est un peu fantasque et sauvage, il suffirait que vous veniez souvent ici pour qu'elle s'habituât à votre société, et que vous deveniez de bons camarades, et plus tard, ma foi...

A cet acquiescement déguisé, le jeune homme rougit légèrement, il n'aurait pas pensé que, comme cela, à la première visite, on lui offrirait celle qu'il appelait mentalement un morceau de roi ; mais toujours sous le coup de l'aventure de Sainte-Maure, il voulait savoir si réellement M. Firmin n'avait pas déjà accepté une proposition d'un éventuel prétendant.

— C'est bien encourageant ce que vous me dites-là, Monsieur, mais êtes-vous bien sûr que votre demoiselle n'a pas déjà disposé de son cœur envers un amoureux audacieux et habile, car malgré son jeune âge elle a dû certainement tenter quelques coureurs d'aventures par sa plastique impeccable et son étrange beauté ?...

— Y pensez-vous ! cher Monsieur, Andréa ne sort jamais seule ; les cours terminés, sa gouvernante va la chercher à la pension, et la ramène ici avec la petite voiture ; elles rentrent régulièrement à l'heure et avec son caractère d'enfant joueuse et impulsive, elle n'est pas

prête encore à se plier aux subtilités et aux soucis de l'amour.

Tout en causant, le jeune homme promène ses regards sur le piano d'Andréa, auprès duquel il est assis, il joue négligemment avec sa chaine de montre et ses yeux s'arrêtent devant un morceau de musique grand ouvert sur le pupitre de l'instrument.



Il reste médusé, les yeux fixes et grands ouverts.
...Il lit... Paroles et musique de G. K...

— Ah ! voici la fameuse romance que chante si bien et avec tant d'âme votre demoiselle !... J'ai même applaudi il y a quelque temps, lorsque sa voix pure, au charme si prenant, s'est élevée un soir dans le calme du crépuscule ; puis, pour faire plaisir à ses voisins enthousiasmés, elle nous l'a chantée une seconde fois ; cette romance est vraiment jolie et la musique expressive à souhait.

Puis, prenant en mains la partition, il fredonne le titre écrit en grosses lettres :

Un jour, Dieu pour orner son jardin sur la Terre...

Mais il s'arrête brusquement sur la ligne suivante.

Il reste médusé, les yeux fixes et grands ouverts, il lit : ...Paroles et musique de G. K...

Une lueur mauvaise éclaire son visage, devant lui passe rapide la vision de la comédie de la rencontre près du château de Sainte-Maure ; il se sent dupé et joué comme un crédule jouvenceau... il tient là la preuve que la jeune innocente, qui ne pense qu'à jouer, est la plus rouée et la plus intrigante des filles d'Eve. Alors, retrouvant tout son sang-froid, il replace la musique et se tournant vers M. Firmin :

— La crédulité est une faiblesse bien humaine !... Monsieur, quant à moi, je ne partage pas entièrement votre conviction vis-à-vis des sentiments féminins ; on peut être très jeune, avoir un caractère d'enfant, et cependant obéir aux lois impérieuses de l'amour !...

« Voulez-vous m'en croire... surveillez Mlle Andréa, et vous pourrez peut-être découvrir des choses qui vous étonneront.

Et, saluant sans donner d'autres explications, le jeune homme serra la main de M. Firmin stupéfait et regagna sa proche demeure.

Andréa vient de remonter dans sa chambre ; elle est d'une pâleur mortelle ; cachée derrière la porte du salon, elle a entendu toute la conversation engagée entre son père et le voisin détesté, ainsi que la fin de l'entretien : « Surveillez votre demoiselle et vous apprendrez des choses qui vous étonneront. »

Elle a vu de son poste d'observation, après le départ du dénonciateur, son père marcher de long en large dans le salon, l'air terriblement anxieux... Que va-t-il lui dire ?... Que va-t-il résulter de tout cela ?...

Elle a compris de suite, en voyant M. Léon lire le titre du morceau de musique et à son geste de surprise, doublé d'un froncement de sourcils significatifs, que ses yeux avaient rencontré les deux lettres fatidiques, déjà apparues dans la coiffe du chapeau, lors de l'aventure d'où il était sorti trompé et ridicule.

Que d'événements en deux mois !... Si son père allait douter, s'il allait les faire suivre... Mais Annette ne voudra à aucun prix courir le risque d'une promenade à trois, même à une grande distance de la ville ; son rôle paraîtrait

odieux et criminel aux yeux de M. Firmin s'il venait à les surprendre.

Alors... Que faire ?... Elle reste songeuse ; maintenant à qui se confier, elle pense à écrire à son jeune ami, pour lui faire connaître ce qui s'est passé entre son père et l'homme qui, un jour, aura l'audace de venir lui demander sa main.

Aussitôt, elle se ravise. A quoi bon attrister son petit Georgia qui ne se doute pas que celui qui s'attache à ses pas, même jusqu'à la porte du pensionnat, la poursuit également, depuis plusieurs mois, de ses assiduités et de ses propos libertins.

Elle le hait maintenant plus que jamais ; elle le juge fat, pédant, impertinent, répugnant de gestes et de langage.

Et, sa petite âme candide commence à percevoir les soucis qui s'attachent aux révélations du cœur ; elle ne savait pas hier, aujourd'hui elle commence à être inquiète dans l'ignorance de ce que lui réserve l'avenir.

Que va-t-elle dire dans la prochaine missive ? Qu'il ne doit plus la revoir ! elle en aurait autant de chagrin que lui ; elle ne voudrait pas que les larmes du désespoir puissent couler à cause d'elle ni lire dans les grands yeux bleus si expressifs, le douloureux reproche qu'elle aurait mérité.

Elle prend maintenant une subite résolution et, sous sa plume courent les mots qui rempliront l'aimé de joie ; mais qui peuvent aussi déchainer l'orage avec ses terribles conséquences.

Venez samedi à minuit, passez le mur, je vous attendrai près du kiosque, je serai seule, j'ai des choses graves à vous apprendre.

Votre petite Andréa.

LE MERVEILLEUX PETIT CARNET DE GEORGIA KNAP

Après une journée lourde d'orages menaçants, le crépuscule s'est éteint dans une large flaque sanglante.

La demie de onze heures a sonné depuis longtemps à

toutes les églises de la ville, les derniers bruits s'éteignent tour à tour.

La voûte des cieux a allumé ses millions de flambeaux, parure diaprée et grandiose étendue sur le sommeil des mondes.

Bientôt minuit !...

Pas un souffle de brise n'agite les ramures, pas un bruit sur le faubourg endormi.

Seules les larmes de la nuit scintillent en gouttes cristallines sur les feuillages et sur les fleurs et font, en tombant, frémir d'autres feuillages sous leur humide caresse.

Deux yeux sombres percent l'obscurité dans l'épaisseur d'un taillis, dans l'attente du son clair de l'airain annonçant l'heure si impatiemment attendue.

Georgia Knap est là : son cœur bat sourdement... cette heure, il l'attendait, un pressentiment mystérieux la lui prédisait prochaine, heure suprême où allait se fixer son destin pour les grandes choses qu'il allait accomplir dans l'avenir.

L'écho a emporté au loin le dernier des douze coups de minuit, annonçant la fin d'un jour et le commencement d'une nouvelle étape vers l'éternité.

Sur le mur noyé d'ombre apparaît la frêle silhouette de l'adolescent ; la chemise blanche serrée à la taille par une ceinture de cuir fait tache lumineuse dans l'épaisseur de la nuit.

Une glissade le long des montants de l'échelle et, deux âmes pures, deux lys blancs vont se trouver en présence au milieu d'un danger effroyable que leur innocente passion ne leur laisse même pas supposer.

Une autre forme blanche s'approche :

— Vous êtes là ?...

Un souffle répond : « Venez !... »

Et sous la frondaison épaisse des marronniers dans l'ombre propice d'un bosquet de troènes et de fusains, une petite main s'est tendue vers l'arrivant qui la presse en frissonnant de tout son être.

Et doucement comme deux êtres séraphiques dont les voix seraient remplacées par de divines pensées, ils se parlent si bas que les oiseaux nichés dans le lierre proche, n'auraient pu les entendre.

— Je voudrais ne jamais vous quitter, ne jamais sortir d'ici, respirer éternellement l'air que vous respirez, vous contempler jusqu'à la fin des mondes, en vous pressant la main.

« Tenez, je ne désire plus rien que mourir, puisqu'il ne peut plus exister pour moi de plus grande joie que celle de réaliser par cette nuit obscure auprès de vous, le plus beau songe que mon désir ait jamais pu concevoir.

Peut-il être donné à une âme d'enfant comme la mienne, de tisser son rêve d'un aussi merveilleux fil d'or, d'en faire une image de jeune fille à qui tous les dons de beauté, de bonté et d'intelligence font un admirable cortège et que ce rêve devienne une incroyable réalité.

« Maintenant le soleil peut s'éteindre, la nuit continuer pour l'éternité, il n'existera plus pour mes yeux que votre douce présence, mystérieuse attraction qui illumine toute ma vie.

« Dieu même ne pourrait rien de plus pour moi demain, que ce qu'il me donne aujourd'hui.

« Il me fait bon, il me fait juste, il me grandit pour l'avenir puisqu'il me donne à la fleur de l'âge la sensation inouïe d'un bonheur surnaturel qu'il refuse sans doute aux autres humains.

« Il me montre votre âme que personne au monde que moi ne verra sans doute, je la vois plus belle que votre corps cependant idéal, je la trouve si parfaite, si lumineuse que je reste en extase devant elle comme devant une apparition surnaturelle et divine. »

Elle écoute frémissante, sans répondre, l'harmonie berceuse des mots, l'émeut par sa musique prenante et sublime.

Ce n'est pas un petit garçon de seize ans qui lui fait entrevoir le ciel, c'est un archange venant tout droit du Paradis, semblable à l'un de ceux qu'elle contemplait naguère dans les enluminures de son missel de première communiante.

Il n'a pas prononcé le nom amour, car c'est un mot terrestre, un nom imaginé par le verbe pour définir l'attraction de deux êtres l'un pour l'autre et ce mot n'indique pas idéalement ce qu'il ressent pour elle.

Ce n'est pas amour, c'est extase !... extériorisation du

désir d'aimer, entrée voluptueuse dans un séjour paradisiaque due à la seule présence de l'âme sœur, et que lui seul peut définir, par une exacerbation émotive qui lui étreint la gorge et lui met les larmes aux yeux.

Elle lui serre doucement les mains...

Puis regardant autour de lui : — Comme votre jardin est beau !

« J'ai aussi un jardin, mais tout petit, et comme vous j'aime les fleurs à la folie.

« Je veux apprendre à faire naître toutes les plus belles ; j'ai déjà été prendre des leçons près de M. Baltet, cet horticulteur émérite, qui a bien voulu m'apprendre à semer et à féconder les fleurs au pinceau, pour les croisements et obtentions de variétés nouvelles.

« Je continuerai à apprendre, et je saurai tellement de choses à leur sujet, que je créerai plus tard, pour vous, un jardin plus beau que les jardins des contes des Mille et Une Nuits.

« Et devant vos yeux j'étendrai tant de merveilleuses fleurs qu'il vous semblera que j'ai semé sous vos pas toutes les étoiles du firmament.

« Et je ferai pour la saison froide une serre, jardin d'hiver, dont je vois déjà l'image devant mes yeux, et dans laquelle nous nous réfugierons quand la neige et les frimas auront désolé la terre ; le printemps y régnera en maître, et les fleurs y seront si jolies que l'hiver passera sans que nous nous en apercevions...

« On est si bien ici que je voudrais y rester toujours, mais il ajoute : Hélas ! le jour va venir et adieu notre doux rêve !... »

— Non, pas adieu notre doux rêve !... vous reviendrez chaque fois que mon père ira à Paris, il part le vendredi matin et ne revient que le samedi soir, personne ne peut soupçonner que nous sommes ici tous les deux. Annette couche à l'autre extrémité de la maison et au second étage ; je descends sans bruit et traverse sur la pelouse pour ne pas faire crier le gravier sous mes pas, vous voyez, il ne faut pas avoir peur...

Tout à coup, ils tressaillent ; un bruit de feuilles froissées près d'eux, un passereau sans doute, changeant de branche ; elle s'est pressée tout contre lui, il l'a saisie

entre ses bras pour la protéger d'un danger possible, mais plus rien..., le silence retombe, pesant, complice...

Ils rient doucement tous les deux de l'alerte qui les a fait frissonner, mais ils ne veulent pas penser au véritable danger, celui d'être découverts là, à une heure de la nuit où c'est un crime de se cacher, jeune homme et jeune fille, et être accusés de choses que dans leur incroyable candeur, ils ne soupçonnent même pas.

Elle a posé sa tête sur son épaule, leurs cœurs battent à l'unisson, et leurs yeux cherchent l'étoile dans laquelle ils doivent se donner rendez-vous si jamais on avait la cruauté de les séparer.

Il vient de tirer de sa poche un petit carnet dont il ouvre la première page.

« Ce que contient ce petit livre vous est dédié et m'est inspiré uniquement par vous : j'ai commencé la semaine dernière la première invention que je créerai afin de devenir riche et pouvoir solliciter de votre père la grande joie d'être votre mari.

« Je n'ai plus de sommeil, je cause avec vous toutes les nuits et j'invente toutes sortes de belles choses pour devenir un homme unique dans le domaine des créations destinées à rendre l'humanité meilleure.

« Je suis ainsi guidé par un sentiment de crainte pour l'avenir ; je veux devenir plus savant, plus intelligent que n'importe quel autre homme au monde afin que vous ne puissiez pas trouver être supérieur plus qualifié que moi pour partager votre existence.

« Ai-je tort ?...

— Non ! bon et courageux petit ami ! je ne chercherai jamais d'autre compagnon pour partager mon sort, il ne peut se rencontrer d'autres jeunes gens qui puissent me parler comme vous le faites et tout ce qu'ils seraient tentés de me dire, ne serait rien en comparaison de ce que votre cœur vous dicte et que vous exprimez avec tant de foi et de noblesse.

C'est à son tour d'écouter surpris et charmé...

— Je vous aiderai à prendre patience et vous encouragerai dans la réussite de vos projets : tout ce que vous tenterez, même l'impossible, je vous encouragerai à le tenter...

Il la regarde, transfiguré, il répète doucement, la remerciant de toute son âme : « Même l'impossible !... »

— Eh bien, écoutez, voici ma première invention.

« Je veux, pour commencer, construire une petite voiture locomotive qui roulera sur les chemins au lieu de rouler sur les rails ; les deux roues de devant seront articulées par un levier tenu en mains par le conducteur et il y aura autour des roues des caoutchoucs pour amortir les chocs et amoindrir le bruit.

« Je commencerai les plans demain, et vous les montrerai dans huit jours quand je reviendrais ici, si toutefois votre père s'absente comme à l'habitude.

Puis souriant : « Je compte sur la lune pour nous permettre de les regarder ensemble.

« Il y aura deux places, une pour vous, une pour moi, nous circulerons par toute la terre ; on fera payer pour la voir et monter dedans, nous gagnerons beaucoup d'argent pour voyager sans cesse et nous aimer sous tous les cieux. »

Elle attire à elle la tête du courageux petit mécanicien et lui plante sur chaque joue un gros baiser, qu'interdit et sans voix, il n'ose rendre.

— Eh bien, monsieur le Timide ! dépêchez-vous de payer de retour !

Cette fois ses lèvres s'approchent en tremblant du front pur de la chaste enfant, s'y posant doucement et y restent longtemps..., longtemps..., comme pour sceller le pacte d'amour devant river à jamais leurs deux existences.

Deux heures de nuit sonnent au loin, c'est l'instant de la séparation ; avec d'infinies précautions, il repasse le mur, tandis que la jeune fille, pieds nus, marchant sur le gazon pour étouffer le bruit de ses pas, regagne furtivement le couloir conduisant à sa chambre.

ESCARMOUCHE SENTIMENTALE

Ce jour-là Andréa sort seule du pensionnat, la vieille Annette a été chargée d'une course pressée à la gare.

Elle descend rapidement la rue du Temple, après avoir quitté deux petites amies près de la rue de la Pie,; elle

s'engage à son tour dans la rue du Dauphin, pour retourner à Croncels quand elle s'entend appeler.

Se retournant, elle se trouve face à face avec un jeune homme qui, en plaisantant, lui frappe familièrement sur l'épaule.

C'est M. Léon, qui sait que la vieille bonne est chargée d'une course, et qui en profite pour aborder la jeune fille dont il connaît la répugnance à son égard.

— Savez-vous que je suis amoureux fou de vous, et que je vous trouve plus belle que la plus belle des belles de toute la ville de Troyes ?

Andréa a pâli en se trouvant en présence du bellâtre qu'elle déteste, mais se rappelant les sages paroles de la gouvernante : « Sois prudente, tu as tout à redouter de lui... », elle se contient.

— Mais, la route est libre, Monsieur ! et je ne puis vous empêcher de la suivre en même temps que moi.

— Oh, mademoiselle ! je voudrais que cette route se continue jusqu'au bout du monde, pour la faire avec vous car j'ai énormément de choses à vous dire.

« Puisque vous ne voulez pas m'écouter quand je vous déclare ma flamme, c'est que vous ne connaissez pas la chanson en vogue que les Clodoches chantent en ce moment, au cirque, il fredonne :

Pour éteindre la flamme que j'ai dans l' cœur
Il faudrait une pompe, une pompe à vapeur...

Et il se met à rire pensant dérider également sa partenaire.

Andréa a souri à son tour de la pauvreté de l'à-propos, elle riposte malicieusement :

— Vous avez, Monsieur, un moyen de vous rafraîchir plus simple que l'emploi d'une pompe à vapeur, le gué de Croncels se trouve précisément à proximité, je serai heureuse de vous y voir éteindre la flamme qui vous dévore.

Il pense enfin pouvoir engager la conversation, puisqu'elle a bien voulu répondre à ses grivoiseries, et il poursuit :

— Je suis heureux de constater que c'est bien la première fois que vous daignez me répondre lorsque je vous parle, et je vais en même temps vous étonner ; vos sentiments à mon égard auraient-ils changés ?...

« Chaque fois que j'essaye de vous aborder, vous traversez la rue immédiatement, si je vous parle de ma fenêtre, en bon voisin, ou par-dessus le mur, vous détournez la tête et feignez de ne pas m'entendre.

« En quoi ai-je pu vous froisser ?... Je suis assez joli garçon au dire de nombre de belles filles à qui j'ai su plaire, et je suis riche par-dessus le marché ; je ne vois pas très bien pourquoi vous restez indifférente à mes passionnées déclarations d'amour, qui sont faites pour le bon motif, puisque mon intention est de me mettre sur les rangs, en concurrence avec celui qui, depuis quelque temps, occupe votre pensée !...

Andréa a levé sur son interlocuteur ses yeux admirables qui en disent long sur son état d'âme, mais elle se ressaisit, et l'éclair de mépris qui passa dans son regard, fit place à un sentiment d'indifférence, aussi répondit-elle, se contenant :

— Que voulez-vous, Monsieur, je ne suis encore qu'une enfant, mais je possède malgré cela assez de jugement pour comprendre que votre façon de parler à une jeune fille manque de correction, et que rien de ce que vous pourriez tenter maintenant, ne pourra racheter à mes yeux votre manque d'éducation à mon égard.

Le jeune viveur a pâli sous l'attaque, mais il se contente de mordiller sa moustache conquérante pour ne pas laisser éclater son dépit.

Mais la jeune fille continue...

— Il me semble que lorsqu'un jeune homme me plaira ce sera spontanément, à la première rencontre, au premier regard, et cette amitié durera toujours parce que ce sera la première que mon cœur aura connue.

« Quant à vous maintenant, je suis fixée sur notre première rencontre qui m'a laissé un bien mauvais souvenir !

« Il y a six mois, nous arrivions de Chaumont, je ne connaissais personne dans cette ville, or, en passant devant votre porte vous avez dit à un ami : Regarde donc la belle gosse que je vais avoir pour voisine, je ne vais pas rater l'occasion de lui faire la cour...

« Si vous croyez que votre langage m'a plu... vous vous trompez étrangement et je me suis mise à penser : si tous

les jeunes gens de Troyes ont cette mentalité, je plains beaucoup les jeunes filles obligées de les fréquenter...

« ...Et voici, Monsieur, toute la raison de ce que vous appelez mon hostilité à votre égard et qui n'est, en réalité, que de l'indifférence. »

Le jeune homme est profondément froissé de la leçon qu'il vient de recevoir, il proteste néanmoins de son amitié, et il confesse que c'est par habitude de la vie de garnison passée dans un régiment de dragons, que sa conversation revêt cette forme un peu cavalière qui lui a tant déplue.

Et comme la jeune fille ne répond rien, il riposte avec une pointe d'ironie...

— Mais, au fait, vous l'avez trouvé celui qui, à la première rencontre, au premier regard, a su vous plaire ?...

Andréa sent la portée de l'insinuation et se garde bien de tomber dans le piège qui lui est tendu :

—Je vous ai déjà dit, Monsieur, que je ne suis encore qu'une enfant ; quinze ans et demi ce n'est pas encore l'âge où l'on pense aux jeunes gens ; cependant quand ce moment sera venu, je serai bien difficile à contenter, car je demanderai à celui qui, comme vous le disiez tout à l'heure... occupera toute ma pensée... tant de talents, tant d'esprit, tant d'intelligence, tant de bonté, que je ne crois pas que tous ces dons puissent se trouver réunis dans un seul homme ! »

Piqué au vif, l'ancien sous-officier de dragons insinue :

— Vous êtes en effet très difficile, car c'est beaucoup de qualités demandées à un seul être, mais si encore vous vous contentiez des talents que vous venez d'énumérer, peut-être pourriez-vous espérer découvrir un jour ou l'autre cet oiseau rare... mais je pense que par-dessus le marché vous demanderez à ce supermortel d'être aussi poète et compositeur de musique ?...

Eclatant d'un rire argentin qui ne laissait rien voir de son trouble intérieur, la jeune fille riposta :

— Ah ! monsieur... plus que cela encore... il devra être ingénieur, artiste peintre, architecte, horticulteur, chimiste, médecin, acteur, orateur, chef d'orchestre, ténor, romancier, savoir réparer mes chaussures, tailler mes robes, confectionner de jolis chapeaux, me faire de succulentes pâtisseries, et j'en passe encore et de meilleurs...

« Vous voyez, monsieur, qu'avec toute la bonne volonté du monde vous n'arriverez jamais à apprendre tout ce que devra connaître l'homme qui occupera ma première pensée...

« Mais nous voici devant votre porte : au revoir, monsieur ! et nous n'en serons pas plus mauvais amis pour cela. »

Puis, lui tendant d'un geste affecté le bout de ses doigts, qu'il porta rapidement à ses lèvres, elle se dirigea vers la grille d'entrée de sa demeure et entra sans se retourner.

Le jeune homme la regarda partir en haussant les épaules, puis murmura :

— Ou bien cette oiselle a la cervelle à l'envers par l'abus d'une littérature romantique, ou bien c'est une simulatrice d'une force extraordinaire, ce qui m'étonnerait en raison de son jeune âge et de son inexpérience de la vie.

M. Firmin Rosenthal guette derrière les rideaux de sa chambre l'arrivée des deux jeunes gens et un sourire de satisfaction éclaire son visage ; il pense que le jeune homme a dû, cette fois, commencer une cour discrète et mesurée qui peut avoir des suites heureuses ; aussi questionne-t-il Andréa...

— Vous aviez l'air de bien rire tous les deux... que te disait donc M. Léon Dervalle ?

— Oh ! peu de choses, père ; il me disait qu'il avait été officier de dragons et que c'est pour cela que son langage affectait cette forme vulgaire qu'il tenait de la vie de caserne, cependant notre cousin de Champeaux-Tertier a été aussi officier dans la cavalerie et sa conversation est agréable et dépourvue de toute expression triviale ?...

— Ah ! ma chère enfant, il ne faut pas juger les gens sur leur langage... M. Léon est un peu nerveux et enclin à la vivacité des expressions, cela n'est pas un défaut et tu t'habitueras très bien à sa conversation qui...

Andréa l'interrompant :

— Père, où veux-tu en venir... tu as l'air de vouloir me proposer M. Léon comme quelqu'un sur qui tu aurais des vues ?...

— Je n'ai pas de vues plus sur lui que sur un autre... mais je songe souvent que je puis te manquer un jour et

que si je venais à disparaître, un mari comme ce charmant homme te ferait oublier...

La jeune fille lui ferma la bouche de sa petite main potelée :

— Tais-toi, père, je n'ai encore que quinze ans et demi, et j'ai bien le temps de songer à me marier, nous en reparlerons dans quelques années ; mais, je t'en prie, ne me tourmente pas avec tes projets et ne m'effraie pas avec tes idées de deuil... je ne te quitterai jamais, même pour un mari !

Et le père embrassa sa fille ; cette franchise enfantine lui faisait oublier les terribles soupçons qu'avaient fait naître en lui les paroles énigmatiques du commissionnaire en bonneterie.

***

Il y a quinze jours que le jeune mécanicien n'a vu Andréa, le père n'ayant pas accompli son voyage ordinaire de tous les vendredis ; aussi, ce soir-là, est-il en avance sur l'heure du rendez-vous et accroupi dans un épais fourré... il attend !

A quoi songe-t-il ?... il pense que son bonheur ne saurait durer. Tant que l'ombre des épais feuillages sera complice, il pourra se hasarder dans ces parages, mais l'hiver viendra et les branches dénudées ne formeront plus un abri suffisant pour tenter encore l'escalade de la propriété; la pluie, le froid seront autant de causes s'opposant à leurs entrevues.

Et une grande tristesse l'envahit... ne le voyant plus, elle l'oubliera peut-être ; et il ne peut se faire à l'idée que la séparation cruelle et définitive puisse se faire un jour proche ; il en perdrait la raison !

Mais les douze coups de minuit ont donné le signal aux deux cœurs qui attendent que l'amour les réunisse.

Il est descendu prudemment de la muraille et, tout près de lui, la silhouette blanche de la jeune fille se détache sur l'ombre du berceau de troènes.

Il lui a pris la main et, sans dire un mot, la porte à ses lèvres, et s'étant assis près d'elle, il lui parle d'une voix très douce semblable à un souffle de brise caressant le calice d'une fleur.

— Je comptais les secondes, les minutes, les heures ; depuis quinze jours, le sommeil m'a fui parce que vous êtes là toujours, jour et nuit près de moi.

« Je vous sens, la tête appuyée sur mon épaule, comme en cet instant inoubliable ; vous me regardez travailler sur ma planche à dessin dès que je rentre dans ma petite chambre.

« Et ce n'est pas une hallucination, je vous vois comme en ce moment ; vous me présentez les crayons, les compas et conduisez ma main pour l'exécution de la petite locomotive routière que j'invente pour vous.

« J'ai voulu que le plan en soit terminé pour aujourd'hui, et je vous ai appelée à mon secours encore une fois ; je vous ai vu apparaître, je vous ai causé et j'ai entendu votre voix divine me répondre et m'inspirer pour résoudre la dernière difficulté d'exécution pour laquelle je ne trouvais pas de solution.

« Et voici l'image en aquarelle de ce que sera le petit véhicule de... », et il n'ose ajouter le mot qui tremble à ses lèvres.

Mais la jeune fille lui donne une tape amicale sur la joue en disant :

— ...De noces, monsieur le timide ?...

— Oui, ma chère petite âme... gardez ce dessin, j'ai le double, il est fait pour vous, c'est le premier cadeau, fruit de mon travail que j'ai le bonheur de vous offrir, il n'est pas signé, pas de nom, pas d'initiales ; si on le trouvait il ne pourrait pas vous trahir.

« Quand vous le regarderez, il vous parlera de moi, et il vous renouvellera la promesse que je vous ai faite de devenir un homme puissamment créateur parmi les autres hommes, pour mériter d'être aimé de vous comme le souhaite mon pauvre cœur ! »

La jeune fille est profondément touchée du travail pénible que son jeune ami s'est imposé pour tenir sa promesse et apporter au jour dit l'invention ébauchée en grande partie, mais elle tient cette fois à le prévenir du danger qui les guette dans la personne du prétendant qui n'est éloigné de leur refuge que par l'épaisseur d'un mur et une pelouse de jardin.

Et elle lui raconte la conversation surprise dans le

salon entre cet homme et son père ; puis la rencontre rue du Temple, à la sortie du pensionnat, et la harangue narquoise qu'elle fit au trop galant sous-officier au moment de le quitter.

— Je savais qu'un jour ou l'autre il allait se trouver sur mon chemin, encouragé par mon père, et j'avais préparé à l'avance le discours que je lui tiendrais.

Et la jeune fille lui fit en riant la nomenclature des arts et métiers que devrait connaître l'homme qui, le premier, occuperait toute sa pensée.

Le jeune mécanicien, pris de crainte pour sa bien-aimée au début du récit, ne peut s'empêcher de sourire devant la présence d'esprit et l'à-propos de sa petite amie :

— Il a dû être abasourdi par la vitesse avec laquelle vous énumériez toutes les professions que devrait connaître votre futur mari, et il a dû vous trouver très forte en matière d'improvisation... mais permettez-moi de vous dire que votre boutade à son égard est pour moi une révélation parce que je suis en passe de satisfaire déjà en partie à vos désirs en ce qui concerne votre idéal, et voici pourquoi :

« A seize ans, je connais déjà huit métiers différents : pendant mon apprentissage, j'ai appris les métiers d'ajusteur, de tourneur, j'ai fabriqué de l'outillage de mécanicien, forets, tarauds, filières, etc...

« Ces derniers temps, j'ai appris la chaudronnerie aux ateliers du dépôt des locomotives, et la ferblanterie à la lampisterie de la gare, je suis, de plus, très bon dessinateur industriel.

« J'ai appris également le métier de menuisier et d'outilleur en outillage de menuiserie, je sais fabriquer des lames de rabots et de varlopes, forger des planes et des ciseaux à bois, tourner les manches nécessaires à tous les outils, et je sais surtout les faire bien couper, ce qui est le plus difficile ; et il y a peu de temps, pour une invention que je vous dévoilerai prochainement, j'ai appris le métier de cimentier.

« Me voilà donc à la tête de huit métiers, avec lesquels je pourrai gagner ma vie ; je prendrai l'un quand je n'aurai pas de travail avec l'autre, ce qui fera mentir le proverbe : « Trente-six métiers, quarante misères »...

« Mais ce qui est plus important pour mon avenir, c'est l'idée que vous venez de faire germer en moi, et qui sera d'apprendre toujours, sans cesse, de nouveaux arts, de nouveaux métiers, pour pouvoir devenir celui qui occupera le plus votre pensée.

« Je commencerai demain la deuxième page de mon petit carnet, elle portera tous les noms de métiers que je devrai apprendre pour dépasser, dans l'imagination humaine, tout ce qu'un homme est appelé à connaître.

« Je désire, pour commencer cette deuxième page, votre indispensable approbation ?... »

Deux gros baisers d'Andréa furent la récompense de ce nouvel effort dans le but de lui plaire, mais elle ajouta mi-rieuse, mi-sérieuse :

— Vous oubliez, monsieur le distrait, deux de vos plus beaux métiers : poète et compositeur de musique, ce qui vous fait bel et bien dix métiers... quand vous aurez vingt ans de plus, vous saurez en faire cent !

— Je l'espère, pour que vous ne puissiez pas m'opposer un rival avec qui je serai obligé de lutter pour vous conquérir à force de ténacité, de travail et de courage.

Et par cette belle nuit de juillet, sous la voie lactée qui s'étendait au zénith comme une fumée d'argent, le destin de Georgia Knap fut tracé pour l'avenir par une petite reine de l'amour, jeune âme généreuse et pure qui lui ouvrait de son sourire divin le chemin conduisant au temple de l'Evolution humaine, où règnent en maîtres l'Intelligence et le Savoir, enfantant le génie chez certains hommes marqués par le Destin.

LE PRESENT CONTRE L'AVENIR

Assis sous la tonnelle où à des heures plus tardives sa fille se livre à d'autres méditations, M. Firmin fume sa vieille pipe en caressant la tête de son fidèle chien Tambour.

Andréa questionne son père sur un sujet auquel elle ne comprend pas grand'chose, mais qui a le don de faire monter le diapason de la voix de son interlocuteur.

— Depuis quelque temps, tu me poses des questions vraiment embarrassantes ; dernièrement, tu me demandais

s'il serait jamais possible de pouvoir aller sur les routes aussi vite qu'en chemin de fer... je t'ai répondu franchement : non ! pour toutes les raisons que je t'ai indiquées : si les véhicules dépassaient l'allure du cheval et de la voiture sur les routes, ce serait la fin de la circulation, tous les jours on verrait une marmelade épouvantable de voitures à vapeur et le gouvernement aurait tôt fait d'interdire ces hécatombes de vies humaines ; mais j'ai réfléchi depuis et je te donne encore d'autres raisons.

« Jamais les routes ne pourraient supporter des vitesses plus grandes que celles des équipages à chevaux, les cailloux voleraient en l'air et blesseraient les piétons à chaque passage.

« Puis ce serait un bruit épouvantable ; toutes ces locomotives routières lâchées sur les routes ! jamais on ne verra cela, et, du reste, on ne pourra pas remplacer les chevaux qui existent depuis que le monde est monde. »

— Père ! je ne suis pas de ton avis, j'ai entendu parler à la pension des voitures sans chevaux, il paraît qu'il y aurait des caoutchoucs sous les roues et pour débuter, afin d'initier le conducteur à leur maniement, elles n'iront pas plus vite que les voitures de chasse.

— Oui, on a dit ça, mais je te le répète, on ne pourra jamais remplacer les chevaux... maintenant, je vais répondre à ta dernière question :

« Tu me poses aujourd'hui un problème qui est au-dessus de ta jeune intelligence, si tu peux raisonner progrès, tu ne peux pas, à ton âge, raisonner socialisme et c'est indirectement la réalisation de la question sociale dont il s'agit ; mais où diable récoltes-tu toutes les idées qui occupent ce moment ton imagination ?...

« La personne qui t'a parlé de ce projet se trompe ou a mal interprété ce qu'elle a entendu.

« Tu me dis qu'un homme a inventé une machine à construire les maisons et que cette machine permet à une association d'individus de se construire eux-mêmes leurs foyers, même s'ils ne sont pas du métier ?

« Je te répondrai par un proverbe : « C'est au pied du « mur qu'on voit le maçon. » Donc, pour construire une maison, il faut être maçon et je ne vois pas très bien comment une machine pourrait en construire, en tout cas

ce ne pourraient être que de petites cabanes absolument impropres à l'usage auxquelles on les destinerait.

« Aussi je te dirai que rien ne tient dans le raisonnement de la jeune fille qui t'a rapporté le propos.

« Crois-tu que des ouvriers d'usines ne se connaissant pas pourront s'assembler et obéir à un chef qu'ils auront nommé bénévolement ? comme il n'y aura pas la crainte du patron ou du contremaître, mais seulement d'un ouvrier comme eux, personne n'obéira, donc la belle pensée de l'auteur du projet restera une chimère comme la pensée d'un monde meilleur imaginé par Cabet le père Enfantin, Victor Considérant, etc... qui n'avaient de valeur que sur le papier.

« Mais je t'accorde encore qu'ils arrivent à se discipliner momentanément et à construire une maison ; je les vois d'ici se battre comme des pourceaux à celui qui habitera la première construction. »

— Père ! tu ne vois que le mal dans toute cette affaire, mais on m'a expliqué que, avant de construire les maisons, on tirait au sort pour les attribuer par numéro au fur et à mesure qu'elles se construiront ; or, s'ils acceptent ce que le sort leur donne, il n'y a pas de raison pour qu'ils se battent ?...

— Mon enfant, tu n'entends rien aux choses sociales, car cette proposition en est une, mais je veux bien t'accorder qu'ils aient réussi à construire un village de cent maisons et que maisons et villages soient des modèles de perfection au point de vue de la construction, de l'heureuse disposition de ces constructions sur les terrains, je puis t'affirmer que l'homme qui aurait mis debout une telle conception sociale paraîtrait tellement supérieur aux yeux de ses contemporains, que ceux-ci se retourneraient contre lui ; il verrait au premier plan de ses adversaires : les patrons d'usines, tels que les bonnetiers de Troyes, ainsi que tous ceux qui vivent de la main-d'œuvre humaine, car ce n'est qu'en maintenant le peuple dans la misère que les employeurs peuvent faire travailler à bas prix.

« Or, la possession d'un foyer serait pour l'ouvrier le commencement d'un certain bien-être qu'on lui empêchera à tout prix d'obtenir.

« Ah ! il aura beau être un homme formidable ce phi-

lanthrope ingénieux, il sera vaincu, écrasé, à moins qu'il n'ait en lui l'étoffe d'un combattif comme il ne s'en est jamais rencontré.

« Lis les journaux à usage du peuple, tu y verras des phrases grandiloquentes toutes terminées par les mots : Socialisme et Fraternité.

« Or, cette proposition d'acquisition d'une propriété accessible à tous les Français qui ne possèdent aucun capital que leur travail fourni en association coopérative, est la vraie et seule formule du socialisme et de la fraternité, tout le reste, tout, tu m'entends, n'est que verbiage et littérature !...

« Eh bien ! ma pauvre enfant ! comme tu es appelée à vivre sur la terre plus longtemps que moi, je suppose que dans de lointaines années cette chose ait un commencement d'exécution et que tu puisses en être le témoin... eh bien ! tu verras tous les chefs du socialisme se dresser contre cet homme, si jamais il existe, parce que, vivant de la misère du peuple, ils ont tous intérêt à ce que cette chose admirable ne voie jamais le jour afin de continuer d'exploiter le mécontentement général et essayer de prendre le pouvoir à la faveur d'un bouleversement général.

« Alors, pris entre les capitalistes qui veulent de la main-d'œuvre à bon marché, et les socialistes qui veulent des misérables pour les exploiter, il sera l'homme du bienfait social qui aura le plus d'ennemis. »

Andréa écoutait, pensive, les raisons que donnait son père de ne pas croire à la réalisation du problème social par l'acquisition de la petite propriété, mais probablement plus au courant que lui des détails de la question, elle répondit :

— Pour moi, je crois que la chose en elle-même discipline, entente, bon marché de la construction et rapidité de l'exécution par une machine géniale est réalisable, malgré que tu en doutes ; mais, par contre, je partage ton avis : il sera l'homme qui aura le plus d'ennemis !

— Oui, mon enfant ! parfaitement ! et si tu revois la jeune fille qui t'a parlé de cette affaire, dis-lui que tu m'as demandé mon avis et que je conseille à ce philanthrope trop confiant dans les vertus des hommes, qu'avant d'établir la machine qui doit amener le bonheur pour tous, il

étudie la mentalité de cette misérable engeance qui s'appelle l'Espèce humaine.

UNE OMBRE DANS LA NUIT

Ce soir-là, Andréa est arrivée dans le kiosque depuis minuit, la demie vient de sonner à toutes les églises et Georgia n'est pas encore apparu au haut du mur.

Il lui semble cependant entendre de légers bruits de l'autre côté, sur le petit sentier qui longe la propriété.

Très inquiète, elle écoute, retient son souffle et perçoit très bien des glissements de pas que l'on cherche à étouffer.

Puis le silence se fait pesant, sinistre, autour d'elle.

Seule au milieu de la nuit, elle prend peur : quand il est là, elle ne songe même pas à un danger possible, mais aujourd'hui ?... pourquoi n'est-il pas venu ?...

Elle sait qu'il passerait à travers le feu pour la rejoindre, il doit y avoir un motif grave pour le retenir.

Une heure sonne, rien... elle se décide enfin à se lever doucement pour regagner la maison, quand elle entend enfin le bruit habituel du pied faisant résonner les montants de l'échelle.

Quelques secondes après le jeune mécanicien est à ses côtés.

Il met un doigt sur sa bouche :

— Chut !...

— Qu'est-il arrivé ?...

— Rien ! mais au moment où j'allais escalader le mur j'ai cru entendre un bruit anormal et je me suis aplati sur le sol, puis j'ai distingué le pas d'un homme qui s'est arrêté juste en face de moi.

« Il est resté plus d'une demi-heure en observation, je me suis tapi dans les hautes herbes jusqu'à ce qu'il soit parti, mais me défiant pour je ne sais quelle raison, je n'ai pas bougé ; bien m'en a pris, car au bout de cinq minutes, les pas se sont rapprochés de nouveau et arrêtés au même endroit qu'auparavant et j'ai vu une grande ombre se projeter à quelques pas de moi.

« Mais la garde n'a pas duré plus de deux minutes, puis, une seconde fois, les pas se sont éloignés et j'ai en-

tendu distinctement, non loin d'ici, le bruit d'une grille que l'on a refermée avec précaution.

« Alors je suis monté à tout hasard, pensant ne plus vous revoir et c'est avec une joie sans pareille que je me trouve à vos côtés puisque vous n'avez pas trouvé trop longue l'attente que je vous ai imposée. »

Andréa s'est blottie tout contre son petit ami : maintenant elle n'a plus peur, mais un vague pressentiment lui étreint le cœur.

Cependant, elle dit, pour le rassurer :

— C'est en ce moment la saison théâtrale d'Opéra, et des voisins rentrent très tard dans la nuit, c'est probablement ce qui s'est produit tout à l'heure.

. Il ne croit rien à cette supposition, mais à son tour il ne veut pas alarmer sa petite compagne et il feint de croire.

— C'est fort possible, aussi ai-je bien fait de ne pas bouger, de ne pas faire de bruit et d'attendre... mais maintenant je suis tout à vous et si vous n'êtes pas trop fatiguée, je resterai une heure de plus, une heure délicieuse qui me fera oublier l'angoisse que j'éprouvai à penser que je ne vous aurais pas vue ce soir.

Maintenant, l'inquiétude est dissipée, et, visage contre visage, ils reprennent contact avec la joie de se retrouver après quinze mortels jours de séparation.

Il questionne :

— Alors, vous avez demandé à votre père ce qu'il pense de ma combinaison de la Maison sociale ?

— Oui ! mon tout petit, mais je dois vous dire qu'il m'a effrayé par ses réponses.

Et elle lui conta tous les griefs que M. Firmin Rosenthal apportait à son projet.

Après avoir songé un instant, le jeune homme répondit :

— Je ne pensais pas que cette œuvre puisse me créer tant d'ennemis, mais votre père a plus d'expérience de la vie que moi et je dois croire à ce qu'il pense ; d'un autre côté, j'aurai pour amis tous ceux dont j'aurai fait le bonheur, et je vois dans ma pensée dans des temps lointains, les innombrables villages ouvriers que j'aurai créés,

les petites maisons blanches baignées dans les rayons de soleil, la verdure et les fleurs et une grande joie m'étreint le cœur parce que c'est avec vous que je connaîtrai ce bonheur.

« Oui... vous viendrez avec moi visiter les villages en construction, vous embrasserez les femmes et les enfants pendant que je serrerai la main des hommes en les encourageant à répandre partout autour d'eux leur belle œuvre de solidarité et de fraternité.

« Je leur dirai, chère petite âme, que c'est vous qui m'avez inspiré..., oui ! sans vous, je n'aurai jamais songé à mettre debout sur le papier un tel projet, car s'il est entré dans ma pensée comme toutes les choses nouvelles auxquelles je rêve en ce moment, c'est uniquement parce que l'amour violent, irréel pour une autre compréhension terrestre que la mienne et que j'éprouve pour vous, me pousse à composer pour l'avenir un programme de très grandes réalisations qui me permetra de devenir plus tard un homme remarquable, s'élevant par la grandeur de ses œuvres et la noblesse de son cœur au-dessus de tous les autres hommes... afin que, si un jour vous détourniez les yeux de ma pauvreté, vous ne puissiez trouver dans la richesse l'équivalent de ce que mon intelligence et mon courage auraient su vous apporter.

« Tout cela, pour vous mériter et vous garder jalousement jusqu'à mon dernier jour.

« Mais savez-vous comment j'ai trouvé le moyen d'élaborer dans son ensemble, en quinze jours, cette chose pour laquelle votre père ne nourrit aucun sentiment d'approbation ?

« Voici : nous avons, il y a quelques mois, établi au dépôt des locomotives de Troyes-Preize, une fosse en béton pour vérifier le dessous des machines entre les roues motrices ; or, j'ai été employé à la construction de cette fosse et j'ai remarqué que le béton maintenu entre des coffrages appropriés pouvait prendre toutes les formes que l'on veut lui donner.

« J'ai demandé aux jeunes ouvriers qui travaillent avec moi s'ils consentiraient à employer leurs dimanches à m'aider à construire une première petite maison de trois pièces suivant un croquis que je leur ai soumis.

« Ils ont pressenti leurs parents qui ont été enchantés de l'idée, car j'ai établi le prix de revient de ce petit rez-de-chaussée de quatre pièces avec une cave et un grenier qui ne coûterait que 900 francs de matériaux.

« J'ai immédiatement, avec l'outillage que je possède, mis en exécution un petit moule en bois dans lequel j'ai coulé du plâtre et qui donne en petit ce que sera la maison une fois finie.

« Puis, le soir suivant, j'ai modifié le moule, en y ajoutant un morceau ; j'ai obtenu ainsi une autre forme de maison, et je pense que plus tard je pourrai, avec le même appareil couler de nombreux types de construction dont aucune ne ressemblera à l'autre, ce qui est nécessaire pour éviter l'uniformité qui ferait ressembler mes villages à des casernes.

« Et voilà tout le secret de cette affaire pour laquelle j'aurai certainement à travailler de nombreuses années et, de plus, je devrai attendre que les capitaux viennent à mon secours, car mon concours aux ouvriers devra être absolument gratuit, sans quoi ils me prendront pour un commerçant qui veut faire fortune à leurs dépens et aucun ne me suivrait. »

La jeune fille a écouté sans interrompre le récit du jeune mécanicien ; maintenant elle lui presse tendrement les deux mains, tout heureuse d'avoir su inspirer à son petit ami tant de nobles pensées et elle voit pour l'avenir de belles heures de bonheur à ses côtés.

— Mais comment allez-vous appeler cette coopérative de braves gens désirant se créer eux-mêmes leurs foyers ?

— Je ne sais pas ; j'ai trouvé déjà quelques noms, la Maison sociale, le Village social, la Maison pour tous, la Maison du Peuple, mais tout cela n'est guère flatteur et sent la caserne ou le coron ; je chercherai autre chose.

La jeune fille le regarde en riant et lui dit :

— Je vous réserve une surprise, car, moi, j'ai trouvé et je suis sûre que vous serez content, car le titre est joli et ne sent pas le coron.

— J'écoute ! et j'accepte d'avance avec joie que vous baptisiez mon œuvre future.

Elle s'approche de son oreille et lui murmure tout bas :

— Le Cottage social.

Le sourire ensorceleur de l'adorable jeune fille le jette dans une extase inimaginable.

Et c'est à son tour de sourire ; il la complimente d'avoir trouvé un si joli titre, symbolisant d'une façon parfaite les riantes maisonnettes qu'il rêvait pour ceux qui ne possèdent rien autre chose que leur courage et leur travail.

Puis, appuyant sa tête contre son épaule, elle lui dit :

— Je trouve tellement généreuse votre pensée, que toute petite fille que je suis, je ne sais comment vous témoigner mon admiration.

« Vous pourriez, ainsi que le disait mon père, trouver une grosse fortune dans cette invention ; et vous pensez de suite en faire le bonheur des malheureux en leur offrant le fruit de vos recherches et de votre intelligence. Quel est celui qui en ferait autant ?

« Vous avez raison quand vous me dites que je ne saurais trouver ailleurs ce désintéressement, et que la richesse ne pourrait jamais me procurer d'équivalent des qualités de votre cœur.

Merci ! mon petit Georgia, pour votre bonne pensée, mais aussi jurez-moi que, quoi qu'il arrive, vous poursuivrez sans défaillance le but que vous vous proposez ? »

Il s'est dressé, effaré :

— Qoi qu'il arrive, dites-vous ; songez-vous donc à m'abandonner !... Vous savez bien que c'est ensemble que nous poursuivrons cette œuvre créée pour vous, car je savais bien que vous m'encourageriez à la mettre debout.

— Quand je dis quoi qu'il arrive, je veux dire : si je venais à mourir avant vous, peut-être oublieriez-vous la promesse que vous m'avez faite, mais votre petit carnet vous la rappellerait, j'en suis sûre.

Il est maintenant rassuré..., il lui murmure tendrement à l'oreille :

— Mourir avant moi, chère petite aimée ! ce ne serait pas longtemps avant moi... Vous savez bien que la vie ne me serait pas possible sans vous, il fera nuit pour moi si la mort venait à vous prendre ; le jour même j'irai vous retrouver dans la vie mystérieuse où nos deux âmes ont déjà dû se rencontrer.

« Vivre ici-bàs sans vous, jamais !

« Mais vous suivre..., avec joie..., dans l'éternité ! »

Andréa veut bien que son petit ami soit sincère, mais elle ne veut pas que le sacrifice de sa vie soit inutile, et elle l'interrompt :

— Si je vous ai parlé d'une fin prématurée, c'est parce qu'il faut tout prévoir et voici pourquoi.

« Ma mère est morte très jeune, d'une maladie de cœur ; quant à moi, j'ai grandi et poussé très vite, et suis bien plus forte pour mon âge que je ne devrais l'être, aussi, il y a deux ans, ai-je été très malade !

« Un jour, le docteur, après m'avoir auscultée, s'est entretenu dans la chambre voisine avec mon père... Or, vous le savez, les malades ont l'ouïe très fine, et j'ai entendu très distinctement ces paroles : « Il y a danger..., « insuffisance mitrale très prononcée.., tant qu'elle n'aura « pas une vingtaine d'années, vous aurez tout à redoutez, « une forte émotion peut l'emporter comme sa mère. »

« Remarquez, mon petit Georgia, que je n'ai pas peur de mourir, pas la moindre peur ; mais je voulais savoir si, moi disparue, vous tiendrez la promesse que vous m'avez faite de consacrer votre vie à la plus belle œuvre à laquelle un homme puisse attacher son nom ! »

Cette révélation inattendue jette le jeune homme dans une transe mortelle, il dramatise subitement les paroles de la jeune fille et s'écrie :

— Pourquoi jeter le trouble dans mon âme ! maintenant, je ne vivrai plus que dans l'incertitude et la hantise de la mort..., aussi je ne puis plus rien vous promettre.

« Nous mènerons à bien cette œuvre ensemble, mais si la mort vous arrache à moi, mes généreuses pensées disparaîtront avec vous et ce sera fini également des serments que j'aurai pu vous faire.

— Que voulez-vous donc dire..., que feriez-vous ?

Dans la nuit noire, elle distingue deux yeux phosphorescents qui la fixent dans un accent d'angoisse indescriptible et elle entend sa voix étranglée par l'émotion lui murmurer dans un souffle :

— Je me tuerai !...

Elle sent à cette minute tragique que le sort de son petit compagnon est lié au sien, et que si l'ange de la mort enlève l'un d'eux, il devra aussi emporter l'autre.

Saisie d'émotion, elle perçoit nettement à cet instant l'attraction mystérieuse qu'il a exercée sur elle depuis le jour où elle l'a rencontré, jusqu'au point de braver tous les périls pour venir le repoindre fréquemment dans ce parc en pleine nuit.

Elle a deviné tout de suite en lui, à ses premières paroles, un être étrange, image d'une perfection humaine que ses premiers rêves de jeune fille n'avaient jamais idéalisée.

Elle songe : « Quel amour sincère et profond il a pour moi, son imagination constamment en éveil ne cesse de créer à mon intention des choses surprenantes qu'il se sent capable de réaliser quand il sera devenu un homme ; et elle voit se préciser devant ses yeux la petite voiture sans chevaux qui doit les emporter à travers le monde pour s'aimer sous tous les cieux.

Puis elle partage sa gloire et sa renommée comme poète et compositeur de musique et, enfin, elle recueille avec lui les hommages de tous les peuples du monde pour la grande œuvre d'humanité qu'elle le sent seul capable de mener à bien.

Et il abandonnerait à cause d'elle une vie d'incroyable activité due à la déconcertante intelligence qu'il possède, et qui mériterait d'être vécue pour la gloire et les honneurs dont elle serait ornée.

Au lieu de cela, il la suivrait dans l'énernité sans aucun regret pour les biens de ce monde parce que ses yeux ne la verraient plus... Elle se sent alors envahie d'une infinie tendresse envers l'adolescent qui aime sa douce idole jusqu'au sacrifice de sa vie.

Elle lui prend doucement la tête dans ses deux mains, caresse ses boucles brunes, et sa bouche effleurant presque la sienne dans un spasme d'émotion qui nacre ses beaux yeux de douces larmes, elle murmure dans un sanglot :

— Maintenant, j'aurai peur de mourir parce qu'il faut que vous viviez !...

MAITRE PICOTE

Près du fourneau économique attenant à l'école très chrétienne de Saint-Jean, formant l'angle du boulevard

dénommé maintenant 14-Juillet, un pâle voyou, cafard (1) à ses heures, fait les cent pas, semblant attendre un partenaire qui tardait d'arriver au rendez-vous.

Pantalon de velours noir à baguette et à patte d'éléphant fort à la mode à cette époque, veston de velours noir bordé de ganse, ceinture de flanelle rouge, il représentait le type accompli du parfait « souteneur ». Son visage marqué de la petite vérole lui avait valu le surnom de « Picoté ».

Il grommelle entre ses dents : « Je crois que ce gonce se paie ma tranche, il appelle ça onze heures !... » et il consulte sa montre qui va bientôt marquer midi.

Pour tuer le temps, il regarde les soldats faire l'exercice dans la cour de la caserne Burnonville ; il se disposait à partir quand une main lui frappa sur l'épaule :

— Vous trouvez le temps long, mon ami ?... mais excusez-moi, c'est jour de marché à la Bonneterie et je n'ai pu me libérer plus tôt.

Ah, marché ou pas marché, j' m'en balance !... j'suis là d'puis onze plombes et j'tiens à être payé d'mon dérangement...

— Calmez-vous, mon ami ! Tenez, voilà quarante sous, et il lui glissa dans la main un beau Napoléon d'argent brillant que son interlocuteur fit passer prestement dans son gousset.

— Avez-vous du nouveau depuis huit jours ?

— Peau de balle !... et j' commence à croire que vous avez d'la m... aux yeux ; j'ai monté la garde depuis samedi dernier, couché dans l'herbe du fossé ; j'ai commencé à m'installer à la nuit tombante et je n'me suis déripé qu'à quatre heures du matin.

« J'n'ai pas vu un chat, à moins que l' mec en question ne soit descendu du ciel, j'suis sûr que personne n'a escaladé l'mur dont vous m'aviez confié la garde.

« Maintenant, si vous voulez que j' continue la faction, j' trouve que quarante ronds c'est pas assez pour un pareil boulot où on peut attraper la crève par rapport à la rosée qui vous trempe et les moustiques qui vous bouffent.

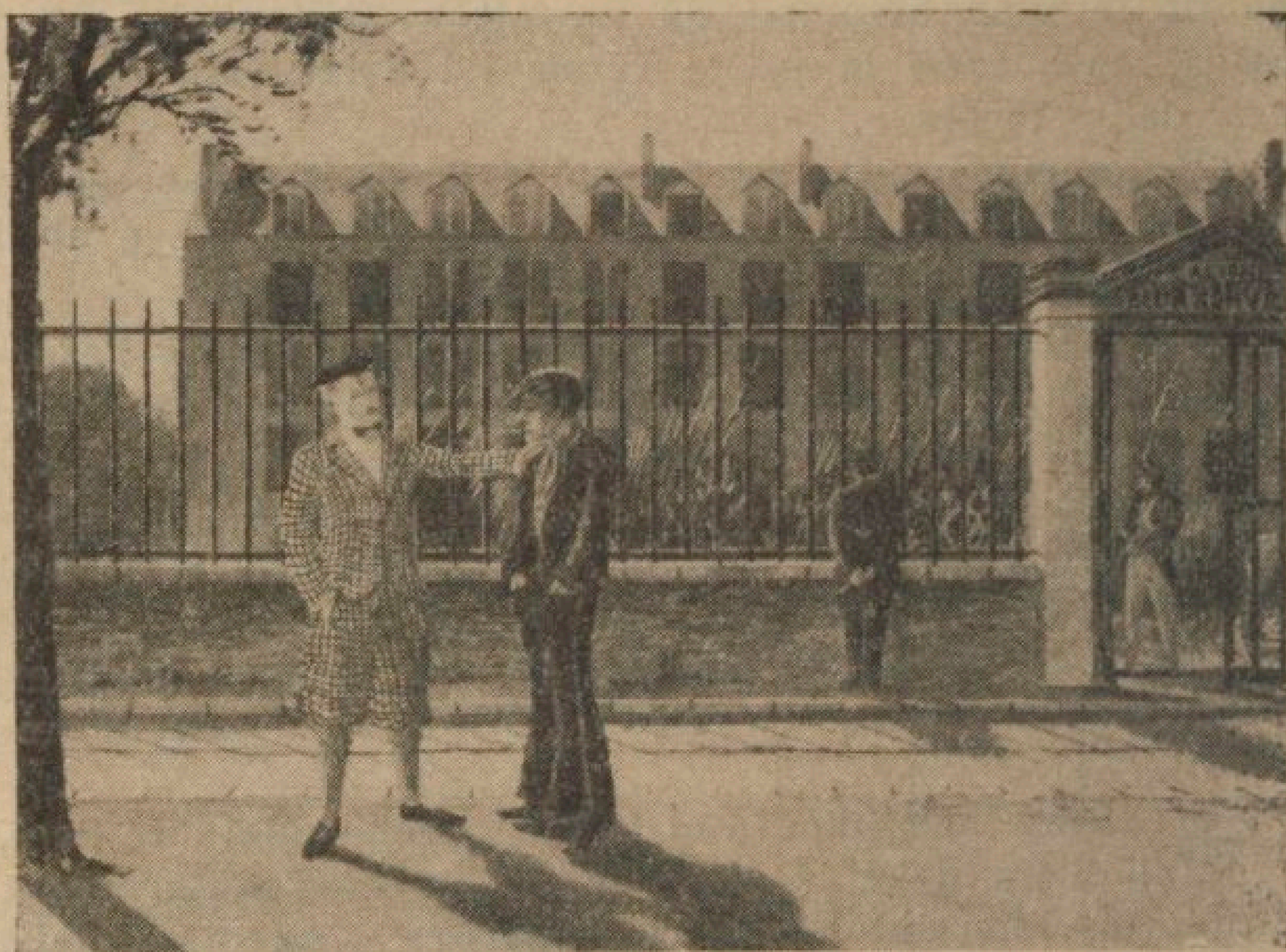
« Ça s'ra une thune ou n'en parlons plus !... »

---

(1) Cafard : apprenti bonnetier.

M. Léon, car c'est lui, le fixe dans les yeux et lui dit :

— Je veux bien payer le prix, mais je vous ferai remarquer que vous avez dû vous endormir dans la nuit de vendredi à samedi dernier, j'ai, dans la journée, fait une remarque près de la grosse branche de lierre ou je suppose que doit s'accrocher le hardi escaladeur de murailles,



...J'nai pas vu un chat, à moins que l'mec en question soit descendu du ciel !...

et j'ai constaté le samedi matin que les petits morceaux de bois fichés dans les joints des briques étaient tous cassés à ras de ces briques !...

La face pâle du jeune cafard se colore légèrement :

— C'est-y qu' vous m' prenez pour une gourde..., pisqu' je vous dis qu'y est monté personne, j'était allongé la tête dans le pied du lierre et si l' mecton avait grimpé dessus, il aurait dû me marcher sur l' ventre.

« Pour les bouts d' bois cassés, c'est pas malin ! vous auriez dû m' l' dire ! C'est moi qu'a grimpé quand potronminette a commencé à paraître, j' voulais voir comment qu' c'était fait d'l'autre côté et où qu'était l'kiosque où devait s'jouer la musique...

« J'ai vu seulement un sale cabot qui s'a mis à gueuler comme un putois et qu'a manqué de m' bouffer un bifteck ; alors j'en ai conclu que si un autre grimpait comme moi, le kleps lui ferait la même réception ; donc, comme le kleps n'a pas gueulé jusqu'ici, c'est qu' personne a grimpé sur l' mur. »

M. Léon n'insiste pas, il est bien heureux de constater que le bris des bois témoins, n'est pas dû au visiteur mystérieux qu'il voudrait bien connaître, et il redonne à son complice deux beaux louis de vingt francs, paiement d'avance d'une nouvelle série de huit jours de surveillance.

Puis il recommande :

— Et surtout s'il passe le mur, laissez-le faire, mais quand il regagnera son gîte, suivez-le comme je vous l'ai déjà indiqué, repérez l'endroit où il habite, donnez-moi son nom ; contre ces deux renseignements, il y a cent francs pour vous !

Les yeux du jeune bonnetier semblent briller d'une lueur de convoitise, il s'incline et salue :

— Bien, bourgeois ! Au revoir !... Comptez sur moi comme j' compte sur vous !

Quand son interlocuteur a tourné les talons, il s'arrête et le regarde s'éloigner.

— Sale muffle ... Si tu crois qu'j'vas l'vendre le petit loupiot, tu peux crever !

« J'fais pas l'voyeur, moi, on n'y voit goutte !... J'fais l'entendeur. Ah ! ça fait plaisir d'esgourder (1) deux monichards s'aimer comme ça.

« Heureusement qu'y s'doutaient pas qu' j'étais perché au-dessus d'eux, sans quoi j'aurai jamais su d'ma vie c'que c'était qu'la vrai amour !...

DETRESSE DE PERE

Onze heures du soir. M. Firmin est assis dans un fauteuil, la lampe éteinte et la fenêtre ouverte sur le jardin.

Il songe : un grand combat se livre en lui ; il veut chasser le doute qui l'obsède et qui vient de le terrasser de sa redoutable étreinte.

(1) Esgourder : entendre.

Il aime sa fille par-dessus tout et il ne veut pas prendre pour réelle la perfide insituation que lui a apportée la lettre anonyme reçue il y a quelques jours dans son courrier.

Il cherche qui peut lui en vouloir au point de venir jeter le désarroi dans son âme et troubler la sérénité de sa vie simple et familiale.

Mais la lettre est précise : « Votre jeune fille a un amant ! Nous ne pouvons pas encore vous donner de précision, mais surveillez-là de très près, aussi bien la nuit que le jour et peut-être pourrez-vous éviter la catastrophe qui vous menace dans votre honneur et celui de votre enfant. »

Il rejette la lettre en la froissant dans ses mains :

— « Aussi bien la nuit que le jour », mais c'est complètement dénué de bon sens, et cette simple phrase devrait me faire toucher du doigt l'inanité de l'accusation puisque Andréa ne sort jamais seule, sa gouvernante allant régulièrement la conduire et la rechercher au pensionnat.

« Qui pourrait l'accoster en chemin ou même lui donner des rendez-vous dans quelque rue écartée sans que nous nous en apercevions.

« Je ne vois rien dans ses gestes et dans sa tenue qui me laisse supposer qu'elle ait déjà donné son cœur.

« Mais la nuit !... ce racontar est complètement ridicule et je ne vois pas très bien pourquoi je me tourmente avec cette ordure. Andréa a sa chambre contiguë à la mienne, si elle se levait pour sortir je l'entendrais ouvrir les portes du couloir et de la grille ; autant de choses impossibles.

« Qui a pu écrire cela ?... » Il cherche et ne trouve pas.

Il a bien pensé un instant au voisin, M. Léon, qui, un jour, avait fait allusion à la possibilité d'une amourette de la jeune fille, mais il avait mis cette boutade sur le compte du dépit qu'il éprouvait de l'indifférence d'Andréa à son égard ; au fond, il le croit incapable d'écrire une lettre anonyme.

Et il ferme les yeux sur cette vilenie, car il lui répu-

gne d'exercer une surveillance qu'il juge inutile et offensante pour son enfant.

LE DERNIER JOUR DE PARADIS

Des éclairs lointains illuminent la rue de tous points de l'horizon, mais la nuit est calme, et aucune brise ne fait frémir le feuillage des arbres du jardin d'Andréa.

C'est vendredi, jour de voyage de M. Firmin à Paris, et depuis dix heures du soir, les deux enfants sont assis côte à côte dans l'ombre propice, qui leur fut toujours accueillante.

Le jeune mécanicien, effrayé par ce qui s'est passé lors de leur dernière entrevue, a écrit à sa petite amie de devancer l'heure à laquelle ils se rencontraient habituellement, en la priant de poser l'échelle à l'autre extrémité du mur, de façon à déjouer la surveillance dont ils paraissaient être l'objet.

Il lui dit avec une angoisse non dissimulée :

— J'ai la certitude que nous sommes épiés, mais par qui ?...

« Cependant, malgré la douleur immense que je vais ressentir en ne vous voyant plus, je préfère souffrir mille tourments, que de vous laisser courir à une catastrophe imminente.

« Aussi, de ces dangereuses entrevues, celle-ci sera la dernière, quant à présent du moins ; plus tard, quand les soupçons de ceux qui nous épient seront apaisés, nous verrons s'il est possible, avec beaucoup de prudence, de revivre les heures inoubliables que j'ai passées près de vous !

« Je viendrai malgré cela tous les huit jours, visiter la petite cachette qui me donnera de vos nouvelles sans que nous puissions courir aucun risque.

« Je vous dis tout cela avec un grand serrement de cœur ; les plus beaux jours de ma vie se passent ici, près de vous, chère petite âme, et je dois y renoncer pour éviter le drame terrible qui nous arracherait à jamais l'un à l'autre.

« Si votre père averti par des méchants nous surprenait, comprenez donc, quelle chose épouvantable.

« Que je sois victime de mon imprudence, j'accepterai sans murmurer le châtiment qui me serait infligé, mais vous, qui n'avez pas hésité à me permettre de venir vous repoindre ici, lorsque vous m'avez vu si malheureux, que pourrai-je vous donner en échange de votre divine charité à mon égard... rien !... rien ! si ce n'est vous sauver du danger en sacrifiant mon suprême bonheur à votre sécurité.

— Que vous êtes bon, mon cher petit Georgia ! et comme je suis touchée de la ferveur de votre tendre amour, mais vous exagérez le péril.

« Oui, nous serons plus prudents à l'avenir, cependant ne croyez pas que vous serez seul à souffrir de notre séparation ! Vous êtes maintenant toujours présent à ma pensée, et je suis heureuse de songer qu'à tout instant du jour vous travaillez dans mon intention, et à de si belles choses, que je me demande vraiment, si vous êtes un tout jeune garçon, ou un homme privilégié par la grandeur de la pensée et l'élévation de l'âme.

— Non ! chère petite Andréa, je ne suis qu'un pauvre ouvrier sans fortune, mais riche d'espérances, et pour vous le prouver, j'apporte ce soir mon petit carnet dont les précédentes pages de réalisation viennent de s'augmenter de deux projets que je crois pouvoir mettre debout dans l'avenir.

« Quatrième page. — Projet de maison mécanique, où tout le service domestique sera remplacé par la vapeur et l'électricité.

« Il y aura dans la cave des grandes piles au bichromote de potasse, qui feront tourner des petits moteurs faisant le travail des domestiques.

« Une machine à vapeur instantanée fera tourner les appareils de lavage du linge et de la vaisselle, les petits appareils pour moudre le café, faire les crèmes et les mayonnaises marcheront également par la vapeur.

« Les portes s'ouvriront par un jeu d'électro-aimant, alimenté par des piles.

« La pendule sera remontée toutes les minutes par un électro-aimant, ainsi que beaucoup d'autres choses auxquelles je penserai. Mais ce qui paraîtra le plus prodigieux sera le service de la salle à manger.

« Des petits moteurs électriques tourneront dans la table et porteront les plats devant les convives.

« Mes connaissances en ébénisterie et en menuiserie, me permettront de construire cette table qui sera creuse, et recélera tout le nécessaire à l'intérieur, sans que l'on puisse voir aucune pièce en mouvement. »

— Que vous êtes ingénieux, mon tout petit..., et où allez-vous chercher ce que vous imaginez...

« Oh, tenez, il me vient une idée ! quand nous serons mariés, vous construirez tous ces appareils sans rien dire à personne, puis un beau jour, nous ferons entrer mon bon père et ma bonne Annette dans la salle à manger électrique, je me réjouis d'avance de leur stupeur en voyant circuler les plats qui s'arrêteront devant eux au commandement. »

— Oui, et nous rirons bien de leur surprise, mais d'ici-là j'aurai encore trouvé bien d'autres choses qui les étonneront davantage.

« Voici maintenant la cinquième page. C'est la plus surprenante, la plus difficile des réalisations, et je ne sais pas encore en ce moment comment je m'y prendrai pour la mettre au point, car je devrai pour y arriver connaître trois métiers que je sais nécessaires à la réussite de mon projet.

« Je n'ose pas vous dire en quoi il consiste, car vous me prendriez certainement pour un fou ! »

— Oh, vous devenez méchant... Vous pourriez essayer des choses que je saurais presque impossibles à réaliser que je serais la dernière à vous décourager de les entreprendre, je vous sais si ingénieux pour votre âge que je ne doute pas que, plus tard, avec l'expérience, vous ne triomphiez de l'impossible et que rien ne m'étonnera de votre part ; donc vous pouvez causer sans crainte, et si le secret est si grand, dites-le moi tout bas à l'oreille.

Encouragé par sa jeune compagne, il s'approcha tout près et parla ainsi :

— Quand je contemple vos yeux merveilleux, véritable miroir de votre âme divine, quand je m'extasie devant l'ovale si régulier de votre visage, devant le dessin si pur de votre bouche, quand mes lèvres se posent sur le pâle ivoire de votre front, je me sens transporté par la joie

de pouvoir admirer une des plus belles œuvres du Créateur, mais cependant il passe en moi un frisson parce que je sais que cette beauté inégalable sera très vite détruite par le temps.

« Vos yeux admirables perdront leur éclat, la peau fine satinée et tendue qui les entoure, deviendra craquelée, ridée et tombera sur vos prunelle éteintes comme une draperie froissée.

« Votre visage d'ange perdra sa forme ovale idéale, pour faire place à un menton creusé de deux plats qui lui donneront un aspect de vieillesse et de décrépitude dont je tremble de voir la menace vite exécutée par les années.

« Toute la magnifique créature que vous êtes sera détruite en moins de vingt-cinq à trente ans, et je voudrais, fou que je suis, trouver le secret de Faust afin de vous conserver près de moi toujours aussi jeune, aussi éblouissante de beauté idéale que le jour béni d'avril où au milieu d'une féerie printanière, je fus mis en votre présence. »

La jeune fille s'est mise à sourire et lui prenant la main afin de ne pas l'effrayer par son scepticisme, elle lui dit avec douceur :

— Pour cette fois, je crois que vous cherchez l'irréalisable, car en ce monde tout vieillit à une date fixée par Dieu et même un miracle ne pourrait retarder l'échéance fatale qui se termine ensuite par la mort.

Mais le jeune Georgia a son idée qu'il poursuit malgré l'opposition évidente qui vient de lui être manifestée.

— Vous avez mal compris, il ne s'agit pas de vaincre la mort, mais seulement de retarder le plus longtemps possible l'apparition de la vieillesse.

« Il doit exister des moyens qui sont à chercher.

« J'ai lu beaucoup à ce sujet et je crois comme les auteurs de ces livres que le tabac, l'alcool, les nourritures animales détruisent prématurément la merveilleuse et résistante machine humaine qui constitue notre corps. »

— Cela est vrai pour les hommes, mon cher petit ami, mais les femmes qui ne fument pas, ne boivent pas d'alcool, devraient rester jeunes plus longtemps que les hommes ?...

— Je le suppose, mais elles sont carnivores, et elles héritent par atavisme des tares du tabac et de l'alcool qui leur sont léguées par leurs ancêtres.

— Vrai, je crois que vous avez réponse à tout, et je finirai par croire que nous resterons jeunes tous deux quand les êtres de notre âge seront passés dans la catégorie des vieilles gens.

— Oui..., et je pense cependant, sans en avoir la certitude, que la vieillesse ne devrait commencer qu'à 80 ans, un homme de 70 ans devrait avoir la robustesse et l'apparence d'un homme de 40 ans ; puis, si je prends la somme de cent années, atteinte par quelques rares privilégiés, comme terme de comparaison, j'en déduis que dans les siècles futurs, quand la science aura appris aux hommes comment ils abrègent leurs jours par les poisons du corps et de l'intelligence, l'espèce humaine pourra aller jusqu'à la moyenne de cent trente à cent quarante ans,, qui correspondra au maximum de notre époque qui oscille entre 60 et 70 ans.

« On aura donc, par une nourriture et des soins d'hygiène appropriés, augmenté l'existence normale de près de moitié !

« Mais encore faudra-t-il que cette vieillesse comporte des facultés intellectuelles bien nettes, sans quoi ces centenaires deviendraient une charge pour ceux qui seraient obligés de les supporter, en les entendant radoter du matin au soir.

Comme je vous le disais tout à l'heure, je lis beaucoup, petite amie, et je lis entre les lignes, je complète souvent, par une intuition qui me vient de je ne sais où, ce que les auteurs ne précisent pas, non pas que je puisse indiquer de suite comment on devrait s'y prendre, n'ayant pas encore acquis l'expérience nécessaire pour y parvenir, mais je sens en moi une force, une puissance à l'état naissant, qui me laisse supposer que je pourrai, avec de la patience et de l'énergie, réaliser ce qui nous semble aujourd'hui impossible.

« Vous voyez, chère petite amie, que mon carnet peut encore recevoir de nombreuses idées, aussi vais-je m'appliquer chaque jour à le compléter, puisque l'inspiration me

vient de vous, et que travailler pour vous est toute ma joie et tout mon bonheur sur la terre. »

Elle appuie maintenant son adorable tête brune sur l'épaule du petit inventeur et lui dit :

— Si quelqu'un nous entendait, il serait surpris de notre conversation, vraiment je n'aurais pas cru moi même, il y a six mois, que je m'intéresserais à des choses si importantes.

« Nous reprendrons, quand vous le jugerez à propos, et quand le danger sera passé, les intéressantes causeries auxquelles je m'instruis tout en vous aimant et vous admirant. »

Il ne répondit pas, tremblant de bonheur et d'émoi devant ce chaste aveu, et ses lèvres se posèrent comme un remerciement sublime sur le front immaculé de la pure jeune fille.

.. ..

C'est maintenant fini de ces joies, petit Georgia, car le destin a signifié son arrêt.

Ton carnet dont l'amour tournait les pages, ne verra plus d'autres réalisations inscrites pour le cours de ta vie.

Tu as vécu quelques mois une idylle merveilleuse, tu as connu presque enfant le suprême et infini bonheur de poser tes lèvres sur le front pur et immaculé d'un ange descendu du ciel ; tu paieras ces minutes inoubliables par la souffrance, le deuil et le désespoir, car la page vierge sur laquelle tu pensais inscrire demain une nouvelle pensée noble et généreuse, sera bientôt tournée par le souffle de la Mort et barrée d'une large tache de sang !...

JALOUSIE ET ASTUCE

M. Léon marche de long en large dans sa chambre, monologuant tout bas contre un adversaire invisible :

— Cette crapule me trompe avec un aplomb formidable, je suis sûr qu'hier soir encore le mur a été escaladé, les petits cailloux que j'ai posés au bord des tuiles n'y sont plus, et les cendres que j'ai répandues au bas de la piste marquent l'empreinte bien nette de deux chaussures sans talon, des pantoufles probablement, ou des chaussons

de gymnastique en toile blanche, ce qui est très commode pour exécuter ce travail de cambrioleur d'amour.

Et il a le toupet de me dire qu'il a passé la nuit à cet endroit, et qu'il n'a rien vu...

— Canaille ! menteur ! voleur ! Sûrement il touche des deux côtés, il a sans doute surpris cet amoureux anonyme, qui peut très bien être cet insaisissable G. K., au moment où il allait sauter le mur, et il l'a fait chanter en lui demandant le prix de son silence. »

Puis, croisant les bras d'un geste de résolution, il murmure :

— Je ne dois plus maintenant compter que sur moi ; mais faut-il que je sois intoxiqué par cette femelle, pour en arriver à passer des nuits aux aguets derrière mes volets, sans rien découvrir.

Est-ce pur hasard, ou l'adversaire est-il le diable en personne, chaque fois que je monte la garde, les petits morceaux de bois témoins que je dispose à l'endroit suspect, ne sont pa stouchés ; mais si je prends une nuit de repos bien gagné, je suis sûr de trouver le lendemain la preuve que l'invisible personnage a sauté dans le jardin de cette beauté fatale.

« Mais que diable vient-il faire dans ce jardin ? Jeudi dernier, Mlle Rosenthal est partie à Chaumont avec sa gouvernante, je les ai vues à la gare prendre le train à six heures du soir et, dans la même nuit, je suis sûr qu'il a passé dans la propriété, la marque de ses pas était très nette sur les cendres fraîches et ce n'étaient pas les empreintes des chaussures de ce bandit de Picoté qui a des pieds énormes, mais un tout petit pied 36 à 37 maximum.

« Et j'en suis toujours à cette question : Que vient-il faire dans le jardin, puisque sa dulcinée n'y est pas ; il doit certainement en être informé ?...

« Il ne vient certainement pas pour causer avec le chien !

« Ah ! que je donnerais donc bien mille francs de ma poche pour me trouver un soir bec à bec avec lui ; je lui laisserais tomber sur la gueule un atout dont il se souviendrait longtemps.

« Réelement, cette gosse me rend loufoque ; j'en perds le boire et le manger, si je ne réussis par le père ou par

un moyen quelconque à forcer le sort en ma faveur, il faudra me donner de l'air, m'éloigner d'ici.

« Je suis trop près d'elle et, à l'épier constamment derrière ma fenêtre sans pouvoir la prendre sur le fait, je m'inflige un supplice dont je ne vois pas la fin.

« Ce n'est plus de l'amour, c'est de la rage, la rage d'être méconnu ; elle n'a pas un regard pour moi, elle me méprise profondément, parce que j'ai été maladroit dans ma première entrevue avec elle ; comment ferai-je pour la ramener à moi ?

« Ah ! si j'avais le secret de son amourette, j'aurais tôt fait de la dénoncer au père, et sûrement elle reviendrait à de meilleurs sentiments à mon égard. »

Puis, prenant une petite valise, il s'apprêta à sortir :

— Allons ! tentons encore aujourd'hui la chance, peut-être le sort me sera-t-il enfin favorable.

Il traverse son jardin et se dirige vers la grille qu'il referme à clef, en la tirant fortement à lui.

Puis, passant devant la demeure de son voisin, il tire discrètement le pied de biche pour annoncer sa présence.

Comme à l'habitude, Tambour se précipite au-devant de son ennemi, en poussant des furieux aboiements.

M. Firmin qui arrose son jardin, attrape le chien par le collier et va le mettre à l'attache.

Andréa cueillant un bouquet de roses, s'est tournée du côté de la rue et répond par un salut indifférent au sourire de son voisin.

— Pardon, Monsieur, je venais vous demander si vous n'avez pas de commission à faire à Romilly-sur-Seine ; je pars au train de huit heures et je me ferais un plaisir de vous être utile en la circonstance.

M. Firmin s'empresse de faire entrer l'ancien officier en le remerciant de son amabilité.

— Ecoutez, je ne vois rien pour moi, mais ma fille a une amie qui habite Romilly et dont elle me parlait précisément hier soir ; elle l'a invitée à aller passer quelques jours dans sa famille, peut-être aurait-elle un mot à vous remettre pour elle.

« Andréa..., viens un peu ici. M. Léon va à Romilly, et je...

— J'ai entendu, père, mais je ne suis pas encore décidée à faire ce voyage, ce sera pour les vacances

« Je vous remercie néanmoins, Monsieur, de votre obligeance ; au revoir, Monsieur... »

Puis, sans s'occuper de lui autrement, elle retourne à ses rosiers.

Un éclair de dépit passe dans les yeux du jeune homme ; mais il se maîtrise.

— Eh bien, ce sera à votre service pour une autre fois ; puis, serrant la main de son voisin : « Au revoir, Monsieur... Mademoiselle !... Je me presse pour ne pas rater le train... »

Et il hâte le pas vers le faubourg, mais, arrivé à cinquante mètre dans la direction de la ville, il fait un brusque crochet, et s'engouffre dans la petite ruelle bordant le derrière de sa propriété.

Marchant sur la pointe des pieds, il s'arrête devant la petite porte de servitude à moitié enfouie sous les lierres, et celle-ci qui a dû être soigneusement graissée, roule sur ses gonds, sans bruit, pour lui livrer passage.

Puis, longeant les bordures de gazon pour ne pas faire de bruit, il rentre chez lui en rasant la muraille et va s'installer à nouveau derrière son poste d'observation.

Pourquoi cette manœuvre ? A-t-il un soupçon ce jour plutôt qu'un autre ? Non, il compte sur le hasard et la persévérance pour arriver à ses fins.

On va voir par ce qui va suire que cette fois il allait enfin réussir.

Il aperçoit par les fentes de la persienne la jeune fille qui soigne ses chères fleurs.

Sa toilette blanche moule admirablement son corps de divinité, et ses cheveux noirs à reflets bleus encadrant son pur visage, la rendent encore plus désirable.

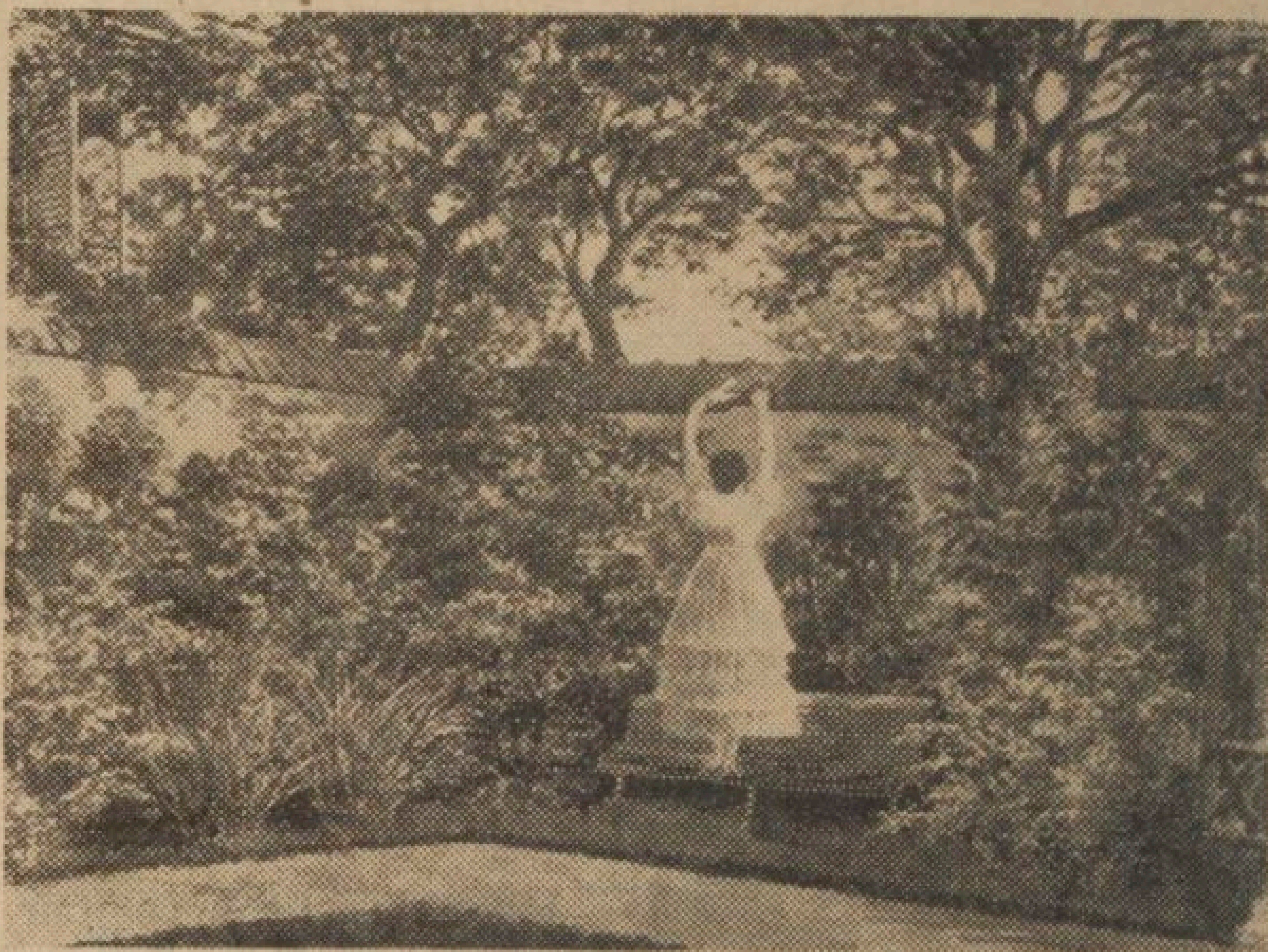
Il la dévore des yeux, augmentant davantage sa jalousie féroce attisée par l'indifférence de la merveilleuse enfant.

Elle vient d'arriver près du petit kiosque, face au mur qui recèle tout le mystère qu'il cherche en vain à pénétrer, là elle s'arrête indécise.

Elle regarde du côté de la maison à travers les fusains qu'elle déplace légèrement.

L'ex-sous-officier commence à s'intéresser prodigieusement aux gestes de la jeune fille : Pourquoi épie-t-elle ?

Laissant retomber les branchages qui lui cachent la vue de son père, arrosant avec amour les capucines près de la porte d'entrée, elle tourne maintenant ses regards du côté des volets de leur voisin, obstinément clos depuis



Depuis deux mois que je fais l'andouille derrière ces volets, je connais enfin le mot de l'énigme !...

deux mois, et ouverts une demi-heure par jour par la femme de ménage chargée de l'entretien de la maison.

Ses yeux semblent vouloir chercher l'ennemi jusque derrière les fenêtres closes, et son regard a tant d'acuité que l'espion recule instinctivement au milieu de la chambre.

Mais, rassurée sans doute à la pensée qu'il est maintenant dans le train, elle approche un banc de la muraille, et tirant un lettre de son corsage, elle la glisse sous une tuile qu'elle soulève et laisse retomber sans bruit.

Puis, sautant légèrement à terre, elle disparaît dans l'allée des marronniers.

Le maréchal des logis est resté sur place médusé.

Il laisse échapper un juron :

— Ah ! petite garce !... je te tiens enfin ; depuis deux mois que je fais l'andouille derrière ces volets, je connais enfin le mot de l'énigme.

« Tout s'explique ! Ce que vient faire l'élu de son cœur ? Mais, chercher le courrier, parbleu, et il apprend par ces babillardes, quels sont les jours et les heures où il peut sauter le mur sans danger, pour venir la prendre entre ses bras.

« Ah ! la bonne blague ! petite rosse... Tu me croyais bien loin, à mon tour de me payer ta tête, et je sais maintenant où est ta boîte à lettres, qui sera levée avant le page d'amour par un facteur des plus discrets.

Quelques instants plus tard, la vieille Annette et la jeune fille prennent place dans la petite voiture que le poney emmène rapidement vers le faubourg en direction du pensionnat de la jeune fille.

Un quart d'heure après, M. Firmin rentre à la maison changer de vêtements, et, fermant la grille à double tour, il se dirige du côté de la ville.

L'observateur a hâte maintenant d'aller s'emparer de la missive qui va lui donner, sans aucun doute, les renseignements qu'il désire depuis longtemps.

Il descend précipitemment l'escalier, et court vers la petite porte des communs qu'il avait franchie une demi-heure auparavant, et se dirige vers, en inspectant prudemment les alentours, vers l'endroit qui fut pour lui si longtemps un point d'interrogation ; puis, s'aidant des pieds et des mains, il s'accrocha à la partie supérieure de la muraille, souleva la tuile et s'empara de la lettre.

Il refit rapidement le même chemin et se mit en devoir de décoller au-dessus de l'eau bouillante l'enveloppe contenant ce qu'il désirait tant connaître et il lut :

Mon Cher Petit Ami,

J'ai été très touchée par votre dernière gentille lettre ; prenez courage, nous allons probablement pouvoir nous revoir dans une huitaine de jours.

Mon père partira pour Paris vendredi, il ne sera pas seul, le dragon s'en ira avec lui pour traiter une affaire urgente ; donc plus de crainte aucune pour ce jour-là, nous serons absolument tranquilles et nous pourrons être

l'un près de l'autre dans le calme du jardin, depuis 10 heures du soir jusqu'à très tard dans la nuit.

Si vous pouvez vous trouver jeudi prochain, à 9 heures du soir, rue Champeaux, près de la ruelle des Chats, je pourrai vous causer deux minutes ; au cas où il y aurait contre-ordre pour le voyage, je suis invitée à dîner par une de mes amies qui est externe à la pension Beaussire, et je lui demanderai de venir m'accompagner à la poste ; je m'arrangerai pour qu'elle aille seule porter la lettre ; pendant ce temps je vous parlerai.

Soyez courageux et patient autant que vous êtes bon et intelligent, et tout ira bien.

Votre petite amie pour toujours,

Andréa.

Il laisse tomber la lettre sur la table dans un geste de déception.

— Ah ! le petit chameau ! quelle rouerie !... qui aurait jamais cru... A qui se fier !... Il n'y a plus d'enfants !...

« Et le père, quelle niquedouille, il me dit qu'elle n'est qu'une gosse très naïve pour son âge...

« Par exemple ! je n'en reviens pas...

« Eu tout cas, je ne suis pas plus avancé au sujet du sigisbé ; quel est son nom ?... « Mon cher petit ami », ne doit pas être bien gros ni bien grand, avec son pied de 36de pointure. Si cependant c'était un gosse comme elle... Oh !... alors, ça ira tout seul : une mornifle de chaque côté des oreilles, et l'affaire sera vite bâclée.

« Enfin... Ruelle des Chats, jeudi à 9 heures ; je vais peut-être finir par contempler son visage à ce cher petit amour.

Puis, repassant un peu de gomme arabique sur les bords de l'enveloppe, il la referma, et alla, avec mille précautions, remettre la missive là où il avait été la chercher.

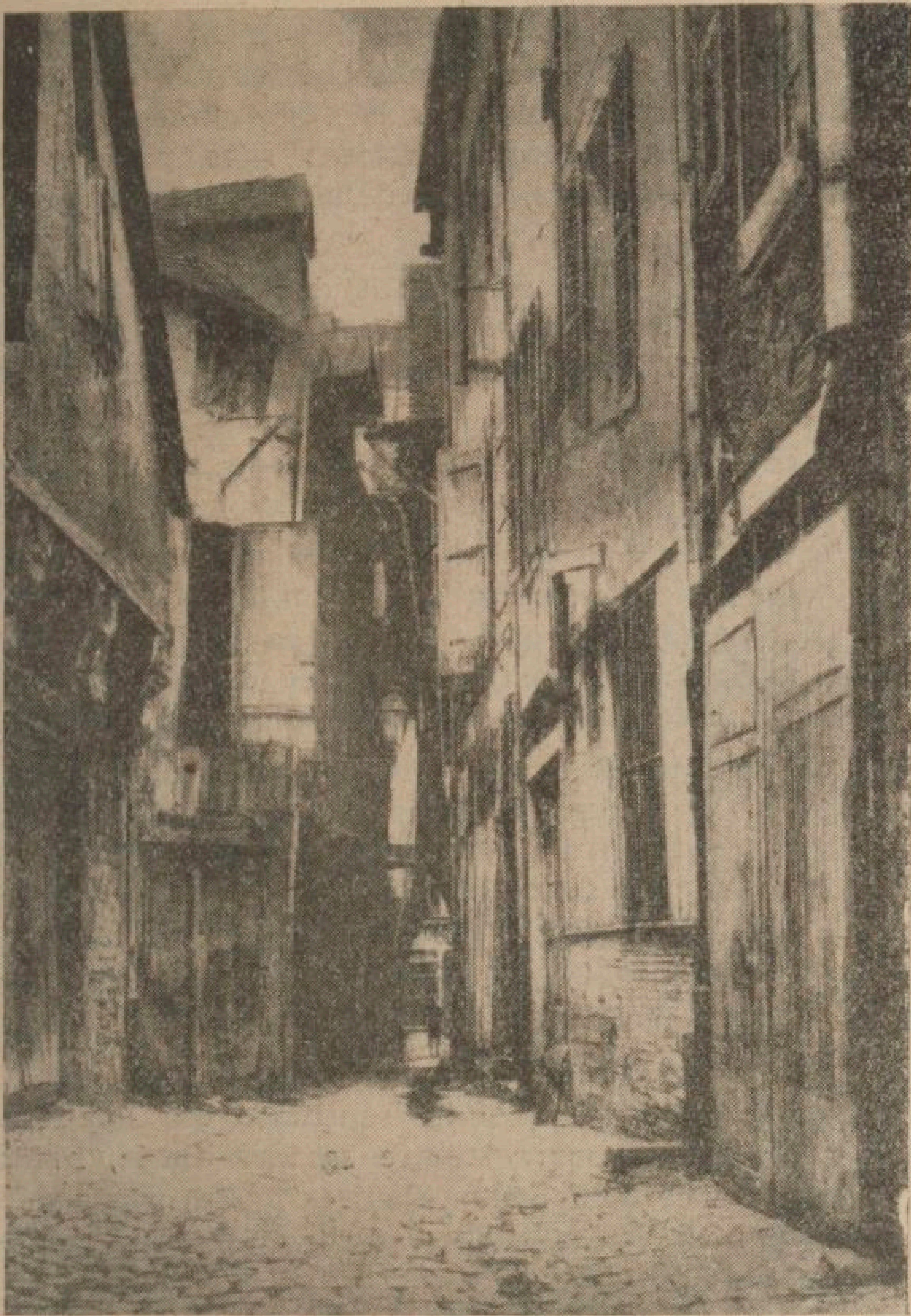
LA RUELLE DES CHATS

Troyes est une ville qui a conservé dans certains de ses vieux quartiers, les vestiges de ses curieuses habitations moyenâgeuses.

La Ruelle des Chats, visitée encore à l'heure actuelle par les nombreux touristes de passage en cette vieille cité de la Champagne, présente une particularité tout à

fait intéressante de la façon dont les architectes de ces siècles lointains bâtissaient les maisons.

En passant dans cette ruelle, dont les extrémités sont encore munies de leurs grilles massives, que le guet re-



La ruelle des Chats, à Troyes
Les pignons des toits, sous le poids des siècles, se touchent au-dessus de la ruelle.

fermait sur lui après avoir effectué sa ronde aux lanternes, on ne peut s'empêcher d'évoquer par la pensée, les troubadours amoureux, les pages et leurs gentes damoiselles, coiffées du long bonnet de carton, agrémenté de fines dentelles.

Les pignons des toits, que l'affaissement des terrains sous le poids des siècles ont rapproché les uns des autres, se touchent au-dessus de la ruelle, entretenant l'ombre perpétuelle, et les voisins pourraient sans peine passer d'un bâtiment à l'autre, en enjambant simplement les fenêtres,

Le passage à peine éclairé fut de tous les temps un refuge sûr pour les tête-à-tête amoureux, les encoignures en sont toujours sombres et propices aux conversations secrètes.

C'est cet endroit voisin de la maison où elle devait dîner ce soir-là, qu'avait choisi Andréa pour renseigner son petit ami sur le voyage projeté par son père.

Le jeune mécanicien est arrivé un quart d'heure en avance, il a commencé par traverser la ruelle d'un bout à l'autre, pour en reconnaître la sûreté des issues en cas d'alerte, car maintenant il se méfie plus que jamais.

Mais ce passage, à neuf heures du soir, n'est pas du tout ce que s'en figure le jeune adolescent, n'ayant pas eu jusqu'ici l'occasion d'y venir dans le but inavoué d'y rencontrer une jeune demoiselle.

Tous les coins sont occupés, et chaque fois qu'il fait mine de s'arrêter près d'une porte noyée d'ombre, il entend des grognements ou des toussotements qui le font rougir et décamper rapidement.

Il ne se doutait pas que le sentiment qui lui faisait escalader les murs pour rejoindre sa bien-aimée, hantait également le cœur d'une foule d'autres jeunes gens de son âge, puisque tous les endroits déserts ou presque étaient des rendez-vous de prédilection.

Mais il s'aperçoit également que la nuit n'était pas si noire qu'il l'eût désiré, puisque ses yeux perçants distinguaient très bien un homme d'une femme, et même les contours de leur visage.

Et il eut peur, non pas pour lui, mais pour elle ; si on venait à les découvrir. Qui ?... il ne sait pas, peut-être ceux qui les épiaient depuis deux mois.

Il est arrivé à la sortie rue Champeaux, il hésite ; elle va arriver, et il regarde angoissé le trou noir s'éclairant de-ci de-là de la lueur blafarde des réverbères à huile.

Son esprit tendu par le besoin de sécurité, a trouvé tout d'un coup la solution ; il s'approche rapidement du réverbère éclairant l'entrée de la ruelle, déroule la corde, souffle la lampe, remonte l'appareil au haut de son support, et se poste au coin de la grille.

Deux ombres s'approchent sur le trottoir, tout d'un coup l'une des ombres fait un faux pas et deux voix s'interpellent :

— Tu t'es fait mal, Andréa ?...

— Non, Gabrielle ! mais j'ai le pied un peu endolori, attends un instant !...

« Ah ! cela va mieux, mais je ne crois pas pouvoir aller jusqu'à la poste, je vais marcher plus doucement, derrière toi, je te rattraperai, va devant porter ma lettre.

Et la petite camarade prit sa course, pendant que la blessée imaginaire faisant un crochet s'approcha de l'entrée de la ruelle des Chats.

Georgia dans l'ombre la guettait :

— Venez vite, et la prenant par la main il l'entraîna dans le coin libre le plus sombre.

Puis mi-sérieux, mi-souriant, il ajouta :

— Vous savez, j'ai éteint le réverbère, il fait très noir, et personne ne pourrait nous reconnaître.

— Oh ! comme vous êtes vigilant, je n'aurais jamais pensé à cela.

— Causez bas, car la ruelle est pleine...

— Pleine de quoi ?...

— De.., d'a...

— Mais dites, de quoi ?...

— D'amoureux !

— Comme nous ?...

— Comme nous !

« Alors, le voyage est toujours décidé ?...

— Oui ! pour demain matin, ils partent tous les deux, et ne rentreront que samedi soir... Oh ! comme nous allons

être tranquilles... Alors pour dix heures au lieu de minuit ?...

— J'y serai. Quel bonheur ! depuis si longtemps que je n'ai senti votre cœur battre contre le mien.

« J'apporterai mon petit carnet, vous signerez toutes les feuilles sur lesquelles les projets sont déjà notés, avant que je n'en commence un autre.

— Je le ferai avec plaisir, mon cher petit Georgia, puisse cela vous porter bonheur.

— Oui, mon Andréa bien-aimée, bonheur à tous les deux !

— Maintenant, adieu ! je me hâte d'aller au-devant de ma petite amie, à demain soir dix heures.

Mais brusquement elle lui saisit la main. A dix mètres d'eux, un homme qui vient d'allumer une chandelle la promène dans les coins en retrait des bâtiments, ce qui a pour effet de faire sauver un couple enlacé et d'en faire tempêter un autre.

Andréa sursaute en se reculant dans l'entrée du couloir devant lequel elle se trouvait :

— Le dragon, nous sommes perdus...

Elle veut s'élancer, mais il la retient...

Vouloir entrer dans l'espace éclairé pour se sauver, c'est aller au-devant de la catastrophe. Il pense la couvrir de son corps pour qu'on ne la reconnaisse pas, et, à cet effet, il tourne le dos à la lumière et l'enlace de ses bras.

Mais au moment où la clarté va envahir le couloir dans lequel ils sont dissimulés, une voix furibonde apostrophe le porteur du luminaire, tandis que le bruit d'une giffle retentissante accompagne la chute de la chandelle qui va s'éteindre dans le ruisseau.

— Espèce de maquereau... tu viens nous z'ieuter sous le nez, t'as rien à f..., propre à rien... si qu'on t'dérangeait quand tu flognes avec ta grognasse, t'en f'rais une gueule... Quoi ! tu r'naudes... veux-tu que j'te laisse tomber un autre marron.

« Eh ! les mectons... arrivez tous, on va lui passer les fesses à la patience, à c'te voyeur à la manque, on va s'boyotter...

Profitant de la bagarre et de l'obscurité, Georgia et Andréa sortent rapidement chacun de leur côté.

Ils se disent à demain, après s'être serrés la main dans une fiévreuse et passionnée étreinte qui devait être la dernière.

POUR L'HONNEUR DES ROSENTHAL

Les voyageurs pour Paris en voiture...

M. Firmin Rosenthal et Léon Dervalle montent dans un compartiment de deuxième classe.

Le père d'Andréa a peine à se soutenir sur ses jambes, et son compagnon doit l'aider à se hisser sur le marchepied.

Il se laisse tomber affolé sur la banquette.

— Allons, mon ami, ne vous frappez pas de cette façon... peut-être que ceux qui vous ont informé de votre malheur ont exagéré...

« Attendez au moins à ce soir pour vous faire une opinion, si on vous a donné des renseignements précis, ils méritent néanmoins d'être contrôlés...

« En tout cas, je dois vous dire que je ne crois pas à la culpabilité de votre demoiselle, mais si toutefois elle a péché, comme vous semblez le croire, c'est qu'il y a un criminel que vous devrez connaître et châtier comme il le mérite.

« Quant à elle, une simple réprimande, et un exil momentané, loin du séducteur, suffira pour l'éloigner à tout jamais du danger qui la menace.

« Ensuite, je chercherai, pour vous être agréable et malgré l'indifférence qu'elle me témoigne, je chercherai à la ramener à de meilleurs sentiments, et peut-être pourrai-je un jour, avec son consentement, vous demander sa main.

Mais M. Rosenthal se renferme dans son mutisme, ses yeux errent à droite, à gauche, comme pour fuir une pensée dont il ne peut se détacher.

— Cela est impossible, ma pauvre petite, égarée à ce point, mais comment cela aurait-il pu se faire ?...

« Ah ! si c'était vrai... le scélérat qui se serait joué de ma crédulité, paierait cher son crime envers mon enfant. »

Dervalle observe du coin de l'œil les ravages que pro-

duit sur l'infortuné père la seconde lettre anonyme qu'il a mise la veille au soir dans sa boîte aux lettres, et qu'il vient de lire en se rendant à la gare.

— D'après ce que vous venez de lire, c'est dans votre jardin même qu'ont lieu les rendez-vous, et seulement les jours où vous vous absentez. Voilà premièrement la raison bien simple, selon moi, pour laquelle vous ne vous aperceviez de rien !

« Mais des voisins s'en étaient aperçus pour vous, et c'est parce que des mauvais bruits couraient sur le compte de votre fille, qu'un jour j'ai fait allusion à la surveillance que vous feriez bien de faire exercer sur elle, car en rentrant très tard, un soir, j'ai vu distinctement, de ma fenêtre, un homme à cheval sur le chaperon du mur de votre propriété, et j'ai entendu une porte de votre maison se refermer avec précaution quelque temps après.

« Je n'ai pas voulu vous inquiéter, pensant que vous finiriez par vous en apercevoir, mais puisque d'autres que moi ont jugé à propos de vous éclairer, il ne vous reste plus qu'à prendre les précautions nécessaires pour sauver votre enfant de la honte et du déshonneur.

— Oui, je ferai le nécessaire dès ce soir, je vais expédier mes affaires et je reprendrai le train aussitôt ; à dix heures je serai dans le jardin, et si ma fille a été séduite, je me trouverai face à face avec le bandit qui s'introduit chez moi par escalade et justice sera faite.

Pendant tout le voyage, le malheureux père abîmé dans ses pensées, repasse sa vie toute d'honnêteté et de droiture ; il se revoit au chevet de la mère mourante qui lui confie la garde de sa fille.

Tout le passé se dresse devant lui pour l'accuser de ne pas avoir préservé l'enfant des embûches du mal, de n'avoir pas compris que lorsqu'il n'y a plus de mère, l'affection d'un père doit faire l'impossible pour y suppléer, tâche difficile qu'il n'a pas remplie, laissant l'enfant se développer seule, entre la gouvernante indifférente et les amies de pension, qui peut-être, par l'exemple, ont été de mauvaises conseillères.

Il se reproche de ne l'avoir pas questionnée lors du premier avertissement qui donnait cependant des précisions ; en la prenant par les sentiments, en lui montrant quelle

terrible faute elle allait commettre, peut-être par enfantillage, car il se refuse à la croire vicieuse, elle aurait peut-être avoué, et il l'aurait immédiatement fait partir au pays natal en attendant que fut guérie cette passion que rien à ses yeux ne permettait de soupçonner.

Dans sa pensée, repassant les lignes de la lettre accusatrice :

...depuis trois mois, le séducteur, un bellâtre qui n'a nullement l'intention d'épouser votre fille, passe le mur chaque nuit où vos occupations vous appellent à Paris ; il sera dans votre jardin vendredi à 10 heures du soir ; sa maîtresse le recevra comme à l'habitude dans l'abri de verdure et de chaume qui leur sert de rendez-vous.
Une indiscrétion nous a mis au courant de cette infamie que nous nous empressons de vous signaler...

Malgré tout l'empire qu'il essaie de prendre sur lui-même, il sent les larmes monter à ses yeux, il détourne la tête pour ne pas laisser voir sa faiblesse à l'homme qu'il croit son ami, dont la jalousie criminelle va provoquer un drame terrible et qui, maintenant, va être témoin de sa honte et de sa douleur !

Neuf heures, la nuit est noire. L'orage qui a éclaté dans la journée a noyé le jardin d'une douce fraîcheur.

Pas de lune, les étoiles brillent de tout leur éclat et leur douce lumière laisse deviner vaguement les contours des choses.

La petite porte de servitude qui dessert la propriété de Léon Dervalle vient de livrer passage à deux hommes qui se dissimulent avec précaution le long des murs.

Pour ne pas donner l'éveil à sa fille, et surprendre son infâme secret, M. Firmin a accepté la proposition de son inconscient voisin : passer avec une échelle dans sa propriété et aller se poster à l'avance dans un fourré face au mur sur lequel doit apparaître le larron d'honneur.

Pénétrant dans la maison, ils se dirigent dans l'obscurité vers la fenêtre toujours close dont ils entr'ouvrent légèrement les volets.

La maison de M. Rosenthal aparaît dans l'ombre, au milieu d'un carré de lumière ; ils aperçoivent Andréa assise devant la table du salon et travaillant à un ouvrage de couture.

La gouvernante vient d'entrer en causant un instant avec la jeune fille, l'embrasse et se dirige vers sa chambre.

C'est le moment choisi par les deux hommes pour passer de l'autre côté.

Léon... décroche d'une panoplie un fusil de chasse, y glisse deux cartouches à chevrotines, et remet l'arme entre les mains du malheureux père.

Puis, pénétrant dans un hangar, il en sort une échelle double dont il retire la cheville d'assemblage.

Avec précaution, il place le premier montant contre le mur, se hisse et laisse glisser le second montant dans le jardin contigu, tout en surveillant la fenêtre du salon où l'ombre d'Andréa semble immobile.

Deux minutes après, les échelles sont retirées, et M. Firmin est installé en un coin sombre où personne ne pourrait deviner sa présence.

De l'endroit où il est placé, il verra arriver sa fille, et se trouvera en même temps face au séducteur qu'il ne veut pas laisser échapper, mais s'il fait mine de s'enfuir, il n'hésitera pas à tirer à bout portant, étant chez lui en état de légitime défense.

Il est appuyé au mur tapissé de lierre, le fusil à portée de sa main ; une sueur froide perle à son front, il se demande s'il ne rêve pas et s'il se peut qu'il soit arrivé dans le court espace d'une journée à la situation terrible dans laquelle il se trouve...

Les mots droiture... honneur... honte... lui reviennent sans cesse à la pensée, mais cependant il veut encore douter, il espère que l'événement ne se produira pas... On a voulu se jouer de lui ; sa fille, sa petite Andréa chérie n'est pas capable d'une telle monstruosité...

Après 10 heures, il rentrera chez lui et trouvera son enfant endormie... il ira l'embrasser tendrement, et ne lui dira rien des heures d'angoisse qu'il vient de traverser...

A cet espoir, son cœur bat moins violemment, et le calme de la nuit semble apaiser la tempête qui, depuis le matin, était déchaînée dans son âme.

Les minutes passent, longues comme des heures, neuf heures trois quarts ont sonné aux églises lointaines.

Tout à coup, le carré de lumière qui illumine le gazon de la pelouse au bas de la maison vient de s'éteindre brus-

quement, au même moment un bruit imperceptible se fait entendre à la hauteur des marronniers qui étendent leur frondaison au fond de la propriété.

Le guetteur a sursauté ; son cœur a repris un rythme violent, tous ses nerfs sont tendus dans l'attente d'un événement formidable que son imagination exacerbée par l'attente grossit démesurément.

Il serre violemment l'arme contre lui, et la remonte insensiblement pour la braquer du côté d'où lui semble venir la menace.

Mais derrière lui, un autre bruit se précise, on marche lentement et doucement sur les plates-bandes gazonnées, quelques brindilles foulées craquent de temps à autre, et les pas assourdis se rapprochent.

Retenant sa respiration, les tempes écrasées comme sous l'emprise d'un horrible cauchemar, le père infortuné voit passer près de lui son enfant en robe blanche, se rendant furtivement au rendez-vous de l'infamie et de la trahison.

Elle s'arrête devant le mur dont la face grise et indécise se profile à quelques pas d'elle.

Le cœur de M. Firmin a cessé ses bonds tumultueux, maintenant il s'arrête presque de battre devant la certitude de l'effroyable vérité.

Puis l'inévitable se produit, une autre ombre est maintenant debout sur le mur... ombre blanche comme sa fille, mais qui se fige soudain dans une brusque immobilité.

Et le gardien de l'honneur des Rosenthal entend distinctement ces mots prononcés à voix basse :

— Andréa !... fuyez, il y a quelqu'un caché derrière vous !...

La jeune fille se retourne instinctivement, mais une détonation ébranle l'air ; un cri atroce de femme perce la nuit, et la forme blanche debout sur le mur frappée en plein corps s'abat, les bras en croix, de l'autre côté de la propriété.

Un nocturne au vol alourdi s'est envolé, surpris dans son sommeil... des fenêtres s'ouvrent... des lampes s'allument...

Léon, de sa fenêtre, rassure les voisins...

— Un cambrioleur chez M. Rosenthal ; je l'ai aperçu, il venait voler les lapins...

Puis tout rentre dans le calme.

Andréa est remontée dans sa chambre, la vieille Annette, accourue au bruit du coup de feu, la reçoit dans ses bras.

Elle porte la main à son cœur... ses jambes ne peuvent plus la porter...

— Oh ! j'ai mal... très mal, là...

La gouvernante a tout compris, le drame qu'elle redoutait tant s'est produit, elle tremble pour son enfant chérie.

Mais la porte vient de s'ouvrir violemment et le père, pâle, les yeux injectés de sang, les bras croisés, justicier impitoyable, face à sa fille coupable, prononce en hachant ses mots :

— Toi, que j'aimais plus que tout au monde, tu as traîné notre nom dans la boue... tu n'es plus ma fille... sors d'ici... Va-t-en ! et pour jamais !

Tombant à genoux, incapable de surmonter la détresse de son âme, la pauvre enfant, fondant en larmes et dans des hoquets rendant ses mots presque inintelligibles, se traîne aux pieds de celui qui la condamne si durement.

— Ecoute, père... je ne suis pas coupable, nous nous aimions comme deux lis... comme deux fleurs... il n'a que seize ans si tu savais comme il est bon et travailleur... comme moi, il n'a plus de mère, et il voulait, plus tard, venir te demander ma main... c'est lui qui...

Mais sa voix faiblissant de plus en plus, elle tombe sur les deux mains, essayant de relever la tête pour implorer encore.

Mais, impitoyable vengeur, aveuglé par la colère et voulant punir quand même, le père lui crie dans un dernier spasme de folie meurtrière :

— Par ton inconduite infâme, tu as mené ton père au crime... du as fait de moi un assassin... sois maudite !... je te chasse ! Va-t-en... et pour jamais !

« Je l'ai tué... justice est faite !... »

Andréa essaie de se soulever encore, ses beaux yeux fixent le bourreau dans un accent de désespoir inexprimable, toute l'horreur de la révélation se lit sur son visage

atrocement torturé, elle joint encore les mains, comme pour un suprême pardon, dans une dernière prière, et ses lèvres laissent échapper une pauvre plainte sortie de son petit être écrasé et pitoyable.

Elle tend les bras vers l'homme qu'elle aimait de toute son âme, qu'elle vénérait au fond de son cœur comme le



...Je l'ai tué ! Justice est faite !... Sois maudite ! Va-t-en ! Je te chasse et pour jamais ! ! !...

plus noble et le meilleur des pères, et qui vient de la tuer par son impitoyable sévérité.

Ses lèvres s'ouvrent doucement, et comme dans un doux reproche murmurent :

— Oh ! père !...

Et ses mains fléchissent à nouveau, son visage se rapproche de terre, elle essaie de se relever une dernière fois pour supplier encore et retombe, immobile.

Sa chère petite âme sainte et innocente venait de s'envoler pour le repos éternel !

Un vent violent du sud souffle par rafales et refoule la fumée des locomotives dans les noires bâtisses du dépôt des locomotives des chemins de fer, d'Orléans à Chalons.

Les monstres métalliques sous pression attendent les heures différentes où ils seront acheminés vers les gares, pour tirer hommes et choses vers de lointaines destinations.

Le chef-monteur, un cahier à la main, passe l'inspection des machines, pour vérifier si les réparations signalées par les mécaniciens ont été effectuées.

Il lit : « Machine 2.205, mécanicien Debenais ; joint gauche du Giffard, fuite appréciable, n'amorce que difficilement ; refaire le joint et changer la goupille du guide (ajusteur G. Knap), sortie 10 heures, train 560.)

Constatant que le travail n'a pas été fait, il se met à la recherche du compagnon qui n'a pas accompli sa tâche.

Il le trouve accroupi devant le chasse-pierre d'une puissante machine à marchandises à roues basses, perforant au cliquet un rivet qu'il est impossible de chasser, la partie de l'armature tordue dans le tamponnement d'une voiture de fourrage coinçant ce rivet dans son emplacement.

— Que fais-tu là, petit ?... tu as une fiche pour la 2.205, va faire ton joint, et vivement...

Sans relever la tête, le jeune ajusteur répond d'une voix sourde :

— C'est le chef de dépôt qui m'a commandé, en arrivant, cette réparation qui, paraît-il, est plus urgente que l'autre.

Mais le chef-monteur, qui n'aime pas qu'on lui réponde entre les dents sans le regarder, saisit le petit ouvrier par l'épaule et lui fait faire demi-tour.

— Dis donc, où as-tu appris à répondre sur ce ton et en détournant la tête, tu sais que je n'aime pas ces façons-là.

Mais son front se plisse sous le coup d'une surprise inattendue, le visage de son jeune subordonné est si pâle, les yeux si cernés par une large bistre violacée, et l'ensemble reflétant une telle angoisse, que le brave mécanicien en reste tout interdit.

Se faisant plus doux, il interroge :

— Mais qu'as-tu, mon petit ? tu sembles malade !...

— Non, chef, je n'ai rien !

Mais les yeux bleus de l'adolescent se détournent quand même de celui qui questionne et devine que les larmes sont prêtes à jaillir, et qu'elles ne sont retenues que par un puissant effort de volonté.

— Allons, je ne suis pas dupe... tu as quelque chose ! cela se voit à ta figure toute bouleversée ; as-tu fait quelque bêtise dans ton travail, ou as-tu une autre peine que tu ne veux pas dévoiler, car ce ne peut être que cela, puisque tu prétends n'être pas malade ?...

Et, familièrement, il lui frappe sur l'épaule. Mais malgré son invitation aux confidences, il n'obtient pas ce qu'il désire savoir.

Il reste debout, attendant une réponse qui ne vient pas ; il continue un instant à regarder le clicquet continuer son lent travail de perforation, puis il s'éloigne chercher un autre compagnon pour réparer le joint avant le départ de la locomotive.

Monologuant tout seul, le chef-monteur murmure :

— Ce sacré gosse m'inquiète... il a quelque chose de très sérieux qui doit le miner, il n'est plus reconnaissable, il a les traits tirés, la figure d'un mort... il sursaute quand on l'appelle, comme s'il craignait un grand danger ; quand il sera plus calme, je tâcherai de savoir, car je ne voudrais pas qu'il lui arrive quoi que ce soit... c'est un bon petit garçon, poli, serviable et bûcheur par-dessus le marché...

A genoux devant la locomotive, le petit Georgia continue la manœuvre du clicquet ; le travail s'opère machinalement, mais sa pensée est loin de là.

Il se remémore l'instant horrible où il sentit une volée de chevrotines siffler tout autour de lui, tandis qu'un choc violent le renversait en arrière, de la hauteur du mur dans les buissons qui amortirent sa chute.

Mais ce qui le hante le plus, c'est le souvenir de ce cri atroce de femme qu'on égorge poussé par Andréa.

A-t-elle été blessée par le même coup de feu ? Peut-être, car, de sa vie, il n'a jamais entendu pareille plainte poussée par aucun être humain.

Le choc qui l'a renversé, était dû à une chevrotine qui devait lui percer le cœur, mais qui a rencontré le petit carnet sur les pages duquel sa petite fiancée devait apposer son nom pour en faire un porte-bonheur.

Et depuis trois mortels jours, il ne sait rien ; il n'ose pas aller dans le quartier ; qu'apprendrait-il ?... comment oserait-il demander aux voisins si l'on savait quelque chose à propos du coup de feu tiré dans la nuit du vendredi ?... Peut-être serait-il reconnu ?

Et elle... qu'est-elle devenue ?... elle n'est peut-être plus à Troyes ; son père l'a sûrement fait emmener à Chaumont par la vieille gouvernante... comment pourrait-il avoir de ses nouvelles ?...

Mais depuis le matin, il a pris une décision ; après trois nuits d'une effroyable perplexité... il ne peut vivre dans cette incertitude, il ira s'accuser près du père d'Andréa, il ne veut pas qu'elle puisse penser qu'il est lâche, qu'il a peur d'un nouveau coup de feu... s'il a fui, c'est qu'il n'a pu, sur le moment, réfléchir aux conséquences de cette romanesque aventure qu'il ne croyait pas grave au point de mettre une arme meurtrière aux mains du père de la jeune fille.

Il demandera à ce père inflexible de lui conserver l'amour de son enfant, il ne reviendra près d'elle que lorsqu'il sera devenu un homme et qu'il aura gagné la fortune nécessaire pour la rendre riche et heureuse.

Son travail est terminé, un boulon remplaçant le rivet perforé, il va trouver le chef-monteur :

— Chef, voudriez-vous être assez bon pour me donner une permission de deux heures, j'ai une course pressée à faire ?

Les yeux du chef mécanicien s'incrustent dans ceux de son subordonné...

— Une course ?... où ?...

— Pour moi, chef !

L'enfant essaie de détourner la tête, mais il se sent attiré quand même par le regard franc et loyal de son contremaître qui lui pose une main sur l'épaule :

— Alors, tu ne veux rien dire ?...

— Non ! pas aujourd'hui... je suis si malheureux..., ne me demandez rien..., peut-être demain vous demanderai-je conseil, vous êtes si bon pour moi !

Cette fois, les larmes noient la frange soyeuse des cils et perlent sur les joues amaigries du petit ouvrier...

Le chef lui prend affectueusement les deux mains :

— Allons, va, mon petit gars, et raconte-moi au retour ce qui te fait tant de peine, je pourrai sans doute t'être utile, on ne sait jamais, car, moi, j'ai l'expérience de la vie.

Après avoir quitté ses effets de travail, il se dirige rapidement vers la ville en passant devant la gare de Troyes-Preize pour raccourcir sa route.

Il suit les petits sentiers bordant les postes d'aiguillage qui mènent au pont de la Charme, raccordement de la ligne de l'Est, face à la rue de la Paix.

Jamais son cœur n'a battu aussi fort, il doit s'arrêter plusieurs fois pour le comprimer de ses deux mains, il lui semble que le sol va manquer sous ses pas.

Va, petit Georgia ! va payer ta dette d'honneur à l'heure où les enfants de ton âge n'ont aucun souci... tu vas connaître des angoisses mortelles, car ta frêle innocence ne sourait trouver grâce auprès d'un père courroucé, qui, maintenant, est convaincu qu'il te doit la mort de son enfant.

Le jugement qui pourrait te condamner n'est plus maintenant du ressort de la Justice humaine ; l'Amour vous a grandis tous deux devant l'Eternel, seul juge de vos actes et qui, dans sa mansuétude infinie, vous a déjà pardonné !

Il est maintenant dans la rue de la Paix ; il essaie d'accélérer sa marche, mais il se sent cloué sur place par une faiblesse inexprimable.

Il s'appuie contre le mur de la caserne de cavalerie pour faire face à l'étrange et douloureuse sensation qui vient de lui faire lever la tête du côté de la ville.

Au loin s'avance un convoi funèbre... il distingue déjà nettement les attributs blancs qui ornent le corbillard et les jeunes filles qui entourent le corps que l'on emporte à sa dernière demeure.

Ses yeux sont devenus fous, hagards. Il est fasciné par la vue du cortège. Son cœur a maintenant repris son

rythme régulier pour mieux souffrir, pour mieux sentir l'horrible étreinte de la douloureuse et terrible révélation.

Il n'a plus rien à apprendre, rien à voir qu'il sache déjà ; la douleur mortelle qu'il ressentit au cœur le soir du drame, quelques moments après sa chute dans la ruelle sombre, avait une cause, il n'osait y penser... mais cette fois, l'intuition mystérieuse qui lui dévoilait à tout instant des choses inexplicables pour les autres humains, vient d'ouvrir brutalement devant lui la page tragique du destin et il attend, stoïque, résigné, le dernier coup qui doit l'abattre en marquant la fin de son doux rêve.

Il ne pleure pas, il est tombé à genoux, le visage transfiguré ; il ne veut pas faiblir, il aurait peur qu'elle le croie lâche devant la mort !

Le corbillard tout blanc passe devant lui : il la voit, couchée, les mains jointes, sa tête divine reposant au milieu des fleurs.

Il distingue, sous les draperies mortuaires, son merveilleux visage d'ange descendu du ciel ; elle tourne la tête de son côté, elle lui sourit, elle l'appelle :

— Viens ! tu m'as promis... je t'attends là-bas !...

Et le cortège passe.

Une grande couronne de fleurs blanches : « A notre chère petite Andréa » ; puis les jeunes filles qu'il connaît pour les avoir vues avec elle à la procession de la Fête-Dieu.

Derrière le corbillard, le père ravagé par un terrible remords... puis plus rien, des ombres... des lueurs... et soudain le vide dans lequel sombre sa raison ; il fléchit et tombe, les mains jointes ; — pauvre petite créature torturée et pantelante, pendant que ses lèvres blêmies murmurent dans un dernier spasme de souffrance :

« Pitié !... Miséricorde ! »

Le poste de la caserne a été alerté, la sentinelle qui a présenté les armes au passage du convoi a vu tomber l'enfant.

Sur un lit de camp on l'a déposé, et le médecin-major, appelé en hâte, ne peut se prononcer encore ; il n'entend plus les battements du cœur, mais ne croit pas à une congestion cérébrale mortelle.

Le cuirassier explique que le petit ouvrier devait connaître la personne que l'on enterrait, car il l'a vu joindre les mains du côté du corbillard et s'effondrer, comme sous le coup d'une violente émotion.

Le médecin militaire s'intéresse à ce petit dont le cœur a pu être foudroyé par une révélation inattendue, et il



Il ne pleure pas, il est tombé à genoux, il aurait peur qu'elle le croie lâche devant la mort !...

suit pendant deux heures le retour à la vie du malade que le hasard a mis entre ses mains.

Quand la réaction est opérée, il fait sortir les hommes de garde et interroge ; il met tant de bonté dans son regard, tant de douceur dans ses paroles, qu'il arrache petit à petit au jeune mécanicien le secret du drame d'amour qui venait de finir d'une façon si tragique.

— Allons, mon enfant, je vois que tu as beaucoup souffert, mais nous sommes sur la terre pour cela ; il faut s'incliner devant les desseins de la Providence, il faut penser à ta vieille grand'mère, à ta jeune sœur ; il ne faut pas

songer à te détruire, ce serait lâche : là-haut, ta petite fiancée ne te pardonnerait pas !

« Il faut reprendre courage, tu es si jeune que la vie est encore à peine commencée pour toi.

« Promets-moi que tu voudras vivre ; il faut chasser de ta pensée le suicide que la religion défend et dont tu dois respecter les arrêts, puisque tu as été élevé dans la crainte de Dieu. »

Le jeune mécanicien est assis au bord du lit, les yeux hagards, écoutant les conseils que lui donne le brave homme qui veut le sauver de la mort.

Mais il détourne la tête, il ne veut pas mentir... il ne peut promettre une chose qu'il sent ne pouvoir tenir..., car il a juré autrefois de la suivre dans l'éternel repos, si elle venait à disparaître avant lui, ne pouvant trouver sur la terre aucune créature humaine qui puisse la remplacer dans son cœur et dans sa pensée.

— C'est bien promis, mon petit... te voilà maintenant remis sur pieds, retourne chez toi, tu prendras la potion dont voici l'ordonnance, afin de te redonner des forces pour continuer à travailler et reviens me voir dimanche prochain... je te recevrai gratuitement, je tiens à ce que tu te rétablisses complètement... tu feras j'en suis sûr, plus tard, un homme parmi les hommes, car tu as un grand cœur... un très grand cœur !

***

La petite chambre où il a passé de longues heures d'insomnie et d'angoisse indescriptibles, vient de le voir rentrer à nouveau ; il a marché doucement dans le couloir pour ne pas donner l'éveil.

Il a ouvert le battant du secrétaire où est rangé tout son travail d'inventions futures ; il jette, comme à regret, un regard sur tous ces dessins, ces plans qui furent inspirés par l'amour tout-puissant qui s'était emparé de sa frêle créature.

Une rose blanche, une boucle de cheveux noirs, seuls souvenirs de la fleur divine retournée au Paradis des rêves, qu'il presse tendrement sur ses lèvres et qu'il arrose de ses larmes.

Un autre tiroir s'ouvre et il en tire un pistolet kabyle à manche damasquiné, arme rapportée par son père lors de son retour des campagnes de la conquête de l'Algérie.

Il charge l'arme avec de la poudre de chasse contenue dans une petite boîte, et obture avec une bourre de papier; mais la balle de plomb n'entre pas dans le canon du pistolet ; il doit frapper à grands coups de marteau sur une tige de fer pour la faire pénétrer à fond, puis il place une capsule neuve sous le chien abaissé.

Ses yeux s'arrêtent sur tous les menus objets qui ornaient sa chambrette de petit ouvrier, il semble leur dire adieu... puis, prenant une feuille de papier, il trace résolument ces mots :

« Pardon, grand'mère... pardon, petite sœur... Je ne puis vivre sans elle, en s'envolant vers les cieux elle a emporté mon âme... »

REGINA ANGELORUM

Six heures du soir... Les visiteurs quittent un à un le cimetière.

Georgia a demandé au gardien où était la sépulture provisoire de Mlle Andréa Rosenthal et il s'est dirigé lentement du côté indiqué.

Il est maintenant à genoux sur la terre fraîchement remuée, son regard n'a plus l'expression de la terreur, on dirait qu'une joie intense l'illumine.

Il se penche et dit, tout bas :

— Me voici, mon Andréa bien-aimée ! dans quelques heures je serai près de toi pour toujours... Pourquoi es-tu partie si vite ?... j'aurais voulu mourir avant toi, pour ne pas connaître cette horrible torture qui m'a terrassé pendant trois mortelles journées ; mais c'est fini, maintenant, nous sommes fiancés pour l'éternité !

Il s'est levé et se dirige au fond de la nécropole, derrière un massif d'ifs qui le dérobe à la vue.

La nuit est venue : à pas lents, il se rapproche du tertre jonché de couronnes et de fleurs ; il a apporté avec lui la pelle d'un fossoyeur trouvée le long de l'allée centrale.

Pieusement, il détourne les offrandes à la morte, qu'il place ensemble sur une tombe voisine et commence à enle-

ver la terre qui a été jetée sur la dépouille mortelle de celle dont le sort, par une radieuse journée d'avril dernier, avait tragiquement été lié au sein.

Lentement la terre s'accumule sur les côtés de la fosse.

Ce qui pour les hommes aurait paru un sacrilège, prenait à ses yeux l'image d'un acte de délivrance, il ne pouvait mourir autrement que tout près d'elle, et dans la folie mystique qui l'enveloppait tout entier, il considérait comme un devoir de descendre près du cercueil pour lui parler, car sûrement elle attendait sa venue.

Il s'était senti fort et puissant pour accomplir pour elle, si elle eût vécu, les choses merveilleuses qu'avait enfanté son imagination, il se sentait une énergie indomptable pour réduire la couche de terre qui les séparait...

L'église Saint-Martin égrène les douze coups de minuit !

Dans la fosse où il est descendu de toute sa hauteur, des souvenirs terrestres lui reviennent à la mémoire.

Minuit !... heure bénie, heure de joie ineffable ; au bas du mur la forme blanche de l'aimée apparaissait dans l'ombre laiteuse de la nuit étoilée, et il allait vers elle comme si, depuis des siècles, il l'avait désirée et qu'elle eût fui sans cesse en le laissant souffrir dans un mortel tourment.

Et ces instants suprêmes, il allait les revivre pour l'éternité !

Il serait toujours minuit pour eux, dans l'enlacement idéal qui, dans la paix céleste, allait les porter jusqu'à Dieu.

L'aurore a commencé à poindre, il a hâte d'avoir atteint son but avant le jour.

Maintenant, au fond de la tombe, il perçoit à peine les bruits venant de la terre, les coqs annonçant le retour de Phébus qui éclairera sa dernière matinée parmi les vivants, sa première journée avec les morts.

Il tressaille... il a enfin senti le fer de la pelle glisser sur le bois du cercueil.

Il va doucement maintenant pour ne pas la réveiller avant d'en avoir terminé.

Avec ses mains, il écarte avec précaution et rejette par côté ce qui reste de terre et, pieusement, il se place à ge-

noux au pied du cercueil et commence à dévisser le couvercle qu'il pose debout, le long de la fosse.

Il se penche tout près, en avant, et appelle :

— Andréa ! petite âme adorée, me voici...

Et le miracle qu'il attendait s'accomplit : par un phénomène d'auto-suggestion dû à son effroyable dépression



Dans la fosse où il est descendu de toute sa hauteur, des souvenirs terrestres lui reviennent à la mémoire.

morale, il voit de ses yeux éblouis le spectacle magnifique de son rêve réalisé.

Le cercueil a fait place à un lit étroit, tendu de soie blanche et jonché de roses, sur lequel repose l'ange immaculé qu'il veut rejoindre dans l'éternel sommeil.

Il reste en extase devant le visage reposé de l'adorable enfant ; ses yeux magnifiques viennent de s'ouvrir lentement et se fixent sur le petit ami dans une expression d'indicible charme, comme au jour inoubliable de leur première rencontre... elle sourit, elle lui tend les bras ; il prend sa main, y pose ses lèvres et la garde longtemps, sans faire un mouvement.

Elle s'est soulevée doucement et sa tête est venue se poser sur son épaule.

— Me voici, reine des anges, maintenant personne ne viendra plus nous séparer.

— Je t'attendais, petit Georgia ; il faisait bien noir et bien froid ici, mais je savais que tu viendrais me retrouver, tu me l'avais promis, autrefois...

— Oui, petite âme, je ne pouvais plus penser qu'à toi ; quand dans la terrible nuit tu as quitté la terre, j'en ai été averti par mon cœur qui s'est brusquement arrêté, au moment où tu rendais le dernier soupir, et depuis il n'a continué à vivre que pour me permettre d'arriver jusqu'ici.

« Oh ! comme on est bien tous deux enlacés !...

« Oui, tu vois, j'ai tenu parole... j'ai tout abandonné pour te suivre, l'extase d'amour qui emplissait tout mon être ne pouvait plus avoir de fin.

« Les méchants, pour te dérober à mes yeux, ont jeté sur toi une épaisse couche de terre, j'en ai eu raison ; maintenant ils ne peuvent plus te faire de mal, je suis à toi éternellement !

« Ecoute : veux-tu, avant que nous partions là-haut pour l'Etoile, me chanter une dernière fois de ta voix enchanteresse la mélopée que j'ai faite pour toi ; ce sera pour nous le dernier écho de ce bas monde.

« Chante doucement, pour que là-haut les hommes noirs n'entendent pas. »

Et, dans la folie qui avait chaviré sa raison et rendait radieux ses derniers moments, il entendit la voix pure de l'ange d'amour s'élevant des profondeurs de la terre jusqu'au royaume de l'Eternel.

Ce n'est plus pour elle seule que chantent les strophes, mais pour les deux tragiques fiancés que la mort va réunir.

Pour embaumer nos pas, les âmes pures des fleurs
Se changent en parfums, en invisibles sœurs...
Le soleil éblouissant ce matin radieux
Eclaire le chemin conduisant vers les Cieux !

Et l'Angélus à ce moment rappelle aux vivants que la journée de labeur va commencer. Il l'entoure de ses bras :

— « Regina Angelorum », écoute ! les cloches sonnent pour nous, pour notre union... approche... donne-moi tes lèvres, puisque je suis maintenant ton époux.

« Oui ! comme cela... tes douces lèvres... serre-moi bien contre toi ! »

Et en même temps le canon meurtier de l'arme s'approche de la bouche entr'ouverte pour le baiser de mort !

Une détonation sourde... le sang maculant le cercueil, et tout rentre dans la paix profonde du tombeau.

***

M. Blanchard... vite, une tombe a été violée, il y a un corps au fond de la fosse qu'on a vidée cette nuit !

Et le brave gardien suit un fossoyeur qui, ne retrouvant plus ni pelle ni échelle, s'est mis à leur recherche et a découvert cette violation de sépulture.

Le corps est remonté, le gardien reconnaît l'enfant qui a demandé la veille où était ensevelie Mlle Rosenthal ; on le transporte à l'entrée du cimetière, avant de prévenir la police.

Il tient encore dans sa main crispée le pistolet homicide, le visage, la chemise sont couverts de sang.

Son inexpérience dans le chargement des armes à feu l'a sauvé de la mort foudroyante, la balle de plomb tassée à coup de poinçon et de marteau dans le canon trop étroit, n'a pu sortir et a fait éclater l'arme depuis la culasse jusqu'au milieu du canon qui est arraché de la poignée.

La bourre, chassée par le passage des gaz entre la balle coincée dans le canon boursouflé, a produit une plaie profonde dans l'arrière-gorge de la petite victime, provoquant l'abondante hémorragie par laquelle il a perdu connaissance.

Mais le gardien est perplexe, l'enfant n'est pas mort ; il est encore chaud, sa respiration est à peine perceptible, mais il vit...

Il prévoit le scandale qui va jaillir sur deux familles, et il se prépare à prévenir M. Rosenthal, afin de prendre avis sur ce qu'il doit faire.

Il se dit : « Si le petit meurt ici, je dois prévenir la

police ; s'il vit, c'est affaire entre moi et les parents de la jeune fille. »

Et il dépêche aussitôt le fossoyeur pour ramener un médecin et chercher le père de la défunte.

LE SECRET D'UNE TOMBE

La vieille gouvernante, les yeux rougis de larmes, est à sa cuisine, vaquant aux soins du ménage.

Le vide horrible qui se fait autour d'elle par la disparition inattendue de sa chère petite fille, lui enlève tout courage pour surmonter la douleur qui l'accable.

M. Firmin vient d'entrer près d'elle... il est méconnaissable, il a vieilli de dix ans !... ses yeux ont tant pleuré, qu'à voir leur expression hagarde et lasse, on eût pu croire qu'il avait tari la source de ses larmes.

S'approchant de la vieille servante, il la regarde fixement dans les yeux et lui dit :

— Annette ?... pendant les trois jours de mortelles angoisses par lesquelles nous venons de passer, je n'ai pu rassembler une idée, je me demande sans cesse comment cette épouvantable catastrophe a pu se produire, et je viens, maintenant que je suis plus calme, vous demander des précisions que votre cœur de femme, en souvenir de notre malheureuse enfant, ne pourra me refuser.

Pas un muscle du visage de la gouvernante n'a tressailli ; elle s'attendait à cette entrevue, et était prête à y répondre, et, sans s'émouvoir, elle fit comprendre à son interlocuteur qu'elle accéderait à son désir.

— Vous savez que pour notre pauvre petite, je ferai tout ce qu'il sera en mon pouvoir de faire !

— Merci, ma bonne Annette ! soyez franche ?... Vous connaissez le nom de l'homme pour lequel est morte notre malheureuse enfant ?...

« Mon devoir de père est d'aller aujourd'hui libérer ma conscience en allant l'abattre comme un chien ! »

La seconde mère d'Andréa s'est dressée, farouche et courroucée :

— Qui vous fait supposer, monsieur, que je connaissais cet homme ? vous savez bien que jamais Andréa n'est sortie seule, et je suis encore à me demander comment

elle a pu recevoir ici un inconnu qui n'avait jamais été mis en notre présence ni à la maison, ni en aucun autre lieu !...

M. Rosenthal, effrayé du courroux de la vieille gouvernante, se trouble et regrette son interrogatoire qui était presque une accusation et, lui prenant la main, il dit :

— Pardonnez-moi, Annette !... je suis si malheureux, si désemparé, que je me suis figuré que, possédant toute l'affection de ma fille, elle n'avait rien de caché pour vous et que vous deviez ne rien ignorer.

« Je ne supposais pas que vous vous étiez prêtée à favoriser leurs entretiens... mais je pensais que, par faiblesse, vous auriez pu laisser faire pour ne pas mécontenter notre chère petite, qui a dû subir un ascendant formidable de la part de ce lâche séducteur. »

Mais la brave Annette ne trahira pas le petit mécanicien, car elle sait que ce serait courir à un nouveau malheur.

Si elle a été surprise, en constatant, au moment de la catastrophe, que, malgré ses conseils, les deux enfants continuaient de se voir, elle est néanmoins persuadée que ce jeune garçon est la pureté même, elle l'a deviné dès les premières paroles qu'il a prononcées devant elle, car son bon cœur et sa sincérité éclataient dans les timides aveux qu'il avait faits en sa présence.

Elle sait que si elle parle, une autre victime ira rejoindre la première ; sa jeunesse ne trouvera pas grâce devant la colère injuste de ce père, qui rejette son acte de criminelle démence sur le prétendu séducteur de sa fille.

Elle arrive à convaincre M. Firmin que la fatalité a tout fait, et que le grand coupable, c'est Léon... qui, armant le bras du père, a, par sa jalousie féroce, provoqué le drame qui a fait mourir sa fille. Et le malheureux remonte à sa chambre pour continuer à pleurer et à sangloter devant le portrait de l'enfant adorée dont il ne contemplera plus l'adorable visage qui lui rappelait la tendre épouse que la mort lui avait aussi arrachée prématurément...

Un coup de sonnette amène la gouvernante à la porte d'entrée.

Le fossoyeur se dispose à entrer, mais aux premiers mots qu'il prononce, elle le repousse dehors en tirant la porte derrière elle.

— Que dites-vous ?... un grand malheur !... un jeune garçon s'est tué sur la tombe d'Andréa, taisez-vous !... malheureux, parlez plus bas... venez un peu plus loin, il ne faut pas que monsieur vous entende.

Et elle apprend le drame poignant qui s'était passé la nuit précédente, au grand cimetière troyen.

— Partez vite, je vous rejoindrai dans le faubourg... mais, de grâce, pas un mot à personne, il y va de la vie de ce jeune garçon ; puisqu'il vit encore, bénissons Dieu... mais je dois vous dire la vérité... si monsieur apprenait ce qui s'est passé, il irait tuer cet enfant, sans pitié pour son jeune âge.

L'homme des cimetières, effrayé par les paroles de la vieille servante, se signe et s'éloigne à grands pas.

Derrière lui Annette, après avoir prévenu M. Rosenthal qu'elle allait au cimetière parer la tombe d'Andréa de fleurs fraîches, alla rejoindre le fossoyeur et fit avec lui route vers la nécropole.

PAUVRE GOSSE !...

Le médecin s'est penché sur le corps du jeune garçon vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon noir retenu à la taille par une ceinture de cuir noir.

Il a ouvert doucement la bouche ensanglantée, d'où coule un mince filet de sang.

Il soulève la paupière, que l'hémorragie a rendue exsangue, et il hoche la tête.

Il interroge :

— Depuis quel moment a-t-il attenté à ses jours, il doit y avoir plusieurs heures, car la perte de sang a été considérable ?

« Je ne puis me prononcer, la faiblesse est telle que le cœur n'a plus que quelques mouvements miocordiques et que le pouls est introuvable. »

Puis, après une pause :

— Je ne crois pas qu'il en réchappe !... Avez-vous des renseignements sur son identité ?...

Sur la réponse négative du gardien, il vida les poches du petit gilet de lustrine à manches que l'on avait trouvé sur le bord de la fosse.

Le praticien en retira deux petits livrets. Le premier, dont le centre semblait avoir été écrasé par un choc violent, portait comme titre de première page :

Dédié à Andréa Rosenthal,
la pure et noble jeune fille qui m'inspira
ces hautes et généreuses visions pour l'avenir...

Le second, un livret d'identité (livret d'ouvrier), portait comme inscription :

« Georges KNAP, élève mécanicien, né à Troyes (Aube), faubourg de Croncels, le 25 avril 1866, fils de Léonce Knap, né à Arbois (Jura) et de Mélina Verne, née à Isles-au-Mont (Aube). Domicilié 90, faubourg de Preize, à Troyes. »

Le médecin, après avoir pris connaissance de ces pièces, rédigea son rapport, et pria le gardien de prévenir immédiatement le Parquet.

Il s'apprêtait à sortir, quand la servante des Rosenthal entra, affolée et suppliante :

— De grâce, messieurs, si l'enfant vit, ayons pitié, et ne courons pas à une nouvelle catastrophe... nous n'allons être que quatre à connaître cette malheureuse tragédie, le secret en sera mieux gardé.

Et elle conta la nuit terrible, comment mourut la jeune fille de la même mort que sa mère, d'une embolie au cœur, occasionnée par une violente émotion après la scène tragique du jardin.

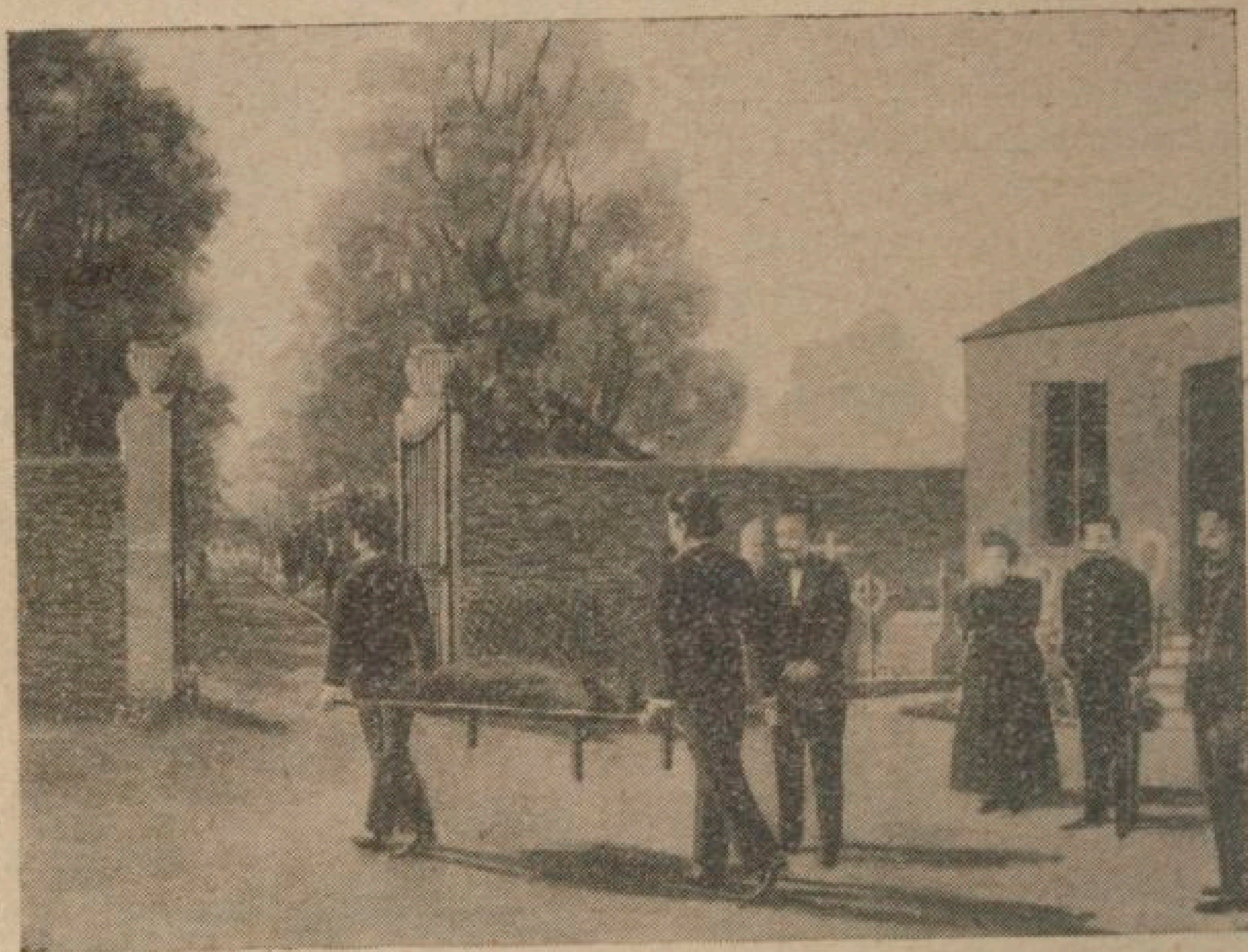
Elle dit la volonté farouche du père de tuer celui qu'il considérait comme la cause de la mort de sa fille, et fit comprendre que même en apprenant le sacrifice fait par le pauvre enfant de sa jeune vie devenue pitoyable, celui-ci ne reculerait pas devant un crime.

Et il fut entendu entre ces quatre braves cœurs que l'on reconduirait la petite victime à ses parents et que, s'il vivait, ce drame poignant ne serait dévoilé à personne pour l'honneur des deux familles.

Elle évoqua à travers ses larmes le soir mémorable où le petit mécanicien se révéla à elle dans toute la naïve candeur de son âme, trouvant des mots charmants et tou-

chants pour exprimer l'amour immatériel qu'il ressentait pour la jeune fille confiée à sa garde.

Et devant le sublime sacrifice de l'enfant, elle comprit toute la bonté de cette petite âme qui, s'étant donnée, n'avait pas voulu se reprendre.



Et pendant que la civière emportait le petit corps inerte vers d'autres destinées !...

Il lui semblait revoir devant elle l'être chéri pour lequel il avait voulu mourir lui dire :

« Avais-je raison de croire en sa sincérité... Vois comme il m'aimait. »

Puis se penchant sur le visage ensanglanté de l'adolescent, elle mit un baiser maternel sur le front pâle de celui qu'elle avait senti digne de conduire sa chère petite Andréa vers le chemin du bonheur.

Et, pendant que la civière emportait le petit corps inerte vers d'autres destinées, elle sentit l'émotion l'étreindre : Vivrait-il ?... Que lui réservait l'avenir !... Elle ne le reverrait sans doute jamais !

Les larmes inondant à nouveau son visage ravagé par la douleur, elle murmura dans un sanglot :

« Pauvre gosse !... »

....

Ici se termine l'idylle amoureuse et tragique de Georgia Knap.

Le médecin-major, le docteur S..., qui l'avait soigné une première fois à la caserne de cavalerie, revint le voir pendant la douloureuse convalescence où la paix de son âme et la guérison de son corps étaient en jeu.

L'éternel tourbillon de la vie le reprit puisque la mort l'avait épargné.

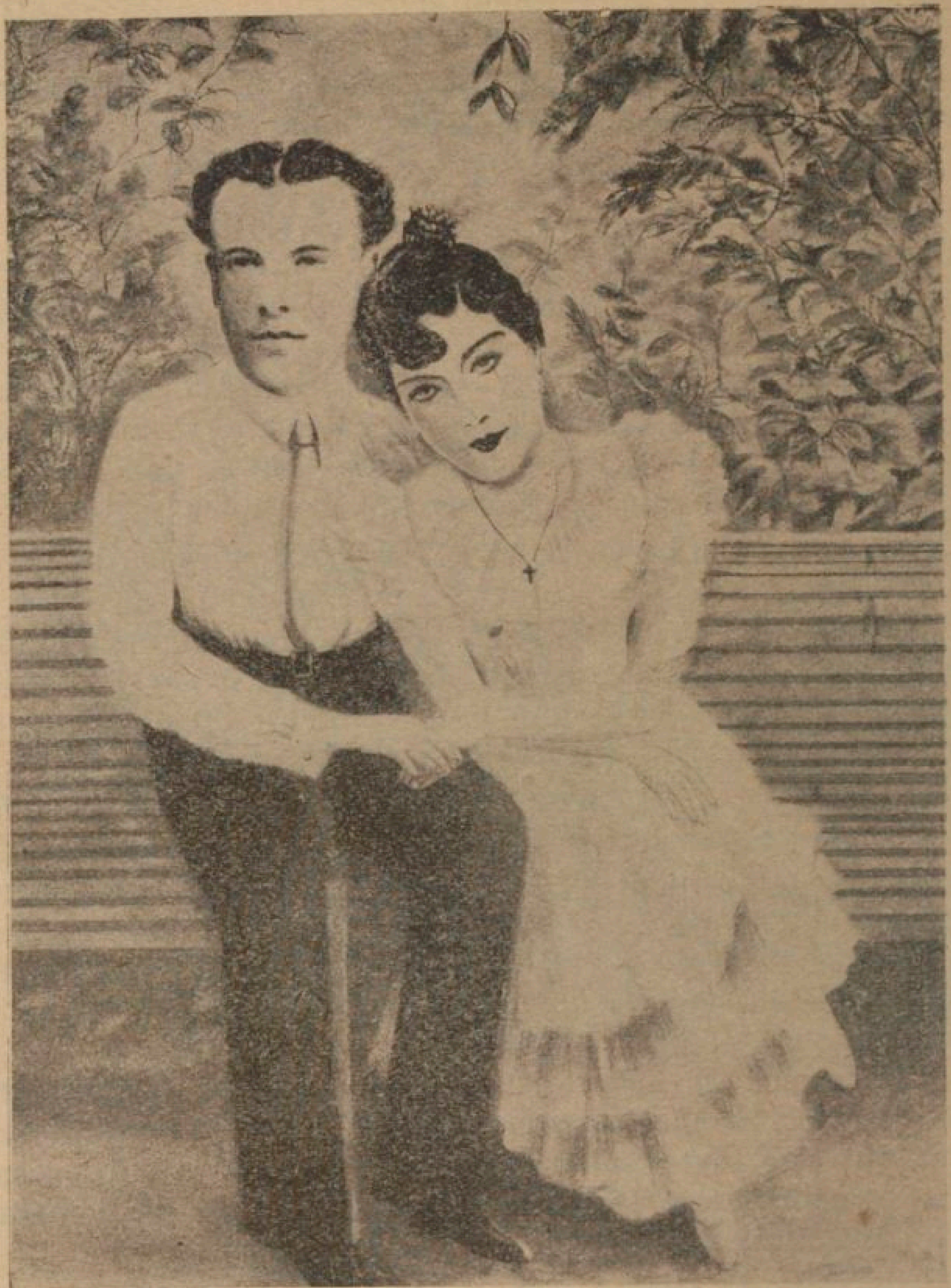
Et la vie, une vie merveilleuse d'inimaginables créations, allait prendre une éclatante revanche sur le néant, côtoyé de si près, en animant un homme comme les siècles passés n'en avaient encore jamais produit.

Ce qui va suivre n'est que la confirmation logique de l'empreinte faite sur le cerveau déconcertant de cet homme par l'amour de la divine enchanteresse que fut Andréa Rosenthal.

Inspirations fécondes, traits de génie, œuvres immortelles, cela fût et sera de tous les temps bien souvent dicté par l'amour.

Mais que ces inspirations, pour la plupart irréalisables au moment où elles germent dans l'esprit des novateurs puissent être toutes mises en œuvre par celui à qui le destin les confia, cela semble tenir du prodige et du domaine de l'imagination.

La suite de cette documentation va montrer que le mot impossible n'est plus de ce monde pour certains hommes pionniers de l'évolution humaine.



Dieu même ne pourrait rien de plus pour moi demain, que ce qu'il me donne aujourd'hui.

Maintenant, le soleil peut s'éteindre, la nuit continuer pour l'Eternité, il n'existera plus pour mes yeux que votre divine présence, mystérieuse attraction qui illumine toute ma vie.

....

La fin d'un rêve magnifié par un amour séraphique.....

Le commencement d'un autre réservé aux bâtisseurs de mondes nouveaux par le Travail, la Persévérance et la Charité.

DEUXIEME PARTIE

Les réalisations prestigieuses du merveilleux petit carnet de Georgia Knap

CHAPITRE PREMIER

AUX TEMPS HEROIQUES DE LA NAISSANCE DE LA LOCOMOTION AUTOMOBILE

Toutes les promesses contenues dans le petit carnet de Georgia Knap, et dont l'amour tourna les pages, furent exécutées l'une après l'autre et dans l'ordre où elles avaient été conçues, et c'est pour les réaliser lui-même qu'il dut apprendre tous les métiers nécessités par ces impressionnants travaux uniques dans les annales du savoir humain.

Il fallut certainement autre chose que le hasard, pour que ces inventions puissent prendre corps au fur et à mesure que la science procédait au perfectionnement du monde.

Georgia Knap, né avant la guerre de 1870, a vu naître le Progrès et il en a été l'un des meilleurs artisans.

Au temps de sa jeunesse, la science n'avait pas encore changé l'aspect des grandes cités.

La bicyclette, l'automobile, le téléphone, le phonographe, le cinématographe, la télégraphie sans fil, l'aviation n'existaient pas et celui qui eût parlé à cette époque de la possibilité de construire toutes ces machines, eût été traité de fou.

Pas de radium, de rayons X, pas de sérums contre les maladies infectieuses, pas d'appareils assez puissants pour observer les microbes, pas de progrès dans les opérations chirurgicales.

La diligence à peu près partout, dans les départements; le chemin de fer qui n'avait que trente ans d'existence traversait seulement les grands centres.

Il y avait encore à cette époque des lieutenants de louveterie, car les hivers étant réguliers et rudes, les loups venaient chasser jusque dans les faubourgs des villes et cela dans tous les départements de la France.

Les ours même n'étaient pas rares dans les Alpes et les Pyrénées.

On voit par la description de la société vers l'année 1880, que les éléments de base manquaient au jeune mécanicien pour établir les machines dont il rêvait de doter l'humanité, et qu'il dut fabriquer de ses mains et de toutes pièces pour les voir fonctionner devant ses yeux.

Et le progrès qui semblait être venu au monde avec lui, permit à ce cerveau effarant de puissance créatrice, de réaliser toutes les pages du petit carnet, où l'amour avait tenu la plume pour en composer le texte.

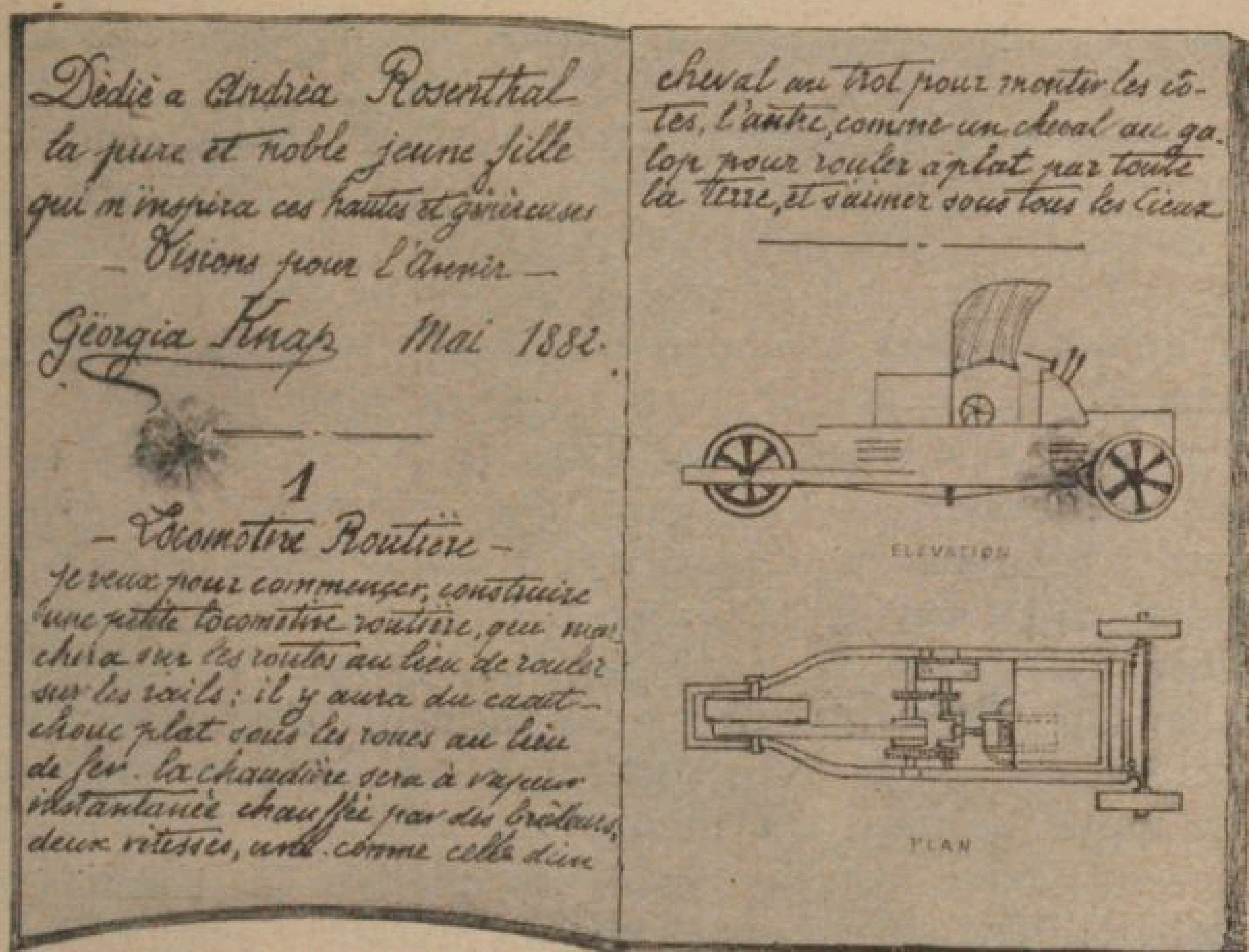
Ceci nous amène en 1886, Georgia Knap vient d'avoir 19 ans. Les réalités l'on ressaisi, mais elles n'ont pas amoindries dans son âme l'empreinte ineffaçable faite par la petite reine d'amour.

Il tiendra malgré tout son serment pour être digne d'elle dans la vie, comme il l'avait tenu pour la suivre dans la mort.

Sur sa table à dessin, il se met résolument au travail et établit le plan et la coupe de la petite voiture à vapeur qui avait hanté son sommeil quand il avait rêvé de faire le tour du monde avec celle qu'il avait choisie pour compagne de sa vie.

Cette voiture avait trois roues, la petite chaudière horizontale devait être chauffée par des brûleurs à essence.

Le mécanisme se composait d'un cylindre, comme dans les machines à vapeur ; il actionnait un arbre sur lequel étaient montés deux jeux de pignons comme le double harnais des tours de mécaniciens, et qui devaient donner deux vitesses.


Dédié à Andréa Rosenthal
la pure et noble jeune fille
qui m'inspira ces hautes et généreuses
— Visions pour l'Avenir —
Géorgia Knap Mai 1882.

1
— Locomotive Routière —
Je veux pour commencer, construire une petite locomotive routière, qui marchera sur les routes au lieu de rouler sur les rails ; il y aura du caoutchouc plat sous les roues au lieu de fer. La chaudière sera à vapeur instantanée chauffée par des brûleurs, deux vitesses, une comme celle d'un cheval au trot pour monter les côtes, l'autre, comme un cheval au galop pour rouler à plat par toute la terre, et s'aimer sous tous les cieux

La roue arrière recevait une poulie et un galet tendeur tenait lieu d'embrayage pour tendre ou détendre la courroie.

Les deux places se trouvaient à l'avant, et une barre de direction horizontale permettait la manœuvre des deux roues avant reliées entre elles par une barre d'accouplement.

C'est à peu près la forme que prirent par la suite nombre de petites voitures, voiturettes, quadricycles, etc..., mûs par des moteurs à explosion.

Il pensa aussitôt intéresser à son invention des hommes qualifiés pour comprendre son désir, mais Troyes, ville essentiellement industrialisée pour l'article de bonneterie ne possédait que des commerçants et pas d'hommes à vues assez larges pour deviner que la voiture sans chevaux était le véhicule de l'avenir.

Il fut vite renseigné sur la valeur mercantile de l'intelligence humaine quand elle se mêle de travailler pour l'avenir au lieu de profiter des réalités sonnantes et trébuchantes du présent.

Son jeune âge et sa frêle apparence faisaient sourire ceux à qui il s'adressait, et l'un d'eux, manufecturier bonnetier, possesseur d'une imposante fortune, lui tint ce langage :

— Je ne pense pas comme toi, mon garçon, que les voitures seront un jour actionnées par des moteurs, on ne remplacera jamais les chevaux qui sont aussi vieux que les hommes et si cela avait été réalisable, on n'aurait pas attendu après toi pour le faire : tu as l'âme d'un rêveur, et tu ne feras jamais rien de bien !

« Mais même si cette chose, que je considère impossible, se réalisait, j'attendrai que d'autres aient mangé beaucoup d'argent pour mettre au point ces véhicules, et ensuite, si j'y voyais avantage, j'adjoindrais à mon usine de bonneterie une fabrique de voitures sans chevaux.

Le jeune Georgia ne fut nullement déconcerté par cette réponse et je tiens, de lui-même, ce qu'il répondit à ce millionnaire à courte vue :

— Si ceux qui ont créé les métiers à bonneterie avaient tenu votre raisonnement, ils auraient attendu, eux aussi, que d'autres aient fait les frais de mise au point des métiers, ce qui revient à dire qu'aucun métier ne serait fabriqué à l'heure actuelle, et comme tout se tient ici-bas, nous n'auriez pas eu occasion de ramasser, sur le dos de vos ouvriers, la scandaleuse fortune dont vous faites si mauvais usage.

Inutile de dire que de ce jour il fut noté comme anarchiste, près des confrères de cet usinier, M. Léon P..., qui, au moment où j'écris ces lignes, 1924, est encore vivant, il a 76 ans et possède plusieurs automobiles.

Si quelquefois il pense, en regardant le mouvement de la rue, à la conversation qu'il eut en 1886 avec le petit mécanicien Georgia Knap, il doit se dire que celui-là n'avait pas rêvé le moins du monde, et que la réponse qu'il s'était attirée était justement méritée.

Comprenant que nul ne l'aiderait à réaliser son véhicule mécanique, il résolut d'essayer de construire une ma-

quette de l'instrument, ce qui serait moins coûteux que de produire une machine de grande dimension.

Son maigre salaire, 3 fr. 25 pour douze heures de travail, sur lequel ils étaient trois personnes à nourrir, ne pouvait lui permettre de conserver le moindre pécule à la réalisation de son rêve ; mais, comme il possédait une petite locomotive en réduction, faite entièrement de sa main et qui fonctionnait avec une petit brûleur à essence, il la vendit 150 francs pour acheter les matériaux nécessaires à la construction de sa petite voiture en réduction.

Mais mal remis de sa terrible blessure dans l'arrière-gorge, il retomba malade deux mois et vit fondre la petitre somme sur laquelle il comptait pour construire la maquette qui devait convaincre les incrédules.

Si le capital qui lui manquait pour en commencer l'exécution eût été en sa possession, il est probable que la première voiture automobile vraiment maniable eût vu le jour à Troyes en 1888 ou 1889. Et c'est l'infériorité dans laquelle il se trouvait au point de vue pécunier qui lui fit envisager la possibilité de gagner l'argent nécessaire pour réaliser ses inventions, puisqu'il était convaincu qu'il ne trouverait personne pour l'aider.

On a vu, d'autre part, dans la première partie de ce volume, comment il se fit réparateur puis constructeur de bicyclettes.

C'est à la faveur de ce métier qui comportait un outillage spécial qu'il commença la fabrication entière de la petite voiture qui devait être animée d'une vitesse de vingt-cinq kilomètres à l'heuree, mais qui resta six années en chantier, faute de fonds pour en assurer l'exécution rapide.

Entre temps, était parue, sur la route, la voiture Daimler, à roues en fer et à moteur à explosion à allumage par brûleurs.

La légèreté relative du moteur lui suggéra l'idée de remplacer la chaudière tubulaire par un moteur spécial à ailettes horizontales et à allumage électrique.

Le châssis resta le même avec quelques modifications de détails, mais le changement de vitesse et la tension de la courroie par galet ne varièrent pas.

Il n'existait encore à ce moment aucun fabricant de moteurs pour voitures, il dut fabriquer le sien de toutes pièces.

Ceux qui aujourd'hui roulent en toute sécurité dans leurs automobiles ne se doutent pas par quels nombreux déboires passèrent les précurseurs et de quels étranges matériaux étaient construites les premières voitures sans chevaux.

J'ai trouvé à Troyes, lors de mon enquête, un des ouvriers qui travailla jadis avec Georgia Knap à l'établissement de cette première petite machine automobile.

C'est en 1894 qu'en fut commencé la construction qui dura quatre années environ.

Je laisse maintenant la parole au brave ajusteur Champenois.

.. ..

« Je suis entré à deux reprises différentes au service de Georgia Knap qui était plutôt pour nous un ami qu'un patron et j'ai assisté aux premières sorties du véhicule.

Comme nous ne construisions que des bicyclettes, notre patron inventait de temps à autre de l'outillage nouveau pour les réparateurs et constructeurs de cycles, et c'était avec l'argent supplémentaire, gagné par ses inventions, qu'il achetait les matériaux nécessaires à l'achèvement de la voiture sans chevaux.

Le châssis établi en fer à U fut transformé avec des tubes de bicyclettes de gros diamètre et très épais ; les roues qui devaient être en bois comme les voitures ordinaires, furent établies comme celles des bicyclettes, avec rayons plus forts.

Mettant à profit ses talents de dessinateur et de modeleur, il établit très rapidement le modèle du cylindre horizontal à ailettes et de sa boîte à noyaux.

Il était encore chaud lorsqu'il le rapporta de la fonderie pour le placer sur le marbre de traçage et il passa plusieurs nuits pour rectifier son dessin et préparer la pièce à l'alésage du cylindre et au filetage des boîtes à soupapes.

Quand la pièce fut retirée du tour, il se mit au travail pour en terminer la fabrication.

Les travaux de l'atelier dans la journée étaient consacrés au commerce et à la fabrication des bicyclettes ; à six heures, il montait chez lui dîner, et un quart d'heure après il s'occupait de l'automobile.

Pendant trois années, je ne crois pas qu'il ait dormi une seule nuit ; il se mettait au travail quand nous partions le soir et nous le retrouvions encore là à sept heures du matin quand nous revenions à l'atelier.

Il prétendait n'avoir pas besoin de sommeil, ce qui, paraît-il, est encore vrai à l'heure actuelle.

En 1896, le moteur placé sur un solide bâti de chêne était presque terminé, il ne restait plus qu'à fabriquer la bobine d'allumage et construire les bougies.

Des piles au bichromate de potasse assuraient la source d'énergie électrique, et les bougies furent établies avec des tubes de porcelaine d'amiante qui lui donnèrent du fil à retordre pendant près de deux ans.

La tige centrale était constituée par un fil de nickel scellé dans la porcelaine par du sylicate de potasse ; on prenait, avec mille précautions, ces bougies enveloppées dans la ouate pour les visser doucement et sans heurt à la culasse du moteur, car elles étaient excessivement fragiles.

Un jour le moteur se trouva prêt à donner sa première explosion.

Nous avions, pour fêter cet heureux événement, apporté six litres de vin et une livre de saucisson de cheval, et il fut entendu que l'on baptiserait le moteur en l'arrosant d'aramon dès qu'il aurait fourni une première explosion.

Ce soir-là, pendant la plus grande partie de la nuit, nous nous acharnâmes à tourner la manivelle du moteur sans obtenir la plus petite explosion, malgré un savant réglage de l'allumage, du trembleur et des soupapes.

Et cela dura huit jours ; tout cependant semblait réglé à la perfection.

Le patron finit par avoir la certitude que l'étincelle que l'on apercevait si nettement dans le cylindre quand on la regardait par la soupape dévissée, ne devait plus éclater entre les pointes de la bougie quand il y avait de la compression.

Et pour s'en rendre compte, il perça dans la culasse une ouverture qui fut garnie d'un presse-étoupe avec un fort culot de verre.

Quand on soulevait une des soupapes pour enlever la compression, on voyait très bien par ce regard l'étincelle éclater entre les pointes de la bougie, mais, dès que les soupapes obturaient sur les sièges, la compression empêchait l'étincelle de passer.

Mais pour quelles raison la compression était-elle un obstacle à la production de l'étincelle ?

Il eut bientôt le mot de l'énigme en se livrant à diverses expériences qui lui apprirent que la bobine ne donnait pas une étincelle assez chaude, c'est-à-dire d'ampérage suffisant pour vaincre la résistance de la compression.

Il fit donc un nouvel enroulement à la bobine et eut la joie huit jours après de voir par le petit regard ménagé dans le cylindre, l'étincelle éclater quand la compression était à son plein.

Il venait donc d'apprendre ce que personne ne savait encore et en prit note pour le livre qu'il désirait éditer plus tard, en exposant tous les déboires et les enseignements qu'il avait rencontrés comme un des premiers constructeurs d'automobiles et qui devaient servir par la suite à éviter aux autres ce qu'il avait éprouvé lui-même.

Ce livre fut écrit cinq ans plus tard et édité en 1899, sous le nom de : *Secrets de fabrication des moteurs à essence pour cycles et automobiles.*

Il fut un des plus grands succès dee la librairie Automobile à cette époque.

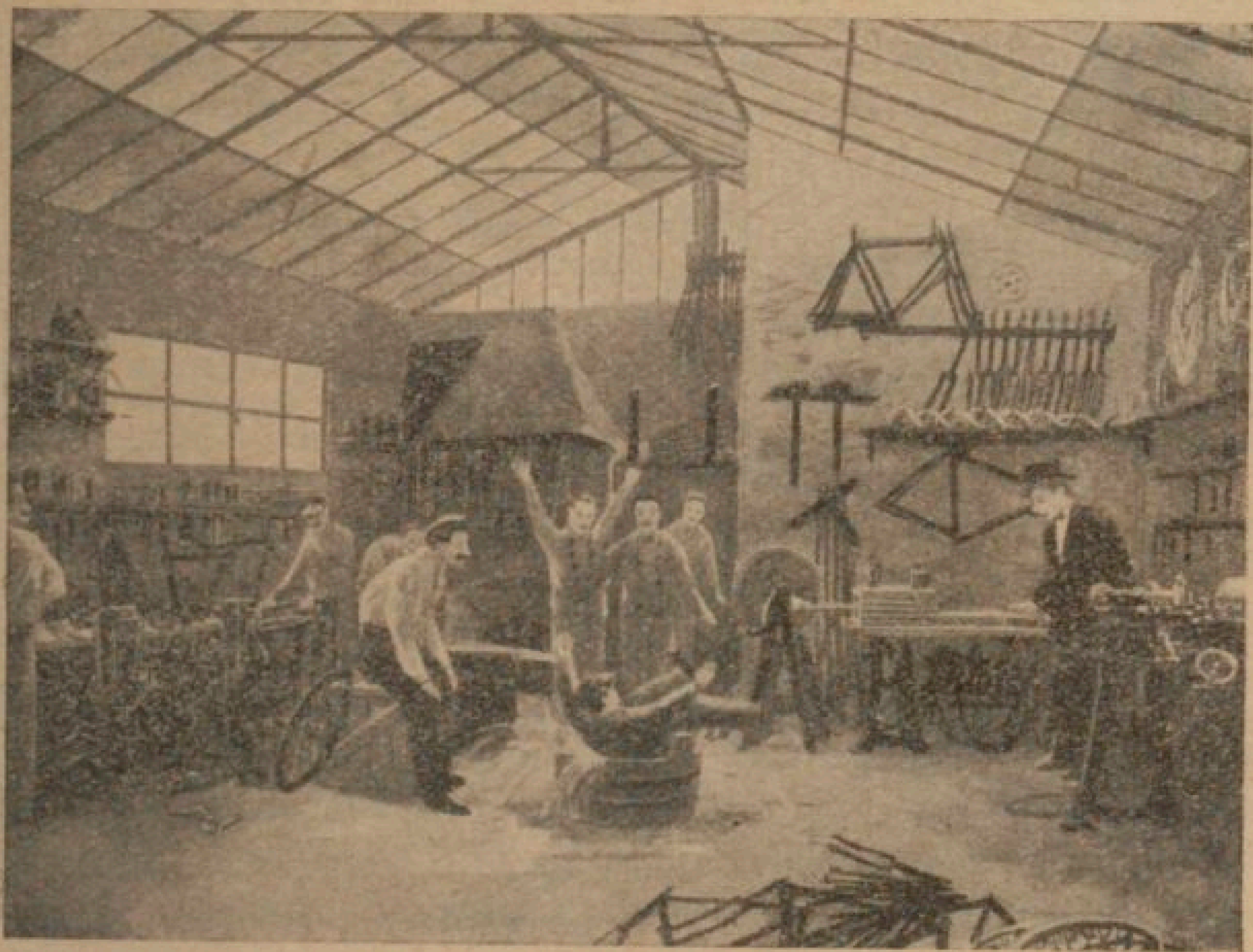
On en trouve encore quelques occasions sur les quais, mais elles sont rares.

Quand tout fut réglé à nouveau, on plaça le carburateur à léchage sur la tubulure et les apprentis retournèrent chercher six nouveaux litres d'aramon pour le baptême qui, cette fois, allait être célébré dignement.

Puis on tira au sort pour savoir qui le premier lancerait le moteur.

Un pauvre d'esprit, appelé Gilain, qui servait de manœuvre à l'atelier, fut désigné pour provoquer les premières explosions.

Nous étions tous attentifs, chacun avait mis son travail et son courage à la construction de l'engin et, malgré tous les sarcasmes que nous prodiguaient les camarades des autres ateliers, en nous assurant que le moteur ne tournerait jamais, nous étions pleins de confiance et attendions anxieux la première explosion.



Un violent retour de manivelle l'envoie tomber dans le baquet de la forge.

Sans défiance, le pauvre Gilain attrape la manivelle, comme il l'avait vu faire, et tourne.

Il n'avait pas fait deux tours qu'un violent retour de manivelle le soulève et l'envoie tomber dans le baquet de la forge.

Un fou rire s'empare de tous les ouvriers qui, ne comprenant pas encore les causes déterminantes de ces coups de recul intempestifs, s'en donnaient à cœur joie pour blaguer ce pauvre Gilain.

Mais quand il fallut recommencer, il s'y refusa énergiquement, et on dut tirer au sort à nouveau pour lui désigner un remplaçant.

Ce dernier, avant de se mettre à l'ouvrage, se gratta le bout du nez, se demandant s'il n'allait pas lui en arriver autant, puis résolument il attaqua à son tour.

Au troisième essai, il fut soulevé de terre et plaqué à plat ventre au milieu de l'atelier.

Cette fois les rires furent moins bruyants car chacun pensait qu'il devrait y passer à son tour.

Et on s'approche maintenant avec respect et défiance de ce moteur qui semble se défendre et qui rue pour que l'on ne le fasse pas travailler.

Et Gilain lance à propos, en se frottant l'échine : « Ah ! qu'est-ce qu'il m'a lancé comme ruade quand j'ai voulu le mettre en route », et son successeur de répliquer : « Qu'est-ce qu'il m'a laissé tomber comme coup de sceuillon ! »

Mais l'inventeur a dévissé à nouveau la soupape d'aspiration et vérifié le point exact de l'allumage qui, cependant, n'est pas sur l'avance mais légèrement en retard.

Et l'on recommença l'essai de mise en route.

Un voisin, M. Vaugelade, qui avait assisté à la mise au monde de ce moteur, s'offrit à tourner la manivelle, mais au troisième tour, il fut mis hors de combat et projeté au milieu des assistants.

Ensuite personne ne voulait plus y toucher, le patron lui-même ne réussit pas plus que les autres à obtenir une explosion et reçut dans l'avant-bras un tel choc, qu'il fut huit jours sans pouvoir s'en servir.

Ce n'est que trois semaines plus tard, après des essais nombreux, avec remplacement de la manivelle dangereuse par une corde enroulée sur poulie, que Georgia Knap apprit pourquoi, même au retard, le moteur était à l'avance à l'allumage.

Il modifia la paillette du trembleur qui était la cause de tout le mal et, un beau soir, vers dix heures, le moteur lança ses premières explosions.

Nom d'une pipe ! Quel vacarme ! les oreilles des locataires voisins n'avaient amais perçu semblables détonations successives ; et tout le monde fut aux fenêtres, invectivant l'inventeur pour mettre fin à cette exhibition d'un canon à répétition, tandis qu'une flamme longue

d'un mètre sortait par le tube d'échappement à air libre.

On fabriqua un pot d'échappement pour amortir le bruit et huit jours après on recommença la mise en route qui se fit à la manivelle sans accidents.

Le moteur se vengea d'une autre façon ; après dix minutes de marche, il avait arraché tous les boulons qui le maintenaient sur le banc d'essai.

On mit des boulons plus forts, il arracha le banc d'essai et démolit les scellements qui le tenaient au mur.

Il fallait étudier l'équilibre de la bielle et du maneton de manivelle pour éviter les violentes vibrations qui détruisaient les attaches du moteur.

Cela dura six mois en essais de toutes sortes, car les aciers à cette époque n'étaient nullement aptes à résister au travail des vibrations même équilibrées des moteurs à explosion.

Quand le volant fut bien équilibré, ce fut l'arbre de commande qui cassa et ensuite les soupapes qui se tordaient les unes après les autres.

Il fallut essayer des aciers spéciaux que le patron commandait dans les forges qui mettaient six mois à lui livrer les échantillons ; de ces essais naquirent les aciers au nickel, dont il fut le premier à se servir.

Les bougies refusaient tout service après un quart d'heure de travail, chassées de leurs douilles ou cassées en menus morceaux.

Et il fallut créer également des porcelaines spéciales avec collerettes et presse-étoupes.

Ainsi naquirent à Troyes les premières bougies d'allumage qui n'ont guère changé de forme à l'heure actuelle.

Enfin, par une belle matinée d'avril 1896, la voiture fut poussée dehors, après avoir tourné plusieurs jours à vide dans l'atelier.

Tout le voisinage du faubourg de Preize est sur la porte : « Avancera ! Avancera pas ! Peut-on inventer de telles horreurs, ça pue ! ça fait un boucan d'enfer ».

Imperturbable, le patron prit place à la barre de direction et un ouvrier mit en marche le moteur.

La voiture sans chevaux démarre lentement et roule

de même à la vitesse de trois kilomètres à l'heure ; les gamins courent devant le véhicule et dansent devant le conducteur.

Celui-ci s'escrime à changer de vitesse, mais il n'obtient qu'un grincement terrible des pignons les uns contre les autres qui font dresser les cheveux sur la tête de tous les assistants.

On rentre l'auto dans l'atelier, les gamins accourus pour suivre la voiture et déçus dans leurs espérances, jettent boîtes à sardines et crotin de cheval sur le véhicule nouveau, auquel personne ne croyait.

Un mois après, les pignons munis de dents plus petites avec beaucoup d'entrée par côté, sont remplacés sur le changement de vitesses, et la voiture sortie à nouveau, mais de nuit cette fois.

Au bruit des détonations, les voisins vexés de ne pas avoir assisté à la mise en route de la voiture, invectivent le chauffeur par les fenêtres, mais le patron embraye cette fois en deuxième vitesse et disparaît dans la nuit à six kilomètres à l'heure.

Un peu plus loin, il change de vitesse, et constate qu'il marche bien à douze kilomètres à l'heure.

Mais voici la montée du Pont-Vert, trois pour cent à peine, la voiture ralentit, au point de s'arrêter, l'aide chauffeur doit sauter à bas de la voiture et pousser tant qu'il peut pour aider à gravir la côte.

Les ouvriers qui ont couru derrière et n'ont pas eu de peine à la suivre, viennent prêter main-forte, et la voiture sans chevaux arrive heureusement au haut de la petite montée, pendant qu'aux fenêtres, des têtes coiffées de bonnets de coton se montrent, inquiètes de ces bruits de ferraille et d'explosions.

Mais voici la descente ; on roule avec moteur débrayé, les ouvriers ont sautés sur l'arrière du véhicule, ils sont six accrochés un peu partout, et la voiture dévale à toute vitesse, activée par son poids mort.

Elle avance presque silencieusement, puis le palier allant être atteint le chauffeur embraye à nouveaeu le moteur.

Mais le pot d'échappement a faussé compagnie au support qui le maintenait en place, et c'est une pétarade

infernale qui jaillit de la culasse du moteur, au moment où un attelage de charbonnier, à deux chevaux, arrive à sa hauteur.

Les bêtes se cabrent et renversent le véhicule sur lequel vient s'écraser la voiturette dont le conducteur surpris n'a pas eu le temps de faire fonctionner les freins.

On revient à l'atelier en poussant et on rentre sans bruit, de façon à ne pas rencontrer de témoins qui puissent raconter les déboires de cette deuxième sortie aussi piteuse que la première.

Le lendemain, toute la ville savait que la voiture sans chevaux n'avait pas marché, qu'elle ne marcherait jamais, qu'elle se jetait sur les chevaux et culbutait les voitures parce que l'on ne pouvait pas la diriger, etc...

Ce fut un mois de repos pour la réparation et trois autres mois pour connaître la cause de la faiblesse du moteur à monter les côtes.

Et Georgia Knap construisit un frein de Prony qui lui apprit que si son moteur faisait beaucoup de bruit, il ne donnait que la force d'un dixième de cheval, à peu près huit kilogrammètres.

Il put à ce moment, ayant un moteur à peu près au point comme organes, perfectionner ces organes ; il s'attaqua aux soupapes dont la forme était défectueuse et changea les sièges qui se déformaient sous l'action de la chaleur ; la puissance du moteur monta à 25 kilogrammètres, soit un tiers de cheval.

Il fabriqua des joints spéciaux en amiante et en cuivre, au lieu de joints en carton d'amiante qui ne résistaient pas à une compression un peu forte ; la puissance du moteur monta à un demi-cheval.

On décida cette fois de sortir la voiturette de jour en se moquant des quolibets ; nous y prîmes place à quatre.

Au premier démarrage les gamins qui s'apprêtaient à courir plus vite que la voiture, furent semés instantanément et celle-ci s'élança à 20 kilomètres à l'heure.

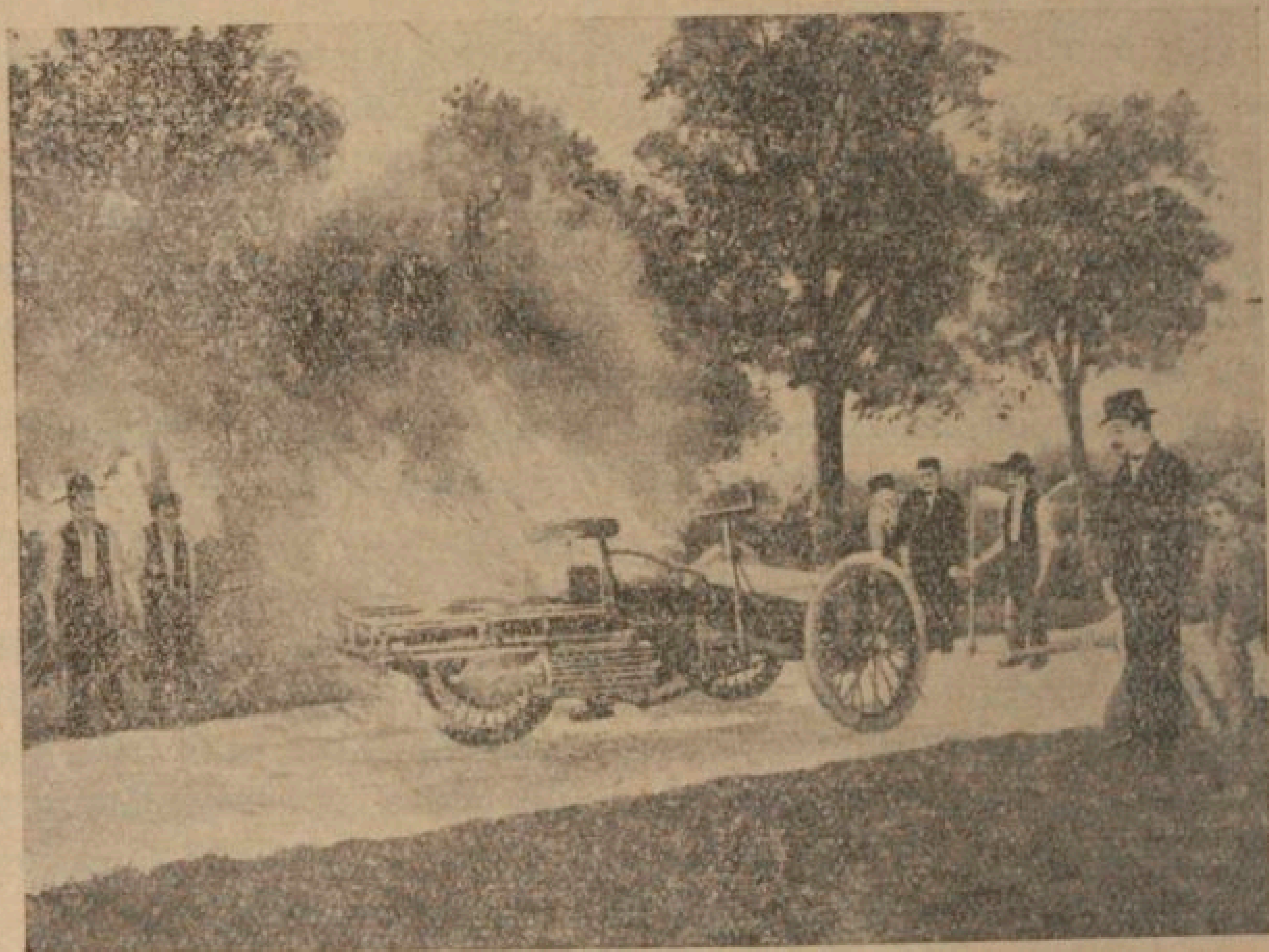
Cette fois les moins méchants applaudirent, mais les plus jaloux protestèrent contre ce casse-gueule qui allait sûrement provoquer des accidents et écraser quelque inoffensif passant avec ses excès de vitesse.

Et la voiture continue sa course vers Barberey, montant assez bien les côtes légères, mais calant carrément quand la montée dépassait 4 à 5 0/0.

Enfin sur un beau palier, la voiture atteignit la vitesse de 22 kilomètres à l'heure enregistrée par un compte-tours que le patron avait fabriqué pour la circonstance.

Puis nouvelle catastrophe.

Une violente explosion précipite à bas les occupants,



Cinq années de travail acharné anéanties en quelques minutes...

c'est le carburateur à léchage qui vient de sauter par un retour de flamme ; immédiatement l'essence projetée tout autour incendie la voiturette dont il ne reste bientôt plus que la carcasse noircie et hors d'usage.

Georgia Knap voit flamber son œuvre : cinq années de travail anéanties en quelques minutes.

Nous l'observons, il est pâle ,ses lèvres tremblent, son regard fixe semble voir beaucoup plus loin que l'âcre volute de fumée qui tourbillonne vers le ciel, on dirait qu'il parle à un être invisible, qu'il le prend à témoin, et lui dépeint sa détresse et la fatalité qui pèse sur lui ;

puis il détourne la tête pour que nous ne puissions pas voir les larmes qui nacrent ses yeux.

Nous savons qu'il n'est pas riche, et qu'il devra encore travailler longtemps pour gagner l'argent nécessaire à la construction d'une autre machine. Nous essayons de le consoler ; on travaillera toutes les nuits gratuitement pour refaire un autre véhicule. Il nous remercie de notre sympathie à son égard et nous dit :

— Je n'ai rien perdu dans cette catastrophe, puisqu'il me reste l'expérience.

Et l'on reconstruisit la voiture ; mais il fallut quand même attendre l'arrivée de nouveaux fonds pour acheter les fournitures nouvelles.

On remplaça les caoutchoucs creux par des pneus de voiturette dont les premiers modèles venaient de sortir chez les fabricants de caoutchouc.

Et l'on recommença les sorties : le carburateur à léchage reçut une quadruple garniture de toiles métalliques dans sa tubulure afin d'éviter que des retours de flamme ne viennent mettre à nouveau le feu dans le réservoir à essence.

En ces temps héroïques on partait en auto sans savoir si l'on reviendrait, et je me souviens avoir mis avec lui six heures pour faire 10 kilomètres.

Un constructeur de métiers circulaires à bonneterie, M. Emmanuel Buxtorf, avait en sa possession depuis deux ans, une voiture Daimles à roues de fer, et Georgia Knap qui avait autrefois travaillé chez lui comme mécanicien l'avait invité à une promenade avec les deux voitures roulant de conserve pour intéresser la population aux voitures sans chevaux.

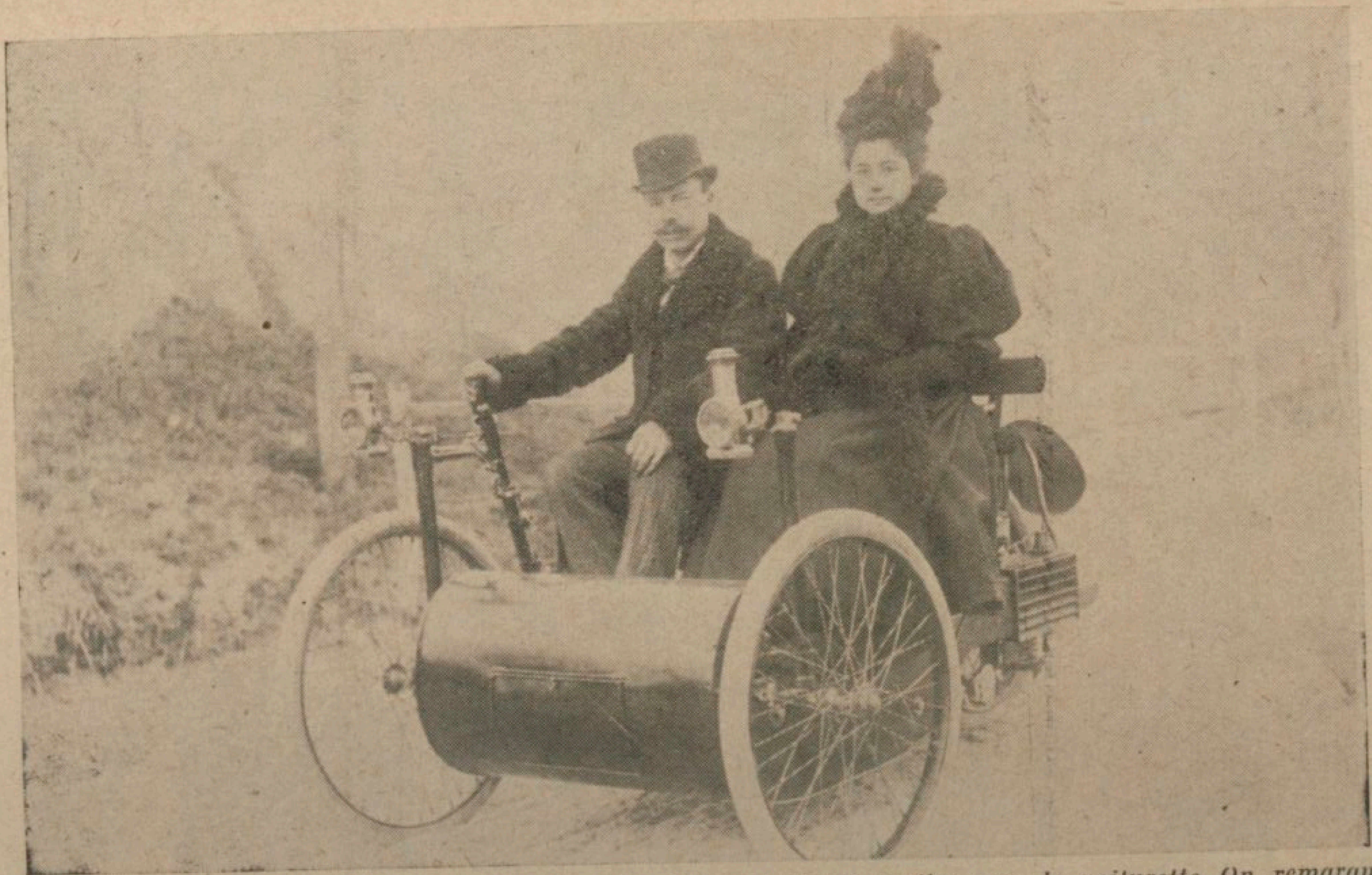
Ces sorties donnaient lieu à des situations comiques et à des aventures inénarrables.

« Demain, à 8 heures, rendez-vous chez moi, rue de Paris. »

« Bien, monsieur Emmanuel, j'y serai. »

A 5 heures du matin, nous étions tous autour du véhicule pour le préparer, l'essayer, le régler avant le départ.

A 8 heures moins le quart nous partions et mon petit



Georgia Knap et sa cousine Henriette Verne, faisant les premières sorties avec la voiturette. On remarquera les chapeaux de l'époque, véritables jardins, coiffures peu faites pour résister aux poussées du vent, [illegible] carrosseries de la fin du dix-neuvième siècle.

patron s'amusait à faire pétarader son moteur devant la porte de l'usine de M. Buxtorf.

Mais le concurrent tardait à venir ; depuis 5 heures du matin aussi chez lui on essayait de mettre le moteur en route sans y parvenir, et à 9 heures le vieux constructeur, fin renard, faisait son apparition avec une margoulette au menton et la joue terriblement enflée, qui naturellement lui interdisait toute sortie pour ce jour-là et on remettait la promenade au lundi suivant.

Le lundi dans les deux camps on s'attaquait aux capricieuses mécaniques.

Le vieux constructeur de métiers arrivait à l'heure devant la porte de l'atelier de Georgia Knap, une énorme pipe à la bouche pendant que, couchés sous la voiturette, nous cherchions la raison pour laquelle le moteur ne voulait pas se mettre en route.

Et vers 9 heures, après avoir fait annoncer dix fois qu'il arrivait, notre petit patron sortait boîtant, et appuyé sur l'épaule d'un ouvrier ; il venait d'attraper une entorse qui naturellement lui interdisait toute sortie ce jour-là ; et l'on remettait la sortie au lundi suivant.

Le lundi suivant, nous arrivons ponctuels au rendez-vous : Emmanuel Buxtorf nous attendait, fin prêt, moteur pétaradant.

Alors c'étaient deux beaux démarrages à 10 kilomètres à l'heure accompagnés de formidables grincements de pignons, les moteurs laissant échapper une fumée et une odeur de gaz mal brûlé qui faisait s'enfuir tous les assistants.

Et la course commençait à celui qui gratterait l'autre.

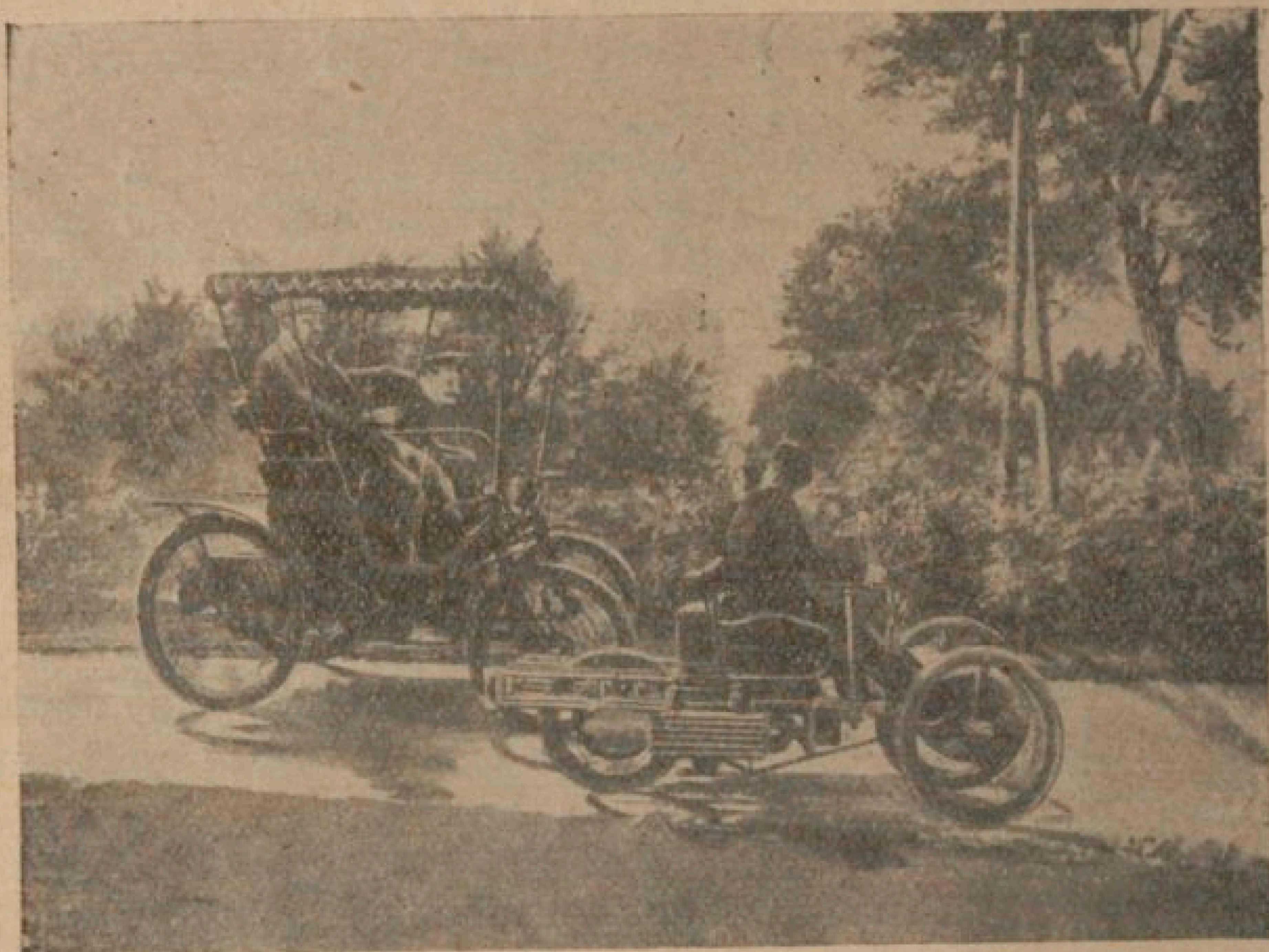
La voiture d'Emmanuel Buxtorf est maintenant munie de caoutchoucs pleins ; il fait du 20 kilomètres à l'heure comme dans un fauteuil, mais Georgia Knap qui a pris 200 mètres d'avance faiblit dans la montée de la route de Paris.

Buxtorf, les yeux pétillants de malice, le dépasse à 6 kilomètres à l'heure au plus fort du raidillon et comme ébloui par son triomphe il ne se retourne pas, je m'empresse de sauter à bas de la voiture et de pousser derrière tant que je peux pour ne pas nous laisser distancer davantage.

A la descente, le moteur qui a une meilleure carburation, nous permet de regagner le temps perdu ; et nous repassons devant la vieille Daimler qui gémit de toute sa pauvre ferraille.

Mais voici un palier, les deux conducteurs se défient du regard.

Georgia Knap met toute l'avance à l'allumage et Emmanuel Buxtorf tous les gaz.



A 18 kilom. à l'heure, les deux concurrents se défient du regard.

Les deux véhicules sont côte à côte, ils ne peuvent pas se prendre un pouce de terrain, mais une voiture de messager qu'ils vont bientôt croiser va les départager.

Le bruit infernal que mènent les deux ancêtres fait cabrer le cheval qui se met en travers de la route avec son véhicule, se retourne complètement et disparaît dans une fuite éperdue vers les parages d'où il arrive.

Le fabricant de métiers a manœuvré pour passer le premier, et file à la poursuite de l'attelage ; mais le patron qui se défie maintenant des moteurs à crottin a freiné brusquement et calé son moteur.

Ne nous voyant pas derrière lui, le conducteur de la première voiture fait demi-tour et vient à notre rencontre ; à 100 mètres de nous il esquisse un petit geste protecteur et nous montre par signes la corde qui pourrait servir à nous remorquer, mais l'endroit doit être hanté par le diable des pannes, car on entendit trois ou quatre pétarades dans son pot d'échappement et la haute voiture vient s'échouer à 10 mètres de la nôtre. Plein de dignité, la pipe à la bouche, notre concurrent descend de voiture, s'approche de nous et laisse tomber sans rire :

« Quel étourdi je fais ! Je n'ai plus une goutte d'essence. »

Ce à quoi Georgia Knap répond, sérieux et convaincu :

« Et mois, je n'ai plus une goutte d'huile. »

Mais, retors jusqu'au bout, mon petit patron propose :

« Puisque vous n'avez plus d'essence, je vais vous en prêter un bidon et vous me passerez de l'huile, nous pourrons ainsi continuer de rouler. »

Pris au dépourvu, le vieux Buxtorf se gratte le nez, implore mentalement le ciel pour qu'il lui suggère une réponse honorable. Il a trouvé.

« Non, mon petit ami, ton essence ne vaut rien ; moi je brûle de la première qualité et si je mettais ta camèlote dans mon carburateur je suis sûr d'être en panne au bout de quelques kilomètres. »

Puis dignement, il descendit de voiture et reprit à pied le chemin de son usine, en confiant la garde du véhicule au fidèle ouvrier qui l'accompagnait. Et ce jour-là, à la nuit tombante, deux chevaux ramenèrent dans leur écurie respective, les deux mécaniques qui n'en étaient alors qu'à leurs premiers perfectionnements.

Nous avons fait ensuite des sorties de 10 à 15 kilomètres sans pannes et, d'autres jours, 50 kilomètres avec une panne tous les 2 ou 3 kilomètres.

Les chevaux faisaient demi-tour à la vue de notre machine ; les poules, les troupeaux de moutons, s'enfuyaient à travers champs et les paysans nous couvraient d'injures.

Et sur la route c'était l'enseignement progressif provoqué par les pannes multiples et variées ; les moteurs ne livraient leur secret qu'au compte-gouttes sous le

soleil torride ou sous la pluie rageuse ; seule l'observation méthodique des phénomènes engendrés par leur vitesse et leurs vibrations intempestives permettait d'en venir à bout et d'en perfectionner sans cesse la mise au point.

Puis, vers la fin de 1898, une firme belge acheta un bon prix le brevet de la voiture et emmena l'inventeur à Liége avec un contrat d'un an pour mettre en route la fabrication et étudier de nouveaux moteurs.



La Société Liégeoise d'Automobiles organisa des courses réservées aux propriétaires des voiturettes Georgia Knap.

Cette usine, ancienne fabrique d'armes, rue Lairesse, à Liége, entreprit la fabrication en grand des voiturettes, en en mettant cinquante en construction ; elle organisa des expositions, des courses, réservées aux conducteurs des voiturettes Georgia Knap, et ce fut pour la Belgique le départ de la vogue automobile, comme elle le fut du reste partout dans les premières années du XXme siècle.

Georgia Knap remplit son engagement et de retour en France commença l'édition du livre : *Les Secrets de Fabrication des Moteurs à explosions,* dont toutes les pages

décrivaient les déboires qu'il avait éprouvés en créant son moteur à grande vitesse de toutes pièces, sans données techniques puisqu'il n'existait encore rien de semblable à cette époque.

Il construisit ensuite la motocyclette en prise directe qui gagna les épreuves les plus difficiles sur route et sur piste dans les années qui suivirent. Il construisit également des voiturettes, des voitures de course, des voitures-salons, des moteurs-pompe, etc...

C'est à ce moment que je quittai ses services pour entrer dans un atelier de construction de métiers à bonneterie. »

Ainsi m'a été décrite la vie de Georgia Knap de 1890 à 1903 par l'un de ses plus fidèles ouvriers.

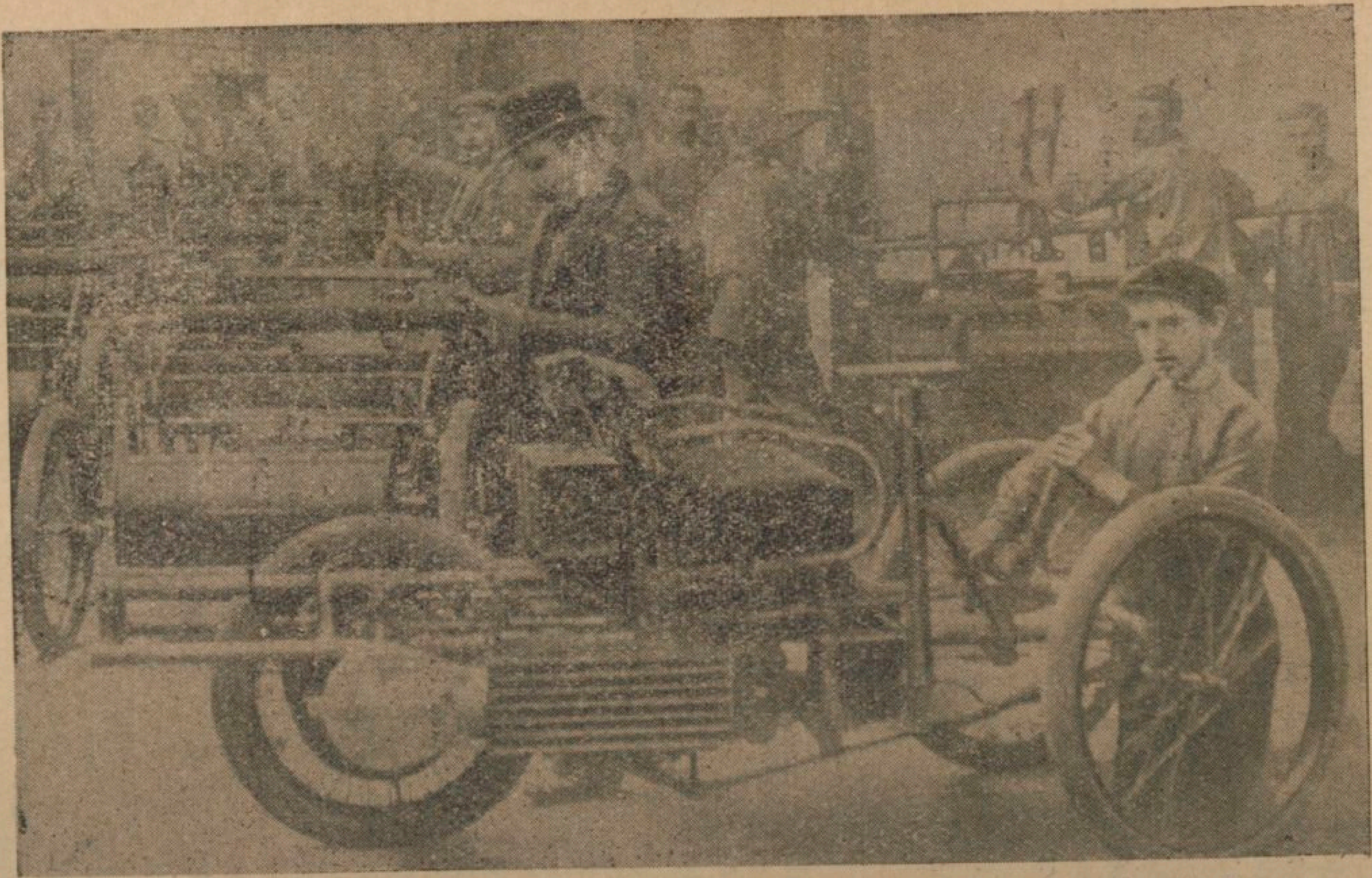
Mais ce qu'il ne savait pas et ce qu'il n'a pas pu me dire c'est que, ayant rempli fidèlement l'engagement pris devant sa petite fiancée de construire de toutes pièces le véhicule mécanique dont elle lui avait inspiré les grandes ilgnes, il avait commencé à réaliser la seconde page de son petit carnet, c'est-à-dire l'exécution de la Maison Electrique.

Déjà, vers l'année 1900, il avait commencé les plans des principaux instruments tels qu'il les avait décrits à Andréa Rosenthal.

Mais commençant à se défier de ses contemporains et pour cause (il se rappelait ses premiers contacts à propos de l'automobile avec les usiniers Troyens), il se promit de garder la chose secrète jusqu'au jour où il inaugurerait officiellement la maison merveilleuse qu'il se proposait d'édifier. Afin de tenir ses travaux secrets, il faisait effectuer dans diverses usines les pièces détachées de ses appareils qu'il montait ensuite lui-même dans un atelier où personne ne pénétrait ; cela dura de 1900 à 1907.

Mais pour se payer la tête de ses perpétuels détracteurs dont la jalousie n'avait d'égale que la bêtise, il évoquait de temps à autre devant eux ce que l'on rencontrerait dans cette maison digne de l'an 2.000.

Il ne récoltait que des quolibets dans ces descriptions anticipées, mais il savourait délicieusement sa vengeance ;



La salle de montage des usines Liégeoises d'Automobiles. Au premier plan, Georgia Knap dirigeant les travaux de construction,

car tout était déjà réalisé lorsqu'il en parlait sous forme de projets.

Et ce fut encore pour lui une occasion de juger sévèrement ceux qui, dans la société actuelle, s'attribuent l'intelligence parce qu'ils possèdent la richesse.

Au moyen de microphones secrets qu'il avait inventés et dont la puissance se faisait sentir jusqu'à 40 et 50 mètres des endroits où ils étaient dissimulés, il put savoir ce que valait une partie de l'espèce humaine, et par ces auditions souvent répétées il acquit l'expérience nécessaire pour se défendre contre ses innombrables ennemis qui étaient brûlés avant d'avoir pu accomplir leurs desseins et qui finirent par croire qu'ils avaient affaire au diable en personne.

Je ne peux mieux décrire ce que fut la Maison Electrique qu'en relatant le compte rendu de l'inauguration officielle paru dans le *Petit Troyen* du 18 janvier 1907.

CHAPITRE II

La Maison Electrique

COMMENT FUT IMAGINE A LA FIN DU DIX-NEUVIEME SIECLE LE PRODIGIEUX MECANISME DE LA « MAISON ELECTRIQUE »

Le petit carnet est là ! sa troisième page illustrée ouverte : elle demande à être traduite par une réalisation.

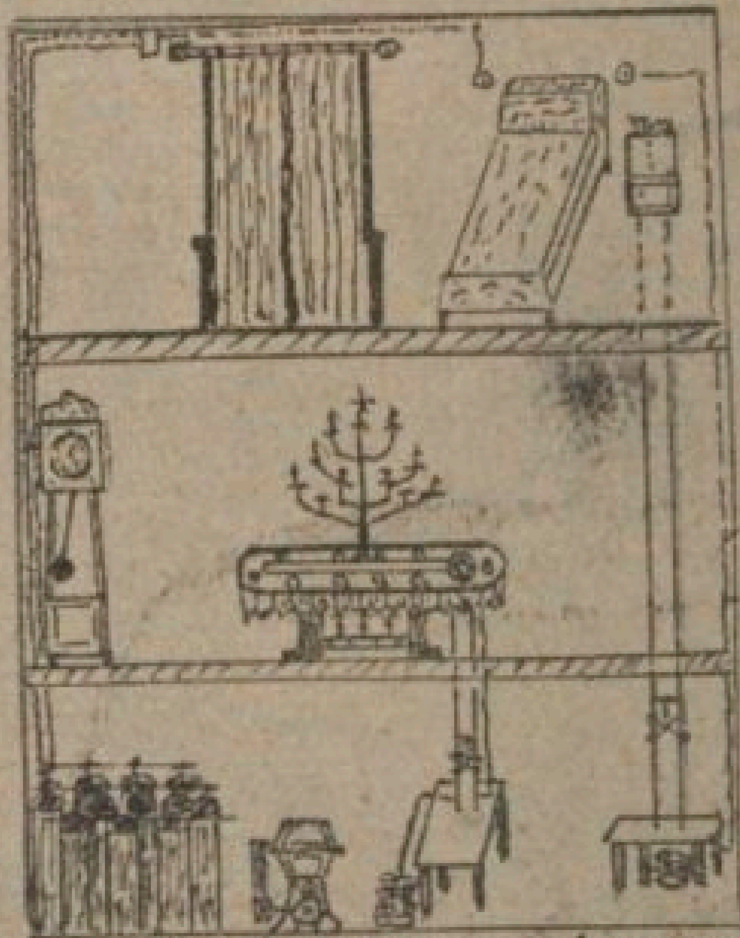
Cependant la science électrique n'est pas encore en

Pour Andréa Rosenthal 3

Projet de Maison Electrique, où tout le service domestique sera remplacé par l'Electricité.

Il y aura dans la cave des grandes piles au bichromate de potasse, qui feront tourner les moteurs remplaçant les domestiques. Une machine à vapeur instantanée fera tourner l'appareil à laver le linge et la vaisselle, les moulins à café, à mayonnaise, les batteurs pour le beurre, la crème, et les oeufs.

Les portes et les fenêtres s'ouvriront seules, par des jeux d'électro-aimants. La pendule marchera sans jamais être remontée avec un électro-aimant. Il y aura des petits moteurs qui tourneront dans la table creuse et qui porteront les plats devant les convives ; on ne verra aucune pièce mécanique en mouvement. Le petit déjeuner viendra automatiquement du sous-sol par la table de nuit monte-charge.



En bas les piles, la laveuse de linge et d'assiettes, les monte-charge. Au premier : la salle à manger, la pendule électrique : au deuxième : la chambre à coucher électrique.

progrès, les matières premières sont toutes à créer par celui qui va se charger de faire de l'habitation le rêve des ménagères ou la joie des domestiques.

Comme pour ses débuts dans la fabrication automobile, Georgia Knap crée de toutes pièces le matériel nouveau destiné à l'habitation mécanique ; il roule les induits, forge les inducteurs des petits moteurs à faible puissance qui vont animer les appareils domestiques ; la leçon du ferro-nickel qu'il a introduit dans la fabrication des soupapes de ses moteurs d'automobiles, va lui servir à construire les résistances de ses rhéostats et de ses appareils de cuisine afin de les rendre inoxydables.

En 1895, *il n'y a aucun appareillage électrique disponible ; ni moulures, ni fils doubles, ni interrupteurs de série : il faut tout sortir du néant.*

Il dresse la liste de ce qui devra figurer dans le service domestique électro-mécanique pour faire mouvoir les appareils qu'il avait imaginés pour Andréa Rosenthal en 1883.

Il lui faut :

Un fer à repasser électrique ;

Un fer à friser électrique pour gaufrer les jupons et les plastrons de chemises d'hommes et les papillottes des demoiselles ;

Un frotteur de tapis aspirant la poussière ;

Une cireuse électrique pour frotter les parquets ;

Un décrottoir électrique ;

Une machine à cirer les chaussures ;

Une machine à laver le linge et la vaisselle ;

Une horloge électrique ;

Un moteur avec réducteur de vitesse pour ouvrir les portes, les fenêtres et les volets ;

Des petits ascenseurs électrique pour le service de distribution dans les chambres ;

Un moteur pour faire tourner les appareils de cuisine : hachoir, baratte, moulin à mayonnaise, à crème, etc..., etc... ;

Tout le service des moteurs de la salle à manger ;

L'ensemble marchera avec des piles en attendant que l'électricité produite avec les premières dynamos qui commencent à se fabriquer dans les habitations.

Et voici douze années plus tard le résultat annoncé au monde par le plus important journal de son pays :

Le Petit Troyen

5c *Journal Quotidien de la Démocratie de l'Est* 5c

ABONNEMENTS

Administration et Rédaction : Rue Thiers, 126 TROYES

INSERTIONS

LA MERVEILLEUSE & FÉERIQUE MAISON ÉLECTRIQUE
De Göorgia KNAP

SOLUTION INCOMPLÈTE

L'INAUGURATION OFFICIELLE

Le Petit Troyen va apprendre au Monde l'existence d'une habitation inimaginable résumant le triomphe de la mécanique moderne

Service Télégraphique

INFORMATIONS DIVERSES

LE PETIT TROYEN

INAUGURATION OFFICIELLE

Le « Petit Troyen » va apprendre au Monde l'existence d'une habitation inimaginable résumant le triomphe de la mécanique moderne

« *Comment on va voir qu'il existe une maison merveilleuse dont l'aménagement intérieur tient du prodige et dont la stupéfiante machinerie électrique moderne laisse loin derrière elle tout ce qu'on a pu faire jusqu'ici et donne au récit qui va suivre l'air d'avoir été tiré d'un Conte des Mille et Une Nuits.*

« J'ai vécu hier quelques heures d'un inoubliable rêve ; j'ai été transporté sur l'aile de la Féerie, d'un demi-siècle en avant, car l'homme qui m'a offert l'hospitalité de son home s'est permis de créer de toutes pièces des merveilles qu'auraient dû seulement entrevoir nos fils dans les temps futurs.

« Et c'est à un Troyen, Georgia Knap, qu'est due cette féerique combinaison de la Science, du Merveilleux et du Pratique.

« Depuis très longtemps déjà, nous savions qu'il se créait, à Troyes, une maison à service domestique entièrement électrique (l'inventeur ayant travaillé dix ans à la réalisation de cette merveille) ; mais, à toute demande de renseignements, il était toujours répondu par une fin de non recevoir gracieuse, mais inflexible.

« Or, hier, la consigne fut levée pour le « Petit Troyen » par un mot aimable de Georgia Knap, nous donnant enfin rendez-vous pour le soir, et c'est le récit de cette inoubliable visite que je vais vous conter par le menu.

« Huit heures du soir ! je descends la rue Pierre-Gauthier qui, la première, aura vu naître le home des sociétés futures, et je m'arrête au numéro 14, indiqué comme l'entrée de la maison.

« Avant de sonner, j'inspecte l'extérieur d'un rapide coup d'œil ; par les deux volets ouverts de la grille, je

jette un regard dans une longue allée entourée de jardins, mais de maison, point... Me suis-je trompé ?...

« Le fond de cette allée se termine par un grand jardin d'agrément et un rocher surplombant une pièce d'eau flanquée d'une rustique baraque à canards... mais la plaque de marbre « Villa Feria Electra » me dit suffisamment que je ne me suis pas trompé et, résolument, j'appuie sur le bouton de la sonnerie.

« Quelques secondes s'écoulent à peine qu'un flot lumineux provenant d'un projecteur électrique s'abat sur moi, éclairant violemment la trouée de la grille où j'attendais ; je me déplace un peu de côté, la lumière se déplace également ; intrigué, je me porte à droite, la lumière me suit. Ah çà ! mais cet œil de feu a l'air de me dévisager avec un clignement inquisiteur. Je me sens observé, car cette lumière braquée sur moi, n'éclairant que moi, devait remplir un rôle que je ne m'expliquais pas très bien, mais que la suite des événements m'indiqua suffisamment.

« Quelques secondes se passent encore, l'allée vient de s'illuminer à son tour, tandis qu'une voix claire et sonore sort du pilastre de pierre de la grille et me dit : « Ah ! « c'est vous, cher monsieur ! Je ne vous reconnaissais pas ! « Entrez donc ! et soyez le bienvenu ; tout le monde est « arrivé et nous n'attendions plus que vous. » Au même instant, je perçois un léger sifflement et j'entends distinctement le verrou de la porte se déclancher, puis la porte s'ouvre grande devant moi, comme poussée par une main invisible.

« Je fais trois pas en avant et je me retourne pour remercier l'obligeant serviteur qui, sans que je l'aie vu venir, ouvre les portes d'une si magistrale façon... Mais je suis seul dans la longue allée déserte, la même voix gouailleuse sortant du pilier où elle a élu domicile me dit : « Mais, entrez donc, que diable ! »

« — Oh, vous voulez refermer cette porte. Ne vous « donnez pas cette peine, elle refuserait vos services et se « refermera seule derrière vous quand vous serez un peu « plus loin. »

« Instinctivement, je me retourne sur un léger bruit qui vient de se produire derrière moi et je vois la porte se refermer doucement, s'arrêter au bout de sa course, puis

la même main invisible pousser doucement le verrou dans sa gâche.

« Je sens qu'on m'observe, qu'on épie le moindre de mes mouvements. Mais qui ? je ne vois rien et tout en poursuivant mon chemin je murmure entre mes dents :

« — C'est fantastique ! » — « Il n'y a rien de fantas-« tique », répond mon invisible interlocuteur, qui semble attaché à mes pas, « ne vous troublez pas, venez par ici, « maintenant, à droite, vous voici arrivé ; veuillez entrer, « monsieur, je vous attends dans le vestibule. »

« En effet, au bout de l'allée, au milieu d'un grand jardin, qu'un phare puissant vient subitement d'inonder de la lumière de ses dix mille bougies, surgit une villa dont toutes les fenêtres sont illuminées ; je pénètre enfin dans le vestibule où m'attend en souriant le créateur de cette nouvelle et merveilleuse Machinerie Moderne.

« En gravissant les premières marches, tout à coup, frr...uttt, sous mes pieds, un chatouillement inexprimable, je fais un bond de surprise : trop tard, le bien obligeant tapis-brosse électrique a glissé sous mes pieds et en une seconde a nettoyé d'etonnante façon le dessous de mes bottines.

« Je jette en passant un regard d'admiration et de reconnaissance à ce vigilant gardien de la propreté des tapis de la maison, je gravis les escaliers avec une défiante attention, j'ai peur de les voir aussi se mettre en marche à leur tour ; mais j'arrive à bon port et reste un instant dans le cabinet de travail.

« La pièce où j'attends est un véritable laboratoire, mais un laboratoire chic où un tas de machines bizarres voisinent avec des alambics aux formes étranges, des fleurs naturelles de dimensions géantes, obtenues, paraît-il, par une culture électrique intensive, donnent un air de fête et de printemps au mystérieux logis du Faust moderne. Quoique cela, je ne suis pas très rassuré, car une énorme étincelle crépitante vient d'éclater avec un bruit épouvantable entre deux tubes de cuivre, et, devant mon effarement bien compréhensible, la voix mystérieuse en profite pour me susurrer à l'oreille :

« — Soyez sans crainte ! ! ! Excusez-moi, monsieur, je « suis à vous dans un instant.

« Enfin le maître de Céans reparaît.

« Je l'examine curieusement ; de taille moyenne et d'un abord absolument sympathique, avec le front large des chercheurs, il intrigue par la couleur changeante de ses yeux qui passent du bleu clair au bleu d'outremer avec une expression de vivacité extraordinaire ; on sent l'homme de poigne ayant une énorme confiance en lui et qui, lorsqu'il s'attaque à un problème, est certain de le résoudre.

« J'interroge ?... — « Voudriez-vous, avant de me faire « visiter votre merveilleuse maison, me faire quelques « expériences avec ces énormes bobines d'induction, ces « bouteilles qui me semblent capables de foudroyer un « bœuf. »

« Souriant... — « Vous y tenez ? — Oui, s'il n'y a rien « à craindre. — Bien ! Voici une étincelle de 60 centimè- « tres de longueur de cinquante mille volts environ ; mais « n'approchez pas, ce serait la mort sans phrase. Tenez en « mains cette lampe électrique à incandescence, qui, par « induction, sans le secours d'aucun fil, va s'allumer à dis- « tance dans votre main. » Le résonnateur crépite loin de moi et la lampe s'illumine à blanc dans ma main ; l'émotion me fait trembler...

« — Approchez votre main de ce résonnateur qui donne « un milliard d'oscillations à la seconde »... j'approche ma main, mais je la retire encore plus vivement, quoique je n'ai rien senti. Il n'en est pas moins vrai qu'un torrent de flammes électriques sortant de l'extrémité de mes cinq doigts m'a jeté dans une frousse peu ordinaire.

« — Voici maintenant un courant de quatre-vingt « mille volts qui va vous traverser sans que vous ressentiez « aucune commotion ; le corps humain n'est plus sensible « à ces voltages élevés. »

« Mais je ne tiens nullement à en faire l'expérience et laisse le génial opérateur illuminer dans ses mains de longts tubes complètement vides qui prennent de merveilleuses teintes de clair de lune ou d'éclatant soleil.

« Je suis témoin de toutes les conquêtes de la Science de ces derniers temps, car ce laboratoire est bien le plus extraordinaire que j'aie jamais rencontré.

« Ici on manipule l'air liquide ; une rose cueillie tout



La table électrique vue de jour

fraîchement y est plongée, on la laisse tomber, il n'en reste plus de trace qu'une poussière infiniment ténue ; une limace plongée dans l'air liquide pendant une seconde est coupée par le milieu avec un bruit sec et laisse voir sa structure intérieure comme la section d'un berlingot ; un morceau de plomb devient élastique comme un ressort d'acier et le cuivre cassant comme du verre.

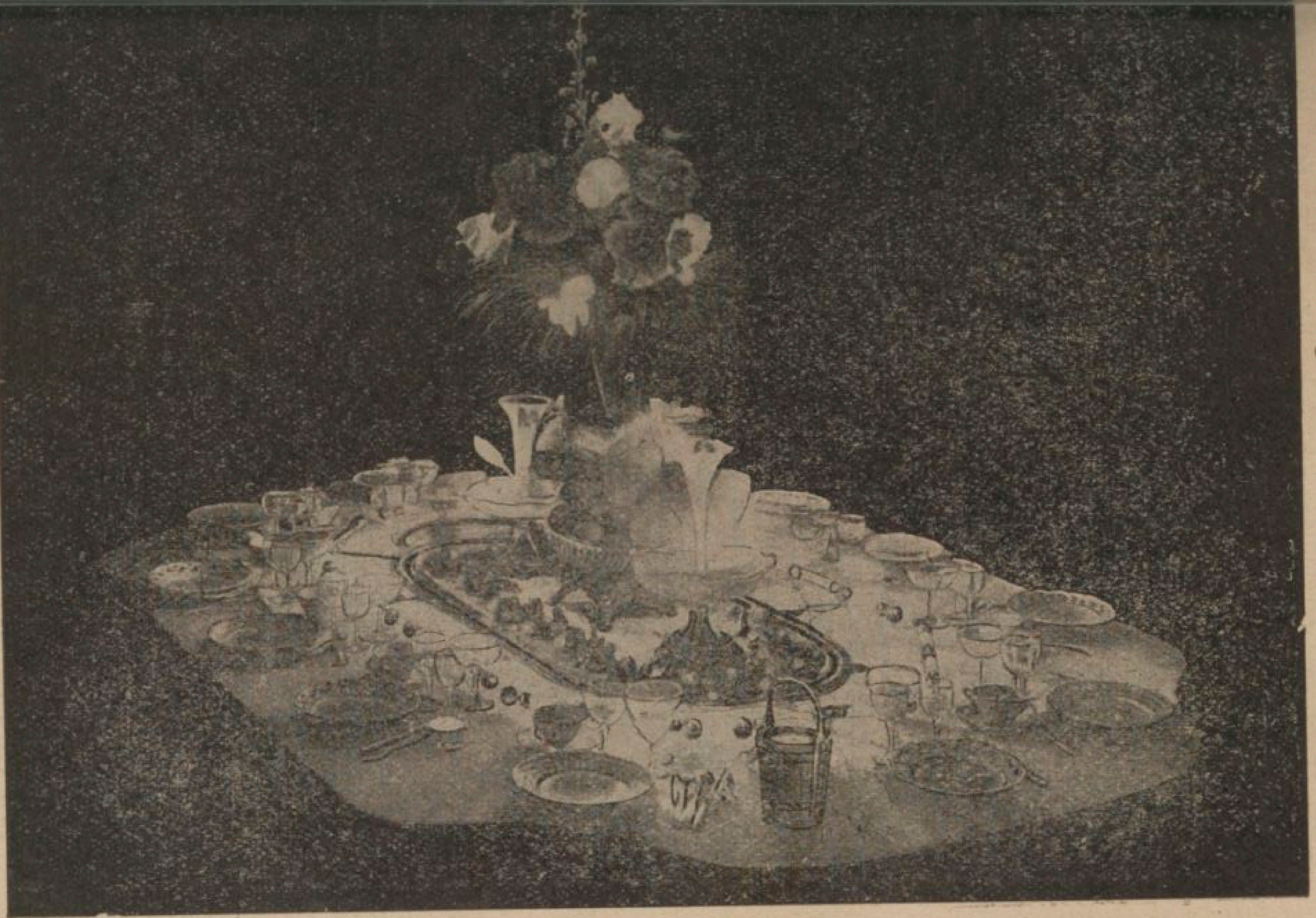
« Ici, c'est l'air chaud qui, passant dans un tube et circulant dans ce tube à une vitesse de 100 kilomètres à l'heure enflamme le bois de par la puissance de cette longueur d'onde peu ordinaire.

« Là, un cœur d'animal, chat, chien, etc..., peut battre artificiellement des heures entières animé par le passage d'un fluide et l'intermédiaire d'un appareil d'horlogerie synchronisant les battements du cœur ; ici, des études électriques sur la décoagulation du sang après la mort, choses qui offrent énormément d'intérêt et que cet homme qui, décidément, ne doute de rien, m'affirme devoir être une des plus grandes découvertes de ces temps modernes.

« Malgré tout, ces incursions dans le domaine de la mort me jettent un froid... mais un froid ! Je n'ai pas le tempérament de cet homme qui cherche à scruter les mystères de l'au-delà et les secrets du passage du monde animal au monde minéral, je le prie de passer à quelque chose de plus terre-à-terre.

« — Tenez ! par ici, voici encore du nouveau ! ! ! » Nous voici devant un grand cartonnier où sont rangées de superbes aquarelles représentant différents types de Maisons de l'avenir créés par l'innovateur de la domesticité électrique.

« — Bien des propriétaires, dit-il, ne voudront pas « faire construire sans s'informer des merveilles de con- « fortable que l'on peut obtenir maintenant par l'électri- « cité » ; et, soudain, s'étalent devant moi les plans des plus élégantes villas qu'on puisse imaginer : doubles murs, doubles fenêtres partout ; chaleur hiver ; fraîcheur été, réglés automatiquement par la vigilante électricité ; portes électriques à glissières sans poignées rentrant dans les murs sur pression d'un petit bouton. Salle à manger, service complètement électrique ; chambre à coucher, idem, d'un confortable inouï ; jardin d'hiver digne d'un Conte



La table électrique avec son éclairage

des « Mille et Une Nuits » ; nouveaux jeux de lumière, rochers roulant des fleuves d'or et d'argent, aquariums et volières fantastiques où les habitants se parent instantanément de la couleur merveilleuse des pays tropicaux. Voici la flore estivale de ce jardin d'hiver obtenue par l'emploi du Soleil Electrique qu'il ne faut affronter, s'il vous plaît... qu'avec une ombrelle ou un chapeau de paille. Il y a des pièces de ces maisons qui peuvent se transformer en une seule sur la pression d'un simple bouton, telle que la salle de billard ; ce meuble encombrant descend et il reste une grande pièce dans laquelle on peut donner une soirée.

« Puis, consultant sa montre...

« — Eh bien, si vous le voulez, passons à la salle à « manger ; il est l'heure et il y a déjà nombreuse com« pagnie. »

« J'entre et mes yeux se fixent avec surprise sur le service somptueux d'une table merveilleuse qui diffère beaucoup de celles ordinairement en usage chez le commun des mortels.

« Une magnifique pièce d'orfèvrerie occupe le centre et sur ses étages les fruits et les desserts les plus variés alternent avec des fleurs rares.

« Mais, après les présentations, chacun vient prendre place, Georgia Knap explique que personne ne pénétrera dans la pièce et que nous entrerons en communication avec le personnel par l'intermédiaire du grand lustre suspendu au-dessus de la table, qui contient un microphone, un électrophone et l'œil d'un périscope.

« Un petit bouton est placé près du maître, c'est l'appel.

« — Joseph ?...

« — Monsieur ?... » la voix distincte et bien timbrée tombe du lustre comme on nous l'avait annoncé.

« — Vous pouvez servir.

« — Bien, monsieur. » Mais le maître étend les mains. « Que la lumière soit », dit-il. Soudain le plus prodigieux effet lumineux qu'on puisse imaginer éclate subitement à mes yeux. Je suis littéralement ébloui.

« Il y a sur cette table des choses bizarres que je n'ai jamais vues, des rampes électriques faisant le tour de la

sable prennent une éblouissante blancheur de fusion en même temps qu'elles nous inondent d'une éclatante lumière ; elles répandent dans la pièce une instantanée chaleur.

« Mais, chose curieuse, ces tubes qui engendrent une telle température sont froids comme des glaçons au toucher et je suis très vivement intrigué, ainsi que mes voisins, par ce phénomène inexplicable.

« Chacune des fleurs du surtout central contient un éclatant petit soleil et les violettes du chemin de table une scintillante étoile.

« Mais voici qu'au bout de la table s'ouvre devant un convive un plateau d'argent et la soupière fumante apparaît ; elle se dirige silencieusement vers la place d'honneur et se présente coquettement, semblant faire la révérence à la charmant invitée, qui se sert, enchantée de tant d'exquise politesse.

« Puis, chacun reçoit la visite du vase ensorcelé qui tourne sur lui-même pour mieux présenter la louche.

« Tout le monde est servi : elle disparaît par où elle était venue et le service se continue sans qu'on voie un seul domestique ; des plateaux passent devant nous, on y dépose assiette et couvert, et en vingt secondes tout est débarrassé ; par le même procédé on reçoit la vaisselle propre.

« On est servi sur un regard, sur un geste ; c'est précisément ce que je ne m'explique pas, ni mes voisins non plus ; mes jambes font des incursions sous la table, mais n'y rencontrent que celles de ma voisine, ce qui ne me donne pas du tout le secret du mécanisme de cette merveille des merveilles.

« Nous profitons d'une courte absence de notre hôte pour nous précipiter vers sa chaise et en palper les moindres recoins.

« Certains même appuient sur les boutons d'ornement qui tiennent le cuir, mais rien ne donne le secret de l'affaire quand, tout à coup, l'un de nous a l'idée de craquer une allumette et d'éclairer le dessous de la table ; où doit certainement se trouver la clef du mystère ; aussi chacun de se mettre à quatre pattes et d'engager sa tête sous la

nappe en scrutant les moindres recoins des balustres de la table.

« Mais, là, rien encore ! et c'est dans cette posture que nous trouve notre hôte qui vient de rentrer inopinément et se tient les côtes, pris d'un fou rire, tandis que la voix goguenarde du maître d'hôtel tombe du lustre... « J'allais « tout éteindre ne voyant plus personne à table. »

« C'est à notre tour de rire ; mais la visite sous la table a servi à nous déceler les chaufferettes électriques ; j'en allume une en appuyant ma bottine sur le levier et je l'éteins par un second coup de bouton ; un petit regard lumineux indique si elle est allumée ou non.

« — Commandez donc au lustre, nous dit notre hôte, « d'égayer le repas par un morceau de piano. »

« J'appelle : — « Joseph ?... » Le lustre aussitôt de répondre : — « Monsieur ? »

« — Jouez donc un air de piano. » Aussitôt les touches montent et descendent comme frappées par une main invisible et notre oreille est charmée par ce concert peu banal.

« Les bouteilles circulent devant nous ; on remplace les vides par les pleines et le tout s'en retourne à l'office.

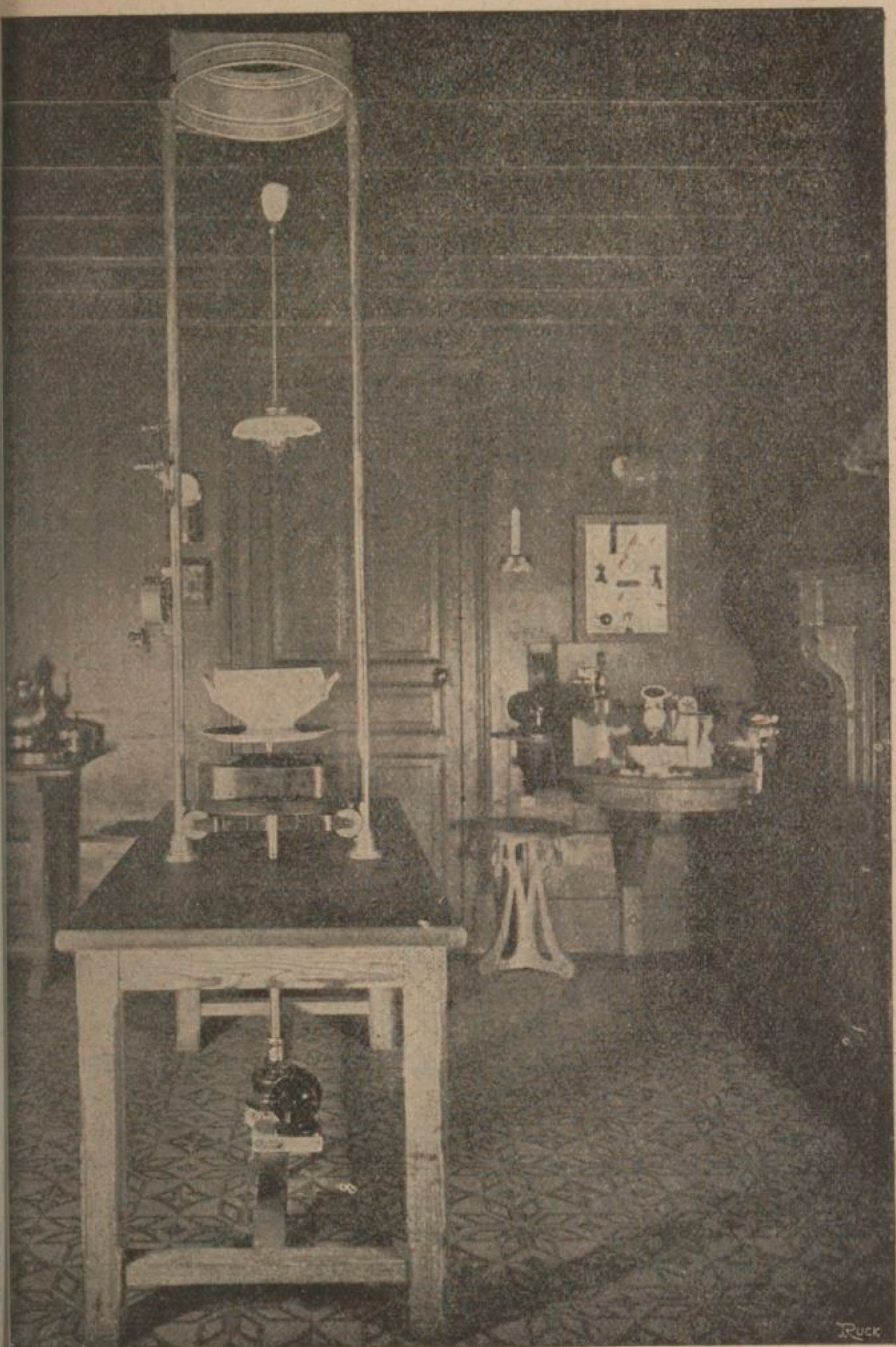
« Toujours du pain sur la table ; chaque plat est surmonté d'une corbeille à pain, quel confortable !

« Voici les vins fins ; la bouteille arrive devant nous couchée et douillettement transportée ; j'approche mon verre et j'appuie sur le petit levier, la bouteille bascule doucement, je suis servi ; au tour d'un autre ; deux dames saluent la bouteille avec un petit signe négatif, elle passe outre ; quant à moi, je lui fais un signe et elle revient me retrouver, mais j'ai beau regarder partout, je ne comprends pas.

« Voici le dessert porté par une somptueuse étagère d'argent ; elle s'arrête à la place d'honneur et, soudain, s'illumine de l'éclair de milliers de rubis.

« Voici les cigarettes ; je prends un cigare et je n'ai qu'à l'approcher du petit disque rond qui me tend une mignonne statuette ; au geste, ce disque rougit à blanc et le cigare s'allume.

« L'air chaud de la salle disparaît dès que le thermomètre marque 18 degrés.



Elévateur électrique de la salle à manger

« Oh ! tout est admirablement combiné, et si Jules Verne vivait encore, il serait déjà venu faire un petit tour ici, et verrait des choses qu'il n'avait certes pas prévues.

« Mais c'est l'instant de l'explication promise par notre hôte.

« — Tout ceci, nous dit-il, est très simple, un micro-« phone est placé dans le lustre et communique avec les « oreilles du maître d'hôtel placé en dessus et qui entend « ce que nous disons. »

« Alors... c'est de la dernière indiscrétion ?

« — Pardon ! ! ! ce bouton placé à la portée de ma « main sert à couper cette communication quand je le dé-« sire, afin d'être seul et je ne lui laisse que la vue de la « table, ce qui lui permet de servir aussi bien, et même si « je veux lui enlever cette vue, j'appuie sur le deuxième « bouton et le périscope est masqué, il ne voit, n'entend « plus rien ; vous n'en feriez pas autant avec un maître « d'hôtel ordinaire, et en un vingtième de seconde, je le « transporte ici ; vous voyez qu'il voyage plus vite que par « les escaliers.

« — Si vous le voulez bien, descendons près de lui à « la machinerie de l'office, vous serez édifiés. »

« Nous voici devant l'ingénieux élévateur qui va porter les plats sur la table et voici le fameux périscope, le récepteur casque du microphone et l'embouchure de l'électrophone.

« L'opérateur a devant lui les tableaux et les commutateurs qui commandent les décors de la table et les allées et venues verticales et horizontales de l'appareil qui porte les plats.

« Une glace dépolie est posée contre ce tableau et communique avec un tube dans le mur de la salle à manger aux prismes de réflexion posés devant le lustre.

« — Approchez, nous dit l'hôte, je vais vous faire voir « par réflexion, la salle située au-dessus, en ce moment, « elle est dans l'obscurité, mais j'allume en appuyant sur « ce levier et voici la table bien détachée sur la glace. »

« En effet, comme sur la glace d'une chambre noire, vient d'apparaître la table avec les mille couleurs de ses surtout lumineux et chaque assiette se détachant sur la blancheur immaculée de la nappe.

« Au moyen d'un bouton, l'un de nous fait monter l'appareil le long des colonnes et nous distinguons nettement la trappe s'ouvrir et le plat se diriger sur la droite.

« Cette fois, nous avons compris et nous ne pouvons nous empêcher d'un élan d'admiration pour cet homme qui trouve que rien n'est plus simple et qui vous le dit avec bonhomie et simplicité.

« Voici maintenant la cuisine. Tout y fonctionne à l'électricité ; la cuisson des mets s'y fait automatiquement sans surveillance. Un rôti cuit et se dore dans un four spécial, à rayonnements lumineux ; quand il est à point, le feu s'éteint, la sonnerie retentit jusqu'à ce que l'on vienne le retirer du four ; la cuisson des viandes dans le four à rayonnements lumineux se fait en commençant par le centre, curieux résultats dus à la radiation. — « Introduisez votre pied dans cet appareil », me dit le maître de céans, « et amenez à vous ces trois « leviers » ; j'obéis et, successivement, je sens trois jeux de brosses décrotter, cirer et faire briller ma bottine qui sort, en moins de trente secondes, luisante et propre comme une chaussure neuve.

« Ici, une table tournante ; je vois se faire automatiquement des mayonnaises, des crèmes, hacher la viande, faire le beurre, moudre le café, etc... Quand l'opération est terminée, l'appareil s'arrête de lui-même et la sonnerie appelle la bonne.

« La vaisselle se lave mécaniquement ; pas de torchon pour l'essuyage ; elle sort de l'appareil sèche et luisante.

« L'eau est stérilisée par l'électricité, par contact immédiat, avec une lampe à vapeur de mercure ; les rayons ultra-violets tuant les microbes les plus résistants en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

« Je vois tout, j'admire ces applications incroyables, puis nous passons à la buanderie, où le linge se lessive, se lave, se savonne, se rince seul, électriquement ; quand le travail est fait, la sonnerie retentit et la machine s'arrête d'elle-même ; il n'y a plus qu'à faire sécher.

« Ici, la lingerie électrique, les fers à repasser qui font volants de chaleur et restent chauds ensuite 15 minutes sans dépense de courant.

« Mais il est tard, il faut songer à se reposer ; on me

montre ma chambre et son cabinet de toilette ; dans ce cabinet, fers à friser électriques, tapis-chauffants électriques, eau chaude à volonté instantanément, appareil à sécher les cheveux gros comme le poing ; pour la toilette des dames, psyché électrique à trois glaces, merveilleusement éclairée.

« Après tant de surprises, je ne pénètre dans ma chambre qu'à demi rassuré.

« — Demain matin à vos ordres », me dit l'Edison français ; « vous avez à côté du lit un valet de chambre « d'une ponctualité merveilleuse et d'une rare discrétion « sous la forme de ce contact à trois boutons. »

« Je me mets au lit, mon sommeil est peuplé de rêves étranges ; la lampe d'Aladin, Ali Baba et autres contes de mon enfance reviennent à ma mémoire.

« Dans mon cauchemar, l'œil bleu étrange de l'électricien enchanteur prend des dimensions phénoménales et se fixe sur moi avec une persistance qui m'inquiète.

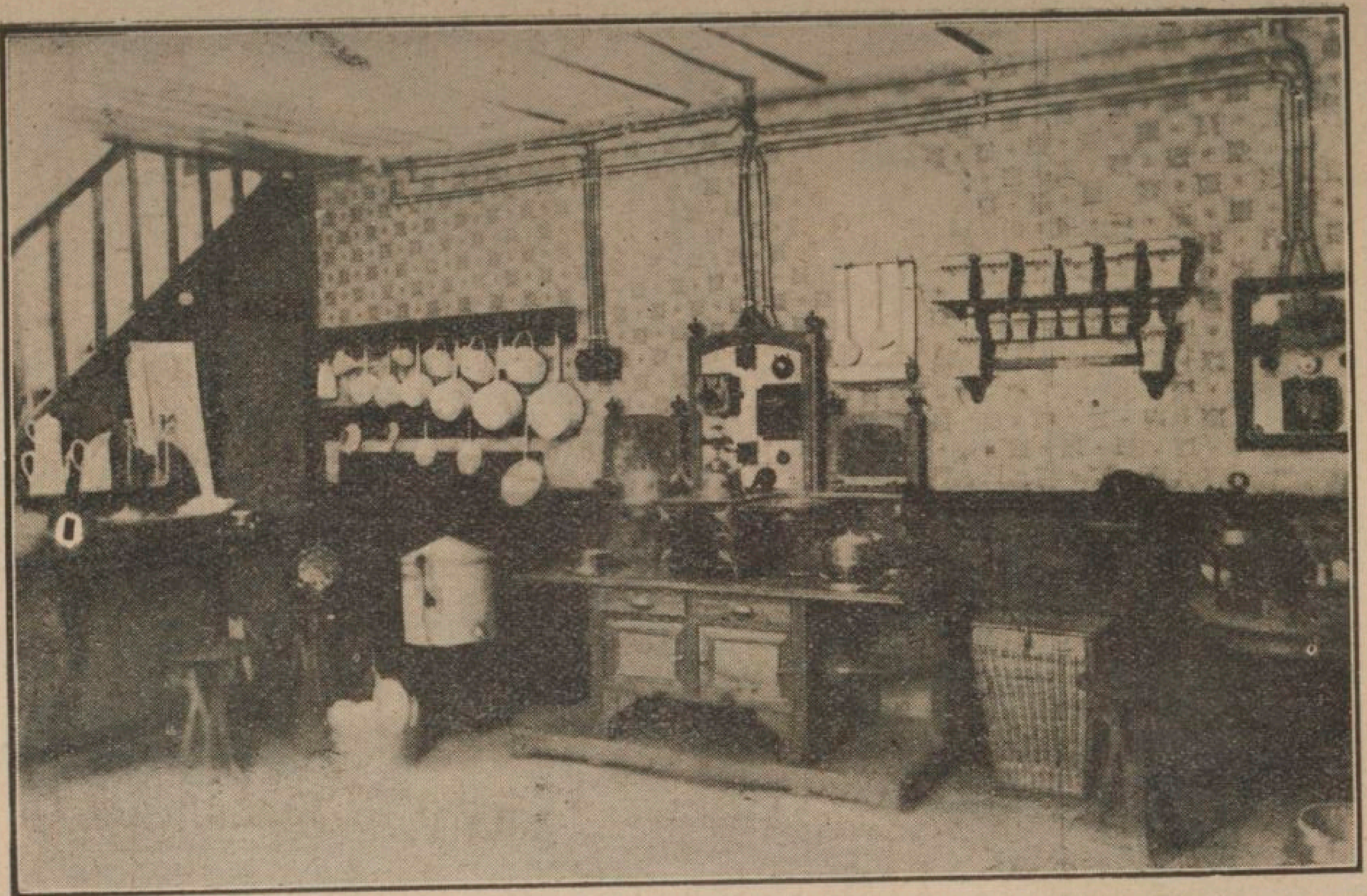
« Je m'éveille ! il doit faire grand jour, mais la chambre est dans l'obscurité. Sans bouger, j'étends les bras et saisis à tâtons la poire d'appel placée à droite ; j'appuie ! immédiatement apparaît au plafond un grand cadran lumineux indiquant 7 heures, j'appuie une seconde fois, la vision a disparu ; la pendule de la cheminée est munie d'un réflectoscope qui projette au plafond le cadran considérablement agrandi.

« J'appuie sur le bouton de gauche, marqué bouillotte électrique ; la bienfaisante chaleur de la veille au soir se manifeste une seconde fois ; je promène agréablement mes pieds sur la moelleuse chauffeuse qui obéit si bien aux ordres donnés.

« En cas de rhume ou de refroidissement, j'aperçois le cataplasme électrique posé tout près sur une chaise, prêt à entrer en fonction.

« Je lis encore : « Volets, rideaux. » J'appuie, la lampe s'éteint et rideaux, volets viennent de s'ouvrir : le jour entre à flots.

« On n'entend aucun bruit dans la maison : je voudrais bien appeler, mais au mur, ni sonnerie ni téléphone. Je suis décidé à me lever ; mes deux jambes sont déjà



La cuisine électrique

hors du lit quand je m'avise d'appuyer sur le bouton marqué « service ».

« Une voix douce et indéfinissable : « Que désirez-vous, « monsieur ? »

« Pudiquement, je me précipite dans les draps, il y a sûrement une femme dans ma chambre, Je respire à peine.

« Mais la voix insiste: « Vous avez appelé, monsieur ? »

« Ahuri, je réponds, craintif, à l'invisible personne :

« — Ah ! monsieur, madame ou mademoiselle, je ne « savais pas, vous m'excuserez, j'avais touché un bou- « ton... je suis confus de vous avoir dérangé. »

« La voix : « Voulez-vous déjeuner ?... »

« — Tiens, mais ça ne serait pas de refus !... »

« — Chocolat, café ou laitage électrique ? »

« — Hein ! non pas électrique ! un chocolat tout sim- « ple, sans rien du tout avec. »

« La voix, avec un rire : « Bien. »

« Il s'écoule à peine deux minutes : soudain, le dessus de la table de nuit vient de pivoter sur lui-même et se place au milieu du lit face à moi, et le petit déjeuner venant de la cuisine par cet ascenseur automatique apparaît devant moi, je m'assieds dans mon lit et je déjeune sur cette table improvisée.

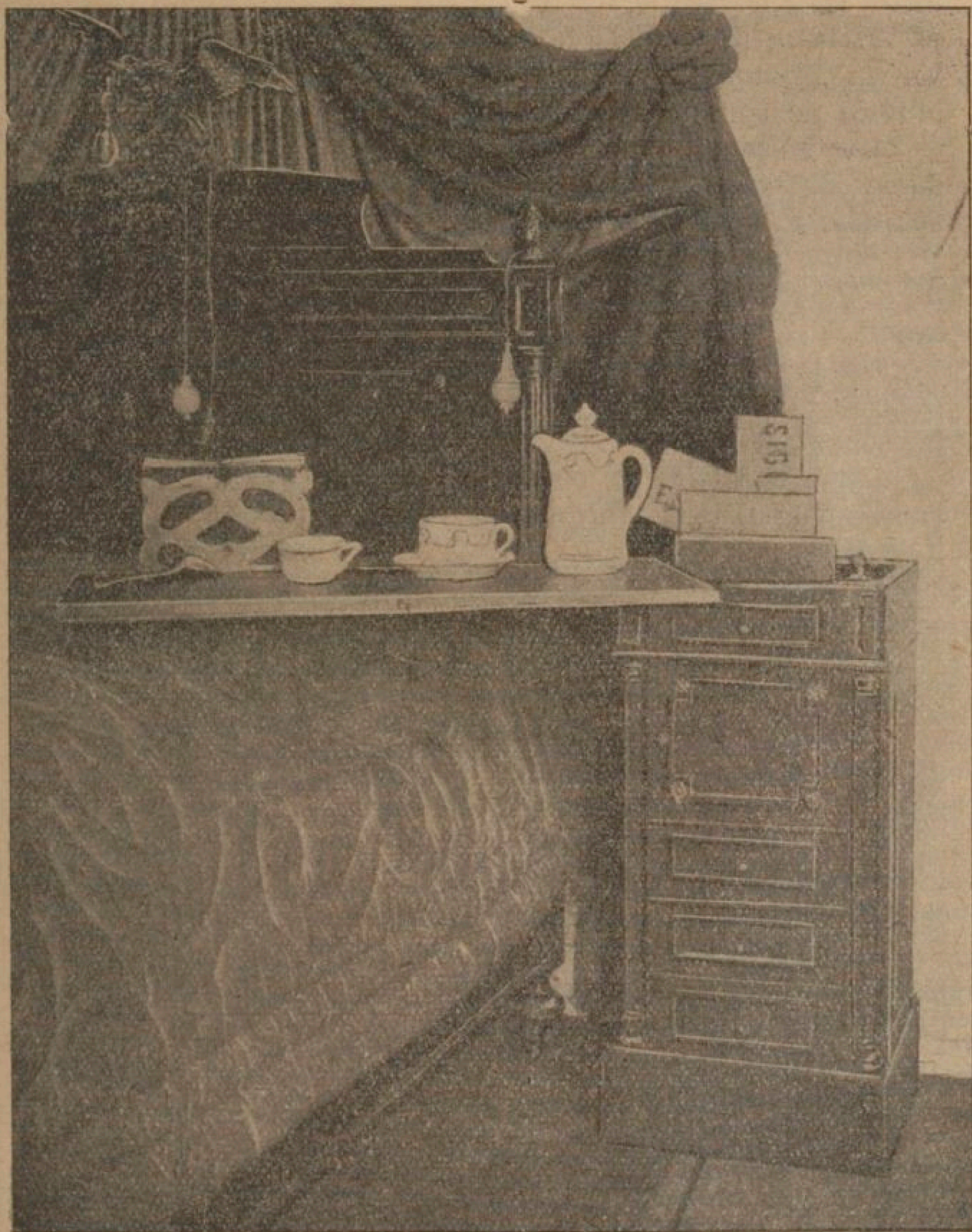
« Que c'est admirablement trouvé ? quel confortable.

« Et quand je quitte, dans la matinée, la « Villa Enchantée » reconduit par la voix du maître qui m'accompagne jusqu'à la porte, je ne puis m'empêcher de penser que, si je gagnais le gros lot, la Maison Electrique de Georgia Knap ferait bien mon affaire et celle de bien d'autres encore. Puis, je sors tout en souhaitant du fond du cœur que la carrière du génial inventeur se poursuive longue et féconde pour l'honneur de la Science et le bonheur de ses contemporains. »

NOTA. — La Maison Electrique de Georgia Knap, sera transportée à Paris, boulevard des Italiens, à la fin de l'année 1907, *où tout le monde pourra l'admirer, car elle sera ouverte au public tous les jours.*

....

On voit par la relation qui précède que si Andréa Rosenthal était revenue parmi nous, elle aurait vécu réel-



La table de nuit électrique et son couvercle se rabattant en deux pour s'allonger et pivoter devant le lit. Au bout du couvercle, le pupitre-liseuse.

lement les moments féeriques que son petit amoureux lui avait fait pressentir.

Mais la maison de la rue Pierre-Gauthier devait raviver de tragiques souvenirs dans l'âme de celui qui l'avait animée de son prodigieux génie mécanique.

Les journaux de tous les pays du monde avaient parlé de la Maison Electrique en publiant des photographies et des descriptions enthousiastes.

Aussi, de nombreux étrangers et provinciaux venaient-ils à Troyes quotidiennement visiter la merveilleuse installation.

Un jour, deux femmes descendirent du train et lurent, près de la gare, les affiches annonçant les visites de la Maison Electrique.

L'une des femmes, qui habite Troyes, vante à celle qui l'accompagne, tout l'intérêt qu'elle porte à ces nouvelles inventions.

— Nous visiterons le Musée et, après le dîner, dans la soirée, nous irons voir cette fameuse maison.

Vers 8 heures, elles pénétrèrent dans le jardin déjà rempli de visiteurs.

La plus âgée, qui peut bien avoir soixante-dix à soixante-quinze ans, marche lentement, comme écrasée sous le poids de la vieillesse.

Le visage ridé à l'excès, la peau parcheminée décèlent la souffrance et la vie tourmentée qui a dû frapper cette femme dans le temps passé.

Puis les visiteurs entrent ; comme ils sont trop nombreux, Georgia Knap vient aider le personnel à faire la démonstration du service mécanique.

La vieille visiteuse lit, à l'entrée de la salle à manger électrique, l'inscription placée près de la porte.

La Maison Electrique de Georgia Knap est visible de 4 à 6 heures et de 8 heures à 11 heures.

Elle ouvre des yeux stupéfaits et demande, tremblante, à sa compagne :

— Est-il ici ? Peut-on le voir, ce M. Georgia Knap ? je désirerais lui parler en particulier, si cela était possible.

Sa compagne s'étonne de son trouble ; elle lui répond :

— Je vous expliquerai cela plus tard.

On va chercher le célèbre inventeur, qui prie la personne désirant lui parler de l'attendre quelques instants dans un kiosque rustique au fond du jardin.

Elle est seule, assise en ce coin d'ombre, dans l'attente de celui dont le nom vient subitement de rallumer en elle de terribles souvenirs.

Devant la pelouse, la Maison Electrique ruisselle de lumières et jette sur le gazon vert des teintes d'émeraude et de jade, pendant que les arbres du jardin prennent des proportions fantastiques de décors d'ombres chinoises.

Un pas rapide fait crier le gravier.

Les yeux de la visiteuse fixent l'arrivant comme en une ardente supplication ; elle s'avance, se place en pleine lumière.

— Me reconnaissez-vous ?

Il regarde, se recueille, cherche dans le passé, ne trouve pas le nom ni le souvenir du visage qu'il ne reconnaît pas, mais un trouble subit s'empare de lui, une vision d'épouvante se précise dans son imagination et vient tout à coup revivre en son âme par la seule présence de la femme qui est là devant lui.

— Non, madame, je ne vous reconnais pas, mais mon cœur a dû vous connaître autrefois, car l'impression étrange que j'éprouve en ce moment me le donne à penser.

— Regardez-moi bien, monsieur ! vous, vous n'avez pas beaucoup changé, les mêmes yeux, le même regard, la même voix, et cependant il y a vingt-cinq ans déjà...

« Je suis Annette Schultz. »

Georgia Knap est obligé de s'appuyer au mur, il chancelle, ses tempes battent violemment.

Que vient faire ici ce revenant qui lui rappelle le passé terrible, et qui fut peut-être complice...

Mais il se ressaisit aussitôt, la pitié l'emporte ; il prend la main de la vieille gouvernante et, dans les traits disparus sous la couche d'années accumulées, il reconstitue le visage de la pauvre femme qui aimait tant sa petite fiancée.

Il questionne fiévreusement :

— Et son père ?

— Tué, dans un accident de chemin de fer !

— Ah !...

— Pardonnez-lui, il a tant souffert.

— Madame, j'ai pardonné.

« En vieillissant, j'ai analysé ce que cet homme avait dû ressentir avant et après le drame, et j'ai reconnu qu'il avait dû agir sous l'impulsion d'une auto-suggestion criminelle, car d'après ce que me disait Andréa de son père, qu'elle adorait comme la bonté même, il était incapable de se rendre coupable d'un crime, à moins qu'un démon n'eût armé sa main.

« Mais je n'ai rien su de ce qui s'était passé après que les chevrotines se furent éparpillées autour de moi.

« J'ai ressenti une terrible angoisse un quart d'heure après la terrible tragédie, au point que je suis tombé à terre sans pouvoir me relever, et ce n'est que longtemps après que la fraîcheur de la nuit apaisa ma fièvre et que je pus me remettre en route.

« Pendant trois mortelles journées, j'ai vécu sans âme et sans volonté, et le quatrième, je pris la résolution d'aller me jeter aux pieds de M. Rosenthal, en lui demandant pardon pour elle et pour moi.

« Mais j'ai croisé le funèbre cortège, et ma résolution fut aussitôt prise.

« Nous nous étions promis de ne pas survivre l'un à l'autre quoi qu'il arrive. J'ai tout simplement tenu ma promesse, sans regrets, tout à la joie d'aller la rejoindre parce que la vie m'était désormais impossible. »

Et les larmes longtemps contenues coulent lentement, car c'est toute sa tendre jeunesse qu'il évoque en ce moment : cette jeunesse douloureuse qui lui révéla les grandes choses, dont quelques-unes sont déjà réalisées et que le destin lui ordonne de continuer.

Des sanglots étouffés lui répondent, la pauvre vieille femme lui raconte tout ce qu'il a ignoré du drame.

Il apprend comment est morte Andréa, un quart d'heure après l'instant terrible où le coup de feu meurtrier éclata dans la nuit : il comprend maintenant par quel mystérieux effet de télépathie il fut frappé d'amnésie à l'instant où Andréa rendait sa belle âme à Dieu.

Il sut aussi quel était celui qui avait armé le bras du père et qui, dévoré par le remords, s'était enfui à l'étranger, bien loin des lieux maudits qu'il avait déshonorés de

sa présence et sans savoir le nom de celui dont il était jaloux jusqu'au crime.

Quand il reconduisit jusqu'au train la vieille Annette, celle-ci l'embrassa avec effusion et lui dit :

— Ma petite Andréa me parlait souvent de vous, quoique me cachant vos visites nocturnes ; mais je savais que vous correspondiez au moyen de la cachette et elle m'a montré quelques-unes de vos lettres en me disant : « Tout ce qu'il veut faire pour moi se réalisera, et il devien-« dra un homme si grand, qu'il pourra servir pour des « siècles d'exemple aux autres hommes par l'élévation de « son âme et la bonté de son cœur. »

« Je sais, par ce que vous avez fait jusqu'ici, qu'elle ne s'était pas trompée.

« Puisse son doux souvenir vous accompagner dans la belle voie de Charité où vous allez maintenant vous engager.

« Mes jours sont comptés et je ne vous reverrai probablement jamais, mais le ciel a voulu me faire parvenir jusqu'à vous pour me donner la suprême consolation de constater que l'amour de mon enfant chérie vous aura inspiré tous les actes de votre vie présents et futurs, qui seront la gloire de votre existence et celle de notre belle France...

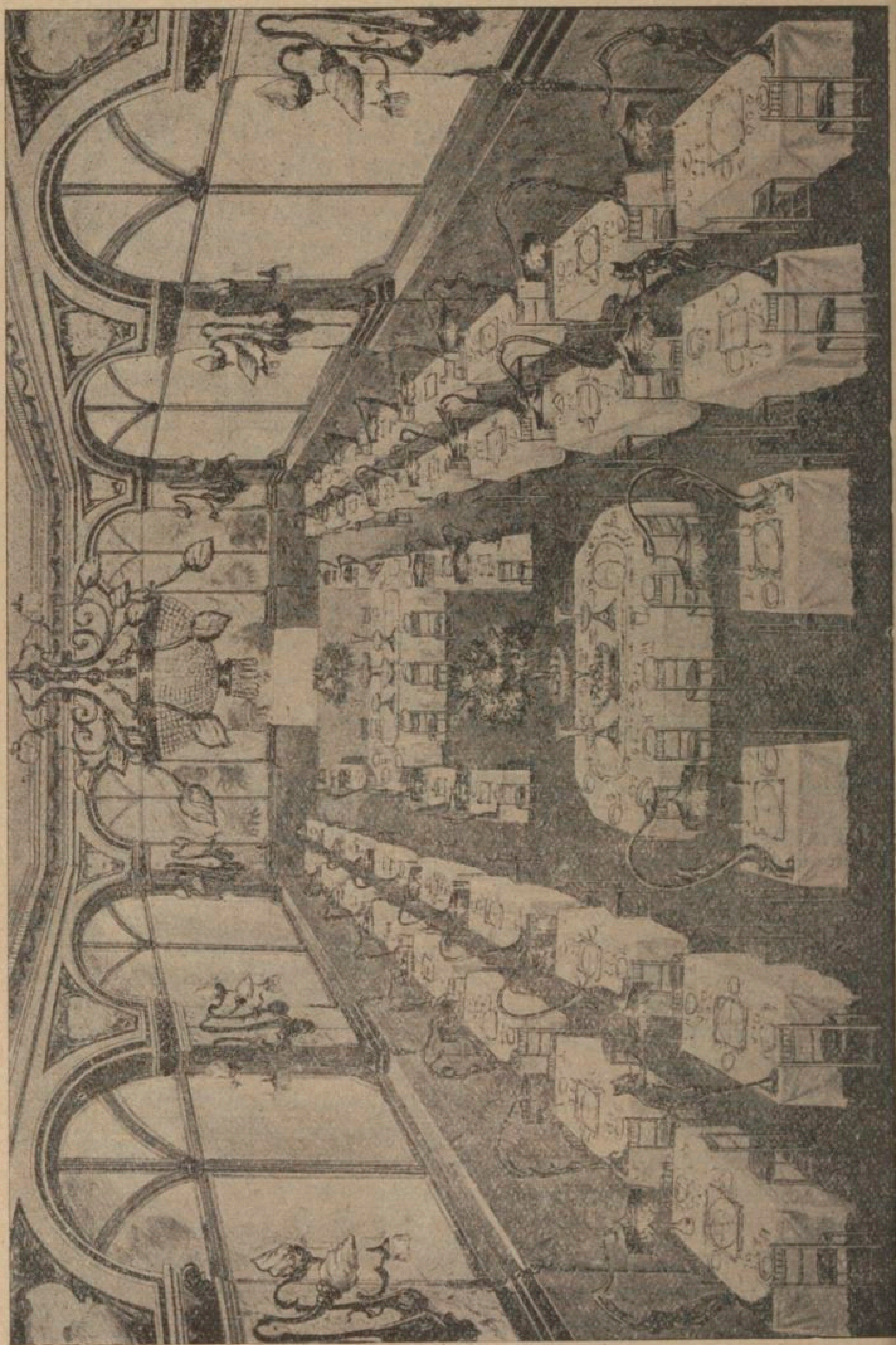
....

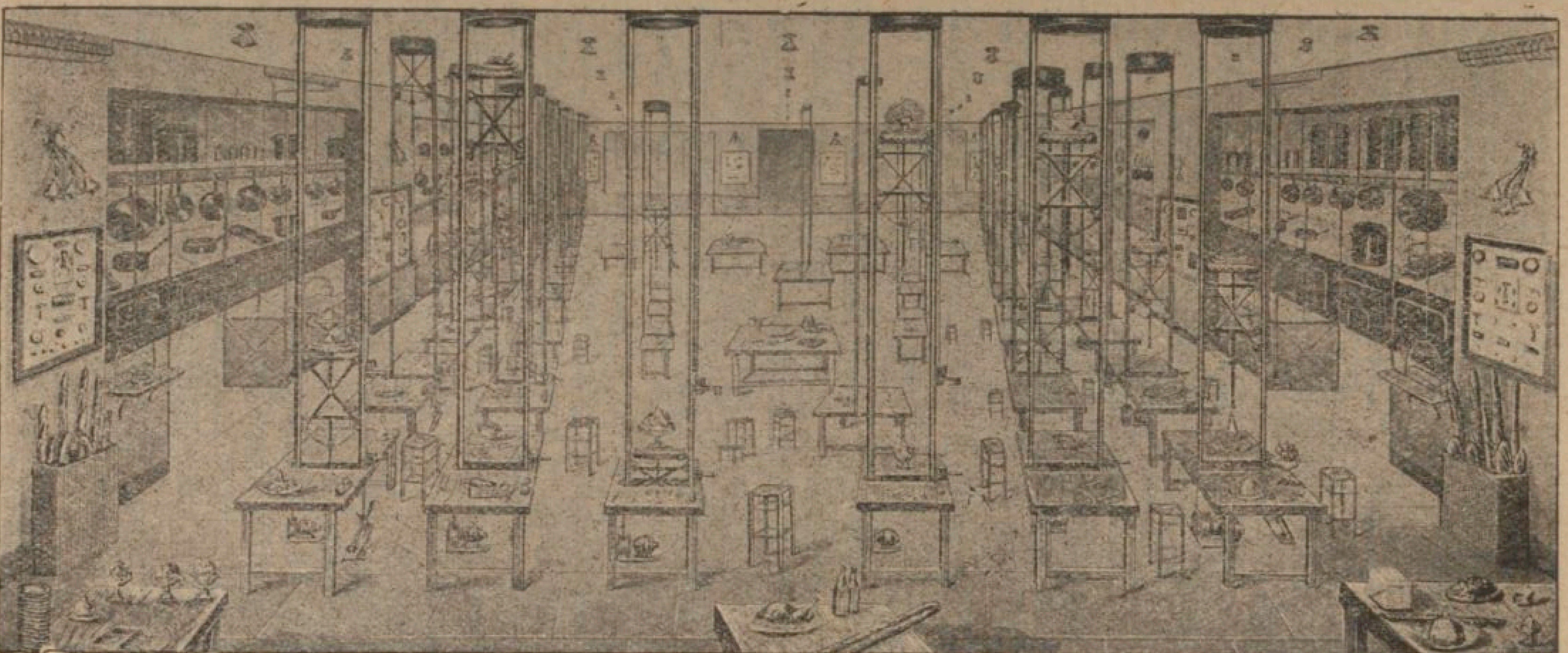
Et la Maison Electrique continua sa carrière en ouvrant au monde de vastes horizons en ce qui concerne l'emploi de la fée Electricité à l'usage de l'habitation.

Quel est le Parisien qui n'a pas visité la Maison Electrique installée en 1908, boulevard des Italiens, au coin de la rue Le-Peletier.

En raison du percement du boulevard Haussmann, la pioche du démolisseur l'a fait disparaître. Elle vit défiler pendant dix années les foules de tous les pays venant glorifier le génie français.

Et ceux qui visitent aujourd'hui les expositions de l'électricité appliquée au home et à l'art culinaire, ne se doutent pas que la plupart des instruments électriques qu'on y présente, ont été créés par Georgia Knap, dans une fièvre ininterrompue de travail, de 1895 à 1910.





Machinerie sous le restaurant électrique

De nombreuses installations féeriques furent établies dans les principaux pays étrangers et dans différentes cours d'Europe.

Il étudia également un Restaurant à service complètement électrique qui devait être installé, sous forme de Jardin d'Hiver, sur le toit d'un immeuble du boulevard des Italiens et qui aurait été la plus grande curiosité de Paris.

Une société s'était formée pour acheter l'immeuble et y construire un vaste ascenseur, mais la guerre survint, et le projet fut abandonné.

Espérons que des financiers reprendront l'édification du Jardin d'Hiver, Restaurant Electrique qui serait unique au monde et nous amènerait à Paris de nombreux étrangers désireux de glorifier l'art et la science française.

La Maison Electrique ferait encore l'admiration de nos contemporains

Sous le titre « La Maison Enchantée », Mlle Paulette Barnège, publia dans sa grande revue de l'art ménager « Mon chez moi », en juin 1924, les réflexions suivantes :

« Le récit qui va suivre n'est pas un conte..., la Maison Enchantée créée à Troyes par Georgia Knap, il y a trente ans passés, fut montée à Paris, boulevard des Italiens ; les personnes d'âge mûr se souviendront de leur visite. Ce retour dans le passé n'est pas seulement curieux à titre rétrospectif, mais nous servira à mesurer les progrès de ces derniers temps. Si l'outillage ménager électrique, en général, réalisé par Georgia Knap, et dont il fut le promoteur, s'est popularisé, il n'en reste pas moins qu'un certain nombre d'appareils ressortent encore du laboratoire et n'ont pas atteint l'ère industrielle. De plus, tout ce qui concerne les transports ménagers, notamment pour le service des repas, l'ouverture des portes, des volets et fenêtres, n'ont pas fait le moindre progrès ; de telle sorte, que la Maison Merveilleuse de Georgia Knap ferait encore à juste titre l'admiration étonnée de nos contemporains.

Nous désirons, en reproduisant cet article, attirer a nouveau l'attention de tous ceux que préoccupent les questions électriques, sur les problèmes domestiques de transports automatiques et d'actions à distance dans l'Art ménager,

laissés de côté jusqu'ici par les chercheurs, mais si bien mis en valeur au commencement du vingtième siècle par Georgia Knap. »

Paulette BARNEGE.

...Et plus près de nous, dans le grand journal mensuel « L'Art Ménager » du 1er avril 1936, ces lignes caractéristiques :

« ...Il m'est un devoir de rappeler dans cette causerie sur le machinisme à la maison, la fameuse Maison Electrique, que réalisa Georgia Knap au début de ce siècle ; maison qui souleva l'enthousiasme des contemporains et qui soulèverait encore le nôtre si nous pouvions à nouveau la reconstruire.

Imaginez des portes qui s'ouvrent à distance, des voix qui se font entendre par microphones, des plateaux circulant qui assurent mécaniquement le service complet de la salle à manger et redescendant d'eux-mêmes à la cuisine ; songez au petit déjeuner du matin qui arrive sur la table au chevet, près du divan, au commandement d'un bouton, songez aux volets, aux rideaux qui s'ouvrent sans que vous quittiez votre lit ; cela tient du prodige, et de la féerie. Et cela fut réalisé il y a plus de trente ans...

L'Exposition de 1937 verra à nouveau la Maison Electrique figurer parmi les plus merveilleuses attractions offertes à la curiosité du public. Le laboratoire de Georgia Knap et le Jardin d'Hiver électrique, digne d'un conte de mille et une nuits, laisseront un souvenir inoubliable dans l'esprit des visiteurs. »

....

Mais le devoir de la création reprend notre homme.

Sa mission n'est pas remplie ; il reste trois pages du petit carnet qui n'ont pas été réalisées.

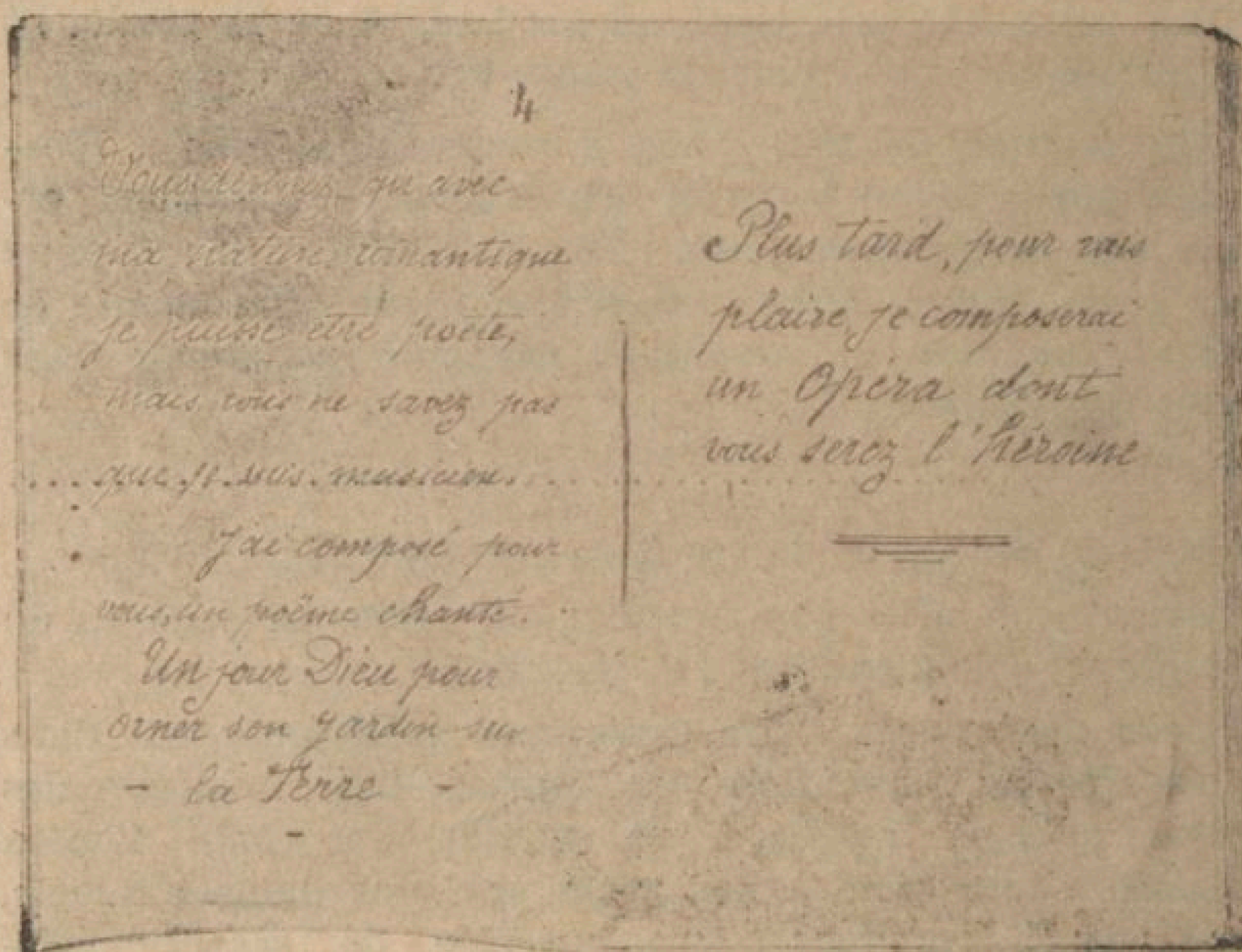
Cette fois, nanti d'une expérience sans précédent dans les annales de l'invention en raison des innombrables métiers qu'il a appris, il va mettre en route l'opéra « Thésée » qui offre à nos yeux, par plus d'une analogie, l'image de sa grandeur d'âme, auréolée de ses déconcertants talents poétiques et musicaux.

CHAPITRE III

THÉSÉE

COMMENT FUT COMPOSE L'OPERA « THESEE » DE GEORGIA KNAP

Pour obéir à la hantise de création qui l'accompagna dans tous les actes de sa vie, depuis le terrible drame qui laissa en lui une empreinte douloureuse ineffaçable, Georgia Knap imagina un moyen nouveau pour suppléer à son


4

Vous direz qu'avec
ma nature romantique
je puisse être poète,
mais vous ne savez pas
que je suis musicien.
J'ai composé pour
vous, un poème chanté.
Un jour Dieu pour
orner son jardin sur
— la Terre —

Plus tard, pour vous
plaire, je composerai
un Opéra dont
vous serez l'héroïne

manque de rapidité d'exécution, qui est l'apanage des compositeurs de métier.

Ce drame musical surprendra à plus d'un titre tous les fervents de cet art par l'élévation de la pensée de l'auteur dans l'expression de la douleur humaine, interprétée par les instruments chargés de synthétiser les mortelles angoisses dans l'artistique assemblage de la poésie, de la musique et des décors.

Voici comment il monta, pour ainsi dire, la charpente de l'opéra « Thésée ».

Il vient d'avoir 50 ans ; il sait par ses expériences réalisées sur des animaux, qu'il pourra augmenter du double ses heures de passage sur la terre ; il sait que le temps n'aura de prise sur lui que dans une époque lointaine, du moins en ce qui concerne ce que l'on est tenu d'appeler l'âge ou l'état-civil ; il sait qu'il sera encore jeune quand tous ses contemporains seront devenus des vieillards ou, plus simplement, rayés du nombre des vivants.

C'est donc ce thème, plus réaliste que la légende de « Faust » qu'il va mettre à la scène, et contrairement aux auteurs de musique classique qui l'ont précédé, il sera encore jeune quand on jouera son œuvre, alors qu'il était déjà vieux quand il en commença la composition.

Georgia Knap a donc établi le scénario sur le fait qu'un homme condamné à dix ans d'exil, revient dans sa Patrie plus jeune que quand il en fut banni.

Le « Faust » de Gounod, retrouve sa jeunesse sur un coup de baguette magique, le Géalda de Georgia Knap met dix ans pour retrouver le secret du retour à une incroyable vitalité en observant les règles naturelles que son exil l'isolant de la société des autres humains, lui permet de réaliser.

Et c'est à l'Egypte qu'il a demandé le ciel propice à l'accomplissement de ce miracle.

Dans un voyage qu'il fit au commencement de ce siècle au pays des momies, des pyramides et des sphynx, il dessina les décors des parages merveilleux où se déroulera le drame. En rêve, il voit ses héros passer devant lui, allant généreux, magnanimes et stoïques, vers leurs destins.

Et le rêve prend corps, les phrases musicales se pré-

cisent dans l'ambiance de ce que fut Carthage au temps de la domination romaine.

Quand la poésie et les décors furent au point, Georgia Knap composa le livret musical par inspiration.

Il mit sur le piano la poésie destinée à être dotée d'une partition, et par des plaqués d'harmonie dont il a le secret, il créa la forme musicale appropriée pour faire rendre au poème tout ce que l'inspiration lui apportait sur l'aile du rêve et de l'émotion.

Ici se place un moyen nouveau d'adaptation et de réalisation qui est bien le propre de son imagination fertile.

Son piano électrique, fut transformé par lui en piano sthéno, pouvant écrire la musique, au fur et à mesure qu'elle se précise. Cette musique, que ses doigts et sa pensée ont exprimé en une minute d'inspiration, il ne s'en souviendra plus, quand elle touchera à sa fin ; mais le rouleau qui tourne et se couvre de lignes irrégulières, reçoit la sténographie de l'interprétation.

Les signes imprimés, sont conventionnels, une ronde pointée marquera un trait de trois centimètres de longueur, une noire un trait de un centimètre et demi, une double croche un trait de trois millimètres de longueur, et chacun à leur place sur la portée de cinq lignes du papier à musique.

Rétablir le morceau en notes et au rythme approprié, est ensuite un jeu d'enfant ; et le morceau initial, sera toujours là, pour pouvoir le polir et repolir après l'avoir joué et rejoué plusieurs fois.

Ce n'est pas ainsi que pratiquent les compositeurs de métier qui écrivent la musique sans le secours d'instruments, comme les romanciers écrivent leurs contes, mais c'est de cette manière que l'Homme aux quatre-vingts métiers a résolu le problème ; et l'on verra par la lecture de la pièce et de la musique qu'il a merveilleusement réussi.

Il n'est pas donné à tous les mortels, de percevoir l'harmonie sublime des accords musicaux quand elle transporte le rêve à des hauteurs inaccessibles aux sensations auditives des non initiés.

Ce rêve se peuple de visions étranges plongeant tout l'être dans un monde irréel, où les sens, sous l'impres-

sion de mélodies troublantes, plongent au plus profond des ténèbres pour s'irradier ensuite à la plus éclatante lumière.

Et tous ceux qui, dans leur existence, ont subi des peines morales ou des séparations cruelles, sont émus jusqu'aux larmes par les accents douloureux et tragiques de l'âme des violons et des violoncelles évoquant dans les souvenirs de ceux qui furent malheureux, les sanglots de la souffrance humaine.

THÉSÉE

Opéra en 4 Actes et 4 Tableaux

Paroles et Musique de Georgia Knap

Décors de Georgia Knap

THEME DE LA PIECE

PREMIER ACTE

LA MAISON DE L'ALCHIMISTE GEALDA

Une des sept plaies d'Egypte désole Carthage, faisant mourir tous les enfants. Le grand-prêtre Pharalius, à la tête du peuple, vient implorer son fils adoptif, le savant et philosophe Géalda, pour qu'il compose un philtre sauveur de plantes magiques destiné à conjurer la mort.

Thésée, jeune esclave affranchie, est l'idole du peuple. Elle habite le palais du proconsul Régius, maître de Carthage. Elle revient d'un lointain voyage dans l'Orient ténébreux, d'où elle rapporte la plante sacrée qui croît dans le Jardin des Dieux.

Elle arrive... On l'acclame ; elle raconte son odyssée merveilleuse, puis elle aide Géalda à composer le remède sauveur (*Depuis la fleur qui fait tendre promesse, à la blonde abeille qui la caresse...*). Une différence d'âge de vingt années les sépare, mais une douce amitié les lie et la charité les unit dans un élan de bonté envers les malheureux (*Un jour Dieu pour orner son jardin sur la terre*).

Géalda lui chante son amour (*Qu'il est beau, ce doux



DECORS DE THESEE. — Premier acte, Premier tableau : *La maison de l'alchimiste Géalda*

Chœurs chantant : *Par la prière à nos vieux Immortels*

mot : je t'aime !...) Thésée chante (*Ma mère en me berçant*).

Elle doit retourner au palais à la pointe du jour, pour ne pas être aperçue ; elle se repose sur le lit de pierre qui est placé au fond de la pièce ; Géalda l'endort aux sons d'une tendre berceuse (*Dors, ma Thésée...*).

Il continue, seul, le labeur interrompu. Le grand-prêtre Pharalius entre et lui ordonne de chasser Thésée, qui n'est pas la vierge immaculée que l'on croit, mais une immonde courtisane maîtresse du tyran Régius (*Le long des noirs cyprès qui bordent la rivière...*).

Géalda veut défendre Thésée (*Je crois en elle comme on croit aux Dieux...*). Mais, devant les preuves qu'apporte son père adoptif, il se soumet ; il fuira Thésée et la ville maudite, emportant au loin sa honte et sa douleur. Il part asns réveiller Thésée, en lui chantant son adieu (*Il est fini, notre doux rêve...*).

DEUXIEME ACTE

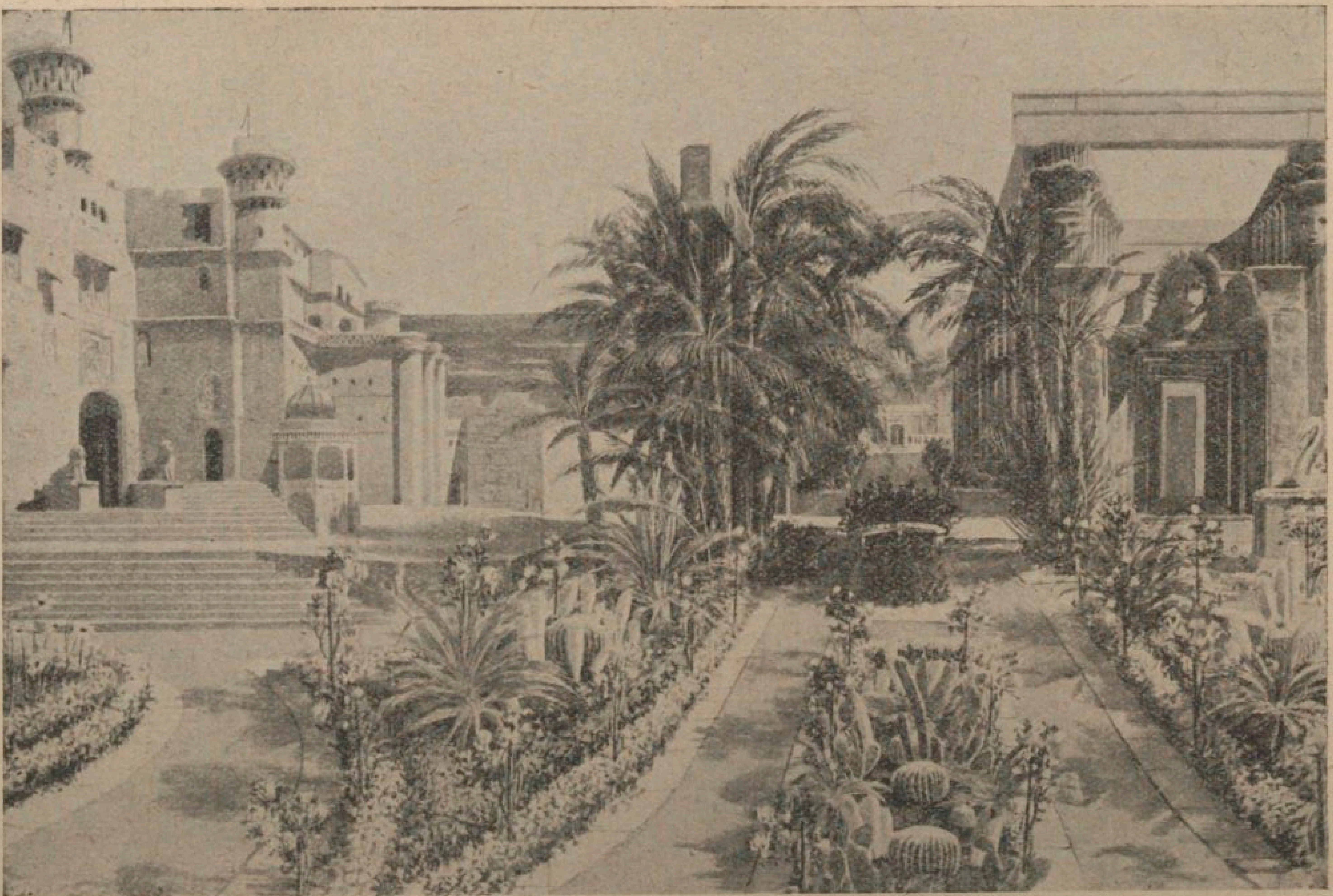
LE PALAIS DU PROCONSUL REGIUS

Dans les jardins du palais, Régius reproche à Thésée son indifférence et lui remet en mémoire comment elle fut arrachée, toute jeune, à sa tribu, puis devint sa maîtresse (*Thésée, vous régnez ici en souveraine...*).

Il l'adjure de renoncer à sa tristesse, dont il essaie en vain de connaître la cause, Géalda revenu à Carthage, veut revoir Thésée, dont il ne peut oublier la douce image. Le grand-prêtre Pharalius, touché par la peine de son fils adoptif, l'introduit dans les jardins secrets du palais, par la porte du temple. Il retrouve Thésée, à qui il vient faire ses adieux avant de s'embarquer pour de lointains rivages. Thésée reproche à Géalda sa fuite précipitée ; celui-ci ne peut oublier qu'elle appartenait à un autre et qu'il a beaucoup souffert (*Mes larmes coulaient dans tes cheveux...*).

Thésée le supplie d'oublier. Esclave, elle a dû obéir, sous peine de mort (*Oh ! toi qui est si bon, pour moi sois pitoyable*). Géalda ne veut pas pardonner ; même coupable, elle n'aurait pas dû mentir.

Les violons et violoncelles jouent lentement la *Berceuse*



DECORS DE THESEE. — Deuxième acte. Deuxième tableau : *Le Palais du proconsul Regius*

C'est par la porte du Temple à droite que Pharalius fait entrer Géalda dans les jardins secrets du Palais.

de Thésée. Géalda surpris, écoute, se souvient ; il voit les petits enfants qui lui doivent la vie, implorant le pardon de Thésée ; il étend les bras (*Les anges au berceau, qu'ensemble nous sauvâmes...*) ; il pardonne. Ils vont s'enfuir tous deux, mais Régius apparaît avec des soldats et fait arrêter Géalda, pour qu'on le donne en proie aux bêtes féroces des arènes. Pharalius qui, du temple, à entendu l'arrêt, ameute le peuple contre Régius ; il appelle la colère des Dieux contre celui qui veut faire périr un des plus grands bienfaiteurs de l'Egypte, qui a sauvé tant d'enfants par sa science et sa bonté (*scène de la Damnation. Un châtiment terrible va te guetter dans l'ombre...*). Géalda, enchaîné, brave Régius, il l'insulte ; celui-ci se précipite sur lui pour le frapper. Un ami de Géalda, Grazia, veut le défendre ; il est mis à mort sur l'ordre de Régius. Ce meurtre met à son comble la colère du peuple.

Régius a peur de la foule qui gronde, A ce moment, Thésée s'avance, un poignard à la main, déclare que si Géalda meurt elle se tuera à ses pieds. Régius cède et Géalda est condamné à dix ans d'exil, pour menaces et insultes au proconsul. Il raille Thésée : « Dans dix ans, lui dit-il, le dur exil aura servi ma vengeance, Géalda sera un vieillard et ce sera fini de votre amour. »

TROISIEME ACTE

TERRE D'EXIL

Géalda, proscrit dans une île, pleure sa Thésée (*Quand au ciel s'allume l'étoile...*). Il demande à la science le pouvoir de retrouver la jeunesse, quand après dix années d'exil, de souffrances et de privations, il retournera dans sa patrie. Il voit ses efforts couronnés de succès (*L'eau limpide du ruisseau a reflété mon visage..., transformé par le renouveau à sa douce image...*) Pharalius arrive dans une galère avec des amis le jour de l'expiration de la peine, pour le ramener à Carthage. Il est surpris de la réincarnation de son fils adpotif et il admire son génie.

Grazia, qui se souvient de la mort de son enfant, tué en voulant défendre Géalda, fait jurer aux rameurs de la galère que le proconsul tyran sera mis à mort. Le Car-



DECORS DE THESEE. — Troisième acte. Troisième tableau : *Terre d'exil*

C'est sur le tertre dominant la mer que Géalda au dernier jour de son exil attendant la galère qui doit le ramener près de Thésée chante : Quant sur la mer brille l'Etoile

thaginois, noble et généreux, les prie d'accorder miséricorde à leur ennemi, en rendant le bien pour le mal.

Pharalius le fait espérer en des jours meilleurs et il l'emmène en le consolant (*Viens, que l'espoir aux blanches ailes...*)

QUATRIEME ACTE

LA FETE DU DIEU OSIRIS

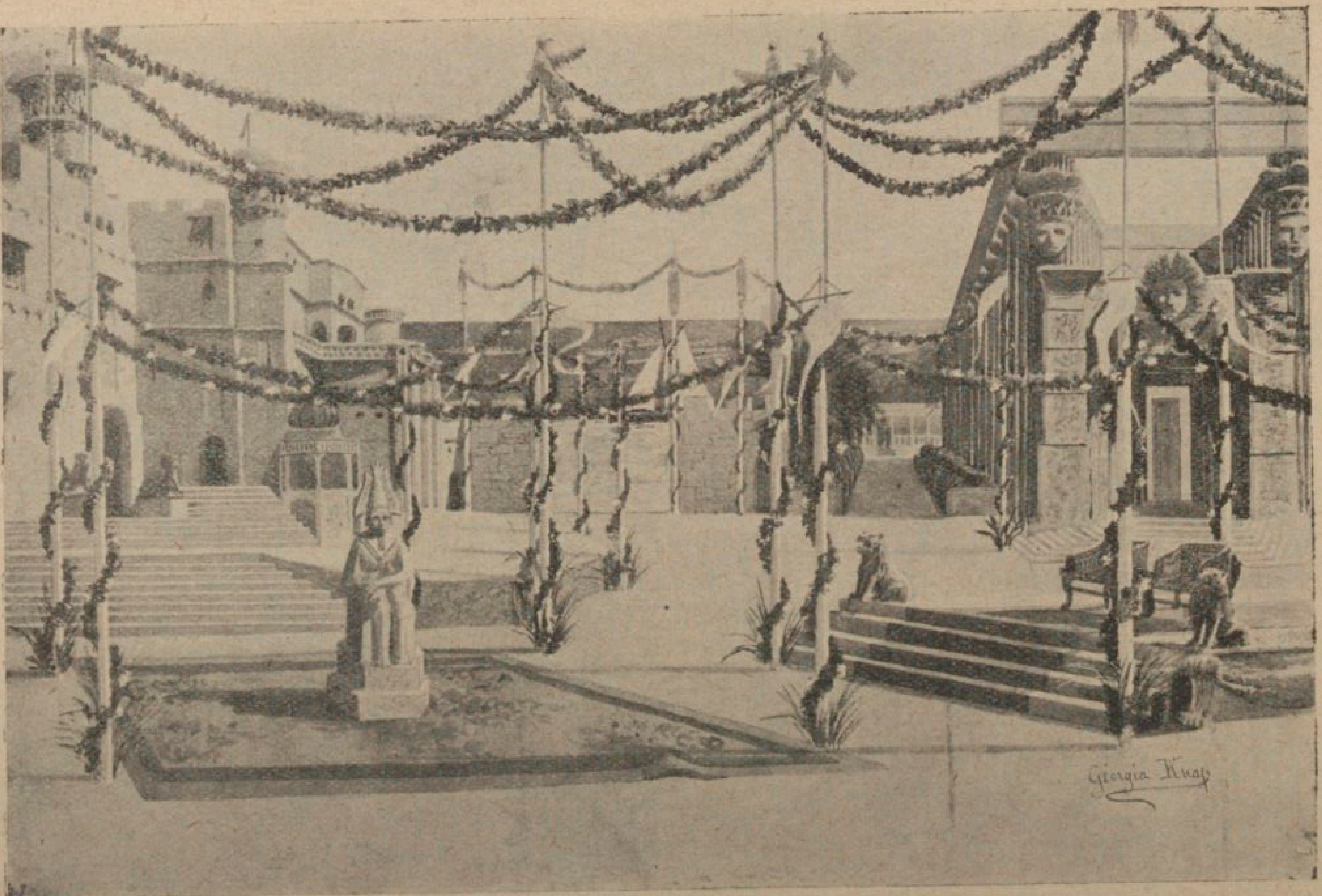
Thésée vit toujours au palais de Régius, sombre et mélancolique. Elle prie pour celui qu'elle croit mort. La prière de Thésée (*Oh ! Dieu qui règnes sur la terre et les cieux...*)

Une fête est donnée en l'honneur du dieu Osiris. A cette occasion, un groupe de chanteurs vient donner une aubade dans les jardins du palais ; une voix s'élève (*Quand sur la mer brille l'étoile...*). Régius voit Thésée frémir en entendant la voix du chanteur ; il la regarde fixement (*Vos yeux, vos yeux ont un charme étrange...*) ; il a compris ; il ordonne que l'on fasse entrer les chanteurs. Il veut voir celui que l'on dit le meilleur de la troupe, mais il ne reconnaît pas Géalda, qu'il croit maintenant un vieillard. Géalda propose de chanter une ballade égyptienne accompagnée aux tambourins (*Il était autrefois dans ces jardins merveilleux...*), où il se dévoile : « Géalda..., c'est moi ! ».

Les chanteurs, qui sont des conjurés, se jettent sur les soldats et enchaînent Régius ; Géalda, magnanime, ordonne qu'on le détache, il s'approche (*Ma main se tend vers toi, Régius, rends-moi Thésée !...*). Régius, fou de rage, arrache le poignard d'un des conjurés et se précipite sur Thésée pour la tuer (*Ni à toi ni à moi, qu'elle appartienne aux dieux*). Grazia prévient le coup et frappe mortellement Régius, vengeant ainsi son fils.

Thésée se jette dans les bras de Géalda (*Quand sur la terre abreuvée par l'orage...*) ; elle l'entoure de ses bras (*J'ai peur de me réveiller...*).

Mais il faut fuir encore. Pharalius réunit ceux qui sont maintenant ses deux enfants, leur met la main dans



DECORS DE THESEE. — Quatrième acte. Quatrième tableau : *La fête du Dieu Osiris*

Dans ce décor : Thésée avant la fête, à genoux sur les marches du Temple à droite, chante :

la main et les bénit (*Quand un ciel plus clément pour la noble patrie...*).

La nuit est venue, Thésée se dépouille du cercle d'or surmonté d'une étoile qui lui ceignait le front, elle revêt avec Géalda le manteau des fugitifs et ils s'embarquent sur la balancelle qui doit les conduire en lieu sûr ; le peuple, assemblé sur le rivage, suit des yeux la lueur vacillante de la barque qui emmène les deux proscrits.

La brise apporte du large le chant du bien-aimé (*Sous mon baiser, vont se fermer tes jolis yeux...*) ; les chœurs restés sur le rivage reprennent la fin de la berceuse (*Dormez, Thésée...*).

Le rideau tombe lentement.

REPERTOIRE DES DOUZE MORCEAUX,
chant et piano, édités de l'Opéra « Thésée » :

1er Acte

1. Duo : *Oh ! Thésée. Oh ! mon bien suprême* (Mezzo-Ténor).
2. Romance : *Un jour, Dieu pour orner son jardin sur la Terre* (Mezzo-Soprano).
3. *Sous mon baiser vont se fermer tes jolis yeux* (Ténor).
4. Credo : *Je crois en elle, comme on croit aux Dieux* (Ténor).
5. Prière : *Il est fini notre doux rêve, et dans les larmes, il s'achève* (Ténor).

2e Acte

6. Mélodie : *Mes larmes, mes larmes coulaient dans tes cheveux* (Ténor).
7. Romance : *Les anges au berceau qu'ensemble nous sauvâmes* (Ténor).

3e Acte

8. Romance : *Quand, sur la mer, brille l'étoile* (Ténor).
9. Invocation : *Viens, que l'espoir aux blanches ailes* (Basse chantante).

4e Acte

10. Prière de Thésée : *Oh ! Dieu, qui règnes sur la terre et les cieux* (Mezzo soprano).
11. Duo : *J'ai peur de me réveiller* (Ténor-Mezzo).
12. Bénédiction : *Quand un ciel plus clément pour la noble patrie* (Basse chantante).

Les morceaux : Ténor, sont transposés en Baryton.

PREMIER ACTE

La Maison de l'alchimiste Géalda

Quand le rideau se lève, les chœurs figurant le peuple, sont placés devant la terrasse, ils chantent.

Scène I

CHŒURS

Par la prière à nos Dieux immortels,
Nous implorons leurs esprits éternels
Pour qu'ils suspendent leurs décrets sévères,
Immolant les enfants au sein des mères.
Les Dieux ont voulu nous punir,
Aie pitié de notre misère.
Prends l'un de nous, fais-le périr
En holocauste à leur colère.

PHARALIUS
(*s'avançant et poussant devant lui un esclave torse nu, poignets liés derrière le dos.*)

Au nom de tout un peuple
Je fais appel à ta puissance,
L'Egypte en proie à la souffrance,
Par des sortilèges terrifiants
Voit périr tous ses petits enfants.
Les Dieux ont voulu nous punir,
Aie pitié de notre misère,
Prends l'un de nous, fais-le périr,
En holocauste à leur colère.

GEALDA

(*venant au bord de la terrasse, détache l'esclave et lui rend la liberté*).

Le ciel a tout donné afin de vous défendre
Et l'Esprit ténébreux ne pourra triompher.
Le Dieu de la Raison vient de se faire entendre
Et c'est par son Esprit que je dois vous sauver.
Point de sang innocent pour l'injuste colère,
L'horrible châtiment ne fut pas mérité,
Croyez-moi nous rendrons les enfants à leurs mères,
Sans sacrifice humain à la divinité.
J'attends la vaillante compagne
Qui parcourt la plaine, la montagne,
Recherchant le philtre sauveur
Qui doit vous rendre le bonheur.

Scène II

Thésée arrive escortée d'hommes du peuple et d'une fanfare de trompettes qui joue la Marche de Thésée ; elle porte une gerbe d'herbes aromatiques.

CHŒURS

C'est Thésée notre protectrice,
C'est notre Vierge inspiratrice,
Gloire à elle, à sa pureté,
A son courage, à sa bonté.

THESEE

Frères, espérez, me voici.
Ecoutez mon récit :
J'ai quitté Carthagène aux feux mourants du jour
Où les Dieux m'appelaient vers le sombre Orient ;
Les brillants lucioles dans leur doux vol d'amour
Diamantaient la route de leur scintillement.

J'ai longtemps parcouru champs, vallées, bois, montagnes,
Et sans rien rencontrer de ce qeu je cherchais,
Mais la douce Espérance me servait de compagne,
Prie Isis, me dit-elle, et je t'exaucerai !...

Un soir au firmament brilla la blanche Etoile
Suspendue sur l'Eden, séjour mystérieux.
Au bord d'un lac d'azur tout nimbé d'auréole
Je me trouvais soudain dans le jardin des Dieux.

Dans un éblouissement sur la plaine sacrée,
Les fleurs s'épanouissaient au baiser du matin
Et la plante divine n'y croissait que cachée
Sous le frais serpolet et l'humble fleur du thym.

GEALDA

Ces plantes salutaires brûlées dans ce fourneau,
Leurs cendres marécées dans le sang d'un agneau
Créant un talisman contre les maléfices
Sauveront vos enfants des mortels sacrifices.

CHŒURS

Honneur à toi, à ta gloire immortelle
De ton pouvoir, l'éclat majestueux
Va retremper notre foi qui chancelle
Et apaiser la colère des Dieux.

GEALDA

Frères, retirez-vous, allez prier.
Demain, Thésée doit conjurer le sort,
Pour vos enfants, tient l'arrêt justicier,
Qui va briser les ailes de la mort.

CHŒURS

Gloire à Thésée, à notre protectrice,
A notre douce Vierge inspiratrice.
Gloire à son courage, à sa pureté,
Gloire à sa belle âme, gloire à sa bonté.

Scène III

GEALDA (*seul avec Thésée*)

Thésée, toi, toute ma vie ! Viens.
Les Dieux que le peuple supplie

Sont restés sourds à sa prière
Mais d'un Dieu, puissance infinie,
Ayons recours à la lumière.

THESEE

Ma mère en me berçant
Me disait, mon enfant,
Aux Dieux fais ta prière.
J'élevais mon âme aux cieux
Sans rien rencontrer d'eux,
Dans la Lumière.

GEALDA

Il est un secret
Que nul ne connaît,
Pas même nos Dieux.
Sait-on pourquoi le ciel nous envoie ici-bas ?
Osiris, Isis, Horus, ne le savent pas...

THESEE

Tais-toi, plus bas, si l'on t'entendait.

GEALDA (*s'assurant qu'ils sont seuls*)

C'est pour moi bonheur suprême,
Que nos âmes pensent de même.
Ecoute ce qu'est le vrai Dieu :

Depuis la fleur suave faisant tendre promesse,
A la blonde abeille qui la caresse,
Offrant sa gorge pure, exquise et parfumée,
Au baiser fécondant de l'ardente hyménée.
Depuis l'oiseau vêtu d'écarlate et d'azur,
Dont le rire amoureux éclate dans l'air pur,
Jusqu'au vif papillon paré de mille feux
Buvant au cœur des roses un nectar capiteux.
Nous subissons tous la même terrible loi,
Du cruel Dieu d'Amour qui me pousse vers toi !
Exécution d'un décret tout puissant,
Toutes formes vivantes doivent disparaître,

Vivre, souffrir, aimer, retourner au néant,
D'où leur âme invisible un jour les fit naître.

Duo

THESEE

Ma mère en me berçant,
Me disait, mon enfant,
Aux Dieux fais ta prière.
J'élevais mon âme aux Cieux,
Sans rien rencontrer d'eux,
Dans la Lumière.

GEALDA

Sa mère en la berçant,
Lui disait, mon enfant,
Aux Dieux fais ta prière.



Un jour Dieu pour orner son jardin sur la terre

Elevant son âme aux Cieux
Sans rien rencontrer d'eux,
Dans la Lumière.

Mais c'est cependant l'Etre Tout-Puissant
Qui te fit si belle en son firmament !

Un jour, Dieu, pour orner son jardin sur la Terre,
Te choisit, fleur divine, au céleste parterre,
Aux étoiles il a dit : Brillez pour la plus belle !
Rose, entr'ouvrez-vous, Printemps renaît pour elle !

Pour embaumer tes pas, les âmes pures des fleurs
Se changèrent en parfums, en invisibles sœurs.
Le Soleil oublia, ce matin radieux,
L'un de ses doux rayons dans l'azur de tes yeux.

THESEE

Les Cieux répandent leur lumière
Sur la splendeur de ce beau jour.
C'est par toi que mon âme espère,
Je crois, je crois, en ton amour.

Quand par tes serments, mon âme enivrée,
Vit en l'Espérance d'un doux avenir,
Par un doux hymen, à toi enchaînée,
Un ardent amour va nous réunir.
Non, de ton amour je ne puis douter.
Non, de ton amour je ne puis douter.

GEALDA

Oui, je crois en ta foi sincère,
Oui, je crois en toi comme au jour.
De mes yeux tu es la lumière,
Je crois, je crois en ton amour.

L'heureux jour où mon cœur se confia à ton cœur.
Le ciel devint plus bleu, la brise plus légère,
Un gazouillis d'oiseau, un doux parfum de fleur,
Semblaient jeter en moi un souffle de prière.
Mon âme était la proie d'une douce souffrance,

De m'aimer, allais-tu me donner l'espérance !...

Oh ! Thésée. Oh ! mon bien suprême,
Qu'il est beau ce doux mot, je t'aime !
Pour te le dire tout le long du jour,
En notre vibrant duo d'amour.
Je voudrais vivre éternellement,
Esclave de mon très doux serment.
T'unissant à jamais à mon cœur,
En ce jour de joie et de bonheur.

THESEE

Douce ivresse. Oh ! bonheur extrême.
Redis-le ce doux mot : je t'aime !
Redis-le la nuit et le jour,
Tendre accent de notre chant d'amour.
Je t'aime, je t'aime éperduement,
Je t'en fais le plus loyal serment,
Et je te donne à jamais mon cœur,
Hyménée de joie et de bonheur.

GEALDA
(*préparant les coussins sur le lit de pierre de la terrasse*)

Viens, chère enfant, repose-toi jusqu'à demain,
Je vais achever seul le breuvage divin.

THESEE
(*Très tendrement, doucement l'enveloppant dans ses bras.*)

Réveille-moi avant l'aurore,
Et le cœur encore en émoi,
Rentrant au Palais que j'abhorre,
Ma pensée sera près de toi !...
Près de toi !... Tout près de toi !...
Bien près de toi !...

GEALDA
(*Aide Thésée à s'étendre sur le lit de pierre, il arrange les coussins autour de sa tête ; il dénoue ses cheveux et chante.*)

Sous mon baiser,
Vont se fermer

Tes jolis yeux.
Et sur toi descendra veiller
Le plus bel archange des Cieux !
Dors, ma Thésée !... Dors, ma Thésée !
(Il tire le rideau donnant sur la mer et s'éloigne en chantant.)
Dans un sourire,
Tes yeux vont dire :
Adieu cruel !
A l'ange ravi qui t'admire,
De s'en retourner vers le ciel !
Dors, ma Thésée ! Dors, ma Thésée...
Oh ! Dieu qu'elle est belle ainsi endormie.

(Il retourne au fourneau où brûlent les herbes, en contemplant sa bien-aimée.)

Mon cœur est près d'elle en cette heure bénie !

Scène IV

Le Grand Prêtre PHARALIUS *apparaît dans l'ombre*

Ecoute, fils, il faut que je te parle.

GEALDA, *surpris de cette visite inattendue. cherche à dissimuler Thésée derrière le rideau de la terrasse.*

Mon père qui t'amène à cette heure en ces lieux.
Depuis longtemps la nuit a succédé au jour.
Les âmes sont endormies, et la voûtre des Cieux,
Allume ses flambeaux pour célébrer l'amour !...

PHARALIUS (*désignant la couche où repose Thésée*).

Mon enfant. Je viens te sauver d'un grand péril !
De ce sanctuaire du travail et du dévouement,
Doit être bannie la courtisane au cœur vil,
Qui prend tes jours, tes heures en un piège infamant.

GEALDA (*se plaçant devant Thésée*).

Tais-toi, mon père, tu blasphèmes,
En l'accusant injustement.

Et contre toi, je la défends,
Et je la défends, car je l'aime !

PHARALIUS

Demain du Temps, la griffe impitoyable,
Te marquera de son sceau redoutable,
Elle fuira, lassée, à un autre vendue.
Et tu resteras seul, lâche et misérable,
En pleurant sur ton paradis perdu.

THÉSÉE

LE CREDO DE GEALDA

Paroles et Musique de Géorgia KNAP

TENOR

GEALDA défendant l'honneur de Thésée endormi

CHANT

PIANO

p

Oui je crois en el - le comme on croit aux Dieux — I - mage immor - tel - le si chère à mes yeux Com - pagne fi - dè - le C'est tout mon cou - ra - ge que je puise en

Rall.

G. K. 4

elle Que dans son sil - la - ge m'empor-te l'o - ra - ge Qui rend mon des-

-tin dur et im - pla-cable De-vant son ar-rêt dont le terme est proche Je m'exilerai résigné muse.

-re - be Sans avoir pour elle un mot de re - pro - che. Oui je crois en el - le

comme on croit aux Dieux...... I - mage immor - tel - le. Si chère à mes yeux...

Rall.

Imp. Litho-Musicale

GEALDA

(étendant les bras devant Thésée endormie comme pour la défendre).

Oui, je crois en elle
Comme on croit aux Dieux,
Image Immortelle...
Si chère à mes yeux !
Compagne fidèle,
C'est tout mon courage
Que je puise en elle.
Que dans son sillage

M'emporte l'orage.
Rendant mon destin dur et implacable,
Devant son arrêt dont le terme est proche,
Je m'exilerai, résigné, misérable,
Sans avoir pour elle un mot de reproche.

PHARALIUS

Passion funeste qui souillera tes vieux jours.
Fuis-la, va-t-en loin d'elle, et pour toujours !...

GEALDA

Je l'aimerai toujours !...

PHARALIUS

Elle oubliera, elle est frivole, elle est trop belle,
Des années de plaisir s'offrant encore à elle.
Tes cheveux grisonnants, tes yeux déjà flétris,
Feront naître en son cœur le levain du mépris !

Ecoute ! je vais tout t'apprendre.

Le long des noirs cyprès qui bordent la rivière,
Je méditais
Quand j'entendis tout près une voix familière,
J'écoutais.
C'était ta Thésée, en qui tu crois comme aux Dieux,
De Régius le Tyran, elle était la compagne.
Ils marchaient lentement et devisaient joyeux
Comme le font entre eux, amant et courtisane !

GEALDA

Tais-toi, tu mens !...
Elle n'a pas failli au serment qui nous lie.
D'elle je ne puis croire à tant de perfidie.

PHARALIUS

Fils que j'aime,
Plus que moi-même,

Me crois-tu capable de mentir,
Et assez lâche pour te faire souffrir...

GEALDA

Je suis égaré par la douleur... Je t'écoute !

PHARALIUS

Sa voix se faisait tendre et douce.
Il s'approcha et, follement,
Posant ses lèvres sur sa bouche
Il l'enlaça bien tendrement.

GEALDA

Ah ! mon âme sombre sous ce cruel émoi !...
Dieu immortel, pitié..., protège-moi !

PHARALIUS (*relevant la manche du peplum de Thésée*)

Elle porte sur elle le prix de son forfait,
Il a mis à son bras le joyau qui les lie.
Regarde, dans son rêve, c'est lui qui apparaît,
Et c'est sans un regret qu'elle brise ta vie !

GEALDA

Ma raison s'égare sous ce coup mortel.
Ai-je mérité ce destin cruel ?...
Oh ! Dieu, ton courroux dût m'être évité.
Moi qui fus apôtre de ta bonté !

PHARALIUS

Toi, qui es grand parmi les grands du monde,
Tu es l'esclave de cette femme immonde.
Il faut briser ton cœur,
Sur l'autel de l'honneur !...

GEALDA
(*terrassé par cette révélation, les bras étendus et prenant le ciel à témoin.*)

Oui, j'irai seul vers la Lumière,

En demandant pardon aux Dieux
D'avoir cueilli sur cette Terre
Une fleur... du jardin des Cieux !

PHARALIUS

Viens, luis-la..., fuis son funeste amour...

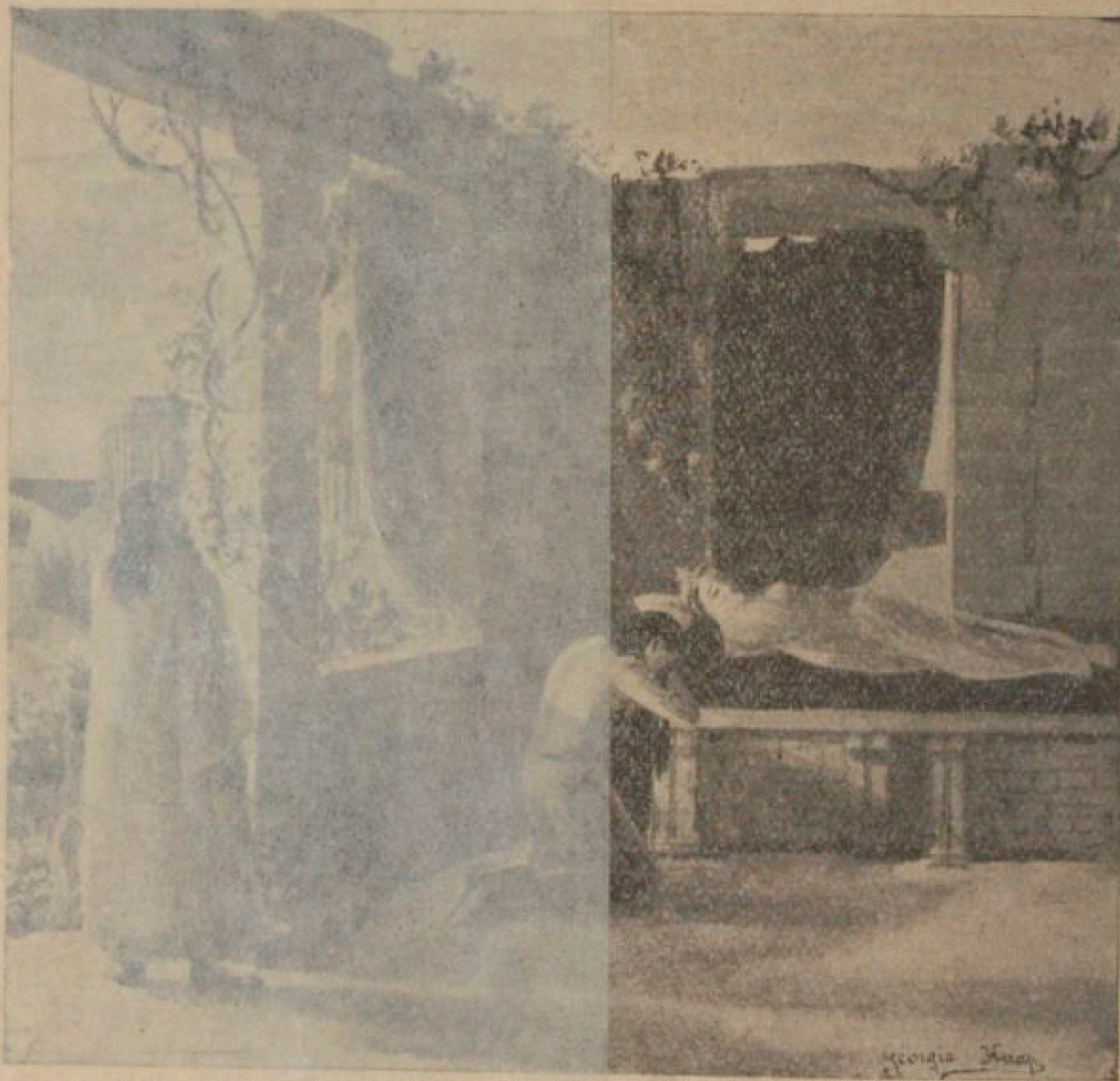
GEALDA

Ah ! laisse-moi lui dire adieu !

PHARALIUS

Comme il l'aime..., est-elle vraiment la seule coupable ?
Je souffre autant que lui du malheur qui l'accable.

GEALDA
(embrassant les cheveux de Thésée endormie)



Il est fini notre doux rêve

Il est fini notre doux rêve,
Et dans les larmes il s'achève.
Mais mon cœur malheureux pardonne
Au cœur d'enfant qui l'abandonne.
Et du destin qui m'arrache à toi,
J'accepte l'inexorable loi...
Esclave de ta chair, je dois fuir ;
Thésée ! Thésée ! je vais en mourir...

Se relevant et se resaississant.

Mais non ! douloureuse tendresse,
Je veux vivre encore pour t'aimer.
Plainte éternelle de l'humaine détresse...
Jamais mon âme en pleurs ne pourra t'oublier !

Suivant le grand-prêtre qui l'entraîne, il se retourne et chante.

Adieu !... Adieu !...
Dors, ma Thésée !... Dors, ma Thésée !...

RIDEAU *Fin du premier acte*

Des amis personnels de Georgia Knap se sont offerts pour interpréter « Thésée » quand ce drame lyrique passera à la scène.

La célèbre cantatrice Maryse Beaujon, de l'Opéra, l'inoubliable interprète de « Thaïs », dont le timbre merveilleux n'a jamais été égalé, personnifiera « Thésée ».

Léon Ponzio, de l'Opéra, baryton idôle du public, dans le rôle de Figaro, remplira le rôle de Régius.

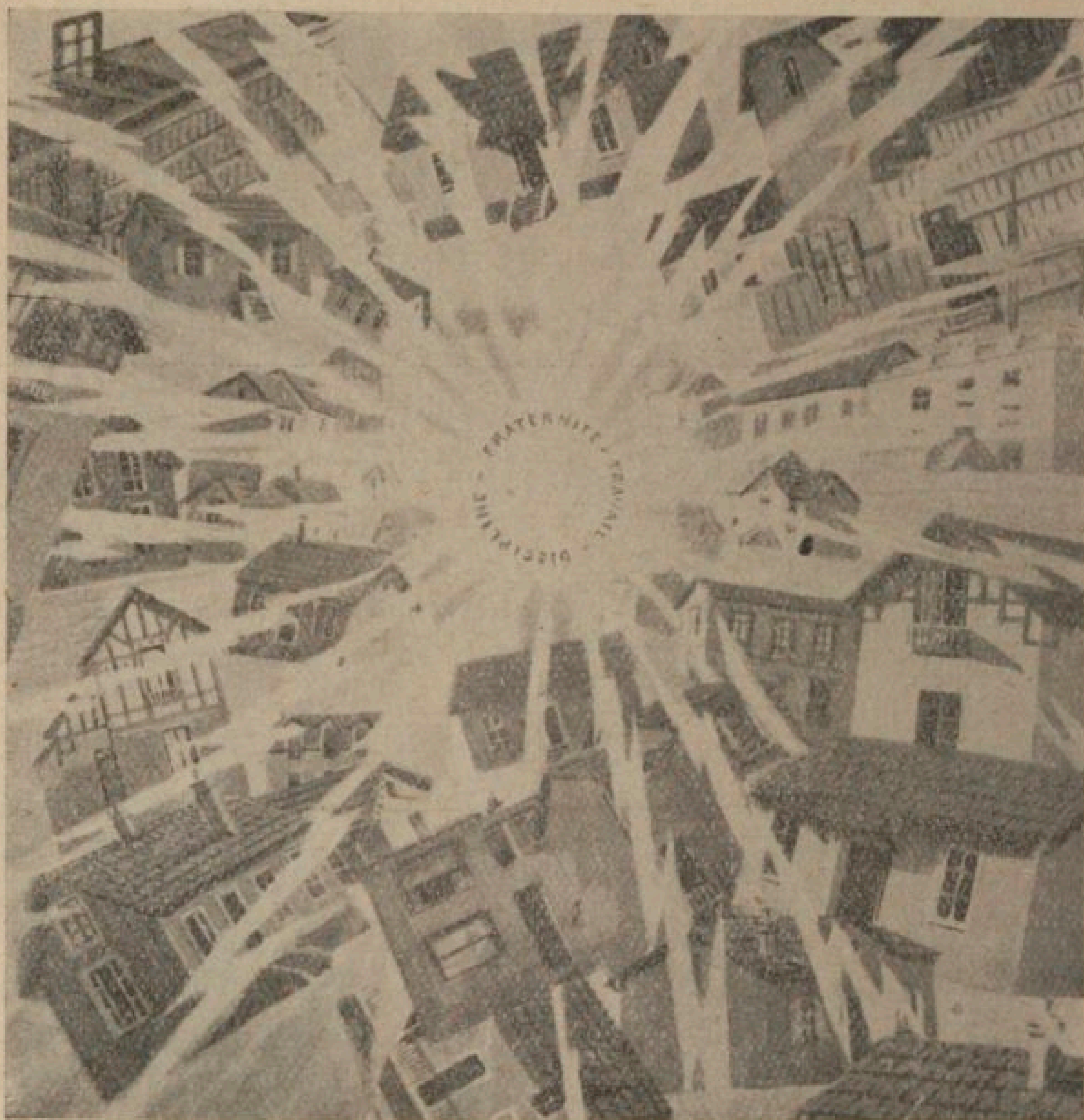
Quand cet opéra fut terminé par Georgia Knap en 1921, il interprétait lui-même au piano le rôle de Géalda pour donner à ses auditeurs une idée de ce qu'était la pièce ; à cette époque, il chantait en baryton.

Quinze ans plus tard, à 70 ans, il interprète le même rôle en ténor par un miracle de reconstitution de la cellule vivante dont on lira la stupéfiante réalisation dans les chapitres suivants.

Le livret complet en vers des quatre actes de « Thésée », 6 francs, ainsi que les morceaux chant et piano, en vente Edition des œuvres de Georgia Knap, 14, boulevard Poissonnière, Paris. Téléph. : Taitbout 41-32.

UN COMBAT TITANIQUE

**au profit du prolétariat français
mené pendant vingt ans par un géant
de l'intelligence et de l'audace créatrice
luttant seul contre un monde de politiciens
avides alliés aux puissances d'argent.**



CHAPITRE IV

LA PLUS GRANDE CONCEPTION SOCIALE DES TEMPS MODERNES

LE COTTAGE SOCIAL

Deux hommes ont apporté à l'humanité deux conceptions différentes de l'aménagement des sociétés dans le but d'améliorer le sort des travailleurs :

1) *Lénine qui a dit : l'homme ne doit rien posséder en propre, tout doit appartenir à la collectivité ;*

2) *Georgia Knap qui a résolu le problème émouvant de donner à chaque citoyen un foyer lui appartenant en propre, à condition qu'il le construise lui-même en collaboration avec la collectivité pendant les heures de loisir.*

La devise du COTTAGE SOCIAL :

Peuple, espère, le soleil luira enfin pour toi.

Les animaux possèdent tous un refuge qu'ils construisent eux-mêmes, par instinct.

L'homme, malgré son intelligence, est locataire de son refuge

La question sociale ne sera résolue dans le sens le plus favorable au travailleur que le jour proche où les gouvernements bourgeois qui ont fait preuve d'un égoïsme féroce envers ceux qu'ils prétendaient jusqu'ici mener vers l'Evolution, seront remplacés par des hommes sortis des rangs du peuple et qui se serviront des méthodes nouvelles pour construire un monde nouveau. Le prolétaire est un révolté, et il à raison parce qu'il ne possède rien d'autre que sa misère.

Chaque abeille de la ruche humaine construira elle-même son foyer avec des moyens mécaniques permettant d'employer à ces constructions des hommes de tous les corps d'état du commerce et de l'industrie ignorants le métier de maçon.

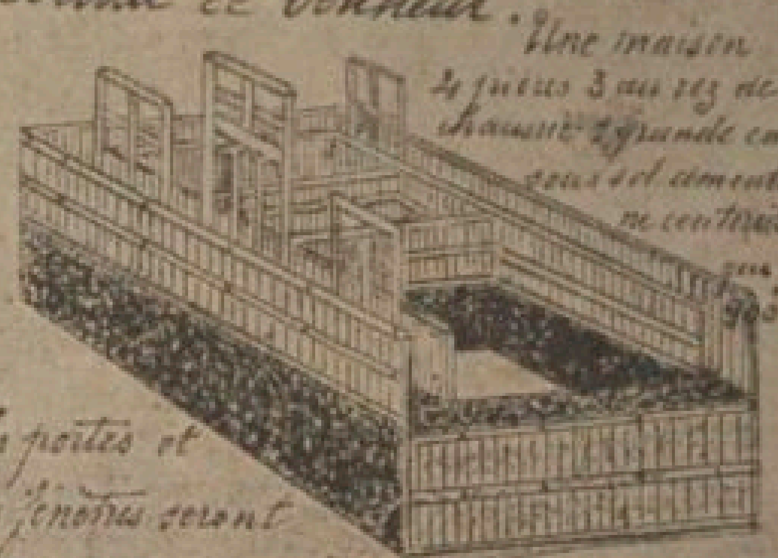
C'est dans l'esprit des jeunes générations qu'il faudra faire entrer l'idée de la construction du foyer familial qui deviendra pour eux, par la suite, un devoir civique.

5

Des petites Maisons pour les ouvriers pauvres qui les construiront eux mêmes le Dimanche avec un moule.

J'ai mis en exécution un petit moule miniature, dans lequel j'ai coulé du plâtre; il a donné en petit, ce que la maison sera en grand.

Et je vois dans ma pensée, pour des temps lointains, les innombrables villages ouvriers que j'aurai créés, les petites maisons blanches noyées dans la verdure le soleil et les fleurs; et une grande joie m'étreint, parce que c'est avec vous que j'aurai connu ce bonheur.



Les portes et les fenêtres seront prises dans le moulage

il n'y aura pas besoin d'être maçon pour les bâtir, c'est la propriété pour les pauvres

C'est la cinquième page du merveilleux petit carnet de Georgia Knap qui va maintenant passer à la postérité.

Il a fallu à cet homme une incroyable énergie créatrice et une persévérance sans bornes, pour avoir échappé à l'écrasement dont pendant vingt ans il fut sans cesse menacé comme promoteur du Cottage Social.

Aucun homme, si désintéressé soit-il, n'aurait jamais consacré autant de temps et d'argent à une œuvre qui ne lui eût valu que des ennemis.

Mais la grande âme qui animait Andréa Rosenthal avait compris ce que ce geste avait de noble et de généreux, et elle avait fait jurer à son petit ami que, quoi qu'il arrive, il devrait consacrer toute son existence, dès qu'il le pourrait, à la mise en œuvre de ce projet.

En 1923, il était complètement réalisé, malgré les innombrables adversaires qui se mirent en travers de cette magnifique solution de la question sociale.

Ses meilleurs amis, dont la devise était, en général : « Pas d'histoires », se séparèrent de lui, ne se sentant pas le courage de lutter contre tous ceux qui, du haut en bas de l'échelle sociale, faisaient bloc contre cette conception humanitaire.

D'autres partisans, qui cherchaient la décoration, s'apercevant qu'ils faisaient fausse route, passèrent dans le camp adverse.

C'est parce que son œuvre est gratuite qu'elle a été jugée immorale par ceux qui tripotent avec les lois Ribot et Loucheur, qui devront être révisées ; ce scandale, qui a déjà été dénoncé par la presse, a assez duré.

Il a trouvé à l'Hôtel de Ville de Paris, parmi de nombreux bourgeois conseillers municipaux, ses pires adversaires.

Je ne veux pas parler ici de ce qui s'est passé dans les commissions d'habitations à bon marché du Conseil municipal parisien, cela dépasserait le cadre de cette étude, mais j'ose espérer que beaucoup de mes confrères de la Presse française, après avoir lu ce volume, auront à cœur de mettre à jour ce scandale de tout un monde de « Topazes » faiseurs d'affaires, contre la plus belle œuvre dont puisse bénéficier notre Pays, œuvre qui im-

mortalisera le nom de Georgia Knap tant qu'il y aura des hommes sur la terre.

Avant de commencer une étude serrée du problème posé maintenant à la sagacité des gouvernants de toutes les nations, je dois dire ce que pense de son œuvre l'homme qui l'a mise debout.

Or, voici ce que je tiens de lui au moment où j'ai commencé la rédaction de ce volume en 1924, première édition.

....

« Je dois reconnaître que ce que M. Firmin Rosenthal disait à sa fille, en 1883, à mon sujet, s'est réalisé de tous points.

« Et j'ai contre moi 50 0/0 des industriels qui emploient la masse ouvrière, et qui pensent avoir intérêt à la voir misérable pour exploiter cette misère à leur profit.

« Je ne dis pas qu'ils ont tous cette mentalité puisque nombreux sont ceux qui viennent renforcer l'armée de nos partisans, en mettant à l'étude la création de villages du Cottage Social et en prêtant à taux réduit à leurs ouvriers.

« Pour ce qui précède; je ne crains pas d'être démenti ; car j'en ai eu de nombreuses preuves, même en ce qui concerne mon pays natal, Troyes, où le président du Crédit Immobilier, usinier en bonneterie, a été le plus grand adversaire du Cottage Social.

« Un village a été édifié par cette formule de coopération et de fraternité ouvrière, et il a tout fait pour la faire échouer : articles de journaux, lettres personnelles, et allusions mensongères.

« J'ai demandé au ministère de l'Intérieur de le relever d'office de ses fonctions ; j'attends toujours, mais cela viendra...

« A l'heure où paraît cette deuxième édition, douze ans après, la mort de l'adversaire a réglé le différend.

« Et il n'est pas venu à l'idée de ses amis usiniers comme lui qu'ils avaient intérêt à aider à édifier d'autres villages en prêtant à taux réduit à leurs ouvriers ; au contraire, ils ont intensifié le nombre des constructions à loyer, reprenant d'une main ce qu'ils donnaient de l'autre à la paye de quinzaine.

A part les frères Contant qui prêtèrent un camion automobile pour les transports de matériaux, et M. André Gillier, important industriel troyen, qui leur construisit gratuitement un moule géant, aucun manufacturier ne se dérangea pour aller encourager les trente bonnetiers qui avaient construits eux-mêmes leurs maisons, se libérant ainsi de la misère et du taudis.

« Quant aux gouvernements qui se sont succédé depuis 1919, leur conduite fut telle envers moi que je n'en dirai rien pour l'instant, on ne me croirait pas..., ce sera la tâche de demain. »

COMMENT EST NE LE MOUVEMENT

Ainsi qu'on l'a vu par ce qui précède, il y a eu quarante-cinq ans en 1925 que Georgia Knap, jeune ouvrier, avait rêvé de libérer la classe ouvrière des affreux taudis dans lesquelles elle vivait.

Il avait fait la preuve, plus tard, en montant à Troyes avec ses camarades de travail une petite coopérative destinée à fabriquer des bicyclettes à leur usage personnel, que l'association de la main-d'œuvre, bien organisée et bien conduite, était vouée au succès ; car il y a dans le peuple beaucoup d'hommes travailleurs et économes qui ne demandent qu'à employer, tout au moins pendant un certain temps, leurs heures inoccupées pour augmenter leur avoir.

Or, la coopérative de main-d'œuvre employée exclusivement à la construction d'objets destinés aux membres de ces coopérations, rapporte six ou huit fois plus que la journée passée à l'usine, et ceci en raison de tout le bénéfice accumulé autour d'un produit fabriqué quel qu'il soit qui, au lieu de passer par des intermédiaires plus ou moins nombreux, lui arrive en première main, débarrassé des frais généraux qui grèvent lourdement les entreprises industrielles revendant les produits fabriqués.

Quand ils furent dotés chacun d'une bicyclette qui ne leur coûtait que 155 francs au lieu de 900 francs, il pensa à les grouper une seconde fois pour construire leurs maisons.

A cette époque, avec 1.000 francs de matériaux, on pouvait construire une maison qui coûterait à l'heure actuelle 15.000 francs de ces mêmes matériaux.

Il avait, pendant ses premières années d'apprentissage au chemin de fer, imaginé le moyen de construire des maisons en un seul bloc, sans joints et sans travail de pose des portes et fenêtres, de façon à pouvoir employer à la construction les hommes les moins qualifiés dans l'art du bâtiment. Devenu ajusteur mécanicien, il perfectionna la machine qui depuis cette époque est restée telle qu'il l'avait imaginée dans son jeune âge.

Pour que le moule revienne à un prix bas, il avait décidé d'acheter avec ses camarades quatre peupliers à trois francs la pièce et à les débiter à la scie. En travaillant seulement le dimanche, ils auraient entre douze, exécuté ce travail en deux mois et ce moule géant leur serait revenu à 150 francs, compris ferrures, boulons, fournitures diverses, alors qu'aujourd'hui il faut compter plus de 3.500 francs de matériaux pour le même objet.

Le plan définitif dressé, il arriva un contretemps fâcheux.

Mal noté à l'atelier où il travaillait en raison de l'initiative qu'il avait prise lors de la construction des bicyclettes, il dut quitter son travail par suite de l'hostilité du directeur et, armé de ses 100 francs d'économies, il tenta la chance en s'établissant réparateur de bicyclettes.

Mais, devant se défendre lui-même dans les durs débuts d'un commerce, il ne peut trouver le temps disponible pour se mettre le dimanche à la tête de la coopérative, et les coopérateurs ne se sentant pas de taille pour entreprendre seuls une tâche aussi lourde, abandonnèrent le projet.

C'est donc ce même projet, avec le même instrument de moulage, dont la hardiesse de conception a soulevé tant de polémiques, qui reparut en 1908, après un repos de vingt-six années dans le carton à dessins ; et voici comment il en est sorti.

Après avoir construit des automobiles et des motocyclettes pendant dix années, Georgia Knap lançait en 1907 la « Maison Electrique ».

Cette exhibition, toute la presse française et étrangère en a parlé à cette époque.

Aussi une foule sans cesse accrue se pressait-elle rue Pierre-Gauthier, à Troyes, pour assister aux démonstrations du fonctionnement de cette féerique installation.

Mais le prix du courant électrique nécessaire au fonctionnement nécessitait des entrées payantes, et les ouvriers troyens qui furent autrefois ses camarades de travail, tous désireux de contempler les merveilles accomplies par la fée électricité, ne pouvaient payer le prix élevé demandé pour les entrées.

Aussi, une délégation vint-elle le trouver pour demander dans quelles conditions on pourrait organiser le soir, après le travail, des séances à la Maison Electrique.

Il fut convenu que des groupements de 50 à 60 personnes au maximum passeraient chaque soir, vers neuf heures, et qu'ils paieraient seulement le prix du courant débité.

Or, 18.000 ouvriers troyens de tous les corps d'états visitèrent la Maison Electrique et, la plupart du temps, Georgia Knap, qui conduisait la démonstration, reconnaissant, de-ci, de-là, des anciens compagnons de travail qui, sans jalousie de le voir sorti du rang, lui tendaient leurs deux mains en ne lui ménageant pas leurs compliments.

Ce qui l'a le plus frappé pendant cette période, et ce qui lui a fait comprendre de quelle bonté est animée la masse des travailleurs, c'était la discipline pendant les visites ; pas de bruit, les explications écoutées dans le plus grand silence et dans le désir de s'instruire sur les progrès de l'électricité. Il se souvient que chaque soir, écoutant dans le microphone installé dans la porte d'entrée, il entendant venir de loin, comme un bataillon en marche, les groupes d'hommes et de femmes qui venaient contempler religieusement, si l'on peut dire, le travail acharné d'un des leurs, un fils du peuple, qui s'était élevé lui-même, sans aide de personne, jouant le rôle de précurseur dans toutes les inventions qu'il mettait au jour.

Quand la Maison Electrique, ayant terminé sa carrière à Troyes, dut être transportée à Paris, il réunit les

contremaîtres et les chefs de bureaux qui avaient formé les groupements, et il leur tint ce langage :

« J'ai été vivement touché par le geste de fraternité des ouvriers troyens qui sont venus m'encourager à continuer mes efforts en vue d'asservir l'électricité à tous nos besoins domestiques, mais, hélas, ces inventions ne sont destinées jusqu'ici qu'à servir aux fortunés de la terre ; cependant, dites bien à mes anciens camarades de misère que je pense à eux, et que mon plus grand désir sera d'amener au jour la plus belle invention qui ait été obtenue jusqu'ici pour l'amélioration du sort des travailleurs et que j'y consacrerai, maintenant que je le puis, avec plaisir la meilleure partie de mon existence et de ma fortune.

« Je ne dis pas, en ce moment, ce que sera cette invention, mais assurez-leur que je n'oublierai jamais leur élan spontané d'encouragement et d'admiration pour l'œuvre d'un de leurs compatriotes. »

Et le soir même, il se mit au travail et sortit du carton où il dormait depuis vingt-six ans, le plan d'exécution du Cottage Social, absolument identique à celui du petit carnet, et il commença à le mettre définitivement au point.

Installé à Paris en 1908, il entreprit de chercher des amis ou des philanthropes s'intéressant aux œuvres sociales, mais il ne rencontra que l'hostilité la plus évidente, personne ne voulant croire que des ouvriers n'étant pas initiés à l'art de construire leurs maisons, puissent créer de toutes pièces des habitations confortables, et à un prix qui stupéfierait les pontifes du bâtiment.

Il perdit par son obstination de nombreux amis et se fit des ennemis directs de tous ceux qui, dans les affaires gouvernementales ou municipales, spéculent sur la loi Ribot.

Il m'a conté comment Dufayel, qui se targuait de faire le bien en matière sociale, s'assura du bien-fondé de ses dires en consultant naturellement ses architectes... Il lui fut répondu sans ménagement que le procédé du Cottage Social était tout simplement idiot.

J'en passe, et d'autres... La peur de voir la propriété glisser entre les mains de la classe ouvrière effrayait tous

les brasseurs d'affaires ; de plus, les architectes, les entrepreneurs se croyaient menacés dans leurs plus purs intérêts et s'interposaient aussitôt, quand il avait réussi à convaincre un de leurs amis.

La crise du logement ne sévissait pas encore à ce moment, et il décida d'attendre des temps meilleurs, ou une occasion favorable, pour remettre le travail sur le métier.

Survint la guerre ; au bout de la deuxième année, en examinant les conséquences de la destruction systématique des maisons, il se mit à penser que la crise des logements allait sévir avec une intensité jamais atteinte si la guerre durait encore un an ou deux, et que ce serait le moment ou jamais de lancer l'idée et sa réalisation.

Il commença donc, en 1917, à construire un moule, et avec deux manœuvres, il moula une partie de maison, fondation et élévation. Quand il se fut rendu compte qu'un jardinier et un commis épicier pouvaient mouler une maison aussi bien que le premier maçon venu, sa conviction fut faite ; et il n'eut plus qu'à se préparer à lutter une dernière fois contre les préjugés et la bêtise humaine, et, à cet effet, fut lancé le premier numéro du Cottage Social.

C'est ici que se placent des incidents qui ne sont pas tous à l'honneur de ceux dont il a voulu faire le bien. Il avait fondé, en 1919, dans le XI[e] et dans le XIII[e] arrondissements de Paris, deux groupements du Cottage Social qui devaient commencer l'action ; la plupart des adhérents étaient de bonne foi et désireux d'employer tout leur courage pour la réussite de cette première expérience en faveur de la classe ouvrière.

Mais un traître s'était glissé parmi eux, dont le rôle était de faire échouer ce mouvement considéré comme une atteinte grave à la propriété.

Ses insinuations perfides et mensongères jetèrent la discorde dans les deux groupements qui furent dissous, malgré que des concours financiers se soient offerts pour l'édification des six premières maisons et la construction d'un moule.

Il décida alors d'aller porter son action près de ceux

pour qui il avait mis debout son œuvre, les ouvriers de la ville de Troyes.

...Un beau matin, les quotidiens de l'Aube, le *Petit Troyen* et la *Tribune de l'Aube*, annoncèrent qu'un conférencier viendrait de Paris proposer aux ouvriers bonnetiers troyens le moyen de construire eux-mêmes le foyer tant désiré de tout prolétaire, et cela à un prix tellement bas que l'on aurait peine à le croire ; et que, de plus, ledit conférencier ayant inventé une machine pour construire les maisons, ne demanderait absolument rien pour l'aide qu'il apporterait à la classe ouvrière, considérant son action promise et due aux ouvriers troyens.

Chacun se demandait quel était cet homme rarissime qui fournissait son temps gratuitement pour soulager la misère des autres, et grande fut la surprise de tous quand sur l'estrade parut Georgia Knap en personne.

Alors, ce fut la joie... « Eh, vieux copain ! » disaient les uns, « on s'en doutait ! on s'est souvenu de la Maison Electrique et de la promesse faite de nous aider plus tard ». Et d'autres : « Vas-y, mon vieux ! on te suivra !...» Et Valois, et Ferry, et Roizard, et Aumenier, etc..., tous ceux qui s'attelèrent les premiers à la tâche écoutèrent silencieusement la conférence qui devait éclairer d'une lueur intense le chemin de la Vérité. Tous ceux-là acclamèrent le prophète et promirent de donner tout leur temps, tout leur courage à l'œuvre attendue depuis si longtemps par le prolétariat.

N'allez pas croire, ami lecteur, que ce mouvement d'enthousiasme fut partagé par tout le monde... Non !... c'est précisément à l'instant où cette chose claire et lumineuse par elle-même qu'est le Cottage Social commençait à se préciser, qu'apparurent la plupart des farouches détracteurs.

Les industriels troyens, fabricants de bonneterie, se mirent à rire de bon cœur : « Comment ! nos ouvriers allaient se discipliner..., ils allaient, pendant deux années, fuir le cabaret et le cinéma ! Mon cher Georgia Knap, vous nous la baillez belle, vous ne voyez la classe ouvrière que par le gros bout de la lorgnette... » Et l'un d'eux alla plus loin et lui dit : « Mais ils vont se battre à celui qui habitera la première maison... » — « Certainement,

ils vont se battre, a-t-il répondu, et j'y compte ! on se bat bien à la Chambre, mais je serai là pour les séparer et après cela marchera tout seul. »

Après une conférence au Cirque de Troyes, il y eut près de 600 adhérents décidés à s'unir pour triompher de la routine et de la misère ; mais comme personne, parmi les fortunés de la ville, ne voulut les aider malgré de nombreuses conférences et d'articles suivis dans la presse : ils se disloquèrent petit à petit ; il en resta une trentaine qui rassemblèrent leurs faibles économies et tentèrent à eux seuls, l'ultime expérience.

Il réunit donc sur les terrains achetés en commun ceux qui allaient devenir les premiers cottagistes du monde, et il vint de Paris, pendant de longs dimanches, montrer gratuitement à ces braves gens à monter le moule et à construire la première maison.

Ceux qui avaient promis de les aider quand une première maison serait élevée, vinrent constater qu'elle était parfaite à tous les points de vue ; mais ils demandèrent à voir les prolétaires livrés à eux-mêmes, et construire sans son intervention. Il disparut donc pendant de longs mois, espaçant ses visites ; le groupement qui avait profité des leçons données par le fondateur de l'œuvre produisit une, deux, quatre, six maisons, plus parfaites les unes que les autres, mais les adversaires ne désarmèrent pas et devinrent plus adversaires que jamais.

Il n'insista pas ! Plus tard, le peuple mettra au pilori ceux qui essayèrent d'étouffer un mouvement qui froissait les uns dans leur orgueil ou dans leurs intérêts, et les autres dans leur infériorité intellectuelle.

Maintenant de nombreux villages sont debout, couronnement d'une organisation impeccable et d'un labeur acharné. Le fait est là, brutal, éblouissant, annonciateur d'une ère nouvelle faite d'un peu plus de justice pour celui qui peine et produit la richesse dont, jusqu'ici, il a si peu profité.

L'ORGANISATION FINANCIERE

Voici maintenant le plan financier.

De 1919 à 1927, en raison de l'opposition systématique du super-bourgeois Poincaré, ennemi irréductible du mon-

de du travail, les prêts publics furent refusés aux coopérateurs du Cottage Social. Loucheur qui voyait dans ce mouvement un moyen pour la classe ouvrière de se libérer de l'emprise de la loi que la Chambre lui avait si imprudemment voté tout en lui donnant la paternité de cette loi, fit pression sur tous les ministères pour empêcher que la Caisse des Dépôts et Consignations consente le moindre prêt aux courageux qui avaient l'audace de se passer de la Loi Loucheur.

Les années ont passé, et le nombre des groupes du Cottage Social ayant augmenté considérablement, des parlementaires furent amenés par les protestations de leurs électeurs cottagistes à entrer en pourparlers avec les dirigeants de la Caisse des Dépôts et Consignations.

On peut maintenant se procurer à 2 0/0 les fonds pour monter une coopérative du Cottage Social comprenant de 20 à 100 ou 200 membres.

1) *Trouver d'abord les futurs constructeurs.*

La municipalité fait appel par affiches (voir ci-contre le modèle affiché à Villeurbane et qui peut servir de type.

A cette réunion on lit aux coopérateurs les statuts et les règlements des chantiers très étudiés par vingt années de pratique dans la construction par coopération.

On nomme le bureau et le conseil de discipline et on peut ensuite passer à l'action.

Les ouvriers obligés de gagner leur vie ne peuvent disposer du temps nécessaires pour remplir les formalités de mise en œuvre de la construction du village de cottages ; il faut donc constituer un comité d'initiative composé de retraités, de commerçants, de fonctionnaires, qui prépareront le travail d'organisation bénévolement ainsi que cela s'est pratiqué dans les 25 groupes du Cottage Social fondés en France par Georgia Knap.

2) *Obtention des prêts.*

La Caisse des Dépôts et Consignations prête à 2 0/0 trois fois la valeur de la garantie qui est remise entre ses mains. Pour réaliser la garantie exigée, voici le procédé.

République Française

VILLE DE VILLEURBANNE

Travailleurs Villeurbannais !

Vous qui souffrez plus que jamais de *la crise des logements* et qui, malgré tous les efforts accomplis par la Municipalité, habitez trop souvent des taudis surpeuplés, vous êtes invités à venir assister à la conférence qui sera donnée le

DIMANCHE 8 SEPTEMBRE 1929

à 10 *heures du matin*

Salle des Fêtes de la Mairie de Villeurbanne

M. Georgia KNAP vous parlera du

COTTAGE SOCIAL

dont une section vient d'être créée à Villeurbanne. Il vous montrera comment *vous pouvez devenir propriétaire chacun d'une maison individuelle avec petit jardin,*

SANS APPORTER AUCUNE ESPECE D'AVANCE

Il vous expliquera de quele façon vous pourrez obtenir un foyer définitif, en le construisant vous-mêmes à l'aide du Moule géant Goliath, et en remboursant les matériaux qui vous auront été avancés, par des annuités équivalentes aux prix de vos loyers actuels, et cela pendant *dix* ou *quinze* ans au plus.

Le Maire de Villeurbanne :
Docteur Lazare GOUJON.

Le vendeur de terrain fonde avec les cottagistes une société civile.

Supposons 25 coopérateurs et le vendeur, cela fait 26 personnes ; il a été vendu à chaque sociétaire 400 mètres de terrain à 5 francs, soit 2.000 francs, × 25 = 50.000 francs. Mais ces sociétaires ne possèdent pas d'avance, ils prennent seulement chacun une action de 100 francs : 100 × 25 = 2.500 francs. Quand les actes notariés sont établis, la Caisse des Dépôts, après les formalités d'usage, prêtera 157.500 francs, mais en trois fois différentes. Elle ne se découvrira jamais plus que pour la valeur de la garantie des terrains, soit 52.500 francs. Quand cette somme est dépensée en achat de matériaux et en construction, elle envoie sur place un inspecteur qui s'assure que cette somme a bien été employée au but pour lequel a été consenti le prêt, et un second versement de 52.500 francs est consenti à nouveau, et un troisième de la même manière.

La garantie au prêteur est bien plus sûre et bien plus importante dans les coopératives du Cottages Social que dans les combinaisons de la Loi Loucheur et voici pourquoi. Si la Caisse prête pour construire une maison individuelle de 70.000 francs, elle ne pourrait en cas de revente être assurée que la maison sera revendue ce prix.

Dans le cas du Cottage Social, où il n'y a pas de rémunération d'architecte, d'entrepreneur, mais bénéfice sur les matières premières, la garantie dépasse plusieurs fois la valeur du prêt.

Après avoir reçu 52.500 francs, la coopérative a construit trois maisons ayant coûté 15.000 francs de matériaux plus 2.000 francs de terrain, soit 17.000 francs ; mais la valeur de la maison finie est de 45 à 50.000 francs, estimation faite par les architectes municipaux des communes où sont construits les groupements.

Pour un prêt de 52.500 francs, et avant d'en faire un deuxième semblable, la Caisse se trouve en présence d'une garantie de 120 à 135.000 francs. les 75.000 francs ayant été apportés à la coopérative par la main-d'œuvre gratuite et les économies d'intermédiaires maçons et architectes. On conçoit quelle augmentation de garantie re-

présente cette combinaison combattue par tous les politiciens de métier parce qu'il n'y a aucun bénéfice à en retirer.

*
* *

Nous donnons par date de leur fondation les clichés documentaires des 26 groupements des coopératives du Cottage Social.

On reste confondu devant le miracle accompli, si beau, si merveilleux, qu'il paraît incroyable ; il faut avoir pénétré dans un cottage pour juger ce que des hommes ne connaissant rien à l'art du bâtiment, ne possédant pas un sou d'économie ont pu réaliser sous l'emprise du formidable animateur qui créa pour le peuple la formule fraternelle de Cottage Social. C'est la rénovation morale et matérielle de tout un pays, ce serait le retour à la production si des hommes hardis aux âmes bien trempées mettaient demain ce programme en exécution.

Les moyens de transports ayant été intensifiés, on peut créer autour des grandes villes les villages ouvriers de l'avenir où chaque membre de la famille prolétarienne sera débarrassée du souci du loyer. Rénovation morale également : son jardin, sa basse-cour lui feront oublier le chemin du cabaret où passe le plus clair de son gain.

Tout prolétaire peut être employé à construire son foyer à quelque corps de métier qu'il appartienne, soit en maison individuelle dans les banlieues, soit en maisons à six étages dans les villes où il deviendra propriétaire de son appartement, le tout étant construit par la machine suppléant à son manque de connaissance dans l'art du bâtiment. -

Certains architectes reprochent aux constructions du Cottage Social d'être conçues sans décors ni enjolivements. On oblige des hommes qui n'ont aucun capital, le gros œuvre solide avec murs de 30 centimètres d'épaisseur suffit au prolétaire qui enjolivera ensuite quand il aura amorti sa construction.

La naissance du mouvement

FEDERATION NATIONALE DU COTTAGE SOCIAL DE FRANCE

Siège Social : 14, boulevard Poissonnière, Paris

Téléphone : Taitbout 41-32

1. — COTTAGE SOCIAL DE SAINTE-SAVINE (Aube)

Bonnetiers, cartonniers, manœuvres, charretiers ; aucun n'était du métier.

Le premier né de tout les groupements, composé de bonnetiers, de manœuvres, n'ayant jamais tenu la truelle de leur vie. Commencé en 1919, il fut terminé en 1922. Georgia Knap vint de Paris tous les dimanches montrer à ses adeptes à construire le moule et à édifier la première maison. Le maire de Sainte-Savine aida la coopérative dans ses premiers pas. Une équipe du groupe de Troyes qui devait se constituer ensuite, aida ceux de Sainte-Savine à manipuler le moule géant Goliath ; et l'on fêta dignement la naissance de la première maison, en dansant autour de l'œuvre terminée.

Ci-contre un document émanant du président de la section du Cottage Social de Sainte-Savine, paru dans le journal « Le Petit Troyen » en 1921.

POURQUOI NOUS AVONS EU CONFIANCE

Maintenant que la première maison est debout dans les plaines de Chanteloup, et que celles de Croncels sont en voie d'exécution, nous pouvons nous tourner vers nos détracteurs et leur dire : « Voilà notre œuvre ».

Venez autour de la maison, entrez..., cherchez les défauts, vous n'en trouverez pas ! et ce sont des bonnetiers, des cordonniers, des apprêteurs, des typographes, des comptables qui l'ont mise debout sans le secours d'un architecte ou d'un entrepreneur, avec les seuls conseils



Cottage Social de Sainte-Savine (Aube). — *Hommes, femmes, enfants, vieillards, travaillent avec courage le dimanche à l'édification du foyer familial, donnant au monde un exemple de solidarité sociale unique dans les annales de l'histoire des peuples.*

prodigués par le créateur de notre œuvre et contrairement à l'opinion de certains qui nous disaient aimablement : « Tas d'andouilles ! vous commencez à mettre les portes et les fenêtres avant de construire la maison ! Faites donc des chaussettes et mêlez-vous de ce qui vous regarde !... »

Nous avons écouté le grand chef dont nous étions les apprentis, lui qui ne détournait pas même la tête quand la critique venait essayer de faire échouer sa généreuse initiative.

Ce qu'il avait annoncé trois ans auparavant s'est produit ; en quatre dimanches, la maison a été moulée entièreemnt et le cinquième dimanche on a posé les liteaux et les tuiles.

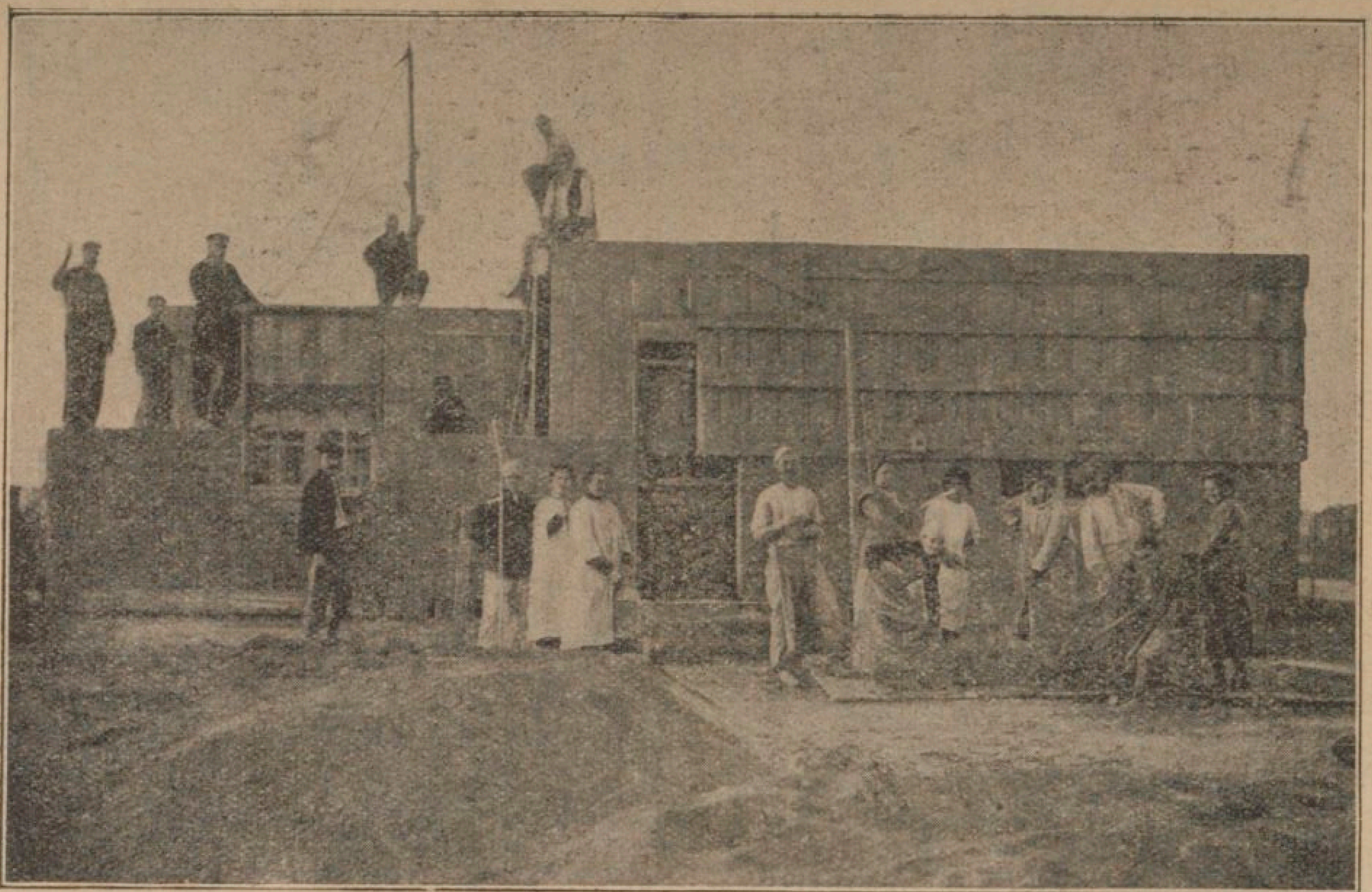
Hommes, femmes, jeunes filles, garçonnets, toute l'armée du prolétariat a donné, et cependant auparavant, aucun de nous n'avait touché à une truelle ou manipulé du béton.

La prochaine fois en raison de l'expérience acquise, nous édifierons la maison en quatre dimanches et si les gelées n'étaient pas venues brusquement, nous aurions encore une autre maison debout.

Mais pour arriver à ce résultat, il nous a fallu la confiance en nous-mêmes qui nous a été communiquée par le créateur du Cottage Social dont l'œuvre est appelée à des destinées qui échappent à l'heure actuelle, aux esprits les plus avertis.

Mais faisons un retour en arrière : Nous avons été à Troyes plus de six cents adhérents au Cottage Social ; puis, petit à petit, sous l'influence des potins et des racontars, nous sommes restés moins d'un cent.

Tout le monde était d'accord pour penser que des cordonniers, des typographes, etc., n'étaient pas des maçons ; et l'on imprimait dans un journal local sous la signature d'un ancien maire : « A chacun son métier, et les vaches seront bien gardées. » Mais ainsi que nous le disait si bien Georgia Knap, ce proverbe était vrai du temps du bon La Fontaine où il n'y avait ni chemin de fer, ni gaz, ni électricité, ni téléphone, ni avions, etc., si ce brave homme



Sainte-Savine (Aube). — *La maison au deuxième temps de son moulage; portes et fenêtres sont incluses dans le moule, murs de 0 m. 30 d'épaisseur.*

revenait sur la terre il serait obligé d'en faire d'autres dans ce genre :

Qui en ces durs temps ne sait qu'un métier,
La ceinture d'un cran, devra se serrer !

On entend maintenant dire autour de nous : « Vous avez réalisé un miracle ! Personne n'y croyait !... »

Miracle, non !..., mais exemple d'énergie et de solidarité sociale basée sur l'intérêt individuel et rien de plus !

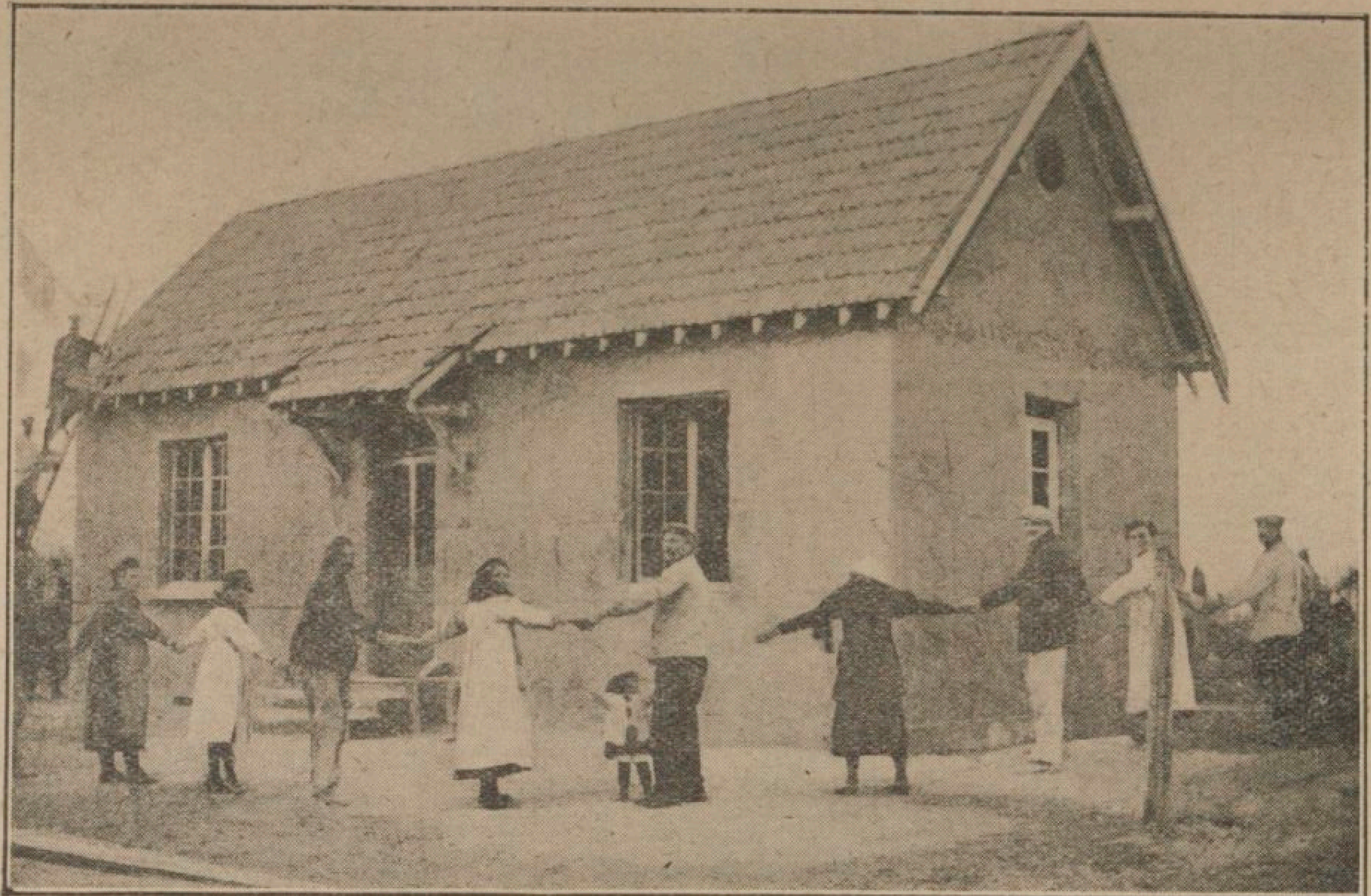
Georgia Knap nous répétait à chaque réunion générale : « Vous êtes la puissance, puisque vous êtes le travail, et vous n'en savez rien ; le peuple jusqu'ici n'est pas sorti de sa torpeur ; conduit par des sociologues à 27.000 francs par an, il attend toujours l'avènement d'un monde meilleur ; il se débat entre les grèves et la misère, attendant d'un discours ou d'une promesse politique, ce qu'il ne pourra obtenir que par le Travail !

« Mais, jusqu'ici vous ne pouviez rien ! Aucun des faiseurs du monde nouveau ne pouvait vous apporter de réalisation ; entre promettre et réaliser il y a un abîme ; aujourd'hui, la roue tourne, avec votre aide, je l'ai mise en mouvement, le Cinématographe et la Presse porteront aux quatre coins du monde l'enseignement de votre effort et vous serez suivis par tous ceux qui veulent se créer un foyer et léguer à leurs descendants, l'abri inviolable dans lequels ils pourront lutter plus facilement contre les injustices de la société actuelle. »

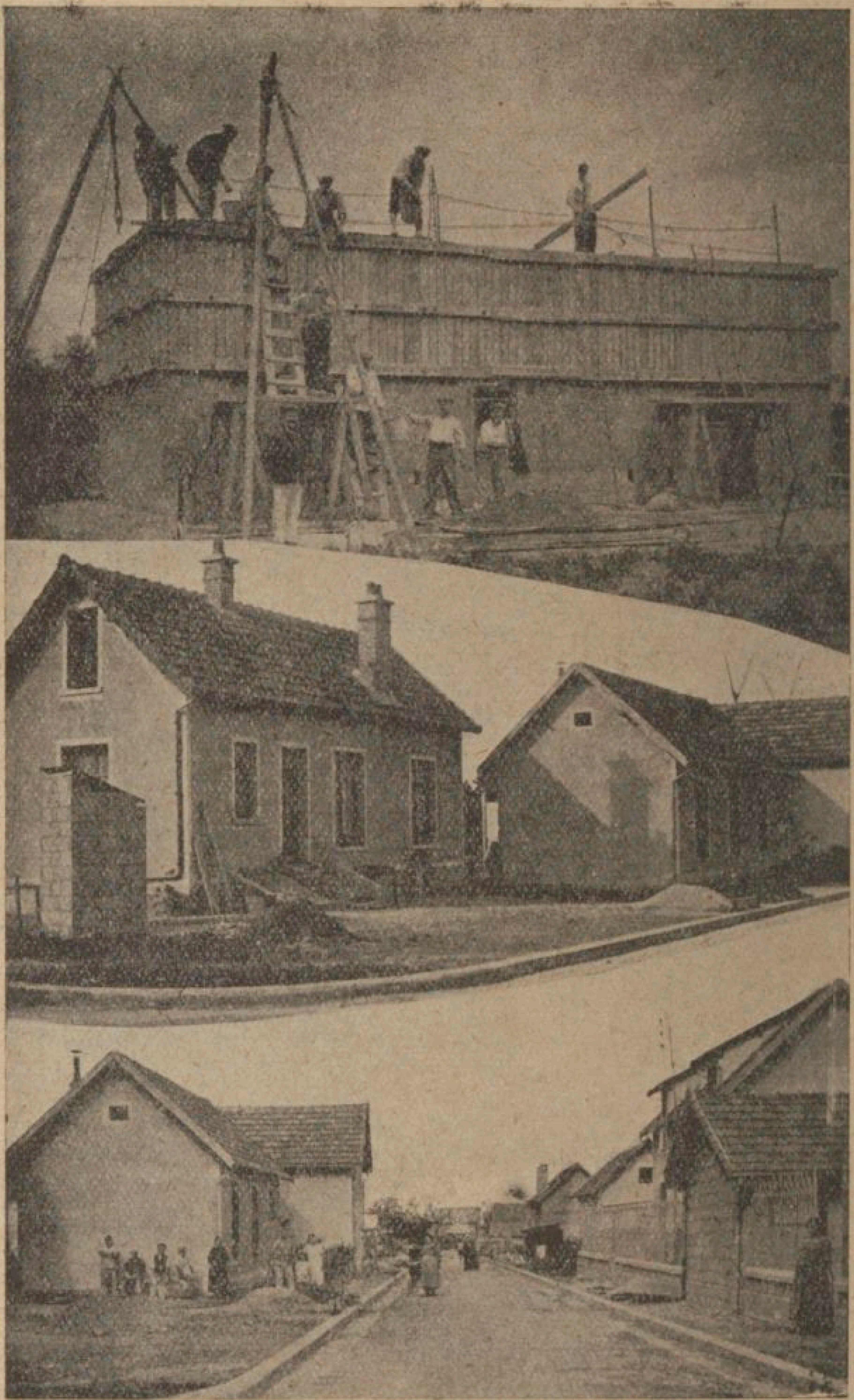
Ainsi parla Georgia Knap. S'il a eu et a encore tout le monde contre lui, qu'il sache bien que nous lui garderons un souvenir impérissable pour l'œuvre généreuse qu'il a mise debout en faveur de la classe ouvrière pour le seul plaisir de faire le bien et sans demander aucune récompense pour son effort.

C'est parce qu'il connaît l'âme du peuple, qu'il a eu le courage d'entreprendre seul une lutte de géant contre un monde d'ennemis.

C'est parce qu'il savait que nous serions des soldats courageux dans cette nouvelle bataille du prolétariat pour son émancipation qu'il s'est mis à notre tête.



Sainte-Savine (Aube). — *La maison brute de moulage: 4 pièces au rez-de-chaussée, revenait en* 1920 *à* 4.500 *francs de matériaux. On danse autour de la maison finie.*



Cottage Social de Troyes. — *La rue Edmée-Millard en construction:* 1920.

Dans quelques années, quand les yeux se seront ouverts sur les conséquences incalculables de cette nouvelle conception sociale, notre compatriote Georgia Knap sera classé comme un des plus grands bienfaiteurs de l'Humainté.

VALLOIS, Bonnetier,
Président du Cottage Social de Troyes,
rue de la Voie-des-Buttes, à Sainte-Savine (Aube).

P.-S. — Les adversaires du moulage en un seul bloc du Cottage Social prétendent que les maisons de béton sont des réceptacles d'humidité.

Il n'y a rien de plus sain qu'une bâtisse en béton isolée réglementairement de ses fondations par une dalle épaisse de ciment.

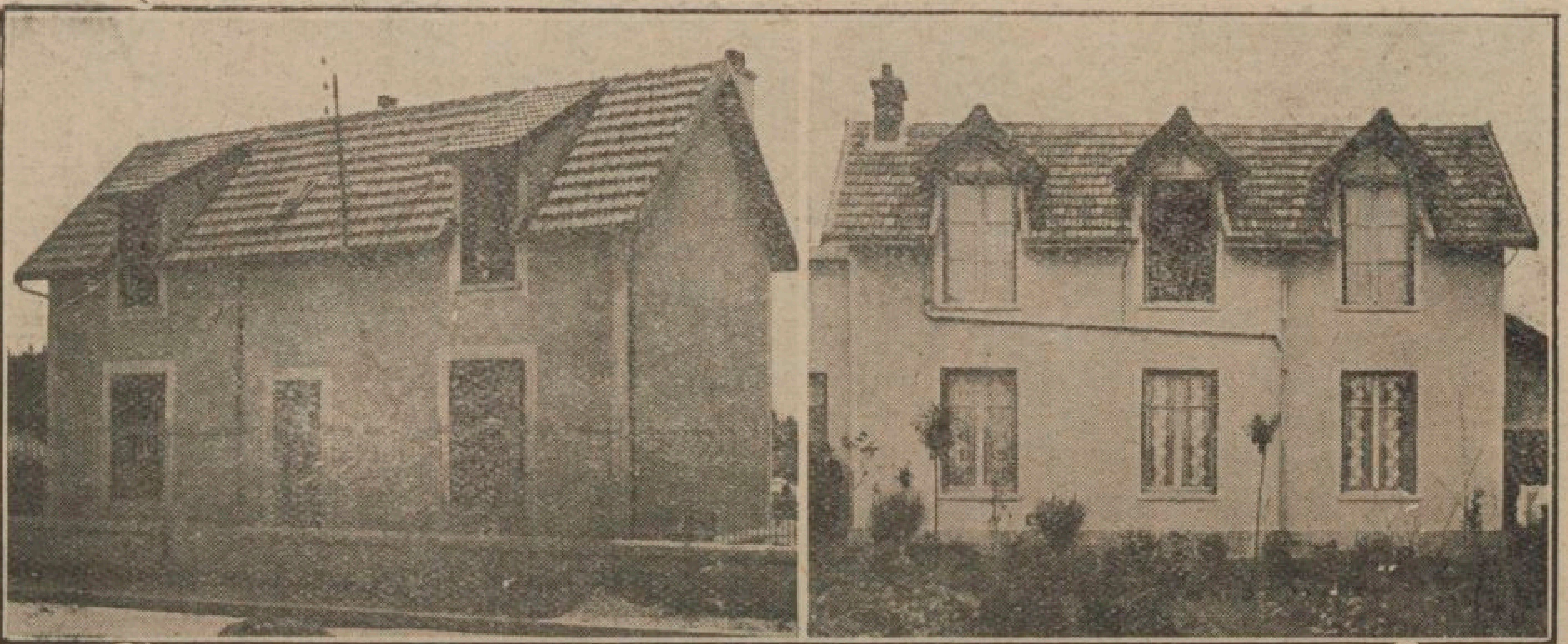
Les ânes ou les intéressés peuvent seuls affirmer le contraire.

Il y a à Troyes plusieurs maisons construites depuis trois années dont les plâtres des chambres n'ont jamais été recouverts de papier de tenture afin de convaincre les incrédules.

Ces plâtres sont aussi secs et aussi blancs que le jour où ils ont été appliqués sur les murs.

2. — COTTAGE SOCIAL DE TROYES (1919-1921)

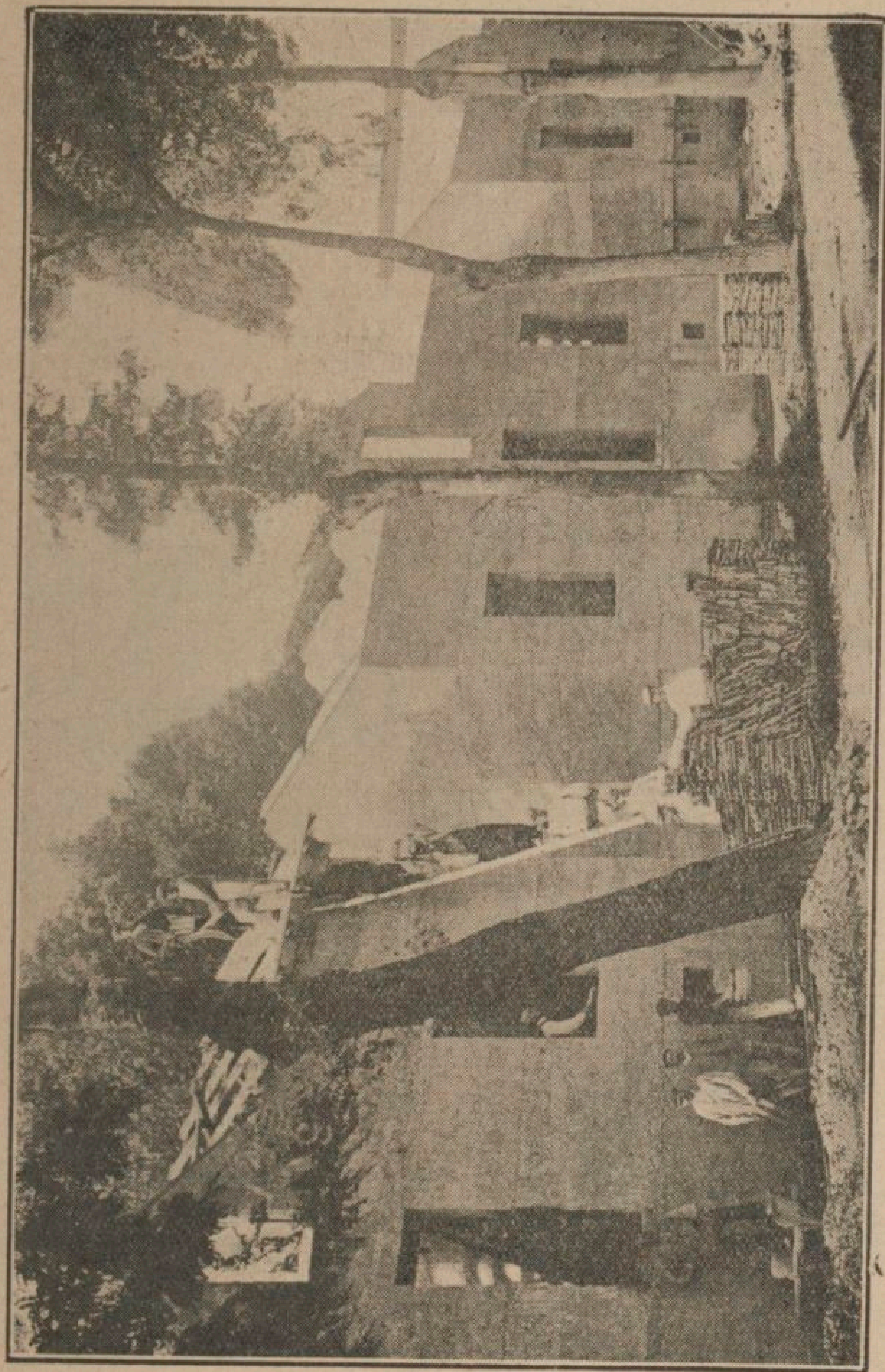
Les 20 maisons du groupe de Troyes ont été élevées derrière le vélodrome troyen dans les mêmes conditions que celles de Sainte-Savine. Le gouvernement refusa les crédits (ministère Millerand), et la plupart des industriels troyens furent des adversaires : Léon Poron, président du Crédit Immobilier ; Vitoux fils, Mauchauffée, etc... Un industriel de Croncels et André Gillier seuls comprirent le geste de leurs ouvriers et leur prêtèrent appui ; ce dernier fit fabriquer un moule dans ses ateliers et en fit généreusement cadeau à la coopérative. (Aucun des cottagistes n'était du métier.)



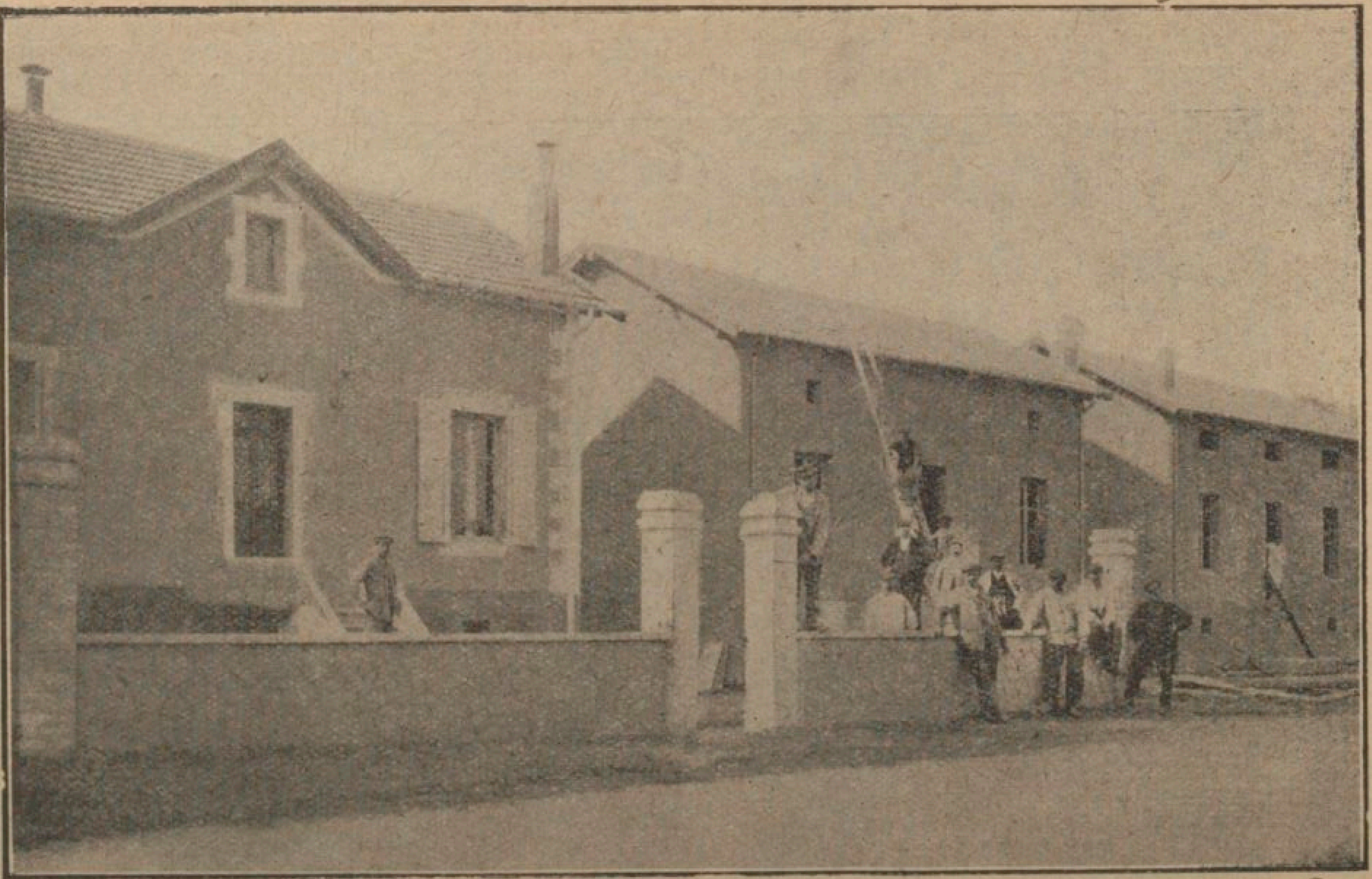
Cottage Social de Troyes. — *Deux types de maison du Cottage Social entièrement construites au moule par des bonnetiers.*

3. — COTTAGE SOCIAL DE PONT-SAINT-VINCENT (1921-1923)

Pendant la construction des cottages troyens, une équipe de futurs coopérateurs de Pont-Saint-Vincent vint



Cottage Social de Pont-Saint-Vincent (Meurthe-et-Moselle). — *Les maisons s'alignent le long de la Moselle, brutes de moulage, aussi nettes que faites par des hommes du bâtiment, cependant aucun cottagiste n'était du métier.*



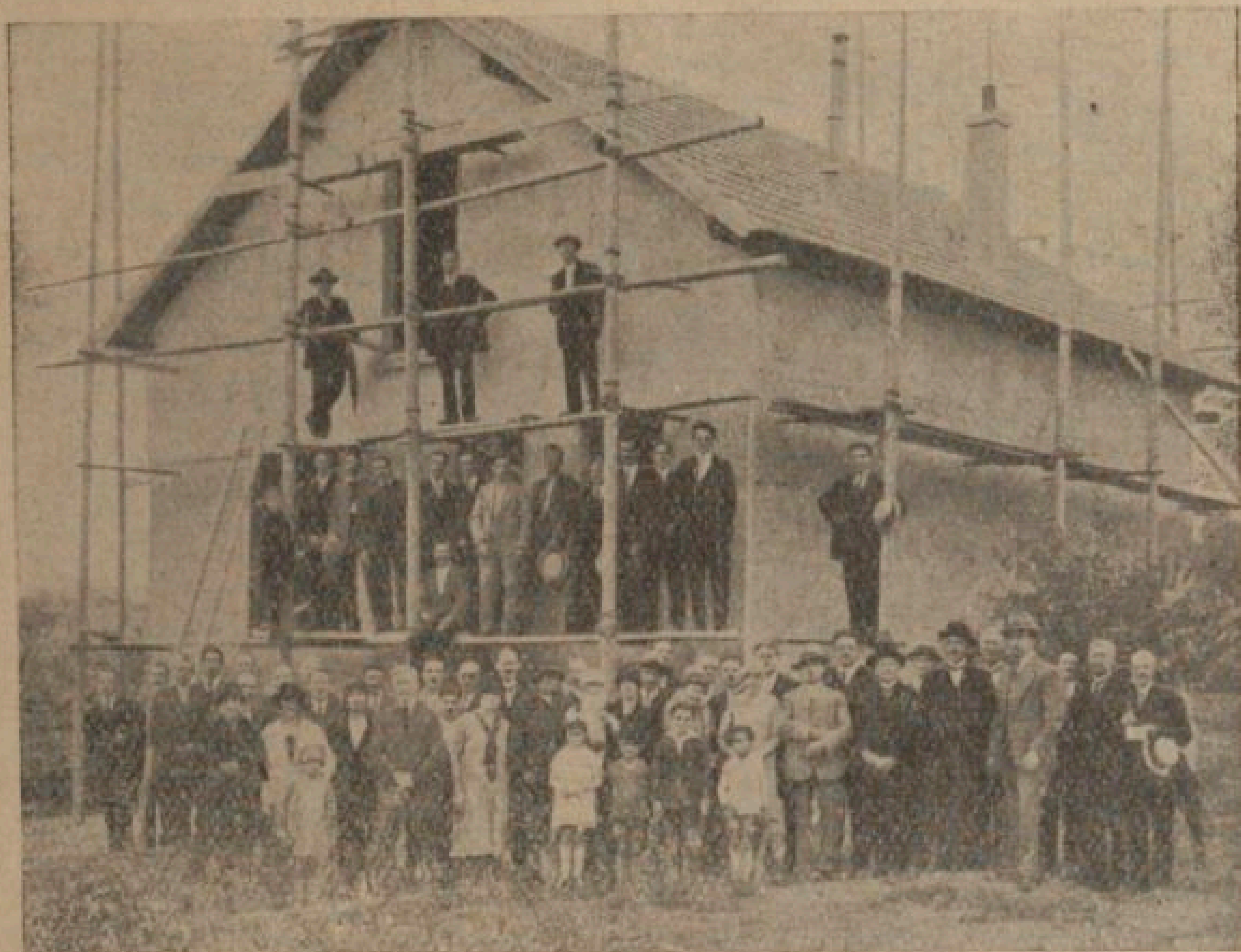
Cottage Social de Pont-Saint-Vincent (Meurthe-et-Moselle). — *Les façades commencent à se décorer. Maisons de six pièces 4 m. 50 × 4 m. 50, murs de 0 m. 30 d'épaisseur, grands sous-sols cimentés sous toute la construction.*

travailler à Troyes et acquit les connaissances spéciales pour construire le moule et édifier les cottages.

Le long de la Moselle une belle perspective de jolis cottages sortit de terre comprenant 15 maisons de 6 pièces. Mais le directeur des Usines de Neuves-Maisons fut un adversaire de la première heure, étant lui-même intéressé dans des affaires de construction de maisons (1922 à 1924). Un deuxième groupe dut renoncer à se former devant son hostilité.

5. — COTTAGE SOCIAL D'AUXERRE (1929-1931)

Ici, gros effort de la municipalité. M. Rieg, directeur de la B. N. C. rassembla les courages et réunit les futurs constructeurs. Georgia Knap vint haranguer les ouvriers



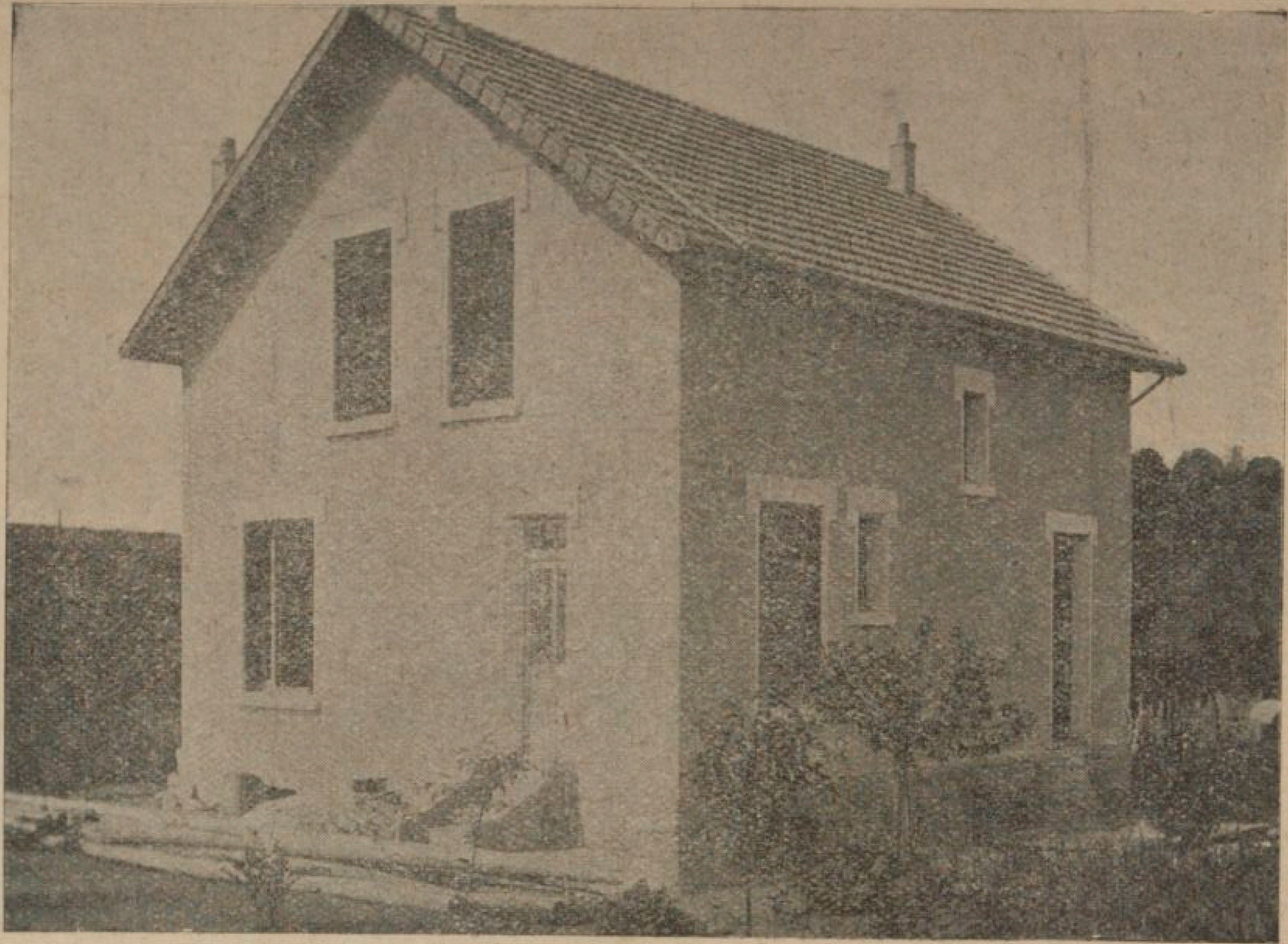
Visite municipale aux chantiers du Cottage Social. — *Les ministres ont refusé de se déranger pour ne pas mécontenter Loucheur et sa loi à la Robert Maquaire.*

et 50 maisons de 6 pièces furent construites en 3 années (par 3 groupes différents).

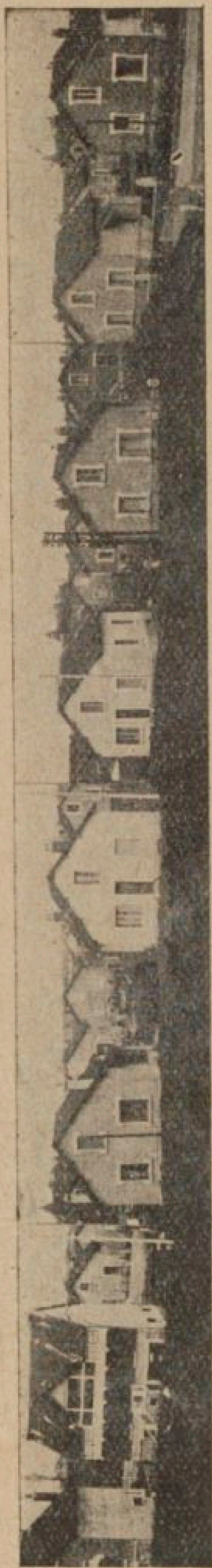
La municipalité et son maire, M. Ribain, aidèrent les cottagistes en prêtant les bennes municipales pour les



M. Bienvenu-Martin, sénateur de l'Yonne, assistant à la construction d'un des cottages sociaux d'Auxerre; sept pièces, grands sous-sols cimentés sous toute la maison.



Cottage Social d'Auxerre (Yonne). — *Une maison brute de moulage. On la croirait édifiée par des hommes du métier avec ses murs impeccables de 0 m. 30 d'épaisseur. Aucun cottagiste n'avait touché une truelle de sa vie. Georgia Knap est un animateur unique au monde.*


Le village des cottages de la gare des Aubrais, à Orléans.

transports, et M. Guilliet, grand industriel auxerrois, fit cadeau d'un moule au premier groupe dans lequel figuraient des ouvriers de son usine.

Ce groupement d'Auxerre fut l'un des plus beaux de l'époque ; la fraternité n'ayant cessé de régner parmi les cottagistes pendant les deux années de travail nécessitées pour construire les 50 cottages, maisons de 6 pièces confortables avec jardin de 400 mètres. (Aucun des hommes du groupement n'était du métier.)

6. — COTTAGE SOCIAL D'ORLEANS (1930-1933)

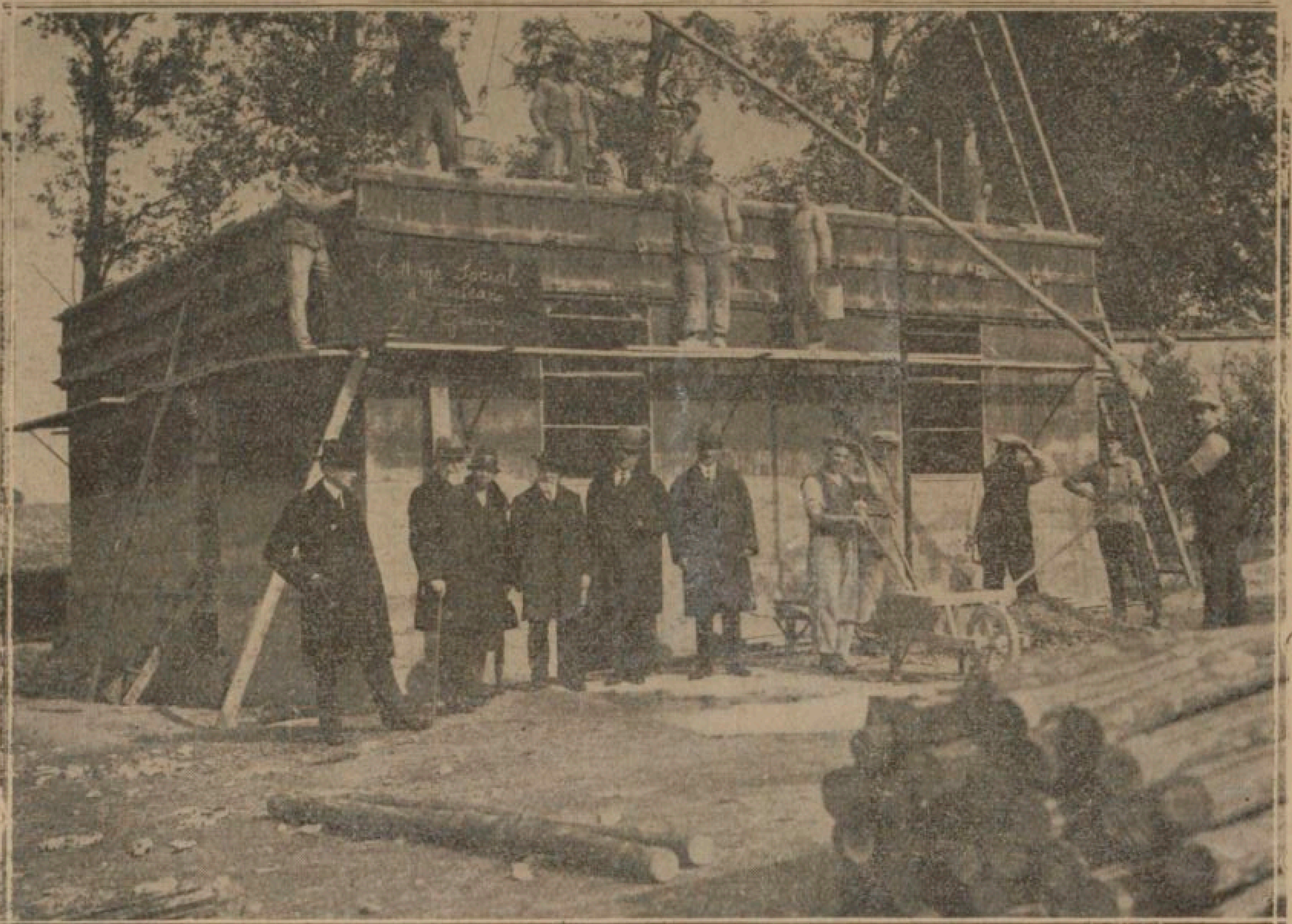
Pressenti par les organisateurs des trois groupements d'Orléans, Georgia Knap harangua les ouvriers orléanais, et la coopérative fut fondée en 1930.

Une délégation se rendit à Auxerre et, après avoir visité les trois groupes de cottages de cette ville, décida les camarades à se mettre immédiatement au travail.

L'animateur du mouvement à Orléans, M. Robert de Massy, président du Tribunal civil d'Orléans, s'adjoignit M. Dubois, ingénieur en chef de la Voie à la Compagnie du P.-O., et M. Forestier, ingénieur de la Voie, à Orléans.

Avec des chefs de cette envergure, les trois groupements d'Orléans devaient aller vers le succès.

La Compagnie mit à la disposition des cottagistes tout le matériel dont ils eurent besoin ; on établit devant la gare des Aubrais une glissière sur laquelle descendaient le mâchefer et le sable tombant sur le chantier au bas du talus.



Cottage Social d'Orléans. — *Les animateurs MM. Robert de Massi, Dubois et Forestier, assistent au moulage d'une maison du groupe Saint-Jean de la Ruelle, à Orléans.*



Cottage Social d'Orléans. — *Les cottages en construction de la rue du Pressoir-Neuf.*

50 maisons de 6 pièces avec vastes sous-sol cimenté sous toute la maison abritent cinquante familles, réparties en trois groupes : gare des Aubrais, rue du Pressoir-Neuf, et Saint-Jean-de-la-Ruelle ; de ce dernier village, les cottagistes voient de leur fenêtre le panorama magnifique de la Loire s'allongeant à perte de vue dans la campagne pour disparaître au loin comme un fil d'argent.

Philanthropes désireux de faire de la France le plus beau pays du monde, allez visiter un groupe du Cottage Social : entrez dans les maisons, vous en reviendrez émus et confiants dans les miracles que peut réaliser la fraternité humaine exaltée par un bâtisseur du monde futur.

4. — COTTAGE SOCIAL DE LORIENT (1921 à 1924)

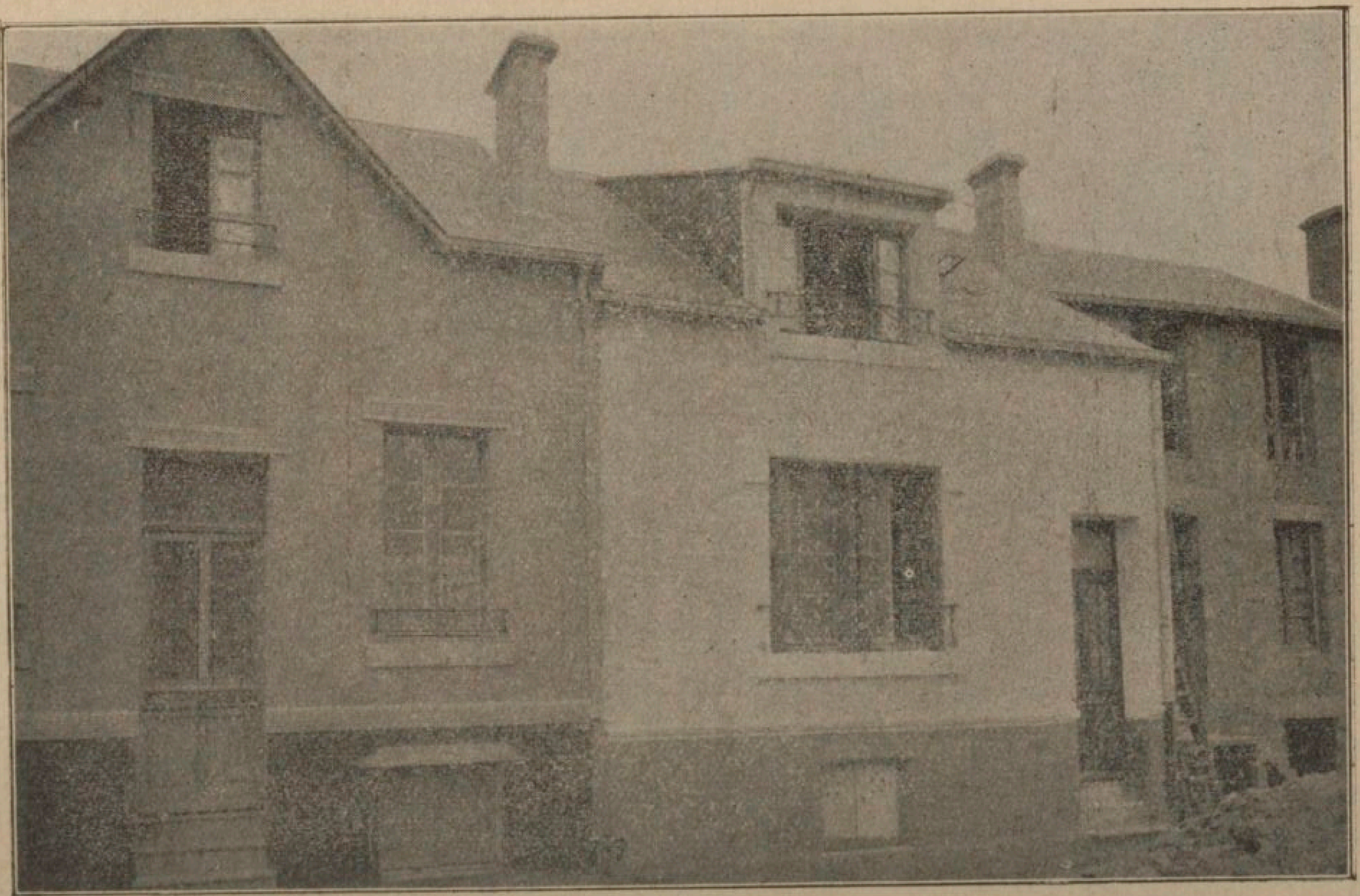
Une belle rue neuve avec des cottages spacieux 7 pièces fut ensuite créée par les cottagistes lorientais. Ils furent aidés par le directeur de l'Arsenal qui fournit les matériaux de construction dans de bonnes conditions. La municipalité (maire : Schobw) bouda l'effort de ces braves gens ; ils n'étaient que quinze, pas assez nombreux pour jouer le rôle de contrepoids aux élections municipales.

Ignorant tous l'art du maçon, ils construisirent des maisons impeccables et d'une solidité à toute épreuve.

8. — COTTAGE SOCIAL DE NEVERS

Malgré le silence de la presse officielle le bruit se répandit dans les départements voisins de la victoire des prolétaires sur la misère et le taudis.

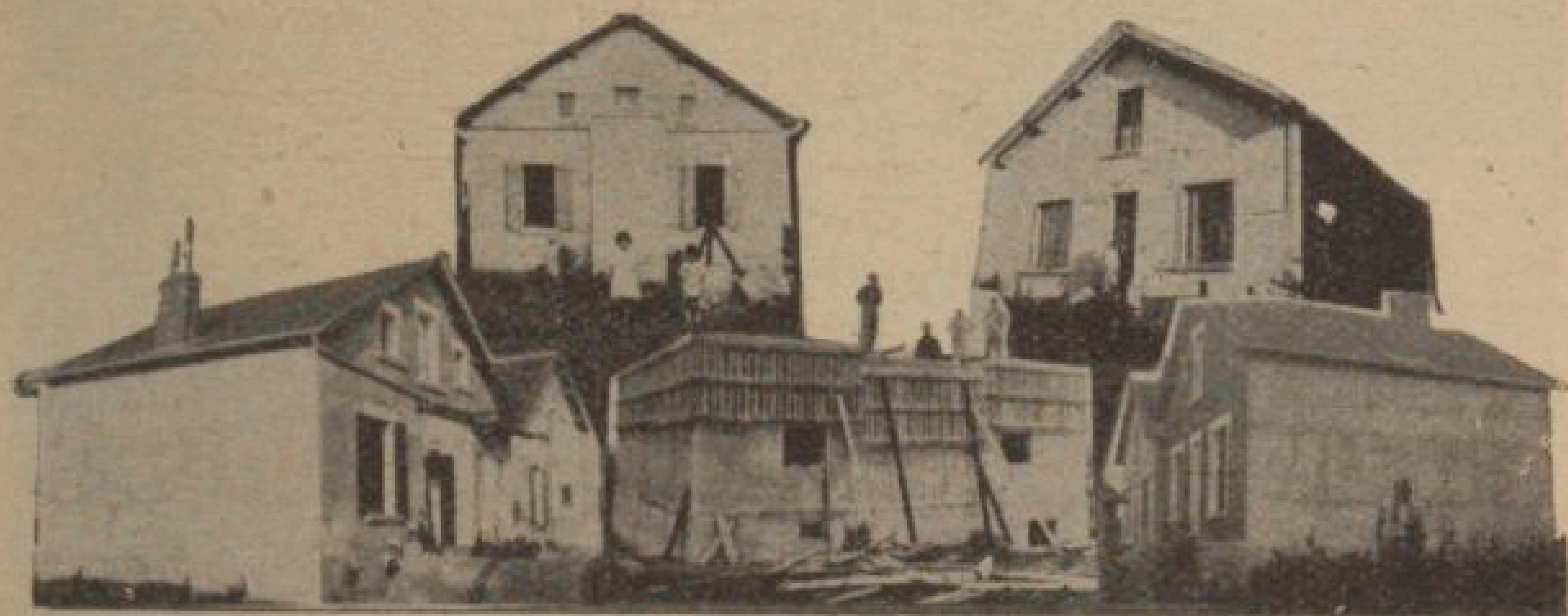
Nevers se mit en route, après une conférence de Georgia Knap présidée par M. Perrin, maire de Nevers. Après avoir visité en délégation les groupes de Troyes, d'Orléans et d'Auxerre, on se mit au travail. La municipalité encouragea les valeureux cottagistes dans leur fraternelle entreprise, mais il fallut parlementer pendant plus d'un an pour obtenir les crédits demandés. Georgia Knap dut lui-même aller relancer la direction de la Caisse des Dépôts



Cottage Social de Lorient. — *Une rue nouvelle en construction qui représentera, une fois terminée, le travail des ouvriers métallurgistes de l'arsenal de Lorient pendant deux années (tous les dimanches employés).*

et Consignations où on lui avoua que le dossier Nevers avait disparu des cartons !...

Les vingt familles qui n'eussent jamais pensé posséder un foyer sont maintenant sorties des taudis, ne doivent



Types de maisons du Cottage Social de Nevers.

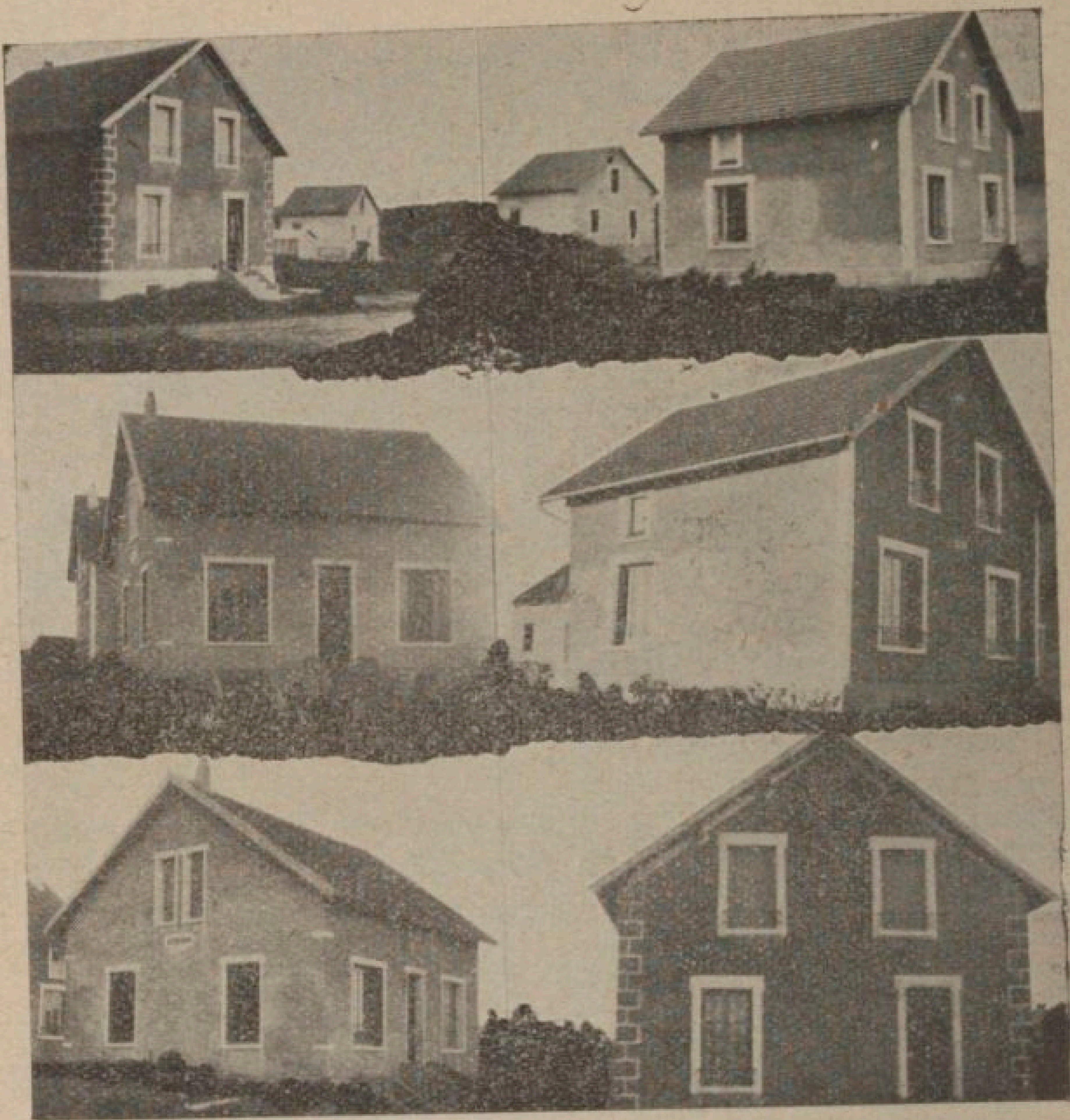
qu'à elles-mêmes et par leur confiance dans le créateur du Cottage Social d'être en possession de la petite maison tant rêvée et si magnifiquement conquise.

7. — COTTAGE SOCIAL DE CHABLIS

Vignerons, laboureurs, ouvriers agricoles deviennent des maîtres dans l'art de construire des maisons.

Suivant l'exemple de leurs camarades d'Auxerre et d'Orléans, les cottagistes de Chablis se constituèrent en coopérative. Sous l'impulsion du maire, M. Boitot, et de M. Mathiè, vigneron à Chablis, ils fondèrent trois groupes de cottages comprenant 20 maisons très jolies et très confortables qui émaillent de leurs vives couleurs les prairies et vignobles entourant cette jolie petite bourgade.

Les familles, maintenant sauvées de la misère, habitaient pour la plupart des taudis infects, l'un d'eux une cave humide et le secrétaire une grange de terre battue où ses deux enfants contractèrent une maladie osseuse qui faillit les emporter. Aujourd'hui, la joie règne dans ce monde ouvrier et les misères passées ne sont plus que mauvais souvenirs. Georgia Knap est passé par là !



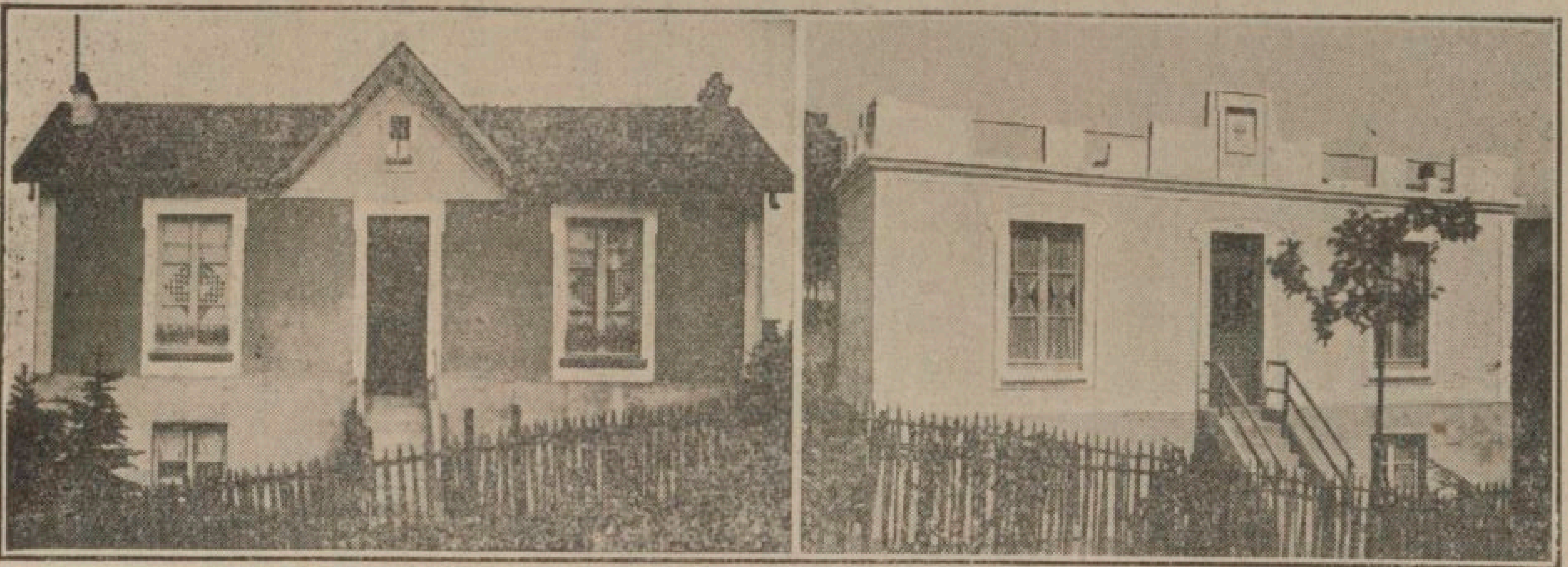
Cottage Social de Chablis

Ouvriers agricoles, petits vignerons et cultivateurs, sont maintenant logés dans de spacieuses demeures ; ils ne doivent qu'à leur travail le bonheur retrouvé.

LA CITE DE LA VICTOIRE (1919-1921)

Quoique n'ayant pas été construit par des cottagistes, ce petit groupe de maisons, situé à Saint-Cloud, au bas de la gare du Val-d'Or, a été l'une des premières réalisations exécutée par des non-initiés à l'art du bâtiment.

Mme Eugène Simon, présidente des Ligues de Bonté, pressentit Georgia Knap pour exécuter six maisons, type Cottage Social, en béton moulé, au milieu des constructions en bois, offertes aux mutilés français par les Américains.



Deux types de maisons du Cottage Social de Saint-Cloud (Val-d'Or).



Mme Eugène Simon fit construire un moule à ses frais, et on embaucha des manœuvres qui, sur les ordres de Georgia Knap, moulèrent d'une façon impeccable les six cottages, malgré leur inexpérience dans l'art du bâtiment.

C'est pendant la construction de ces types de maisons, que les premiers groupements du Cottage Social envoyèrent des délégations qui purent constater que les hommes qui construisaient ces maisons était comme eux, absolument ignorants du métier de maçon.

Et ils partaient enthousiasmés, raconter à leurs camarades l'incroyable réalisation qui s'était effectuée devant eux, présage d'un heureux événement dont allait bénéficier le monde des travailleurs.

COTTAGE SOCIAL DE VILLEURBANNE (1930-1933)

Fondé en 1929 par M. Lazare Goujon, député-maire de Villeurbanne, après qu'il se fut documenté à Troyes, Auxerre, Orléans, etc...

Ce groupement connut le plus grand succès en raison de l'appui matériel et moral qui lui fut donné. Il groupe 420 prolétaires propriétaires des 70 maisons élevées le dimanche pendant leurs loisirs, le moule géant de Georgia Knap suppléant à leur ignorance de l'art de construire les habitations.

Pendant la conférence faite à la salle des fêtes de la mairie de Villeurbanne, le 8 septembre 1929, Georgia Knap fit le procès du traître à la classe ouvrière, Herriot, qui, dix ans auparavant, avait refusé les crédits à un groupe de tra-

vailleurs Villeurbannais, employés de tramways, de bureaux, imprimeurs, facteurs, agents des postes, etc..., qui désiraient élever leurs foyers eux-mêmes par le procédé du Cottage Social.

Il s'agissait, en l'occurrence, de prêter 150.000 francs sur les 20 millions que Herriot s'était fait octroyer pour construction d'habitations dites à Bon Marché. Pour faire plaisir à la camarilla qui l'entoure, il refusa de prêter cette somme destinée à l'achat de terrains.

Il faut que le lecteur sache que Herriot est Troyen comme Georgia Knap, et qu'Israël, sénateur, habitant



Les rues neuves du Cottage Social de Villeurbanne (Rue Nicolas-Garnier)

Troyes et copain de Herriot, n'a jamais pu entendre le nom de Georgia Knap sans tomber en épylepsie. Or, pour continuer la tradition, les deux compères ont combattu l'homme qui les dépasse de cent coudées. Georgia Knap a pour eux, le mépris que tout homme qui aime son pays, affecte pour les politiciens néfastes et incapables de créer, mais maitres dans l'art de bourrer le crâne de ceux qui ont du temps à perdre pour les écouter.

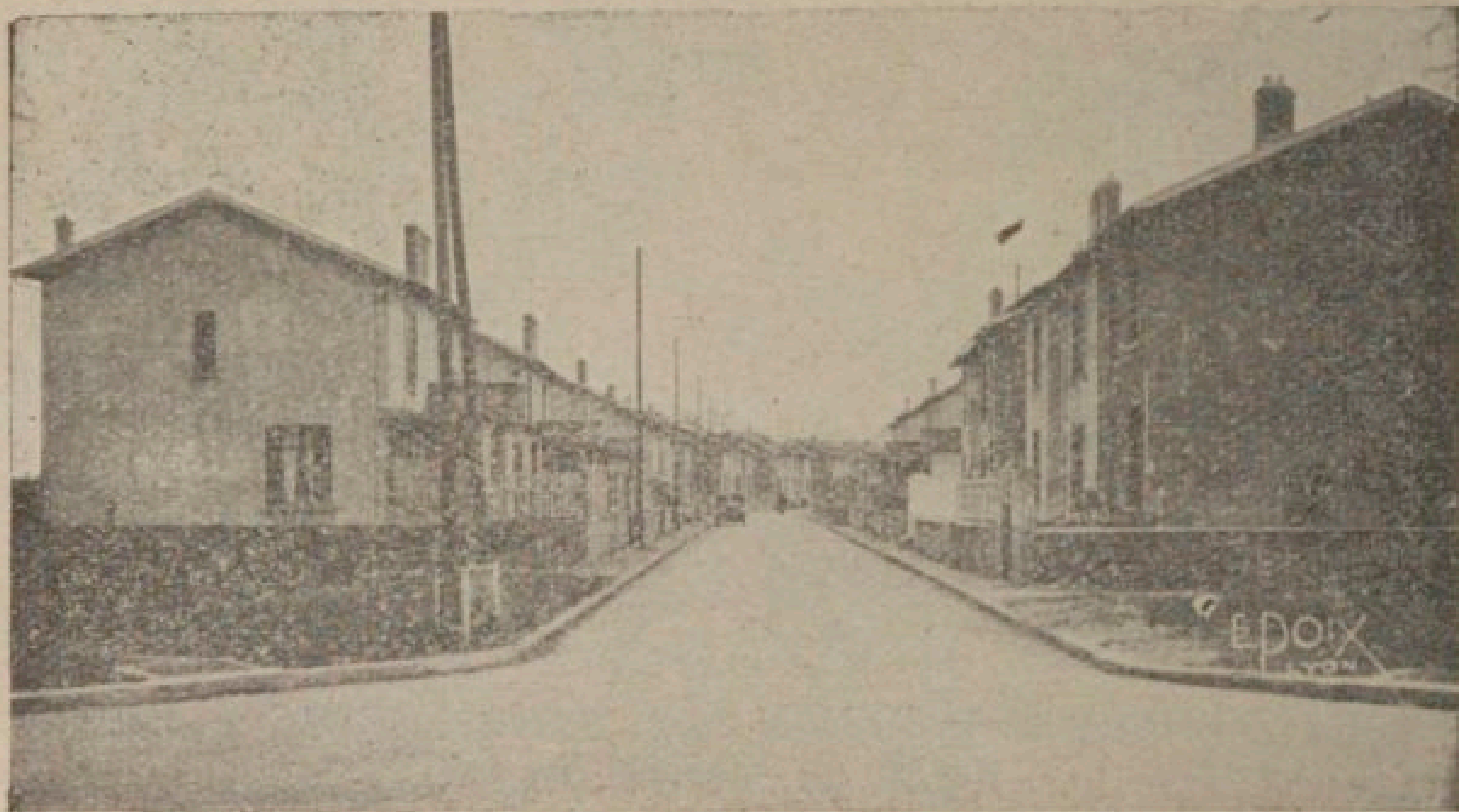
Herriot n'avait aucune excuse pour agir de la sorte. C'est à Troyes qu'était né le premier groupement du Cottage Social, il savait quel mérite ces bonnetiers, courageux et disciplinés, avaient eu en donnant à la collectivité l'exemple d'une discipline couronnée d'un retentissant suc-

cès, mais sa jalousie proverbiale ne connut plus de bornes, quand il apprit par Israël que l'expérience si critiquée avait réussie.

Des temps tragiques approchent pour les politiciens abjects qui ont trompé le peuple pour leurs propres intérêts ou leur orgueil froissé. Attendons le jugement de la masse des spoliés, ils sauront faire justice.

Un autre adversaire était également dans la place à Villeurbanne, Humbert Isaac, industriel. Israël, Isaac, il ne manquait plus que Jacob.

Ce dernier empêcha par tous les moyens en son pouvoir



Les rues neuves du Cottage Social de Villeurbanne
(*Rue Blasco-Ibanez*)

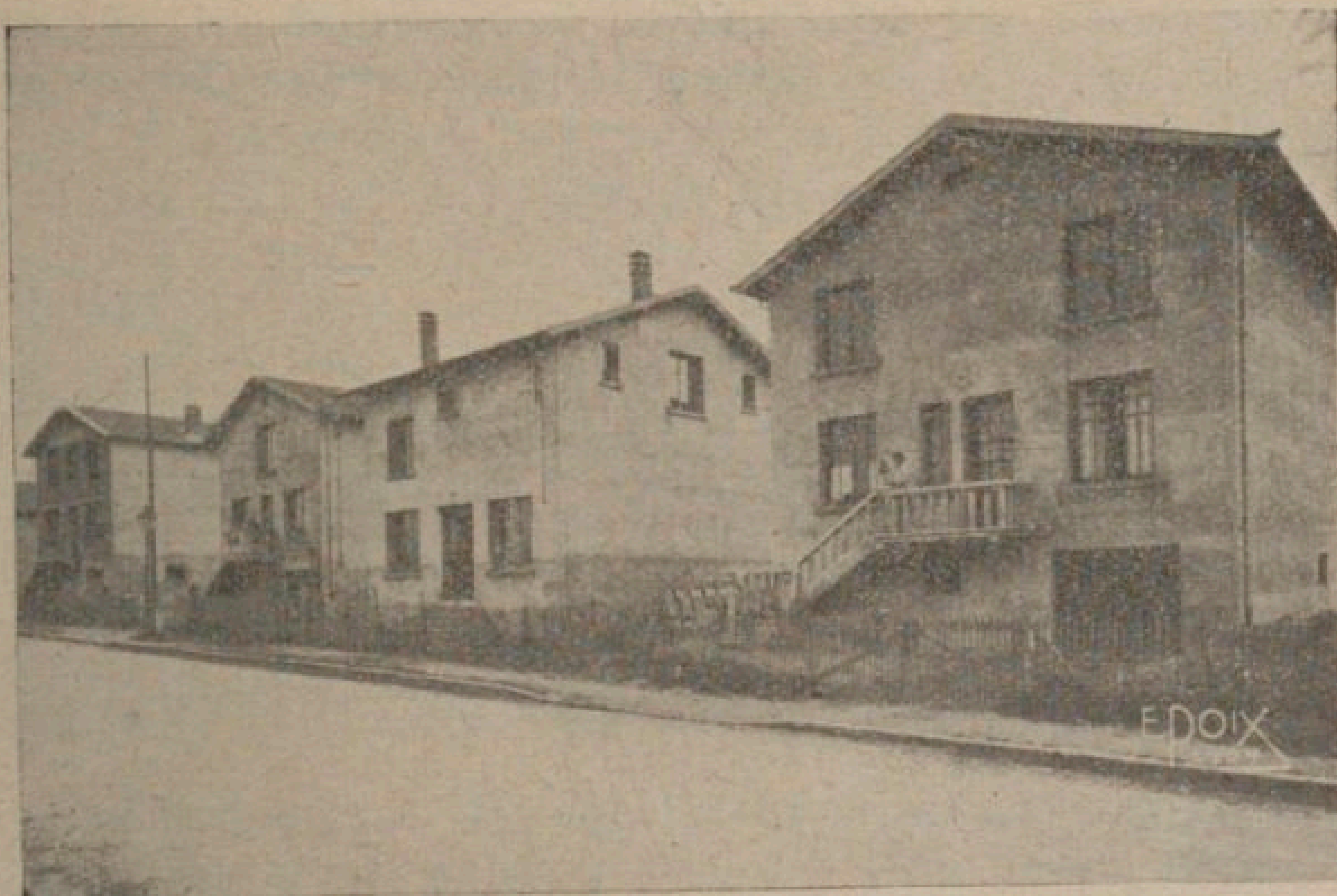
que Georgia Knap fut admis à contrôler le plan financier et exécutoire du Cottage Social Villeurbannais.

On sait avec quelle intelligence et quel talent ce soyeux orgueilleux et surfait a veillé à la comptabilité de l'affaire Vincent, à Villeurbanne.

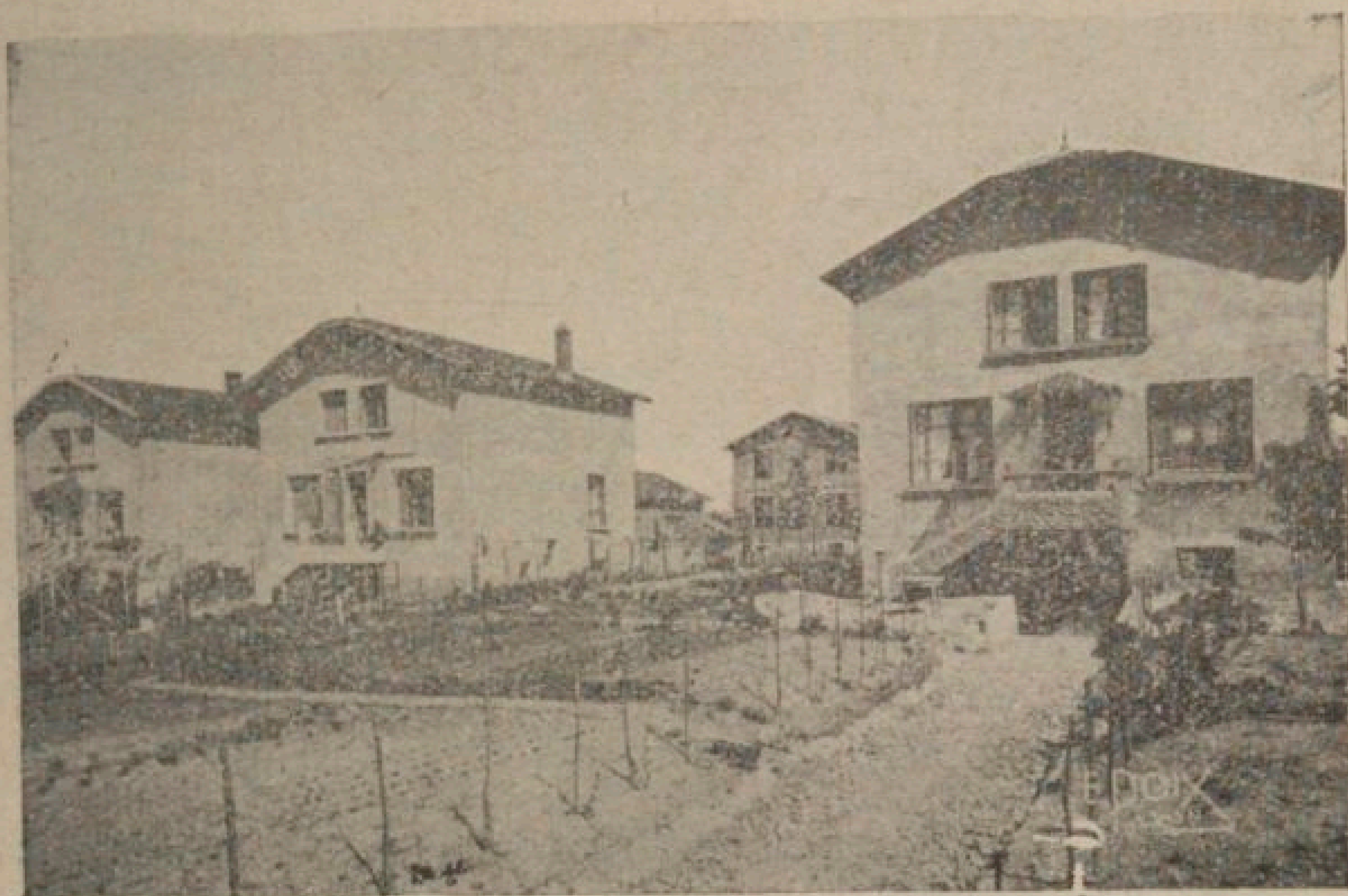
Nommé administrateur, Isaac ne vit que des beautés, dans la volatilisation du million escroqué par le joyeux directeur des Habitations à Bon Marché de Villeurbanne. Il y aura des comptes à rendre au moment venu ; patience.

COTTAGE SOCIAL DE LYON (1932-1935)

Sans Herriot, sans rien lui demander, et sans qu'il s'en doute, car il aurait tout fait pour empêcher le groupement



de réussir, le Cottage Social de la Croix-Rousse s'établit sur le terrain des anciennes fortifications de Vauban, avec de bons et dévoués chefs, M. Groulier, président, et M. Flos,

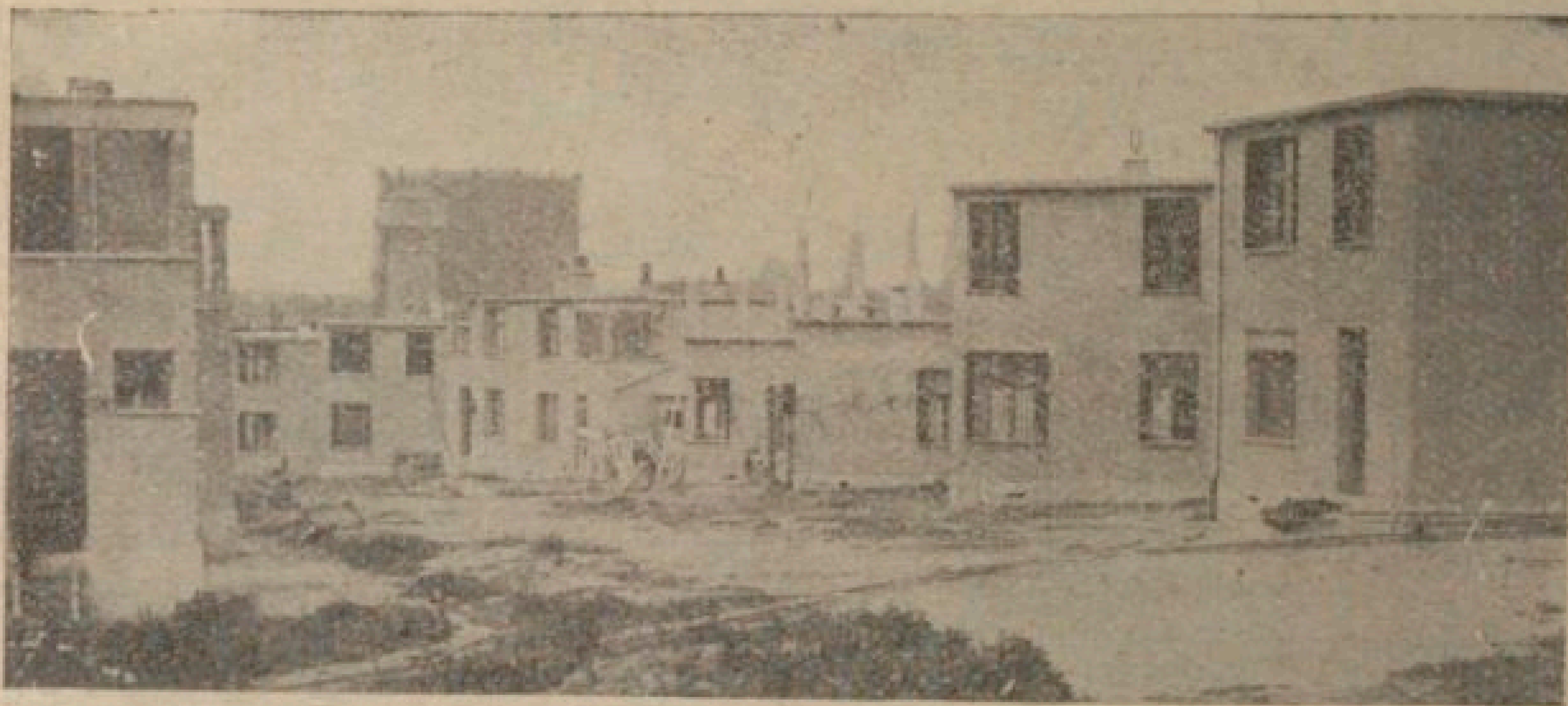


le sympathique secrétaire général, âme du groupement, qui dut mener un dur combat contre des adversaires haut placés.

Les jolies maisons représentées par les clichés ci-contre, ont été élevées par des employés de bureau pour la plupart. Contrairement à la médiocrité sociale du Champenois moyen Herriot, il s'est trouvé à Lyon un homme de cœur capable d'analyser la grandeur d'âme des fils du peuple et de mettre toutes ses forces à leur service. Ce bon socialiste, dont la classe ouvrière devra se souvenir, est le député-maire de Caluire, M. Peissel, qui eut pour les cottagistes de Lyon-Caluire, un sentiment d'admiration fraternel en raison du bel exemple de solidarité que ses administrés donnèrent à la collectivité.

COTTAGE SOCIAL DE SAINT-ETIENNE (1932-1935

Le groupement de Saint-Etienne est à signaler par la masse du travail qu'il a fourni, puisque toute la viabilité, eau, gaz, électricité, routes, a été exécutée par la coopéra-



tive pendant les heures de loisir. Le Duc de Broglie, propriétaire des terrains, a cédé dans de bonnes conditions de prix, une partie de son parc, 6 francs le mètre. La municipalité aida également les cottagistes, en prêtant le matériel de la ville, wagonnets, voie Decauville, pelles, pioches, etc...

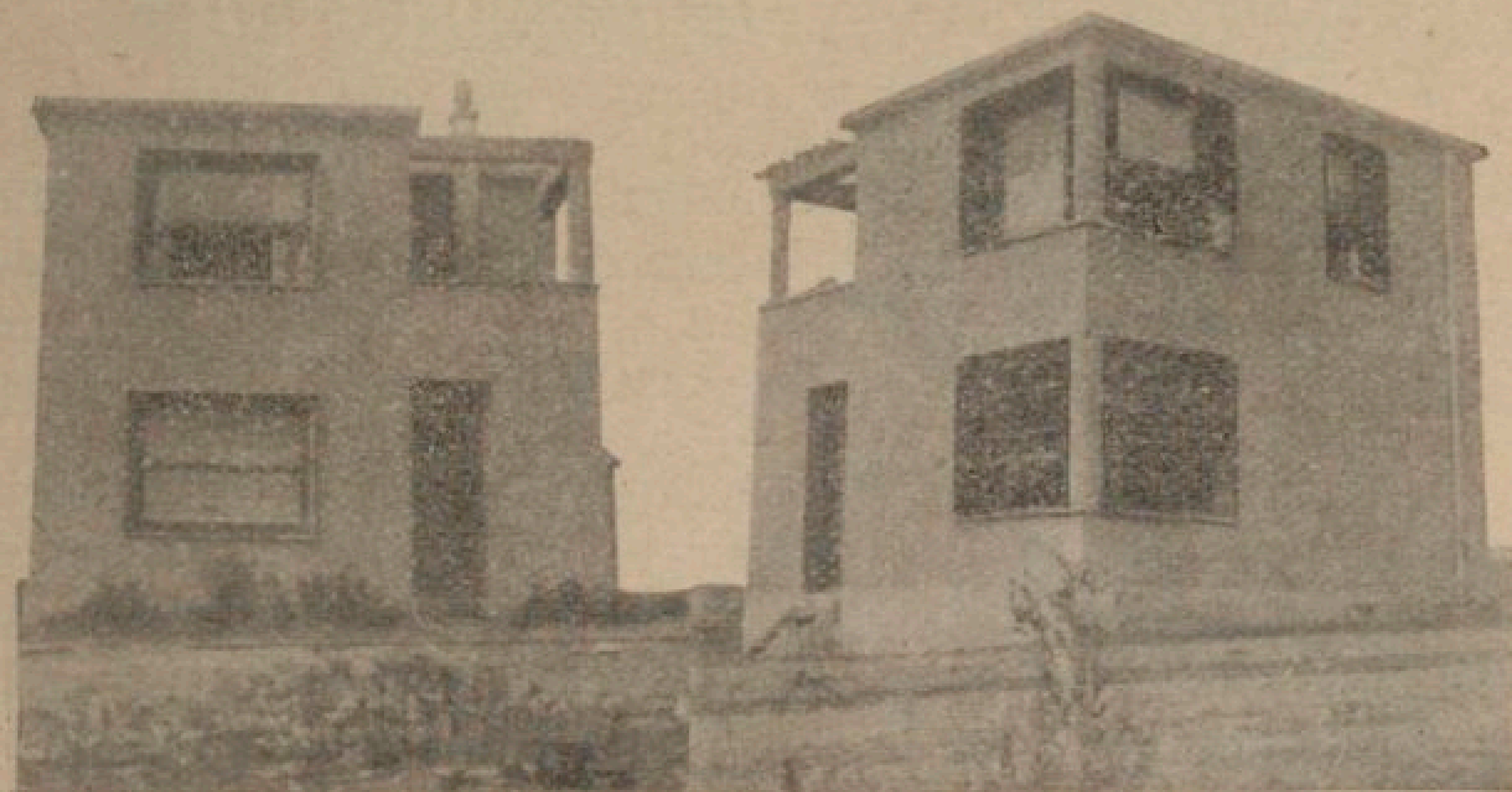
Un animateur d'une rare audace, un jeune, M. Bruyère, président des assurances sociales, soutint l'ardeur des cot-

tagistes pendant les trois années nécessaires à la mise en viabilité des terrains du Cottage Social.

Un Comité composé de notabilités stéphanoises, MM. le Docteur Pélissier, Auguste Guittou, J.-A. Bossu, Jérôme



Rivoire, Bernard et Delomier, se chargea des formalités nécessaires pour la mise en exploitation des terrains ; et comme dans les autres coopératives, les cottagistes réalisèrent le miracle de devenir propriétaires de leurs foyers



sans posséder de capital argent, mais apportant un capital travail, qui valait quatre fois plus que le numéraire qui leur était consenti. Un nouveau groupe de 18 maisons va être fondé le mois prochain.

COTTAGE SOCIAL DE TOUCY (1930-1932)

Un petit groupe fondé par M. Mathié, secrétaire général du Cottage Social de Chablis, en même temps que ceux de l'Yonne, la municipalité aida également à la mise en activité du groupement.

COTTAGE SOCIAL DE JOIGNY (1932-1934)

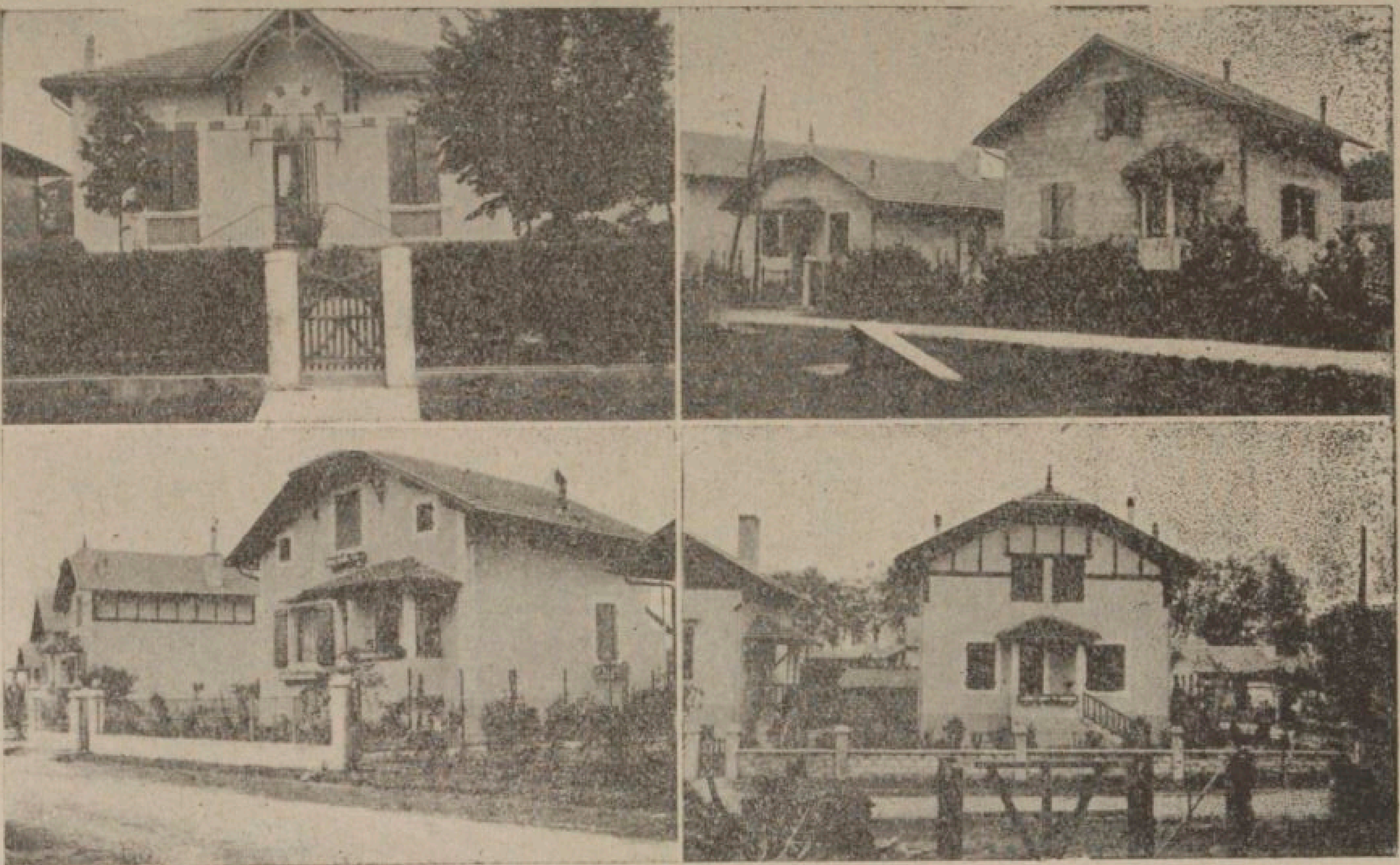
Composé presque uniquement d'employés de l'Intendance militaire, qui exécutèrent une agréable agglomération de petits cottages dans les escarpements de la rivière l'Yonne, sur la gauche en venant de Paris, avant de traverser le pont, ces riantes petites maisons animent le paysage de leurs silhouettes agréables et multicolores. Dans le modèle adopté par la coopérative, un garage automobile est pratiqué dans le sous-sol.

Aucun maçon dans la coopérative, employés de commerce, manutentionnaires, chauffeurs, livreurs et agents militaires.

COTTAGE SOCIAL DE DAX (1932-1935)

Les trois groupes d'Orléans portèrent leur renommée sur les réseaux voisins, et les cheminots de Dax, à leur tour, se mirent au travail. L'animateur de ce groupe, conducteur au Paris-Midi, M. Grocq, organisa avec Georgia Knap, une conférence à la mairie de Dax, et le groupement fut fondé.

Dans une entrevue que le fondateur du Cottage Social eut à Paris avec M. Paul, directeur des Chemins de Fer de la Compagnie du Midi, il reçut de celui-ci l'assurance que l'Administration encouragerait ce beau mouvement de solidarité sociale par tous les moyens que lui permettraient les règlements. La parole donnée fut tenue, et les cheminots de Dax, ne possédant pas le capital pour devenir propriétaires de leurs foyers, apportèrent les trois quarts de ce capital en main-d'œuvre et en bénéfices récupérés par la coopérative sur les matériaux achetés au prix de gros et l'absence de frais d'entrepreneurs et d'architectes.



COTTAGE SOCIAL DE DAX

LE COTTAGE SOCIAL DE BREST

Malgré l'hostilité de Dautry, lieutenant de Loucheur, ce petit groupe réussit à se maintenir et à terminer sa tâche. Composé d'une partie de cheminots, ceux-ci firent appel à la Direction des Chemins de Fer de l'Etat pour se procurer les fonds auxquels ils avaient droit.

Refus de Dautry, qui ne tient nullement à patroner une œuvre, alors que les entreprises quelles qu'elles soient, l'ont toujours trouvé rempli de bienveillance. Voici la lettre adressée au fondateur du Cottage Social de France, par le Pasteur Huart, président du Cottage Social de Brest.

20 janvier 1932.

Cher Monsieur G. Knap,

« En réponse à votre lettre du 12 écoulé, le Directeur des Chemins de Fer de l'Etat a refusé les subsides de son département sur le prétexte que dans un certain endroit le Cottage ne marchait pas.

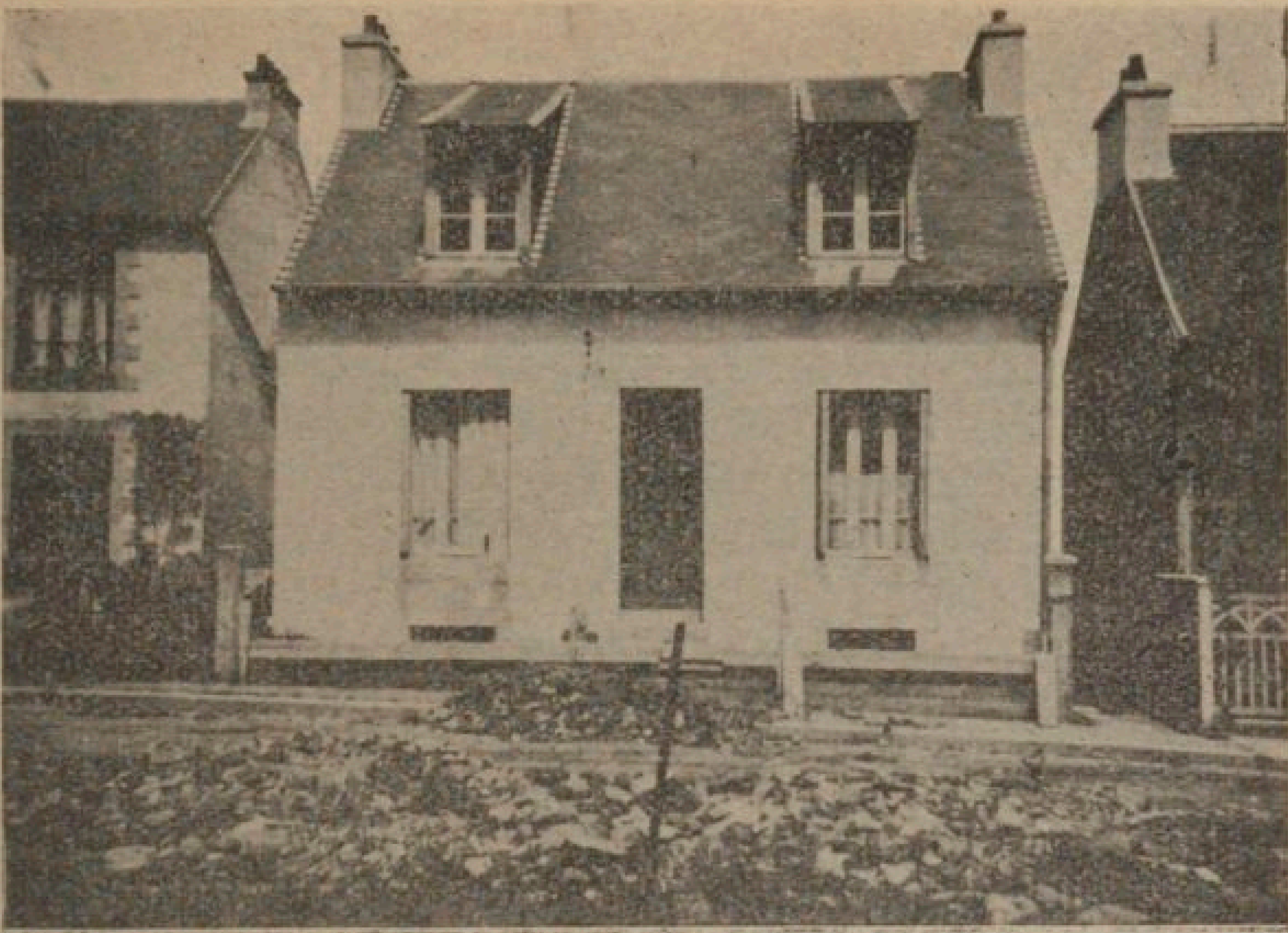
« Ce n'est là évidemment qu'un faux prétexte, puisque partout et notamment à Brest, le Cottage tient ce qu'il a promis, et les premiers émerveillés sont les cottagistes eux-mêmes, puis les autorités brestoises.

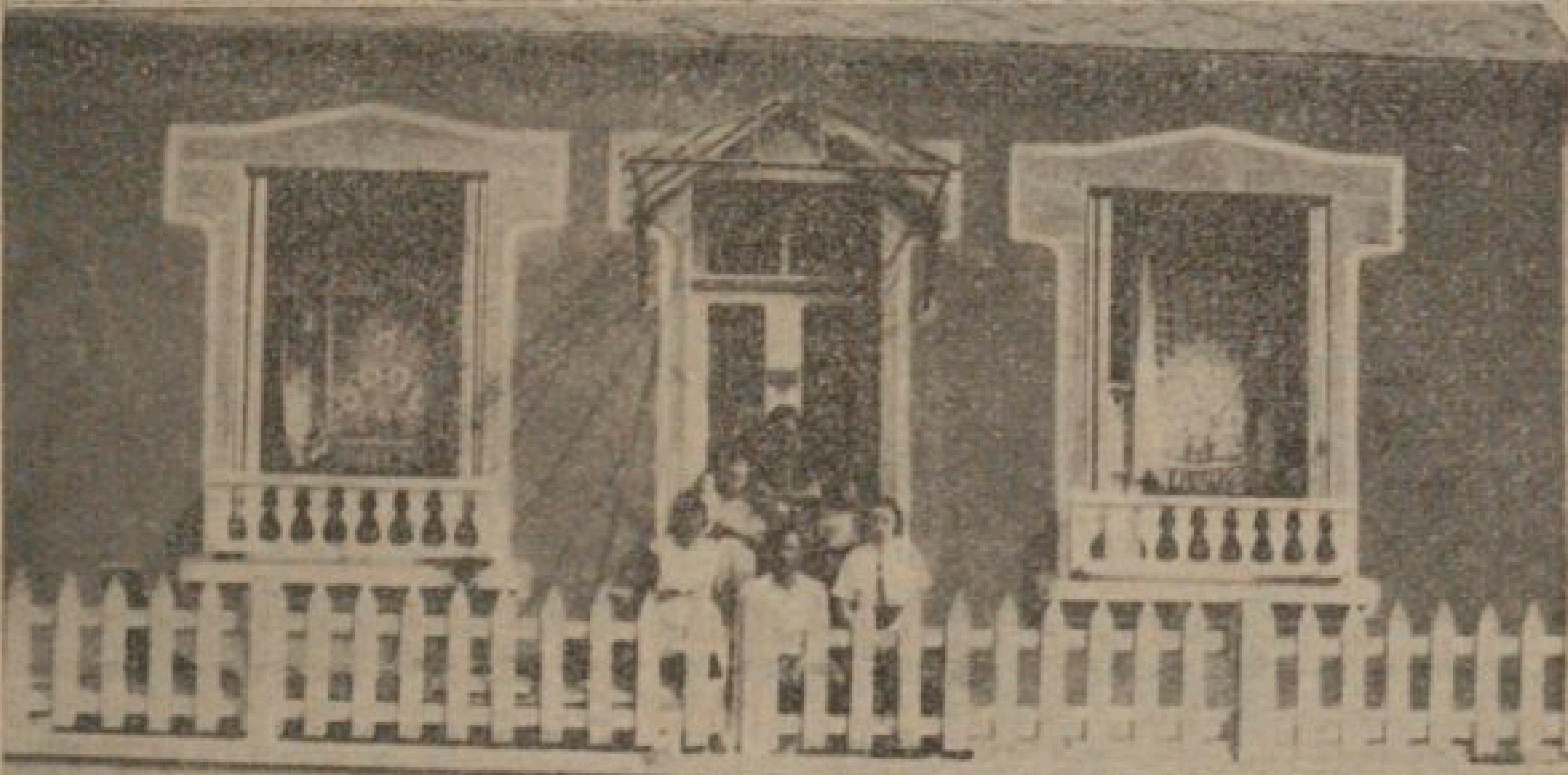
« Nous allons mettre en marche un second groupement, qui s'en tirera certainement aussi bien que le premier. Nous avons reçu, dès les premiers jours, les subsides de la Société de Crédit Immobilier, le président de cette Société est membre de notre Conseil d'administration.

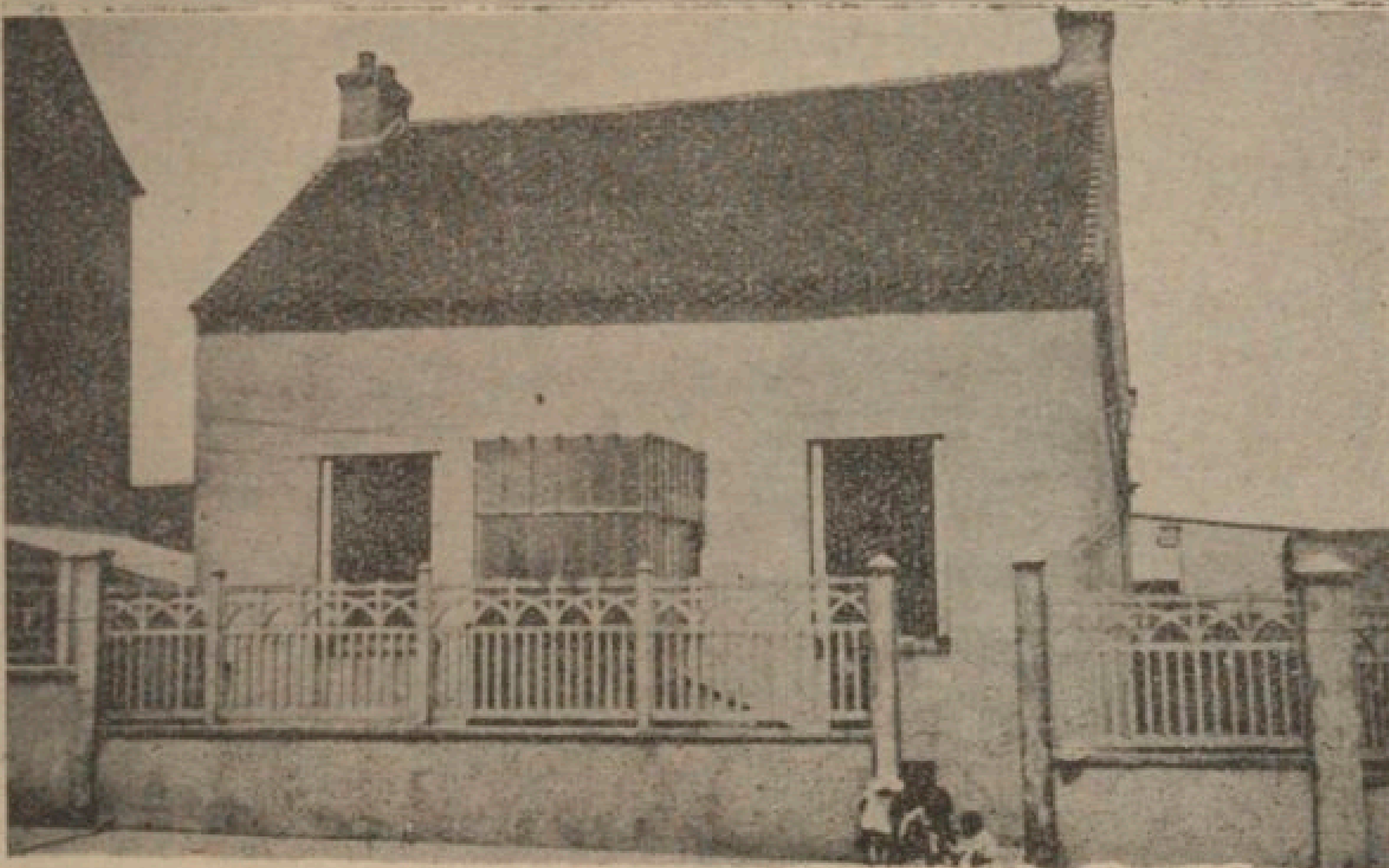
« Un prochain voyage en Afrique va m'obliger de passer à un autre le drapeau cottagiste. J'ai la confiance que l'œuvre ne souffrira pas du changement. Je suis bien content d'avoir pu vous connaître et collaborer avec vous, à cette magnifique œuvre du Cottage Social ; outre la satisfaction d'avoir pu faire un peu de bien, j'emporte au loin la satisfaction d'avoir profité moi-même de votre belle activité, on s'enrichit toujours à donner de soi-même.

« Croyez, cher monsieur, à mes sentiments dévoués. »

Pasteur HUART.







COTTAGE SOCIAL DE BREST *Quelques types de maisons*

COTTAGE SOCIAL DE TONNERRE (Yonne) (1932-1935)

L'infatigable secrétaire général du Cottage Social de Chablis, M. Mathié, se rendit à Tonnerre, et exposa au maire de cette ville, M. Cerceau, les heureux résultats obtenus dans l'Yonne, à Auxerre, Chablis, Joigny, Toucy, etc...

Une conférence de Georgia Knap fit surgir les bonnes volontés dans les notabilités, sachant se pencher sur les misères d'autrui.

Le premier groupe d'ouvriers Tonnerrois, se mit à l'œuvre. Comme ses aînés, il ouvrit le chemin du bonheur



pour des familles logées dans des abris précaires, et condamnées à être des locataires à perpétuité.

La Municipalité se dévoua à l'accomplissement de sa tâche de rénovation sociale, et assura à ses administrés les plus pauvres l'accession à la propriété, qu'ils n'auraient jamais pu acquérir par aucun autre moyen, ne possédant pas un sou de capital argent, mais riche du capital travail dans le cadre de la fraternité et de la discipline consentie.

LE COTTAGE SOCIAL DE SENS (1933-1935)

Le Docteur Bailly Sallins : une âme !... l'un des meilleurs lieutenants de Georgia Knap, a dû lutter âprement contre des conseillers municipaux affairistes pour mener à bien sa tâche.

De jolis petits cottages baignés dans le soleil et la lumière, et qu'elles ont construites elles-mêmes, abritent de nombreuses familles qui connaissent enfin la joie de vivre.

La devise du Cottage Social : « Peuple espère, le soleil enfin luira pour toi », a été mise en exécution dans cette jolie petite ville, et on continuera quand les pouvoirs publics régleront une fois pour toutes la question des prêts, autre-



Sur la terre battue, avec le carton bitumé pour toiture, une famille souffrait du froid et des intempéries.
Un cottage confortable établi par eux-mêmes, a remplacé le taudis.

ment qu'elle ne l'a été jusqu'ici, bien faite pour décourager les meilleures volontés.

On voit ci-dessus une tanière en carton bitumé, dans



L'un des groupes du Cottage Social de Sens; aucun homme n'était du métier.

laquelle pourissait une famille de braves travailleurs. La Municipalité s'entêtait à l'abandonner à son malheureux sort, pour des raisons d'égoïsme et de politique malsaine.

Grâce à son président, Docteur Bailly Sallins, ces déshérités du sort habitent le joli petit cottage des premières maisons en bordure de la route nationale du cliché ci-devant.

LE COTTAGE SOCIAL DE BALLANCOURT

Etabli par des artificiers de la poudrerie du Bouchet, à Ballancourt, ce groupe a été puissamment aidé par de généreuses initiatives. Une sainte femme, douce image de Déesse de la Charité, penchée sans cesse sur la misère humaine, la comtesse de Bourbon Busset fût l'âme de ce



Types de maisons du Cottage Social de Ballancourt.

petit coin de campagne, où les habitués du taudis ont connu la joie de vivre dans des pièces claires, spacieuses, au milieu de jardins verdoyants.

M. Diguet, président du groupement, eut à lutter lui aussi contre les forces adverses, ennemies des généreuses initiatives.

RAPPORT DU CONSEIL SUPERIEUR
DES HABITATIONS A BON MARCHE
présenté au Président de la République
par M. Georges Risler,
Président des Sociétés de Crédit Immobilier de France

(« Journal Officiel » du 30 septembre 1930.)

...l'activité du Cottage Social se développe très heureusement sous l'impulsion de son président et fondateur M. Georgia Knap, qui, s'étant mis en rapport avec les Sociétés de Crédit Immobilier, a pu largement intensifier son action : il a fondé des groupements à Troyes, Sainte-Savine, Pont Saint-Vincent, Lorient, Versailles, Auxerre, Argenteuil, Ballancourt, Orléans, Chablis, Thouars, etc., etc...

A Villeurbanne, M. Perrin, adjoint au maire de cette ville, décrit les cottages construits à Orléans : « L'impression produite sur la délégation par la visite des immeubles, est, dit-il, extrêmement favorable, tant au point de vue de l'élégance que de la solidité.

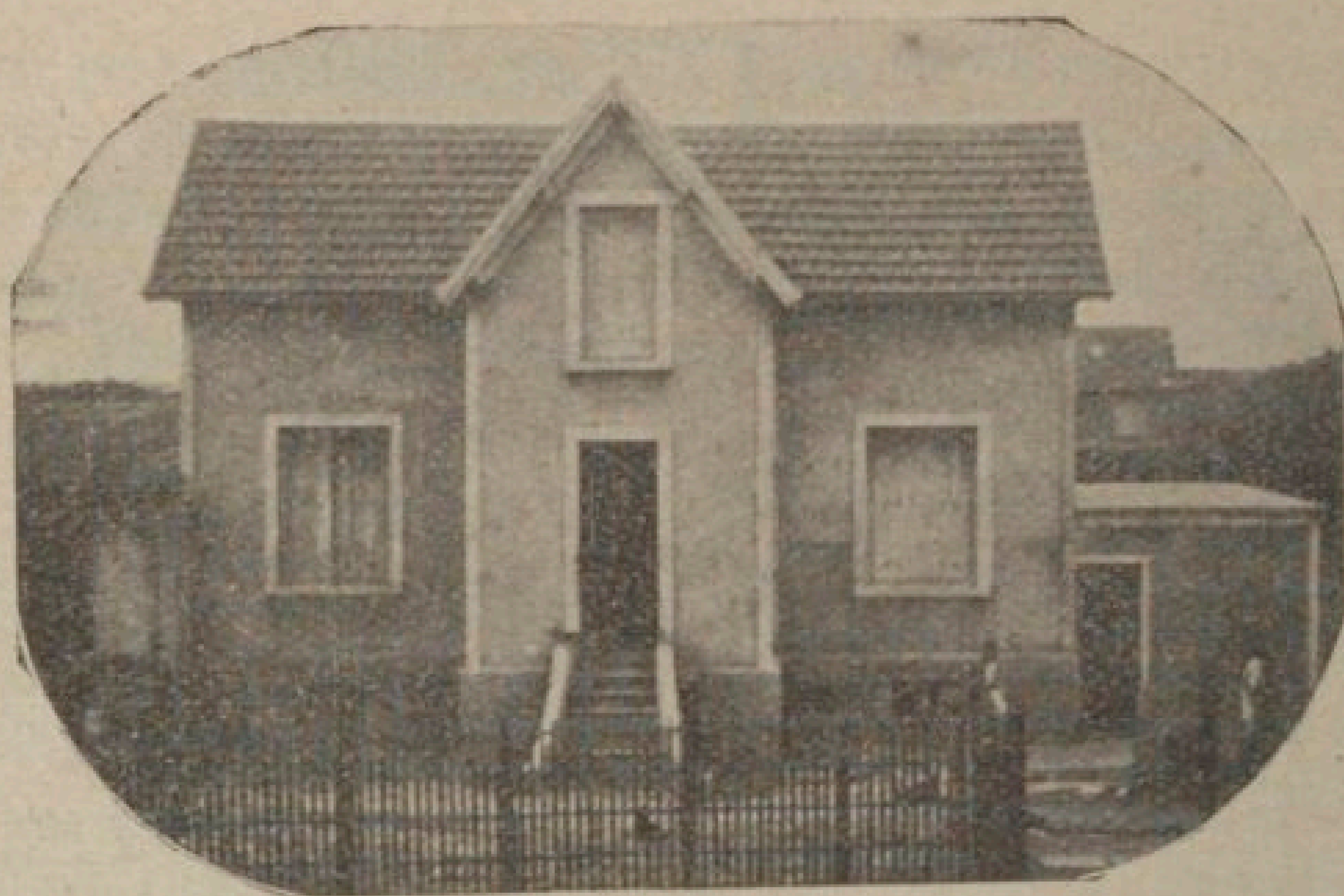
La bonne tenue des maisons habitées, largement aérées, gaies, cirées, astiquées(et embellies chaque jour par leurs propriétaires, nous a enthousiasmés. La délégation est revenue de sa visite émerveillée avec la volonté d'engager les camarades Villeurbannais dans la voie large, lumineuse et pleine d'espoir, qui permettra à beaucoup d'entre eux, de se sortir du Taudis, de se libérer de la misère, par le travail et la solidarité. Le travailleur est toujours profondément attaché à la maison dont il est le propriétaire, mais cet attachement est encore augmenté lorsqu'il l'a construite de ses mains pendant les heures généralement consacrées au repos. »

Georges RISLER.

LES GROUPEMENTS QUI ABANDONNERENT DEVANT L'HOSTILITE MANIFESTE DES MUNICIPALITES

COTTAGE SOCIAL D'ARGENTEUIL (1922-1925)

Ce groupe, à qui tout crédit gouvernemental fut refusé, esaya de travailler avec l'aide de quelques personnes charitables pressenties par Georgia Knap, Mme Eugène Simon et M. Philippe Rémy.



Les travaux de viabilité, pour créer une route de 200 mètres, aboutissant sur les terrains, absorbèrent les quelques milliers de francs disponibles pour cet usage.

Mais la Municipalité bourgeoise de cette époque se déclara franchement adversaire, sous prétexte que les cottagistes étaient des communistes.

Georgia Knap alla lui-même à la mairie et fit comprendre au maire que plus tard il aurait à rendre compte de ses actes à ceux qu'il administrait si mal. La mort du maire a mis fin au conflit, mais il reste d'autres responsables, il sera facile de les retrouver !

Le groupe, sans argent, sans soutien, se dispersa, après avoir construit une seule maison. Il y avait un bel exemple à donner à proximité de Paris. Les adversaires triomphèrent ; la classe ouvrière est incapable de se diriger elle-même, clamèrent-ils de tous côtés.

Cependant, ces hommes avaient fait preuve d'un courage bien digne d'être donné en exemple. Georgia Knap leur avait fait obtenir d'un bienfaiteur, un matériel de forage de puits et, pendant un an, la coopérative, sous ses ordres, travailla à forer deux puits de 16 mètres de profondeur dans un terrain semé de pierres meulières où on ne descendait quelquefois que de 30 centimètres dans une journée de 10 heures.

Une seule maison fut construite. Après quoi, la coopérative, abandonnée de tout le monde, se dispersa, alors que tout se prêtait à la réussite si la Municipalité y avait mis un peu de bonne volonté.

Une journée passée aux chantiers du Cottage Social rapporte à l'ouvrier 450 francs. Main-d'œuvre, bénéfices sur l'achat en gros des matériaux, rapidité de construction, économie de frais d'architectes et d'entrepreneurs.

Le tour de construction des maisons se fait par tirage au sort, pour éviter les contestations possibles.

L'ensemble évolue sur la devise : Travail ! Discipline ! Fraternité !

LE RETOUR A LA TERRE

En même temps que la création des premières maisons sociales, Georgia Knap fit paraître une plaquette concernant les modalités constructives du Retour à la Terre, par les mêmes directives que celles du Cottage Social.

Aucun politicien, aucun légiste n'eut pensé que la collectivité puisse réaliser le miracle d'exploiter à nouveau, dans des conditions tout à fait spéciales, les terres, abandonnées par leurs occupants sur tout le territoire français.

Naturellement, les pouvoirs publics se montrèrent nettement hostiles, ils n'avaient pas pensé à cette intelligente manière de résoudre le problème. Un essai qui devait être tenté à Chateauroux, avec 50 fermiers cottagistes, fut boycotté par le maire, l'heure viendra, attendons ! ! !...

LE COTTAGE SOCIAL DE DUNKERQUE

Fondé en 1929 par M. Debyser, chef de bureau à la gare des marchandises, il devait grouper des employés du chemin de fer sous forme de coopérative du Cottage Social. Quand le groupement fut constitué, ce brave homme passa le tout à architecte et entrepreneur.

Ce bon philanthrope n'a pas craint pour désorienter ses subordonnés de dire que le système de moulage était impraticable, mais ce qui laisse deviner où il voulait en venir, c'est que M. Debyser a écrit à des tiers demandant des renseignements qu'il avait très peu connu Georgia Knap et n'avait eu aucun rapport avec lui.

Or, il y a eu une correspondance active de vingt lettres échangées pour monter le groupement avec Georgia Knap, et de plus, M. Debyser est venu déjeuner chez lui avec son secrétaire pour prendre les dernières informations avant de monter la coopérative.

Où était l'intérêt de ce chef de bureau en trahissant ses collègues ?

LE COTTAGE SOCIAL DE BELFORT (1931)

Ici un exemple de duplicité incroyable de la part de l'organisateur de ce groupe, qui, en assemblant des cottagistes, n'avait d'autre but que d'en faire une proie facile à mettre entre les mains d'un architecte de la localité.

La Municipalité semblait cependant avoir fait preuve de bonne volonté en faisant présider la première réunion d'appel des cottagistes par M. Géant, adjoint au maire de Belfort.

Mais la politique ne devait pas tarder à diviser les organisateurs.

Le président du Cottage Social, M. Lesmann, fit savoir au Comité Central de la Fédération Nationale du Cottage Social de France, que Tardieu faisait partie du Comité d'Initiative du Cottage Social de Belfort, ce qui eût pour effet de faire abandonner la coopérative par les émules municipaux, adversaires de l'ancien président du Conseil.

Après cet abandon provoqué, les cottagistes protestèrent, s'étant groupés pour construire leurs maisons et

non pour les faire édifier par architecte et entrepreneurs, n'en ayant pas le moyen.

Abandonné par la Municipalité, le groupe se dispersa, gardant rancune aux conseillers généraux et municipaux de leur égoïsme et de leur indifférence à leur égard.

COTTAGE SOCIAL DE GAGNY (Seine-et-Oise) (1924-1925)

Ici, même enthousiasme des cottagistes ; dans les terrains du lotissement de la Maison-Blanche, 20 jeunes hommes courageux et disciplinés, construisent leur moule. Georgia Knap vient chaque dimanche travailler avec eux.

La première maison est debout : avec l'aide financier de quelques-uns de ses amis, le fondateur de l'œuvre a pu leur faire acheter les matériaux pour édifier le premier cottage.

Maintenant, il est debout ; la preuve est faite près des pouvoirs publics que les ouvriers parisiens peuvent donner, par leur travail, une garantie supérieure au prêt qui leur serait consenti.

Le président du Conseil se refuse à envoyer une Commission d'enquête sur place, et il ordonne de fermer à ces braves gens la Caisse des Dépôts et Consignations. Le groupe se disloque, la mort au cœur.

Il faudra bien un jour que justice soit faite, en recherchant au ministère du Travail, le coupable d'une telle félonie envers la classe ouvrière.

.. ..

Douze tentatives de fondation de coopératives furent faites dans différentes grandes villes. Citons entre autres Bordeaux, où l'ancien maire Philippart, et le nouveau, Marquet, firent tout leur possible pour empêcher les ouvriers de se passer d'eux ; la formule Habitations à Bon Marché comporte pour le pauvre bougre, l'attrait vieux comme la civilisation, de payer son loyer tous les trois mois.

POUR EN FINIR

LE SCANDALE DU COTTAGE SOCIAL DE THOUARS

Ici se manifeste la scandaleuse intervention de Dautry, directeur des Chemins de Fer de l'Etat ; élève de Loucheur de funeste mémoire, le plus grand pillard de deniers publics qui ait existé depuis que la monnaie circulé en France.

Il suffit de voir les travaux effectués sur les lignes confiées à sa direction, et étudier le déficit ruineux dû à son incalculable malfaisance, pour juger l'homme que les pouvoirs publics, de Tardieu qui l'a placé là, à Flandin, à Laval et consorts, ont laissé vider les caisses publiques, avec une frénésie jamais atteinte par aucun fonctionnaire payé par l'Etat.

Cumulant plus de vingt postes différents, on a laissé faire, on a fermé les yeux. Un scandale formidable sera la conclusion du passage de cet homme néfaste à la direction des Chemins de Fer de l'Etat.

Le groupe de Thouars, fondé dans cette ville par une conférence de Georgia Knap, en 1930, se vit, dès le début, refuser par Dautry, les crédits demandés ; il fit savoir aux cottagistes cheminots qu'ils s'engageaient dans une voie dangereuse, et qu'il le leur prouverait (même manœuvre d'obstruction que pour les cheminots de Brest).

Georgia Knap se dépensa sans compter près des notabilités de Thouars pour trouver les fonds nécessaires à l'achat des terrains.

L'ancien maire de Thouars, M. Ménard, accepta le parrainage du groupe et fournit les premiers terrains, et la coopérative commença ses premiers travaux.

Les fonds épuisés, Dautry, malgré la preuve faite par les six premières maisons exécutées, maintint son veto et envoya ses entrepreneurs et architectes monter en concurrence un groupe de maisons qu'il baptisa Cottage Social de Thouars.

Il acheta le président du groupe Derrenbach et voulut radier des cadres l'ingénieur Halgand, qui menait les travaux des courageux cottagistes.

Le tribunal de Bressuire condamna dans la forme les menées de Dautry contre cet homme, mais aucun des ministres précités plus haut ne voulut recevoir la plainte de la Fédération Nationale en usurpation de titre, déposée contre

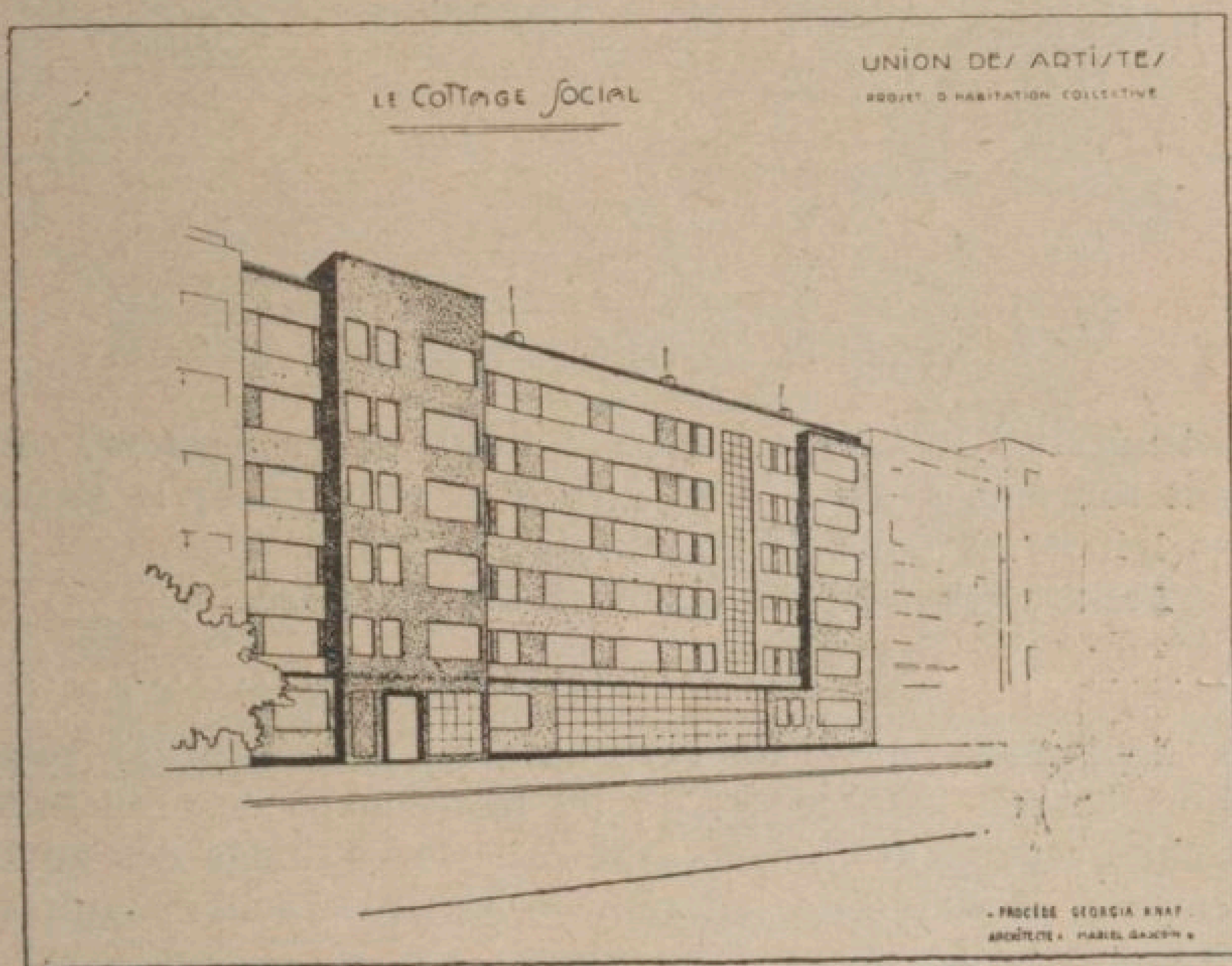
Dautry, et nomma comme expert un de ses amis du ministère des Travaux publics qui lui donna raison sur toute la ligne.

Le groupe fût arrêté dans son essor et partout où une manifestation semblable voulut se préciser, Dautry intervenait pour la faire échouer.

Des temps nouveaux approchent, espérons que la prison sera demandée par la classe ouvrière pour Dautry, l'ennemi social numéro 1.

LES MAISONS SOCIALES A APPARTEMENTS

Il n'est pas toujours possible de trouver dans les villes des terrains à bon marché ; mais si le mètre de terrain est partagé entre six participants, il devient abordable.

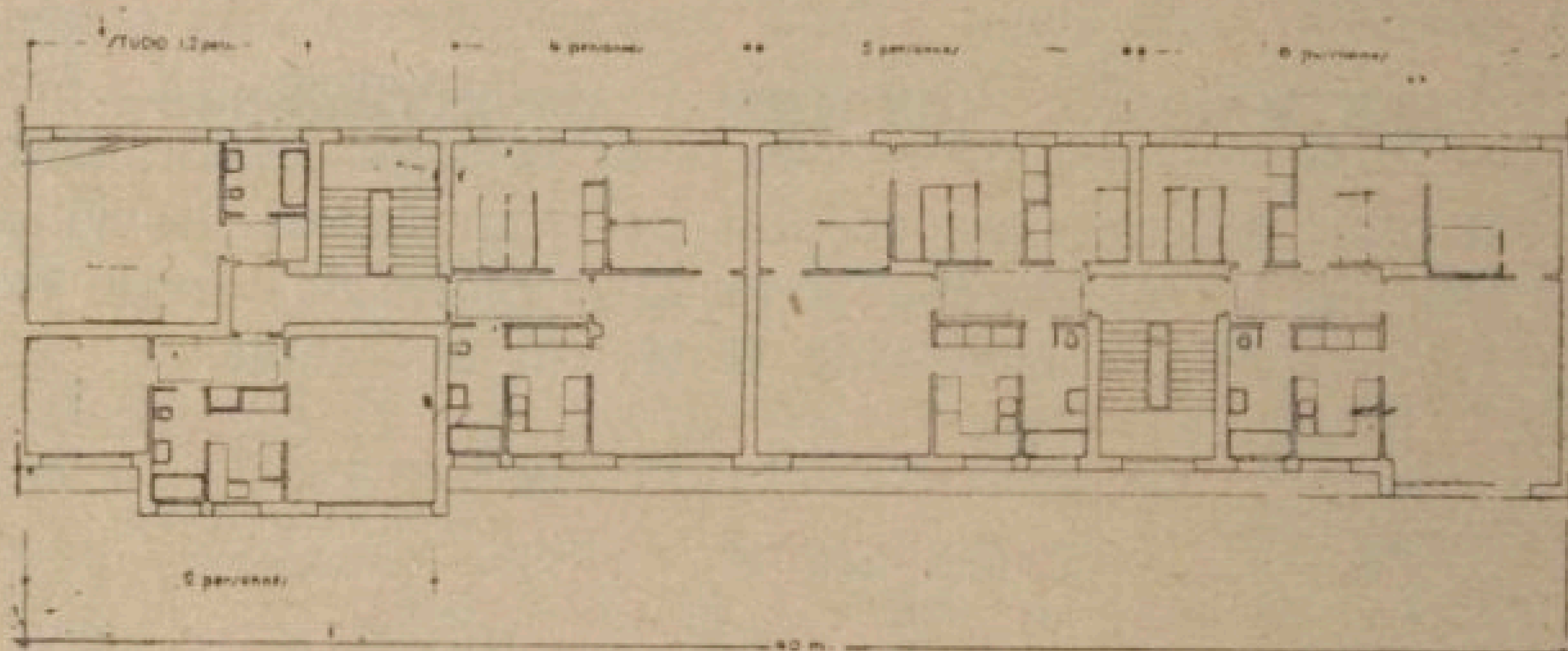


Maison de six étages à appartements

Ci-contre, les plans de maison de six étages avec ascenseurs. Les ouvriers les construisent également au moule, et deviennent propriétaires de leurs appartements.

Les divisions sont faites pour familles de 2, 3, 4, 6 personnes.

Un appartement de quatre pièces (1 grand studio salle à manger), 1 chambre à coucher, 1 cuisine, 1 salle de bain,



Maison de six étages à appartements

reviendrait à 17.000 francs pour 1935), le coopérateur, suivant son âge, a de 20 a 30 ans, pour rembourser la Caisse des Dépôts et Consignations, intérêts 2 0/0.

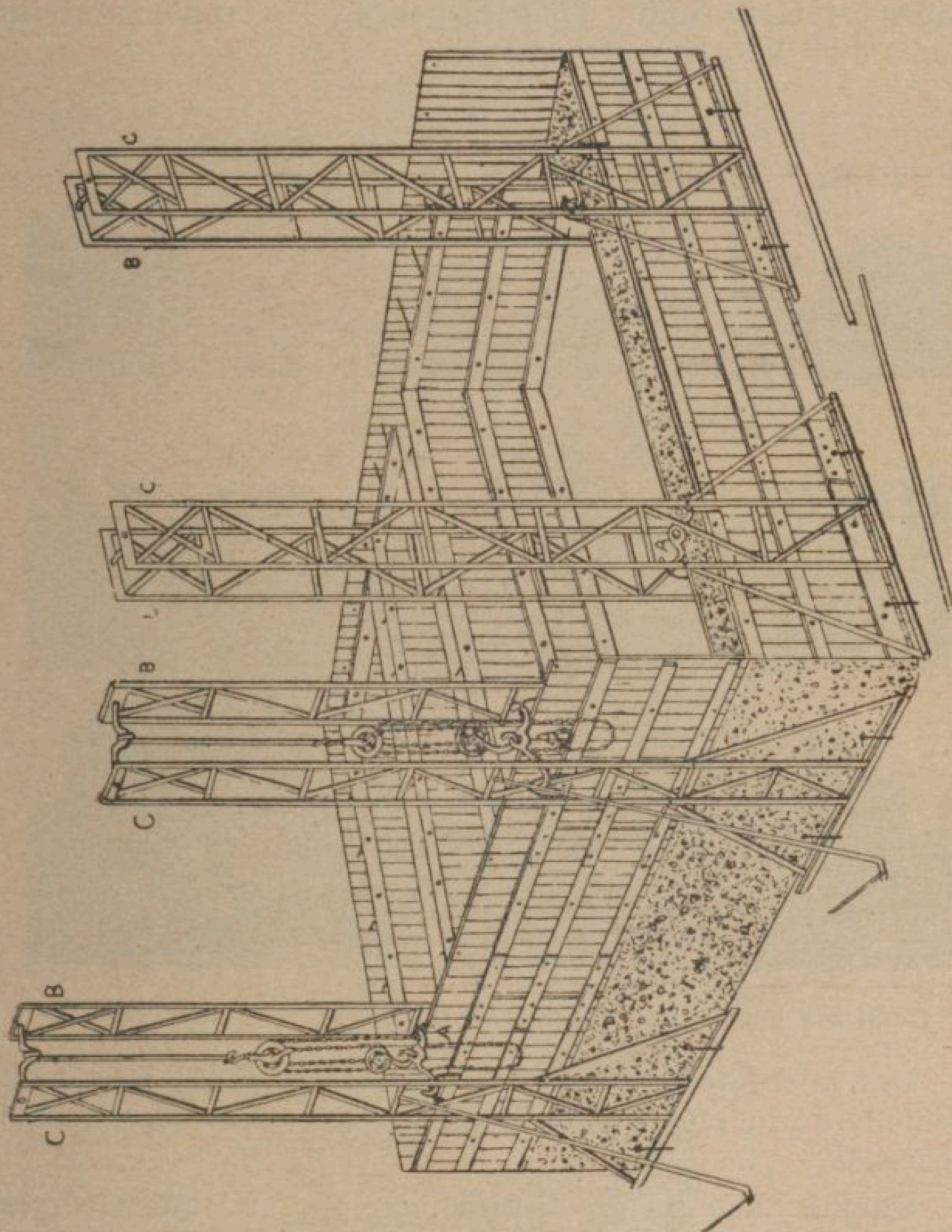
Architectes Georgia Knap et Marcel Gascoin.

....

Le lecteur, arrivé au bout de cette nomenclature, reste ahuri de son ignorance d'un tel mouvement de solidarité sociale, cependant jamais, sauf dans le voisinage des groupements, personne ne sait rien de ces fraternelles manifestations.

Georgia Knap a cependant des amis sincères dans les grands quotidiens parisiens, qui ont essayé de pressentir les directeurs pour une publicité en faveur des déshérités du sort, mais les directeurs des grands quotidiens, informés en haut lieu que les fonds secrets leur seraient retirés s'ils di-

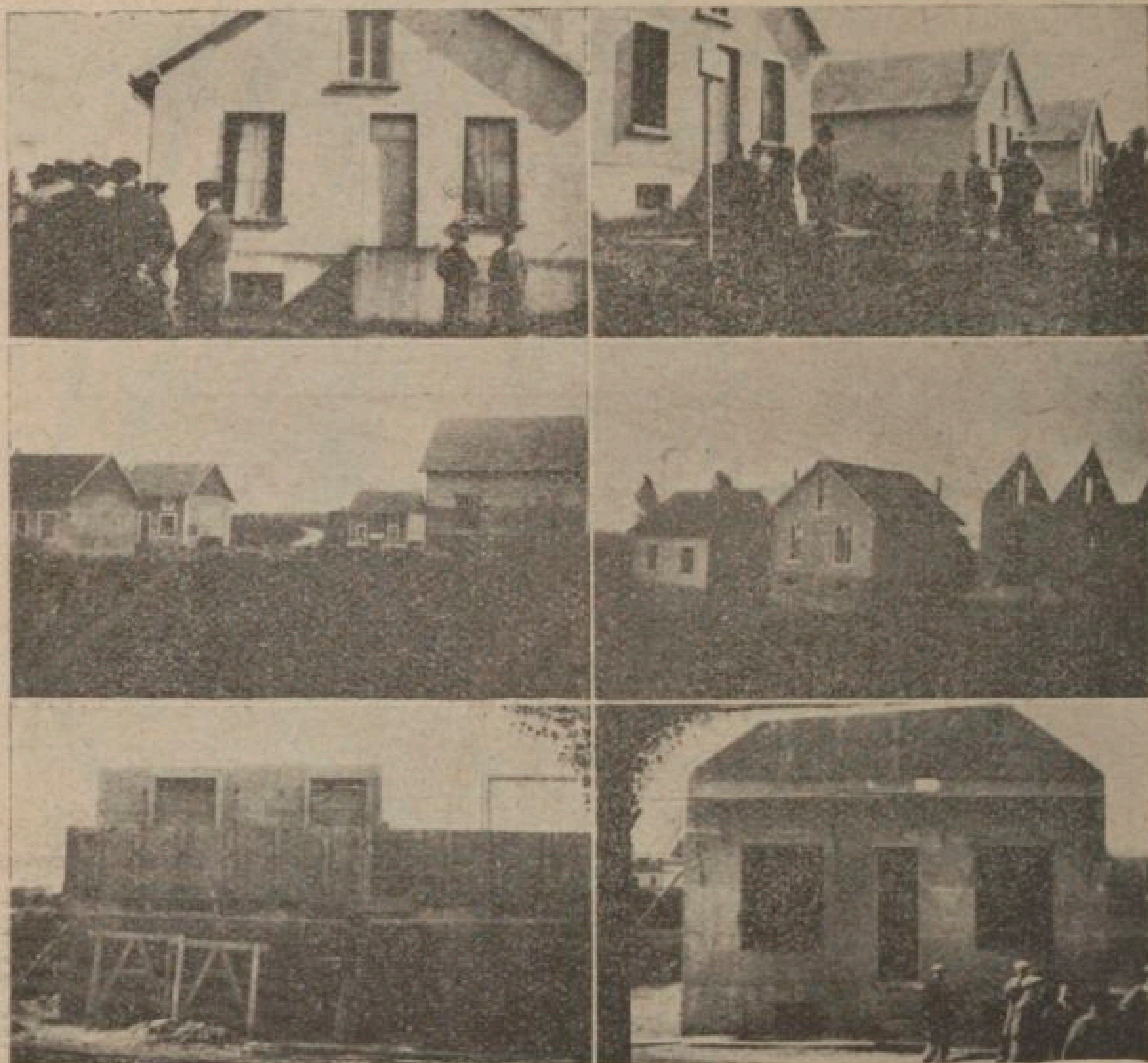
saient un mot de cette œuvre sensationnelle, ont refusé de s'y intéresser. L'avenir ! car l'évolution est en marche, l'avenir ?... mettra les coupables en face de leurs responsabilités. Voyez-vous demain les chômeurs de tous corps



Vue d'un moule géant Goliath spécial pour travail de groupements importants, permet le moulage d'une maison de quatre grandes pièces en trois dimanches.

d'état payés à ne rien faire, travailler à construire autour des villes, des villages de cottages impressionnants ; ils feraient sortir la richesse du sol, toutes les usines de four-

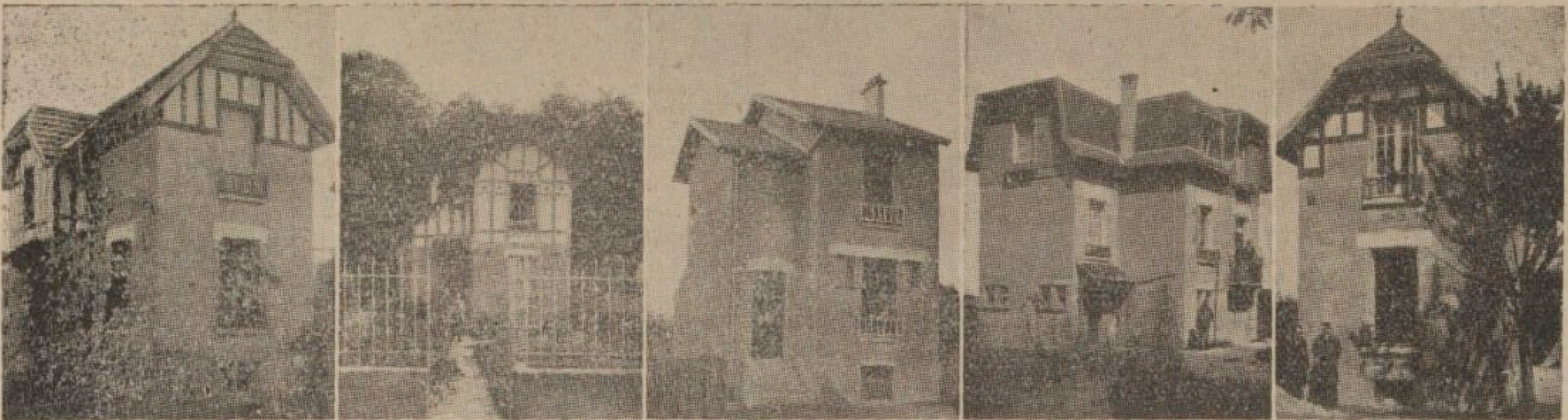
niture du bâtiment travaillant à plein collier. Les constructeurs paieraient leurs matériaux quand l'équilibre économique serait revenu, et l'ouvrier désemparé trouverait, avec la joie de vivre, l'espérance en des jours meilleurs qu'il n'aurait jamais connu dans les bouges, les tannières et les taudis qu'il habite actuellement.



Le troisième groupe du Cottage Social, près de la gare d'Auxerre.

Des anecdotes émouvantes se greffent sur la vie du créateur de la plus grande conception sociale des Temps Modernes.

Quand, dans un groupement, on apprend que Georgia Knap viendra faire une petite visite, c'est le branle-bas de combat ; les femmes se précipitent à faire le ménage des grands jours. Aucun homme d'Etat ne recevrait les mêmes marques d'amitié et de reconnaissance des familles qui lui doivent les heures de bonheur qu'elles n'osaient plus espérer.



Quelques autres types de Cottages sociaux, exécutés avec le moule géant Goliath.

Dans un de ces heureux villages de cottages en formation, une pauvre femme, accompagnée de deux petites filles misérablement vêtues, vient à la mairie supplier Georgia Knap d'essayer de convaincre son mari d'entrer dans la coopérative.

Il se laisse entraîner dans la ruelle sombre où se trouve la cave infecte qui sert de logis à cette famille désemparée.

Il descend avec la femme les marches humides, et se trouve sous une voûte sombre ; dans un coin, un coffre de planches sert de couche aux époux ; deux caisses à savon garnies de fibre servent de lit aux petites filles ; un tonneau remplace la table de nuit.

L'homme, qui a laissé la plus grande partie de sa paye à l'estaminet, est écroulé tout habillé sur le grabat.

Deux mains vigoureuses s'abattent sur ses épaules et l'ivrogne est plaqué debout contre le mur.

Camarade, suis-moi ! Je vais t'apprendre ce que tu seras demain...

Dégrisé, il suit à la mairie où doit se faire la conférence le créateur de son bonheur futur. Après l'exposé du projet, le miracle s'opère ; il a compris le reproche et s'inscrit : il a entendu : sans argent, mais seulement avec du courage et la foi dans celui qui parle au nom du peuple, au nom de ceux qui, déjà par toute la France, ont fait tourner le sort à leur profit.

Camarade ! je reviendrai dans un an ; puisque le sort t'a désigné pour être le troisième à construire ta maison : je veux que tes deux petites filles soient installées dans la plus belle chambre, dans deux petits lits blancs, et que tu deviennes, en fuyant le cabaret, le meilleur des pères.

Et Georgia Knap est revenu dix-huit mois après ; presque tout le village est sorti de terre.

Une femme proprement vêtue, au visage calme, respirant le bonheur et la santé, l'attend sur le petit perron garni de géraniums de la blanche petite maison.

Les deux petits lits demandés sont là, tout blancs, les deux petites filles, les bras chargés de fleurs, vont au devant de leur bienfaiteur.

Georgia Knap s'étonne qu'au-dessus du lit des deux enfants un grand Christ de cuivre étend ses bras : « Je

croyais, dit-il, votre mari anarchiste et libre penseur, comment se fait-il... ? »

— Voici, monsieur. J'ai usé d'un subterfuge pour pouvoir pratiquer ma religion et la communiquer à mes filles, j'ai dit à mon mari que c'était vous qui avez demandé que l'on mette au-dessus des enfants un Bon Dieu porte-bonheur. Alors, il m'a répondu : puisque c'est Georgia qui le désire, tu peux y mettre aussi les douze apôtres.

Cependant, sous le christ, une feuille de papier couvre une image pour l'empêcher d'être détériorée par le soleil pénétrant dans la pièce.

Mais la femme va au-devant de l'interrogation. « Cher monsieur, c'est votre portrait que nous avons trouvé en 1925, dans le « Journal ». Le Bon Dieu est en cuivre, il ne craint rien, mais vous êtes en papier, il faut bien que nous prenions des précautions pour que vos traits ne soient pas effacés par la lumière vive.

Chaque soir, les deux petites filles se mettent à genoux ici, elles prient Dieu pour qu'il vous conserve longtemps, très longtemps, au service des malheureux que nous étions, vous qui êtes le seul se penchant réellement sur notre misère.

Mon mari, qui ne croit à rien, ni à Dieu ni au Diable, un soir a écouté ses deux enfants prier pour vous ; il a détourné la tête et j'ai vu deux larmes briller dans ses yeux. Quand nous fûmes seuls, il m'a embrassée. « C'est bien ce que tu as fait là, mais je puis aussi te dire que moi je me ferai tuer pour lui. »

TOUTE PERSONNE DESIRANT CREER UN GROUPEMENT DU COTTAGE SOCIAL, RECEVRA GRATUITEMENT DE LA FEDERATION NATIONALE DU COTTAGE SOCIAL, 14, BOULEVARD POISSONNIERE, PARIS, LES DOCUMENTS NECESSAIRES POUR Y PARVENIR.

CHAPITRE V

La réalisation du miracle de Faust

Georgia Knap disait à Andréa Rosenthal (page...)

Toute la magnifique créature que vous êtes sera détruite en moins de vingt-cinq à trente ans, et je voudrais, fou que je suis, trouver le secret de Faust afin de vous

6

Je veux fou que je suis.
trouver le Secret de Faust
car la magnifique créa-
ture que vous êtes sera
détruite en moins de 25
à 30 ans.
Cependant, je désire
ardemment vous conserver
près de moi, toujours aussi
jeune, aussi éblouissante
de beauté idéale, que ce
jour béni d'Avril, où au
milieu d'une incompara-
ble féerie printanière, je
fus mis en votre divine
présence.

Je ne sais comment y par-
venir, mais je sens en moi une
intuition étrange, une puissance
décuplée par le désir, qui me lais-
se penser que je pourrai avec
de l'énergie et de la patience,
réaliser ce qui nous semble au-
jourd'hui, une impossibilité
absolue.

conserver près de moi, toujours aussi jeune, aussi éblouissante de beauté idéale que le jour béni d'avril où, au milieu d'une incomparable féerie printanière, je fus mis en votre présence.

La sixième page du merveilleux petit carnet de Georgia Knap s'ouvre sur un véritable défi aux connaissances scientifiques modernes.

Cette page, écrite en 1882, en admiration de la beauté d'Andréa Rosenthal, est un véritable défi scientifique à la nature, et la plus déconcertante découverte en physiologie humaine des temps modernes, qui ne sera probablement jamais dépassée dans les temps futurs.

Tous les hommes célèbres dans leurs travaux sur la physiologie expérimentale, furent les victimes du temps, à l'âge où il est écrit que la cellule vivante est au terme de son existence ; et aucun d'eux n'a échappé à la loi commune : Claude Bernard, Pasteur, Metchnikoff, Gay-Lussac, pour n'en citer que quelques-uns, connurent les effets de la décrépitude au même âge que tous les autres mortels, et il ne fut pas en leur pouvoir de reculer même de quelques années, les décrets inexorables du temps.

Lui, au contraire, estime que la vieillesse entre soixante et quatre-vingts ans est une maladie prématurée et que la science n'a jamais été armée pour la combattre.

A quarante ans, il mobilise toutes ses connaissances merveilleuses en biologie, en médecine, en chimie, en physiologie, il s'attaque au problème jusqu'ici insoluble du renouvellement de la cellule vivante à l'âge où ce renouvellement est en voie de ralentissement, puis d'arrêt ; et il le résout sans faire intervenir la glande du singe, ni aucune opération chirurgicale.

Mais s'il a trouvé d'innombrables admirateurs parmi les médecins et chirurgiens pratiquants, pour la plupart hommes de science et de valeur, que d'ennemis dans le monde médical officiel, où il est de règle de dénigrer tout ce qui ne sort pas du nombril de ces aimables vieillards, ce dont il se moque, croyez-le bien !

Ce sont, en effet, des médecins pratiquants, et non pas des professeurs haut cotés, qui l'ont aidé à fonder les plus beaux groupements du Cottage Social.

Habitués à soigner les malades dans les taudis, ils sa-

vent quel tribut la tuberculose prélève sur l'espèce humaine, et c'est pourquoi, hommes de cœur, ils ont mis leur intelligence et leur prévoyante charité au service d'une œuvre destinée à enrayer les terribles maux qui déciment l'espèce humaine. Le docteur Lazare Goujon, député et maire de Villeurbanne ; le docteur Bailly Sallins, à Sens, le docteur Pélissier, à Saint-Etienne ; le docteur A. Diard, à Tonnerre, etc., etc..., sont devenus ses plus brillants et fidèles lieutenants. Et ils vont sans doute se multiplier, le monde médical représentant l'élite clairvoyante aux yeux de Georgia Knap.

Je ne suis pas médecin, et je me garderai bien de porter le moindre jugement sur le procédé dont a fait usage Georgia Knap pour réaliser ce dernier miracle, attendu qu'il ne veut rien divulguer pour le moment, mais j'ai causé avec des médecins et des chirurgiens qui le connaissent et dont quelques-uns ont pu, avec son consentement, ausculter en détail « l'homme qui a changé de corps et de visage ».

Voici ce que l'un d'eux m'a confié :

« Au point de vue apparence, Georgia Knap, qui a 60 ans, paraît 35 à 36 ans. Au point de vue anatomique, il a moins encore, 30 ans à peine. Son cœur est complètement neuf, si l'on peut dire, ses poumons intacts et d'une capacité extraordinaire : tous ses organes à l'état de vie intense; il suffit de voir son visage à la peau fraîche et tendue, ses yeux d'une vivacité sans pareille, sa démarche aisée et souple, et surtout le voir monter trois marches d'escalier à la fois, pour se rendre compte qu'il n'a pas que les apparences, et qu'il est certainement le seul être au monde qui sache le pourquoi exact de la décrépitude humaine, et qui ait trouvé un remède à cette maladie permettant d'en reculer les effets dans des proportions que personne ne connaît encore à l'heure actuelle.

De taille moyenne, 1 m. 60, bien proportionné, bien musclé, pectoraux saillants, ventre plat, mais que les photographies passées nous montrent tout autrement, peau du corps d'une finesse et d'une blancheur parfaite.

Son port de tête est déconcertant pour son âge ; le cou, d'après les photographies de 1915 n'était en rien semblable à ce qu'il est aujourd'hui ; la peau de crapaud des régions

flasques a fait place à un tout autre revêtement dont l'arrangement moléculaire surprend, et laisse le champ ouvert à la supposition d'un véritable miracle de renouvellement de la muqueuse de Malphigi.

Il réalise à 60 ans un type d'homme nouveau, que moi et mes collègues souhaitons voir se multiplier à l'infini dans les temps futurs pour le plus grand bonheur de l'espèce humaine.

J'ai vu dernièrement, me dit-il, dans son laboratoire, une jeune Américaine, deuxième sujet ayant effectué le retour en arrière.

Jolie femme élégante, visage jeune, démarche à l'avenant, comme je ne savais rien, je lui donnai trente-quatre ans.

Quand elle fut partie, Georgia Knap me montra sa photographie quand elle avait cinquante-six ans.

Voici ce que m'a conté un des grands spécialistes de la chirurgie moderne.

....

J'ai alors demandé à Georgia Knap, de bien vouloir m'autoriser à publier une partie du journal qu'il avait commencé en 1915 et qu'il a terminé en 1923, où il notait mois par mois, les impressions nouvelles de sa déconcertante résurrection...

Je me fais un plaisir de publier ces notes qui donneront à l'humanité un espoir de vie meilleure quand l'auteur voudra parler puisque la chose est réalisée maintenant sans contestations possibles.

QUAND J'ETAIS VIEUX

Je ne crois pas qu'ait été donnée jusqu'ici à aucun être humain, la faculté de vivre à reculons, c'est-à-dire qu'au moment où la décrépitude, la sénilité, la vieillesse enfin atteignent l'homme, il puisse par un miracle de la science retrouver la jeunesse du corps et la fraîcheur du visage, la force, l'élasticité et la gaîté d'autrefois.

J'ai réalisé ce miracle !... je n'en éprouve aucune vanité mais je veux en garder le secret quant à présent du moins..., me réservant de le rendre public par la suite.

Je suis donc probablement le seul homme qui puisse

dire : « Quand j'étais vieux »..., car si l'usage est de le devenir, la règle est d'y rester.

A cinquante ans, le surmenage intellectuel qui fut la base de toute mon existence m'avait usé, pour ainsi dire, plus vite que mes contemporains.

Aucun metteur en scène de cinéma ne pourrait imaginer un scénario qui reproduise les diverses étapes de ma vie douloureuse et tragique et les événements qui se déroulèrent pendant mon existence sont aussi extraordinaires que ma dernière découverte scientifique.

J'ai eu et j'ai encore une vie incroyable d'activité, ayant appris quatre-vingt métiers pour le plaisir d'apprendre et de m'instruire sans cesse.

La nature m'a privé du sommeil qu'elle accorde en général à la plupart des mortels, c'est-à-dire que mon corps et mon visage portaient, à cinquante ans, la marque des veilles, du surmenage incessant dont mon cerveau était le siège pendant la recherche de problèmes toujours nouveaux.

Toutes les inventions que j'ai réalisées sont la conséquence d'une promesse faite dans ma jeunesse à un idéal que la mort implacable a brusquement séparé de mon rêve...

Sur le petit cahier où, à seize ans, j'écrivais au fur et à mesure que je les entrevoyais dans mon imagination, les diverses découvertes auxquelles je voulais consacrer ma vie, figurait aussi la réalisation du Miracle de Faust, et puisqu'il fallait tenir cette promesse à la religion du souvenir, j'ai réalisé cette découverte.

Voici donc, chers amis, la raison pour laquelle j'ai lutté contre l'impossible, et pourquoi j'ai eu raison de l'impossible.

Je vais donc analyser, pour ceux qui sont encore jeunes, les angoisses par lesquelles ils passeront quand ils atteindront leur demi-siècle ; et je dirai ensuite quelles ont été mes impressions encore jamais ressenties par aucun être humain, quand j'ai remonté seul le cours du fleuve de la Vie, alors que l'Humanité entière est entraînée par le courant.

C'est en général entre quarante et quarante-cinq ans que l'organisme humain commence à ressentir la première

fatigue physique et morale ; mais déjà, vers la quarantaine, j'avais commencé à étudier la vie des cellules en faisant vivre dans des bocaux et dans un sérum se rapprochant le plus possible de lá lymphe dans laquelle baigne notre organisme des parties du corps humain, morceaux de foie et de rein, valvules mitrales et tryglocynes, etc...

J'étudiai également la parthénogénèse et la microbiologie, et plus particulièrement les maladies des nerfs, dans les affections rhumatismales, puis, armé de mes connaissances en chimie et en physiologie, je me mis à la recherche du problème qui avait échappé jusqu'ici aux investigations des savants les plus réputés du monde.

Toutes mes expériences ont été secrètes; je n'ai jamais mis aucun médecin ou chirurgien ami au courant de mes travaux. Afin d'éviter des indiscrétions, toutes les lymphes ou sérums essayés sur la matière vivante ont été produits par moi dans mon laboratoire.

Après huit années de patientes recherches, j'ai recueilli la preuve indéniable que la cellule vivante pouvait retrouver la jeunesse et la vigueur après les avoir perdues.

Ce n'est donc qu'à quarante-huit ans que je suis devenu possesseur du miraculeux secret ; mais je résolus d'attendre que le demi-siècle ait sonné à l'horloge de ma vie pour tenter sur moi l'ultime expérience, afin de pouvoir, dans l'intervalle, étudier les effets de la vieillesse et en définir le rythme au point de vue physique et moral.

Ces effets, ceux qui ont mon âge les ont connus comme moi, on les appelle en général les maladies de la cinquantaine ; ils atteignent le corps et le visage et, par un effet d'auto-suggestion qui s'explique très bien, la flétrissure du visage provoque, par répercussion la flétrissure des organes vitaux.

Ce fut d'abord le miroir qui me renseigna ; ah ! comme cela allait vite. Vers quarante-cinq ans déjà, le pli nasogénien, qui va de la racine du nez au coin des lèvres apparut soudain ; je savais par mes études en dermatologie que, lorsque ce signe se manifeste, c'est la fin de la jeunesse, la fin de la souplesse du tissu vivant commençant à s'avachir, car la décrépitude du corps suit rapidement celle du visage ; une autre ère allait commencer dans laquelle j'allais entrer impitoyablement et sans espoir d'en sortir.

Je savais que c'était fini... bien fini... et que rien, aucun miracle, ne pouvait me redonner le visage frais que je possédais autrefois, ni la force physique qui ne m'avait jamais fait défaut jusqu'alors.

Puis, bien vite, quelques mois après, l'œdème sous la membrane palpébrale inférieure apparut à son tour, dessinant une horrible poche qui se rida aussitôt. Pendant les années suivantes, les sourcils se firent rares les cils disparurent, et la membrane supérieure de l'œil tomba en coin comme une draperie détendue, donnant à mon regard l'expression de lassitude et de sénilité que l'on remarque chez les vieillards.

Mon rire n'était plus autre chose qu'un rictus et, bientôt, l'affaissement de toutes les parties de mon corps allait marcher de pair avec la flétrissure de mon visage. Mes épaules se voûtèrent, et malgré mes efforts pour me tenir droit, je ne parvenais pas à lutter contre ce signe de déchéance physique.

Je ressentais dans les jambes une grande lassitude après quelques instants de marche. Il m'était impossible de gravir un peu vite des escaliers sans être pris à la gorge par une crispation de mauvais augure ; et, si je voulais courir un peu, une violente douleur à l'épaule me rappelait que l'artério-sclérose commençait ses ravages.

Et le moral s'en ressentait. « Allons, la saison des efforts est passée ; la machine était usée, personne, pas plus moi que les autres, ne devait échapper à la loi commune... »

Puis, j'eus quarante-neuf ans... Mais malgré l'incroyable confiance que j'eus toujours en moi, je commençais à douter !... Est-ce que les expériences qui m'avaient fait espérer toucher à la terre promise allaient réussir ? Est-ce que les animaux seuls pouvaient bénéficier du procédé si simple que j'avais mis au point définitivement ?

La vieillesse manifestait de plus en plus sa présence ; mes yeux avaient perdu complètement leur vivacité d'autrefois, ils étaient éteints pour jamais ; mon cou se vidait et pendait lamentablement sur mon col de chemise ; la peau devenait flasque, craquelée, et mon front se ridait de plus en plus ; et la chute des masseters creusait à chaque coin de ma bouche une horrible pince qui changeait complètement l'aspect de mon visage.

Alors, presque pris de peur devant l'image de ma propre destruction physique et morale, je résolus un soir de commencer à tenter l'ultime expérience.

Mais je me rappelai ma promesse de ne rien faire avant cinquante ans révolus et j'eus le courage d'attendre...

....

Plus que six mois maintenant et j'allais commencer, si la réussite couronnait mes efforts, à retourner en arrière ; j'en profitai pour étudier ce que la médecine avait trouvé pour retarder la déchéance prématurée de l'espèce humaine.

Hélas ! rien... des conseils sur les précautions à prendre quand on vieillit, et quels conseils pouvaient donner les spécialistes des maladies de la cinquantaine, puisqu'ils vieillissent eux-mêmes malgré toute leur science.

J'ai trouvé dans les librairies médicales de nombreux traités de massage ; le massage doit, paraît-il, conserver la souplesse aux membres, redonner la fraîcheur et l'éclat à la peau du visage. J'ai été voir les auteurs de ces ouvrages, c'étaient ou des jeunes gens, ou des vieillards ; aux uns, il manquait l'expérience de la chose ; aux autres, il manquait la réussite en leurs affirmations.

J'ai été trouver des professionnelles dans l'art de rajeunir les gens ; l'une d'elles m'affirma qu'en dix séances elle ferait de moi un jeune homme de trente ans au moyen d'une crème miraculeuse qui... Je détaillai alors la praticienne. C'était une vieille femme de soixante et quelques années, outrageusement peinte, aux yeux bouffis, à l'œil sénile ; une vieille décrépitude, enfin !... Comme je lui faisais remarquer qu'elle aurait dû commencer par elle pour donner l'exemple, je m'attirai cette réponse : « Oh ! moi, je ne tiens pas du tout à rajeunir... »

En pharmacie, j'ai trouvé de nombreuses préparations redonnant la vigueur, la virilité, l'éternelle jeunesse sous forme de cachets, pilules guérissant tout à 6 francs la boîte, et malgré cela, en jetant les yeux autour de moi, je voyais toujours évoluer les différents types de l'espèce humaine, les vieux et les vieilles, qui semblaient me dire que personne n'échappe à la loi commune.

....

Quarante-neuf ans et onze mois. — Encore trente jours

et j'allais tenter de réaliser le rêve de toute l'Humanité ou constater la faillite de la Science.

VERS LE MIRACLE

Dans mon laboratoire les appareils sont prêts : on prendra une dernière photographie de mon visage, avec les détails des yeux, du front, du cou, du temporal, et une dernière radiographie de mon corps après la classique absorption de bismuth, qui permettra de donner en noir la forme de l'estomac, de l'intestin grêle et des côlons pour me servir plus tard de comparaison s'il y a lieu.

J'ai regardé une dernière fois en détail mon pauvre visage flétri et mon corps fatigué. Je constatai que j'avais épaissi d'un peu partout, le tissu adipeux révélait de la graisse solidifiée sous forme l'oléagine, principalement derrière la tête et les hanches.

Le ventre a aussi une forte provision de graisse enveloppant l'intestin grêle et les côlons, le foie est proéminent et la vésicule biliaire douloureuse, je suis un homme bedonnant. La radioscopie a révélé, en outre, un estomac très dilaté, 13 centimètres de ptose. Je me pèse, 80 kilos, et j'ai 1 m. 60. Le ventre proéminent m'empêche de voir mes pieds. Tension 18°.

Une grande lassitude m'étreint ; autre remarque, ma voix a perdu sa sonorité, je m'essaie à chanter, mais mon timbre puissant de baryton ne retrouve plus, dans les cordes vocales fatiguées, la vibration nécessaire pour tenir la note vingt secondes, comme autrefois.

Je me prends à songer que, si j'arrive à réaliser tout ce que j'espère, ce serait un véritable miracle.

Mais mon visage dément la possibilité de réussir pareille chose, je suis obligé de reconnaître que je suis bien fini, j'ai le masque du quinquagénaire, son port de tête affaissé et sa démarche lente ; pourquoi échapperais-je à la loi commune ? Ce que je rêve est impossible !

.. ..

25 avril 1915. — J'ai cinquante ans ce matin. Malgré tout la confiance me revient, je bondis de joie et cours à mon laboratoire...

10 heures. — C'est fait ! la première bataille contre le Temps est commencé. Me sera-t-elle favorable ?

RESURRECTION

Le retour à la jeunesse et à la vie

Je savais, d'après mes nombreuses expériences, que le résultat ne pourrait être obtenu qu'au bout de trois ou quatre années.

Pour me refaire entièrement par le renouvellement normal des cellules de remplacement, je devrais aller plus vite que le Temps ne mettrait à me détruire.

Si je reviens en arrière dans les proportions de trois années pour une, à cinquante-quatre ans je n'aurais plus que quarante-cinq ans, et en continuant je pourrais redescendre dans l'arène de la vie avec le visage, la robustesse et la santé d'un homme de trente-cinq ans à quarante ans. Or, d'après mes expériences précédentes, je savais qu'il fallait au moins quatre à cinq mois pour me rendre compte si ma merveilleuse découverte pouvait produire son effet.



Georgia Knap à 50 ans

....

Après quatre mois. — 25 août... Depuis trois semaines environ, je constate avec une joie profonde que je ne me suis pas trompé. Des forces nouvelles se manifestent en moi ; par un entraînement judicieux, je m'applique à des travaux de force et à la culture physique, et je constate que la vigueur qui me manquait pour les entreprendre commence à revenir de plus en plus.

C'est surtout pour monter les escaliers que je m'entraîne avec ardeur. Pour sortir du Métropolitain de la gare Saint-Lazare et arriver sur le débarcadère des trains de banlieue, il faut gravir soixante-quinze marches.

Les années précédentes, j'avais essayé de m'entraîner progressivement à les monter avec la même rapidité que lorsque la jeunesse était mon apanage ; hélas, malgré un

savant dosage d'efforts et de patients essais, je dus y renoncer.

La violente douleur de l'épaule gauche, l'angoisse à la gorge et les jambes coupées me rappelaient à la réalité.

Maintenant, je reprends l'entraînement et je constate que je fais des progrès. Il y a quatre mois, je devais m'aider des mains courantes et gravir lentement les marches, laissant passer devant moi, à regret, les jeunes gens qui couraient comme à plaisir dans la foule à travers les escaliers.

Maintenant, je lâche la main courante et l'essoufflement, ainsi que la faiblesse subite des jambes, ne me prennent qu'à la fin du premier palier, vers la quinzième marche.

Mais un autre indice favorable allait, par un effet d'auto-suggestion tout contraire à celui de la décrépitude, favoriser la production du miracle ; mon teint terreux, la couperose de mes joues, la sénilité de mes yeux semblaient vouloir s'améliorer. Etait-ce l'effet d'une illusion ou la croyance en la certitude des résultats ?... mais je sais que, tout à coup, un jour, dans la rue, me trouvant devant la glace d'un magasin, je devine je ne sais quoi de nouveau dans mon attitude et dans mon visage, un rien inexplicable que je ne puis définir, mais que je ressens réellement et qui est bien une des plus grandes joies que j'ai éprouvée dans mon existence.

Cependant, rentré chez moi, je détaille à nouveau mon visage ; tout le barrage de la vieillesse y est encore ; il n'y a rien d'assez changé pour que je puisse faire une remarque sûre, mais je devine plutôt que je ne le vois que je retourne en arrière.

J'ai expérimenté depuis qu'il en est de même quand la vieillesse approche ; ce sont des petits riens qui se manifestent sans que l'on puisse faire une remarque précise, et de plus en plus ces petits riens s'accumulent et deviennent la déconcertante réalité.

....

Un an et demi. — Je puis maintenant courir 100 mètres sans essoufflement. Je m'ausculte moi-même le cœur au microphone, les bruits se sont modifiés d'une façon extra-

ordinaire, il n'y a plus d'insuffisance mitrale, et je ne doute plus de retrouver le cœur solide et sans défaillance qui habitait ma poitrine à trente ans.

Pour mettre tous les avantages de mon côté et aider la Nature, j'ai adopté pour mon alimentation ce que j'appelle le « crudivorisme partiel », c'est-à-dire l'absorption des légumes et des fruits crus dont j'ai donné les caractéristiques dans le livre **« Pour vaincre », la décrépitude du Corps et du Visage, et reculer les limites de la mort.**



Georgia Knap à 51 ans

Régime végétarien pour le reste, pas de viande, pas de vin, ni de boissons fermentées, remplacées par de l'eau soigneusement débarrassée de sa chaux, ou quelquefois, par hasard, du jus de raisin ou de pommes sans alcool.

Pas de tabac, que je considère comme le poison le plus violent que l'humanité ait jamais eu à sa disposition pour avancer la vieillesse et la mort.

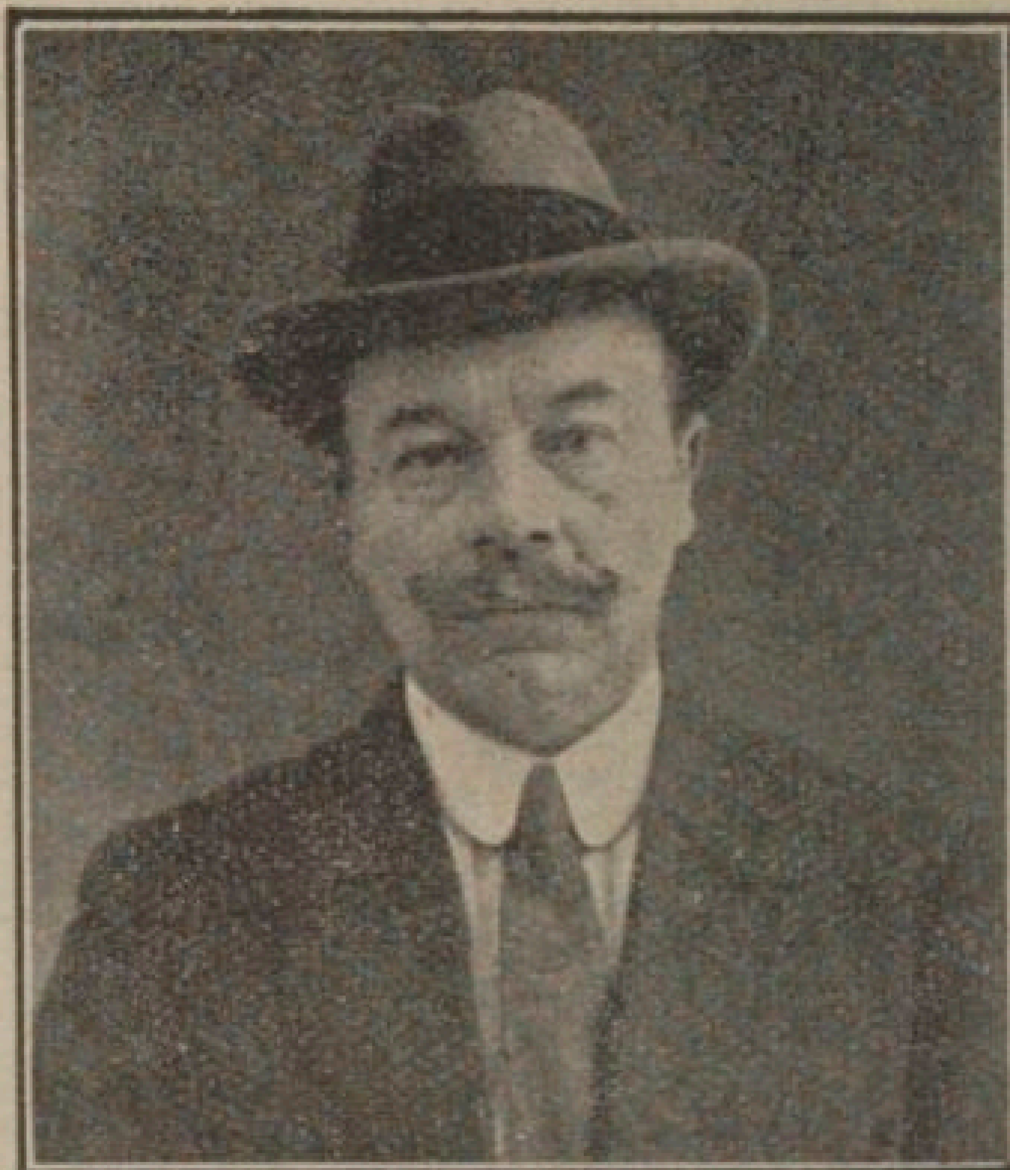
C'est cette partie du programme de Rénovation **Conditions alimentaires,** qui est le principal agent de réussite.

Pour obtenir un véritable repos du cœur pendant la nuit, sommeil dans la position horizontale sans traversin, sans oreiller. Vidange des capillaires des jambes matin et soir. Tasse d'infusions très variées le soir pour aider la digestion, très peu sucrée.

Deux fois par semaine, repas du soir au lait caillé. Travail en force : deux heures le matin, mi-partie culture physique, mi-partie travail aux agrès ou au jardin.

Le ventre à son tour se débarrasse de la graisse qui noyait l'intestin grêle et les côlons, je m'en aperçois au tour de ceinture de mon pantalon ; je me pèse soigneuse-

ment tous les mois, de 80 kilos je suis passé en un an à 73 kilos, ce n'est pas un amaigrissement maladif, mais une perte de graisse due à une alimentation rationnelle avec remplacement des cellules ayant perdu leur vitalité par d'autres en pleine régénérescence.



Georgia Knap à 52 ans

L'estomac dilaté révèle à la radiographie une tension à la rétraction de trois centimètres; le foie est moins proéminent ; les jambes semblent retrouver une meilleure assise ; j'ai reculé d'au moins cinq années en arrière !

. . . .

Deux ans. — Je monte en courant les premiers paliers du Métropolitain de la gare Saint-Lazare, jusque sur le palier de la cour du Havre ; l'essoufflement ne me prend qu'à la vingt-cinquième marche.

J'ai couru hier 150 mètres au pas de gymnastique pour ne pas manquer mon train, et sans ressentir la douleur de l'épaule ni l'angoisse à la gorge. Je ne pèse plus que 70 kilos.

Quant au visage, je puis maintenant constater un progrès énorme ; anomalie étrange, j'ai maintenant la peau fraîche, d'une fraîcheur étonnante, sans trace de couperose comme autrefois, et ce sont des hommes de mon âge qui me le disent en m'affirmant leur étonnement, mais ils n'en connaissent pas la raison, je la leur apprendrai plus tard.

Du côté du cou, j'ai regagné moitié du relâchement des tissus ; les yeux semblent animés d'une flamme nouvelle, les paupières supérieures tombées en draperie, remontent visiblement et dégagent l'œil qui redevient vif ; les sourcils rares il y a deux ans, épaississent et des cils nouveaux pointent de place en place.

L'effet d'auto-suggestion causé par cette constatation journalière dans le miroir est tel que mon relèvement physique suit les mêmes progrès que ceux du visage, on dirait qu'ils vont de pair et il me semble que si, demain, je recommençais à vieillir du visage, mon corps suivrait aussi la même progression.

....

Quatrième année. — Cinquante-quatre ans. — Les forces vitales sont toutes revenues sans exception ; j'ai la vigueur que je possédais vers la trentaine. Je n'ai pas conscience de mon âge : ai-je trente-cinq ans, ou en ai-je cinquante-cinq ?... je ne cherche pas à préciser. Je vis dans un état d'âme nouveau et je me prends à penser que j'ai dû mourir et que, sans le savoir, je recommence une vie nouvelle.

Je pèse maintenant 67 kilos, ayant perdu 20 livres de graisse accumulée un peu partout ; l'estomac n'a plus que 5 centimètres de ptose au lieu de 13 ; la tension est tombée à 15e ; j'ai, d'après des avis divers, l'apparence d'un homme de trente-huit à quarante ans.



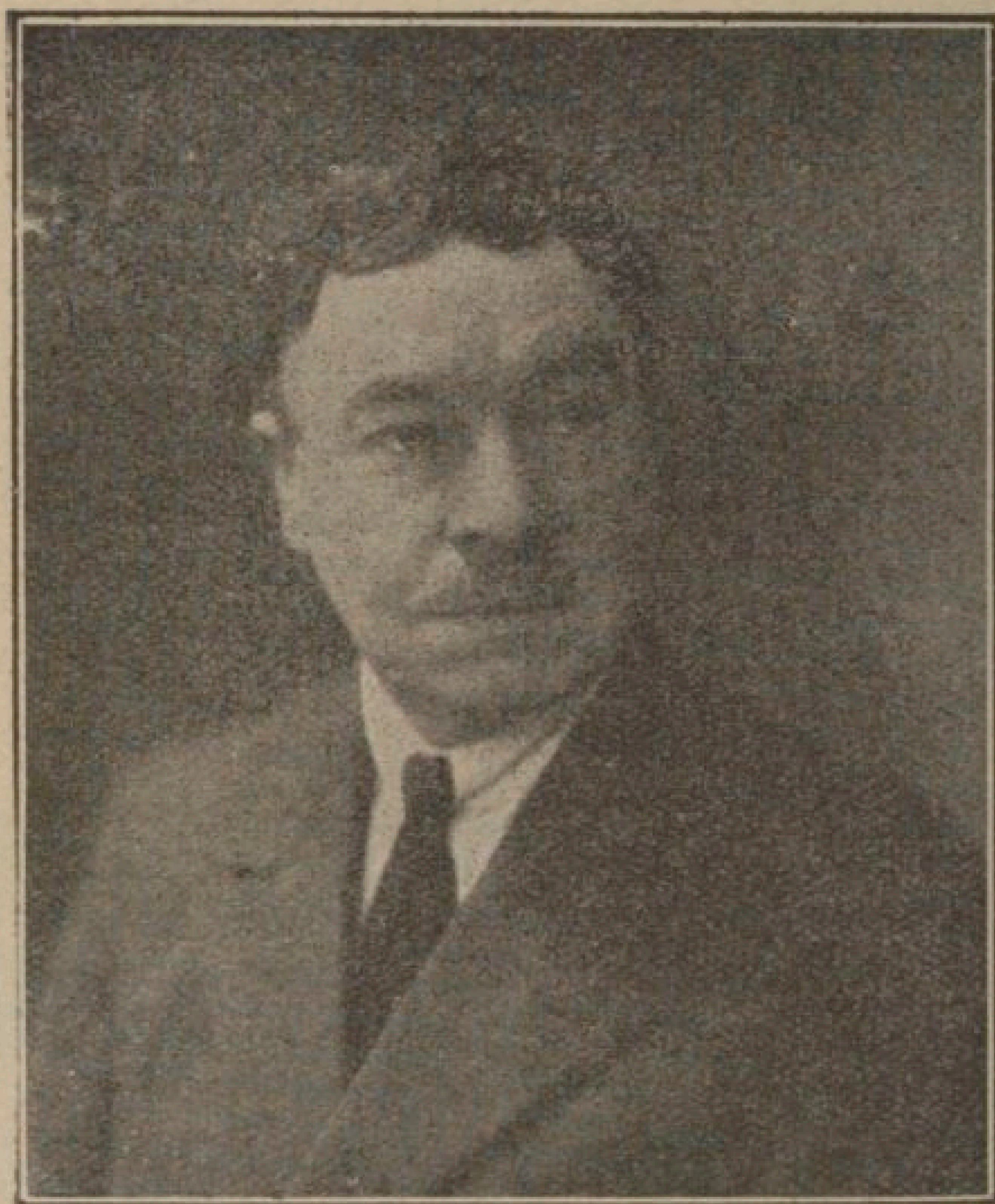
Georgia Knap à 54 ans

Une foule d'imperfections de mon visage disparaissent petit à petit ; les énormes poches qui bouffissaient mes yeux sont presque complètement résorbées, chose jugée impossible jusqu'ici sans opération chirurgicale ; la coupe-rose de mes joues n'est plus qu'un souvenir; mes yeux sont redevenus très vifs, les membranes palpébrales supérieures qui tombaient en draperie et recouvraient à moitié les prunelles, ont repris la forme cintrée qui donne tant de grâce au regard.

La bouche, écrasée aux commissures par les horribles

pinces massetériennes, ne conserve plus qu'une légère fissure, marquant à peine les endroits où s'étaient produits les affaissements des masseters.

La ligne du menton est maintenant bien accusée et demi-ronde, remplaçant les joues plates et flasques faisant corps avec les chairs molles du cou.



Georgia Knap à 56 ans

Plus de peau craquelée à la base du cou, tout le revêtement de l'ensemble du visage et du corps est neuf, pour ainsi dire, et ne présente plus rien des traces de décrépitude du passé.

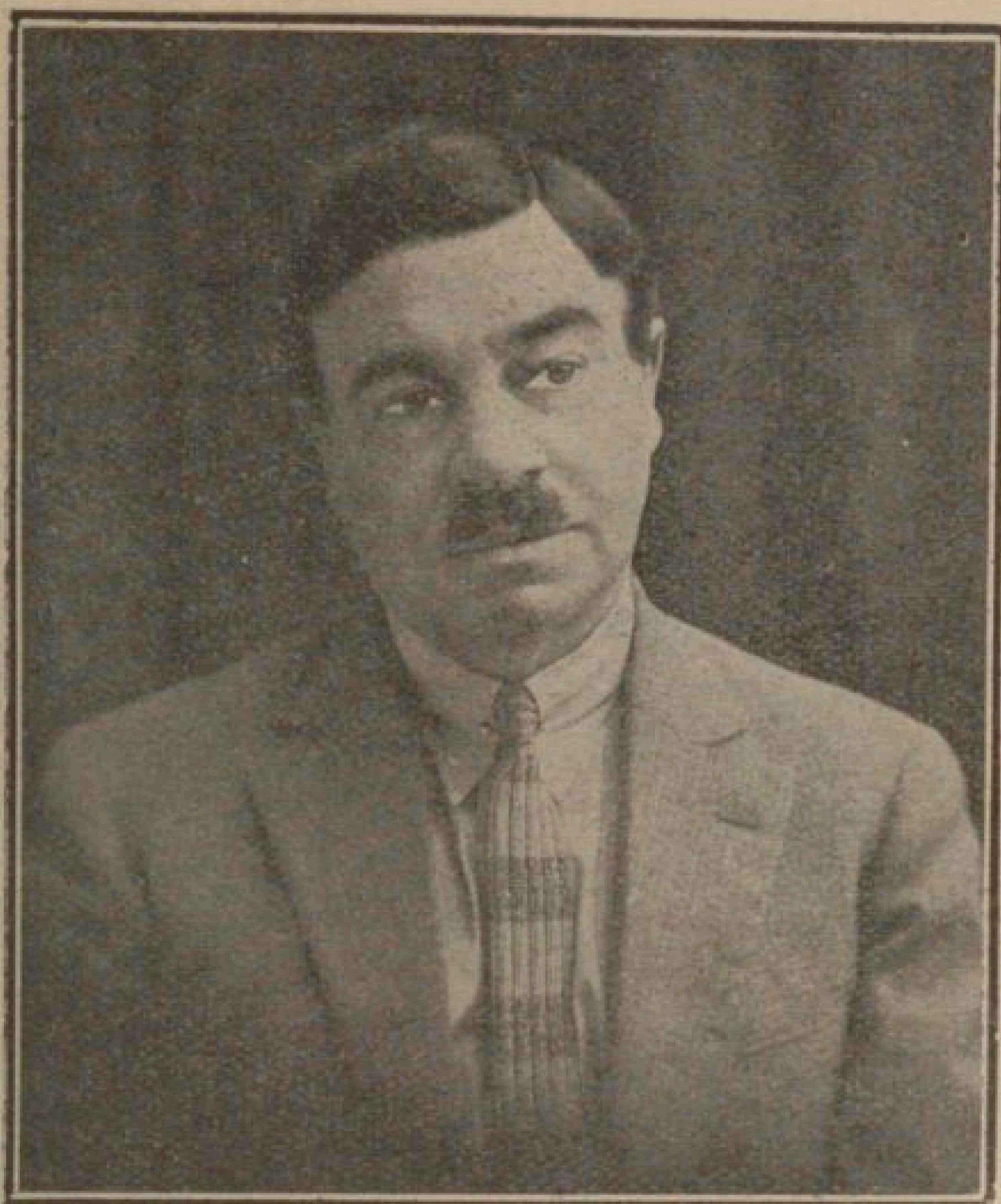
Mais, bien mieux !... ma voix puissante de baryton, je l'ai retrouvée aussi forte qu'autrefois.

Dans la liste de mes quatre-vingts métiers figure celui de compositeur de musique, hier j'ai chanté entièrement « Thésée » en interprétant tous les rôles, ce qui m'a de-

mandé une heure et demie de chant sans arrêt et je n'en ai pas éprouvé la moindre fatigue.

....

Sixième année. — Cinquante-six ans. — J'ai obtenu tout et au delà de ce que j'espérais, je continue cette vie



Georgia Knap à 58 ans

nouvelle par une alimentation semi-végétarienne, productrice d'une vitalité inouie, inconnue de l'humanité.

....

Huitième année. — Cinquante-huit ans. — Je m'achemine sans m'en apercevoir, comme à travers un songe, vers la soixantaine et cependant à l'heure où les humains commencent à compter ce qui leur reste à vivre, il me semble que je suis à peine à la moitié de mon existence.

Je suis rentré dans le rondeau de la vie quand les hommes de mon âge lui disent adieu sans retour ; mes

occupations présentes m'amènent à la fréquentation d'hommes et de femmes, qui me croient de leur âge, je n'ai garde de les détromper, car si je leur disais la vérité, ils ne me croiraient pas.

Un homme de quarante-huit à cinquante ans me disait l'autre jour, sur un ton sentencieux, parce que je l'avais heurté légèrement : « Pardon, monsieur, quand vous aurez mon âge, vous ne monterez pas si vite les escaliers... » Son âge, je l'ai eu il y a dix ans !

Il m'arrive souvent de plaisantes histoires... Pour toucher un mandat-poste, je dois fournir une carte d'identité. Or, je n'ai qu'une carte où figure ma photographie à cinquante ans. Le receveur me dévisage, regarde la photo, la date de naissance, 25 avril 1866, et m'envoie promener en me disant que le mandat est destiné à mon père avec qui j'ai un faux air de famille.



Georgia Knap à 59 ans, photographié sur un chantier du Cottage Social, montrant à ses apôtres à établir de façon rectiligne les fondations de leurs maisons.

Quelle stupéfaction j'éprouve en retrouvant des personnes qui furent mêlées à ma vie d'adolescent.

J'ai connu des jeunes filles de beauté idéale, leurs yeux étaient des lacs, des couchers de soleil, des mers bleues profondes, tout le printemps riait en elles ; je les revois en songe comme si elles avaient encore dix-huit ans.

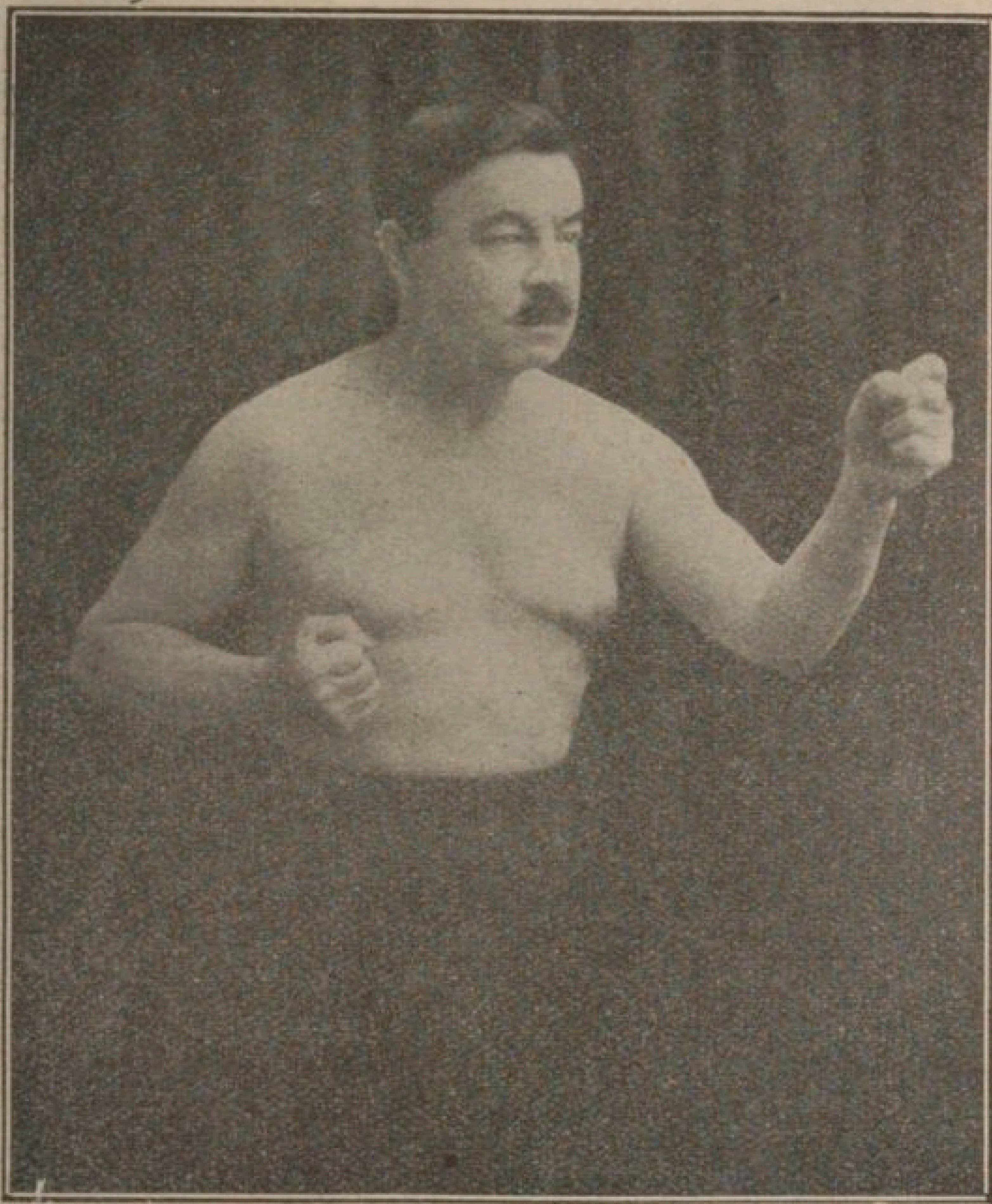
J'en ai retrouvé quelques-unes dans mon pays natal de Troyes, ce ne sont maintenant que de pauvres sexagénaires aux yeux éteints; il ne reste rien du charme qui les caractérisait ; leur pauvre visage a subi la loi commune et leur corps, cassé, voûté, n'a plus rien de la démarche gracieuse d'autrefois.

A l'une d'elles j'ai demandé si elle se souvenait de moi ;

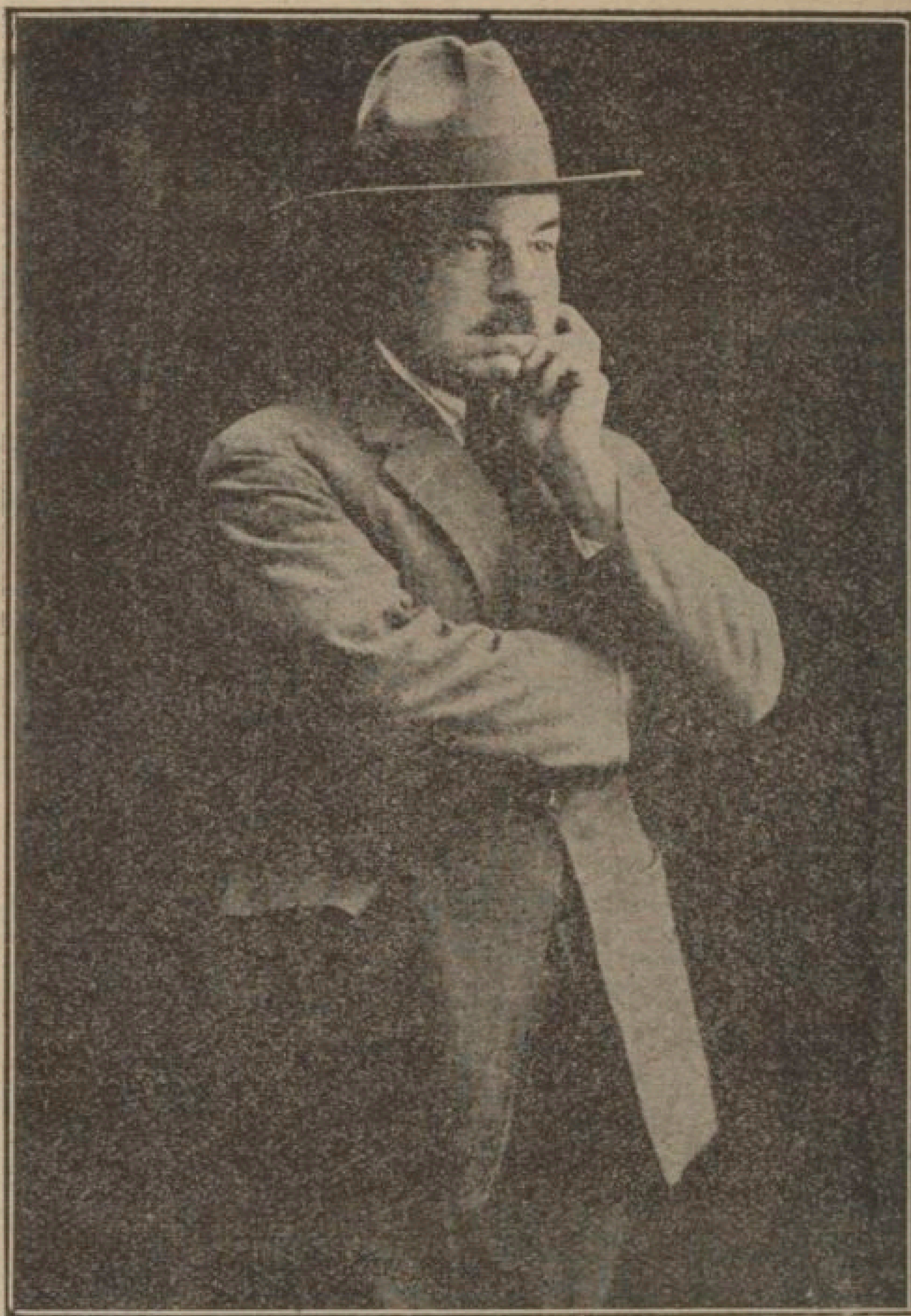
alors, elle m'a regardé : « Oui, il y a plus de vingt-cinq ans que je ne vous ai vu, vous étiez comme aujourd'hui ; j'ai entendu dire que vous resteriez éternellement jeune, mais je crois rêver et j'ai peur qu'en vous touchant vous ne soyiez qu'un miracle chimique et que vous ne tombiez en poussière. »

LA JOIE DE VIVRE

A l'heure où les hommes de ma génération sont à leur déclin, quand sous le poids des ans sombrent leurs facultés



Georgia Knap à 60 ans
pendant des exercices de culture physique (boxe). Les pectoraux saillants, la ligne harmonieuse des épaules, le cou lisse, ne semblent pas appartenir à un homme de 60 ans.



Georgia Knap à 60 ans, 1925

Il semble, depuis la cinquantaine, avoir vécu à reculons, ayant réalisé le rêve de toute l'Humanité depuis les temps millénaires...

Quand on compare la photographie prise à 50 ans à cette dernière épreuve, on ne retrouve plus, dans cette svelte silhouette, l'homme de 1915 au masque avachi par le temps, aux épaules voutées, au ventre proéminent, au regard éteint. L'usure a été vaincue par un véritable miracle de la science.

physiques et intellectuelles, victimes dociles de la griffe impitoyable du Temps, j'éprouve à vivre au milieu d'eux une joie immense qu'aucun homme n'a certainement dû jamais ressentir.

Quand tout est fini pour eux, recommence pour moi une existence nouvelle, incroyable et merveilleuse, avec un moteur humain entièrement reconstitué pour un nouveau voyage terrestre d'une durée probablement égale à celui que je viens d'accomplir.

J'ai entendu il y a peu de temps, dans une conférence, un très vieux docteur qui prétendait rajeunir ses contemporains.

Je n'ai pu m'empêcher de rire aux larmes.

Mais un philosophe désabusé prit la parole ; et devant ce qu'il appelait l'inutile effort de la science, prononça ces mots qui reflètent on ne peut mieux l'impuissance de l'humanité actuelle à voir le problème sous son véritable jour.

« Pourquoi recommencer et reprendre l'effort ? Ignorer à nouveau ce qui a coûté tant de peine à apprendre ?

« Ignorer pour être encore meurtri, ou bien apprendre, par les heurts de la vie, qui n'instruit pas les hommes autrement que par la douleur ?

« Pourquoi rajeunir ? Pour retrouver l'illusion ! A quoi bon, quand on sait qu'elle est vaine ?

« Ne vaut-il pas mieux garder l'expérience et continuer à durer sans vain retour en arrière ? Savoir vieillir !... »

Toute cette philosophie contrainte laisse deviner l'impuissance de celui qui a causé ainsi, il ne laisse pas l'espoir au cœur des humains, il nie la joie que pourrait procurer le retour en arrière parce qu'il sent que lui-même est condamné à ne jamais la ressentir, il est vaincu, parce qu'il a subi la loi d'intoxication de l'Humanité, de tous les pays, et de tous les siècles.

Faust a ressuscité par un coup de baguette magique... J'ai mis cinq ans pour y parvenir, et chaque jour qui me rapprochait de la perfection était pour moi un jour de joie immense qu'aucun mortel ne saurait décrire parce qu'il n'aurait pu, comme moi, en ressentir les effets.

Je suis retourné dans la fournaise, en anonyme la plu-

part du temps, avec une force plus parfaite que celle de mes 40 ans.

Et, contrairement à ce qu'en pense le vieux philosophe, la vie nouvelle qui s'écoule pour moi n'a rien de semblable à l'ancienne, je ne pourrais plus être meurtri, car j'ai ce qui me manquait dans l'apprentissage de la vie : l'Expérience.

Oui ! je possède maintenant pour une nouvelle lutte des qualités contradictoires qui n'ont jamais dû se rencontrer dans aucun être humain, la sagesse et l'expérience du vieillard, et la volonté, la puissance, la souplesse de l'homme jeune et une mémoire miraculeusement retrouvée.

Il ne me vient pas à l'idée qu'un jour le temps aura raison de moi comme il a raison des autres ; je pense qu'un accident peut me détruire, mais j'ai la presque certitude que la décrépitude ne m'atteindra que lorsque tous les hommes de ma génération auront disparu, ce qui me porte à dire en plaisantant aux amis de mon âge que mon départ de ce bas monde n'aura lieu qu'à ma cent quarantième année, c'est-à-dire en l'an 2000 !

Quand chaque année arrive le printemps, je ressens la même joie, la même ivresse des sens que tous les êtres vivants en possession des facultés créatrices de la jeunesse.

Mes yeux, à soixante ans, ont repris tout leur éclat et discernent maintenant avec allégresse les beautés et les enchantements de la nature, alors qu'à cinquante ans la lutte inégale que je disputais contre le temps faisait naître en moi la lassitude et les regrets bien connus de tous ceux qui vieillissent et sentant que leur fin approche, s'y résignent.

Et, l'accumulation des pouvoirs magnifiques de création, d'adaption et d'improvisation, dont la nature m'a gratifié sans compter, concourt à rendre ma vie exceptionnellement attrayante.

Ce n'est plus le surmenage de l'homme occupé à une besogne unique et absorbante prenant tous ses instants, c'est le travail passionnant des recherches en chimie, en biologie, en bactériologie ; c'est l'étude attrayante des maladies à époque et des moyens de les combattre ; c'est la documentation raisonnée de l'assimilation alimentaire à la vie des cellules ; c'est, après les applications de la science,



Georgia Knap à 60 ans (Photo Manuel.)

Retrouver une miraculeuse jeunesse après l'avoir perdue, cela apparaît comme le plus précieux des biens de la Terre.

Ce don de la science vaut mieux que la Gloire, la Richesse, les Honneurs et la Puissance.

celles des arts ; la mise à contribution de la poésie, de la musique, de la peinture, permettant au même cerveau de composer un drame lyrique en créant le livret, la musique et les décors.

Puis, c'est la manipulation délicate du prestigieux pinceau fécondateur de fleurs qui m'a permis de m'entourer des plus belles et des plus inattendues compositions floréales, en créant le printemps en plein hiver.

Et que de choses encore qui rempliraient la vie de plusieurs hommes et qui suffisent à peine à la mienne, sans que j'en éprouve pour cela la moindre fatigue,

Et souvent je retourne en arrière, aux heures démoniaques de ma douloureuse adolescence, où ma jeune âme, à peine révélée et déjà meurtrie, voulait retourner au seuil de l'éternité.

Puis, je revis par la pensée l'instant terrible où mon cœur s'est arrêté de battre, fatigué du malheur immérité, mais que l'inexorable fatalité s'est plue à faire revivre pour qu'il payât plus largement encore son tribut à l'implacable destin.

Mais l'ombre familière qui surgit toujours près de moi aux heures de défaillance et me réconforte de sa divine présence, m'aide, comme autrefois, à faire taire les battements trop précipités de mon cœur.

Aussi, ce cœur, qui a connu tout ce que l'âme humaine contient d'égoïsme féroce et de lâche cruauté, est-il maintenant accessible à toutes les douleurs, à toutes les pitiés.

Et la joie de vivre m'envahit et m'étreint comme une récompense divine pour l'apostolat de bonté que je poursuis inlassablement en faveur des déshérités et dans lequel je trouve le courage et la foi nécessaires pour lutter avec la charité et les vertus humaines, contre la puissance du mal.

Georgia KNAP.
18 juin 1925.

A l'occasion de cette deuxième édition, le Commandant Max Taillefer m'a prié de compléter, pour les lecteurs futurs, les commentaires de mes études et expériences sur le maintien de la Vitalité durant les années qui se sont

écoulées entre mes 60 et 70 ans, et de dévoiler le secret du retour à la jeunesse dont j'avais voulu conserver la priorité.

Je m'exécute comme promis dans le cours de la première édition de cet ouvrage.

Mais avant d'en arriver à la conférence contradictoire où j'ai convoqué les incrédules pour l'anniversaire de mes 70 ans, je vais donner quelques détails sur ce que fut ma vie entre 1926 et 1936.

Le miracle a continué en s'amplifiant. A ma grande stupéfaction, une mémoire prodigieuse se précisait de plus en plus ; des détails de ma vie passée, les noms de tous ceux qui furent mes contemporains et que j'avais totalement oubliés, se manifestent à nouveau à mon esprit. Pas un malaise, par un mal de tête, un rythme d'équilibre vital merveilleux.

A partir de 60 ans, ma voix de baryton avait retrouvé l'amplitude et le timbre métallique de ma jeunesse ; il me vint à l'idée que je pourrai, peut-être, à la faveur de cette vitalité inespérée, arriver à chanter en ténor.

Par un exercice de culture physique nouveau, que j'emploie pour augmenter la cage thoracique des enfants afin de les garantir de la tuberculose, je réussis à augmenter la mienne de 17 centimètres. A 60 ans, c'est un résultat inespéré. J'ai mis deux ans pour arriver à mon but, et un beau jour, je résolus de chanter en ténor la Barcarolle du troisième acte de *Thésée :* « Quand sur la mer brille l'Etoile ».

Aux premiers essais je ratai mes entrées pour ainsi dire; la position de la bouche, son ouverture, la prise d'air sur la note pointée n'ayant pas été observées, je fit un couac magistral, le son filé s'étranglant dans ma gorge aux cordes vocales paralysées dans leurs vibrations trop courtes. Pendant un mois, devant la glace, je fis des essais successifs, puis je recommançai... Miracle.... les strophes

Guide la voi..... le
Vers mon destin
Oh blanche étoil...... le
Du pur matin.

jaillirent un soir bien soutenues, et sans défaillance de mes cordes vocales qui venaient de monter d'une tierce pour la première fois de mon existence ; faculté que je compte bien garder encore pendant de nombreuses années.

LE SECRET DE LA LONGEVITE ET DU MAINTIEN DE LA PUISSANCE VITALE

Il y a exactement dix ans, en 1926, dans une grande réunion publique, à la salle Wagram, j'exposai après en avoir eu confirmation par l'expérience, que la vieillesse au vingtième siècle était prématurée, et que, depuis 1916, alors âgé de cinquante ans, j'avais retrouvé une vitalité nouvelle, par des pratiques spéciales, dont je tenais à garder le secret quant à présent.





Georgia Knap en 1936

En considérant la photographie de 1915 (page 331), on se demande si cette photo n'appartient pas au père des sujets ci-dessus. (Photo d'identité Midget).

Deux camps s'étaient formés dans la salle, ceux qui croyaient au miracle, et ceux qui niaient que l'intoxication alimentaire créait la sénilité précoce de l'espèce humaine.

Pour mettre tout le monde d'accord, j'ai donné rendez-vous à mes auditeurs, dix ans plus tard, pour l'année 1936, en leur disant : « La plupart de mes détracteurs seront rayés de la liste des vivants, et ceux qui ont quarante ans

en ce moment, auront contracté, quand je les reverrai, les maladies de la cinquantaine ; ils commenceront leur apprentissage de vieillards, et nous nous comparerons pour savoir qui avait raison.

Les dix années ont passé, j'ai 70 ans, et je vais à mes auditeurs de 1926 et à tous ceux qui m'ont écouté dans les nombreuses réunions de Paris et de province, exposer les faits, car il y en a plusieurs concourant au maintien de la puissance vitale, et l'allongement miraculeux de la vie et de ses attributions essentielles : mémoire, robustesse, santé, apportant un magnifique espoir dans la continuité de l'effort.

LA REUNION DE MAGIC-CITY
LE 13 MAI 1936

La salle est pleine à craquer, ainsi que l'Anglais qui suivait le dompteur pour le voir dévorer, les protestataires de 1926 sont venus nombreux, j'en aperçois quelques-uns au premier rang, dès que je suis en place, face au micro. Je ris sous cape. Ciel ! ils n'ont pas été épargnés, eux !

J'entre immédiatement dans le vif du sujet.

Le secret de la puissance vitale et du maintien des activités organiques, tient simplement au repos méthodique de l'appareil digestif : exclamations et protestations ! !...

On était venu pour entendre la divulgation d'un secret, l'exposé d'une miraculeuse intervention diabolique, ou la vente d'un orviétan possédant des vertus de rajeunissement découvertes dans les grimoires des alchimistes moyenageux. Quelle désillusion !

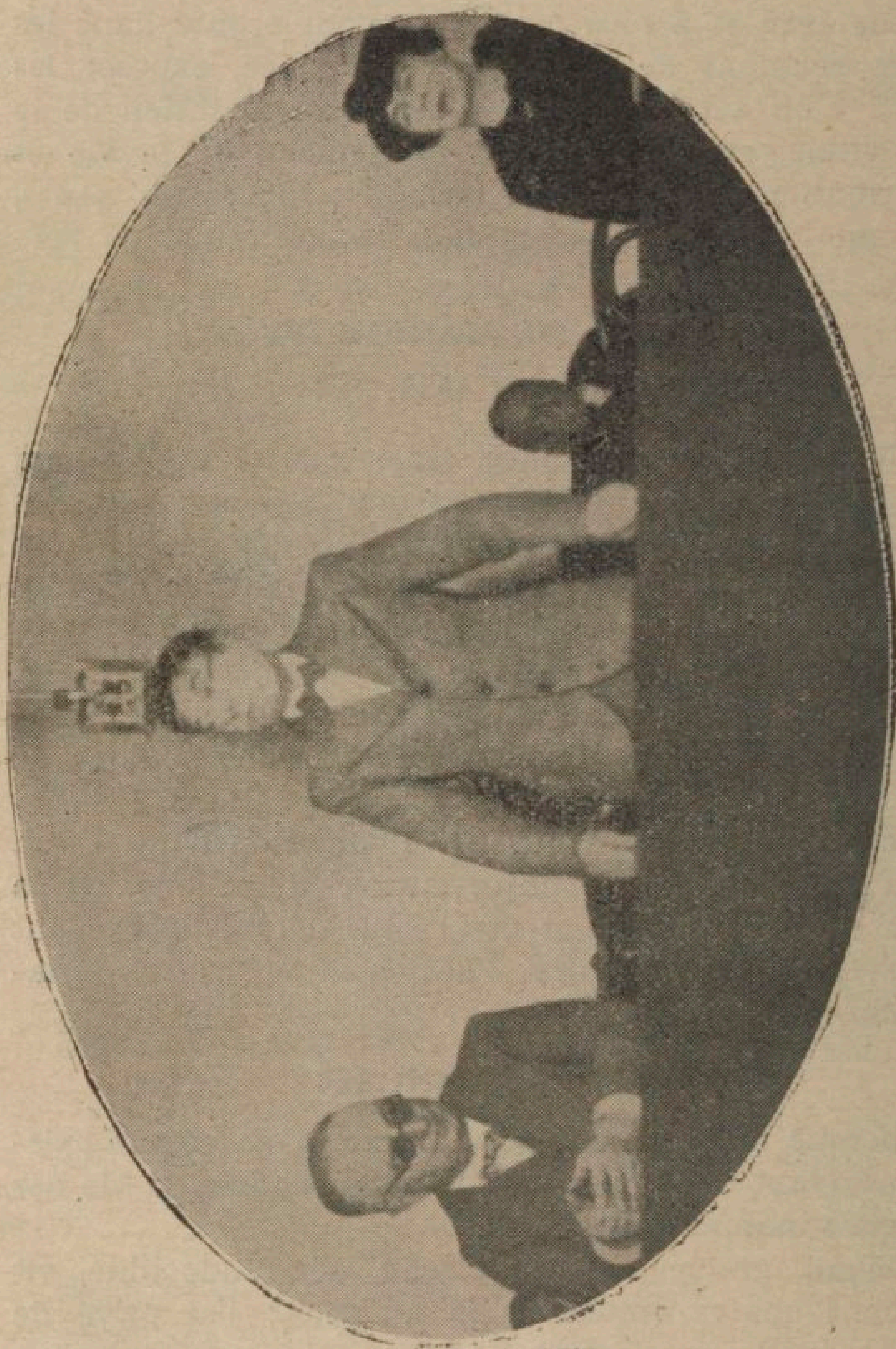
LA LEÇON DU BENGALI

J'ai cherché ma voie sur les animaux à courte existence, en essayant d'allonger du simple au double, la vie des oiseaux, petits mammifères, etc...

Le bengali, gracieux petit oiseau de l'Indochine, vit ordinairement quatre années, cinq au plus ; j'ai privé de nourriture ce petit pensionnaire deux fois par semaine, pendant dix heures, ce qui est un maximum ; les petits oiseaux ne supportent pas de longs jeunes, après 24 heures ils se mettent en boule, se refroidissent, et succombent rapidement.

Aux premières expériences, il manifesta des signes évidents d'affolement, mais il se fit vite à sa nouvelle existence.

Ses semblables, qui vivaient en se gavant à leur aise



Devant le micro de Magic City, le 13 mai 1936, pour l'anniversaire de ses 70 ans, Georgia Knap apprend à la foule compacte qui l'acclame, les raisons inconnues de l'Humanité pour lesquelles il a réussi à reprendre 30 ans au Sablier du Temps. (Instantané au magnésium de Charles Lenoir.)

dans la cage voisine, disparaissaient les uns après les autres.

Mais la preuve du succès de l'opération était ceci : l'oiseau ne muait pas pendant l'hiver, il restait luisant de plumes et brillant de tenue, chantait hiver comme été d'une

voix plus puissante et plus harmonieuse que ses voisins de cage. Il vécut de 1909 à 1917, en admettant qu'il avait déjà un an quand j'en fis l'acquisition, il aurait duré environ neuf années, la cage des oiseaux témoins avait été renouvelée deux fois pendant ce laps de temps.

Il avait donc doublé le cap de l'existence d'animaux de son espèce, ce qui donne à penser qu'un homme de 70 ans pourrait aller jusqu'à 140 ans.

Les expériences sur cobayes, rats, souris, donnèrent à peu près les mêmes résultats, et j'en fis, en 1915, l'expérience sur moi-même.

J'ai à mon actif, depuis l'âge de 50 ans, **trente mille heures de jeûne**, c'est-à-dire que, pendant trente mille heures, mon estomac et ses annexes, foie, pancréas, vésicule biliaire, reins, rate, intestins, se sont reposés, laissant au cœur qui commande tous ces organes, un repos également bien mérité.

Je ne déjeune jamais le matin, pas même une goutte d'eau ; cela fait donc cinq heures de repos total chaque jour, je ne compte pour l'année que 300 jours, pour arrondir le chiffre ; quelquefois invité chez des amis pour ne pas les chagriner, car ils pensent bien que je vais souffrir terriblement de la faim, je fais comme eux, il n'en reste pas moins 1.500 heures de jeûne par année : en vingt ans, de 50 à 70 ans, 30.000 heures.

Pendant ces 30.000 heures, mes chers auditeurs, vous avez forcé votre cœur à participer à un travail de digestion qui n'en finissait pas ; votre estomac, encore moitié plein (les rayons X me le prouvent tous les jours), fait tous ses efforts pour se débarrasser de cette pitance dont il n'a que faire, et les organes travaillent à plein rendement, usant prématurément le mécanisme si délicat, et cependant si robuste, contenu dans l'enveloppe humaine.

Ce n'est pas la faim qui domine le matin, c'est la gourmandise et un réflexe, l'habitude. Les premiers jours, pour calmer l'influence du péristaltisme de l'estomac, je buvais un demi-verre d'eau; au bout de quinze jours, c'était fini. Je supprimais l'eau et je me mettais au travail. A ce jeu, on perd un kilo ou deux, puis on se stabilise sur un poids, exempt de graisse superflue pour ne laisser place qu'aux muscles.

Et devant un public attentif, je passai en revue tout ce que j'avais écrit dans le livre « Pour vaincre la Décrépitude du Corps et du Visage, et reculer les limites de la Mort », paru en 1933, donnant tous les détails sur la manière de se nourrir pour éviter l'intoxication alimentaire, créant les vieillards de 50 ans, et leur enlevant la mémoire et les forces vitales.

Dans ce même ouvrage, je relus les chapitres « *Une erreur alimentaire millénaire. l'alimentation par le lait.* Les assistants apprirent que le lait de vache devait être transformé, avec les mêmes teneurs que le lait de femme, qui ne caille pas et est créé pour les hommes, alors que le lait de vache, riche en acide lactique, est fait pour les veaux, qui ne pourraient vivre sans cet acide lactique, qui, au contraire, diminue dès l'enfance la résistance de l'espèce humaine aux maladies du tube digestif.

Mes auditeurs, vivement intéressés, apprirent que chaque soir et chaque matin, il faut vider ses jambes pour les débarrasser de l'acide carbonique, déchets des 21.000 plissements pulmonaires dits respiratoires, que nous pratiquons toutes les 24 heures ; ces exercices, étant décrits avec figures dans le livre, que la plupart des personnes présentes avaient lu et relu pour faire leur apprentissage de centenaire.

Je répétai que si le visage ne suivait pas la progression de rénovation du corps, l'effort restait vain, les traits avachis démentant la possibilité du renouvellement de la cellule vivante interne.

J'appris aux non-initiés, que la réfection du visage devenait une impossibilité absolue, si les organes internes restaient sous le coup de l'intoxication alimentaire ; mais qu'au contraire, les cellules de la peau de la face se transformaient en un tissu ferme, vivant, jeune, dès que les matériaux apportés par le végétarisme, calcium, magnésium, potassium, etc..., entraient en jeu dans un corps qui n'en avait pas vu la trace depuis de longues années.

Et quand je demandai aux milliers de personnes qui m'écoutaient : « Y en a-t-il parmi vous qui aient retourné en arrière ? qui sentent une vie nouvelle se manifester en eux après avoir lu l'étrange documentation physiologique

que j'ai écrite pour mes contemporains, frappés par la sénilité précoce ?

Des centaines de mains se sont levées, et des bravos enthousiastes ont couvert la fin de mon allocution.

L'opinion de Carrel, de l'Institut Rockfeller, dans son livre « L'HOMME CET INCONNU »

Si tout le monde vivait jusqu'à cent ans, le poids de cette foule de vieillards serait intolérable pour le reste de la population. Avant de rendre plus longue la vie des hommes, il faut trouver le moyen de conserver jusqu'à la fin, leurs activités organiques et mentales. Et même, si l'on pouvait prolonger la santé jusqu'à la veille de la mort, il ne serait pas sage de donner la longévité aux paralytiques, aux fous, aux criminels.

Pourquoi, allonger la vie des égoïstes, des méchants, des inutiles ? Il ne faut pas augmenter le nombre des centenaires, avant d'avoir découvert le moyen de prévenir la sénélité intellectuelle et morale, et les maladies prématurées de la vieillesse.

Les lois physiologiques sont aussi inexorables que les lois du monde sidéral, il est impossible de leur substituer des lois humaines.....

Ce que demande l'illustre physiologiste Carrel est maintenant réalisé, et à la disposition de l'espèce humaine ! !...

CARREL ECRIT : L'HOMME, CET INCONNU ! !...
GEORGIA KNAP DIT : L'HOMME, CET IGNORANT ! !

En effet, à la faveur d'une intelligence parvenue au summum de sa puissance et de sa perfection, et qui s'est substituée à l'instinct, l'homme s'est tenu ce raisonnement :

Le Bon Dieu, Boudha, Mahomet et Cie sont de très vieux fétiches qui n'ont plus cours à notre époque. Nous ! nous allons faire beaucoup mieux qu'eux, nous allons industrialiser la vie, nous allons la standardiser, la rationaliser, nous allons fabriquer des aliments en série, que chaque citoyen devra accepter comme nourriture ; on en encombrera les marchés, les maisons d'alimentation, les épiceries, les charcuteries, les débits de vin et d'alcool, les bureaux de tabac, etc., et par ces moyens nous créerons

une race d'hommes nouveaux, sportifs merveilleux, qui feraient pâlir d'envie nos grands-pères, s'ils pouvaient venir jeter un coup d'œil dans une compétition de foot-ball ou dans une course cycliste du vingtième siècle.

Et vous allez voir ce que vous allez voir ! !...

En effet, on voit bien, même très bien, les stades de sports emplis d'une foule exubérante, mais aussi les hopitaux pleins à craquer, les sanatoriums débordant de déchets humains, les spécialités pharmaceutiques submergeant le monde médical de leur affolante progression. Les tuberculeux, les fous, les crétins, les paralysés, les cancéreux, les gonoccociques, les encéphaliques, les rhumatisants affreusement déformés, etc., etc., composant une armée douloureuse, comme les siècle passés n'en ont jamais connu ; et tout cela, parce que les alcooliques, les carnivores, les tabagiques, les morphinomanes, les priseurs de coco, les intoxiqués de toute nature sont devenus légion sur toutes les parties de la planète.

Pour faire marcher le commmerce des bouilleurs de cru, et pour des fins électorales, des hommes, politiciens habiles, ont par décret-loi augmenté en France de 25.000 le nombre des licences de débit d'alcool ; il faudra aussi augmenter les places dans les hôpitaux, les maisons d'aliénés, les sanatoriums, les prisons et les cimetières.

On a intensifié l'élevage des animaux, pour les tuer ensuite à la chaîne ; on les met en conserves à la chaîne, afin de pouvoir s'en gaver à loisir et se créer de la belle chair, alors que les bœufs, les moutons, les veaux, le cheval, etc., qui ont la meilleur chair du règne animal, ne la fabriquent qu'avec des végétaux.

Et le cochon de payant, noyé dans la foule anonyme qui l'encercle, ne peut voir de la vie que ce que le commerce lui met sous le nez. On ne lui a jamais appris à se servir de ses organes digestifs, mais on a su flatter ses organes gustatifs et olfactifs, afin de tirer de sa gourmandise devenue reflexe le meilleur du produit de son travail.

Mais le fait brutal consiste en ce que la majorité des êtres sont vieux ou disparaissent entre 50 et 60 ans ; ceux qui restent spectateurs en concluent qu'ils sont en

présence d'une loi physiologique et que nul au monde ne peut s'y soustraire.

L'image d'hommes futurs bravant la vieillesse et les maladies sera seule capable de rendre à l'humanité la place d'élite qu'elle doit occuper parmi les êtres vivants sur notre planète.

Je ne tire aucune vanité de ce que j'ai eu la chance d'apprendre par une volonté tenace et un sens d'observation soutenu, en étudiant la vie animale et ses merveilleux instincts, parallèlement avec notre intelligence, donnant au point de vue vital de si médiocres résultats. Et j'ai réussi, fort de ces enseignements, à refaire un homme nouveau, dans une enveloppe mortelle qui arrivait à son déclin.

Chaque matin, en ouvrant ma fenêtre, c'est un panorama magnifique de joie, de bonheur de vivre qui s'offre à mes yeux, quelque temps qu'il fasse.

Ai-je 40 ans ?... Je ne veux pas croire à l'état-civil qui m'octroie 70 ans. Je regarde passer mes contemporains, vieillards ou vieilles femmes ; je suis leur aîné de 10 ou 15 ans.

Je n'envie ni la gloire, ni les honneurs, ni la richesse ; je possède ce qu'aucun milliardaire ne pourrait acheter avec toutes les fortunes réunies à l'heure présente.

Hosanna ! la Vie est belle ! !...

Ce 25 avril 1936.

Anniversaire de mes 70 ans.

CHAPITRE VI

LOU PARADOU

LA SEPTIEME PAGE DU PETIT CARNET DE GEORGIA KNAP

Toute sa puissance vitale retrouvée avec une jeunesse sans cesse accrue, va lui permettre de porter sa prodigieuse activité vers les plus belles manifestations de la Nature.

7

J'ai aussi, un petit
jardin, et comme
vous, j'aime les fleurs
à la folie.
Je veux appren-
dre à faire naître
les plus belles, par
les croisements et la
fécondation artificielle.

Et devant vos yeux,
j'étendrai tant de mer-
veilleuses fleurs, qu'il
vous semblera que j'ai
semé sous vos pas tou-
tes les étoiles du fir-
mament.

Son petit carnet, qui ne contient plus qu'une page non réalisée, lui a rappelé bien des fois qu'il devait faire vivre le rêve de ses seize ans, en créant des fleurs nouvelles et des jardins merveilleux pour réaliser la promesse faite à sa chère petite Andréa.

Mais il fallait attendre l'occasion propice à cette nouvelle manifestation de son inlassable génie de créateur. C'est quand son œuvre du Cottage Social fut définitivement mise au point, qu'il songea à se consacrer à la Féerie Florale pour obéir à la religion du souvenir.

Le « Nouveau Journal » de Bois-Colombes, du 19 août 1923, va nous éclairer à ce sujet.

LOU PARADOU

« Jadis, le 30 de l'avenue de Verdun était une vieille masure au fond d'une cour plantée d'une douzaine de gros arbres.

« Georgia Knap, le Faust moderne, l'homme extraordinaire qui a trouvé le secret du renouvellement de la vitalité de la cellule protoplasmique, et dont nous avons parlé tout dernièrement, est venu il y a un an y installer sa demeure.

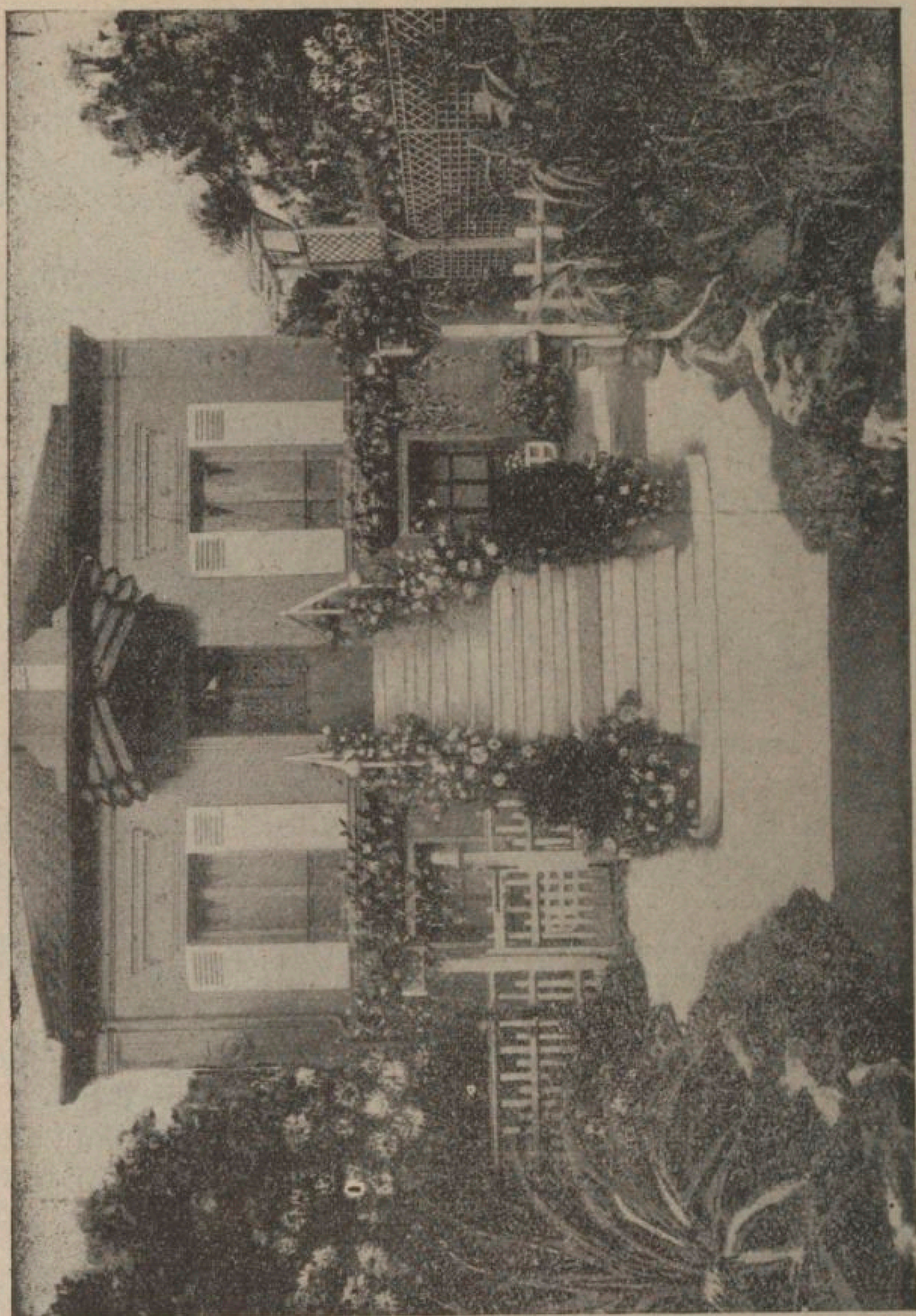
« D'un prestigieux coup de crayon, il a dessiné un cadre merveilleux allant de pair avec son étrange et unique personnalité.

« Celui que la Nature a comblé de tous les dons, l'homme qui sait faire plus de 80 métiers, a créé là un des plus beaux jardins de nos contrées. En contemplant de la rue ce chef-d'œuvre de goût et d'improvisation artistique, on est tenté de chanter comme dans Werther... « Tout ici a l'air d'un Paradis ! »

« Mais ce qu'il faut remarquer, c'est que tout le travail de disposition de l'ensemble a été fait par lui-même en trois heures de travail chaque matin ; aucun ouvrier, aucun entrepreneur n'a pénétré dans la maison.

« On jugera de ce que doit être sa capacité de création par ce qu'il a exécuté dans ce jardin.

« Les portiques pour les rosiers, les balustrades blanches surmontées de caissettes fleuries, les décors de branches, sont entièrement de sa main, nécessitant les connaissances des métiers de charpentier, menuisier, serrurier,

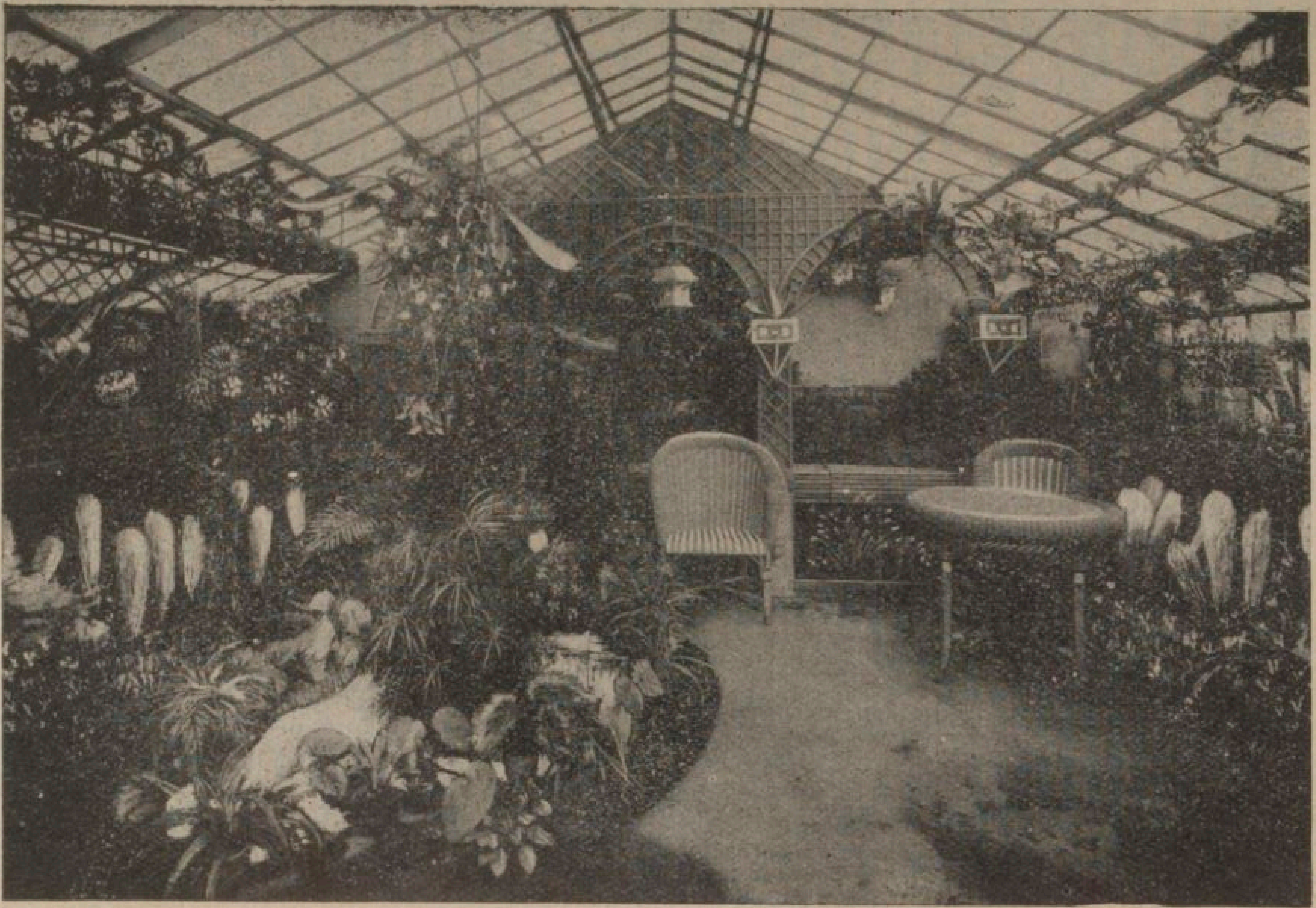


LA PETITE MAISON D'UN GRAND MAITRE

Lou Paradou, face au soleil, baigné dans la couleur et les odeurs pénétrantes des giroflées, des verveines, des pétunias, des œillets, des jasmins, des roses ; de tout ce que la Nature a créé d'arrangements magiques, pour le plaisir des yeux à l'image de la vie intense.

Les plantes tropicales, encadrent le logis du super Faust de leur parure inattendue.

(Cliché Charles Lenoir.)



Le jardin d'hiver et ses fontaines lumineuses (Cliché Charles Lenoir.)

peintre décorateur. La disposition des rochers et les vallonnements se réfèrent aux métiers de rocailleur, cimentier, architecte, paysagiste, terrassier ; toute la flore des montagnes et des jardins a été produite par lui et par semis et hybridations, horticulteur, hybridateur.

« Lou Paradou ! c'est la fête de la couleur, une véritable féerie florale ; tout est harmonisé pour créer des effets variés de teintes complémentaires qui enchantent et ravissent la vue.

« Hiver comme été le jardin est rempli de fleurs. Et, devant la grille de Lou Paradou, c'est un défilé ininterrompu d'admirateurs qui viennent, le dimanche, de tous les coins de la banlieue parisienne, ou provinciaux, de passage à Paris, contempler l'admirable arrangement de ce délicieux petit Eden.

« Croiriez-vous que cet homme qui connaît le métier de maçon, de mécanicien, de plombier, et qui fut un des premiers constructeurs d'automobiles en 1896, qui créa la Maison Electrique du boulevard des Italiens, est un délicat poète et un grand compositeur de musique.

« Nous verrons bientôt un de ses chefs-d'œuvre : « Thésée », opéra, dont il est le compositeur, enchanter les oreilles comme Lou Paradou enchante les yeux.

« Il est également l'auteur d'un livre d'horticulture d'une composition nouvelle intitulé : « Le Paradis Terrestre dans un petit jardin », qui ne paraîtra que l'an prochain.

« Mais pour les lecteurs du Nouveau-Journal », il m'a promis d'écrire chaque saison et au moment propice, des articles consacrés uniquement au moyen d'obtenir des fleurs, sans frais, chez soi avec un outillage restreint, et tout en étant sûr d'une réussite complète... »

S. HEYMAN.

Puis, dans le même Nouveau Journal de Bois-Colombes, numéro du 1er février 1925, la réalisation du Jardin d'Hiver.

Une belle Création de floraison hivernale à Bois-Colombes à Lou Paradou

LE MERVEILLEUX JARDIN D'HIVER DE GEORGIA KNAP

« A deux pas de la gare de Bois-Colombes, avenue de Verdun, se trouvent les jardins de « Lou Paradou », créés par Georgia Knap.

« Le Jardin Alpin donnant sur le devant de la maison et dont nous avons parlé l'an dernier, a sa réplique derrière l'habitation par un Jardin à la française recevant l'été une profusion de fleurs géantes, entre autres des glaïeuls dont chaque calice atteint la taille d'une tasse à café, et à l'automne des centaines de dahlias dont les fleurs les moins grosses ont la dimension d'une assiette.

« Invité la semaine dernière par Georgia Knap à visiter son Oasis d'Hiver, je n'ai pu échapper à un mouvement d'agréable surprise devant le spectacle enchanteur qui s'offrit à mes yeux.

« A la désolation de l'hiver, au sol nu et givré dépourvu de toute végétation, succède comme par un coup de baguette magique la plus prodigieuse création florale qu'il soit donné de contempler.

« Ici, c'est le Printemps dans toute sa beauté, mais le Printemps dans un cadre digne de lui, un coin charmant, inédit, dans lequel frileux et délicat, il semble s'être réfugié par ces temps de froidure et de brouillard, car une douce température règne en ce lieu de charme, de lumière et d'odorantes senteurs.

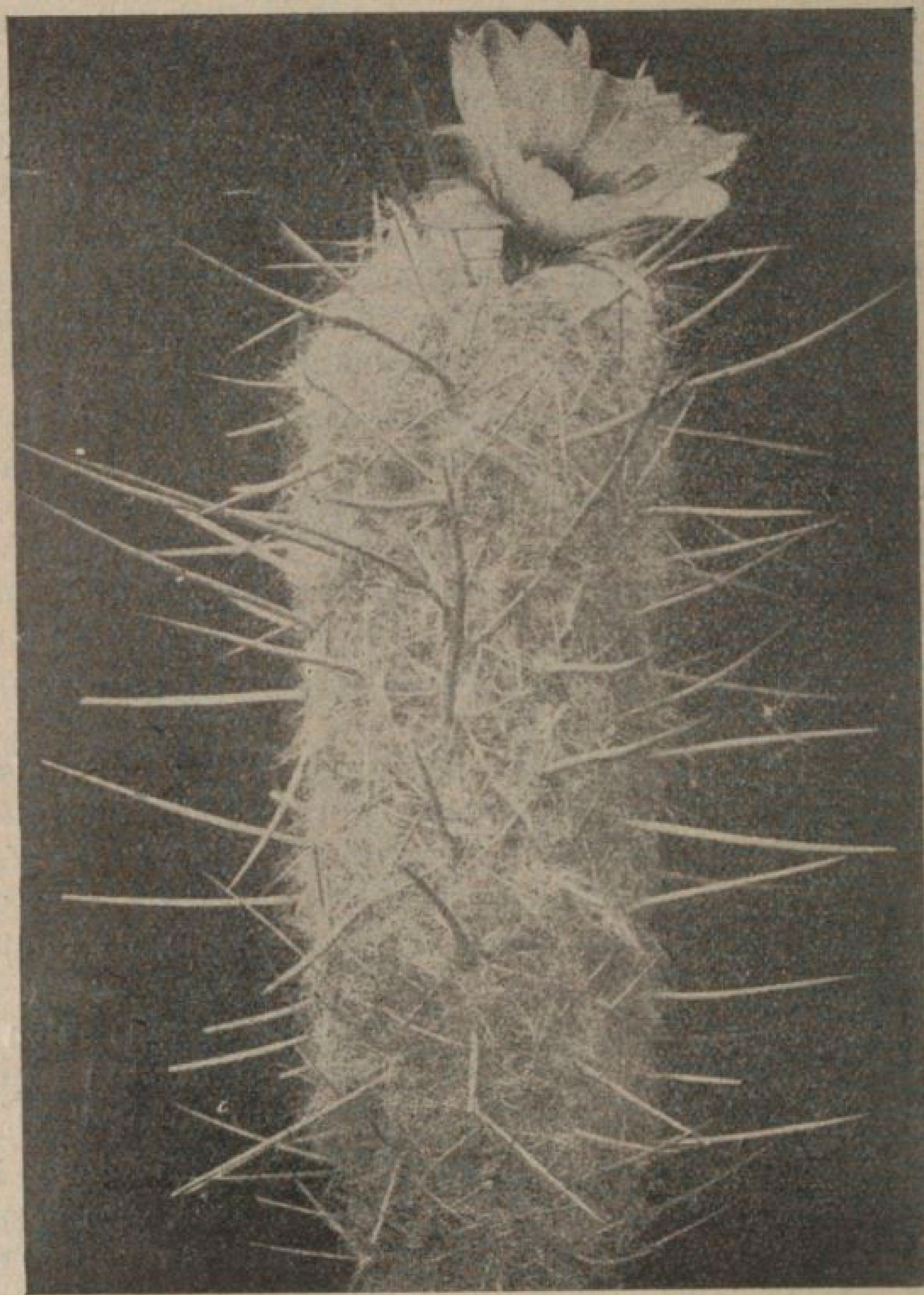
« Sur un sol de petit gravier blanc, un élégant salon de rotin bleu nattier et noir attend les visiteurs, un hamac bleu de ciel et or se balance accroché à un chêne-liège.

« Un rocher hérissé de stalactites abrite dans ses pierres rouges les sempervivums, les saxifrages, les asparagus nanus, plumosus tenissimus aux gracieux panicules ; des primevères aux ombelles multicolores piquent, çà et là le rocher de leurs éclatantes couleurs.

« D'un tronc creux tombé comme par hasard sur le rocher s'élancent en surplombant le bassin des Kentias aux larges feuilles palmées, des Cocos au feuillage léger et

flexible, les Asparagus sprengeri retombent sur le tout en longues tiges flexibles d'un beau vert éclatant.

« Dans le bassin à l'eau limpide et égayé de poissons agiles, vivent des plantes aquatiques rares ; des petites tortues d'eau d'origine africaine, pas plus épaisses et plus grosses que des montres, se pourchassent pour la proie au



LES HOTES ETRANGES DU JARDIN D'HIVER DE GEORGIA KNAP

Ce céphalocéréus défend sa toison laineuse avec des pointes acérées très visibles, contre la dent des animaux.

fond du bassin ; une large dalle de verre scellée au fond de ce bassin reçoit dans une cave ménagée en dessous, le mécanisme de la Fontaine Lumineuse.

« Une délicieuse perspective orne le fond du jardin d'hiver ; derrière les élégants portiques de treillage de forme ogivale se profilent au loin les montagnes neigeuses



Celui-ci, au contraire, joue à l'innocence avec sa toison douce et soyeuse, d'une blancheur immaculée ; mais gare à l'imprudent, les épines rébarbatives sont dessous, l'animal s'enfuira, la bouche ulcérée pour de longues semaines...

des Lacs Italiens et, au premier plan les merveilleux Jardins de l'Isola Bella dont la végétation luxuriante composée de plantes des tropiques reproduite par le pinceau expert de Georgia Knap ne le cède en rien comme harmonie et comme beauté aux fleurs naturelles qui s'accrochent à tous les motifs décoratifs du Jardin d'Hiver.

« Sur des balcons courant le long des vitres et sur des gradins surmontés de portiques treillagés, se groupent les plus belles plantes à floraison hivernale. Des cyclamens frisés, ondulés, de coloris rares et inédits semblent de gros papillons des Tropiques posés sur les feuilles panachées de ces plantes, les Obconicas d'un rose Nilson tendre et lumineux s'assemblent par groupes compacts, formant avec les rouges et les blanches d'agréables et éclatantes symphonies.

« De jolies fougères Néphrolepsis, Ptéris, Lycopodes ondulés et panachés, encadrent la floraison rose de Chine des prodigieux Bégonias Gloire de Lorraine, retombant en suspensions flamboyantes.

« Et cela se continuera pendant toute la saison d'hiver; j'ai vu sous des châssis, le Muguet en gros boutons qui viendra garnir, en février, de sa belle frondaison blanche et odorante, toutes les petites niches du rocher, les Crocus, les Tulipes Wan Tholl qui formeront un tapis tango éclatant dans les lycopodes vert émeraude, entourant le bassin, puis les Cinéraires, les Calcéolaires aux babouches tigrées et aux formes bizarres. Plantes grasses de toutes formes Céréus couverts de soie, de poils ou de cheveux, etc...

« Et toutes ces merveilles ont été créées par lui seul, maçonnerie, serrurerie, vitrail, chauffage par circulation d'eau chaude, treillages artistiques, rocailles, décors de paysages, peintures, fontaines lumineuses, effets de lumières et obtention de toutes les fleurs les plus rares par le semis et le bouturage, aucun ouvrier de quelque corps d'état que ce soit n'ayant pénétré dans le jardin.

« Mais au fait !... Je n'ai pas dit à mes lecteurs ce que j'allais faire chez Georgia Knap, je m'en excuse, j'allais lui demander de tenir la promesse qu'il m'avait faite l'an dernier, de créer à Bois-Colombes et la banlieue Ouest-Parisienne, une Société d'Amateurs de Jardins dont il serait l'animateur ,afin de faire revivre l'amour des fleurs, ces exquises étoiles de nos jardins.

« C'est maintenant chose faite, il accepte et nous avons convenu que la Société prendrait le nom de « Floréal »... »

S. HEYMAN.

....

Puis, dans les mois suivants, la Société d'amateurs de Floriculture fut créée pour Asnières, Bois-Colombes, Les Vallées, Colombes, Bécon-les-Bruyères, Courbevoie, etc...

L'initiateur eut la joie de voir une partie de la population de la banlieue répondre à son appel.

Le commandant Cazenave de Bois-Colombes fut nommé président.

Les premières conférences horticoles eurent lieu à Bois-Colombes, en mars 1925, et Georgia Knap commença à faire des artistes en floriculture de sociétaires qui n'avaient jamais réussi à faire lever une graine.

Les personnes désirant faire partie de la Société Floréal pour entendre les intéressantes conférences de Georgia Knap, sur l'Horticulture, peuvent se faire inscrire chez M. Duvernois, secrétaire général de la Société, rue Paul-Déroulède, 4, villa Mimosa, à Bois-Colombes (Seine).

En 1934, les travaux d'agrandissement de la ligne Paris-Argenteuil, ont diminué des trois quarts, le Jardin Alpin de Georgia Knap et sa merveilleuse collection de simpervivums et cactées originaires de tous les pays du monde.

Dans le peu qui lui est resté, ainsi que le montre la photographie ci-avant, Georgia Knap a créé un petit jardin salon, original, et ruisselant de fleurs, faisant l'admiration et la joie des yeux de tous les passants.

On verra, à la fin de ce volume, dans la liste des 80 métiers, à la rubrique « Horticulteur », qu'il a créé des variétés nouvelles de fleurs, à la forme et aux coloris inédits.

Tout ce que la Nature a créé d'étrange, vit côte ã côte dans ce fantastique domaine de la beauté, de la couleur et des senteurs.

Ici, des mamilarias de teintes inattendues, et protégés d'épines agressives, étalent des fleurs d'un autre monde, plus grosses que le sujet qui les porte, et parées d'étoffes multicolores de tons inimaginables, faisant penser aux plus beaux châles tapis de l'Inde. Là des céréus, plantes en forme de cierges, sont vêtus de soie blanche immaculée, très douce au toucher; des fleurs rouges sortent de ces longs cocons fusiformes, et durent à peine quelques heures ; d'autres espèces, ont l'air d'être emmitouflées dans des fourreaux de cheveux blancs, très blancs, et ondulés, d'où leur nom de céreus sénilis ; et en voici d'un autre genre tout

habillés d'une laine blanche ondulée, frisée, bouclée à plaisir, cachant sous leur toison immaculée, des épines acérées, qui les garantissent, au pays d'origine, de la dent des animaux. Ces plantes tropicales, qui s'entourent avec précaution de lainages épais et chauds, vivent, ô dérision, dans des contrées où il fait 50 degrés de chaleur.

En voici de plus modestes : Mamillaria Plumosa, qui se parent de plumes comme les oiseaux; et de tous ces accoutrements, sortent des fleurs au port inconnu dans nos pays, mais que le maître sait faire éclore par des moyens de culture qui lui sont propres.

Une autre espèce est le Stapélia, il se présente à plat, comme les morceaux de carton en forme d'étoile qui servent à enrouler le coton à repriser ; de la poudre d'or est répandue sur sa tunique de velours, aux doux reflets, une couronne mortuaire à entrelacs bronzés, occupe le centre de la fleur, elle séduit par sa tenue imprévue, par sa couleur, et sa forme inattendue. Le premier geste est d'en respirer son odeur, qui, certainement, doit aller de pair avec son étrange beauté, sa grâce et sa séduction. Mais, horreur, une odeur épouvantable de cadavre en putréfaction se dégage de la fleur que l'on repousse avec dédain, et la réalité est telle que les mouches à viande s'y trompent et vont pondre leurs œufs dans le calice de la fleur immonde.

CHAPITRE VII

Les 80 arts et métiers de Georgia Knap

C'est la première page du petit carnet consacré à Andréa Rosenthal, qui reçut le choc de la chevrotine amortie par l'épaisseur de la couverture et des feuillets.

C'est de cette promesse exécutée sans défaillance, qu'a pu naître le fabuleux travail qui fait l'objet de ce roman vécu.

Je ne la publie qu'à la fin de ce volume, parce que placée en tête, le lecteur n'aurait pas compris le but et les résultats acquis par cette volonté prodigieuse ayant barre sur la matière et fabriquant la plus grande partie de l'outillage que peut manier une main humaine, pour réaliser des travaux que l'on peut qualifier de légendaires.

En effet dans le dernier chapitre, se place l'un des plus beaux joyaux de la parure éblouissante couronnant une œuvre qui restera immortelle, parce qu'elle fut inspirée par l'amour escorté par le Savoir, le Travail et la Charité.

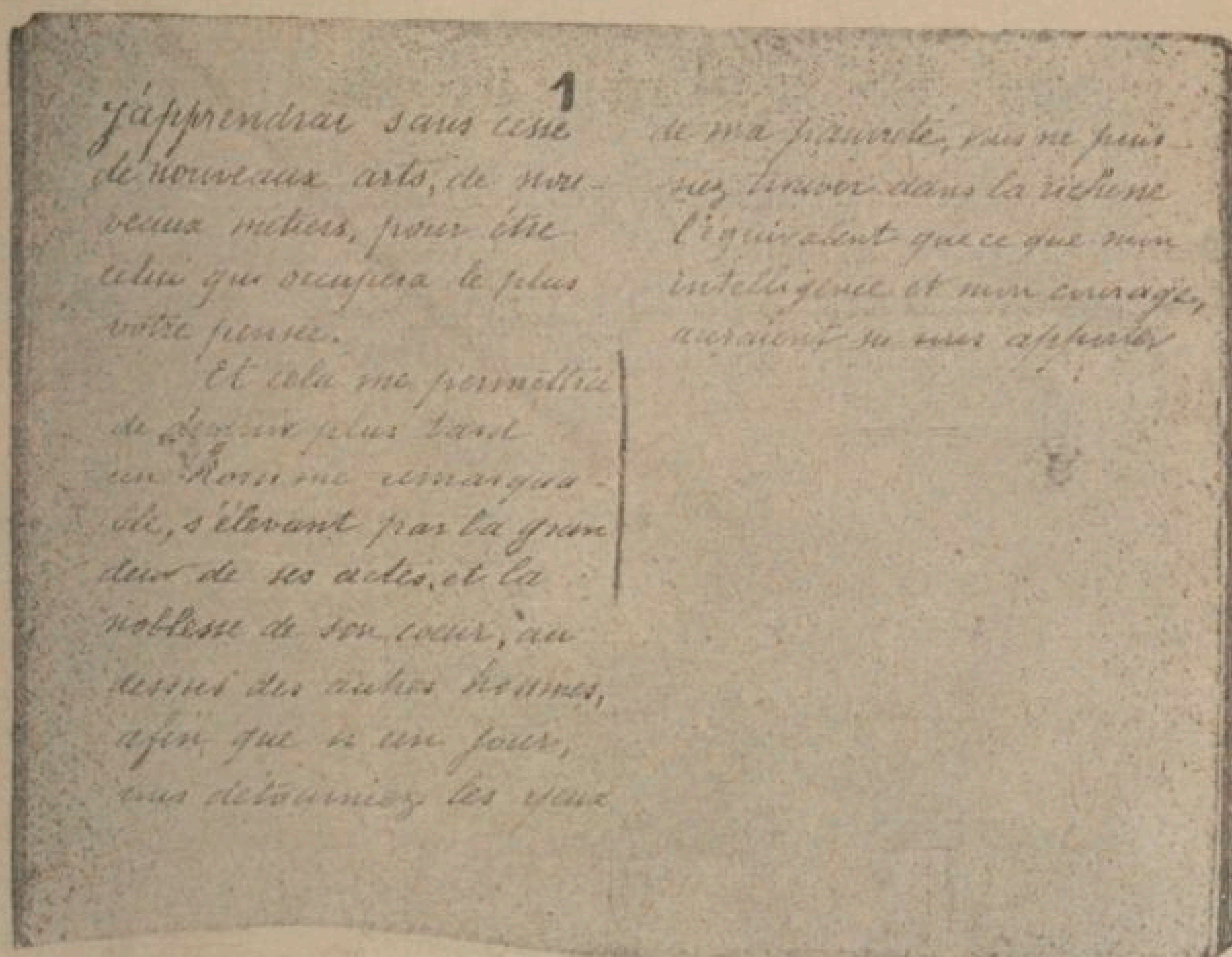
L'incroyable génie d'adaption de ce super mortel, n'est sans doute que le brillant héritage des plus hautes qualités morales et intellectuelles amassées pendant des siècles par les hommes et surhommes qui nous ont précédés sur la terre, héritage magnifique, plaçant Georgia Knap à la tête



Tout ce qu'une main guidée par un cerveau adapté à la multiplicité des efforts, peut mouvoir pour dompter la matière et l'asservir pour des fins de Progrès Humain.

de l'immense cortège des travailleurs qui ont enfanté tout le Progrès en ce monde.

Quand il disait à la petite fée qui lui inspirait les actes de sa vie future.



1

J'apprendrai sans cesse de nouveaux arts, de nouveaux métiers, pour être celui qui occupera le plus votre pensée.

Et cela me permettra de devenir plus tard un homme remarquable, s'élevant par la grandeur de ses actes, et la noblesse de son cœur, au dessus des autres hommes, afin que si un jour, vous détourniez les yeux de ma pauvreté, vous ne puissiez trouver dans la richesse l'équivalent que ce que mon intelligence et mon courage, auraient su vous apporter

J'apprendrai sans cesse de nouveaux arts, de nouveaux métiers, pour être celui qui occupera le plus votre pensée.

Et cela pour me permettre de devenir plus tard un homme remarquable, s'élevant par la grandeur de ses actes, et la noblesse de son cœur, au-dessus des autres hommes, afin que, si un jour, vous détourniez les yeux de ma pauvreté, vous ne puissiez trouver dans la richesse l'équivalent que ce que mon intelligence et mon courage auraient pu vous apporter.

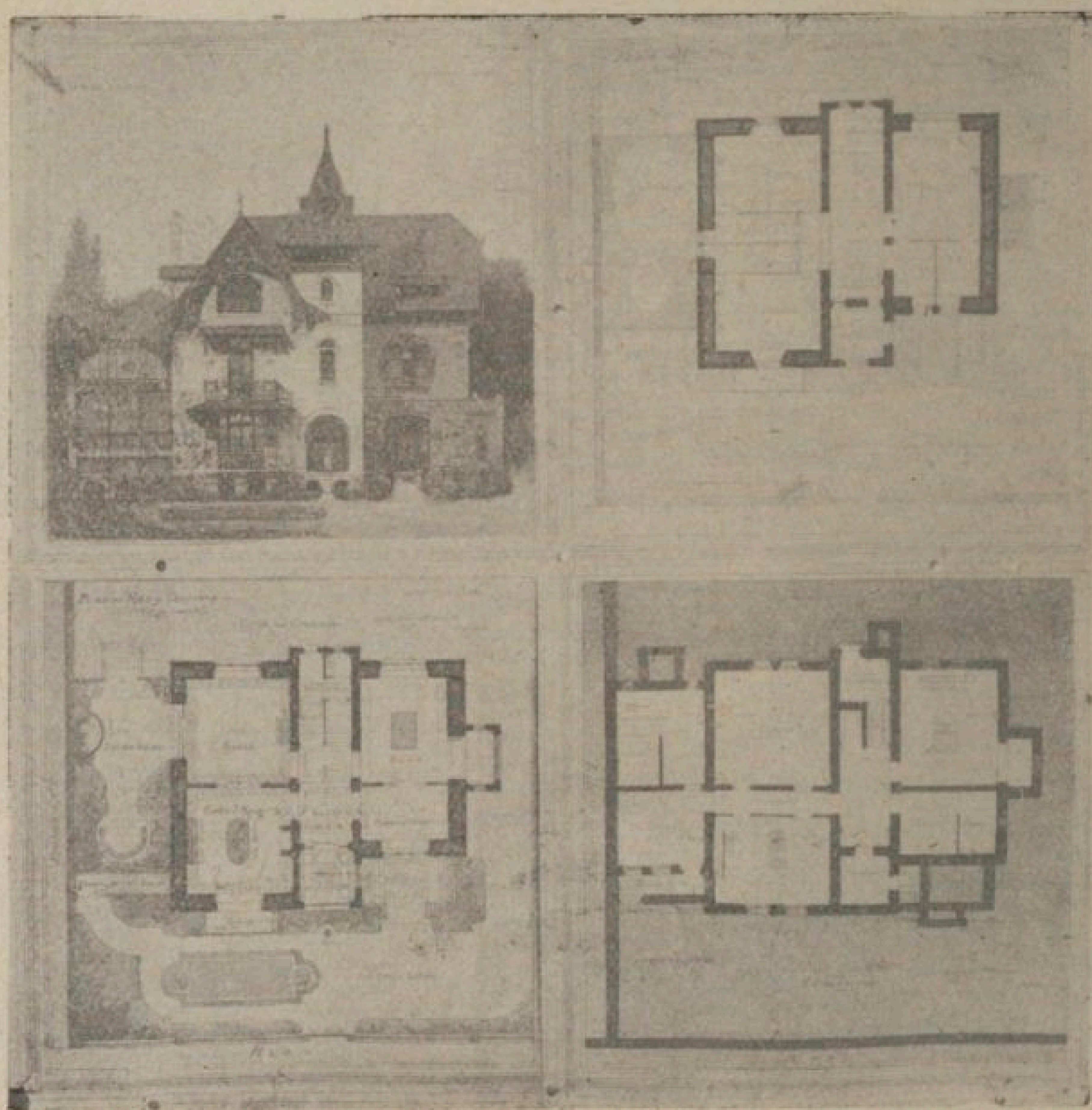
On verra par la lecture de cette liste effarante, qu'il a tenu et au delà ce qu'il avait promis.

Faites lire à vos enfants La Vie merveilleuse de Georgia Knap : c'est la plus belle leçon qu'ils puissent recevoir d'un être humain pour leur avenir. On comprend qu'une obsession continuelle le poussait à apprendre les métiers manuels les uns après les autres; et il en serait de même d'un enfant, à qui l'on répéterait sans cesse, qu'il doit connaître au moins

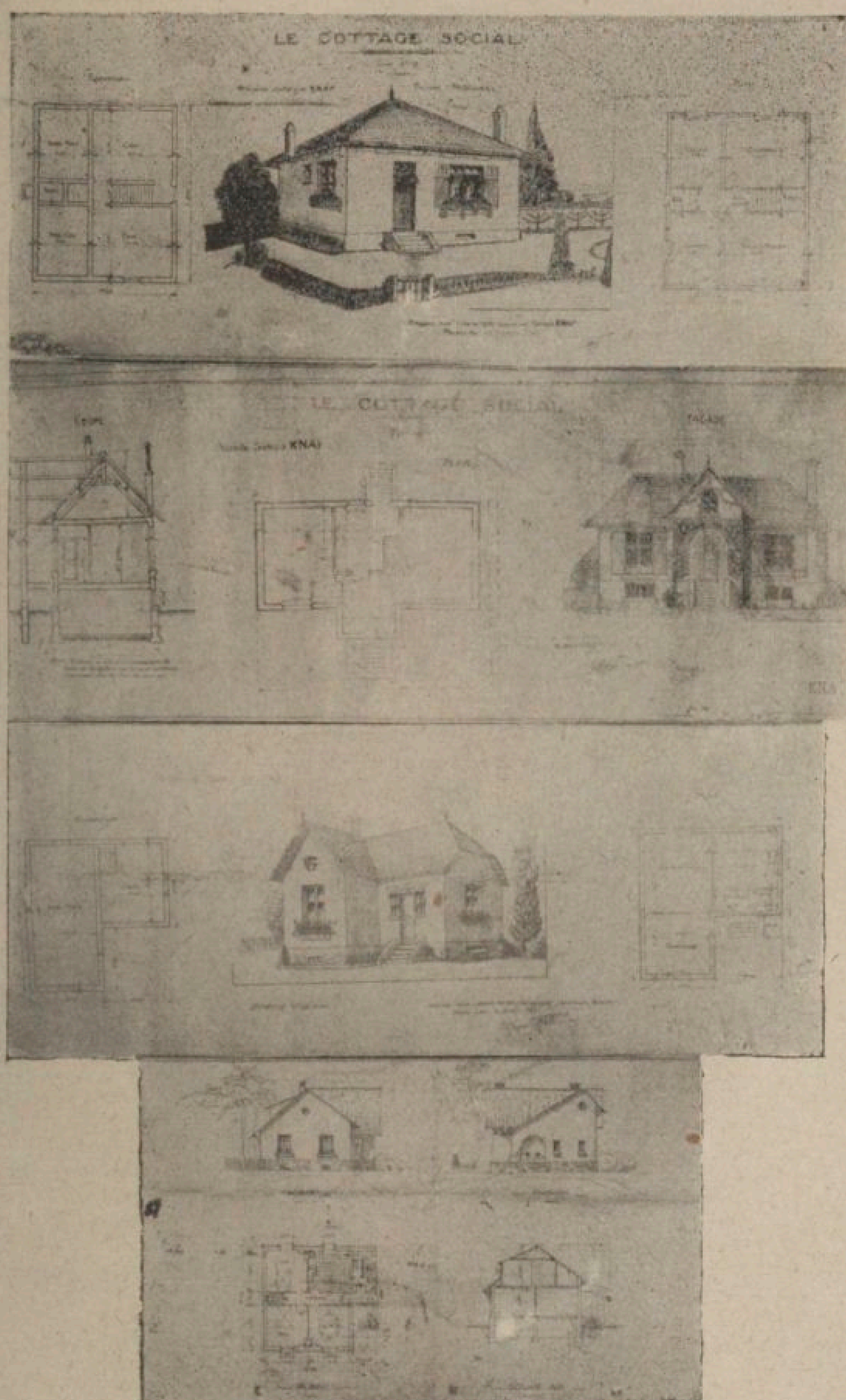
une douzaine de métiers; l'autosuggestion lui ferait accomplir la tâche qui lui aurait été suggérée. Il s'affranchirait ainsi de la spécialisation du machinisme, qui tend de plus en plus à réduire l'homme au rôle d'automate sans initiative, et livré au chomage suivant la rigueur des temps.

LISTE DES 80 METIERS DE GEORGIA KNAP

1. — ARCHITECTE. — Créateur de nouveautés intéressantes en architecture : Villas, Hôtels à grands services électro-mécaniques, Salles de restaurants à service électrique.Maisons à murs doubles pour transformations d'appartements.



Quelques plans de villas à service mécanique, architecte et constructeur Georgia Knap 1905.



Plans de quelques-uns des 25 types de cottages sociaux pouvant se construire avec le moule géant goliath.



La diversité des sujets traités avec maîtrise, place Georgia Knap parmi les meilleurs auteurs mondiaux.

Nouveaux types de grands immeubles de 6 étages à l'usage de la classe ouvrière pouvant être construits à la machine par les futurs propriétaires des appartements.

Fondateur de l'œuvre immense du cottage social par l'invention du moule géant Goliath, merveille de simplicité de bon marché et de rectitude mécanique.

Architecte de 25 types de petits cottages sociaux de 3 à 7 pièces en béton moulé et armé pouvant être construits par des hommes non initiés à l'art du bâtiment. Inventeur de machines à projeter le crépis sur les murs des habitations.

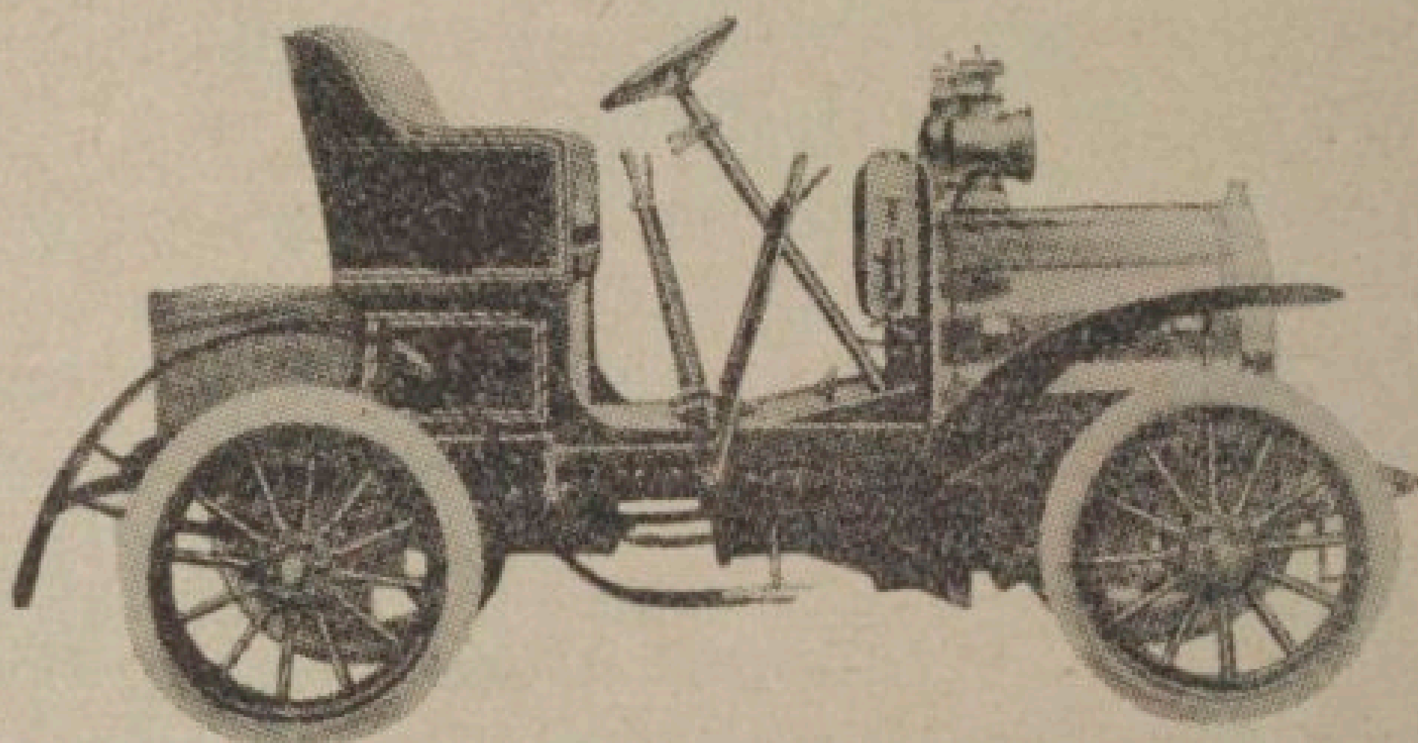
2. — AUTEUR. — Ecrivain technique de productions mécaniques, scientifiques, alimentaires, musicales, médicales : Les Secrets de fabrication des moteurs à explosions pour Automobiles, Editions 1899 et 1903. Le guide de conduite des motocyclettes. Le sauvetage de l'Humanité par le miracle du Retour à la Terre. L'Eclairage Electrique par le vent. Pour vaincre la Décrépitude du corps et du Visage et reculer les limites de la mort. Livret en vers de Thésée. Les écrans de métal pour cinématographes. Le Paradis Terrestre dans un petit jardin. Le soulagement instantané des douleurs rhumatismales. Les applications scientifiques de l'Electricité dans le service de la maison. Contes gais et récits colorés de voyages, etc...

3. — AJUSTEUR-MECANICIEN. — Son premier métier. Inventeur de nouveaux outils pour la fabrication en série et rapide de toutes les spécialités mécaniques qui lui étaient données à fabriquer.

4. — AVIATION. — Constructeur en collaboration avec le Roumain Dobresco, de l'Aéroplane incapotable par formes statiques dites de résistance à la pénétration 1916.

5. — AUTOMOBILE. — L'un des premiers constructeur d'Automobile 1893. On a vu dans les chapitres précédents : La naissance de la locomotive automobile, la première voiturette sortie de ses mains, il construit ensuite en série les modèles ci-contre. Inventeur de nombreux types de moteurs à explosion de un à six cylindres, créateur du premier mo-

teur à surcompression et d'un bijou moteur qu'il retirait de sa poche et faisait marcher sur une table avec quelques gouttes d'essence.



L'un des modèles à deux places, des petites voitures Georgia Knap, à moteur mono-cylindrique (1904). On voyageait avec des parapluies en cas de mauvais temps, l'invité abritant le conducteur.

50 *kilomètres à l'heure. Prix en* 1905 : 2.900 *francs.*



La motocyclette Georgia Knap 50 *kilos,* 75 *kilomètres à l'heure, prix en* 1902 : 575 *francs.*

Dans toutes les créations mécaniques ou scientifiques de Georgia Knap, les lois de la physique furent souvent quelque peu bousculées. Sa motocyclette à moteur à prise directe sur la roue arrière, en est une preuve. On pensait que les lois de l'équilibre devaient être rompues, et cependant, à cette époque, 1901 *à* 1906, *la plupart des épreuves sur pistes et sur route furent gagnées par les coureurs de Georgia Knap.*

La course mémorable du « Quart de litre », organisée au Parc

des Princes, par le journal « L'Auto », et qui groupait une compétition internationale de 50 marques et 89 concurrents, fut gagnée par le coureur troyen Mignard, à 75 kilomètres à l'heure, sur moto de moins de 50 kilos. Les courses de côtes, d'endurance, du kilomètre lancé, revinrent souvent à la motocyclette en prise directe dont le rendement à la jante ne pouvait être égalé ou surpassé. Les courses de moto pour dames (Moto Girl) au Vélodrome d'Hiver, ou sur les pistes départementales, furent gagnées par l'intrépide Mme Fernande Clouet, championne de la motocyclette Georgia Knap.

Sur la piste du vélodrome de Troyes, le record du .tour de piste fut établi par le coureur Chauffour, à une vitesse de 77 kilomètres à l'heure, record qui ne fut jamais battu depuis, même par les motos les plus puissantes, en raison de l'extrême difficulté de se maintenir dans les virages de cette petite piste de province.

6. — AGRICULTEUR. — Créateur de ruches vitrées pour l'étude de la vie des reines. Nombreuses expériences démontrant que l'on peut amener ces intelligentes bestioles à établir des constructions nouvelles.

7. — ART DENTAIRE. — Inventeur de daviers combinés pour l'extraction des dents, et de fraises spéciales sur les premiers tubes flexibles mûs à pédales avant l'apparition des moteurs électriques.

8. — ART MENAGER. — Est sans contestation possible le père de l'Art ménager, tel que nous le voyons dans les Expositions. La Maison Electrique en 1904 à Troyes possédait déjà tout le matériel électro-mécanique destiné à l'habitation : fers à repasser, cireuses de parquets, cireuse de chaussures, nettoyage des tapis par le vide, lessiveuse électrique, laveuse de vaisselle, etc...

9. — BRASEUR. — Sait braser tous les métaux et les souder avec les plaques fusibles de tous systèmes.

10. — BOULANGER. — Peut prendre le blé et sans avoir passé par le Moulin fabriquer du pain complet ou d'orge et de seigle, même dans le four des cuisinières. Constructeur d'un des premiers pétrins mécaniques, qui lui valut en 1904 d'être pris à parti par les boulangers champenois de Vertus.

11. — BICYCLETTES. — A construit des bicyclettes et les premiers tandems de 1892 à 1896 les bicyclettes à gros

tubes qui furent si en faveur en 1895. Inventeur de nombreux outils pour fabriquer les cycles dans les petits ateliers principalement matrices pour cintrer huit formes de guidons sur le même outil que l'on trouve encore dans de nombreuses petites fabriques. Possédait déjà à cette époque une machine à gonfler les pneus automatiquement et de sa fabrication.

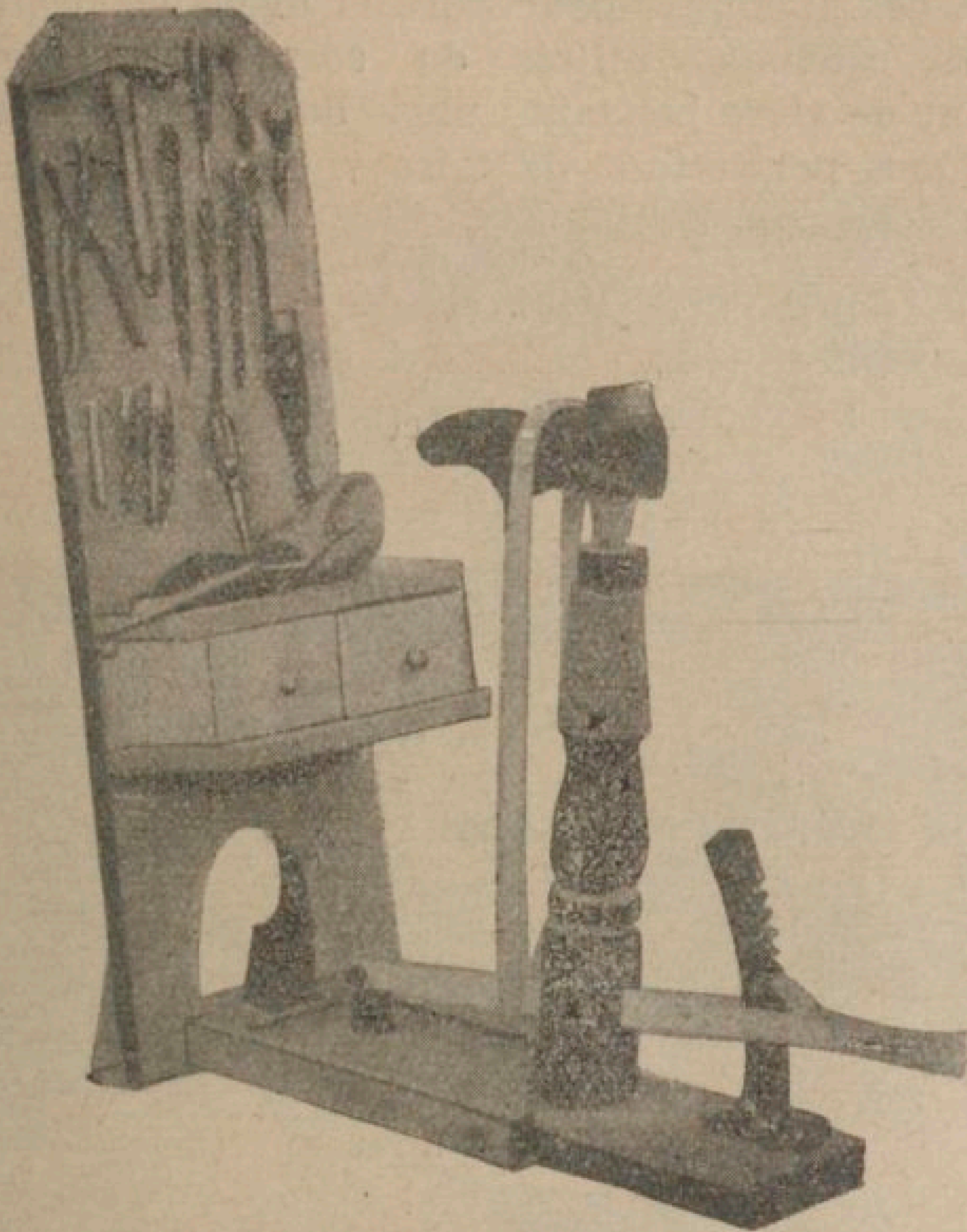
12. — CHARPENTIER EN FER ET EN BOIS. — Sait construire toute la charpente d'une maison, à la main ou aux machines; a créé de nombreux types standardisés pour le cottage social en montrant à ses cottagistes le travail d'assemblage sur les sablières des maisons.

13. — CARDAGE DES MATELAS. — Inventeur d'un cadre pliant fixé à une cardeuse à volant; sait carder un matelas et le monter, à bords ronds ou carrés.

14. — CORDONNIER. — Sait faire le ressemelage des chaussures, qu'il appliquait à ses propres souliers quand il était trop pauvre pour les donner à réparer. A fabriqué le petit matériel ci-contre résumant tout l'outillage du cordonnier amateur, avec tendeur automatique de la chaussure sur le pied de fer, assurant un serrage énergique du soulier sur son enclume. Prépare une chaussure de marche pneumatique, qui fera merveille.

15. — CIMENTIER DE ROCAILLES. — Sait construire des rocailles en ciment armé, imitant les grosses pierres de roches teintées en rouge et en jaune, ainsi que les bassins armés pour la culture des nymphéas et l'élevage des poissons rouges.

16. — COUTELIER. — Sait faire entièrement un couteau à lames multiples, les outils de taillandier en acier infernal, a imaginé pour lui-même une meule à double cylin dres pour l'affûtage des lames de rasoirs automatiques. Conseille pour les barbes dures de ne savonner qu'en remontant énergiquement du menton à l'oreille les poils avec le blaireau, puis tremper les lames dans l'eau bouillante. Prétend qu'une lame peut servir jusqu'à ce qu'elle soit trop courte. (Affûtée chaque jour.)



Petit outillage jumelé créé par Georgia Knap pour son usage personnel.

17. — COMPOSITEUR DE MUSIQUE. — Auteur de nombreuses mélodies, marches, romances. Compositeur de l'opéra « Thésée », dont ci-contre les 12 morceaux, chant et piano, que l'on trouve dans le commerce de la musique et à l'Edition du Cottage Social, 14, boulevard Poissonnière, Paris.

18. — CHIMIE ORGANIQUE ET INDUSTRIELLE. — A dû apprendre à fond les lois biologiques et chimiques, afin d'avoir les connaissances nécessaires pour mener à bien les innombrables travaux auxquels il s'est livré dans tous les domaines de la science; sait faire de nombreuses synthèses et analyses chimiques, ainsi que la verrerie de laboratoire. Possède un laboratoire original dans lequel on re-

marque des appareils inconnus des chimistes modernes, notamment des machines pour faire la digestion des aliments dans des estomacs retirés du corps des animaux et continuant de vivre pendant plus de 40 heures. Appareils automatiques permettant de faire vivre dans le sérum des parcelles d'organes humains.

19. — CHANT. — Peut chanter sur trois tessitures basse, baryton et ténor; sait faire des choses surprenantes avec sa voix : donne souvent son concours pour des concerts de Charité.



Les 12 morceaux de piano de « Thésée » édités avec paroles et musique.

20. — CINEMATOGRAPHE. — Constructeur de l'écran Mir 1913 en aluminium laminé, plané et rayé aux machines, le plus lumineux des écrans connus 1913, réalisant 60 0/0 d'économie d'électricité.



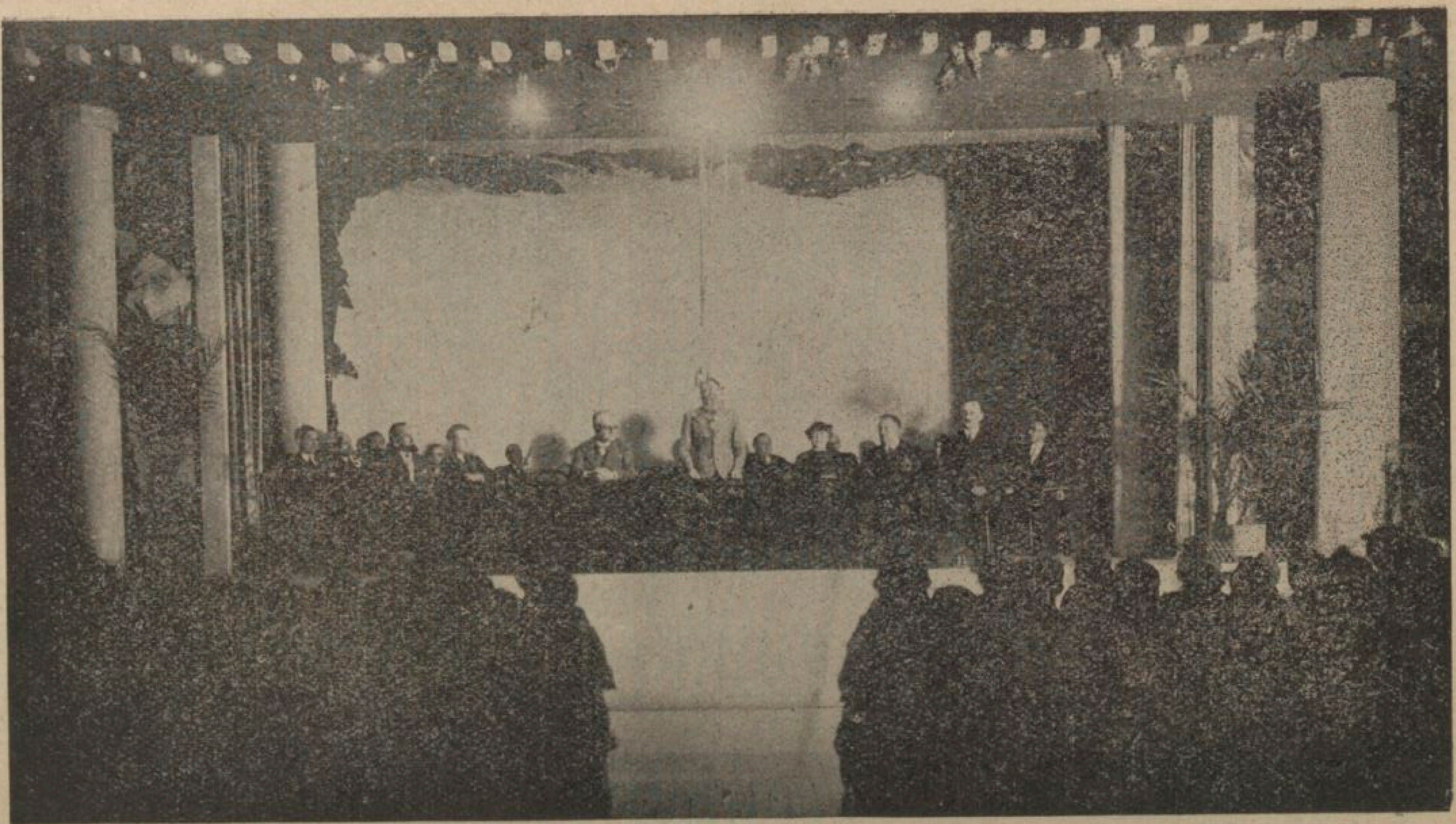
Cet écran, le plus brillant des modèles connus, permettait de réaliser 60 pour 100 d'économie d'électricité (1916 *à* 1919). *La projection était intense avec* 10 *ampères sur le métal rayé aux machines, la toile descendue à moitié pour comparaison, demandait* 25 *ampères pour être aussi brillante. Georgia Knap faisait payer l'écran pour l'économie de lumière, si le propriétaire du cinéma faisait* 1.000 *francs d'économie par mois, il le versait en paiement de l'appareil.*

Un écran de 12 *mètres carrés pesait* 200 *kilos, l'épaisseur du métal blanc monté sur châssis cornière était de* 3 *millimètres.*

21. — CHAUDRONNERIE. — Connaît l'art de l'emboutissage des métaux et du sertissage au marteau et à la machine ; travailla aux ateliers de chaudronnerie des Chemin de fer de l'Etat pendant sa jeunesse.

22. — CORDIER. — A appris à faire les cordes de chanvre, ainsi que les épissures et nœuds en usage dans l'emploi des cordages.

23. — CHIRURGIE. — Inventeur d'appareils électro-



GEORGIA KNAP, CONFERENCIER

La foule envahit les salles où le prophète des Temps Nouveaux apporte à l'Humanité le secret de la Jeunesse Eternelle. (Cliché magnésium, Ch. Lenoir, 1936.)

mécaniques, premiers trépans à moteurs électriques, outils à résection, sphygmomanomètres pour mesurer l'hypertension artérielle ; a construit un appareil pour faire battre le cœur sorti de l'organisme.

24. — CONFERENCIER. — Fait chaque année de nombreuses conférences, tant à Paris qu'en province, traitant toutes les questions les plus à l'ordre du jour, sociales, médicales, scientifiques, tenant toujours ses auditeurs sous le charme. Aux Sociétés Savantes, à Magic-City, dans les grandes salles des mairies de Paris, etc..., le public afflue quand il doit prendre la parole.

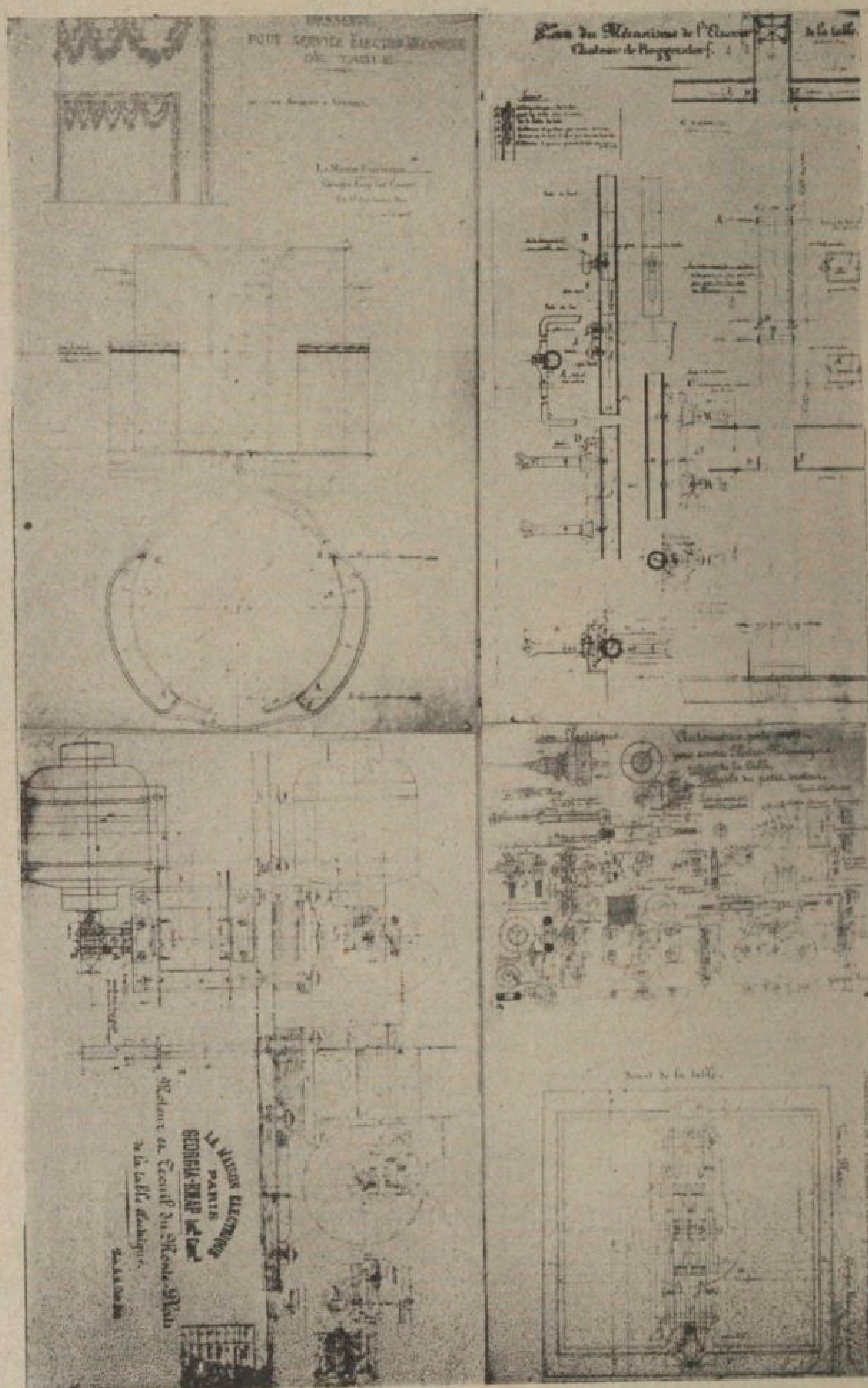
Si vous voulez devenir un adepte du mouvement végétarien, inscrivez-vous membre de la Société Végétarienne de France, dont Georgia Knap est un des administrateurs.

Vous serez avisé des conférences qu'il donne chaque année à la mairie du 6me arrondissement, place Saint-Sulpice, à Paris, ainsi que celles des nombreux médecins qui prennent la parole à cette tribune. Vous recevrez chaque mois la Revue Hygie, où tous les progrès qui ont été découverts concernant l'alimentation rationnelle y sont consignés au jour le jour. Cotisation 18 francs par an, chez M. Morand, 30, avenue Victor-Hugo, Bourg-la-Reine (Seine).

25. — DECOLLETAGE DES METAUX. — A conduit des tours à décolleter vers sa 25ème année. Inventeur en 1892 d'une tourelle-revolver automatique finissant entièrement, un boulon et un écrou.

26. — DESSINATEUR DE JARDIN. — La mémoire des sites merveilleux rencontrés pendant ses voyages, lui permet de créer des arrangements floraux inédits où il fait jouer avec succès la féerie des couleurs. On a vu dans les chapitres précédents avec quelle maîtrise il manie le crayon et le pinceau.

27. — DESSINATEUR INDUSTRIEL. — Fait toujours lui-même les plans de ses machines et de ses inventions, à la gouache ou au trait. Tous ses travaux depuis l'âge



Quelques-uns des centaines de plans et épures accumulés par Georgie Knap pour ses inventions et travaux industriels.

de 16 ans, forment une innombrable collection de plans, lavis, aquarelles, ferros prussiates, portant tous sa signature.

28. — DECAPAGE DES METAUX. — Connaît toutes les méthodes de décapage des métaux, chimiques et mécaniques. Inventeur d'un procédé permettant le décapage de grandes surfaces de 10 à 20 mètres carrés. Inventeur d'une décapeuse au sable pour nettoyage des brasures et soudures dans la fabrication des cycles et automobiles.

29. — DERMATOLOGISTE. — Ses travaux sur le revêtement humain, lui ont appris bien des choses ignorées de la plupart de ses contemporains. Les maladies de peau, sont traitées au Consortium médical qu'il a créé à Paris, par les médecins à son service, et par des moyens absolument nouveaux ayant pour base la reminéralisation des malades. Les cellules composant la peau manquant d'un ou plusieurs des minéraux nécessaires à son existence périclitent ou meurent. Après l'eczéma, le lupus, le psoriasis, apparaît souvent le cancer, par déficience et disparition d'un ou plusieurs minéraux constituant la cellule vivante.

30. — ETIRAGE AU BANC. — Sait conduire les machines à tréfiler le fer et les laminoirs à chaud et à froid. A étiré dans sa jeunesse des kilomètres de fil de fer pour les lignes télégraphiques.

31. — EMAILLEUR AU FOUR. — A monté lui-même dans ses ateliers, les fours pour émailler les cycles, les autos, les batis de machines à coudre et machines à écrire.

32. — ELECTRICITE. — Importantes études en électricité scientifique et industrielle, créateur de la Maison Electrique de Troyes 1904, puis à Paris, Bd des Italiens, 1908. Inventeur du plateau isolant recevant 50 personnes qui sont chargées d'électricité à haute fréquence et se tirent mutuellement, en se touchant l'une l'autre, des étincelles crépitantes provoquant le fou rire de toute l'assistance. Fonctionna à la Maison Electrique, de 1913 à 1917.

33. — EBENISTE. — Connaît à fond ce métier, a créé de jolis petits meubles de composition originale. Sait tein-

ter les bois aux acides pour leur donner l'apparence de provenance exotique.

34. — ELEVAGE DES INFUSOIRES. — Inventeur d'un bac transparent (1908) a mise en mouvement mécanique de l'eau de mer pour conserver vivants les infusoires des grandes profondeurs des Océans. La projection de ces protozoaires marins fut un des grands succès de la Maison Electrique avant-guerre.

35. — ENCADREUR. — Inventeur d'une machine à fabriquer les cadres automatiquement, ils sortent tous cloués assemblés et rectifés de l'appareil (1910), fonctionnait à la main.

36. — EXPLOSIFS. — Connaît les procédés de fabrication des explosifs modernes les plus puissants, au trinitotoluène, etc.

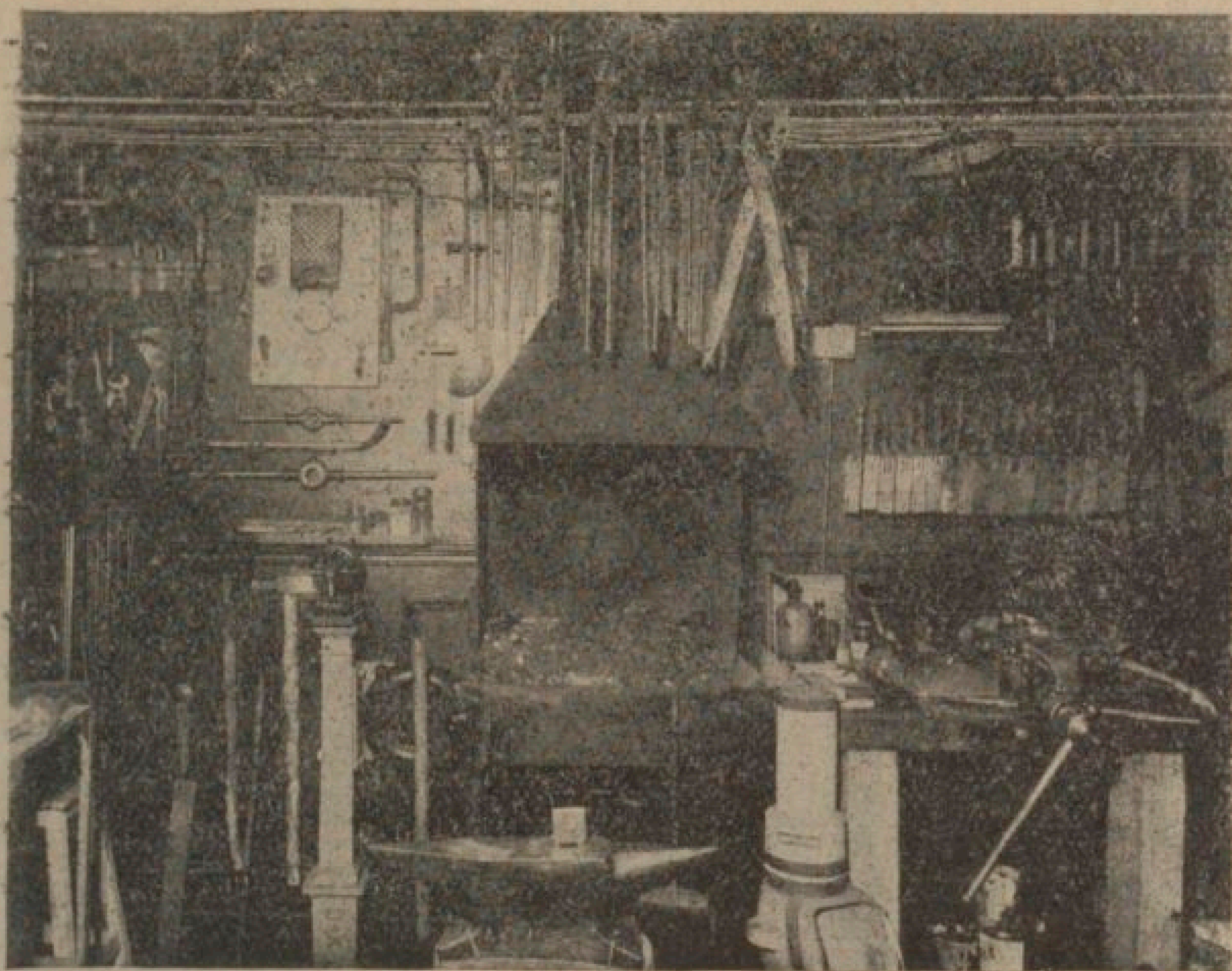
Inventeur pendant la guerre d'un feu grégeois aérien qui eût pu incendier des villes entières et qui fut refusé par le ministère de la Guerre.

37. — FONDERIE. — Sait mouler les pièces les plus difficiles en fonderie de fer et de cuivre, principalement les chambres a eau et les culasses des moteurs à explosion. Ne filete presque jamais un écrou quand il atteint une certaine grosseur : il le fond avec la vis comme noyau, il n'y a rien de plus ajusté qu'un écrou de cuivre établi par ce procédé.

38. — FONTAINES LUMINEUSES. — A construit plusiers genres de fontaines lumineuses portatives ou fixes. Quelques-unes à lumière polarisée.

39. — FORGERON. — A pratiqué l'art de la forge depuis la fabrication du boulon à 6 pans jusqu'aux soudures les plus difficiles de pièces de grandes dimensions servies par plusieurs frappeurs.

40. — GRAVURE SUR METAUX. — A appris à graver à l'acide et au burin tous les genres de métaux, a toujours fabriqué les enseignes en cuivre gravé, nécessitées par les nombreuses industries qu'il a créées.



La petite forge moderne de Georgia Knap, mue électriquement, ainsi que le moufle pour fondre les métaux par haute température. (Cliché Ch. Lenoir.)

40 bis. — HORTICULTEUR. — Une de ses sciences favorites. Amateur passionné des fleurs, connaît par cœur l'éblouissante encyclopédie des espèces vivant dans les jardins, les montagnes, les serres, grand spécialiste de la fécondation artificielle, il s'applique à produire des hybridations dans les espèces rares qu'il cultive. A appliqué avec succès les arrosages radio-actifs, et la culture à la lumière électrique remplaçant la lumière du jour. Hors concours dans les compétitions horticoles.

Nous extrayons du « Bulletin de la Société d'Horticulture de Neuilly-sur-Seine » la mention suivante en date du 6 novembre 1927 :

« Concours de jardins de la Banlieue Parisienne : Prix d'Honneur : M. Georgia Knap. Le jury s'est réuni à Lou Paradou, avenue de Verdun, à Bois-Colombes : petit jardin original et excessivement intéressant ; maquette de jardin semi alpestre, semi japonais. M. Georgia Knap procède lui-

même aux soins de culture, de multiplication et d'hybridation ; il a obtenu de nombreuses variétés nouvelles. Par les indications et explications données au jury, M. Georgia Knap fait preuve d'une érudition horticole que lui envieraient bon nombre de professionnels... »

Société d'Horticulture de Neuilly, juillet 1932. M. Georgia Knap : Hors concours. Société Floréale de Bois-Colombes. Août 1933. M. Georgia Knap: Hors concours.

Les délicieux petits jardins alpins et japonais de Bois-Colombes, appartenant aux sociétaires de Floréal, ont été dessinés par lui : notamment celui de M. Chevalier rue de la Paix, Rosenfelder, rue Charles-Duflos, M. Estival, rue Paul-Déroulède, M. Boivin, rue Lecomte, etc... petits jardins salons embellis et tenus avec un soin méticuleux par leurs propriétaires.

Nous publions ci-contre avec gravure en couleur, l'une des denières obtention de Georgia Knap dans le domaine Horticole. Cette magnifique création dans la variété des amaranthes, sera une parure inestimable pour les grands massifs de nos jardins, quand elle sera mise au commerce.

« Petit Réveil » de Saint-Germain du 12 septembre 1935.

UNE FLEUR GEANTE ET MERVEILLEUSE, INCONNUE DE L'HORTICULTURE

Décore de sa prestigieuse illumination rouge, or et feu, le jardin de Georgia Knap, à Bois-Colombes.

Avenue de Verdun, Lou Paradou ! les amateurs de photographie en couleurs viennent fixer sur la plaque cette étrange production de la main humaine. A travers la grille, dans le petit jardin alpin, véritable feu d'artifice floral, on voit alignée comme à la parade, une variété nouvelle d'amaranthe arborescente qui éblouit les yeux quand le soleil se joue dans la draperie feu, rouge et or de ses éclatantes corolles.

Autrement jolie que les Poinsettias ou les plus beaux Coléus connus, cette plante à feuillage intensément coloré est lumineuse même la nuit, alors que toutes les fleurs des jardins ne se distinguent presque plus, l'amaranthoïde « Georgia Knap » éclate de la dispersion de ses couleurs dans l'ombre nocturne.



GEORGIA KNAP
Amaranthe géante quadricolore haut. 1 m. 20
Rouge incendie feuilles dégradées
Jaune, vert, rouge, violet

Elle atteint 1 mètre 20 de hauteur, dominant de son altière beauté les parterres environnants, elle est couronnée par une tête florale se présentant à plat, de 40 centimètres de diamètre, rouge, feu orange, changeant d'intensité suivant l'angle sous lequel on la regarde, et ses feuilles sont marbrées de nuances quadricolores, vert, rose, brun et chamois.

Cette plante, première obtention d'une variété nouvelle destinée à créer des notes lumineuses à effets fantasmagoriques dans la décoration des jardins, a été produite et hybridée par Georgia Knap, suivant des méhodes de culture radio-magnétique, issues du même procédé qui lui a permis de découvrir le renouvellement de la cellule vivante humaine.

On verra sous peu, cette plante lumineuse, dans les expositions horticoles, où elle sera la reine incontestée des fleurs à grands effets, des jardins de notre époque, restant resplendissante pendant plus de deux mois.

E. CHEVALIER.

41. — HORLOGER. — Constructeur d'horloges horaires et de l'une des premières pendules électriques (1903), Sait réparer montres et pendules.

42. — IMPRIMEUR. — A toujours travaillé à l'impression des nombreux ouvrages qu'il a écrit; travaille au marbre avec les typos qui entreprennent ses publications, afin de leur donner tout le cachet artistique possible.

43. — JOUETS. — Inventeur à 18 ans, d'une petite voiture routière, jouet à ressort, dont les chevaux faisaient des virages tous les 50 centimètres; achetée par un fabricant de jouets ce fut la première invention qui lui rapporta de l'argent: 500 francs, somme énorme pour lui, dont il n'avait jamais vu la couleur.

44. — LOCOMOTIVES. — A fait un apprentissage très jeune, à 13 ans, était resté orphelin à cet âge. Débuta comme apprenti au Chemin de fer d'Orléans à Châlons à Troyes en 1879. Connaît le réglage de la distribution de vapeur des locomotives, la réparation totale des organes, des boîtes de roulement, sait tourner les bandages, souder les bielles de

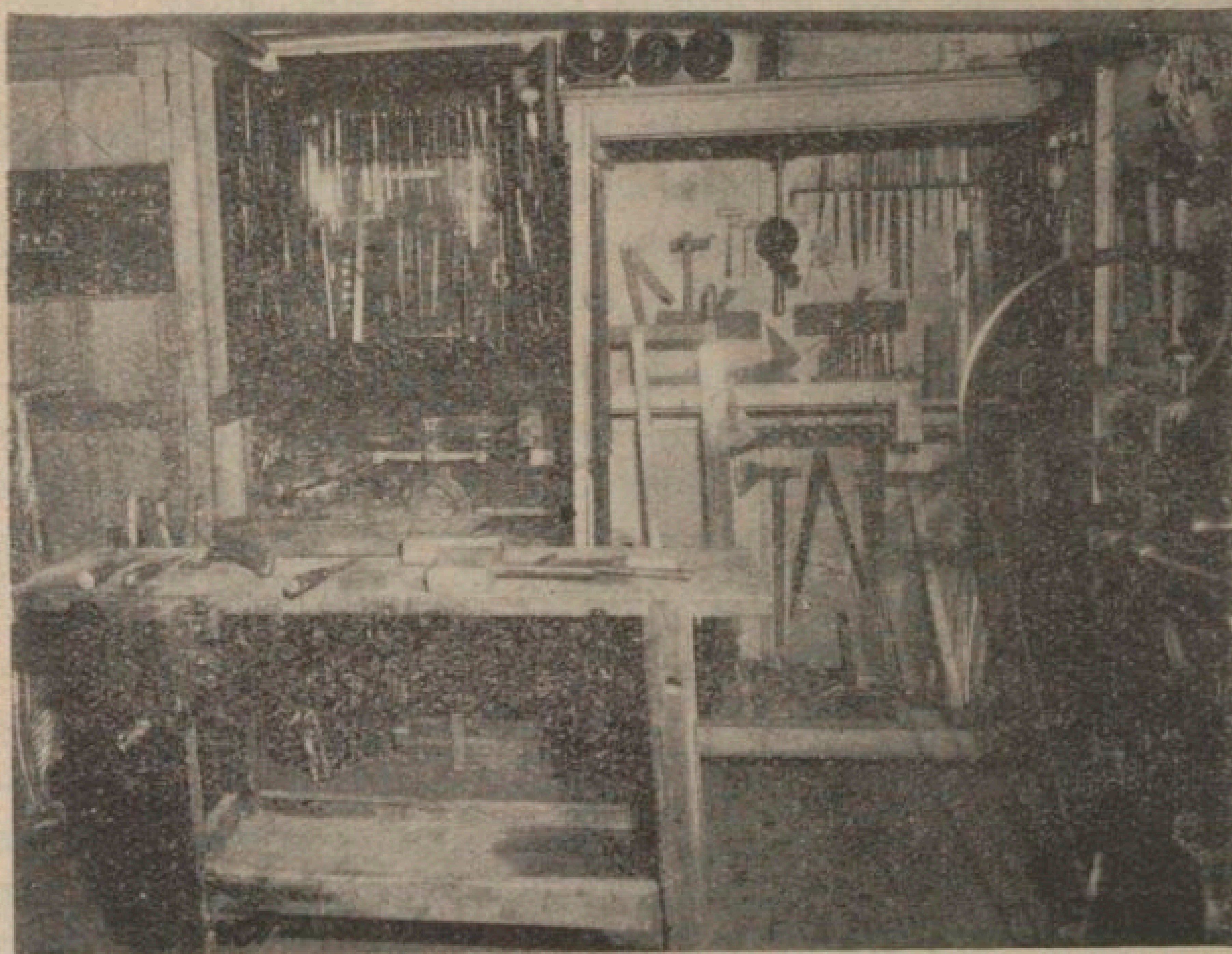
locomotives, réparer les foyers. A construit, à 18 ans, une locomotive type Outrance en réduction, qui fonctionnait avec une lampe à essence, comme les modèles types de la Cie de l'Est, elle pesait 13 klilogs.

45. — LAMPE DE POCHE. — A Magnéto. Inventeur en 1913 d'une lampe où la pile était remplacée par une magnéto minuscule actionnée par la main.

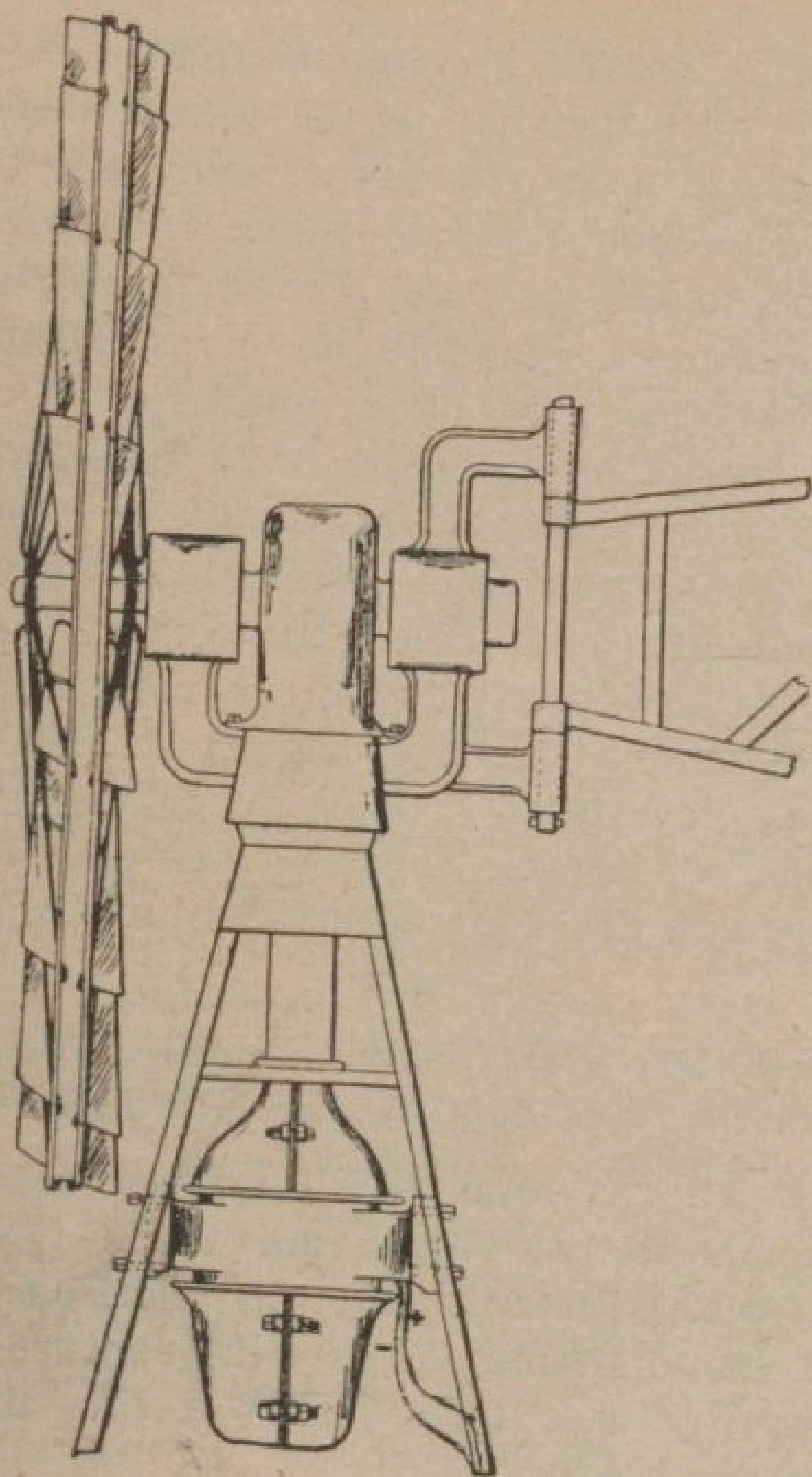
46. — LAMPES ELECTRIQUES. — A étudié la lampe au quart de Watt et celles aux gaz rares (1914).

47. — MOULINS A VENT. — Inventeur de la turbine à air en prise directe sur la dynamo produisant l'éclairage directement sur la plate-forme du pylone, sans perte de puissance, par la transmission descendant jusqu'à terre, dans les modèles courants, l'électrification intensive des campagnes a empêché l'essor de cette industrie. Auteur de la brochure « L'Eclairage Electrique par le Vent ».

48. — MENUISIER. — A travaillé comme menuisier ébéniste et connait cette branche aussi bien que la mécanique.



Le petit atelier de menuiserie de Georgia Knap mu éléctriquement



La dynamo a été créée spécialement par Georgia Knap, pour la prise directe, donnant des vitesses différentes, suivant la force du vent.

A excitation composée, portant un enroulement série réseau ou série batterie.

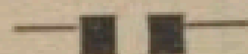
L'enroulement série est en sens inverse de l'enroulement shunt ; quand la vitesse augmente, l'excitation diminue, limitant la variation de tension aux bornes.



Peut faire n'importe quel meuble ou exécuter toute la menuiserie d'un bâtiment.

49. — MACHINES A COUDRE. — Réparaît les machines à coudre dans ses ateliers, ainsi que les remmailleuses ; sait coudre et broder à la machine.

50. — MEDECINE ET GYNECOLOGIE. — A appris dans son existence par l'initiation et la science idéale de l'observation, plus que n'en pourraient accumuler trois vies de médecins. Il considère l'organe humain comme le modèle des modèles de toutes les machines les plus perfectionnées qu'il ait été donné à l'homme de créer. Diagnostique au toucher les maladies avec une rapidité et une sûreté qui émerveille les médecins amenant leurs malades au Consortium médical qu'il a créé, Bd Poissonnière, à Paris. S'attaque par des moyens nouveaux aux maladies à époques et à celles qui semblent incurables au commun des mortels. Créateur du procédé de soulagement instantané des douleurs rhumatismales articulaires aiguës ou chroniques, sciatiques, névrites, névralgies faciales ou pelviennes, etc... Voir ci-dessous dans ses détails le procédé de guérison et soulagement instantané des contractures rhumatismales.



LA PLUS GRANDE DECOUVERTE MEDICALE MODERNE CONTRE LES CONTRACTURES RHUMATISMALES

Le rhumatisme, terreur de l'humanité depuis des millénaires, a enfin trouvé l'arme qui va le terrasser.

Le soulagement instantané et la guérison ultra rapide des douleurs rhumatismales par la rupture des court-circuits de contractures dans les 18 points majeurs classiques de Georgia Knap.

Méthode présentée à l'Académie de Médecine par les docteurs en médecine L. Viguier et H. Sosnowska et appliquée au « Consortium Médical », 14, boulevard Poissonnière, à Paris.

Le circuit de la douleur, dans les contractures rhumatismales, ne se comporte pas autrement qu'un circuit de montage en tension dans une installation électrique.

Les points de contractures sont très petits ; dès que le pouce les a atteints en profondeur, aux endroits précis cités par Georgia Knap, une douleur fulgurante annonce au malade que le malaise général qu'il éprouvait ne venait que d'une très petite cause.

Avec ce nouveau procédé, la libération rhumatismale d'un cou, d'une épaule, d'un bras est pour ainsi dire instantanée.

Pendant 20 années, Georgia Knap a étudié patiemment la dictature du rhumatisme sur les points du corps humain infectés par l'acide urique ; il en a dessiné et repéré un montage exact qui permet d'interrompre sur des croisements précis de nerfs, le circuit névralgique portant la douleur au cerveau.

Des malades cloués au lit depuis de longs mois par le rhumatisme articulaire aigu, les membres protégés par un cerveau empêchant les draps d'appuyer sur leur pauvre corps douloureux, sont libérés de l'infernale contracture en un temps qui ne dépasse pas un quart d'heure à vingt minutes.

Ils peuvent se lever, marcher, mouvoir tous leurs membres sans autre inconvénient que la courbature passagère résultant de l'écrasement des points de contracture très nombreux dans le rhumatisme aigu.

La méthode nouvelle de rupture des points de contractures rhumatismales de Georgia Knap n'est pas de la Réflexothérapie, de l'Acupuncture, de la Sympathicothérapie, du Magnétisme, de la Chiropratic, de l'Autosuggestion, de la Radiesthésie, de l'Ostéopathie, de l'Empirisme de guérisseur, elle est née d'une importante et longue étude des phénomènes inexpliqués de la névralgie sous toutes ses formes, de la rétention des nerfs et des muscles, et plus particulièrement de la classification des déchets alimentaires, producteurs d'acide urique, et de leur action néfaste sur des emplacements précis de l'anatomie humaine, dont le recoupement des mystérieux croisements de court-circuits douloureux n'avait jamais été déterminé par aucun Biologiste ou Physiologiste assez audacieux pour en établir le schéma, en dehors de toutes les connaissances médicales actuelles.

NOUVELLE THERAPEUTIQUE CONCERNANT LE SOULAGEMENT INSTANTANE DES CONTRACTURES RHUMATISMALES PAR ECRASEMENT DE LA SERIE DES 18 DOUBLES POINTS MAJEURS CLASSIQUES DE GEORGIA KNAP

Présentée à l'Académie de Médecine le 18 Juin 1935
par les docteurs en médecine L. Viguier et H. Sosnovska

Le circuit de la douleur articulaire, n'a jamais été décrit jusqu'ici, avec des moyens propres a détruire presque instantanément la cause de la souffrance.

De nombreux auteurs, ont situé certains points douloureux du rhumatisme, afin de le traiter par les médicaments, les piqures, pommades, ventouses, cataplasmes, enveloppements chauds, rayons X, diathermie, mais ils n'en ont tiré aucune conclusion, permettant de relier entre eux ces points par un recoupement très étudié, afin d'établir un schéma du circuit des contractures, propre a amener une guérison rapide, par une nouvelle thérapeutique audacieuse et véritablement efficace.

Il restait donc à établir sur ces bases, un plan d'attaque brusquée du rhumatisme, ne prévoyant aucune contre indication.

Cette nouvelle conception, amène un soulagement immédiat tenant du miracle, en des temps variant de trois minutes à une demi heure suivant la gravité des cas, et l'ancienneté du rhumatisme.

J'ai appliqué cette méthode sur moi-même, en l'année 1910, souffrant d'un rhumatisme, que les remèdes de l'époque ne pouvaient soulager, et après trois années de perfectionnement, j'écrivis cette étude en 1913 ; je la livre aujourd'hui, en 1935, a l'expérimentation de la médecine moderne.

On lira ci-après, la technique opératoire, dite d'écrasement des doubles points classiques de Georgia Knap, qui sont au nombre de dix-huit ; cette méthode s'applique à

tous les cas, depuis les plus anodins, jusqu'aux contractures les plus douloureuses.

Ces points classiques, sont repérés soigneusement sur les dessins annexés, ils existent sur des emplacements mathématiquement les mêmes sur tous les malades, qui peuvent en avoir seulement quelques-uns atteints par l'infection, ou les posséder complets comme c'est le cas chez certains rhumatisants chroniques progressifs.

Les points de contracture, se commandent les uns et les autres. Ex.: Si on écrase avec le pouce, l'emplacement du plexus axillaire, le malade ressent quand la contracture a envahi tout un côté du corps, la même douleur, entre le calcanéum et le tendon du long péronier, que celle provoquée à l'épaule ; inversement, si avant d'écraser le plexus axillaire on supprime par le même moyen le court-circuit établi sur le nerf du muscle carré des lombes (première paire lombaire) la douleur au tendon long péronier n'est pas ressentie.

Le travail à l'écrasement sur éminences fixes, rigoureusement semblables comme position sur toute l'espèce humaine, se fait sur douze doubles points majeurs intéressant le tronc et les membres supérieurs à partir du sacrum, et six autres doubles points fixés aux membres inférieurs.

Règle générale... sauf chez les rhumatisants chroniques, ou la totalité des points est atteinte, les autres sujets, ne souffrent pas sur tous les points percutés, les cas peu graves, eux sont seulement sensibles aux points des épaules, mais ces points des épaules ont reçu le rebondissement douloureux de la vertèbre lombaire qui est contaminée la première en raison de sa proximité du foie, de la vésicule biliaire, de la rate et des reins.

Les malades ne se plaignent pas à l'ordinaire, sauf de rares exceptions, du point des lombaires, mais ce point est toujours douloureux sans que le malade en ait conscience; le médecin devra commencer par le travail sur les lombaires, s'il veut obtenir un apaisement complet de la douleur dans le reste de la canalisation nerveuse.

La manipulation de ces points classiques de Georgia Knap, permet une résurrection pour ainsi dire instantanée du patient, des malades ramassés sur eux-mêmes dans de douloureuses contractures et dans l'impossibilité de faire un mouvement, sont amenés dans des temps variant de dix

minutes à une demi-heure dans la position horizontale absolue sur la table d'examen, s'affaisant pour ainsi dire sur eux-mêmes, au fur à mesure que cèdent les unes après les autres les contractures traitées par l'écrasement aux points d'émergence qui les caractérisent.

Les patients, peuvent immédiatement se mouvoir, lever les bras, passer les mains derrière la tête et marcher sans appui même s'ils avaient été immobilisés depuis longtemps.

Cet arrêt brusque de la douleur articulaire est-il définitif ? Non... il dure de 12 à 24 heures suivant la gravité du mal, il faut continuer à travailler les points contaminés pendant quelques jours encore, une séance tous les jours, puis une tous les deux jours, pour arriver à la disparition complète de la contracture.

Dans les cas de contractures légères, n'intéressant que deux points au plus, la guérison est obtenue à la première séance.

APPLICATION TECHNIQUE DE L'ECRASEMENT DES POINTS CLASSIQUES DE GEORGIA KNAP

Tronc et membres supérieurs

Voici le malade couché sur le ventre, les plaques fessières, lombaires et dorsales bien à portée de la main du praticien.

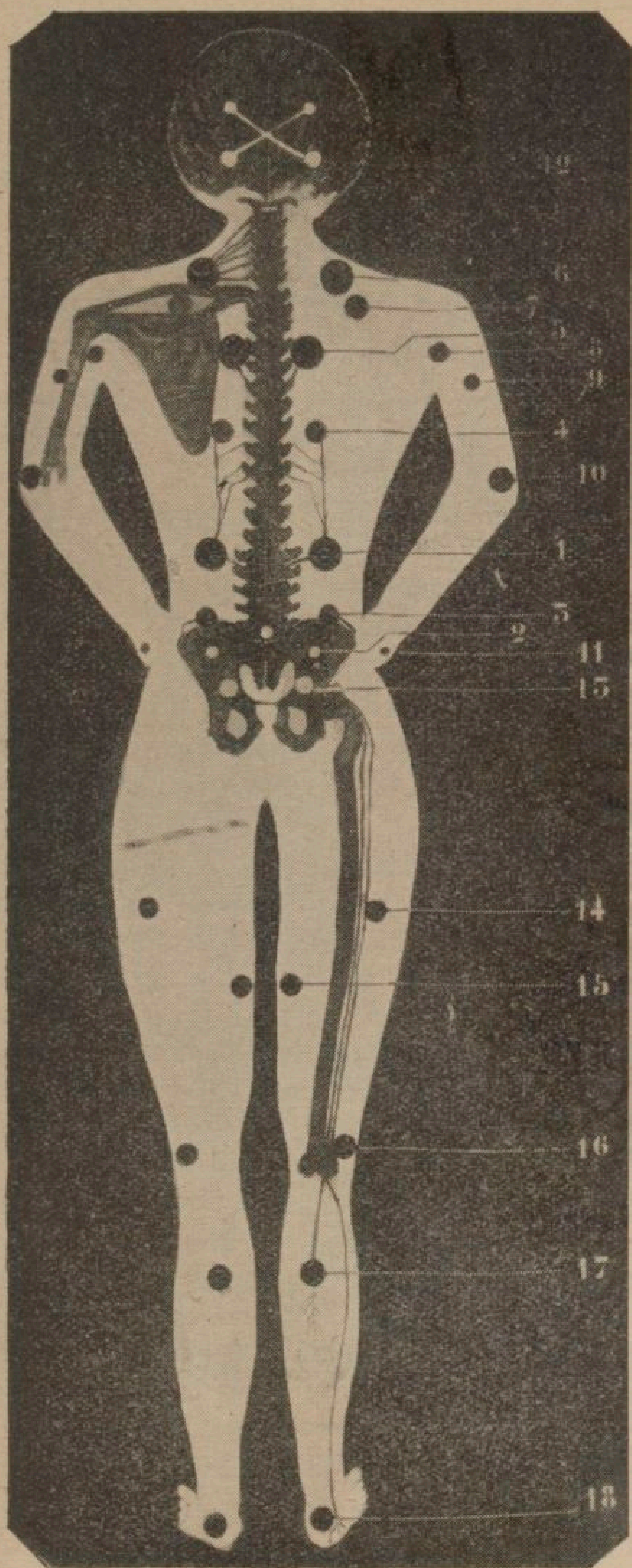
Le médecin se place sur le côté droit du malade, le pouce de la main droite coiffé d'un doigtier de caoutchouc épais..

Premier point (Première paire lombaire). — Il place son pouce, bien en bout et non à plat, sur l'emplacement du point de cette vertèbre où se rencontrent, liés par un ligature commune, les cinq nerfs rachidiens des vertèbres lombaires.

Il enfonce le pouce, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le point exact qui est très petit, et que le moindre déplacement à droite ou à gauche fait perdre.

Dès que le contact est pris, et appuyé très fortement, le malade répond à la pression par un gémissement douloureux, quelquefois par un cri strident suivant la plus ou moins grande acuité du rhumatisme.

La douleur étant amorcée, le pouce s'enfonce dans un mouvement de rotation de droite et de gauche comme s'il


12
6
7
8
9
4
10
1
3
2
11
13
14
15
16
17
18

voulait poncer, user sur place le point découvert.

Après dix secondes d'écrasement, pendant lesquelles le malade se plaint sans arrêt de la douleur éprouvée, le médecin avant de déplacer son pouce, fait circuler un crayon gras tout autour, pour marquer l'emplacement exact sur lequel il reviendra une seconde fois, après avoir appuyé tous les points classiques douloureux à la pression.

REGLE GENERALE

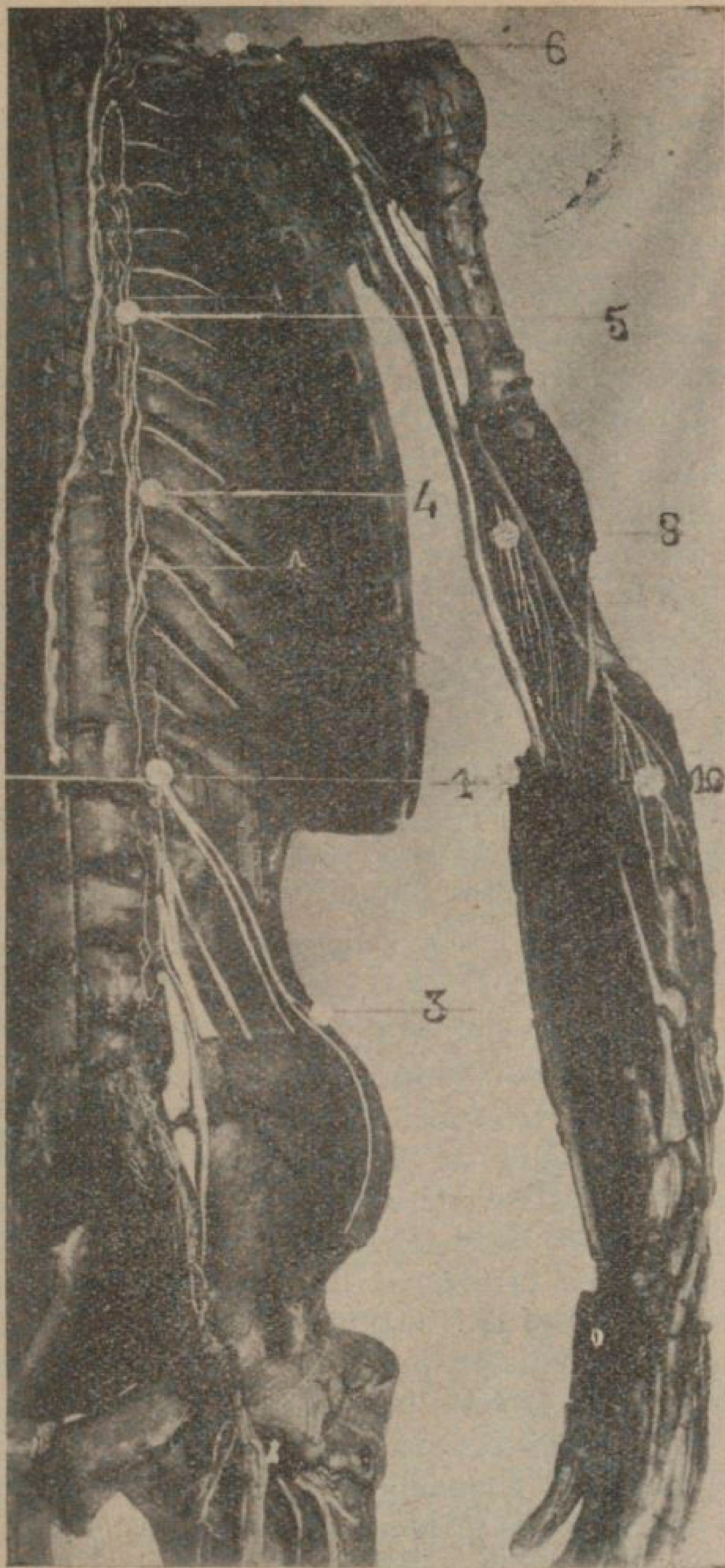
Tous les points doivent être appuyés suivant l'ordre indiqué par le schéma ci-contre, le malade ignore l'emplacement exact de ces points dissimulés dans la profondeur des tissus, il se plaint d'un ensemble, et non d'un endroit qu'il ne peut définir. A la deuxième exploration, les points très vivement douloureux sont pour ainsi dire éteints, et l'écrasement se fait avec beaucoup plus de résignation de la part du malade.

Deuxième point. (Protubérences du Sacrum). — Appuyer ces points dans le voisinage du ligament sacro-sciatique, qui se révèlent chez certains sujets extrêmement sensibles.

Troisième point. (Fosse Illiaque). — Enfoncer les doigts au sommet de la fosse illiaque (fosse interne), on trouve au palper le nerf rachidien de la première paire lombaire qui descend dessiner sa courbe sur le sommet de la crète illiaque, crète pelvienne, il se révèle extrêmement douloureux chez certains rhumatisants chroniques progressifs, son action sur les voies urinaires est extrêmement importante, des troubles nombreux disparaissent dès que ce point inflammatoire est éteint. (Voir cliché page 395.)

Quatrième point. (Nerf Rachidien Intercostal), (Exploration de la plage dorsale). — Appuyer le nerf rachidien placé à deux ou trois centimètres du bord de l'aile de la vertèbre (neuvième dorsale) ici encore un point ignoré du patient amenant une souffrance aiguë au moment de la touche, ce court-circuit impose sa dictature désordonnée sur les poumons et provoque de nombreuses erreurs dans les diagnostics des affections pulmonaires.

Cinquième point. (Nerf Rachidien, quatrième dorsale). — A trois centimètres de l'aile de la vertèbre, tout contre



On remarque sur le cliché ci-contre la première paire lombaire, départ de six nerfs commandant les membres inférieurs et le circuit des vertèbres dorsales et cervicales. (No 1.)

l'omoplate à la base du muscle romboide dorsal-scapulaire, comme à l'ordinaire, le pouce doit poursuivre son travail d'exploration; les troubles cardiaques sont souvent dus au court-circuit de cette région, nous l'avons constaté très souvent chez nos malades.

Sixième point. — Enfoncer le pouce dans la fosse Sus Epineuse, bordée par l'Epine de l'Omoplate, point qui fait souffrir à la pression la majorité des rhumatisants.

Septième point. — Insérer le doigt sous l'os claviculaire, pour reconnaître un point douloureux possible sur la jonction des deux nerfs 1re paire dorsale et 8e paire cervicale; ce point est la gare de transit d'où partent les contractures du bras et de l'avant-bras.

En effet les points suivent les nerfs median, radial, cubital, et musculocutané, qui ont des éminences aux points huit, neuf, dix et onze. (Voir cliché page 403.)

Huitième point. — A cinq centimètres de la tête de l'humérus, entre le nerf cubital et le nerf médian, existe un point très sensible chez les contracturés des bras.

Neuvième point. — A l'opposé un peu plus bas sur les radicelles du nerf musculocutané autre point à vérifier pendant les recherches sur les membres supérieurs.

Dixième point. — Ici, un point très important, qui produit des phénomènes encore inexpliqués jusqu'ici, je veux parler d'une particularité du rhumatisme appelée « Le doigt mort » dont on attribuait la manifestation à l'Artério-sclérose, et qui est toujours identifié comme manifestation du durcissement des artères, il n'en est rien, en insérant le doigt, dans la fosse de l'épicondyle, entre le muscle cubital postérieur on atteint en profondeur sur le court supinateur épicondylo-radial la terminaison en éventail du nerf radial, c'est de cette région extenseurs communs des doigts) que se trouvent les bases du phénomène dit des doigts morts. Au bout de vingt à trente secondes de travail à l'écrasement sur ce point, le doigt, ou les doigts morts sont instantanément revenus à la vie, libérés de l'inflammation qui les court-circuitaient.

Onzième point. — Au poignet, à la base du muscle carré pronateur, un point assez rare, mais très sensible.

POINTS DE LA TETE

Douzième point. — Sur l'os malaire, à l'angle du point orbitaire une très petite pointe excessivement douloureuse provoquant des troubles restés jusqu'ici sans explications plausibles, telles que les névrites du nerf optique, les névralgies des muscles orbiculaires, les troubles visuels dits des couleurs complémentaires, les névralgies rebelles des muscles frontaux, le médecin aura la surprise de voir ces troubles disparaître par l'écrasement de cette partie de l'os malaire qui fait crier le malade au premier contact.

Ce point a sa répartie derrière la tête à la même hauteur sur la protubérance qui borde l'artère occipitale. Quand ces points sont soigneusement travaillés, les phénomènes qui dérivent de ces court-circuits disparaissent presque instantanément.

Mais le poste de commandement de la névralgie faciale est le trijumeau dont le terminus est situé derrière le lobe de l'oreille ; il a son point d'appui sur le muscle triangulaire, à la base du crâne (excessivement douloureux à l'écrasement).

MEMBRES INFERIEURS

Pour obtenir un résultat immédiat sur les membres inférieurs il faut libérer d'abord les contractures du tronc.

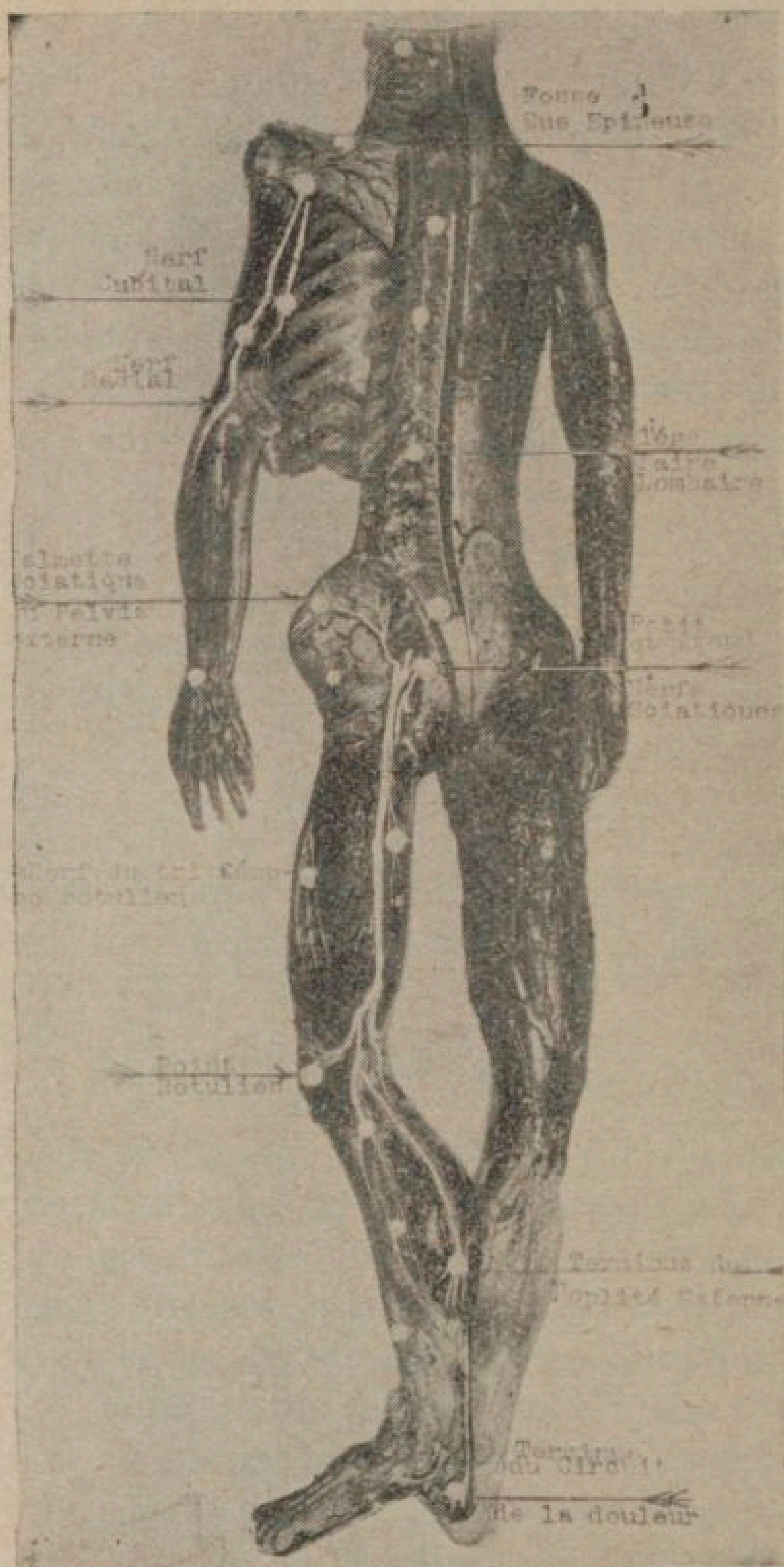
Treizième point. — Le pouce s'enfonce au creux de la fosse illiaque externe, à la sortie des trois nerfs sciatiques, nerf fessier palmé, nerfs grand et petit sciatique, là on éveille une douleur bien connue du malade.

Quatorzième point. — Au milieu de la cuisse côté du dos le grand nerf sciatique lance une dérivation en palmette très sensible, Ischio Fémoral.

Quinzième point. — Un peu plus bas, face de la cuisse, le nerf saphène interne, se révèle douloureux à la pression.

Seizième point. — Le pouce suit le trajet du grand nerf sciatique, jusqu'au creux poplité, où il se divise en deux conducteurs, poplité interne et poplité externe; là, contre le muscle couturier se trouve le point rotulien au bord de la rotule fréquent chez les porteurs de sciatiques.

Dix-septième point. — Le pouce continue sa descente le long du nerf poplité interne et va s'arrêter au milieu du



Quelques-uns des 18 points classiques majeurs de Georgia Knap dans le circuit de la douleur rhumatismale.

mollet, terminaison du nerf qui s'étend en palmette sur le tendon d'Achille il faut appuyer assez fort pour vaincre l'épaisseur du muscle Bifémoro Calcanien, et le Solcaire Tibio Calcanien sur lequel est insérée la palmette terminale douloureuse du nerf poplité.

Dix-huitième point. — Le nerf poplité externe court le

long du molet et va prendre fin entre le calcanéum et le terminus du tendon long péronier, tout contre la cheville, c'est la fin du circuit de la douleur, mais ce point est la source de la plupart des troubles se manifestant sous le talon, la face interne des phalangettes et des extenseurs.

Quant toute la canalisation nerveuse a été explorée, on revient sur tous les points qui se sont révélés douloureux, et on constate qu'ils sont éteints et peu sensibles à de nouveaux contacts.

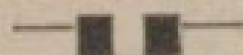
Ce travail d'exploration s'exécute assez rapidement entre une demi et trois quarts d'heure, suivant les cas.

Les rhumatisants à type chronique progressif, atteints depuis 20 à 30 ans sont plus difficiles à remettre sur pied, mais ils peuvent être considérablement améliorés, la diminution de leur souffrance rendant plus tolérables les mois nécessaires à leur rétablissement complet.

GEORGIA KNAP.

Docteur SOSNOWSKA,
13, rue Clément Marot.

Docteur L. VIGUIER,
7, rue Bridaine.



LES INCONNUES QUI DONNENT TOUTE LEUR ACUITE A LA DOULEUR RHUMATISMALE DE L'EPAULE

Aussi rebelle à traiter que la sciatique, la névrite cervico occipitale, résiste indéfiniment à tous les traitements, mais est soulagée presque instantanément quand les points classiques majeurs ont été touchés en même temps que les points secondaires mineurs par le pouce de l'opérateur.

Je dis tous, car s'il en reste un seul, non travaillé, la douleur, quoique atténuée, ne disparaît pas complètement.

Dans le cou et le bras, comme dans les autres parties du corps, les points douloureux siègent principalement aux endroits où sur un gros muscle s'étale une palmette nerveuse, or, dans le bras, à partir du nerf plexus axillaire au haut de l'épaule, les palmettes nerveuses sont au nombre

de onze, répandus sur les muscles du bras et de l'avant-bras.

Points à travailler. — Le nefs plexus axillaire 1 soudé à la première paire des vertèbres dorsales et la dernière paire cervicale, lance deux palmettes étendues sur le sous-scapulaire Trochinien. Travailler ces palmettes en insérant les doigts profondément sous l'aisselle.

Le nerf plexus axillaire, en descendant le long du bras, change de nom et devient le nerf cubital 2.

Le nerf musculo cutané 3 vient lancer une palmette nerveuse sur le muscle coraco brachial, il s'enfonce à travers ce muscle et vient ressortir en 4 en étalant une nouvelle palmette de souffrance à la base de ce muscle.

Il continue sa course, et vient étendre toujours en 4 une autre palmette sur le muscle brachial antérieur.

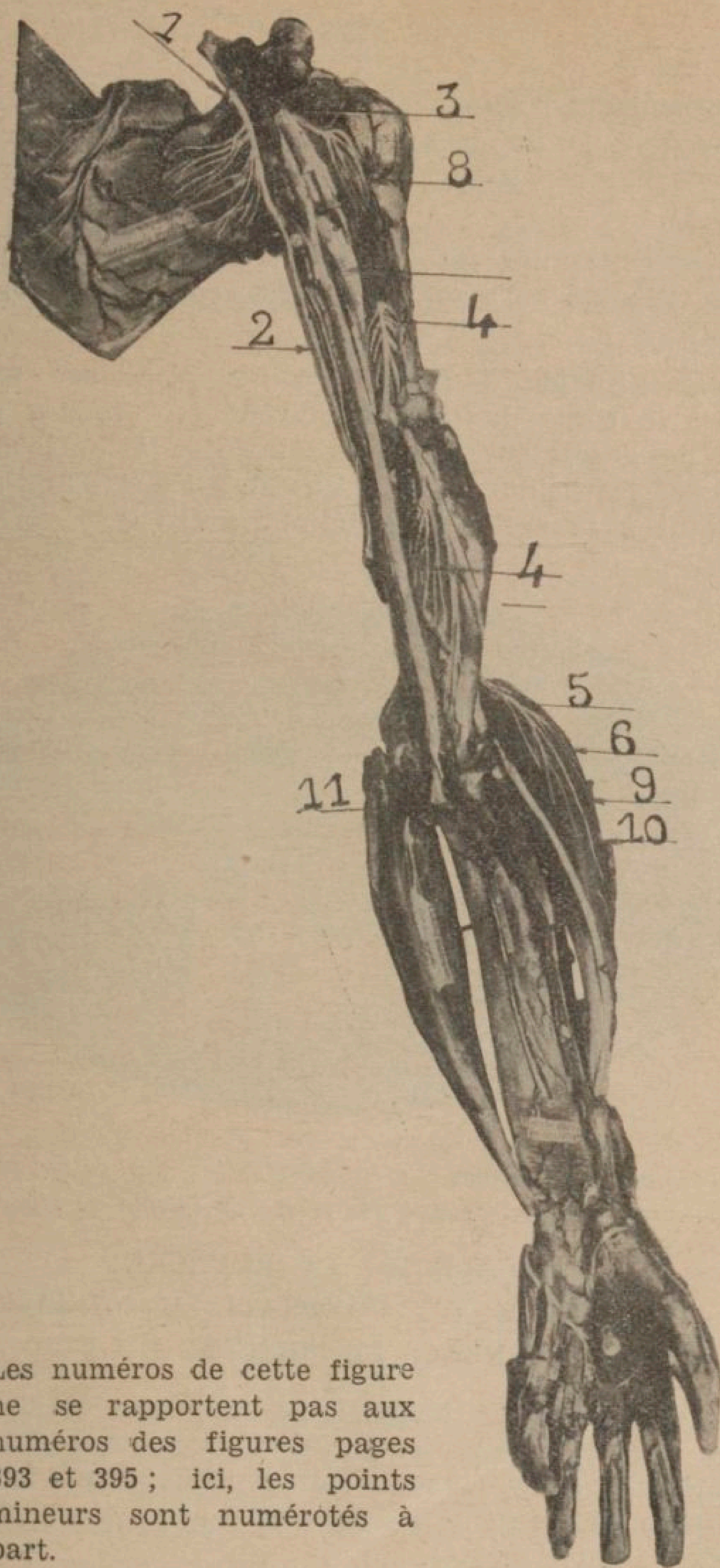
Enfin, le même nerf musculo cutané continue sa course dans le muscle scapulo radial, qui recouvre le muscle brachial et y lance deux autres palmettes 5 et 6.

Enfin, un autre nerf, le radial, vient ajouter sa douleur à celle des nerfs précédents.

Le nerf radial, qui circule sous le nerf musculo cutané, près de la tête de l'humérus, 8, descend derrière le bras et vient dans l'avant-bras lancer en 9 sur le grand supinateur huméro sus-radial, la grande palmette visible sur la figure anatomique ci-contre, et à la partie antérieure de ce muscle non visible, une autre palmette 10.



No 1. — *Nerf Plexus Axillaire et ses palmettes.*
No 2.— *Nerf Cubital, suite du Plexus Axillaire.*
No 3. — *Nerf Musculo Cutané et sa première palmette.*
Nos 4 et 4. — *Musculo Cutané et ses deux palmettes jumelées.*
No 5. — *Nerf Musculo Cutané et sa troisième palmette.*
No 6. — *Nerf Musculo Cutané et sa quatrième palmette.*
No 8. — *Nerf Radial passant sous le muscle Coraco Brachial et les deux palmettes jumelées du Nerf Musculo Cutané.*
No 9. — *Nerf Radial descendant jusqu'au Grand Supinateur Huméro sur Radial, sur lequel il lance une grande palmette.*
No 10. — *Nerf Radial et sa palmette interne dans le Grand Supinateur Huméro sur Radial.*
No 11. — *Nerf Radial et sa dernière palmette dans le muscle Court Supinateur Epicondylo Radial.*
Quand le médecin étend le bras du malade, pouce en l'air, il écrase en même temps les palmettes 6 - 9 - 10 et 11.

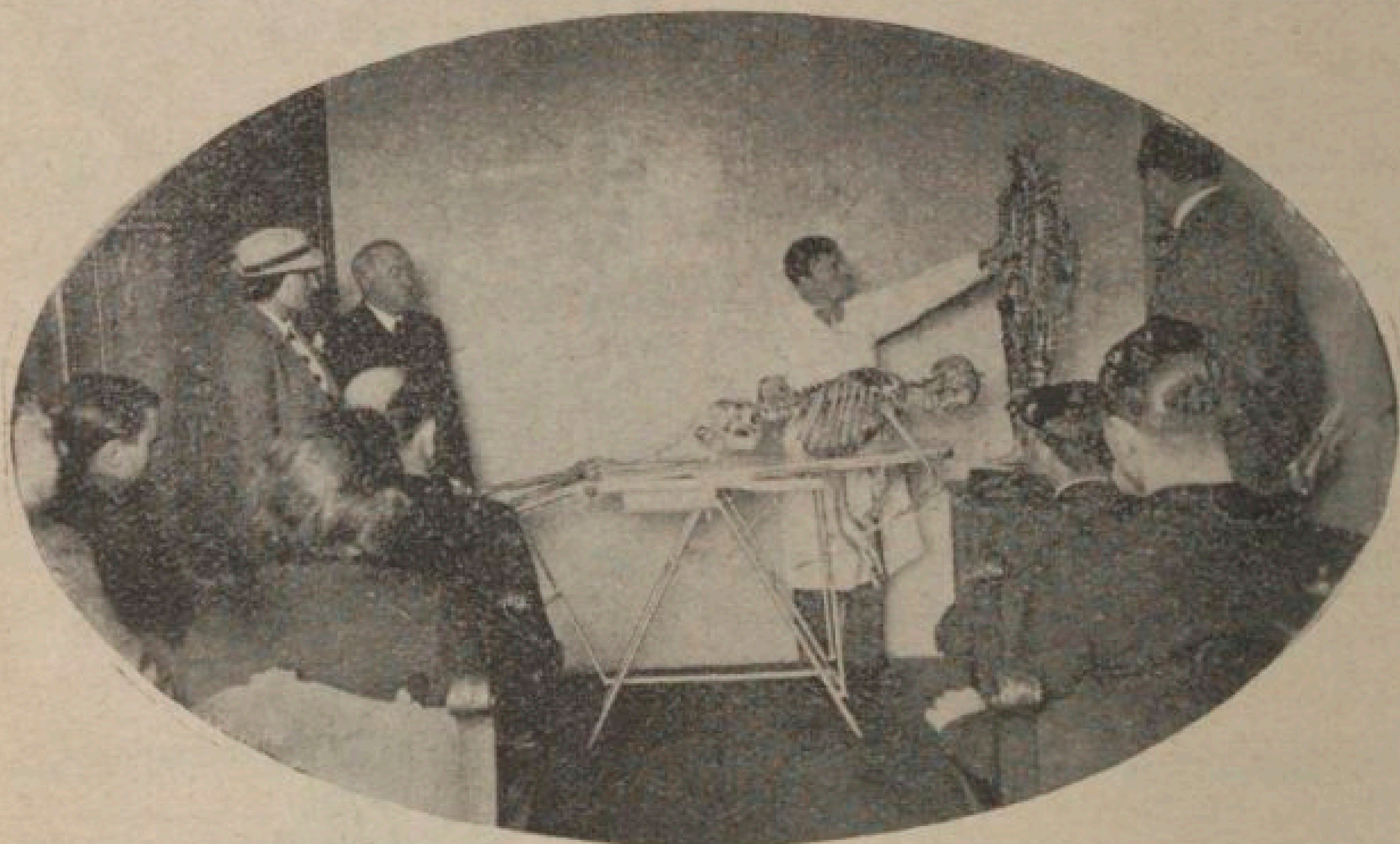


Les numéros de cette figure ne se rapportent pas aux numéros des figures pages 393 et 395 ; ici, les points mineurs sont numérotés à part.

Enfin, sur ce muscle et collé au radius, le nerf radial qui touche à la fin de sa course, lance une dernière palmette dans l'épaisseur du court supinateur épicondilo radial 11.

Et voilà terminée la description du circuit de la douleur de l'épaule qui peut également venir mourir dans les poignets.

Règle générale. — Les 18 points classiques majeurs de tout le corps du malade doivent être sondés pao le pouce de l'opérateur avant de procéder à la touche de détail sur les points mineurs quand il s'agit d'une névrite persistant à se prolonger indéfiniment.



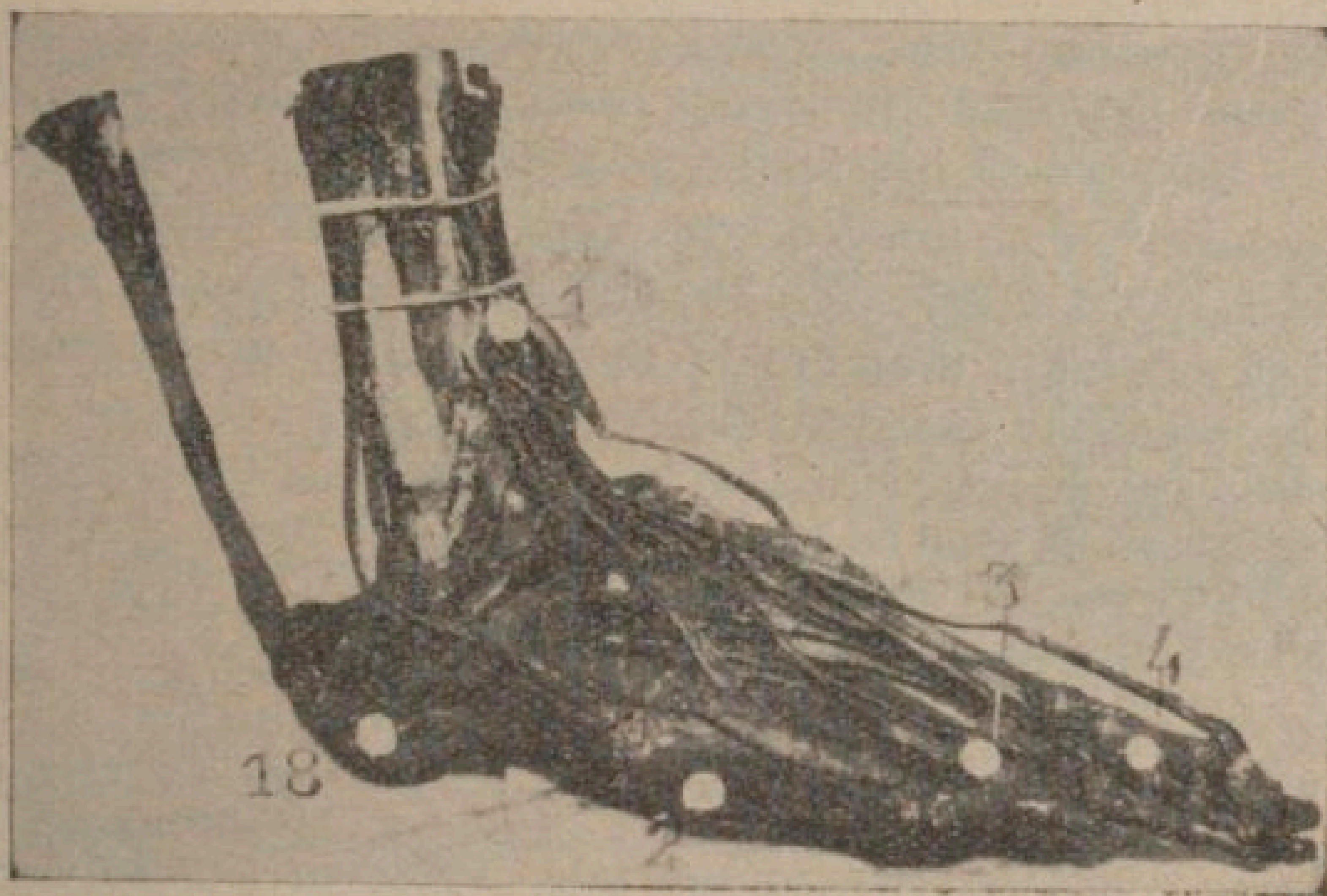
Georgia Knap faisant une démonstration des points rhumatisants sur le squelette, devant des élèves de l'Ecole de Médecine.

RECHERCHE ET RUPTURE DES POINTS DE CONTRATIONS MINEURS SUR LES NERFS ET MUSCLES DU PIED

1. — Ecraser en tournant le pouce sur lui-même les plans moyens et profonds de l'articulation astragalo-calcanéenne, à la jonction des tendons extenseurs, sous la séreuse où voisinent les ligaments astragalo postérieurs, externe et antérieur (1).

2. — Travailler à l'écrasement le grand ligament plantaire (2), couche profonde et couche superficielle, et l'adducteur du gros orteil côté opposé.

3. — Finir les recherches des points douloureux sur les adducteurs oblique et transverse du gros orteil, entre la deuxième et troisième phalange (3), quelquefois entre la troisième et quatrième phalange (4). Le court fléchisseur plantaire qui a cinq adducteurs, soudés en dedans



du gros orteil, à ce troisième muscle contaminé, entre la quatrième et cinquième phalange, et les os du tarse et métatarse : faire les recherches en profondeur sur le plan dorsal du pied, et non sur le plantaire.

4. — Le point (18) fin du poplité externe est un point **majeur** qui doit être travaillé sur chaque rhumatisant, même s'il ne s'en plaint pas ; ce point oublié, la guérison n'est pas complète.

Règle générale. — Tous les points classiques doivent être travaillés avant les points mineurs.

Tous les médecins amenant un malade au « Consortium Médical », 14, boulevard Poissonnière, à Paris, apprennent les tours de main nécessaires pour trouver rapidement les points de contracture, et libérer leurs autres clients d'un mal réputé jusqu'ici incurable.

Nous ne pouvons donner ici la reproduction des lettres qui nous viennent de tous les malades qui nous disent leur reconnaissance de la rapidité avec laquelle nous les avons débarrassés de leurs douleurs rhumatismales, ce serait sortir du cadre de ce volume ; mais les malades eux-mêmes pourront nous demander ces listes, peut-être dans leur quartier, s'ils habitent Paris, ou dans leur ville, s'ils habitent la province, pourront-ils trouver une personne qui est passée au « Consortium Médical », qui a été guérie et qui les renseignera avec plaisir sur l'efficacité incontestable du traitement.

Pour les médecins, nous donnons ci-dessous quelques lettres de leurs confrères ; ils y verront qu'après avoir été débarrassés eux-mêmes des contractures qu'ils étaient impuissants à combattre, ils ont appliqué ensuite victorieusement sur leurs malades la méthode mise gracieusement à leur service par Georgia Knap.

Gérardmer, le 3 avril 1936.

Monsieur Georgia KNAP,
14, boulevard Poissonnière,
Paris (9me)

Monsieur,

Par profession, j'ai eu quelquefois l'occasion de voir de superbes cas de guérisons inespérées, mais je n'avais encore jamais assisté à un vrai miracle. Ce miracle, je l'ai vu lorsque vous avez guéri mon père. Quand je vous l'ai conduit, je craignais qu'il ne puisse passer la journée. Entré mourant dans l'ascenseur de votre immeuble, il en ressortit deux heures après sans aides, et rentra seul à la maison.

Pourtant, depuis des mois, j'avais tout essayé sans succès pour soigner ses rhumatismes et pour soulager ses crises d'angine de poitrine. Après une heure de vos manipulations, ses atroces douleurs rhumatismales étaient entièrement disparues et son état cardiaque était amélioré de 80 pour 100.

Je vous renouvelle une fois de plus mes remerciements pour ce miracle, et mon admiration pour votre méthode, et je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Docteur GUY VALOT.
Lauréat de la Faculté de Médecine de Paris,
à Gerardmer (Vosges).

P. S. — Après les leçons de rupture des points de contracture prises à votre cabinet avec les médecins présents, je réussis maintenant les mêmes miracles que vous, au grand ébahissement de mes malades : à mon premier essai, ma cliente, venue avec deux béquilles, a pu repartir sans aucune aide.

Nice, le 18 mars 1936.

Monsieur Georgia KNAP,
14, boulevard Poissonnière,
Paris (9me)

Mon cher Maître,

Lorsque je souffrais, pouvant à peine marcher depuis quatre mois, d'un rhumatisme qui me tenait les deux articulations métatarso-phalangiennes, je ne pouvais m'imaginer le miracle dont j'ai été l'objet.

Je souffrais et me soignais depuis quatre mois. J'ai essayé les remèdes suivants : solution schoum, trois formules homéopathiques, la chiropractique (un mois), la sympathicothérapie (dix séances), les ondes courtes, *sans aucun résultat.* J'ai naturellement repoussé tous les produits qui donnent un soulagement passager par anesthésie.

Enfin, j'ai eu la chance de vous rencontrer ; en une demi-heure, j'ai pu marcher sans souffrir. J'ai continué pendant un mois à travailler les points que vous m'aviez indiqués. Aujourd'hui, je suis complètement guéri.

Je tiens à vous remercier très chaleureusement de cette guérison dont je commençais à douter. J'espère que la médecine permettra de généraliser une méthode que je considère comme la meilleure à employer dans le cas de rhumatismes douloureux.

J'ai vu hier la fille du Commandant Hardy ; elle est venue avec son père *me rendre visite à ma clinique à pieds depuis Carras* (5 kilomètres), elle m'a dit qu'elle repartait à pieds. Moi qui l'ai vue couchée depuis le mois de septembre dernier, dans l'incapacité de se mouvoir, je considère que cela encore est un véritable miracle.

Je vous autorise à publier ma lettre en reconnaissance de ma guérison.

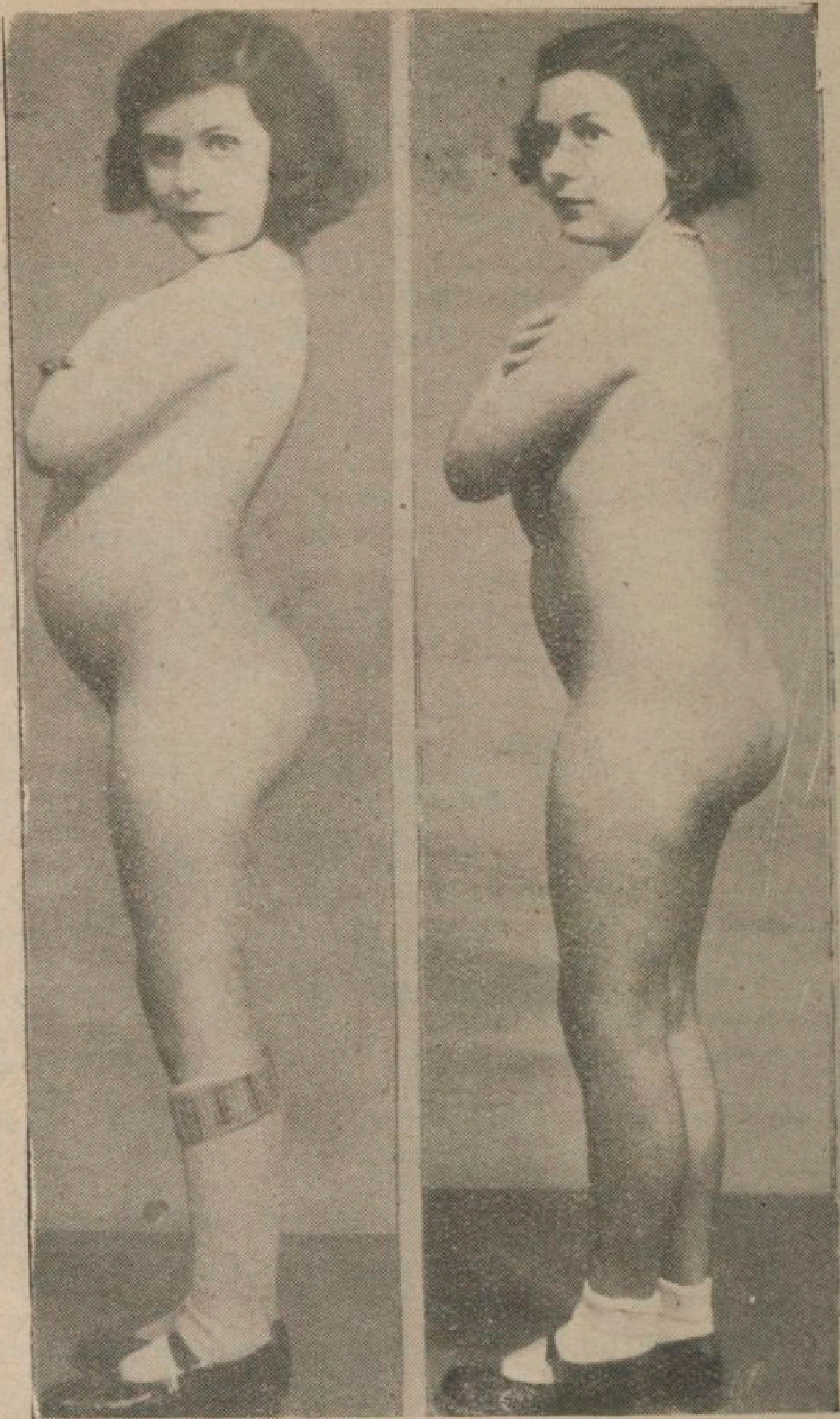
Je vous dis encore, merci, et vous prie de croire à mon entier dévouement.

Docteur G. PEROL.
7, rue Chauvain, à Nice.



51. — MINIATURISTE HORTICOLE. — Excelle dans l'art de créer sur des plateaux de faïence décorés les petits jardins japonais en miniature qu'il offre à ses amis. Cultive par semis, les petits manillarias echinocactus, opuntias, aloès, gastérias, etc..., utilisés dans ces petits jardins.

52. — MICROSCOPE. — A créé un grand appareil de projection pour utiliser le microscope géant qui fut un des grands succès de la Maison Electrique. L'on y montrait vi-



En six mois, la déformation fut vaincue; par l'apport de la chaux vivante et par l'écartement des disques intervertébraux qui pouvaient assimiler la chaux nécessaire à leur réparation. Les disques étaient relevés la nuit par une position spéciale de l'enfant sur la planche capitonnée qui lui servait de lit.

Paris, le 31 juillet 1933.

Cher Monsieur Georgia Knap,

Après la résurrection miraculeuse de notre enfant, nous vous adressons les deux photos que vous nous avez conseillé de prendre Avant et Après, afin de comparer les résultats obtenus.

Après avoir essayé tout ce qu'il est humainement possible de faire, après avoir consulté sans résultats tous les hommes rompus à la science de l'anatomie humaine, on ne nous avait laissé qu'un espoir, le sanatorium de Berck, d'où notre fille serait sortie à 20 ans, soudée dans une déformation affreuse de la colonne vertébrale qui l'aurait rendue infirme pour toute son existence.

Vous êtes venu ! et avec des moyens nouveaux du 5 février 1933 au 20 juillet 1933, le miracle s'est révélé, incroyable, inattendu, nous rendant vos admirateurs dévoués et éternellement reconnaissants par l'immense joie que vous nous avez fait éprouver en nous rendant plus belle et plus vivante notre fille chérie.

M. et Mme TARDY,
20, place Félix-Faure, Paris-15me.

59. — PARFUMERIE. — Connaît la synthèse des parfums et la fabrication des eaux parfumées, sait faire les crèmes et les poudres de riz.

60. — PHOTOGRAPHIE. — A eu en mains tous les appareils d'atelier et d'amateur, depuis les premières photojumelles Carpentier, jusqu'aux appareils à pied, d'ateliers et d'artistes. Collection importante de photographies en couleur, principalement de fleurs de tous les pays du monde.

61. — PHOTOGRAPHIES. RETOUCHES. — A appris la retouche des clichés avec où sans matolin, ainsi que sur les papiers d'agrandissement. Inventeur d'une machine à retoucher, mue électriquement.

62. — PEINTRE EN LETTRES. — Sait faire une enseigne en lettres décorées et ombrées. Procura à ses cottagistes les calicots destinés aux inaugurations officielles sur lesquels il peint : **C'est ici la fête de l'audace et du courage.**

63. — Poésie. — Compose des vers avec une facilité remarquable. Auteur d'odes et romances diverses et de l'opéra Thésée.

vants les microbes infectieux qui déciment l'espèce humaine.

53. — MODELEUR. — Sait faire tous les modèles en bois, en plâtre, en cire; ainsi que toutes les boîtes à noyau nécessaires à l'industrie.

54. — MAÇON. — Peut construire une maison de la cave au grenier. A été le professeur désintéressé de ses braves cottagistes dans leur apprentissage de maçon, de cimentiers, de plâtriers.

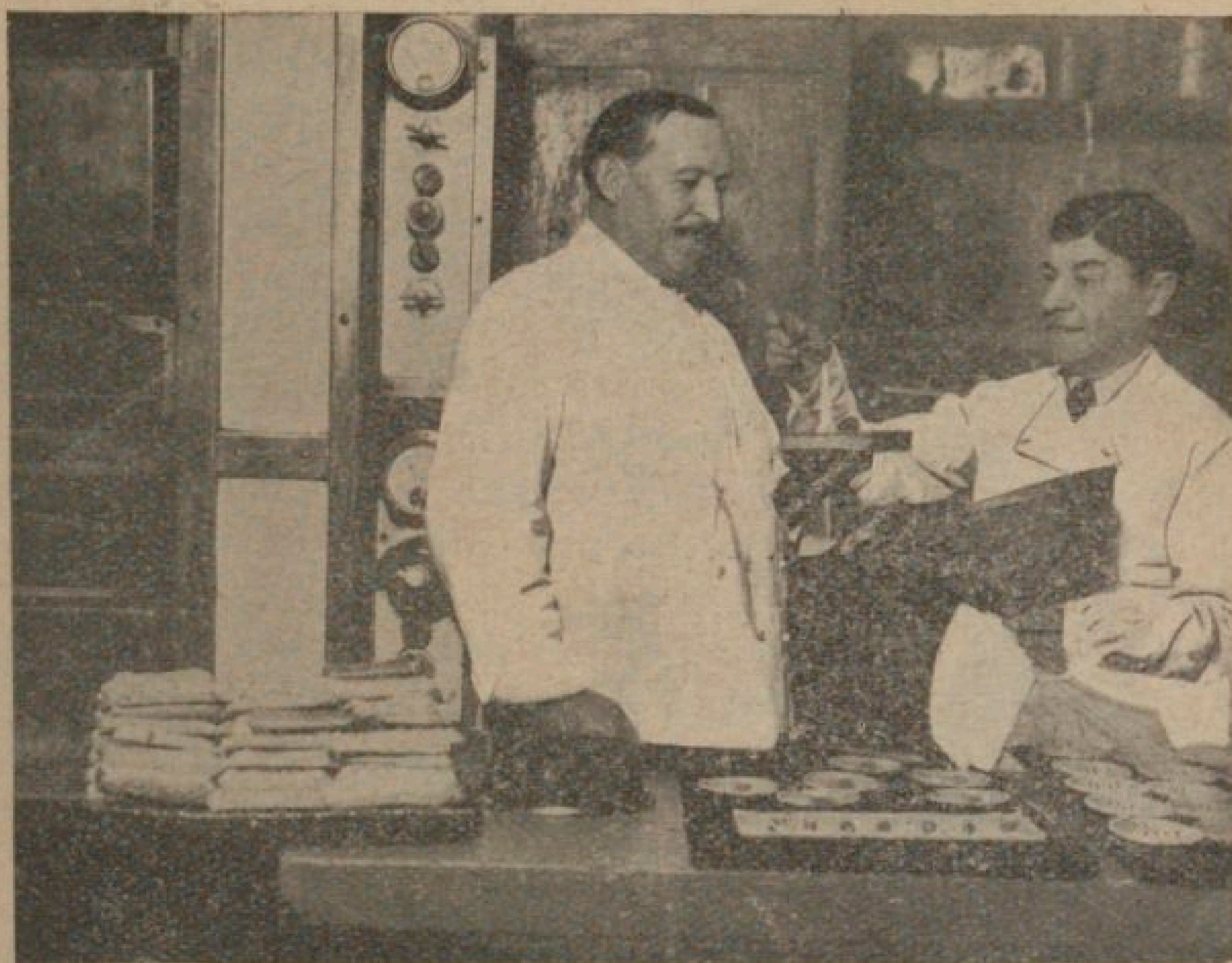
55. — NICKELEUR. — A monté des bacs de galvanopastie, pour ses diverses industries. Nickelage, cuivrage, ainsi que l'étamage à froid pour les mêmes buts.

56. — ORTHOPEDIE. — Dans toutes les déformations du squelette humain, a su adapter un instrument mécanique pour redresser ces imperfections, mais fait jouer en même temps les éléments vitaux qui permettent à la nature de procéder à la réparation osseuse. On peut voir par les photographies ci-contre l'un des miracles réalisés par Georgia Knap sur une scoliose qui menaçait de devenir définitive.

Pour les malades atteints de hernies, venant aux consultations générales du Consortium Médical, il a créé une ceinture ingénieuse, sans ressorts, d'une simplicité extrême réalisant le summum de la sécurité et ne travaillant pas comme les bandages à ressorts, à l'écrasement continu des vertèbres coccygiennes.

57. — OUTILLEUR MECANICIEN. — L'un des métiers les plus difficiles en raison de la diversité des outils qu'un bon outilleur doit savoir fabriquer. Possède un outillage incroyable dans tous ce que la main d'un homme peut manipuler, disposé de façon tout à fait spéciale pour se trouver à portée immédiatement pour éviter des pertes de temps.

58. — OMBROMANIE. — A appris dans jeunesse le jeu des ombres chinoises qu'il pratique quelquefois en société pour amuser grands et petits, dans des scènes inénarrables à plusieurs personnages obtenus avec les deux mains.



GEORGIA KNAP, PATISSIER

A la pâtisserie de son ami Louis Horiot, aux Ternes, Georgia Knap prépare un grand gâteau de bananes dont description ci-contre.

(Photo Ch. Lenoir, 1935.)

63. — PATISSIER. — Sait faire les principales crèmes et gâteaux glacés ainsi que les conserves de fruits. Voici pour ses lecteurs, deux pâtisseries qu'il pourront essayer de présenter sur leurs tables.

Une merveilleuse pâtisserie : le gâteau de bananes

COMPOSITION :

Une demie livre de biscuits à la cuiller.
125 grammes de farine.
75 grammes de sucre en poudre.
4 jaunes d'œufs.
Un demi litre de lait.
2 bananes.
4 macarons.

PREPARATION :

1) Faire bouillir le demi litre avec un morceau de vanille et retirer du feu;

2) Dans une terrine, ou un saladier, mélanger d'abord les trois matières : farine, sucre, jaune d'œufs. Quant le tout forme un amalgame compact, on verse dessus le lait bouilli encore chaud, puis on replace le tout dans la casserole qui a servi à faire bouillir le lait, on remet au feu et on remue sans cesse jusqu'à ce que la crème soit épaisse et sans grumeaux. On retire alors du feu et on couvre la casserole;

3) Battre en neige les blancs des 4 jaunes d'œufs déjà employés, et les mélanger à la crème encore chaude;

4) Prendre un moule à Charlotte, ou un autre récipient de forme ronde, mais uni : ranger tout autour debout les biscuits les uns à côté des autres;

5) Quant les biscuits sont en place, garnir le fond du moule avec ce qui reste des biscuits sur lesquels on verse une couche de crème; puis sur cette crème, on émiette un des 4 macarons;

6) Sur le macaron émietté, on place les rondelles d'une demie banane, et l'on continue à emplir le moule; par dessus les rondelles de bananes crème, miettes de macarons, rondelles de bananes, crème, miettes de macaron, etc.

Les 2 bananes doivent faire 4 étages de rondelles. Pour que la cohésion de toutes ces matières soit assurée, il faut placer sur le gâteau une assiette qui entre dans le moule, la pâtisserie ne dépassant pas ce moule, l'assiette chargée avec un poids, descend dans le moule et comprime le gâteau. Ce dessert doit être préparé au moins 6 heures à l'avance, et être placé au frais si la température est élevée.

64. — PLATRIER. — Sait faire un piquage, un enduit et dresser un mur ainsi que le modelage au plâtre.

65. — PIANISTE. — Accompagne les chanteurs au son et fait danser les amateurs, quand il n' ya pas de musiciens dans une société.

65. — PEDICURE. — Connaît l'art de soigner les pieds et guérir les œils de perdrix, et les oignons. Déclare, que



Georgia Knap composant un morceau de poésie musicale
(Photo Pasquier, Bois-Colombes, 1936.)

les cors véritables ne disparaissent jamais, avec des pommade ou des liquides, quoi qu'on en dise. Inventeur en 1907 d'un rabot coupe cor inoffensif. Les œils de perdrix guérissent, mais ne sont pas des cors.

66. — PEINTRE EN BATIMENTS. — A appris à ses cottagistes à faire de jolies façades aux peintures silycatées; sait faire les faux-bois et les vernissages employés en menuiserie, et étendre la peinture au pistolet.

67. — PRESTIDIGITATEUR. — A construit dans sa jeunesse de nombreux appareils de physique amusante; aux temps durs de ses débuts dans la vie, pour faire vivre sa grand'mère et sa jeune sœur, on le voyait dans les réunions publiques faire fonctionner ces machines, qui auraient enchanté Robert Houdin, et que sa merveilleuse adresse mettait en relief.

Une partie de la recette servait à la fabrication de l'outillage qui lui était nécessaire pour monter le petit atelier de mécanique qui vit ses premiers succès (1883).

68. — POLICIER. — Met en pratique l'axiome : Toute mauvaise action mérite un châtiment. A toujours pris les voleurs qui ont opéré dans ses ateliers où à la Maison Electrique. Ses grandes connaissances en chimie, physique, électricité, lui permettent d'employer des moyens nouvaux inconnus de nos meilleurs détectives, et en font un adversaire redoutable des aigrefins.

69. — PONTON DYNAMO. — Inventeur de la proue dynamo à roue hydraulique, qui se fixe à l'avant d'un bateau ou d'un ponton amarré sur le cours d'un fleuve, et permet d'éclairer électriqement une maison placée dans le voisinage (1910).

70. — PHYSIOLOGIE EXPERIMENTALE. — Créateur du procédé de renouvellement de la cellule vivante, assurant le recul de la vieillesse, et qui est une des plus grandes découvertes physiologiques du vingtième siècle.

71. — PECHE. — Fut grand amateur de ce passe-temps quant il disposait du temps nécessaire; très observateur, a vite fait de repérer les endroits favorables. Connaît les tours des vieux pêcheurs les plus retors. A la suite d'un pari a pris 400 ablettes dans la même journée en bateau, par la pêche dite à la volée.

72. — PLOMBIER. — Connaît à fond ce métier qu'il a pratiqué chez des patrons dans sa vie de jeune ouvrier; il a fabriqué également des robinets en série pour eau et gaz.

73. — PUITS FORES. — A construit des puits forés pour son usage personnel. A appris à ses cottagistes à faire jaillir

l'eau par leurs propres moyens, avec l'outillage moderne pour y parvenir.

74. — POTERIE. — A appris faire la poterie au tour, ainsi que la poterie d'étain.

75. — RETAILLEUR DE LIMES. — A travaillé à retailler les limes au burin court et aux acides, ainsi que les machoires d'étau et pinces de tous genres.

76. — RADIOLOGUE. — Ici, un métier qui faillit lui être fatal. Au moment où la lampe de Croks fit son apparition, on s'en servait comme amusement, sans se douter que l'on côtoyait la mort. On plaçait un parapluie devant l'écran, et la carcasse apparaissait; les objets enfermés dans un coffret se voyaient à travers le contenant, etc...

On circulait autour de la lampe sans y prendre garde, et ceux qui faisaient ces démonstrations dans les établissements publics, furent mortellement atteints par des radiodermites contre lesquels on ne pouvait rien. La main ci-contre, est celle d'un opérateur qui initia Georgia Knap au maniement de la lampe comme attraction pour la Maison Electrique; tout le corps de cet homme fut brûlé atrocement comme la main; il périt dans des souffrances atroces.

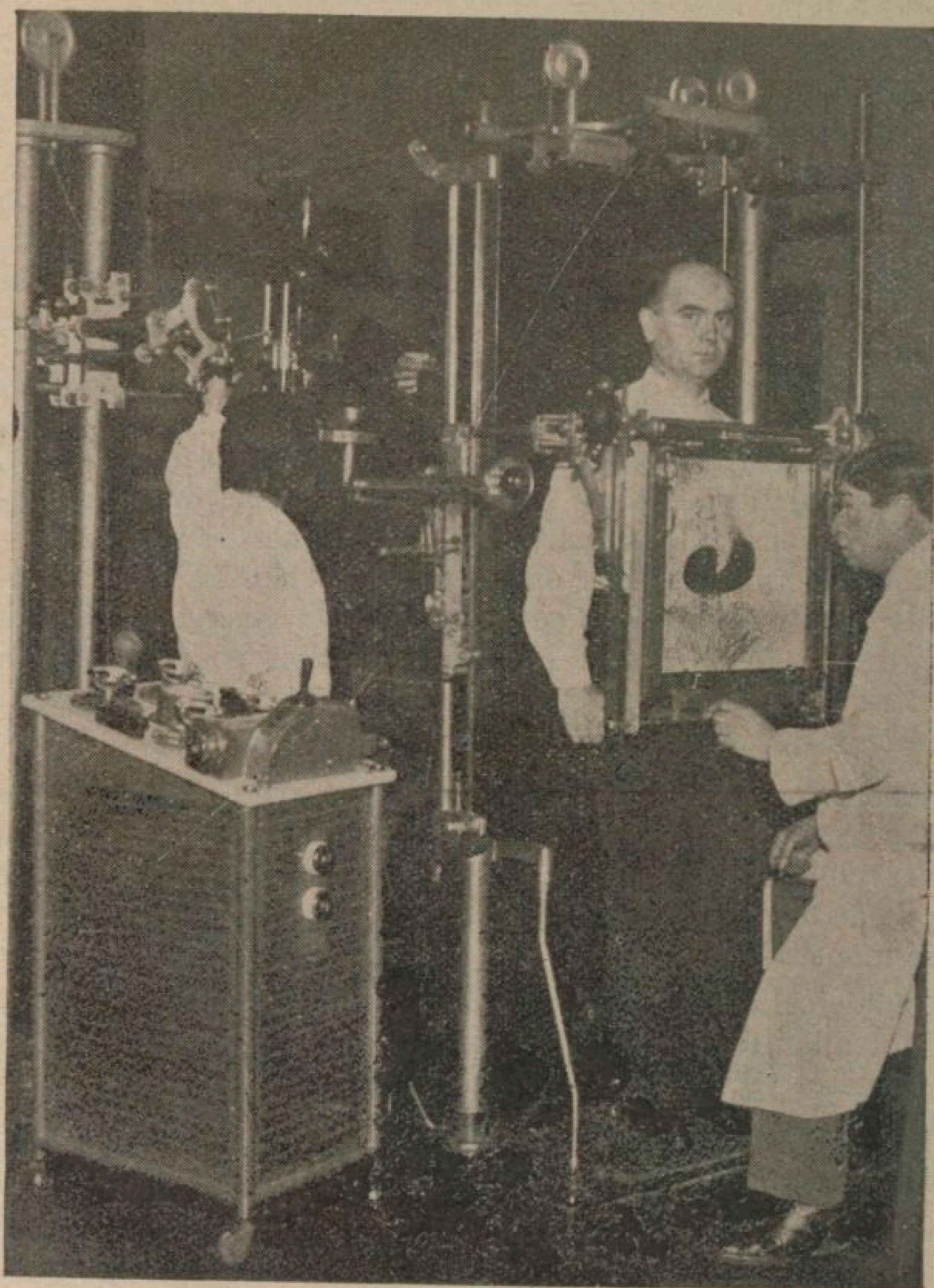
Pour pouvoir étudier les maladies d'estomac Georgia Knap essaya de les teinter; il fit boire aux malades, du sucre noir, de la chaux teintée; ce n'est que quant on se servit de bismuth, que les premières études médicales purent être menées à bien.

Mais s'il fut une des premiers à se méfier des rayons X en travaillant derrière des écrans de plomb, lui garantissant le corps et le visage, il ne pensait pas que le dessus de la tête pourrait être atteint puisqu'elle n'était pas face aux rayons.

Une radiodermite se déclara, brûlant le dessus du crâne et une congestion cérébrale faillit avoir raison de lui.

Il pratique toujours des recherches radiologiques sur les malades qui se présentent au consortium médical qu'il a fondé, Boulev. Poissonnière, à Paris, et c'est par ses études dans cet ordre d'idée, qu'il a découvert le véritable et unique

moyen de guérir les ptoses d'estomac les plus graves, moyen indiqué avec radio à l'appui dans le livre « Pour vaincre la décrépitude et reculer les limites de la mort », dont il est l'auteur.



Georgia Knap examinant en radioscopie, l'estomac d'un malade teinté par la gélobarine.
(Photo extraite du livre « Pour Vaincre la Décrépitude et Reculer les Limites de la Mort », de G. Knap.)



Tout le corps de l'homme qui initia Georgia Knap à la manipulation de la lampe de Crooks fuit, atrocement brûlé, à travers ses vêtements, de la même manière que sa main.

77. — SOURCIER. — A toujours découvert à la baguette les sources dans les chantiers du cottage social ; mais ne croit pas au talent des innombrables baguétisants qui surgissent de toutes part, mêlant le charlatanisme à un procédé d'investigations scientifiques qui n'en est encore qu'à ses débuts.

78. — SUGGESTIONNISTE. — Assistant d'Emile Coué à Troyes, quant il fit les premières expérience sur la collectivité des malades réunis dans l'arrière boutique de sa pharmacie. Ils répandirent ensemble l'art de commander à l'imagination. Il affirme qu'il doit tout à la suggestion, c'est par elle qu'il plie sa volonté aux pires exigences de ténacité dans l'effort cérébral ; c'est par elle que pendant les quelques heuresc de repos il prépare le travail du lendemain ; c'est la suggestion qui lui procure l'éloquence du verbe quand il faut convaincre, et lui dicte le silence le plus absolu quand il faut se taire.

79. — STAFFEUR. — A construit de ses mains une grotte lumineuse électrique en staff, qui servait d'attraction à la Maison Electrique.

80. — SOUFFLEUR DE VERRE. — L'un des plus attrayants métiers qu'il pratique. En dehors des verreries de



GEORGIA KNAP, SOUFFLEUR DE VERRE
Un métier des plus attrayants, mais des plus difficiles.
(Photo Pasquïer, Bois-Colombes, 1936.)

laboratoire qu'il fabrique pour ses inventions multiples, il aime pour les petits enfants souffler des ibis, des cigognes, des petits animaux, des petits navires, des poissons, etc... Avec le verre filé comme de la soie et dans toutes les couleurs, il étonne les profanes par la souplesse de cette matière avec laquelle on peut faire des ficelles; avec les larmes bataviques, il démontre aux non initiés, qu'une goutte de verre fondant sous le chalumeau et tombant dans l'eau froide, résiste aux coups frappés sur sa coque; mais par un phénomène de cohésion moléculaire, si l'on rompt avec l'ongle la petite queue effilée de la larme le verre éclate en poussière.

81. — SOUDURE AUTOGENE ELECTRIQUE. — S'est servi des premiers appareils de soudure autogène pour la fabrication de ses machines, a imaginé un filtre de lumière pour garantir les yeux des méfaits du chalumeau.

82. — SERRURERIE DE BATIMENTS. — A montré à ses cottagistes l'art d'appliquer la serrurerie au bâtiment ainsi que l'enjolivement des façades pour les vérandahs en fer forgé.

83. — SPORTS. — A pratiqué et pratiquera jusqu'à son dernier jour, les sports les plus répandus, la bicyclette, la moto, l'auto, le canot à pétrole, la périssoire où il fut un champion autrefois, la gymnastique aux agrès, la nage. (Inventeur d'une machine à nager, 1900). Montait à cheval en voltige comme les cow-boys. Réalise encore actuellement l'exploit de faire 40 kilomètres à pied en montagne en 13 heures. Pour le suivre dans Paris il faut avoir des poumons solides et s'abstenir d'essayer de le suivre dans les longs escaliers, si l'on n'a pas une grande habitude de ce genre de sport.

84. — TEINTURIER. — A appris la teinture des laines et cotons par les procédés à l'aniline, et par les anciennes formules au sulfate de fer, galle et campêche.

85. — TOURNEUR SUR METAUX. — Métier indispensable à connaître pour être un parfait mécanicien. A construit lui-même plusieurs tours quant il n'était pas assez riche pour les acheter.





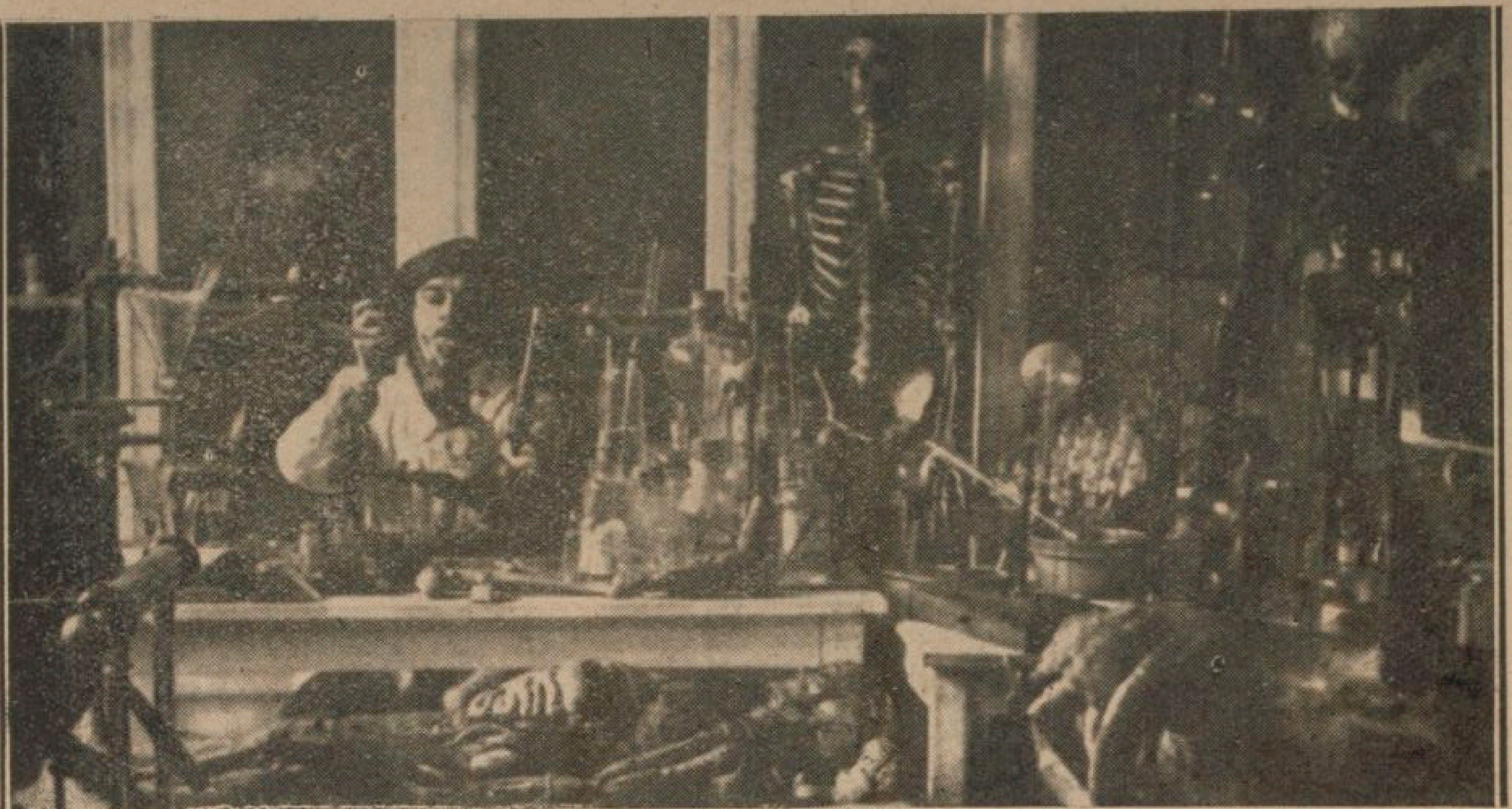
GEORGIA KNAP, TOURNEUR DE PRECISION

Filetant une vis à deux filets pour retour rapide d'un chariot de machine qu'il vient d'inventer.

(Photo Pasquier, Bois-Colombes, 1936.)

86. — VERNISSEUR AU TAMPON. — Sait imiter les loupes et les ronces de noyer par le dessin aux acides. A travaillé comme vernisseur au tampon étant jeune ouvrier.

87. — VITRIER. — A composé une verrerie en couleur pour la Maison Electrique et fait lui-même la vitrerie de ses serres et châssis.



Georgia Knap, étudiant, à l'Ultra-Microscope, l'association des bacilles engendrant la grippe asiatique. Des cultures de trois mois, repiquées après cent heures de dessèchement, lui ont donné des ensemencements positifs. C'est une preuve de la virulence extraordinaire de ces microbes contre lesquels on ne doit négliger aucune mesure de désinfection en ce qui concerne les fosses nasales où l'incubation se développe avant de gagner l'appareil respiratoire.

CONCLUSION

Maintenant ma tâche est terminée : j'ai fait connaître un **Homme.**

Quand on arrive au bout de la relation de cette incroyable existence, on reste affolé et en admiration devant la créature mortelle capable d'une telle énergie cérébrale créatrice.

Ainsi que le dit le chroniqueur Montarron dans les articles de presse, « on se sent accablé comme un dormeur qui s'éveille après un rêve inoubliable.

J'ai assisté, dans la vie privée de Georgia Knap, à des réunions entre amis ; personne ne veut prendre la parole, on l'écoute et on s'apprête à retenir pour raconter ensuite à son tour.

Il peut rester des heures entières à parler de ses travaux légendaires, de choses scientifiques, médicales, ou à narrer ses voyages ; tout ce qu'il dit est tellement intéressant et au-dessus de ce que l'on a l'habitude d'entendre, que tous les auditeurs, à quelque rang social qu'ils appartiennent, font un religieux silence pendant que parle le narrateur.

Et c'est pour moi un travail amusant d'observation que d'analyser les physionomies de ses auditeurs pendant qu'ils boivent ses paroles.

— Ne le jalousez pas..., c'est un homme très simple...

Est-ce que les grandes intelligences et les grands cœurs peuvent connaître l'orgueil ?

Il sait tout, de la petitesse de l'égoïsme, de la férocité de l'espèce humaine, et c'est précisément à cause de ce savoir qu'il reste un humble parmi les humbles.

Regardez autour de vous, pour comparer, et si vous êtes vous-même marqué par les ans, songez à ce qu'il a fallu d'énergie créatrice à ce génial mortel pour mener au but la tâche qui lui avait été imposée par l'Amour.

Puisse le récit de sa jeunesse tragique illuminée par le Sacrifice et suivie ensuite d'une Vie merveilleuse, servir d'exemple aux générations présentes et futures.

Elle plane par son côté généreux comme un halo lumineux sur l'égoïsme féroce de notre époque ; et je suis sûr que l'Homme qui a le plus d'ennemis trouvera dans chaque lecteur de cet ouvrage un nouvel et sincère ami qui lui en amènera beaucoup d'autres.

Juillet 1925.

Commandant Max TAILLEFER.

P.-S. — J'ajoute, onze ans après, pour cette deuxième édition 1936, les notes suivantes :

L'Edition Figuière, boulevard du Montparnasse, avait projeté de publier en 1934 un livre intitulé : Nous attendons un Dictateur... Le voici ! Georgia Knap !!...

L'éditeur conduisait le lecteur, par un programme absolument nouveau vers les réalisations sociales de demain, par des moyens d'une hardiesse telle qu'aucun politicien n'eut été capable d'en assurer l'exécution.

La dureté des temps a empêché la publication de cet ouvrage. Mais j'ai revu en 1935, dans sa villa Mauresque (Psyché) au Parc Impérial à Nice, la célèbre voyante Thérèse Girard, qui en 1924, avant la parution de la première édition de ce volume, m'avait fait la prédiction suivante :

En France, surgira, dans la période 1936-1940, un homme comblé par les Dieux, de dons qui n'ont jamais été accordés à aucun autre mortel en ce bas monde, et arraché d'un monde irréel, pour venir parmi nous, prophète des Temps nouveaux, apporter aux Hommes l'espoir qui depuis des millénaires sommeille en leur cœur.



Les 80 métiers de Georgia Knap sont synthétisés par l'a

est à portée



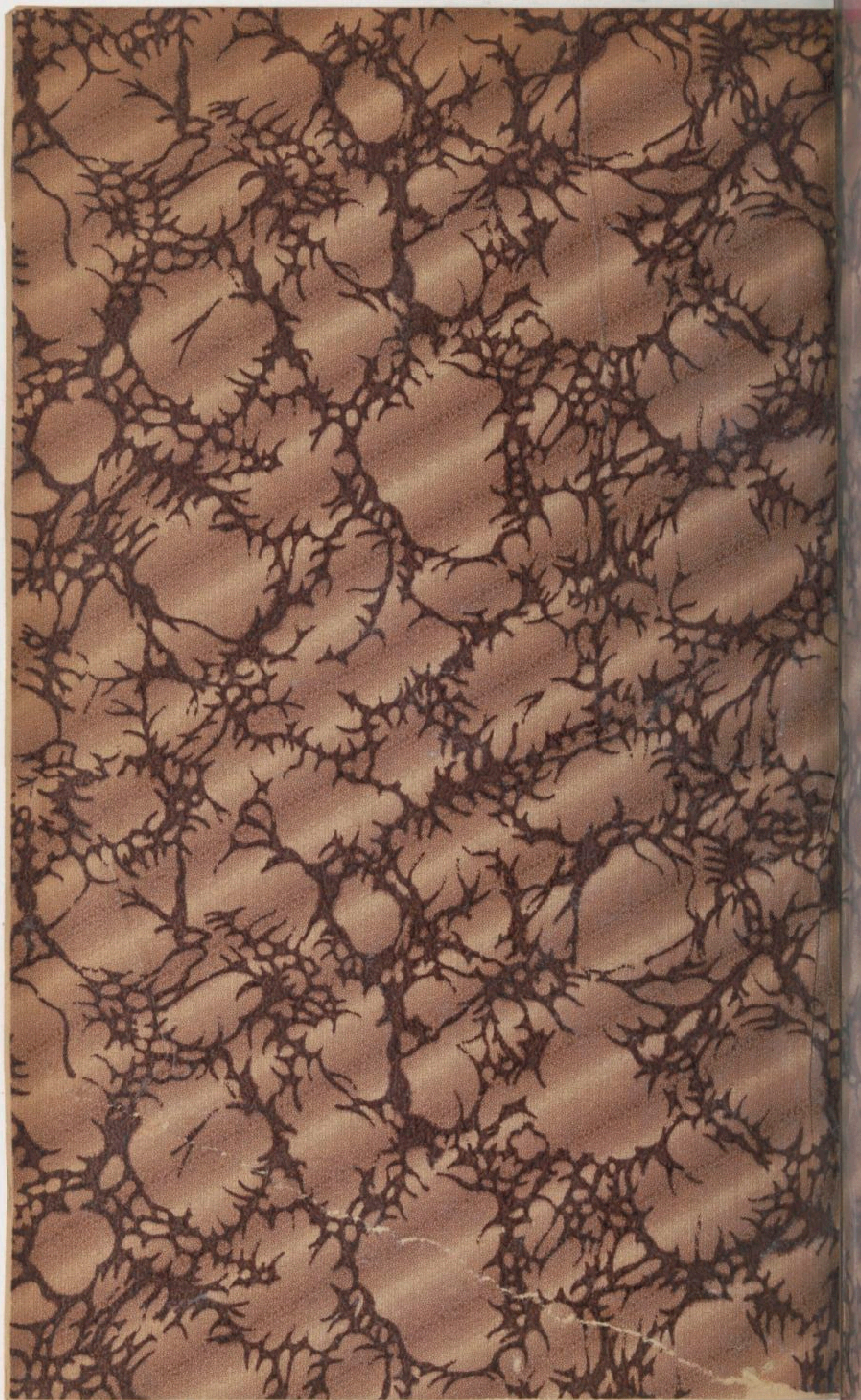
par l'[...]ment méthodique de l'outillage dans son atelier où tout
portée [...]ain créatrice

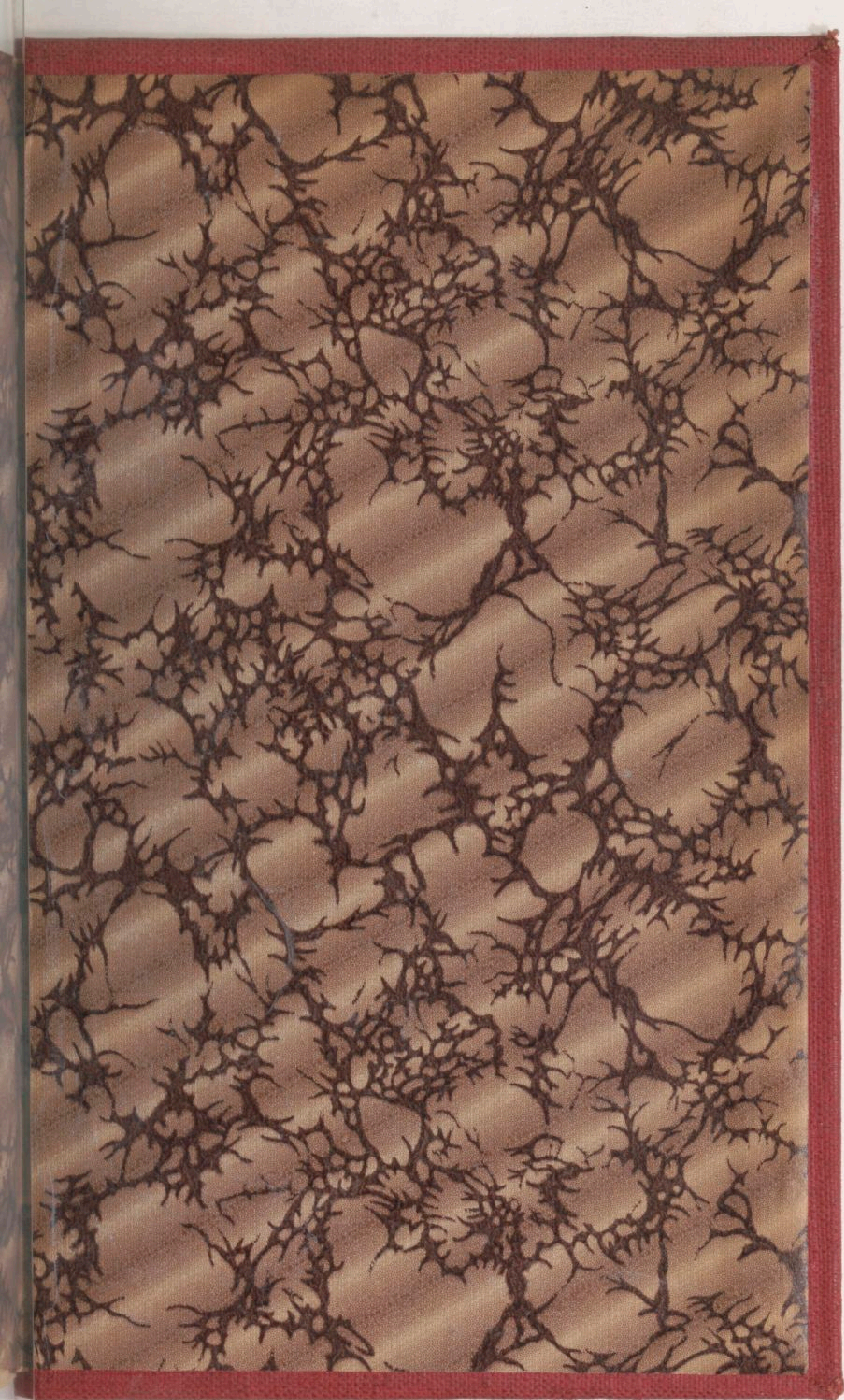
(Cliché Ch. Lenoir.)

Le rapport des Docteurs L. VIGUIER et S. SOWNOSKA, déposé à l'Académie de Médecine et concernant le rhumatisme, n'indique pas les nombreuses origines de cette maladie. Cela dépasserait le cadre de cet ouvrage.

En Décembre prochain, paraîtra une brochure par **Gëorgia KNAP**, indiquant les **causes alimentaires, accidentelles, infectieuses**, etc., créant le rhumatisme dans l'organisme humain.

Imprimé sur les presses modernes
de l'Imprimerie PAX
17, rue Saint-Joseph - PARIS (2e)
Achevé d'imprimer le 31 *juillet* 1936






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 00795001 9